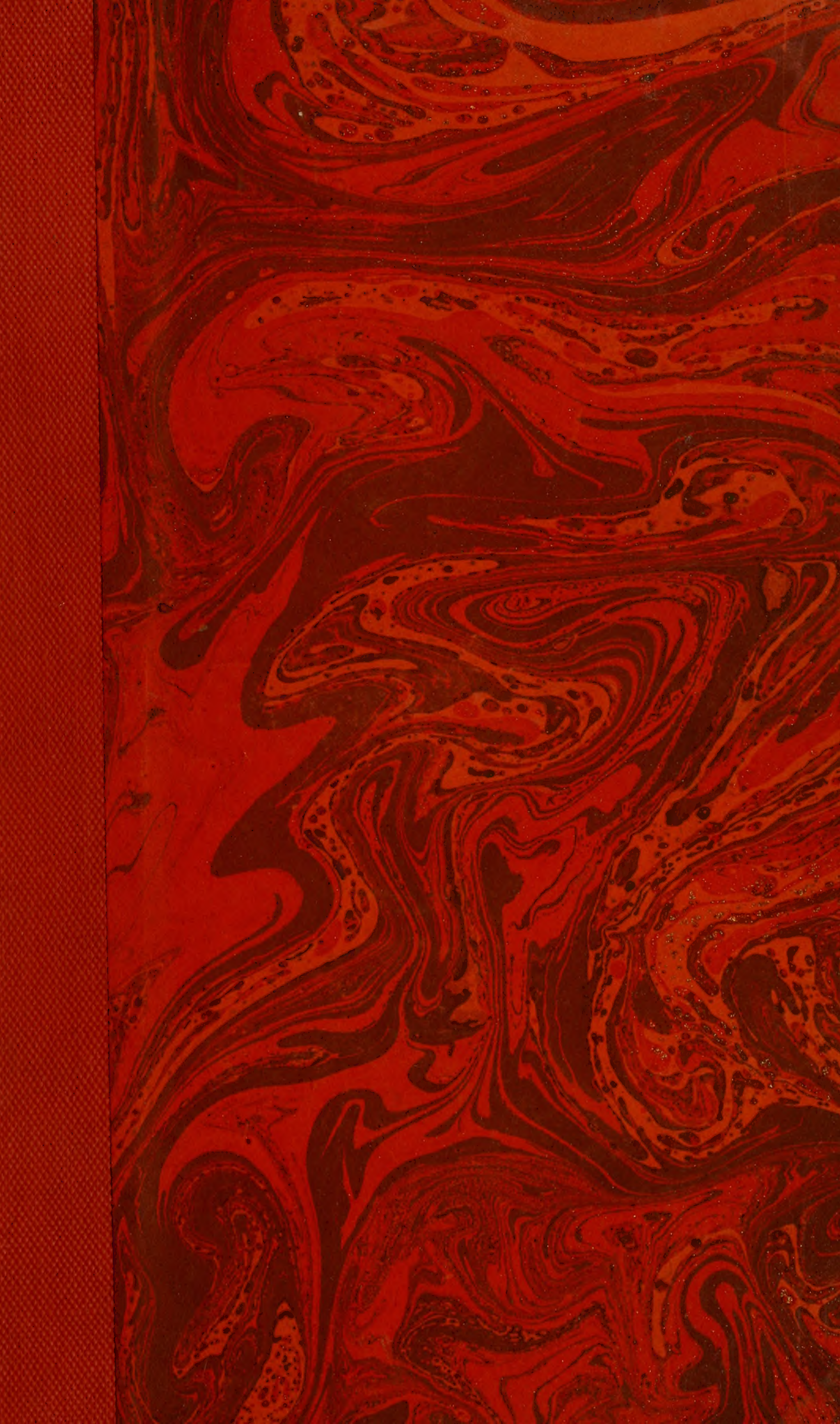
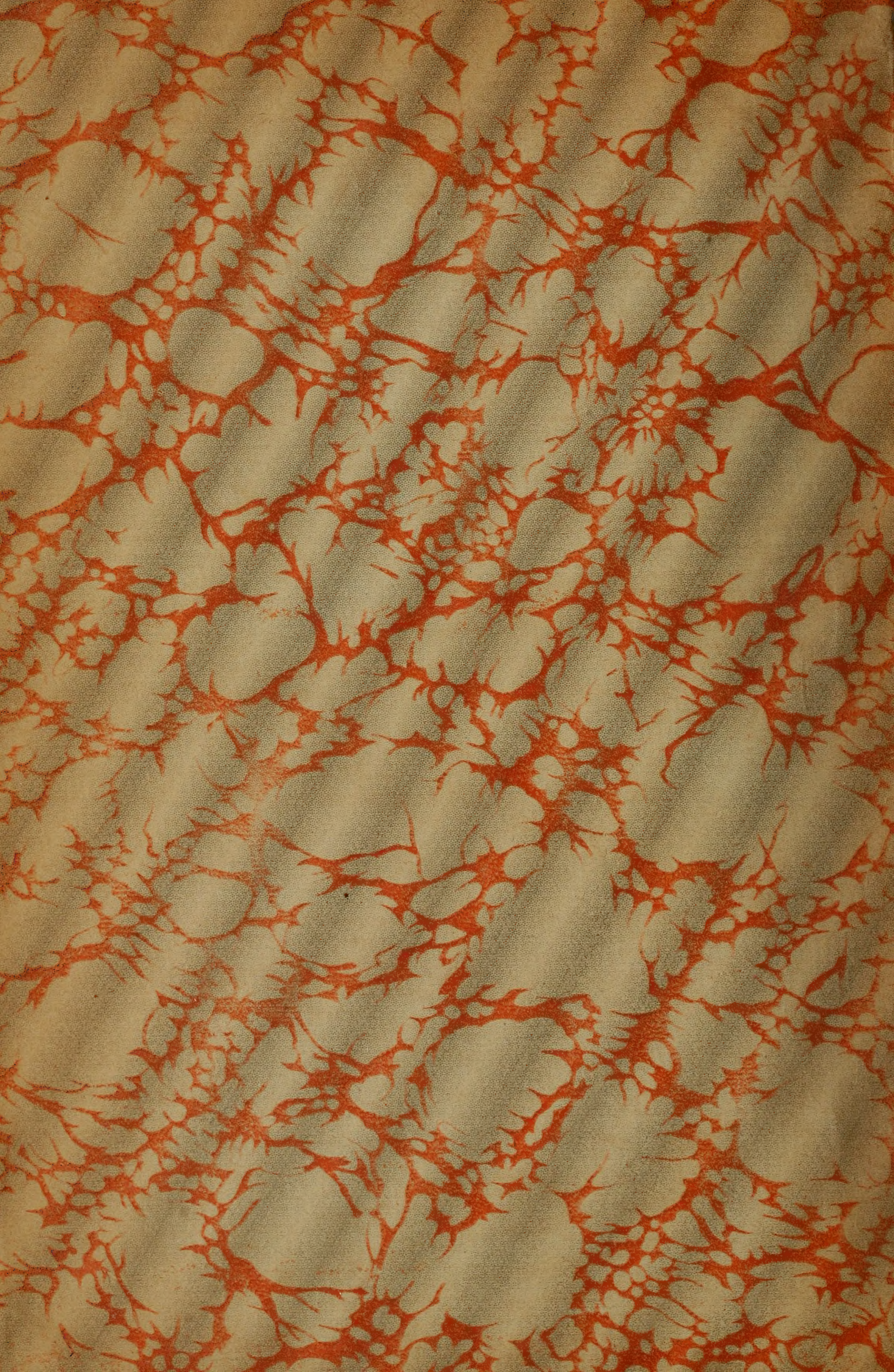
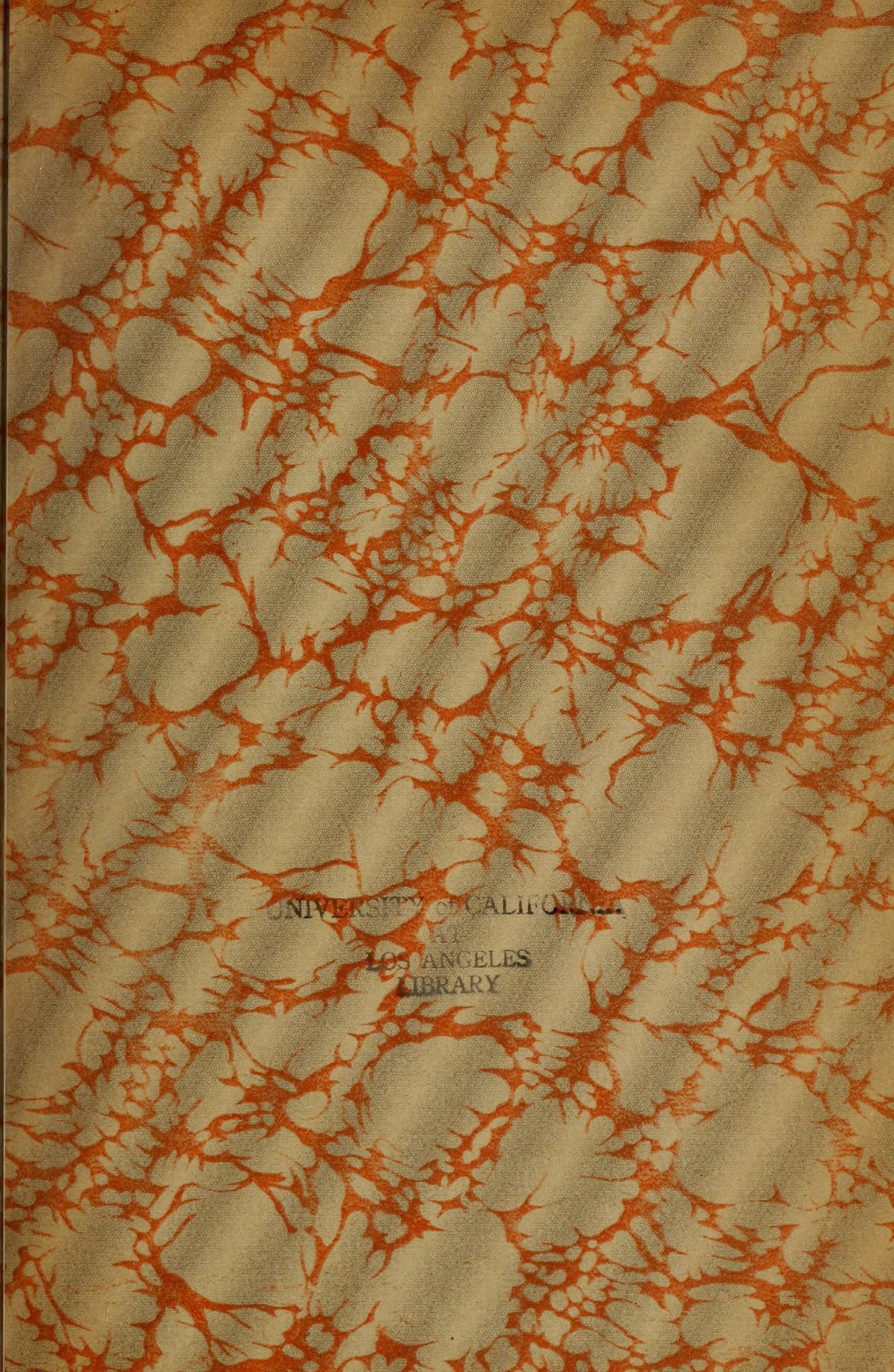






LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

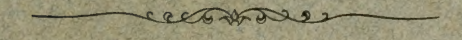
LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME II.

(1740-1748.)

ALLEMAGNE.



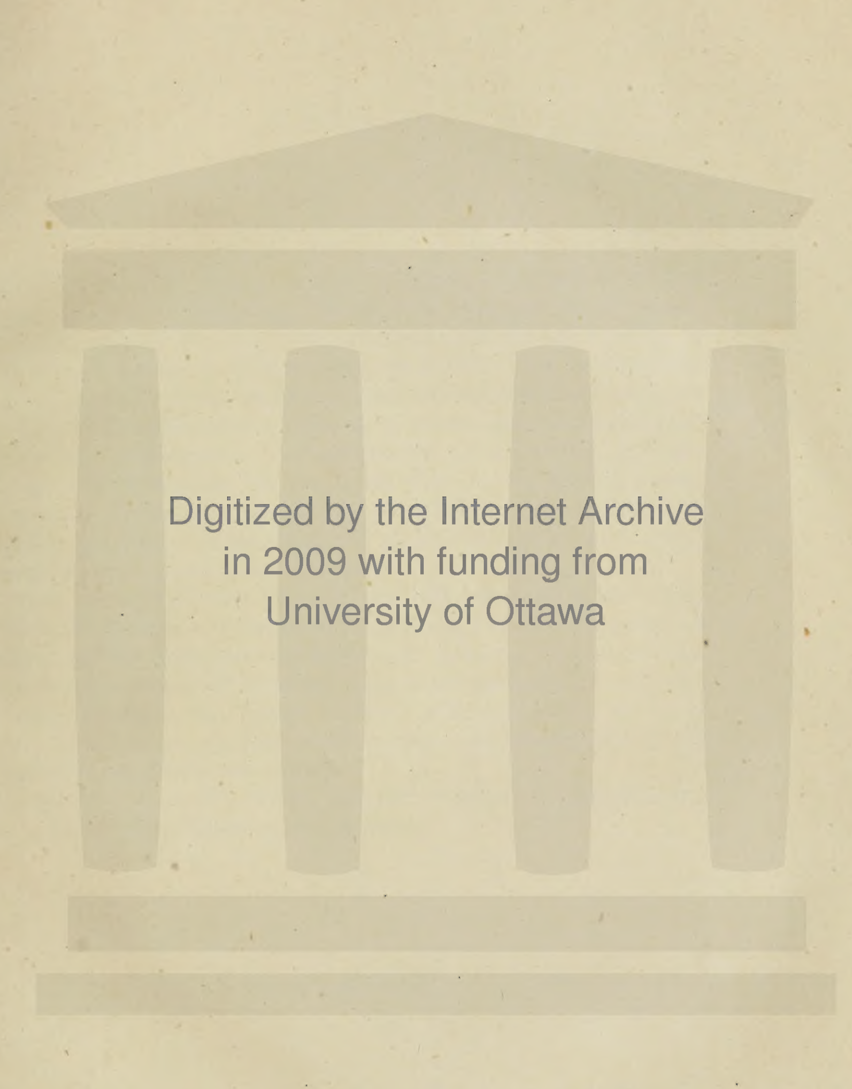
PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—

1883.



AVIS.

Dans les nombreux comptes rendus de la presse, des revues journalières et périodiques militaires de France et de l'étranger sur le premier volume des guerres sous Louis XV, plusieurs critiques ont exprimé le regret que les cartes n'accompagnassent pas le texte. C'est, en effet, une lacune momentanée; mais il fallait ou que le texte parût avant les cartes ou l'atlas avant l'histoire écrite. L'un est la conséquence de l'autre, pour l'exactitude de l'orthographe et l'addition des noms de villes, de localités, qui doivent toujours être identiques pour le chercheur. Il a donc fallu sacrifier l'utilité du moment à la réalisation de la perfection pour l'ensemble de l'œuvre, ce qui n'empêche pas de suivre les grandes opérations sur les cartes parues jusqu'à ce jour.

L'auteur croit pouvoir annoncer que, par l'empressement de MM. Didot, dans la publication des volumes suivants, il pourra, à la fin de la guerre de Sept ans, donner cette juste satisfaction aux lecteurs, qui veulent bien s'intéresser à cette période si féconde pour notre enseignement militaire et si ignorée jusqu'à cette époque. Il espère avoir déjà acquis des droits à leur reconnaissance, par son travail consciencieux et l'impartialité que commandent ces grands événements.

Le portrait de Louis XV, destiné au premier volume, et les différents desseins des uniformes feront partie de l'atlas.

LES GUERRES SOUS LOUIS XV.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

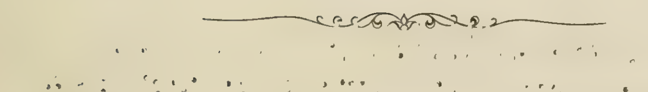
LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME II.

(1740-1748.)

ALLEMAGNE.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—

1883.

LES

GUERRES SOUS LOUIS XV.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSION D'AUTRICHE. — PRÉLIMINAIRES JUSQU'A LA BATAILLE DE MOLWITZ (10 avril 1741).

Préliminaires. — 31 *mai* (1740). Mort de Guillaume-Frédéric Ier. — L'empereur d'Allemagne Charles VI cherche à assurer la transmission de sa couronne à Marie-Thérèse, sa mort à Vienne le 20 octobre. — Réclamations des puissances.
23 *décembre*. Le roi de Prusse entre en Silésie. — Faibles effectifs que peut opposer l'Autriche. — Derniers pourparlers. — Refus de ces propositions et des articles secrets. — Rupture complète. — MM. de Götter, de Bork, ministres de Prusse, quittent Vienne.
1er *janvier* (1741). Frédéric, maître de Breslau. — Marche de M. de Neuperg, les Prussiens accourent pour défendre Ohlau et Breslau. — 5 *avril*. Les deux armées en présence à Neisse. — 10. Bataille de Molwitz.

A la mort de Charles II (1), le 1er novembre 1700, la couronne d'Espagne échut, par le testament de ce prince, à Philippe de

(1) Charles II, fils de Philippe IV et de Marie-Anne d'Autriche, né le 6 novembre 1661, monte sur le trône à l'âge de 4 ans sous la tutelle de sa mère et de six conseillers nommés par Philippe IV avant sa mort. En 1677, ne pouvant plus supporter la servitude où le tenait sa mère, il la fait enfermer dans un couvent à Tolède, obtient la paix en cédant à la France la Franche-Comté et la plupart des villes conquises dans la Flandre et le Hainaut. Cette paix, signée à Nimègue, est cimentée par le mariage du roi d'Espagne avec Marie-Louise d'Orléans, nièce de Louis XIV. Il épouse en secondes noces Marie-Anne de Bavière-Neubourg, fille de l'électeur palatin. Mort le 4 novembre 1700, laissant un testament en

France, duc d'Anjou et petit-fils de Louis XIV (1). L'avènement de cette nouvelle dynastie fut le signal d'une conflagration générale en Europe. La maison d'Autriche, qui élevait des prétentions sur le trône d'Espagne, souleva contre Louis XIV l'Europe entière.

La lutte fut malheureuse pour nos armes; et, contre les intentions du testateur, qui avait en vue de transmettre dans leur intégrité, à son successeur, tous les États sur lesquels il régnait : l'Espagne, Naples, la Sicile, le Milanais, les Pays-Bas et les colonies

faveur de Philippe, duc d'Anjou, deuxième fils du Dauphin. L'empereur Léopold était beau-frère de Charles II, par conséquent chef de la maison de Hapsbourg, à laquelle le trône d'Espagne semblait devoir revenir à l'extinction de la branche aînée.

(1) Philippe de France, duc d'Anjou, roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Second fils de Louis de France, Dauphin, et de Marie-Anne de Bavière ; reconnu roi d'Espagne le 16 novembre 1700; abdique le 15 janvier 1724, en faveur de son fils Louis Ier, mort le 31 août 1724, et remonte sur le trône. Né à Versailles le 19 décembre 1683, mort le 9 juillet 1746 à Madrid. Marié : 1° le 11 septembre 1701 à Marie-Louise-Gabrielle de Savoie (sœur cadette de la duchesse de Bourgogne), née le 17 septembre 1688, morte le 13 février 1714; 2° le 16 septembre 1714, à Élisabeth Farnèse, fille d'Édouard Farnèse II, duc de Parme, née le 25 octobre 1692, morte le 11 juillet 1766.

Élisabeth Farnèse, seconde femme de Philippe V, roi d'Espagne, celle qui avait donné promptement congé à la princesse des Ursins en arrivant à Madrid, portait une affection si sincère à son second fils, l'infant don Philippe, que ce fut une des causes qui portèrent la cour d'Espagne à prendre part à la guerre d'Italie de 1743-1748. Bon gré, mal gré, la France s'y laissa entraîner avec l'aveu franchement déclaré de fonder dans la Péninsule un établissement pour leur cadet, ce qui ne pouvait avoir lieu que par la conquête et aux dépens de l'Autriche. Cette pensée de dévorer l'Italie était la passion dominante d'Élisabeth Farnèse, pour recouvrer les États ayant appartenu à la branche de la maison d'Autriche régnant en Espagne avant Philippe V, et réservés à cette maison par le traité d'Utrecht. Obligée en 1733, quand l'Autriche fut chassée d'Italie par les armes françaises, d'adhérer au traité de partage, elle résolut, en 1741, de reprendre sur l'Autriche le propre domaine de sa famille, c'est-à-dire Parme, pour en donner la souveraineté à don Philippe. La reine, agitant toutes les cours, excitant les intrigues, redoublant ses efforts, non contente d'avoir établi don Carlos à Naples dans la dernière guerre, voulait un trône pour don Philippe récemment marié à une fille de Louis XV. Frédéric dit d'elle (*Histoire de mon temps*, t. Ier) : « La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne et la vivacité française formaient le caractère de cette singulière femme. Elle marchait audacieusement à l'accomplissement de ses desseins ; rien ne la surprenait, rien ne pouvait l'arrêter. » Pendant que tout en Espagne fléchissait devant cette étrangère, le petit-fils de Louis XIV se mourait de mélancolie.

des Indes, Philippe, duc d'Anjou, se vit réduit à accepter par les traités d'Utrecht (11 avril 1713), de Rastadt (7 mars 1714) et de Bade (7 juin 1714) le démembrement d'une partie de ses possessions.

Les alliés se partagèrent ses dépouilles : l'empereur Charles VI reçut les Pays-Bas, le Milanais, Naples et la Sardaigne; la Sicile échut au duc de Savoie. L'Angleterre conserva Minorque et Gibraltar, dont elle s'était emparée. La ville de Gueldres, avec une portion du haut quartier de la Gueldre espagnole, le pays de Kessel et le bailliage de Kriemkembeck sont donnés au roi de Prusse qui, par le neuvième article du traité, fut en outre reconnu comme souverain de la principauté de Neufchâtel et Vallangin, dont les habitants devaient jouir à l'avenir des mêmes privilèges que les Suisses en France. La Hollande, enfin, reçoit en partage les places de Namur, Tournai, Menin, Furnes, Varneton, Ypres et Dendermonde, qui lui constituaient une véritable barrière contre la France.

Philippe V ne régnait donc plus, en 1714, que sur l'Espagne et sur les possessions des Indes. Cette situation amoindrie, qu'il n'avait consenti à subir que sous l'empire de la nécessité et par suite de l'épuisement absolu des ressources militaires de la France et de l'Espagne, lui pesait lourdement ; il voyait surtout avec dépit ses belles possessions d'Italie passer entre les mains de l'empereur Charles VI (1), déjà si puissant, et ne cédait à son rival heureux ce fleuron de sa couronne qu'avec le secret espoir et le projet arrêté de le reconquérir un jour. Il en tente l'entreprise en 1718, lorsque l'Autriche accède à la triple alliance formée par la France, l'Angleterre et la Hollande pour déjouer les intrigues de son

(1) Charles VI, 2e fils de l'empereur Léopold, né en 1685, couronné roi d'Espagne en 1703 à Vienne à la mort de Charles II, s'y rend en 1704, où il trouve pour concurrent Philippe V. En 1711, reconnu roi de Naples, puis empereur d'Allemagne à la mort de Joseph Ier. Mort, il laisse sa fille aînée, Marie-Thérèse, héritière des États d'Autriche. Léopold a pour successeur, en 1729, son fils aîné François-Étienne. nommé, en 1732, par l'Empereur, vice-roi de Hongrie. 3 octobre 1735, acquiesce au traité par lequel le duc François-Étienne céderait à Stanislas, roi de Pologne, les duchés de Lorraine et de Bar en échange de la Toscane. François, né le 8 décembre 1708, à Nancy, épouse Marie-Thérèse le 12 février 1736 ; créé feld-maréchal de l'Empire, généralissime de l'armée, le 20 octobre 1740. Co-régent le 20 janvier 1745. Empereur et couronné le 4 octobre 1745. Reconnu par le traité de Dresde le 25 décembre 1745. Mort à Inspruck, le 18 août 1765.

ministre, le cardinal Albéroni. Mais isolé, battu sur terre et sur mer, il n'obtint par le traité de 1720 que l'expectative, pour l'aîné des infants d'Espagne, d'un apanage constitué avec les duchés de Toscane, de Parme et de Plaisance. Par contre, le traité affirmait à nouveau les droits de l'Autriche sur le reste des anciennes possessions espagnoles en Italie, et consacrait entre cette puissance et la Savoie l'échange de la Sicile contre la Sardaigne.

L'empereur Charles VI, ayant compris, même avant ces événements, de quelles convoitises son vaste héritage serait l'objet, s'était attaché de son vivant à obtenir des puissances, de la part desquelles il redoutait soit des revendications personnelles, soit une immixtion indirecte, une garantie solennelle dans l'exécution de ses dernières volontés, présentées sous forme d'une pragmatique sanction, testament stipulant qu'à sa mort Marie-Thérèse, sa fille aînée, hériterait de tous ses États.

Par les traités de 1686 et de 1694, la Prusse avait déjà déclaré renoncer à ses prétentions sur une portion de la Silésie. La Russie, fidèle à l'alliance contractée avec l'Autriche, en 1733, ne pouvait inspirer aucune inquiétude sur son attitude future, et le roi d'Angleterre, aussi bien que les Pays-Bas, aux intérêts commerciaux desquels d'ailleurs il sacrifiait la Compagnie d'Ostende, s'intéressaient trop à maintenir l'intégrité des domaines de la maison d'Autriche, une des bases de l'équilibre européen, dont ils s'étaient constitués les gardiens vigilants, pour qu'on pût douter de leur assentiment à l'ordre de succession établi par l'Empereur et du concours qu'ils prêteraient, au besoin, pour le faire respecter, s'il était contesté.

L'électeur de Saxe, Auguste II (1), en même temps roi de Polo-

(1) Auguste II (Frédéric), électeur de Saxe de 1694 à 1733 et roi de Pologne, second fils de Jean-Georges III, électeur de Saxe, et d'Anne-Sophie, princesse de Danemark, né à Dresde le 12 mai 1670. Son père, Auguste Ier, étant mort en 1691, il se rendit à Vienne et contracta avec Joseph, roi des Romains, des relations qui eurent une grande influence sur la politique de l'Europe. Son frère aîné, Georges IV, étant mort, il parvient à la couronne le 24 avril 1694. Mélange bizarre de bonté, de sentiments chevaleresques, d'habitudes despotiques et de goût pour les plaisirs, il mourut le 1er février 1733. Il eut de sa femme Christine-Eberbardine, fille du margrave de Brandenburg-Kulmbach, Frédéric-Auguste III, qui lui succéda; de la comtesse de Kœnigsmarck, le maréchal Maurice de Saxe, et de la comtesse de Cosel, le comte Rutowski.

gne, prévoyant déjà en habile politique les complications qu'amènerait la mort de Charles VI, s'était, il est vrai, attaché à se mettre en mesure de soutenir, au moment venu, la revendication d'une partie des possessions de l'Autriche, et de se réserver une part dans la dépouille impériale. Sans avoir d'idées arrêtées sur telle ou telle province, il avait cherché à se créer, en dehors de ses États héréditaires, un royaume qui lui fût d'un avantage plus réel que celui de Pologne, auquel il était prêt à renoncer au besoin et qui, étant électif, n'était pas assuré à sa lignée. Dans ce but, il n'avait cessé, sa vie durant, d'entretenir une étroite amitié avec le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, avec l'électeur de Bavière et surtout avec la France; et, pour préparer la conflagration dont il espérait profiter, il s'était, lorsque l'Empereur avait demandé à la diète de l'Empire la garantie de la pragmatique sanction, joint aux électeurs de Cologne, de Bavière et palatin pour opposer, dans cette cour suprême, une sourde résistance aux désirs de ce monarque.

La décision de la cour de Vienne ne se fit pas attendre, et elle établit d'une manière très explicite le fond même du litige qui allait donner lieu à une guerre formidable :

« Il a été répondu à M. le marquis de Mirepoix : que sur les ouvertures au sujet des prétentions de l'électeur de Bavière, on s'est déjà, au mois de juillet dernier, expliqué d'une façon à faire suffisamment connaître l'insuffisance desdites prétentions. »

La conduite, dont le mobile n'avait pas échappé à la perspicacité de Charles VI, avait fort indisposé ce prince; aussi, lorsqu'à sa mort, en 1733, son fils Auguste III (1) se mit, concurremment avec Stanislas Leczinski, sur les rangs pour lui succéder sur

(1) Auguste III (Frédéric), électeur de Saxe, roi de Pologne, né le 16 octobre 1696, succède à son père en 1733, élu roi par une partie de la noblesse polonaise. M. le comte de Bruhl, son ministre, gouverna par le fait. Quand Frédéric II eut conquis la Silésie, Auguste III, inquiet, contracte, en décembre 1742, alliance avec Marie-Thérèse. Chassé de la Saxe, il en est remis en possession le 25 décembre 1745. Onze ans plus tard, en 1756, encore mêlé à une guerre contre la Prusse, il se réfugie en Pologne. Ne revient à Dresde qu'après la paix d'Hubertsburg; il meurt le 5 octobre 1763. Il eut pour successeur son fils, Frédéric-Chrétien, comme électeur de Saxe, et Stanislas Poniatowski en qualité de roi de Pologne.

Frédéric-Chrétien mourut le 17 décembre 1763 et son fils encore mineur, Frédéric-Auguste Ier, lui succèda.

le trône de Pologne, l'Empereur assembla des troupes autrichiennes sur les frontières de Silésie, bien résolu de s'opposer à son élection. Cependant, avant de rien entreprendre, il lui offrit secrètement son concours, l'appui de la Prusse et de la Russie, ses alliés, s'il voulait s'engager de son côté à renoncer à toute prétention sur une partie quelconque de l'héritage des Hapsbourg et à donner, lors de l'élection impériale, sa voix au grand-duc de Toscane. Soit qu'Auguste III eût au sujet du trône de Pologne des vues toutes différentes de celles du roi son père, soit que, cédant à la nécessité, il ait cru prudent de ne pas courir après l'ombre d'une couronne, au risque d'en perdre une véritable et certaine, il accepta les offres de l'Empereur et signa la pragmatique. Il devint ainsi le protégé de l'empereur; grâce à son intervention, à celle de la Russie et de la Prusse, il se fit élire roi de Pologne et le resta malgré les efforts de Stanislas Leczinski, soutenu par Louis XV.

De tous les souverains de l'Europe qui pouvaient, à la mort de Charles VI, contester les droits de Marie-Thérèse à sa succession et lui susciter des embarras, deux seulement n'avaient été amenés à aucun arrangement préalable : le roi de Sardaigne, Victor-Amédée II, qui, peu satisfait de ses agrandissements récents, se tenait, depuis le traité de Vienne, dans une grande réserve vis-à-vis de l'Autriche, et dont il y avait lieu de prévoir une revendication d'une portion du Milanais; et le roi d'Espagne qui, se prétendant lésé par le traité d'Utrecht, n'avait cessé, depuis l'avènement au ministère du cardinal Albéroni, de protester contre les clauses de ce traité.

Mais l'hostilité prévue de ces deux dernières puissances n'était pas envisagée à Vienne comme une éventualité bien redoutable. On savait qu'au besoin, il serait donné satisfaction au roi de Sardaigne par la cession de quelques districts, et, quant à l'Espagne, la maison d'Autriche n'avait point à redouter l'issue d'une guerre avec elle; l'expérience de 1718 avait bien clairement démontré qu'isolée et privée du concours de la France, l'Espagne était réduite à l'impuissance (1).

(1) Philippe V, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon. Lorsque Louis XIV reçut communication du testament de Charles II, qui appelait le duc d'Anjou au trône d'Espagne, il déchira le traité de partage de la monarchie espagnole, conclu

On eut tort de la dédaigner : car, lorsqu'en 1733, Philippe V put compter sur la France qui venait d'entrer en lutte avec l'Empereur pour la succession d'Auguste II, roi de Pologne, il saisit l'occasion avec empressement, et joignit ses efforts à ceux de la France et de la Savoie, dont le duc ambitieux guerroyait volontiers au gré d'une promesse d'augmentation de territoire.

avec l'Angleterre et les États-Généraux. Il annonça ainsi cette résolution à son petit-fils, en présence de toute la cour :

« Monsieur, le roi d'Espagne vous a fait roi ; les grands vous demandent ; les peuples vous souhaitent, et moi j'y consens : soyez bon Espagnol, c'est désormais votre premier devoir ; mais souvenez-vous que vous êtes né Français. » C'est à cette occasion qu'il prononça ce mot devenu célèbre : « Mon fils, il n'y a plus de Pyrénées. »

Enfants du premier mariage.

1. Louis-Philippe, prince des Asturies, roi d'Espagne sous le nom de Louis Ier, du 15 janvier 1724. Né le 25 août 1707, mort sans enfants le 31 août 1724 ; marié le 20 janvier 1722 à Louise-Élisabeth d'Orléans, Mademoiselle de Montpensier, fille de Philippe II, duc d'Orléans, née le 11 décembre 1709, morte le 14 juin 1742.

Revenue en France en 1725 et appelée la reine seconde douairière d'Espagne, tant que vécut Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, roi d'Espagne, morte le 16 juillet 1740, à partir de ce jour elle est appelée la reine douairière d'Espagne.

2. Philippe, infant d'Espagne, né le 9 juillet 1709, mort le 18 du même mois.

3. Philippe-Pierre-Gabriel, infant d'Espagne, né le 5 juin 1712, mort le 26 décembre 1719.

4. Ferdinand VI, prince des Asturies et roi d'Espagne en 1746. Né le 23 septembre 1713, mort le 10 août 1759 sans enfants ; marié le 19 janvier 1729 à Marie-Madeleine-Josephe-Thérèse-Barbe, fille de Jean V, roi de Portugal, née à Lisbonne le 4 décembre 1711, morte en 1758, appelée princesse des Asturies.

Enfants du second mariage.

5. Don Carlos, infant d'Espagne, successivement duc de Parme (1731), roi des Deux-Siciles (1735) sous le nom de Charles VII, et roi d'Espagne sous le nom de Charles III, succède à son frère, Ferdinand VI, en 1759. Né le 20 janvier 1716, mort à Madrid le 14 décembre 1788. Marié le 9 mai 1738 à Marie-Amélie-Christine, fille d'Auguste II, roi de Pologne, électeur de Saxe, née le 24 novembre 1724, morte le 27 septembre 1760.

6. Don François, infant d'Espagne, duc de Parme, né le 21 mars 1717, mort le 21 avril suivant.

7. Don Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle de 1748, prend possession de ses États le 7 mars 1749. Né le 15 mars 1720, mort le 18 juillet 1765. Marié en 1739 à Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV, née le 14 août 1727, morte le 6 décembre 1759, appelée d'abord Madame première, puis Madame infante.

L'Autriche, vaincue à Parme, à Guastalla, à Bitonto (1), dut accepter le traité de Vienne, donnant bien à son candidat le trône de Pologne, mais qui lui enlevait à elle-même toutes ses possessions en Italie, sauf le Milanais, Parme et Plaisance.

Cependant, dès 1735, le cardinal de Fleury, craignant de voir le sort des armes tourner contre lui et les revers suivre les éclatants avantages obtenus, engage quelques propositions; le conseil de l'Empereur s'y montre favorable, désireux de mettre fin à la guerre.

Le cardinal n'ignorait pas combien l'Empereur tenait à assurer l'exécution de son testament en faveur de sa fille Marie-Thérèse. Il lui offrit donc, s'il consentait à la cession de la Lorraine, de faire garantir sa pragmatique sanction par le roi de France et de porter son gendre, le duc François de Lorraine actuel, sur le trône de Toscane à titre de compensation.

Cette proposition, extrêmement agréable à Vienne, fut acceptée avec empressement. On commença dès lors à rédiger le traité définitif, où l'on introduit un article, le 10e, relatif à la garantie par la France de la pragmatique sanction :

« C'est par rapport aux choses statuées ci-dessus, que S.M. R. T. C. a pris, en la meilleure forme qu'il soit possible, par le VIe article des articles préliminaires par rapport aux États en partie déjà possédés, et en partie à posséder par S. S. M. I., l'engagement de la défense appelée vulgairement garantie de l'ordre de succéder dans la maison d'Autriche expliquée et publiée le 19e jour d'avril de l'année 1713. S. S. M. R. T. C. mue, tant par le désir ardent qu'elle a du maintien de la tranquillité

8. Don Louis-Antoine-Jacques, infant d'Espagne, archevêque de Tolède.

9. Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, née le 31 mars 1718, accordée à Louis XV, par traité du 25 novembre 1721; venue en France le 2 mars 1722, la quitte le 17 mai 1725; mariée en 1729 à Joseph-Emmanuel, prince du Brésil, roi de Portugal, sous le nom de Joseph Ier ; morte en 1781.

10. Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaelle, infante d'Espagne, née le 11 juin 1726, morte le 22 juillet 1746, mariée le 18 décembre 1744, à Louis de France, Dauphin, fils de Louis XV.

11. Marie-Antoinette-Ferdinande, infante d'Espagne, née le 17 novembre 1729, morte en 1785; mariée en 1750 à Victor-Amédée, duc de Savoie et roi de Sardaigne, mort en 1796.

(1) Petit village de la province de Bari, royaume de Naples, Italie méridionale.

publique et de la conservation de l'équilibre en Europe, que par la considération des conditions de la paix auxquelles S. S. M. I. a consenti, principalement par cette raison, s'est obligée de la manière la plus forte à défendre le susdit ordre de succession; S. M. R. T. C. s'engage, en vertu du présent article, de mettre à exécution cette même sûreté, appelée vulgairement garantie, toutes les fois qu'il en sera besoin; promettant par soi et ses héritiers, de la manière la meilleure et la plus stable que faire se peut, qu'elle défendra de toutes ses forces, maintiendra, et garantira contre qui que ce soit, toutes les fois qu'il en sera besoin, cet ordre de succession que S. M. I. a déclaré et établi perpétuel, indivisible et inséparable, en faveur de la primogéniture pour les héritiers de S. M., a promis la garantie en vertu du *Conclusum* émané le 11 janvier 1732.

« Et, comme selon cette règle et ordre de succéder, dans le cas où, par les effets de la bonté divine, il y aura des enfants mâles descendants de S. M. I., l'aîné de ses fils, ou, celui-ci étant mort, le premier-né de cet aîné, et n'y ayant aucune ligne masculine de S. S. M. I., l'aînée de ses filles, les archiduchesses d'Autriche, l'ordre et droit de primogéniture, indivisible étant à jamais observé. C'est pourquoi S. S. M. R. T. C. promet et s'oblige de défendre celui ou celle qui, suivant l'ordre qui vient d'être rapporté, doit succéder aux royaumes, provinces et États que S. S. M. I. possède actuellement et de les y maintenir à perpétuité, contre tous et quelconques qui tenteraient de troubler en aucune manière cette possession. »

Pendant les pourparlers entre Vienne et Versailles, le comte de Törring, envoyé de Bavière à Paris, avait présenté au cardinal de Fleury un mémoire de son souverain exposant les droits, selon lui incontestables, de la maison de Bavière sur l'Autriche, la Bohême et la Hongrie même, et résultant du testament de Ferdinand Ier qui portait *qu'à défaut d'héritiers mâles* la succession de ce prince passerait à sa fille aînée Anne, épouse d'Albert V, duc de Bavière, et mère de Guillaume V, trisaïeul de l'électeur actuellement régnant (1). L'exécution de la pragmatique sanction,

(1) Charles VII, empereur d'Allemagne en 1742, né à Bruxelles en 1697, fils de Maximilien-Emmanuel,, électeur de Bavière, alors gouverneur général des Pays-Bas-espagnols.

disait ce mémoire, constituerait donc une spoliation que l'honneur de la France ne lui permettrait pas à coup sûr de sanctionner.

Le cardinal, soit qu'il obéît à un scrupule légitime, soit qu'il voulût essayer de soustraire son souverain à l'obligation de garantir la pragmatique et ménager pour l'avenir sa liberté d'action, fit part au cabinet de Vienne de la démarche de la cour de Bavière, et insinua que peut-être, en face d'une revendication pareille, il ne serait pas inutile de mettre l'affaire en arbitrage, ou tout au moins d'introduire dans le traité une clause restrictive en faveur de la Bavière (1).

« L'électeur de Bavière ayant aussi bien reconnu, sous serment solennel, la succession établie dans la maison d'Autriche, qu'il a garantie, pouvait-il ignorer les contrats de mariage, les testaments, et les codiciles qu'il prétend faire valoir, si, sous prétexte d'avoir ignoré des titres anciens, il était permis de renverser des promesses aussi sacrées ?

« Les renonciations sous condition de rappel des épouses du duc Albert et de l'électeur Maximilien de Bavière ne sont pas d'une autre nature que celles des autres archiduchesses d'Autriche qui les ont précédées ou suivies; il est constant qu'en Allemagne toutes les filles qui renoncent sous condition, sont censées succéder par rappel au défaut des mâles dans les biens dont les femmes ne sont pas positivement exclues.

« Il ne fut rien accordé, au delà de ce droit de rappel, aux épouses du duc Albert, et de l'électeur Maximilien, ni par l'empereur Ferdinand I[er], ni par Ferdinand II du nom, et ce même droit de rappel n'est point contesté à la maison de Bavière; mais que les empereurs susmentionnés aient prétendu exclure toutes les autres archiduchesses, en ne conservant ce droit qu'à leurs filles, qu'ils avaient mariées à des princes de la maison de Bavière, ou qu'ils aient voulu les préférer aux autres, qui un jour

(1) Lorsque l'empereur Joseph I[er] s'empara de tout l'électorat de Bavière et eut mis l'électeur son père au ban de l'Empire, il le fit élever, et lui donna sa fille cadette. Succède comme électeur de Bavière à son père, conclut le traité de Nymphenbourg, le 18 mai 1741, envahit l'Autriche à la tête de l'armée franco-bavaroise, s'enfuit à Francfort, rentre à Munich le 19 avril 1743. Meurt le 20 janvier 1745. Il eut pour successeur au trône impérial François I[re].

seraient plus proches, au dernier mâle décédant, sans aucun fondement.

« Or on comprend aisément que d'autres archiduchesses ne pouvaient être préférées aux filles des testateurs, ni être fait aucune mention de préférence, puisqu'elles se trouvaient alors les plus proches à succéder; mais de là il ne s'ensuit en aucune façon que les archiduchesses nées depuis doivent perdre les droits que Dieu et la nature leur ont donnés en qualité de filles et d'héritières, et qui leur appartiennent par les mêmes principes qu'à celles des empereurs Ferdinand I et II de ce nom, puisque aucun de ceux-ci n'a ni voulu, ni pu leur ôter ce droit.

« Le premier se prouve, parce que non seulement celles qui, par le même cas des filles des empereurs Ferdinand I et II, se trouvent les plus proches héritières ne sont pas exclues, mais qu'au contraire il y est expressément fait mention des anciens usages et coutumes établis dans la maison d'Autriche.

« A l'égard du second, il est certain que les susdits empereurs n'auraient jamais pu exclure les archiduchesses qui naîtraient de leurs successeurs, parce que le droit de succéder ne dépendait pas de leur arbitre.

« S. M. I. assure que si elle se trouvait dans le cas où étaient les deux susdits empereurs, elle ne voudrait pas introduire, par la sanction pragmatique, des exclusions aussi injustes; mais ce n'est pas seulement l'Empereur, mais aucun de tant de princes et de puissances, qui se trouvent dans le même cas que l'électeur de Bavière, ne se sont jamais portés à de pareilles prétentions.

« Avant les règnes des empereurs Ferdinand I et II, plusieurs archiduchesses furent mariées à des princes de différentes maisons, et le droit de rappel, en cas d'extinction des mâles, leur fut également conservé, et aussi bien stipulé que dans le contrat de mariage du duc Albert, et de l'électeur Maximilien; mais malgré ceci, il n'est jamais venu dans l'esprit d'aucun des autres princes de former des prétentions semblables à celles de l'électeur de Bavière. Et en réclamant devrait-on n'avoir égard qu'au temps des Ferdinand I et II, et non à ceux d'Albert, d'Ernest, de Maximilien, de Léopold et d'autres? Comment l'électeur de Bavière, en 1722 et 1726, a-t-il contracté de la façon la plus solennelle des engage-

ments tout à fait contraires aux prétentions qu'il forme aujourd'hui ?

« La lettre de M. le cardinal de Fleury ne fait aucune mention des preuves que l'électeur de Bavière prétend tirer en faveur de sa cause. Quelques-uns des jurisconsultes allemands soutiennent que lorsqu'au défaut des enfants mâles il est question de la succession de plusieurs filles qui aient renoncé, ou des descendants qui les représentent, celles-ci eussent en partageant tous ensemble l'héritage, puisque le droit de rappel les favorise tous, et non uniquement la fille du dernier mâle défunt; alors les États du saint Empire (1) se trouveraient démembrés à l'infini, et par conséquent tout le système de l'Empire serait renversé. L'électeur de Bavière ne saurait apporter aucun exemple que dans une succession de l'Empire on ait jamais préféré les héritières éloignées aux plus proches.

« Lorsque la ligne masculine des ducs de Clèves, Juliers et Bergh vint à manquer, personne n'a seulement songé d'y appeler tous ceux qui, sortant de cette maison, pouvaient avoir le droit de rappel, ni de préférer les sœurs plus éloignées à celles du dernier duc défunt.

(1) Depuis les traités de Westphalie jusqu'à la fin du dix-huitième siècle le Saint-Empire Romain, qui au dire de Voltaire n'était ni saint, ni romain, ni empire, traînait son agonie. Il y avait toujours un empereur et cet empereur continuait à exercer une influence dans l'Empire, tant en sa qualité de chef de la maison de Hapsbourg-Autriche, le plus puissant souverain de l'Allemagne, que parce que les membres les plus faibles de la communauté, noblesse, villes libres, princes, se groupaient autour de lui, comme protecteur : mais le lien politique et national qui réunissait les différents membres du corps germanique s'affaiblissait sans cesse. La chambre impériale siégeait depuis 1691 à Wetzlar et le conseil aulique de Vienne auquel ressortissaient les affaires réservées à l'Empereur. La diète, devenue perpétuelle à Ratisbonne depuis 1663, se changea en conférence de diplomates où figuraient les représentants des rois de Danemark, étant d'Empire comme ducs d'Holstein, ceux de Suède comme ducs de Poméranie et les trois électeurs de Saxe, de Brandeburg et de Brunswick-Hanovre, devenus successivement rois électifs ou héréditaires de Pologne, de Prusse et d'Angleterre. Chaque État suivait sa politique particulière ; la maison d'Autriche avait souvent des intérêts étrangers ; quelquefois des intérêts opposés à ceux de l'Allemagne ; et en face d'elle Frédéric II commença dès ses débuts à grouper une politique en opposition, recrutée principalement dans l'Allemagne protestante du nord ; à la fin de son règne, elle englobait déjà la majorité des États germaniques, quand, en 1785, les projets ambitieux de Joseph II lui permirent de former, sous le prétexte de sauvegarder la constitution de l'Empire, l'association des princes allemands, le Furstenbund.

« Il en fut de même après l'extinction des mâles de la famille de Saxe-Lawenburg, après celle des comtes de Hanau.

« En un mot, les prétentions de l'électeur de Bavière sont tout à fait contraires à l'équité, aux usages établis de la maison d'Autriche et de l'Empire, de plus, contraires à la renonciation acceptée sous serment solennel en 1726.

« Tout ceci n'est cependant aucunement dit pour donner lieu à la moindre négociation, ou démarche, sur un point qui non seulement n'est sujet à aucun doute, mais qui a même été garanti par les traités et les serments les plus solennels. C'est dans cette seule vue, que S. M. I. n'est pas éloignée de faire dresser des extraits convenables desdits contrats pour les communiquer à la cour de France; d'ailleurs, le silence sur la lettre de M. le cardinal de Fleury est moins long que celui de S. M. I. à la date du 26 juillet. »

Le cardinal de Fleury, bien convaincu d'après cette réponse de Vienne que Charles VI s'exposerait plutôt à une nouvelle rupture que de voir l'électeur de Bavière ou quelque autre prince excepté de la garantie de la France, conseilla au roi de signer purement et simplement le traité. Malgré les efforts du comte de Törring pour l'en détourner, Louis XV donna en effet sa signature, et le traité de Vienne fut conclu le 18 octobre 1738.

Ce traité, par lequel la France s'engageait, anéantissait à jamais les espérances de la Bavière, et l'électeur s'en montra consterné; mais cet abattement fut plus apparent que réel; car le cabinet de Versailles lui insinua que tout en garantissant la pragmatique sans aucune restriction énoncée, il se réservait néanmoins tacitement sa liberté d'action dans le cas où cette garantie pourrait être préjudiciable aux intérêts d'un tiers, vu qu'un prince ne pouvait garantir une loi que si elle était juste, et qu'il ne pouvait être lié par sa parole que si son engagement ne lésait point des droits véritables.

Charles VI ignora ces restrictions, et espéra obtenir par ses concessions et ses services, acquis à sa fille, l'appui de ceux-là même qui auraient pu se joindre à ses adversaires.

Le vieil empereur mourut en paix; mais sa cendre à peine refroidie, les compétitions s'élevèrent de toutes parts et Marie-Thérèse se trouva, dès son avènement, en face d'une coalition re-

doutable des princes qui avaient ou se croyaient des droits à faire valoir sur tout ou partie des immenses possessions de l'Empereur, Autriche, Bohême, Hongrie, Silésie, Tyrol, Brisgau, Milanais, Mantoue et Parme.

Le roi d'Espagne, repoussant les droits des femmes en matière d'hérédité, se posait en principe comme seul représentant masculin de la descendance de Charles-Quint, et, sans ignorer l'énormité de sa prétention, espérait obtenir des établissements en Italie pour ses enfants; le roi de Sardaigne ne dissimulait pas ses vues sur le Milanais; Charles-Albert, électeur de Bavière, comme petit-fils de Ferdinand Ier, et Auguste III, comme époux de la fille aînée de l'empereur Joseph Ier, réclamaient l'héritage entier. Mais tandis que tous, peu préparés à la guerre, trop faibles pour la déclarer isolément, cherchaient à se grouper en vue d'une action commune et à attirer la France dans leur parti; tandis que le cabinet de Versailles hésitant entre la parole secrètement donnée à l'électeur de Bavière et sa reconnaissance solennelle de la pragmatique, jouait le rôle de médiateur et se laissait solliciter pour prendre enfin le parti de l'électeur, un adversaire imprévu surgit et la guerre éclata.

Le roi de Prusse, Frédéric II, qui venait de succéder à son père Frédéric-Guillaume Ier, le 31 mai 1740, joignait à l'expérience et à la perspicacité d'un vieillard l'ardeur et l'ambition d'un jeune homme; il prévit bien que l'héritier de la maison d'Autriche allait avoir plus d'un ennemi. Son père lui avait laissé des finances en bon ordre et une armée; il résolut aussitôt de profiter de ces avantages et de débuter par un coup d'éclat au détriment de l'Autriche. Depuis la paix d'Utrecht la Prusse s'était érigée en puissance toute militaire. Elle avait mis sur pied, malgré la faiblesse de sa population, des troupes presque aussi nombreuses que celles des plus grandes puissances de l'Europe, mais mieux disciplinées, mieux administrées. Tous les sujets prussiens furent classés pour en former le tiers, des étrangers recrutés partout où il était possible d'en trouver fournirent les deux autres. L'habillement est préparé d'avance, et toujours remplacé à mesure de la consommation; quatre trains d'artillerie, quatre armements de fusils sont dans les arsenaux : deux pour commencer la guerre et deux destinés à suppléer en cas de besoin; les sub-

sistances réunies dans des magasins de prévoyance; les chevaux nécessaires au service de l'artillerie, de l'équipage, des vivres et au transport des bagages, assignés, classés comme les hommes dans les villages de la domination prussienne; les chariots avec les colliers et les harnais d'attelage également préparés; des millions renfermés dans les caves du palais de Potsdam pour fournir aux dépenses de la guerre, quand elle ne s'alimenterait pas elle-même : c'est ainsi que la Prusse, en mesure par ces dispositions d'entrer en campagne en peu de jours, pouvait toujours surprendre ses ennemis, sans être jamais surprise.

Frédéric II pensa d'abord à une entreprise sur les duchés de Bergh et de Juliers, dont la succession allait être vacante. Il y avait quelques droits et en outre elle était promise par Charles VI au roi Frédéric-Guillaume son père, pour obtenir de ce prince la garantie de la pragmatique sanction. Mais comme cette promesse avait, paraît-il, été faite clandestinement et peu après au roi de Pologne, électeur de Saxe, et au prince de Sulzbach, héritier présomptif de l'électeur palatin; comme la France avait garanti les droits de ce dernier, pour se ménager pendant la dernière guerre la neutralité du vieil électeur palatin, comme l'Angleterre redoutait pour ses possessions de Hanovre l'extension sur le Rhin des domaines de la maison de Brandebourg, il crut devoir ajourner l'exécution de ce projet trop dangereux. Pour le réaliser, il lui fallait porter toutes ses forces sur le Rhin où il trouverait vis-à-vis de lui la France, liée par sa garantie et d'ailleurs intéressée à ne pas avoir des voisins trop puissants. En agissant ainsi, il eût laissé son propre pays exposé à une invasion des Saxons et des Hanovriens, déjà d'accord pour s'opposer à ses prétentions par les armes, et pour soutenir les droits du roi de Pologne sur ces duchés.

Tournant alors ses vues d'un autre côté, il rappelle les prétentions de ses ancêtres déjà émises sur la possession de plusieurs duchés et principautés de Silésie (Jägerndorf, Brieg, Liegnitz, Wohlau, Beuthen, Oderberg, etc.), et auxquelles il avait pourtant renoncé après bien des contestations. Ces prétentions n'étaient pas sans fondement, elles s'appuyaient sur de réelles cessions conditionnelles; mais comme elles avaient été consenties sous l'empire du droit féodal, si diversement interprété toujours, et en

somme à la condition d'être appuyé par la force, elles avaient naturellement été contestées.

Les électeurs de Brandebourg, n'étant pas les plus forts, avaient dû se contenter d'une revendication imaginaire, néanmoins timidement représentée à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'enfin l'électeur Frédéric-Guillaume le Grand, en désespoir de cause, prit, en 1686, le parti d'entrer en arrangement avec l'empereur Léopold et de renoncer à ses prétentions moyennant la cession du cercle de Schwibus : cette cession ne devait être elle-même que temporaire, le prince électoral, son fils, depuis premier roi de Prusse, ayant en même temps signé un traité secret avec l'Autriche en vertu duquel il s'engageait à restituer ce cercle à l'Autriche, en retour d'une indemnité pécuniaire, aussitôt parvenu à la régence. Cette éventualité s'étant présentée en 1694, les clauses du traité secret avaient été remplies de part et d'autre, et depuis près de cinquante ans la question restait sans solution.

Frédéric le Grand, l'héritier des électeurs, la fit revivre, prétexte tout trouvé pour lancer la Prusse dans la voie des conquêtes à laquelle elle était mûrement préparée (1). A peine l'empereur Charles VI eut-il fermé les yeux, que secrètement il avance des troupes sur les frontières de Silésie, et dès qu'elles sont en état de pouvoir, en se rassemblant, former un corps d'armée respectable, il entre à sa tête dans ce duché, le 23 décembre 1740.

L'Autriche fut prise au dépourvu; Charles VI laissait à son héritière des coffres vides et peu de soldats; avec le prince Eugène, mort en 1736, avait disparu son prestige militaire. Les généraux qui restaient, les comtes de Konigseck, de Wallis, de Seckendorf, de Neuperg, de Schmettau, de Kewenhuller, le prince de Saxe-Hildburgshausen, étaient divisés entre eux et sans grande

(1) Bien que Frédéric lui-même répondît souvent par des écrits et se servît de ses relations avec un grand nombre d'écrivains français en appuyant sa renommée et en se montrant plus civilisé qu'il n'était en réalité, il disait le 19 décembre 1740, de son quartier de Melschau (près Glogau), à son ami Jordan : « Laisse parler les « envieux et les ignorants ; ce ne seront jamais eux qui serviront de boussole à mes « desseins, mais bien la gloire. J'en suis pénétré plus que jamais, mes troupes en « ont le cœur enflé, et je te réponds du succès. »

Pendant que la guerre se traduisait sur les champs de bataille, la guerre de plume ne resta pas étrangère aux influences littéraires, et il en résulta un grand nombre de pamphlets, se rattachant aux trois guerres de Silésie.

réputation personnelle; les troupes conservées sous les drapeaux n'atteignaient qu'un effectif de 82,000 hommes au plus, dont 43,000 en Hongrie, 16,000 en Italie, 12,000 en Flandre, le reste dans les États héréditaires; alors le roi de Prusse débouche par Krossen, remonte l'Oder avec une partie de ses troupes, bloque Glogau, prend successivement Breslau, dont les habitants lui ouvrirent en quelque sorte les portes, Namslau, Ohlau, et vient mettre le siège devant Brieg et Neisse. De son côté le maréchal Schwerin, marchant parallèlement à lui le long des montagnes, s'empare de Liegnitz, de Schweidnitz, de Frankenstein, d'Ottmachau, le joignit un instant sous Neisse et continua sa route sur Jagerndorf, Troppau et le château de Gratz. Il s'établit alors en quartiers d'hiver dans la haute Silésie derrière l'Oppa et jusqu'à Jablunka sur les frontières de Hongrie. Le roi de Prusse cantonne ses troupes aux environs de Schweidnitz, tout en continuant à bloquer Neisse ainsi que Glogau et Brieg.

La saison rigoureuse s'opposait aux opérations d'un siège formel, il ne restait donc pour s'emparer de Neisse, que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Le général Roth avait rendu l'assaut impraticable; il faisait tous les matins ouvrir les glacis du fossé, il arrosait le rempart d'eau, qui se gelait de suite, il avait meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de faux pour repousser les assaillants : ce qui fit renoncer à l'assaut.

Maître ainsi de presque toute la Silésie (1), il cherche à justifier son agression par un manifeste.

(1) La Silésie est une contrée bornée au nord par la partie de la Pologne qui forme aujourd'hui le duché de Posen et au midi par la Bohême.

A l'ouest, elle touche à la Saxe du côté de Bautzen, et à la Prusse jusqu'à l'endroit où la frontière de ce pays rencontre la Pologne au nord-ouest.

La conquête de la Silésie rendait la Prusse maîtresse de toute la vallée de l'Oder, dont elle possédait déjà la partie inférieure sur la Baltique.

Navigable dès Ratibor presque à son entrée en Silésie, l'Oder grossit au point de porter de forts bateaux, lorsqu'il arrive à Breslau. A partir de cette ville, il coule du sud au nord, en inclinant vers l'ouest, il passe à Glogau et entre en Prusse, où il traverse les villes de Krossen, Francfort, Kustrin et Stettin. La partie de la Silésie voisine de la Prusse offre en général une plaine unie; on ne rencontre des montagnes que sur les frontières de la Saxe à l'ouest, du côté de la Bohême et de la Moravie vers le sud.

Les montagnes forment une chaîne continue appelée les monts Sudètes. C'est dans cette chaîne que prend sa source, non loin de la frontière de Saxe, le Bober qui

Il donne comme raison principale de sa conduite que la renonciation de l'électeur Frédéric-Guillaume, son aïeul, n'était pas valable en vertu des conventions de famille de la maison de Brandeburg, qui portaient que : « Il n'est permis à aucun électeur ou margrave de Brandeburg ayant des États en propre, d'aliéner pour toujours lesdits États, leurs sujets, ni même les acquisitions qu'ils pourraient avoir faites, et, en cas de contravention, l'électeur ou le prince son successeur est en droit de revendiquer ce qui a été ainsi aliéné et de s'en remettre en possession. »

Il ajoute que l'engagement secret pris par le prince électoral de restituer contre une somme d'argent le cercle de Schwibus était arraché par ruse et par menaces à un jeune prince qui ignorait les droits de sa maison, de sorte qu'il était par là même nul et sans effet; il prétend même que ce prince, tout en restituant de fait ce cercle pour faire honneur à sa parole, n'avait point donné acte de renonciation, que la cour de Vienne n'avait pas même osé lui demander un écrit de cette nature et que son intention propre était si peu d'aliéner à jamais ses duchés de Silésie que, pressé par ses ministres qui s'étonnaient de le voir consentir à la restitution en question, il leur répondait : « J'ai donné ma parole et je veux la tenir. Je laisse à mes descendants le soin de faire valoir mes droits sur la Silésie, puisque dans les circonstances où je me trouve, je ne puis le faire moi-même. Tant que les temps ne sont pas favorables, il faut s'armer de patience. Mais s'il plaît quelque jour à la Providence de mettre les affaires sur un autre pied, mes descendants en profiteront et sauront bien prendre le parti qui leur conviendra le mieux. »

Tout en affirmant ainsi ses prétentions sur les duchés de Silésie, Frédéric s'efforce en même temps de démontrer qu'il n'était cependant pas dans ses intentions de porter atteinte à la pragmatique et de renier la garantie donnée à cet acte par le roi son père.

entre en Prusse à Buntzlau et se jette dans l'Oder à Krossen. Les Prussiens, dans leur marche à travers cette large vallée, avaient donc dans le cordon de hauteurs s'étendant à leur droite de l'ouest à l'est, comme un rempart naturel qui les séparait des armées autrichiennes. La Silésie fut promptement conquise; il ne restait plus à réduire que la ville de Neisse, quand Frédéric demanda par le comte de Gotter à Marie-Thérèse la cession de cette province à la Prusse.

« Je suis prêt, disait-il à son ministre, de garantir de toutes mes forces les États que la maison d'Autriche possède en Allemagne, contre quiconque voudrait les attaquer. J'entrerai là-dessus dans une alliance étroite avec la cour de Vienne, celle de Russie et les puissances maritimes. J'emploierai tout mon crédit pour procurer la dignité impériale au duc de Lorraine, et pour soutenir son élection contre qui que ce soit; je pourrais même dire, sans trop risquer, que je me fais fort d'y réussir. Pour mettre d'abord la cour où vous êtes en bon état de défense, je lui fournirai incessamment argent comptant deux millions de florins. Vous sentez bien que, pour des services aussi essentiels que ceux auxquels je m'engage par les conditions très onéreuses marquées ci-dessus, il me faut une récompense proportionnée et une sûreté convenable pour un dédommagement de tous les risques que je cours et du rôle dont je veux bien me charger. En un mot, c'est la cession entière et totale de toute la Silésie que je demande d'abord pour prix de mes peines et des dangers que je vais courir dans la carrière où j'entre pour la conservation et la gloire de la maison d'Autriche. »

Ces propositions, remises pas écrit au comte de Götter, son envoyé à Vienne, furent communiquées au comte de Wurmbrand, président du conseil aulique dans une conférence, le 7 février 1741, chez le grand chancelier de Sinzendorf; la réponse de la cour de Vienne à ces propositions fut acerbe et impérative :

« Le lien qui unit tous les membres du corps germanique oblige un chacun d'entre eux à assister celui qui est attaqué dans ses États. C'est à quoi se réduit à peu près la première offre de S. M. Prussienne. Les alliances avec la Russie et les puissances maritimes, connues de toute l'Europe, ont subsisté avant l'entrée des troupes prussiennes dans la Silésie, et elles subsistent encore. Et l'on est très assuré que l'intention de ces alliés n'est pas que, pour les affermir, la reine perde une partie de ses États. La reine ne peut qu'être infiniment redevable à S. M. Prussienne de la bonne intention qu'elle lui témoigne à l'égard de l'élection impériale; mais cette élection doit être libre.

« On n'a jamais fait la guerre pour forcer un prince à accepter l'argent qu'on lui offre, et ce que S. M. Prussienne a déjà tiré de la Silésie, sous prétexte d'y faire subsister ses troupes, joint

au dommage immense qui résulte de la ruine du pays, surpasse d'avance les deux millions qu'on offre.

« La reine n'est pas d'avis de commencer son règne par le démembrement de ses États. Elle se croit obligée en honneur et en conscience de maintenir la sanction pragmatique contre toute infraction. D'où il s'ensuit qu'elle ne saurait consentir à la cession ni de toute la Silésie, ni d'une partie d'icelle. Mais elle est encore prête de renouveler l'amitié la plus sincère avec S. M. le roi de Prusse, pourvu que cela se puisse faire sans une infraction, et pourvu que les troupes prussiennes sortent sans délai de ses États. C'est, à son avis, l'unique voie convenable à l'équité et à la justice, aux constitutions fondamentales de l'Empire, et à l'équilibre de toute l'Europe, et c'est par conséquent l'unique voie conforme à la vraie gloire de S. M. Prussienne : et la reine ne balance pas de l'en conjurer par toutes les considérations. Et on ne fait pas difficulté de remettre aux ministres de S. M. Prussienne la présente réponse par écrit, pour plus forte preuve de bonne foi avec laquelle on procède ici. »

C'était une rupture complète. Le comte Götter et le baron de Bork, ministres de Prusse, estimant leur présence désormais inutile à Vienne, quittèrent cette capitale ; le différend appartenait aux champs de bataille. Quelques jours auparavant, le 11 mars, le prince d'Anhalt, s'était emparé de Glogau. Il s'était ensuite mis en route pour rejoindre l'armée vers Schweidnitz ; quelques renforts tirés de Prusse avaient pris la même direction, de sorte que l'effectif des troupes du roi alors en Silésie ne s'élevait pas à moins de 43 B., 66 E. de cavalerie et de dragons, et 3 E. de hussards. Jusque-là, Frédéric n'avait rencontré devant lui que des partis de hussards autrichiens. Le général Braun, envoyé à la hâte par la cour de Vienne au premier bruit de l'invasion, ne réunissant avec peine autour de lui que 3 à 4,000 hommes environ, se retirait successivement devant les ennemis jusqu'en Moravie, se contentant de les harceler et de les tenir en échec. Il n'avait même pu empêcher les Prussiens de forcer les frontières de Moravie; un détachement de 5,000 hommes, aux ordres du général Jutz, venait de le refouler de Zuckmantel, mettant le feu à cette petite ville.

Mais derrière M. de Braun s'assemblait à Olmutz l'armée de

Marie-Thérèse, aux ordres du maréchal de Neuperg; à peu près réunie vers le milieu de mars, elle formait un total de 29 B. et 40 E., sans compter les hussards. Neuperg, après avoir tenu à Olmutz un grand conseil de guerre, marche le 26 mars et se dirige au nord par Sternberg dans l'espoir de surprendre les Prussiens qui s'étaient étendus pour vivre; mais sa marche, entravée par la neige tombée en abondance, fut pénible et lente.

Le 2 avril, il arrive à Freudenthal. Le général Lentulus, détaché avec un autre corps de troupes pour une diversion sur la gauche, parut en même temps dans le comté de Glatz.

Au premier avis de la marche des Autrichiens, le roi de Prusse voulut d'abord rassembler ses troupes, et se porter derrière la Neisse; le maréchal Schwerin l'en dissuada, se faisant fort, si on voulait le renforcer, de soutenir ses quartiers jusqu'au printemps. Frédéric, confiant dans l'expérience de son principal lieutenant, d'ordinaire mieux inspiré, laissa donc ses troupes disséminées, et se porta à la rencontre de Schwerin avec 9 B. et 8 E. Il s'établit à Jagerndorf où il joignit le maréchal (1). Personne n'avait de nouvelles de la marche de M. de Neuperg, bien qu'à quelques lieues seulement, vers Werrenthal.

Cependant on apprit bientôt au camp prussien que M. de Neuperg forçait sa marche, avec l'intention de passer droit au travers des quartiers, de couper ainsi l'armée de Frédéric, de débloquer Neisse et Brieg et de se jeter inopinément sur Ohlau, où ce prince avait son artillerie, et sur Breslau, renfermant tous ses magasins. Sur-le-champ, celui-ci cherche à réparer sa faute et donne l'ordre aux troupes occupant la basse Silésie de franchir la Neisse au pont de Sorgau et de le rejoindre. Mais le prince d'Anhalt était trop loin pour arriver à temps, le duc de Holstein ne montra pas l'activité attendue, tous deux restèrent coupés de l'armée principale, de sorte que celle-ci se trouva réduite à environ 31 B. et 30 à 40 E., formant environ 25,000 hommes, qui se rassemblèrent à Jagerndorf.

Frédéric n'avait pas de temps à perdre pour accourir au se-

(1) L'armée prussienne était ainsi répartie : le prince d'Anhalt 6 B. et 5 E. vers Schweidnitz; le duc de Holstein, 7 B. et 4 E. à Frankestein; le général Kleist, 5 B. et 4 E. devant Brieg; le maréchal Kalkstein, 10 B. et 10 E. devant Neisse, et à Jagerndorf le roi, 9 B. et 8 E., et le maréchal Schwerin, 7 B. et 10 E.

cours des places d'Ohlau et de Breslau directement menacées, et dont la prise l'eût forcé à évacuer la province qu'il venait de conquérir. Le 4 avril, il se porte sur Neustadt, le 5 sur Steinau, essaie de franchir le pont de Sorgau, mais ayant trouvé en face de lui toutes les forces des Autrichiens déployés sur la rive gauche, il se rabat brusquement à droite par Friedland, campe le 6 à Falkenberg, descend la Neisse jusqu'à hauteur de Michelau et de Löwen, y trouve les passages encore gardés par ses détachements, et la traverse le 7. L'armée prussienne s'établit alors dans les villages de Pogarell et d'Alzenau, et y séjourna, la neige qui tombait abondamment empêchant absolument toute opération.

De leur côté, les Autrichiens, après avoir paru le 2 avril à Freudenthal, avaient occupé successivement Zuckmantel, Ziegenhals, et arrivaient à Neisse le 5. C'est à ce moment que les deux armées, dans leur marche parallèle, se trouvèrent un moment en présence sur l'une et l'autre rive.

Le général Lentulus, qui avait longé les quartiers du duc de Holstein, rejoignit alors le maréchal Neuperg, et tous deux continuèrent leur route au nord. Ils arrivèrent le 8 à Grottkau, y mirent une garnison pour assurer leurs derrières et se portèrent, le lendemain 9, sur Molwitz. Malgré la proximité de l'ennemi et l'imminence d'une attaque, leurs troupes ne campaient point, par suite du froid trop rigoureux; elles s'établirent en cantonnement serré dans les villages environnants, que couvrait une division de hussards campée entre Molwitz et Hermsdorf.

Le lendemain 10 avril, l'armée prussienne s'avance jusqu'à hauteur de Brieg. En tête marchait le comte de Rothenbourg avec 6 E. de hussards.

A peine cette avant-garde a-t-elle dépassé les villages de Pampitz et de Hermsdorf, qu'elle est chargée vigoureusement par la division de hussards autrichiens veillant à la sécurité des cantonnements. Surprise, elle recule d'abord; néanmoins le comte de Rothenbourg peut rallier ses soldats. Dans cette retraite il découvre tout à coup, derrière le théâtre de l'engagement, toute l'armée prussienne rangée en bataille sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes, l'artillerie en avant du front, la gauche appuyée au ravin de Pampitz, la droite débordant Hermsdorf.

De son côté, le maréchal Neuperg, au premier bruit du combat, avait précipitamment levé ses cantonnements et rassemblé ses troupes. La résistance de son avant-garde lui avait donné le temps de prendre ses dispositions. Il avait formé son armée sur une seule ligne en face des Prussiens, et comme eux placé son infanterie au centre, sa cavalerie aux ailes. L'aile gauche, sous le général Roëmer, s'appuyait au village de Gruningen, l'aile droite, sous le général Berlichingen, touchait au ravin de Pampitz et couvrait le village de Molwitz.

Il était deux heures de l'après-midi : la bataille commença aussitôt. Le général Roëmer s'ébranla le premier à la tête de la cavalerie de l'aile gauche, composée de ces braves régiments de cuirassiers qui étaient depuis longtemps la principale force des armées de la maison d'Autriche. Ils venaient d'essuyer une décharge de l'artillerie prussienne qui semblait n'avoir fait qu'exalter leur courage. Ils fondent sur la cavalerie de l'aile droite des Prussiens avec une impétuosité irrésistible ; en un instant celle-ci, mise en bataille trop loin de Hermsdorf, et présentant le flanc, fut culbutée et rejetée en désordre. Une partie s'enfuit au delà de Hermsdorf, une autre se réfugia entre les deux lignes d'infanterie où elle chercha à se rallier. Les cuirassiers autrichiens se lancent à leur poursuite.

Mais ceux qui dépassèrent Hermsdorf furent bientôt ramenés par le feu de plusieurs B. de grenadiers que, faute de place à son centre et par un hasard providentiel, le roi de Prusse avait mis à sa droite. Ceux qui poussèrent l'audace jusqu'à s'engager à la suite des cavaliers prussiens, entre les deux lignes de leur infanterie, échouèrent également dans leur entreprise d'une témérité jusque-là sans exemple. Ils parvinrent néanmoins à se faire jour et à se dégager en sabrant les fantassins qui les entouraient. Une fois ralliés, ils revinrent à la charge avec une nouvelle vigueur et tombèrent sur la première ligne de l'infanterie ennemie. Mais ils ne purent venir à bout de la rompre. Roëmer n'était plus à leur tête, il venait de tomber mortellement frappé, et d'ailleurs ils n'étaient point soutenus par l'infanterie, placée trop en arrière.

Le général Berlichingen, de son côté, avec la cavalerie de l'aile droite, avait exécuté une charge analogue et obtenu d'abord le même succès, lorsque le maréchal Schwerin, qui commandait la

gauche des Prussiens, rétablit bientôt le combat et paralyse de ce côté tous les efforts des Impériaux.

Voyant l'insuccès de ses ailes, Neuperg fit alors avancer contre le centre ennemi son infanterie qui avait mis le plus de temps à se former et qui arrivait seulement en ligne. Au moment où il prononçait cette attaque, sa cavalerie, ramenée en désordre, était déjà hors d'état d'agir. L'infanterie se trouva donc à son tour engagée isolément; elle ouvrit néanmoins le feu et se soutint quelque temps; mais, perdant bientôt du terrain, elle dut se replier lentement du côté de Molwitz. En même temps Schwerin, qui manœuvrait sur le flanc gauche de l'armée autrichienne, parut le déborder.

Neuperg donna alors l'ordre de la retraite, qui se fit sur toute la ligne et en bon ordre, sous la protection de la cavalerie du général Berlichingen, qui avait le moins souffert. Les Autrichiens repassèrent le ruisseau de Molwitz et vinrent camper, le soir de l'affaire, sur les hauteurs qui en couronnent la rive gauche, leur droite au village de Laugwitz, leur gauche à hauteur du village de Hunern. Les Prussiens campèrent en face, entre Molwitz et Hunern, de l'autre côté du ravin.

Les pertes furent considérables dans les deux camps ennemis. Les Autrichiens comptaient, outre le général Roëmer, tué, 180 officiers et 7,000 hommes morts ou blessés; laissant entre les mains des Prussiens 7 canons, 3 étendards et 1,200 prisonniers. Ceux-ci, de leur côté, perdaient le prince Frédéric, margrave de Brandebourg, colonel au service des États-Généraux, cousin du roi; le général Schulembourg, tué à la tête de son régiment de dragons qui avait lâché pied un des premiers, plus 2,500 morts et 3,000 blessés.

Par une remarquable singularité, Frédéric, tandis que son armée remportait la victoire, courut grand risque d'être prisonnier. Après s'être éloigné de Molwitz, suivi de Maupertuis et d'un valet de chambre français sous l'escorte de quelques hussards, il se dirigea sur Oppeln, croyant y trouver asile. Arrivé à la porte vers minuit, il fait demander qu'on ouvre; mais un poste de hussards autrichiens occupait la ville, ils sortent, attaquent la petite troupe, qui répond à coups de carabine. Voyant sa liberté fortement compromise : *Adieu, mes amis,* dit Frédéric à ses compagnons, *je suis mieux*

monté que vous (1), et retourne au galop vers Neisse, apprend en route le résultat de la bataille et va rejoindre son armée le lendemain matin.

Calculant les chances d'une défaite, Schwerin avait-il sérieusement voulu mettre en sûreté la personne du roi, pour rester plus maître de ses opérations, ou Frédéric s'était-il troublé à l'aspect de dangers si nouveaux pour lui? Les deux opinions ont été émises. Quoi qu'il en soit, et si la crainte trouva une fois accès en son âme, elle y fit aussitôt place à une grande intrépidité qui ne se démentit jamais. « Molwitz, dit-il, fut l'école du roi et de ses troupes. » (*Histoire de mon temps*, t. Ier.)

Frédéric lui-même, qui, avec une impartialité rare qui l'honore en cette circonstance, apprécie en ces termes et sa conduite propre et celle de son adversaire, a écrit :

« C'était à qui ferait le plus de fautes, du roi ou du maréchal de Neuperg. Si le général autrichien était supérieur par ses projets, les Prussiens l'étaient par l'exécution. Le plan de M. de Neuperg était sage et judicieux : en entrant en Silésie, il sépare les quartiers du roi, il pénètre à Neisse où Lentulus le joint, et il est sur le point non seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais M. de Neuperg aurait pu surprendre le roi à Jagerndorf et par ce coup seul terminer toute cette guerre; de Neisse il aurait pu enlever le corps du duc de Holstein qui cantonnait à un mille de là; avec un peu plus d'activité il aurait pu empêcher le roi de passer la Neisse à Michelau; de Grottkau encore il aurait dû marcher jour et nuit pour prendre Ohiau et couper

(1) On prétend que, dans cette fuite, serré de près par un houzard acharné à sa poursuite, il s'arrêta et lui cria :

« Laisse-moi, houzard, je t'en tiendrai compte. »

Le cavalier répondit au roi, qu'il reconnut :

« Tope, après la guerre. — Au revoir, » répliqua Frédéric à ce soldat, qui devint plus tard le lieutenant général prussien Paul Werner. Persuadé que son armée était en déroute, Frédéric passa la nuit dans un moulin, en proie aux plus tristes réflexions; le lendemain matin, il sut sa victoire.

C'est sur ce champ de bataille que naquit la ligue qui ébranla le trône de Marie-Thérèse. La France, longtemps incertaine, sans intérêt, sans motif légitime, y fut entraînée par le comte de Belle-Isle que tourmentaient l'ambition de faire un Empereur et le besoin de bouleverser l'Europe.

le roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable, il se laissa surprendre, et fut battu en grande partie par sa propre faute.

« Il n'était plus possible désormais de mépriser des soldats qui avaient battu les vieilles bandes autrichiennes. Non pas que les manœuvres des généraux de Frédéric fussent irréprochables, mais la ténacité et la discipline de leurs soldats avait tout réparé.

« L'armée resta trois semaines au camp de Molwitz, pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avaient été consumées. Le roi profita de cette inaction pour exercer sa cavalerie, pour lui apprendre à manœuvrer et à changer sa pesanteur en célérité; elle fut souvent envoyée en parti pour que les officiers apprissent à profiter du terrain et qu'ils prissent plus de confiance en eux-mêmes. A ce moment cette cavalerie était le corps le plus lourd et le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; Frédéric finit par lui donner adresse, vivacité et confiance dans ses propres forces. Le général Schwerin, qui en eut l'essai, réussit et devint audacieux.

« Le roi donna encore plus de prise que lui à la censure; il fut averti à temps du projet des ennemis, et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jagerndorf pour éparpiller encore plus ses troupes, il aurait dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnements resserrés aux environs de Neisse; il se laissa couper du duc de Holstein, et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où, en cas de malheur, il n'avait aucune retraite, où il risquait de perdre l'armée et de se perdre lui-même. Arrivé à Molwitz, où l'ennemi cantonnait, au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnements des troupes de la reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paraissait; s'il avait seulement attaqué ce village de Molwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que 24 B. français furent pris à Blindhein (1). Il n'y avait dans

(1) Ville de Bavière, haut Danube, le 13 août 1704. Les Franco-Bavarois y sont battus par les Impériaux et les Anglais sous le prince Eugène et Marlborough. Affaire connue aussi, sous le nom de bataille d'Hochstädt. Les maréchaux Marsin et Villeroy

son armée que le maréchal de Schwerin qui fût un homme de tête et un général expérimenté. Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes, mais elles ne connaissaient que les petits détails, et, faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaient qu'en tâtonnant et craignaient les partis décisifs. »

La bataille de Molwitz décida de la campagne. Les Autrichiens se dirigent au sud, côtoient dans leur retraite les troupes du duc de Holstein, qui s'était porté au bruit du canon entre Strehlen et Ottmachau, mais qui n'osa pas les attaquer, et vinrent se mettre à couvert derrière la place et la rivière de Neisse. Les vainqueurs pouvaient marcher jusqu'à Vienne sans rencontrer d'obstacles : Ziethen, le plus hardi général de Frédéric, traverse tout le pays ouvert, atteint même avec ses hussards Korneuburg et Stockerau, faisant halte sur les hauteurs du Bisamberg, montagne située au nord de Vienne, d'où il voyait à ses pieds la capitale.

La terreur la plus profonde y régna. Tout le monde se sauvait en Hongrie, en Styrie, dans la Carinthie. Les archiduchesses et les archives furent transportées au château de Grætz. Mais cet intrépide Ziethen n'avait voulu faire qu'une bravade et humilier la cour d'Autriche, ses forces ne lui permettaient pas d'attaquer la métropole. Après cette démonstration, il se retira en pillant à loisir les territoires qu'il traversait.

Les Prussiens reprirent alors avec une de leurs divisions le siège de Brieg et établirent le reste de leur armée au camp sous Molwitz dans le but de couvrir ce siège.

Tandis que la fortune trahissait ainsi l'Autriche sur les champs de bataille, surgissaient d'autres difficultés.

pouvaient encore défendre les défilés ; mais Tallard étant prisonnier, ils ne se crurent en sûreté qu'après le passage du Rhin. L'électeur de Bavière se réfugia en France.

CHAPITRE II.

NÉGOCIATIONS DE MARIE-THÉRÈSE JUSQU'A LA PRISE DE PASSAU.

(31 juillet 1741).

Désir de Marie-Thérèse de voir empereur François de Lorraine. — Les neuf électeurs. — Actes, déclarations en faveur du grand-duc. — Propositions de l'Angleterre et de la Hollande. — Négociations du cardinal de Fleury. — Projet du maréchal de Belle-Isle. — 18 *mai.* Alliance de la France et de la Bavière à Nymphenburg. — M. de Belle-Isle, ambassadeur près du corps germanique et commandant de l'armée qui doit se porter en Bohême et en Bavière. — 5 *juin.* Traité secret de la France avec la Prusse. — Négociations de Marie-Thérèse avec l'Angleterre, la Hollande, la Russie. — Ses lettres officielles. — Disculpation de Frédéric vis-à-vis la diète. — Continuation de ses opérations militaires en Silésie. — L'électeur assemble ses troupes près de Scharding. — 31 *juillet.* Prise de Passau. — *Août.* Les troupes de Charles-Albert restent entre Scharding et Passau, attendant les armées françaises qui s'organisent.

L'armée française (1) destinée à appuyer sur le Danube les troupes de l'électeur de Bavière commence à se rassembler en Alsace dans les premiers jours du mois d'août (2).

Le maréchal de Belle-Isle devait commander en chef cette

(1) Elle comprenait 45 B., 70 E., dragons (de 24 E.), 2 de hussards (4 E.), 2 B. d'artillerie et 12 compagnies franches.

(2) Maurice de Saxe écrivait au comte de Bruhl, le 22 juillet 1741 : « Je pense que « c'est le royaume de Bohême qu'on destine au roi Auguste II, comme étant ce « qu'il y a de plus à sa convenance. L'électeur de Bavière aura le Tyrol, le roi de « Prusse gardera la Silésie, et l'on fera le roi de Sardaigne roi de Lombardie en « lui donnant tout le Milanais ; le grand-duc gardera la Toscane, et la reine d'Espagne aura Parme et Plaisance comme son patrimoine. Voilà ce qui se dit : mais ce que « je vois très sensiblement, est que le partage de la maison d'Autriche se fera. Ce « n'est que dans la vue d'être utile au roi que j'ai accepté ; car j'aurais trouvé « de plus grands avantages à aller en Italie. M. le maréchal de Noailles, comme « il m'aime, n'avait demandé que de mes cadets pour me faire échoir insensi- « blement le commandement de l'armée d'Italie, au lieu que j'ai trois lieutenants « généraux qui sont avant moi à l'armée d'Allemagne. Mais n'importe, il faut se « sacrifier, quand il s'agit d'un si grand intérêt pour le roi. J'ai toutefois fait mes « conditions et j'ai dit qu'on voudrait bien m'échanger pour l'Italie, s'il arrivait « que le roi de Pologne prît des engagements contre la France ; qu'il ne serait ni « décent ni honnête que je servisse en Allemagne dans ce cas-là. »

armée, forte d'environ 40,000 hommes, tout en étant subordonné lui-même à l'électeur de Bavière, auquel le roi avait, par lettres patentes, adressé le pouvoir suivant pour bien marquer que dans la guerre que nous allions entreprendre nous n'avions en vue que de soutenir les intérêts de ce prince sans poursuivre aucun but d'ambition personnelle.

L'électeur de Cologne, alors le prince Clément-Auguste, fils de Maximilien-Emmanuel de Bavière, frère par conséquent de l'électeur actuel de Bavière, hostile à l'élection du grand-duc, était en même temps évêque de Munster, de Paderborn, d'Hildesheim et d'Osnabruck. C'était un des princes les plus puissants de l'Empire. Ses troupes se montaient à 12,000 hommes.

L'électeur de Mayence, Philippe-Charles d'Elz-Kempœnich, avait des ressources militaires peu considérables. Il passait pour un honnête homme sincèrement attaché à sa patrie, et n'avait encore pris parti ni pour ni contre l'époux de Marie-Thérèse.

L'électeur de Trèves, François-Georges de Schœnborn, encore moins influent que l'électeur de Mayence, semblait dévoué à la maison d'Autriche.

L'électeur palatin, Charles-Philippe, en raison de ses alliances avec la maison de Bavière, affichait les mêmes préférences que l'électeur de Cologne.

L'électeur de Hanovre était alors Georges II (1), en même temps roi d'Angleterre. Sa voix était promise au grand-duc de Toscane. Comme roi d'Angleterre, outre une marine formidable, il disposait de 30,000 soldats; comme électeur de Hanovre, il pouvait mettre sur pied 34,000 hommes, dont 22,000 Hanovriens, 6,000 Danois et 6,000 Hessois soudoyés.

L'électeur de Bavière, le duc Charles-Albert, se posait lui-même comme candidat à l'Empire; mais dès à présent on le savait hostile, sa conduite lors des négociations du traité de

(1) George II, Auguste, roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande, électeur de Hanovre (1727-1760), fils de George I[er]. Né à Hanovre, le 30 octobre 1683. Combat en 1708 sous Marlborough; en 1741, engagé vis-à-vis Marie-Thérèse, il prit lui-même les armes et commande le 27 juin 1743 à Dettingen; montre une grande résolution à la descente de Charles-Édouard. Après la paix, en 1748, cherche à rétablir les finances; mais bientôt les nouvelles hostilités entre la France et l'Angleterre le forcent à prendre part à la guerre de Sept ans; meurt le 25 octobre 1760, à Kensington.

Vienne n'était pas oubliée. Son armée, assez délabrée, s'élevait à 15,000 hommes.

L'électeur de Saxe, Auguste III, devait le trône de Pologne à la maison de Hapsbourg. Bien que son père eût tenu autrefois dans la diète, à l'égard de l'Autriche, une conduite qui fit prévoir de sa part un parti pris d'opposition aux prétentions du grand-duc, on avait raison de croire qu'il ne suivrait pas les mêmes errements. Son alliance avec l'Angleterre semblait devoir d'ailleurs l'entraîner dans le parti du grand-duc. Comme électeur de Saxe, avec 24,000 soldats sous les armes, il pouvait disposer en outre d'une milice de 8,000; comme roi de Pologne, il avait également à son service 24,000 hommes.

Enfin l'électeur de Brandebourg, Frédéric le Grand, en même temps roi de Prusse, venait de faire voir à quel prix il mettait son suffrage. Son armée était de 76,000 soldats.

Ainsi, parmi ces princes électeurs, plusieurs étaient opposés à la candidature du duc François de Lorraine; il fallait neutraliser leur hostilité, essayer de se concilier les voix de ceux qui jusqu'ici ne s'étaient pas prononcés; enfin, en prévision d'une élection qui ne paraissait pouvoir être faite qu'à une très faible majorité, ne pas négliger de s'assurer l'appoint d'une voix, celle de l'électeur de Bohême.

Marie-Thérèse, reine de Bohême, ne pouvait en raison de son sexe exercer les fonctions électorales attachées à cette souveraineté. Elle avait bien pensé à céder la couronne de Bohême à son époux, mais elle avait reculé devant l'exécution de ce projet, lorsqu'on lui eut représenté qu'ainsi elle portait imprudemment elle-même atteinte à la pragmatique sanction dont elle avait tant d'intérêt à conserver le caractère sacré. Elle eut alors recours à un expédient. Par une déclaration solennelle, elle associa le duc François de Lorraine, grand-duc de Toscane, au gouvernement de tous ses États héréditaires avec le titre de co-régent, et, par un acte supplémentaire, lui délégua spécialement le droit d'exercer les fonctions électorales du royaume de Bohême :

« Nous Marie-Thérèse, reine de Hongrie, de Bohême, etc., certifions et déclarons par la présente, pour nous, nos héritiers et descendants, et faisons en même temps savoir à tous ceux qu'il appartiendra, que comme il a plu au Tout-Puissant, selon sa vo-

lonté impénétrable, d'appeler à lui de cette vie mortelle, et de transférer dans la bienheureuse éternité, feu S. M. I., les États qu'elle possédait nous sont immédiatement dévolus, comme à la fille aînée du dernier mâle, et par conséquent l'unique héritière en vertu du droit naturel, suivant l'ancien usage établi dans notre maison archiducale, et conformément à la pragmatique sanction du 19 avril 1713, qui a été acceptée par tous les royaumes héréditaires et garantie par l'empire germanique, aussi bien que par la plupart des puissances de l'Europe.

« C'est notre volonté et notre intention que non seulement il ne soit pas fait le moindre préjudice audit usage établi dans notre maison, à l'ordre de succession, mais que ces dispositions servent de fondement à toute la teneur de la présente déclaration, autant qu'elle pourra être conciliée avec ladite pragmatique sanction, puisque nous reconnaissons parfaitement qu'il n'est pas en notre pouvoir de rien permettre qui puisse y donner atteinte, et que notre très cher époux le duc de Lorraine et de Bar, grand-duc de Toscane, n'est pas moins éloigné de rien entreprendre qui ne soit pas entièrement conforme, ou qui pourrait être directement ou indirectement contraire à l'acte juré de l'acceptation de notre renonciation.

« En conséquence de cette maxime fondée sur le droit, et ayant considéré ultérieurement, par rapport à notre sexe, ce que la prospérité, le repos et la sûreté de nos très fidèles royaumes et États héréditaires pourraient exiger, en plus d'une occasion, nous avons aussi fait attention qu'il est indispensablement nécessaire pour l'avantage général, non seulement de toute la chrétienté, mais particulièrement pour le bien de l'empire germanique, que les forces de notre maison archiducale soient unies, nous avons trouvé que l'objet ci-dessus ne pouvait être ni mieux ni plus sûrement rempli qu'en nous déterminant, sans nous dessaisir en quoi que ce soit de la propriété de nos royaumes et États héréditaires qui doivent demeurer indissolublement unis ensemble, et par conséquent sans le moindre préjudice des autres expectants ou expectantes, qui, par la susdite pragmatique sanction, sont appelés à la succession, à conférer et à transporter la co-régence de tous nos royaumes et États héréditaires à notre très cher époux le duc de Lorraine et de Bar, grand-duc de Toscane, en faveur duquel

concourent d'ailleurs sa haute naissance, son grand mérite et le mariage qu'il a si heureusement contracté avec nous.

« C'est pourquoi, après délibération et de notre plein gré, nous le faisons par la présente et en vertu de cet acte, non seulement pour nous, mais aussi pour tous nos enfants et héritiers légitimes, tant présents que futurs, à qui pourrait échoir après nous, suivant le droit de primogéniture, la succession des royaumes et États héréditaires que nous possédons, en la ferme attente que si, dans le cas où notre décès arrivera, celui ou celle de nos dits enfants ou héritiers légitimes, qui devra succéder, n'eût pas encore accompli sa dix-huitième année, la régence de tous nos pays héréditaires appartiendra à notre très cher époux en qualité de père et de tuteur; et au surplus, dans le cas où celui ou celle qui doit nous succéder eût alors déjà dix-huit ans accomplis, aucun de nos dits enfants ou héritiers n'oubliera le respect filial qu'il lui doit, dans le gouvernement. »

Le grand-duc accepta la co-régence par l'acte suivant :

« Nous François, etc., certifions et déclarons par la présente, pour nous, nos héritiers et descendants, et faisons savoir en même temps à tous ceux à qui il appartient, que comme S. M. notre très chère épouse Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême, a résolu de son plein gré de nous admettre à la co-régence de tous ses royaumes et États héréditaires, qui lui sont immédiatement dévolus par le décès de S. M. I. son défunt seigneur et père, ainsi et de la manière qu'il est plus amplement spécifié dans l'acte suivant.

(Ici était insérée la déclaration rapportée ci-dessus.)

« Nous acceptons non seulement avec reconnaissance la conjouissance, co-administration et co-régence de tous lesdits royaumes et États héréditaires, qui nous ont été conférées, en y ajoutant expressément que nous n'en prendrons point occasion d'exiger la préférence avant S. M. notre épouse, qui n'en demeurera pas moins toujours la seule et unique héritière; mais de plus nous nous engageons, par les présentes, d'observer et d'accomplir fidèlement toutes les clauses qui y sont contenues, sans exception, tellement qu'aucune raison ou prétexte que l'on pourrait imaginer ne pourra ni ne devra nous en dispenser.

« Nous promettons, de nouveau, de nous conformer à tout ce qui est contenu et réglé dans l'acte ci-dessus. »

Marie-Thérèse n'était pas uniquement préoccupée de maintenir l'exécution de la pragmatique sanction, qui lui attribuait la totalité de l'héritage de son père, elle rêvait aussi aux moyens d'élever son époux, le duc François de Lorraine, à la dignité impériale. Son intérêt était ici d'accord avec un sentiment d'affection bien naturel. Mais l'Empire était électif. Selon les dispositions de la bulle d'Or, il devait être nommé par le suffrage des princes du corps germanique, au nombre de neuf, investis de cette haute prérogative : les électeurs de Cologne, de Mayence, de Trèves, palatin, de Hanovre, de Bavière, de Saxe, de Brandebourg, de Bohême.

Acte de la reine pour conférer au grand-duc le suffrage de Bohême.

« La dignité d'électeur du saint Empire romain étant attachée à notre royaume de Bohême, suivant la bulle d'Or de l'empereur Charles IV, et les princesses du sang royal devant succéder à la couronne au défaut des descendants mâles, et jouir sans aucune exception ni restriction de toutes les prérogatives qui lui sont attachées, il est manifeste et incontestable que bien que notre maison archiducale se trouve sans descendants mâles, la dignité électorale ne cesse point d'y résider. Il est de plus notoire que le royaume de Bohême a été possédé en différents temps par trois princesses au défaut de princes de la maison royale, sans que personne se soit jamais avisé de leur disputer la dignité électorale, ou se soit opposé au suffrage qu'elles avaient droit de donner à l'élection d'un empereur.

« C'est pourquoi ne pouvant non plus être privée du même droit, nous conférons et donnons, tant pour nous que pour nos descendants, audit duc de Lorraine et de Bar, grand-duc de Toscane, notre très cher époux, le droit que nous avons, conformément aux libertés et aux privilèges de notre royaume de Bohême, d'assister en personne ou par ses envoyés à la diète de l'élection d'un empereur, pour y donner sa voix, étant persuadée qu'aucun de nos descendants présents et futurs, ne manquera jamais de

respect envers le duc, leur père, au point de vouloir lui disputer le contenu de la présente disposition. »

Il restait à savoir quel accueil les diverses cours de l'Empire feraient à la résolution inattendue de la reine de Hongrie. Le comte de Colloredo fut envoyé en conséquence en mission auprès des principaux cabinets pour sonder les esprits et préparer les voies. Il trouva les électeurs de Mayence, de Trèves et de Hanovre tout disposés à reconnaître la légalité de la délégation donnée par Marie-Thérèse, étant eux-mêmes au fond très désireux de voir le grand-duc de Toscane élevé à la dignité impériale; mais il ne rencontra pas chez les autres électeurs des dispositions aussi favorables. Quoi qu'il en soit, Marie-Thérèse, sans se laisser arrêter par la froideur qui lui était témoignée, et résolue à dissiper les équivoques, ne tarda pas à soulever officiellement la question et à demander que son époux fût, en qualité de prince revêtu de la dignité électorale pour la Bohême, traité comme les autres électeurs, c'est-à-dire qu'il eût à recevoir à bref délai une lettre de convocation pour l'élection future, et à ce qu'un logis fût affecté à Francfort pour l'ambassadeur qu'il lui plairait d'y envoyer.

L'archevêque de Mayence, dans les attributions duquel rentrait le soin de prévenir les autres électeurs du lieu et de l'heure de réunions et de les inviter à y assister, obéit sur-le-champ à l'injonction de Marie-Thérèse et envoya au grand-duc de Toscane la lettre de convocation qu'on lui demandait. Mais le roi de Pologne, auquel en sa qualité de grand maréchal héréditaire de l'Empire i appartenait de faire droit à la deuxième demande de Marie-Thérèse et de régler la question du logis de l'ambassadeur de Bohême à Francfort, répondit par une fin de non-recevoir catégorique, et saisit même l'occasion pour protester formellement contre l'exercice du suffrage de Bohême, vu les conditions anormales dans lesquelles ce pays se trouvait alors gouverné.

Le roi de Prusse, les électeurs de Bavière, de Cologne et palatin s'associèrent à cette protestation.

Marie-Thérèse, à laquelle on jetait ainsi le gant, le releva, et, en réponse à la protestation des électeurs coalisés contre elle, fit publier une lettre dans laquelle elle réfutait avec chaleur les arguments de ses adversaires, dont les uns déclaraient que la voix

de la Bohême était vacante, et les autres qu'elle appartenait à un agnat (1).

A ces objections présentées en commun par les cinq électeurs, le roi de Pologne ajoutait que, en tout cas, si le suffrage de Bohême n'était pas suspendu, il ne pouvait appartenir qu'à lui seul en sa qualité du plus proche agnat, ou plutôt encore au prince électoral son fils, et, dans la pensée que sa prétention pût être admise, il s'empressait de déclarer ce jeune prince majeur, afin de le mettre en état, le cas échéant, d'exercer la dignité électorale de Bohême.

Marie-Thérèse, malgré l'hostilité bien marquée qui accueillait ses premières ouvertures, ne désespéra point pourtant de triompher. Elle change de tactique et, au lieu de heurter de front les difficultés, cherche à les tourner. Dans ce but, elle entreprend de détacher du faisceau de ses ennemis les princes qu'elle supposait lui être le moins hostiles. Il ne lui restait aucune espérance du côté de la maison de Bavière, l'âme de la coalition, et avec laquelle une guerre prochaine ne paraissait déjà plus douteuse. Bien que l'électeur Charles-Albert n'eût pas encore ouvertement remis en avant les droits prétendus à l'héritage de Charles VI, depuis quelque temps son cabinet affectait des allures mystérieuses, entretenait avec la France une correspondance secrète, levait des soldats et faisait des armements considérables.

Il devenait difficile également de songer à réussir auprès de l'électeur palatin, qui exerce le vicariat sur les cercles du bas Rhin, en raison de sa parenté avec l'électeur de Bavière, ni auprès de l'électeur de Cologne, le propre frère de ce prince. Il restait le roi de Pologne et le roi de Prusse. La reine de Bohême tourne d'abord ses vues du côté du premier de ces souverains et envoie auprès de lui à Dresde le comte de Kewenhuller, diplomate aussi adroit que général habile.

Celui-ci essaya d'émouvoir Auguste III en lui représentant l'Alemagne désireuse d'un chef puissant, capable de repousser les ennemis du dehors et de contenir ceux du dedans ; que l'élection du grand-duc de Toscane à la dignité impériale était seule capable

(1) Collatéraux, qui descendent par mâles d'une même souche masculine. *Agnatus, natus.*

de maintenir l'édifice du corps germanique ; que c'était par conséquent pour lui un devoir de patriotisme de lui donner sa voix lors de l'élection et de consentir dès à présent tout au moins à reconnaître ce prince comme électeur de Bohême. Le roi de Pologne resta sourd à ces insinuations; il lui répondit qu'après mûre réflexion il ne reconnaissait pas l'exercice du suffrage de Bohême par un prince étranger qui n'était pas le souverain du pays, et que, personnellement, il ne se prêterait jamais à pareille illégalité, mais encore que sa qualité de vicaire de l'Empire dans les cercles de haute et basse Saxe lui faisait un devoir de s'y opposer.

Cet échec diplomatique de M. de Kewenhuller à Dresde augmenta encore la froideur qui existait déjà entre les cours de Dresde et de Vienne. Il portait en effet le dernier coup au rêve caressé par la reine de Bohême, car elle ne pouvait guère, vu l'état d'hostilité déclarée de l'Autriche avec la Prusse, se flatter de l'espoir de voir Frédéric II se rallier à ses vues. Le grand-duc de Toscane, s'il se fût présenté à l'élection, eût donc été assuré d'échouer, cinq voix lui étant contraires et l'un des quatre autres suffrages d'avance déclaré nul et non avenu. Aussi Marie-Thérèse cessa brusquement toutes négociations à ce sujet, et, comme pour braver ses adversaires et affirmer hautement son droit envers et contre tous, envoie officiellement le baron de Brandau comme ambassadeur à Francfort y exercer en son nom le droit électoral de Bohême lors de la future élection, dont l'époque, pas encore fixée, était supposée prochaine.

Cependant comme la Bavière continuait ses armements, comme à certains symptômes on pouvait déjà deviner qu'elle était décidée à une rupture, encouragée par la France, et qu'au premier choc l'Espagne mettrait aussi ses troupes en campagne, Marie-Thérèse restait fort inquiète. Un nouveau péril apparaissait. Outre les résistances à l'élévation de son époux à la dignité impériale, c'était aujourd'hui la pragmatique sanction elle-même qui allait décidément et ouvertement être contestée; c'était l'intégrité de ses États menacée, et l'antique prépondérance de la maison d'Autriche sur le point d'être mise en cause.

Pour faire face à l'orage, Marie-Thérèse avait besoin de toutes ses forces. La guerre avec la Prusse les absorbait. Neuperg,

toujours derrière la Neisse près d'Ottmachau, d'où il entendait le canon du siège de Brieg, ne pouvait être rappelé sur le Danube sous peine de voir la Silésie tout entière tomber au pouvoir des Prussiens. Aussi la reine de Hongrie, reconnaissant alors, mais trop tard, sa faute en repoussant les premières offres de Frédéric, résolut-elle de faire elle-même des ouvertures à ce prince et de terminer avec lui au prix d'un sacrifice. La défaite de son armée à Molwitz avait abattu son orgueil, l'attitude menaçante de la Bavière acheva de faire fléchir son obstination. Elle qui avait autrefois repoussé avec tant de hauteur toute idée de cession de territoire, aujourd'hui sollicitait elle-même et offrait à la Prusse un agrandissement en échange de son alliance, ou tout au moins de sa neutralité. Elle ne doutait pas d'ailleurs que Frédéric ne se prêtât à une proposition dans ce sens, et qu'il ne préférât la possession incontestée d'une petite partie de la Silésie, garantie définitivement par un acte authentique et un traité solennel, aux chances d'acquérir un territoire plus étendu en continuant la guerre.

Elle eut recours aux bons offices de l'Angleterre et à la Hollande, et pria ces deux puissances de s'interposer en vue de la paix. Celles-ci s'adressèrent au roi de Prusse par leurs ministres à Berlin, mylord Hindford et le baron de Ginkel, et lui offrirent leur médiation; mais ce prince ne répondit que froidement à leurs propositions. Il comprenait à merveille combien, depuis le commencement de la guerre, la situation s'était modifiée à son avantage, il n'ignorait pas les trames qui s'ourdissaient partout contre l'Autriche, il savait que l'armée de Marie-Thérèse serait dans un avenir rapproché obligée de courir d'un autre côté à la défense des frontières, et il démêlait, quoique rien n'eût transpiré à cet égard, que la démarche qu'on faisait auprès de lui venait de l'initiative de la reine de Hongrie, éperdue. Cependant il ne refusa pas d'entrer en conférence. Mais à la connaissance des conditions du traité, lorsqu'il vit que les sacrifices auxquels se résignait l'Autriche se réduisaient à l'abandon des quelques districts de Silésie, réclamés dans l'origine, il ne put s'empêcher de faire sentir aux négociateurs que les temps étaient changés, et rompit l'entrevue en leur déclarant qu'il ne poserait à présent les armes que si Marie-Thérèse lui cédait la Silésie tout entière, pour l'indemniser des frais d'une guerre que cette princesse l'a-

vait contraint à déclarer en refusant de reconnaître ses droits.

Tout espoir de conciliation ayant ainsi disparu, chacun des deux partis chercha des alliances. Le roi de Prusse entra en pourparlers avec la Bavière et la France, la reine de Bohême se tourna vers l'Angleterre, la Hollande, la Russie, la Saxe, et même aussi vers la France. Cette dernière puissance n'avait pas encore en effet dessiné son attitude. Quoique encore tenues secrètes, ses résolutions n'en étaient pas moins déjà irrévocablement arrêtées, et son appui appartenait aux ennemis de Marie-Thérèse.

Après la mort de Charles VI, l'électeur de Bavière avait immédiatement recommencé ses obsessions à Versailles et reproduit ses protestations contre la pragmatique sanction. Il ne trouva d'abord que peu d'encouragement. Le cardinal de Fleury, quelque peu gêné par la garantie signée du roi, redoutait la tache qu'imprimerait à l'honneur de son souverain un manque de parole. Cependant l'intérêt de la France commandait une entente avec la Bavière, exigeait impérieusement que l'on ne laissât pas échapper une occasion d'affaiblir la maison d'Autriche et de miner ce colosse d'empire qui, depuis Charles-Quint, nous portait de si terribles coups. Placé entre sa conscience et son patriotisme, le vieux ministre, fort indécis, penchait en secret pour une alliance avec la Bavière; jugeant prudent de ne pas se donner le tort de faillir à ses engagements sans être sûr au moins d'en recueillir les résultats, il laisse les événements se dessiner et reste impénétrable.

Sur ces entrefaites survinrent l'invasion de la Silésie par la Prusse, les démarches de Marie-Thérèse pour élever le grand-duc de Toscane à l'Empire, le conflit général que cette prétention suscita dans toute l'Allemagne. Tout penchait au gré des désirs secrets du cardinal, l'occasion qu'il attendait se présentait à lui; l'Autriche, battue en brèche de tous côtés, devait être incapable de résister à tous les ennemis levés contre elle, si la France se prononçait par les armes en leur faveur.

Le cardinal de Fleury n'hésita plus; il reprit les négociations avec l'électeur, lui fit connaître que le roi avait mûrement examiné ses prétentions sur l'héritage du défunt empereur, reconnues fondées; qu'en conséquence, du moment que la pragmatique sanction lésait des droits légitimes, l'article 10 du traité de Vienne devenait nul et

sans valeur; que, par suite, la France rentrait *ipso facto* dans la plénitude de sa liberté d'action et qu'il pouvait compter sur le concours de cette puissance pour faire prévaloir, au besoin par la force, ses justes revendications sur la succession de Charles VI.

Cependant aucune alliance n'était encore conclue sur ces bases, lorsque tout à coup le duc de Belle-Isle présenta de son initiative à Versailles un projet tout nouveau. Élevant la question plus haut, il proposait de faire monter l'électeur de Bavière sur le trône impérial, de donner à la Bavière, à la Saxe, à la Prusse, des agrandissements territoriaux aux dépens de l'Autriche, et de porter ainsi un coup mortel à cette ennemie séculaire de la maison de Bourbon en créant à côté d'elle et avec ses dépouilles trois puissances rivales et en faisant de l'Empereur une créature de la France.

L'électeur de Bavière devait, avec la dignité impériale, réunir à ses possessions la Bohême, la haute Autriche, le Tyrol et le Brisgaw; la Prusse devait recevoir la basse Silésie, la Saxe s'agrandir de la haute Silésie, de la Moravie et du haut Manhartsberg. La maison de Hapsbourg n'eût ainsi conservé que la basse Autriche, la Hongrie, la Styrie, la Carinthie et la Carniole. Ce projet, d'une haute conception politique et dont la réalisation ne paraissait pas impossible en raison de l'état des esprits en Europe, séduisit le cabinet de Versailles. Le roi y donna son assentiment, et l'électeur Charles-Albert y souscrivit.

La dignité impériale qu'on lui offrait était une large compensation du sacrifice qu'il faisait en s'engageant ainsi moralement à ne plus poursuivre la revendication de l'héritage entier de Charles VI, et les avantages inespérés assurés avec l'appui de la France paraissaient trop séduisants pour qu'il cessât de maintenir ses premières prétentions, que lui-même devait juger exorbitantes, de déposséder entièrement Marie-Thérèse.

L'accord s'étant établi sur le but à poursuivre, les négociations furent rapidement menées. Elles aboutirent à la conclusion d'un traité d'alliance et de secours, dit de Nymphenburg (1), entre la

(1) Il existait depuis longtemps une alliance entre la France et la Bavière, renouvelée la dernière fois le 16 mai 1738. Les traités sont des 2 février 1714, 12 novembre 1727 et 15 novembre 1737. Néanmoins cette alliance n'a été affirmée qu'en 1741,

France et la Bavière, sur lequel le roi de France apposa sa signature le 18 mai 1741.

Le roi d'Espagne, toujours guidé par sa vieille haine contre la maison de Hapsbourg, à laquelle il ne pardonnait pas le démembrement de ses États sanctionné par le traité d'Utrecht, et convaincu d'ailleurs que l'abaissement définitif de cette maison restait indispensable pour lui assurer les conquêtes en Italie qu'une guerre lui procurerait, s'associa aux projets de la France, signa également le traité et entra dans la coalition naissante.

La France avait alors une armée de 130,000 hommes, sans compter les milices; l'Espagne disposait de 60,000 soldats, la Bavière de 15,000 : total de plus de 200,000 hommes dès à présent jetés sur l'ennemi commun, déjà en lutte avec la Prusse, dont les seules forces le tenaient en échec.

Aussi le maréchal de Belle-Isle se flattait de mener à bien l'exécution de son projet; il répondait même de réussir dans le point le plus délicat, d'amener les électeurs, soit par voie de persuasion, soit par voie de contrainte, à donner, lors de l'élection impériale, leurs voix au souverain de la Bavière, et ne demandait pour cela que des pouvoirs diplomatiques absolus et au besoin le concours d'une armée de 35 à 40,000 hommes (en dehors d'une armée d'égale force destinée à opérer sur le Danube avec les Bavarois), qui se tiendrait prête à se porter du côté qu'il indiquerait pour donner à ses négociations le poids nécessaire et tenir en échec les électeurs récalcitrants ou les puissances tentées d'intervenir en faveur de Marie-Thérèse. Son assurance gagna tous les esprits. Louis XV, pensant ne pouvoir remettre en des mains plus habiles le soin des intérêts de la France, et confiant dans ses talents de diplomate et de général, lui donna à la fois et le poste d'ambassadeur près du corps germanique et le commandement de l'armée qui devait se porter en Bavière et en Bohême. Clément-Auguste de Bavière, évêque de Munster et de Paderborn, coadjuteur de Cologne, évêque d'Hildesheim et d'Osnabruck, électeur depuis

par le traité de Nymphenburg, près Munich, signé le 18 mai par le maréchal de Belle-Isle; et cependant il n en existe traces, ni aux archives de Paris, ni à celles de Munich. Probablement le maréchal en était porteur lors de son arrestation à Elbingerode et l'aura détruit avec toute sa correspondance.

1733, était grand maître de l'ordre teutonique au moment des assemblées de conférences à la diète d'élection.

On ne peut se figurer les dépenses occasionnées par les réceptions de tous genres dans les dîners, les équipages et les étalages des ambassadeurs des têtes couronnées. Les représentants électoraux de Bavière, de Saxe, palatin, de Brandebourg, de Hanovre, de Modène, de Danemark, de Suède, furent resplendissants de luxe; mais de Belle-Isle réussit dans son imagination à rendre plus brillants encore les effets que devait produire la France, par ses réceptions, ses spectacles en français, en allemand, ses bals, ses feux d'artifice, ses joutes sur le Mayn et l'argent jeté dans les rues à la population. Son entrée fournit les détails les plus curieux; précédée de courriers, sa suite arrive avec douze chevaux tenus en main suivis de douze voitures à quatre chevaux sous des couvertures de velours vert, tous avec l'écusson de ses armes en bosse, relevés de deux bâtons de maréchal de France, entrelacés de guirlandes d'or avec les armes pareilles aux quatre coins; 150 valets de pied en livrée verte galonnés sur toutes les coutures avec culotte et veste écarlate, nœuds d'argent à l'épaule, chapeau galonné surmonté d'un plumet vert, puis ses pages, enfin 24 seigneurs, formant l'ambassade, dont son frère, le chevalier de Belle-Isle, M. de Blondel, envoyé de France longtemps près de l'électeur palatin et à la cour électorale de Mayence, M. le chevalier d'Harcourt.

Au centre le maréchal, sur un cheval magnifique avec harnachement enrichi de pierreries et d'or. Afin de donner un titre d'éclat à son ambassadeur, le roi fit sept maréchaux de France, dont il fut le dernier : M. de Brancas, le duc de Chaulnes, M. de Nangis, le prince d'Isenghien, le duc de Duras, Desmarets, marquis de Maillebois et M. de Belle-Isle.

« Le maréchal de Belle-Isle, fils de Louis Fouquet, marquis de Belle-Isle, et petit-fils du célèbre Nicolas Fouquet, descendait par sa mère de l'illustre maison de Ventadour. Né le 22 septembre 1684, colonel de dragons, et n'ayant guère plus de vingt ans, il se distingua en Italie. Il aime la guerre, et, n'en déplaise à quelques mauvais libelles, il a tout ce qu'il faut pour faire un bon général. Il est brave, d'une bravoure reconnue et signalée. Il est vigilant, actif. Jamais personne ne l'a trouvé au lit, soit en campagne, soit en quar-

tier, à quelque heure qu'on soit venu le voir. Il est sobre naturellement, simple dans ses habits; il méprise les commodités les plus permises. En un mot, c'est de lui qu'on peut dire à juste titre : *Fatigato humus cubile est; cibus quem occupat satiat; tempora somni arctiora quam noctis.* Mais comme il n'est point d'homme parfait, on accuse M. le maréchal d'être peu sévère envers le soldat, et de l'être beaucoup envers le peuple. On le taxe aussi de trop d'économie, reproche qu'on peut facilement s'attirer chez une nation aussi généreuse que la France. Néanmoins, il est de l'équité de n'y pas souscrire aisément, et de se ressouvenir de la figure que ce seigneur a faite à Francfort, qui n'est certainement pas celle d'un avaricieux. Il joint à la bravoure la fermeté, l'intrépidité, la vigilance et la sobriété. Avec une vaste pénétration, un des esprits les plus éclairés et une telle habitude au travail que douze secrétaires peuvent à peine suffire jour et nuit pour l'expédition de ses dépêches. Hors du cabinet, seigneur poli, affable, gracieux, ennemi de la flatterie et du vice, insinuant, avec une physionomie mêlée d'une certaine gravité, prévient en sa faveur, complaisant, chacun sent les effets de sa générosité (1). » Revêtu de sa haute situation, M. de Belle-Isle quitte Versailles, se rend auprès des divers princes de l'Empire et commence ses négociations, tandis que des ordres partaient pour former les deux armées appelées à se concentrer au mois d'août, l'une en Alsace, l'autre sur les frontières du Luxembourg.

Ainsi, bien que toutes les résolutions prises à Versailles fussent encore tenues secrètes, la France venait de déchirer effectivement le traité de Vienne et, au mépris de la parole donnée, de porter un coup terrible à la pragmatique sanction qu'elle s'était engagée solennellement à respecter et à défendre. Et cependant la France ne pouvait pas se déclarer pour Marie-Thérèse.

Est-il possible d'admettre que le grand-duc de Toscane, une fois parvenu à l'Empire, eût ratifié la cession de la Lorraine, son domaine patrimonial, et n'eût pas désavoué le premier le traité de Vienne, qui avait terminé la précédente guerre à ses dépens, quoiqu'il y fût resté complètement étranger? Pouvait-on espérer

(1) *Mémoires de l'élection de l'Empereur.*

« Sans avoir fait de grandes choses, dit Voltaire, il avait une grande réputation; il n'avait été ni ministre ni général, et passait pour l'homme le plus capable de conduire un État et une armée. »

qu'avec les immenses ressources militaires de toute l'Allemagne, il consentît à rendre en échange de cette province le grand-duché de Toscane pour indemniser Stanislas et donner satisfaction à la France? Quel que fût le parti de la France, l'avènement de Marie-Thérèse devait fatalement amener la guerre entre ses armées et celles de l'Autriche. Comment donc blâmer le cabinet de Versailles d'avoir, en présence d'une éventualité inévitable, rompu le premier un traité qui devait l'être tôt ou tard; d'avoir fait à ses intérêts le sacrifice de son renom de loyauté, alors qu'il était devenu évident que la loyauté ne servirait à rien qu'à paralyser notre action vis-à-vis d'un prince dont la force des choses devait faire notre ennemi, jusqu'à ce qu'il arrivât au faîte du pouvoir et, libre de tous embarras, il se jetât sur la France isolée pour lui arracher une de ses plus précieuses conquêtes, la Lorraine? A ce moment le roi de Prusse et Marie-Thérèse, n'ayant pu parvenir à s'entendre au sujet de la Silésie, cherchèrent tous deux des alliances en Europe. Le roi de Prusse se tourna naturellement du côté de la Bavière. Il n'ignorait pas les résolutions prises par la France en faveur de l'électeur; le marquis de Valori, notre envoyé à Berlin, les lui avait laissé entrevoir et même déjà quelques ouvertures étaient entamées pour attirer dans notre parti un allié si précieux. Frédéric ne demandait pas mieux; l'intervention du maréchal de Belle-Isle l'y décida.

M. de Belle-Isle, en quittant Versailles, s'était déjà rendu dans les principales cours souveraines de l'Allemagne, mais jusqu'ici ses négociations n'avaient encore produit aucun résultat. Il trouvait chez les divers princes souverains un accueil courtois, mais réservé. Les uns ne dissimulaient pas leurs sympathies pour l'Autriche, les autres se montraient défiants.

C'est alors qu'il prend la résolution d'aller trouver le roi de Prusse dans son camp de Molwitz. En apprenant l'arrivée de l'ambassadeur de France, il envoie au-devant de lui 150 maîtres(1) pour lui servir d'escorte et le reçoit avec tous les honneurs possibles. Le moment était favorable à la réussite des projets de M. de Belle-Isle, car le roi de Prusse apprenait l'arrivée des Russes à l'est,

(1) Maître signifie cavalier. Cette expression, qui vient du temps d'Henri IV et a subsisté jusqu'à la fin de Louis XV, désignait les premiers cavaliers, mais cette expression a fini par s'effacer entièrement des usages militaires.

se portant contre ses États avec des démonstrations menaçantes; les Hanovriens étaient campés sur les frontières à l'ouest, et les Saxons, rassemblant leurs troupes, semblaient décidés à s'unir aux Hanovriens contre lui.

Les conférences ne furent donc pas longues, l'alliance proposée répondant aux vues des deux partis. Elles aboutirent à la conclusion d'un traité entre la Prusse et la Bavière. Le roi de Prusse promettait d'employer tout son crédit pour procurer la dignité impériale à l'électeur, et de ne point poser les armes jusqu'à ce que ce dernier eût réalisé les agrandissements territoriaux poursuivis aux dépens de l'Autriche, dans la limite déjà convenue avec la France. Il devait envoyer en Allemagne, outre l'armée qui assisterait les Bavarois et occuperait l'Autriche, une autre armée qui tiendrait les Hanovriens en échec. Il déclarait, en outre, de la manière la plus formelle, se désister en faveur du prince de Schultzbach, héritier présomptif de l'électeur palatin allié de la Bavière, de toutes les prétentions que ses ancêtres avaient formées sur les duchés de Bergh et de Juliers.

L'électeur de Bavière, de son côté, s'engageait à s'unir au roi de Prusse et à ne signer la paix que conjointement avec ce souverain et lorsque celui-ci aurait obtenu satisfaction au sujet de la Silésie; il cédait en outre à Frédéric, pour de l'argent, la principauté de Glatz, ou plutôt ses droits prétendus sur elle.

Il fallait obtenir la garantie de ce traité par la France. M. de Belle-Isle n'était pas autorisé à s'engager sur ces bases et, trouvant lui-même les prétentions du roi de Prusse excessives, voulait limiter à la basse Silésie les agrandissements conséquence de la guerre. Il en référa à Versailles et partit de Molwitz avant que rien fût arrêté, laissant à M. de Valori (1) le soin de continuer les négociations.

Les choses traînaient en longueur; la cour de Prusse, impatiente, pressait en vain ce diplomate de donner une réponse définitive, lorsqu'un incident brusqua la solution. M. de Valori, pendant un

(1) Valori (Guy-Louis-Henri, marquis de), né à Menin le 12 octobre 1692. Son père était lieutenant général. Enseigne au régiment de Piémont le 30 octobre 1707. Le 20 août 1713, envoyé de Villars pour porter au roi les drapeaux de Landau. Se distingue déjà à cette époque par sa correspondance et ses goûts diplomatiques. Brigadier le 15 juillet 1739. Envoyé à Berlin dans les premiers jours de 1740. Lieutenant

entretien avec Frédéric, laissa par mégarde tomber un billet de sa poche; le roi, sans faire semblant de rien, mit le pied dessus et congédia le ministre au plus vite. Il se trouva que ce billet était de M. Amelot, secrétaire des affaires étrangères : il portait de n'accorder Glatz et la haute Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusait. Après cette découverte, M. de Valori fut obligé d'en passer par toutes les volontés du roi. Le traité de la Prusse avec la France fut conclu le 5 juin sur les bases convenues avec la Bavière; la France s'engageait à employer au besoin 100,000 hommes pour soutenir ses nouveaux alliés avec promesse de mettre ses armées en mouvement avant la fin du mois d'août.

Le maréchal de Belle-Isle, prenant congé du roi de Prusse, se rend à Dresde où il reste quelques jours en conférence avec le roi de Pologne. Il éprouve beaucoup de difficultés à persuader ce monarque; toutefois, en lui faisant comprendre le danger auquel il s'exposait en persévérant dans son alliance avec l'Angleterre contre la Prusse, en lui représentant la cause de Marie-Thérèse comme désormais perdue et en lui laissant entrevoir, d'un autre côté, d'avoir une part personnelle dans les dépouilles de la maison de Hapsbourg, la Moravie et le haut Manhartsberg, il arrive à le rendre hésitant; mais il ne put obtenir de lui la promesse d'une alliance immédiate. Le roi de Pologne ne trouvait pas les affaires assez engagées pour se déclarer. Il se contenta de témoigner plus de froideur à ses anciens alliés et attendit les événements.

L'adhésion aux vues de la France de deux des souverains les plus puissants de l'Allemagne ne pouvait manquer dès lors d'entraîner celle d'autres princes indécis et qui n'attendaient peut-être, pour se déclarer contre Marie-Thérèse, que la certitude de le faire sans s'exposer à rester isolés.

On gagna aussi la Sardaigne par l'espérance d'un agrandissement en Italie. Toute l'inquiétude se portait sur l'Angleterre et la Hollande; car le parlement était unanime à soutenir l'Autriche contre les Bourbons de France et d'Espagne.

général le 10 mai 1748. Par son habileté devient et reste l'ami de Frédéric. Il avait remplacé M. de la Chetardie, nommé à la cour de Turin. Mort à Hanau le 1er janvier 1758, commandant du comté.

Enfin le roi d'Espagne Philippe V, descendant de Charles-Quint en ligne directe, prétendait aussi à la succession des États autrichiens; Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, issu de Catherine, seconde fille de Philippe II, faisait revivre des droits sur le duché de Milan. C'était le démembrement de la monarchie autrichienne. Charles, électeur de Bavière, que la France voulait porter sur le trône impérial, était fils de l'électeur Maximilien, qui avait compromis son existence pour Louis XIV, dans la guerre de la succession d'Espagne. Né en 1697, il avait succédé à son père en 1726.

Marie-Thérèse, de son côté, ne restait pas inactive. Justement alarmée du refus du roi de Prusse d'entrer en arrangement avec elle sur des bases équitables, et redoutant en ce moment, où les sourdes menées de la Bavière lui annonçaient déjà de nouvelles complications, de sentir ses forces retenues en Silésie par suite de l'obstination de ce prince, alors qu'elles pouvaient être nécessaires sur le Danube pour la protection de sa capitale, elle entreprit de lui susciter des ennemis dans l'Empire et hors de l'Empire.

Elle s'adresse d'abord à l'Angleterre et à la Hollande. Outre les alliances que ces deux puissances avaient déjà conclues avec l'Autriche, leur intérêt n'était pas de souffrir l'agrandissement de la maison de Brandebourg, dont les possessions sur le Rhin et la Meuse touchaient à leurs frontières et occasionnaient avec elles de fréquents démêlés; d'ailleurs, leur politique invariable a toujours été de secourir la maison de Bourbon contre la maison de Hapsbourg et tour à tour la maison de Hapsbourg contre la maison de Bourbon, dès que l'une d'elles s'est vue en état de primer l'autre. Or le roi de Prusse ne pouvait affaiblir la reine de Hongrie sans travailler en même temps à établir la supériorité de la France sur la maison d'Autriche, et par conséquent sans renverser cet équilibre que ces puissances jugeaient si nécessaire à leur propre sécurité.

L'Angleterre et la Hollande avaient donc promis à Marie-Thérèse leur concours contre la Prusse. La Russie n'avait pas tardé à lui donner les mêmes assurances. Ces trois puissances pouvaient mettre sur pied près de 200,000 hommes; l'Angleterre disposait de 64,000 soldats, y compris les Hanovriens; la Hollande en avait 30,000; la Russie, outre des Cosaques et des Tartares

en masses innombrables, en entretenait 92,000, plus 30,000 miliciens.

Frédéric cependant avait pris les devants à Saint-Pétersbourg et présentait à la grande-duchesse régente les plus belles promesses pour l'engager à ne pas se mêler des affaires de Silésie. Le comte de Munnich, président du conseil en Russie, était gagné à ses intérêts; mais la grande-duchesse, personnellement sympathique à l'Autriche, se montra sourde aux insinuations du roi de Prusse, et obtint de ses ministres une décision conforme à ses sentiments, malgré l'opposition obstinée du comte de Munnich qui, à la suite, donna sa démission. Elle informa en conséquence Marie-Thérèse de ses dispositions, dans sa querelle avec la Prusse, à épouser sa cause, et lui promit un secours de 30,000 hommes et des subsides en argent pour venir en aide à ses finances épuisées.

Le roi de Prusse avait appris cette résolution de la cour de Russie pendant que ses négociations avec l'électeur de Bavière étaient encore pendantes, et l'irritation qu'il en ressentit n'avait pas peu contribué à déterminer son alliance avec ce prince et à faciliter la mission de M. le maréchal de Belle-Isle auprès de lui.

Cependant il redoutait encore, malgré l'appui de la France, les entreprises que pourrait diriger un aussi puissant voisin. Il fut bientôt tiré d'inquiétude grâce aux soins du cabinet de Versailles qui, attentif à tout ce qui pouvait traverser ses desseins, profita habilement de la sourde irritation des Suédois contre les Russes (1). Ils ne leur pardonnaient pas, en effet, d'avoir voulu s'immiscer dans leurs affaires intérieures. On réussit à décider le cabinet de Stockholm à déclarer la guerre à la Russie, ce qui paralysa toutes les forces de cette dernière puissance et détourna de Berlin l'orage qui l'eût menacé.

(1) Le 25 avril et 25 juin, des conventions commerciales furent conclues entre la France et la Suède, avec laquelle nous n'avions eu jusque-là que des conventions politiques. Le port de Wismar (sur la mer Baltique, grand-duché de Mecklenburg-Schwerin) est accordé comme entrepôt franc au commerce français à l'exclusion de toute autre nation. Le but était d'établir un commerce direct entre la France et la Suède, au lieu d'employer l'intermédiaire des Anglais, des Hollandais et des Hambourgeois. Les vins de France s'étaient substitués en Suède aux vins de Portugal, et la France avait de son côté à demander à la Suède des produits de ses mines et de ses forêts. Cette tentative ne fut malheureusement pas soutenue. Un traité de commerce fut aussi passé avec le Danemark en août 1742.

Marie-Thérèse, après ses négociations avec l'Angleterre, la Hollande et la Russie, s'adressa ensuite à la Saxe; mais elle ne reçut du cabinet de Dresde qu'une réponse évasive. Les négociations de M. de Belle-Isle portaient déjà leurs fruits. Elle se tourna ensuite vers la France. Elle ignorait ou feignait d'ignorer les menées de cette puissance; elle lui demanda en conséquence, en vertu de l'article 10 du traité de Vienne, l'exécution de ses engagements et écrivit au cardinal de Fleury une lettre fort touchante pour lui exposer la situation par suite de l'attaque imprévue du roi de Prusse et le pressant besoin qu'elle avait d'un secours efficace. « Vous venez trop tard, » lui répondit alors le cardinal, et il développa sa pensée, en ajoutant que le roi ne pouvait à présent se dispenser de tenir les anciens engagements pris avec la Bavière au cas où les droits de cette maison seraient reconnus légitimes; qu'il s'était engagé à donner ses secours à l'électeur Charles-Albert, s'il se trouvait dans le cas de les réclamer; que, du reste, le défunt empereur n'avait pas accompli l'acte principal du traité de Vienne, par lequel il s'était chargé de procurer à la France la garantie de ce traité avec la diète de l'Empire, et que la reine de Hongrie avait contribué elle-même à la résolution prise à Versailles, par sa froideur et sa méfiance envers la France; qu'elle avait été mal conseillée en ne lui faisant jusqu'ici aucune ouverture de nature à prévenir les difficultés qui se présentaient, et en paraissant vouloir se passer d'un allié dont elle ne semblait reconnaître qu'à présent toute la valeur. Cette réponse précise jeta la cour de Vienne dans de cruels embarras. Elle lui révélait nettement la situation et l'imminence d'une revendication ouverte de la Bavière. En conséquence, Marie-Thérèse crut devoir immédiatement se prémunir, en vue d'une agression armée des troupes de l'électeur, et elle fit avancer, du côté de Linz, les quelques régiments disponibles et qui n'étaient pas employés à l'armée de M. de Neuperg. Ceux-ci, aux ordres de M. le comte de Palfy, vinrent prendre position derrière l'Enns.

Tous les appuis sur lesquels comptait Marie-Thérèse lui manquaient ainsi successivement; la Russie paralysée par la Suède, la Hollande ne lui donnant que l'espérance de son appui moral, la France laissant entrevoir ses projets hostiles, la Saxe observant une réserve de mauvais augure, elle ne pouvait désormais plus

espérer de secours efficaces contre le roi de Prusse que de la part de l'Angleterre ou de quelques petits princes de l'Empire. Dans ces conjonctures, elle renouvela ses instances à Londres et à Francfort : elle écrivit elle-même au roi George.

Dans le temps qu'on croyait le calme et la tranquillité entièrement affermis, et après avoir découvert l'erreur touchant des testaments et le codicile de Ferdinand, le roi de Prusse, au mépris des assurances qu'il m'a données, d'avoir intention de conserver à mon égard une amitié constante, au mépris du droit qu'il a reconnu me convenir de succéder dans les royaumes et États paternels, au mépris des lois de l'Empire, et en particulier de la paix publique, au mépris enfin de toutes les lois, et par une violation manifeste des liens qui sont la base de la société humaine, attaque le duché de Silésie et l'envahit au milieu de l'hiver, à la tête d'une nombreuse armée, sans avoir préalablement fait aucune représentation à ce sujet. De ma part, il n'est rien que je n'aie fait pour donner au roi de Prusse des preuves incontestables de constante amitié. Le marquis Botta d'Adorno lui a été envoyé, avec ordre de concerter et arrêter en mon nom les moyens les plus propres pour resserrer les liens d'une parfaite amitié. Il n'y avait dans les instructions de cet envoyé aucune restriction, que de n'entrer dans aucun engagement préjudiciable au droit d'autrui, que le père du roi régnant a garantis solennellement à la diète de l'Empire. Mais ces avances n'ont fait aucune impression. L'occasion paraissant favorable, l'envie d'envahir le patrimoine d'autrui et de troubler le repos de ses voisins l'a emporté sur toutes les autres considérations. Il ne s'agit pas ici de mes seuls intérets, mais de ceux de tout l'Empire. La manière de penser de V. M. à cet égard n'est pas différente de la mienne, je le sais, et qu'elle n'a rien tant à cœur que de conserver l'union de l'Empire, laquelle se trouve à présent dans un danger extrême. C'est pourquoi je n'ai pas balancé un moment d'avoir recours à V. M., à sa parole royale et sa sollicitude inaltérable pour le repos public, afin qu'elle veuille concerter incessamment avec moi les moyens les plus sûrs pour arrêter un si grand mal. Quant à moi, j'opposerai à ce danger imprévu toutes les forces que Dieu m'a accordées, n'attendant d'autre récompense de mes travaux qu'une entière satisfaction des dommages que j'ai soufferts, ainsi que de ceux qui auront été causés à mes sujets et aux étrangers, qui se sont reposés sur la garantie des États de Silésie.

Elle écrivit dans les mêmes termes à peu près à la diète de l'Empire pour se plaindre de l'agression de Frédéric.

Le roi de Prusse, bien qu'au fond peu soucieux de l'opinion, ne

se dissimula pas qu'en présence d'une mise en accusation aussi précise, il était de son intérêt d'effacer les impressions que ces lettres pouvaient produire sur l'esprit des princes de l'Empire, désireux de ne pas laisser dénoncer son ambition démesurée sans protester et surtout sans chercher à dissiper les craintes éveillées par Marie-Thérèse d'une semblable entreprise de sa part; il tenta donc de se disculper. Il adresse à son ministre, auprès de la diète germanique, une lettre dans laquelle il énumère ses griefs contre l'Autriche, et accuse cette puissance de ne reconnaître aucun juge dans l'Empire et de l'avoir forcé, en mettant sa volonté au-dessus des lois de la société et de l'Empire, de recourir aux armes pour faire valoir ses droits. Afin de donner plus de poids à ses arguments, il assemble en même temps aux environs de Magdeburg une armée de 40,000 hommes, aux ordres du prince d'Anhalt, toute prête à envahir le premier État qui oserait se prononcer pour secourir la reine de Hongrie. Il tint ainsi en respect le corps germanique, corps très formidable s'il eût été uni, mais en réalité très faible par suite des divisions intestines encore accrues depuis la mort du chef de l'Empire, dont la puissance avait bien pu les absorber jusqu'alors, mais ne les avait pas détruites.

Les opérations militaires continuaient en Silésie, sans amener d'engagement entre les deux partis. Après la bataille de Molwitz, le maréchal Neuperg campait derrière la ville de Neisse dans une position presque inexpugnable; le roi de Prusse, établi sur le champ de bataille même, couvrait le corps du maréchal Kalkstein qui reprenait le siège de Brieg. Ce siège ne fut pas long; huit jours après l'ouverture de la tranchée, le comte Piccolomini, qui commandait la place, capitule avant que son chemin couvert fût emporté et sans encore aucune brèche aux ouvrages.

Après trois semaines à Molwitz, l'armée prussienne s'établit à Grottkau, puis sur les hauteurs de Strehlen où elle reste deux mois. Dans cette position, appuyée à droite sur Schweidnitz, à gauche sur Brieg, elle couvrait toute la basse Silésie et pouvait recevoir ses subsistances de Breslau. Cette dernière ville était neutre; le maréchal Neuperg, qui y avait des intelligences, voulut tenter un coup de main pour s'emparer des magasins. Il quitte Neisse, se porte dans la direction de Frankenstein, espérant que Frédéric ne manquerait pas de se prendre au piège qu'il lui

tendait et que, tombant de suite sur Neisse, il s'éloignerait ainsi de Breslau.

Ce dernier soupçonnait les projets du général autrichien; déjà il avait mis Breslau à l'abri et fait entrer par ruse ses troupes dans la ville. Il avait demandé aux magistrats le passage pour un régiment; les équipages que ce dernier traînait à sa suite s'étant agglomérés à l'entrée de la ville, la porte n'avait pu être refermée à temps derrière eux; 3 B. et 5 E. prussiens, amenés adroitement à proximité, s'étaient alors glissés dans l'enceinte et en moins d'une heure, malgré les protestations des habitants, ils prenaient possession des ouvrages de défense de la ville, des places, des remparts et des portes.

M. de Neuperg, déçu dans ses projets, imagina de s'en venger sur Schweidnitz, où les Prussiens possédaient également un magasin. Frédéric le prévint encore : l'avant-garde autrichienne ne put pas dépasser Reichenbach, où elle se heurta à l'armée du roi de Prusse accouru en hâte de Strehlen. Elle rétrograda sur Frankenstein où Neuperg s'établit alors, la droite appuyée à cette petite ville, la gauche non loin de Silberberg, en arrière de deux ruisseaux qui couvraient dans toute sa longueur le front de son camp.

Sur ces entrefaites (17 juillet 1741), le roi d'Angleterre, que depuis longtemps l'ambassadeur de France, M. de Bussy, pressait de proclamer sa neutralité, se laisse convaincre par l'approche du danger. Il se résigne à promettre de ne donner aucun secours à la reine de Hongrie et à ne pas s'opposer à l'électeur de Bavière, comme empereur d'Allemagne. La résolution de l'électeur de Hanovre, qui privait Marie-Thérèse du secours d'une armée de 25,000 hommes, lui fut d'autant plus sensible que la guerre qui éclata entre la Suède et la Russie lui enleva en même temps tout espoir d'un appui du côté de Saint-Pétersbourg.

D'un autre côté, l'électeur de Bavière avait assemblé ses troupes près de Scharding; son armée, augmentée, comptait alors environ 20,000 hommes. Son dessein était d'entrer dans la haute Autriche et de se saisir de cette province avant que les Autrichiens fussent en nombre pour s'y opposer; mais comme il ne pouvait réussir sans être auparavant maître de Passau et de son château, nommé Oberhaus, qui forme en quelque sorte la clef du passage, il résolut

de s'emparer de cette place, bien qu'elle appartînt à un prince absolument désintéressé dans la querelle, le cardinal-évêque de Passau. A cet effet, il détache de son armée un petit corps de grenadiers, sous les ordres du général Minutzi, qui s'approchent de Passau le 31 juillet et prennent position pendant la nuit, en se dissimulant, aux abords de la porte qui fait communiquer la ville et le château. A l'aube du jour, un bailli, complice, se présente seul à une porte opposée, dite de Saint-Séverin, et entre dans Passau. Il traverse la ville, arrive à la porte près de laquelle se tenait le détachement bavarois, et se la fit ouvrir comme s'il voulait sortir de la place. A peine la garde lui eut-elle ouvert les battants, qu'il appelle à voix haute les grenadiers de M. de Minutzi : ceux-ci accoururent, s'assurèrent de son poste, puis entrèrent dans la ville, désarmèrent la garde du prince-évêque, occupèrent toutes les portes, et se rendirent ainsi maîtres de la ville et de ses remparts.

Cependant ils n'avaient pu s'emparer du château d'Oberhaus, placé en dehors de l'enceinte. C'était la résidence de l'évêque, qui l'occupait avec une petite garnison. Le général Minutzi le fit sommer par un officier porteur d'une lettre de l'électeur dans laquelle celui-ci s'excusait auprès du prélat du fait d'avoir envahi son territoire, en en rejetant la responsabilité sur la nécessité où il était de veiller à la sécurité de son électorat, et le priant d'évacuer le château d'Oberhaus et de trouver naturel que les troupes bavaroises l'occupassent aussi longtemps que les circonstances l'exigeraient. Il ajoutait dans sa lettre qu'il n'était nullement dans ses intentions de porter la moindre atteinte à ses droits seigneuriaux, ni le moindre préjudice à ses revenus, que la présence de ses troupes dans Passau ne serait point à la charge de l'évêché, et que toutes les mesures étaient prises pour pourvoir à leur subsistance sans peser sur les habitants. Il terminait en promettant que, si le château était remis sans délai entre ses mains, il ne resterait dans la ville que les troupes strictement nécessaires pour garder l'arsenal et les trois ponts sur l'Inn, tandis que s'il lui était répondu par un refus, et s'il se voyait contraint d'emporter le château par la force, la ville de Passau devrait s'attendre à supporter les charges d'une forte garnison pendant tout le siège, dont l'issue d'ailleurs ne pouvait être douteuse.

L'évêque demanda à réfléchir; mais, le général Minutzi lui ayant

accordé deux heures, il se résigna à remettre aux troupes bavaroises son château d'Oberhaus. Il ne le fit pas toutefois sans déposer une protestation pleine de dignité, dans laquelle il déclarait les droits des faibles opprimés en sa personne et constatait qu'il ne cédait qu'à la violence. L'électeur ne se dissimulait pas ce que son procédé avait de contraire au droit des gens; aussi, voulant prévenir les inquiétudes et calmer les susceptibilités des petits princes de l'Empire qui pouvaient s'alarmer de voir l'un d'eux traité avec ce sans-façon, s'empressa-t-il d'écrire à ce sujet à son ministre auprès de la diète une lettre où il essaya de se disculper et de justifier sa conduite :

« On apprendra sans doute bientôt à Ratisbonne que nous nous sommes assurés ces jours-ci de la ville de Passau et de son château appelé Oberhaus, et y avons mis une garnison de nos troupes.

« Nous pourvoyons nous-mêmes à la subsistance des troupes que nous avons mises en garnison à Passau, sans qu'elles soient aucunement à charge aux habitants et aux sujets du pays.

« Nous avons surtout eu soin de donner au cardinal-évêque les assurances les plus fortes que nous n'avons pas l'intention de donner la moindre atteinte à sa suprématie territoriale, mais qu'au contraire nous sommes résolu de remettre en son pouvoir la ville et le château, avec l'arsenal et les munitions, aussitôt que le danger sera passé. Nous avons pareillement enjoint au comte Minutzi d'occuper la ville de Passau et d'y mettre garnison, de faire observer bon ordre à ses troupes, ce qu'il a exécuté avec ponctualité à notre satisfaction et à celle du cardinal-évêque. »

Cependant M. de Palfy restait immobile. Les intentions prêtées à l'Autriche étaient-elles fondées? Tout semble le faire présumer, cependant rien ne le prouve. Quoi qu'il en soit, Marie-Thérèse se montra fort contrariée de l'entrée des Bavarois dans Passau, et, voulant au moins tirer d'un événement qu'elle n'avait pu empêcher tout le parti possible, elle chercha à l'exploiter au profit de ses intérêts et à le dénoncer à l'Europe sous les couleurs les plus odieuses. Dans ce but elle écrivit deux lettres fort vives, l'une à l'évêque de Passau lui-même, l'autre à ses ministres auprès des cours étrangères :

Le premier de ce mois, on apprit inopinément qu'un détachement de troupes bavaroises, étant entré à l'improviste dans la ville de Passau, avait obligé la garnison à mettre bas les armes, qu'ensuite il avait entouré la résidence du prince, et tâché d'obliger par là le cardinal-évêque à rendre Oberhaus; mais que S. E. s'étant excusée de le faire, on avait employé la force. L'envoi que nous avons cru devoir faire de quelques régiments d'infanterie et de cavalerie dans nos États qui confinent à ceux de Bavière, pour notre propre défense, fournira peut-être à cette cour un prétexte de dire qu'on a cru devoir nous prévenir. Mais nous croyons pouvoir nous flatter que tout l'univers est intimement convaincu que nous ne songeons pas à troubler la tranquillité de personne, mais uniquement à défendre nos États. Toute la chrétienté sait aussi bien que l'Empire que nous avons détruit les prétentions de la maison de Bavière par l'inspection du testament sur lequel elle avait voulu les fonder. Cependant nous n'avons opposé que la douceur et la modération à ce procédé. Nous avons donné toutes sortes de preuves de notre ardent désir de rétablir la bonne intelligence avec la maison de Bavière, désir qui subsiste encore. Nous avons même poussé la confiance jusqu'à faire marcher vers la Silésie la plus grande partie des troupes destinées à la défense de nos États d'Autriche; mais la Bavière augmentant continuellement les préparatifs de guerre au dedans et au dehors, et le bruit d'une prochaine invasion de sa part étant devenu général, nous manquerions à nos devoirs si nous ne pourvoyions à notre propre sûreté. Nous n'avons jamais rien fait ou entrepris qui pût tendre à obliger un État libre de l'Empire à faire quoi que ce fût contre sa volonté. Au contraire, afin de tranquilliser le cardinal de Lamberg, évêque de Passau, et ne lui laisser aucun sujet d'appréhension, nous lui avons donné les assurances les plus fortes. Au reste, sans nous arrêter à relever tout ce qu'il y a d'odieux dans cette démarche, nous sommes prêts à donner les assurances que nous ne nous emparerons jamais de la ville de Passau ni de son château, et n'y mettrons point de garnison, si la cour de Bavière veut faire la même déclaration, donner les mêmes assurances et retirer les troupes.

C'était trop demander à l'électeur, Marie-Thérèse le savait bien; mais elle espérait aussi, en paraissant faire preuve d'un désintéressement excessif et d'un désir immodéré de paix, aliéner à Charles-Albert quelques sympathies. Elle n'y réussit point; les exigences de la politique et de la stratégie parlaient alors trop haut pour qu'aucun prince trouvât mauvais que le souverain de la Bavière ne se dessaisît point, à présent qu'il en était maître, d'un poste militaire indispensable, si, comme cela n'était déjà plus dou-

teux, bien que la guerre ne fût pas encore déclarée, les hostilités étaient imminentes sur le Danube. Charles-Albert continua donc à occuper Passau; ses troupes s'établirent entre cette ville et Scharding, prêtes à s'élancer sur les terres autrichiennes. Néanmoins comme la France n'était pas encore prête à les soutenir, le signal de l'invasion fut ajourné, et elles restèrent dans l'inaction pendant tout le mois d'août 1741.

L'insurrection de la Hongrie fût venue trop tard pour sauver l'Autriche, si l'invasion eût été bien conduite et si les Franco-Bavarois eussent marché droit à Vienne; mais l'électeur de Bavière n'avait ni les talents, ni le caractère du grand rôle que les circonstances l'avaient conduit à usurper. Il n'osa se porter de suite sur Vienne, faute de gros canons; il eut peur surtout que les Saxons, ses nouveaux alliés, ne cherchassent à s'emparer de la Bohême pour leur compte, s'il allait à Vienne, au lieu d'aller à Prague. Enfin, craignant que le nouvel empereur ne fût trop puissant s'il avait la capitale de la monarchie autrichienne, il déconseilla le siège de Vienne. L'esprit de jalousie et de défiance, si ordinaire dans les coalitions, se montrait déjà sous les formes les plus mesquines. Après un mois d'hésitation, l'armée franco-bavaroise passa le Danube et se porta en Bohême. Déjà en 1703, l'électeur de Bavière, également généralissime des armées, refusa de marcher sur Vienne, comme le lui conseillait le maréchal de Villars; en 1741, son fils placé dans les mêmes conditions repousse les conseils qui demandaient à frapper un coup décisif, en se rendant maître de la capitale de l'Autriche, et l'électeur se porte sur Prague; on dut se conformer à sa volonté.

CHAPITRE III.

Succession d'Autriche. — Bavière (1741).

Septembre. 1er au 10. Rassemblement des troupes bavaroises à Scharding. — 5 au 12. Corps détaché dans le haut Palatinat sous le général Minutzi. — Les Bavarois à Willibald. — Arrivée des premières divisions des troupes françaises à Donauworth; l'infanterie se rend en Autriche. — 13. L'armée de l'électeur à Efferding. — Les troupes autrichiennes évacuent Linz. — 14. A Linz, l'armée de l'électeur est jointe par les deux premières divisions des troupes du roi. L'électeur proclamé, à Linz, archiduc d'Autriche. — M. de Gassion rejoint par la brigade d'Anjou, aux ordres de M. de Ximenès, venant de Donauworth. — 20. Les dernières divisions de l'infanterie française arrivent à Linz et se réunissent aux troupes de l'électeur. — Toute l'armée marche à Enns le 23. — L'électeur, maître de la haute Autriche et des positions à l'entrée des montagnes de Styrie. — A l'approche de nos troupes, l'ennemi se retire sur Vienne : le prince de Lobkowitz évacue la Bohême, et M. de Neuperg cherche les moyens d'échapper au roi de Prusse pour accourir à la défense de cette capitale. — La reine de Hongrie à Presbourg, où elle convoque les états.— Le corps destiné à la défense du haut Palatinat, sous MM. de Minutzi et de Ximenès, entre en Bohême. — La cavalerie, aux ordres du comte de Saxe, ayant joint l'armée à Enns le 29, l'électeur de Bavière se décide à se porter en avant. — M. Schmettau, ministre de Frédéric, engage M. de Belle-Isle à faire marcher l'armée sur Vienne. — 22. La moitié de l'armée de l'électeur campe sous Enns. — L'armée ennemie abandonne Enns, se retire à Krems et à Saint-Polten. — 23. L'électeur à Enns avec le reste de son armée, occupe Steyer. M. le comte de Saxe chasse d'Ips les hussards autrichiens. — 29. La tête de la cavalerie de France joint l'armée à Enns. — 30-31. Assemblée d'un corps autrichien à Pilsen, en Bohême, sous les ordres du prince de Lobkowitz.

Octobre. 1er au 12. A Erlap. Arrivée successive des troupes françaises. — 4. L'armée de l'électeur campe à Strengberg. — 5. A Closter-Erlap. — 6. Ips. — 10. M. de Palfy aux environs de Saint-Polten. — 12. M. de Mortagne s'empare de Saint-Polten. — 13. M. de Palfy fait attaquer M. de Mortagne près Saint-Polten, est repoussé. — 14. M. de Mortagne rejoint par M. d'Aubigné. La moitié de l'armée à Erlap. M. de Gassion à Amberg. — 15. La 1re division à Molk. — 16. La 2e division joint la 1re à Molk. — 17-18. M. de Mortagne chasse l'ennemi de Mautern. — M. du Brocard part de Linz, se rend à Budweis. — 18. M. de Gassion fait partir des troupes sous M. de Fiennes pour joindre M. de Minutzi à Waidhausen. Le maréchal de Neuperg prend le commandement de l'armée autrichienne. — 19. Les Bavarois se séparent des troupes françaises. — 20. L'armée française à Printzerhorf. Les troupes envoyées par M. de Gassion arrivent à Waidhausen. Toute l'armée à Amberg. — MM de Minutzi et de Ximenès entrent en Bohême. — 23. M. de Gassion se rend à Waidhausen.

ARMÉES DE LA FRANCE PENDANT LA GUERRE DE LA SUCCESSION D'AUTRICHE.

1741. Bavière, Bohême, Flandre, Italie.
1742. Bavière et Bohême, Bavière, Flandre, Italie.
1743. Bavière, Bohême, Allemagne, Rhin, bas Rhin, Alsace, Flandre, Italie.
1744. Bavière, Allemagne, bas Rhin, la Lahn, Mayn, Neckar, Sarre, Rhin, Moselle, Flandre, Italie.
1745. Bavière, Allemagne, Rhin, Mayn, Neckar, haut Rhin, Flandre, Italie.
1746. Allemagne, Rhin, Sarre, Moselle, Meuse, Flandre, Italie.
1747. Allemagne, Flandre, Italie.
1748. Allemagne, Flandre.
1749. Flandre.

L'armée française (1) destinée à appuyer sur le Danube les troupes de l'électeur de Bavière, commence à se rassembler en Alsace dans les premiers jours du mois d'août.

Le maréchal de Belle-Isle devait commander en chef cette armée, forte d'environ 40,000 hommes, tout en étant subordonné lui-même à l'électeur de Bavière, auquel le roi avait par lettres patentes adressé le pouvoir suivant, pour bien exprimer que dans la guerre que nous allions entreprendre notre seul but était de soutenir les intérêts de ce prince, sans poursuivre aucune ambition personnelle :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. A tous ceux qui ces présentes verront, salut.

« Notre très haut et très aimé frère et cousin l'électeur de

(1) État major général de l'armée : M. de Mortaigne, *maréchal général des logis*.
Aides : MM. de Beausobre, de Baye, du Plessis, de Robert, de la Borde.
M. de Champigny, *major général de l'infanterie*.
Aides : MM. Dastier, de la Tour, de Guittot.
M. de Fouquet, *maréchal général des logis de la cavalerie*.
Aides : MM. de Montmort, d'Autanne, de Ségur, de Curzay.
M. de Séchelles (*), *intendant général*. M. Pavé, *directeur des vivres*.

(*) De Séchelles (Jean Moreau), né à Paris le 6 mai 1690, conseiller au parlement, maître des requêtes en 1719. Intendant de l'armée en Bohême, en Bavière; puis de celle de Flandre. Contrôleur général des finances le 30 juillet 1754. Ministre en janvier 1755; mort le 31 décembre 1760. Nommé pour fournir des subsistances aux Saxons dans la campagne de 1742, il répondit : « Je ferai l'impossible possible; » sentence qui devrait être écrite en lettres d'or sur la porte du bureau de tous les intendants.

Bavière nous ayant requis de lui accorder les secours nécessaires pour se mettre à couvert des insultes qu'il pourrait craindre, et en état de faire valoir les droits de sa maison : Nous nous sommes portés d'autant plus volontiers à faire passer dans ses États une armée auxiliaire. Pour ces causes nous constituons par ces présentes, signées de notre main, notre cousin l'électeur de Bavière lieutenant général, représentant notre personne en notre armée d'Allemagne, avec plein pouvoir et autorité à toutes les troupes. Donnons en mandement à nos lieutenants généraux qui serviront en ladite armée, et à tous nos maréchaux de camp, brigadiers, tant de cavalerie et dragons, que d'infanterie, colonels, mestres de camp et autres officiers d'artillerie, des vivres ou commis à l'exercice de leurs charges, capitaines, chefs et conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, français et étrangers, et autres officiers et sujets qu'il appartiendra, de le reconnaître et de lui obéir. »

Le commandement effectif de cette armée, qui devait prendre plus tard le nom d'ARMÉE DE BOHÊME, fut remis provisoirement au plus ancien lieutenant général, M. de Leuville, M. de Belle-Isle étant alors à Francfort retenu par les affaires diplomatiques et l'électeur à Munich occupé à rassembler ses propres troupes.

En dehors de M. de Leuville, et des officiers généraux employés, se trouvait : l'infanterie sous les ordres supérieurs de M. de Leuville, la cavalerie sous ceux de M. de Clermont-Tonnerre, les dragons sous M. de Chevreuse, l'artillerie sous M. du Brocard.

Telle était la composition générale de l'armée qui allait partir d'Alsace. Mais une portion seulement devait se mettre en mouvement d'abord avec M. de Leuville pour joindre l'électeur de Bavière sur le Danube; le reste, sous M. de Gassion, destiné à se jeter sur la Bohême, devait attendre de l'autre côté du Rhin le moment opportun pour s'élancer à son tour à travers l'Allemagne.

Ce deuxième corps, 20 B. et 44 E., sorte de réserve, ne s'assembla que vers la fin du mois d'août et le commencement de septembre.

Le corps de M. de Leuville ne comprenait pas moins de 25 B., 54 E., 3 B. d'artillerie et 7 compagnies franches. Tous les régiments

qui le composaient s'étaient rendus entre Strasbourg et Landau vers le 10 août; ils devaient marcher en avant aussitôt que seraient achevés les ponts nécessaires pour déboucher sur la rive droite du Rhin. On s'occupa sans délai de cette construction, l'un à Fort-Louis, l'autre à Schreck, près de Rheinzabern.

Le maréchal de Broglie et M. de Brou, chargés en leur qualité de gouverneur et d'intendant d'Alsace d'assurer le passage de l'armée, déployèrent une activité remarquable dans l'accomplissement de leur mission; grâce à eux, le 14 août le pont de Fort-Louis était achevé, et la chaussée qui y donnait accès par l'île du Marquisat entièrement réparée. Dès le lendemain l'infanterie, au passage de laquelle ce pont avait été affecté et qui s'était massée la veille dans les environs, commença son mouvement. Ses 4 divisions y passèrent successivement à deux jours d'intervalle l'une de l'autre, et prirent de là leur route sur Donauworth en Bavière, où s'opérait la concentration générale.

La division de M. de Leuville (1), la première, partie le 15 août, montre la route aux autres, quitte Rastadt, remonte le 16 à Ettlingen et, après un séjour de deux jours à Ellmendingen, quitte la vallée du Rhin, pour arriver le 19 à Pforzheim, sur l'Enz, affluent du Neckar qu'elle passe le 23 à Kannstadt, les 20, 21 et 22 par Heimsheim et Ditzingen, où l'on séjourne. Prenant alors la route que suit à présent le chemin de fer de Kannstadt à Aalen par Gross-Hippach, Schorndorf, Lorch, Gmünd, Mogglingen et Aalen, elle la parcourt en huit jours, quitte la dernière ville le 31 août, et arrive le 5 septembre à Donauworth par la route de Bopfingen, Nordlingen et Meckingen.

La division de M. d'Aubigné (2) part le 17 août de Fort-Louis,

(1) M. de Leuville (*), lieutenant général; MM. de Ximenès et Bérenger, maréchaux de camp, à la tête de 6. B. d'infanterie (Navarre, 4; Beauce, 1; Vexin, 1).

(2) Composée de 6 B. d'infanterie (la Marine, 4; Penthièvre, 2) et de 2 E. (Rattsksy-hussards); avec M. d'Aubigné, lieutenant général; milord Clare, maréchal de camp, et M. de Charron, brigadier.

(*) De Leuville (Louis-Thomas du Bois de Fiennes, marquis), né le 24 septembre 1668. Connu d'abord sous le nom de marquis de Givry. Page du roi en 1685, mousquetaire en 1688. En 1700 commande le régiment d'infanterie de son nom. Maréchal de camp le 8 mars 1718. Lieutenant général le 22 décembre 1731. A l'armée de Bavière 1741, détaché au mois de mars 1742 pour le siège d'Egra, est tué devant cette place le 3 avril.

celle de M. de la Fare (1) le 19, et celle de M. de Curton le 21 (2). Elles suivent la même route que la colonne de M. de Leuville et arrivent à Donauworth les 7, 9 et 11 septembre.

Tandis que s'effectuait ainsi le passage des 4 divisions d'infanterie, la cavalerie, qui comprenait 2 divisions, passait le fleuve un peu en aval de Fort-Louis.

La division du comte de Saxe (3) se concentre le 18 août entre Lauterbourg et Rheinzabern, franchit le pont de Schreck le 19 août; les pluies avaient fait déborder le fleuve, retardé les travaux du pont, une vaste inondation en couvrait les abords; en outre, le danger était encore augmenté par l'impétuosité du courant qui disjoignait sans cesse les bateaux et nécessitait des travaux de réparation constants. Maurice de Saxe faillit y périr avec une partie de ses troupes. Cependant il arriva heureusement sur l'autre rive, le 20 à Graben, le 21 à Bruchsal, le 22 à Gondelsheim, où l'on resta le 23 pour se diriger en trois étapes par Knittlingen et Illingen sur Bietigheim, où passe l'Enz, qui va se joindre au Neckar un peu au dessous. On y séjourne le 27, et le fleuve traversé par Steinheim et Oppenweiler, on se dirige sur Murrhardt, d'où l'on suit la rivière de Murr, affluent de droite du Neckar, par Gaildorf et Sontheim jusqu'à Krailsheim; on quitte le 4 septembre pour arriver le 7 à Donauworth, ayant pris la route par Dinkelsbühl, Wittelshofen, Ottingen et Allerheim.

La 2e division de cavalerie (M. de Ségur) (4) devait franchir le

(1) M. de la Fare, lieutenant général d'infanterie de la 3e division, a 6 B. (Touraine, Royal-Vaisseaux) et 2 E. (Pons-cavalerie); maréchaux de camp, le duc de Luxembourg, et le marquis de Mirepoix.

(2) M. de Curton, lieutenant général, a 6 B. (Anjou, 3; Rochechouart, 2; Alsace, 1; 3 d'artillerie (Labory), et 2 E. (Lévis-cavalerie); le duc de Boufflers et le marquis de Marcieu, maréchaux de camp; M. de Brocard, commandant d'artillerie.

(3) Elle était de 26 E. (Carabiniers, 10; Orléans, 3; le Roi, 3; du Rumain, 2; Dragons, Mestre-de-camp et Dauphin, 8), et de 4 compagnies franches (de Pauly, de Bock, de la Haye, du Chemin, avec les mineurs de Rochefort et les ouvriers de Chevreau). M. de Saxe avait pour maréchal de camp, M. d'Estrées; pour aide-maréchal des logis de cavalerie, M. de Montmort; pour aide-major général, M. de Robert.

(4) M. de Ségur (*), lieutenant général; maréchaux de camp, MM. du Châtel, de Berchiny, de Tresmes. Sa division était de 22 E. (Colonel-général, 3; Royal-Allemand, 3;

(*) 21 août 1741. — Comte de Ségur à M. de Breteuil. « Je partis avec les troupes et laissai

pont de Schreck le 21 août; mais l'inondation, qui depuis le passage du comte de Saxe n'avait fait qu'augmenter, rendit cette fois l'entreprise absolument impossible, de sorte que M. de Ségur se trouva forcé de se rabattre sur Fort-Louis, où il effectua le passage du fleuve avec ses 22 E. Il remonta ensuite vers le nord, traversa Sollingen, Rastadt et Mulhberg, et gagna Bruchsal où il reprit son itinéraire et sa route sur Donauworth, à la suite de la division de Saxe.

Les 4 divisions d'infanterie échelonnées formant la colonne de droite, et les deux divisions de cavalerie celle de gauche, traversèrent parallèlement la Souabe. Elles observèrent sur leur route la discipline la plus rigide, à laquelle nos ennemis eux-mêmes ont rendu hommage. Elles étaient d'ailleurs munies de bons de réquisition que l'électeur de Bavière, en sa qualité de commissaire de l'Empire, leur avait délivrés d'avance, et sur le vu desquels les habitants s'empressaient de leur fournir les vivres et les fourrages nécessaires.

« Je suis, écrivait le comte de Saxe (1), en pleine marche vers la Bavière, nous tenons le plus grand ordre qu'on puisse tenir; le pays en est surpris et les Français eux-mêmes en sont étonnés. Vous verrez par mes plans que, s'il prend fantaisie à l'électeur de Bavière, avant que nous arrivions à Donauworth, d'interrompre notre marche à la hauteur de Dinkelsbuhl, nous allons droit sur le passage d'Egra en Bohême. C'est des trois passages par lesquels on peut entrer en Bohême le plus facile. Les princes de Sulzbach, et le fils du duc Ferdinand de Bavière, sont venus hier au camp de Bruchsal. Toute mon armée a défilé devant eux, pendant quatre lieues, par un beau soleil. Je les avais fait mettre en buffles; c'est l'élite de la cavalerie française, et cela faisait une belle parade, canons, pontons, équipages; ils sont retournés à Schwatzingen rejoindre l'électeur palatin, très contents. »

la Reine, 3; Royal, 3; Penthièvre, 2; Vogué, 2; Berchiny-hussards, 2; Armenonville-dragons, 4), et de 3 compagnies franches (Jacob, Galhau, la Harte).

(1) Lettre au comte de Brühl, du camp de Gondelsheim (24 août).

M. de Beuvron, brigadier, avec les dragons d'Armenonville et les hussards Berchiny, pour escorter les vivres et bagages. Ce nombre de troupes était nécessaire, afin d'être le maître de contenir tous les valets des équipages dans une marche qui devait être longue. »

Pendant que le corps d'armée qui devait opérer sous M. de Leuville avec les Bavarois se portait ainsi sur Donauworth, et que le corps de M. de Gassion s'assemblait en Alsace, la deuxième armée (1), dont M. de Belle-Isle avait demandé le concours indirect pour appuyer nos négociations, se réunissait dans les Ardennes. Placée sous M. le maréchal de Maillebois, elle devait se rendre en Westphalie avec mission de contenir le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre, d'intimider les Hollandais, de protéger les électeurs de Cologne et palatin, et d'exercer une pression sur les électeurs de Trèves et de Mayence pour les amener à donner, lors de l'élection impériale, leurs voix à l'électeur de Bavière, protégé de la France.

A la fin d'août, cette armée, dite armée de Westphalie, se réunissait à Sedan et à Givet, en deux corps : l'un celui de Sedan de 13 B. et 45 E.; l'autre celui de Givet, de 28 B. et 30 E. Chacun de ces corps en deux divisions se mirent successivement en marche à trois jours d'intervalle et prirent toutes la direction de Modave, où elles se réunirent deux à deux et d'où elles continuèrent ainsi accouplées leur route sur Dusseldorf.

La division de M. d'Épinay (2) quitta Sedan le 28 août, et en huit jours, par Bouillon, Fays-les-Veneurs, Libramont, Saint-Hubert, Rochefort et Château-de-Ry, rejoignit à Petit-Modave la division de M. de Balincourt (3), qui y arrivait de Givet après quatre étapes

(1) État-major de l'*armée de Westphalie :* M. de Sallières, maréchal de camp, maréchal général des logis. *Aides :* MM. de Crémilles, Ducé, de Maillebois.

M. du Roure, major général de l'infanterie. *Aides :* MM. de Villesergne, Gayon, de Bréauté, de Bonn, de Chauvelin.

M. de Montal, maréchal général des logis de la cavalerie. *Aides :* MM. de Maillae, de la Neuville, de la Touche.

M. de Bissy, commandant de la cavalerie et commissaire général. M. Préal, capitaine des gardes.

(2) 1re division : MM. d'Épinay, de Lutteaux, de Phelippes, *lieutenants généraux;* MM. de Brézé, de Maulevrier, de Contades, *maréchaux de camp.* 7 B. (Montmorin, 2; la Couronne, 3; Beauvoisis, 1; Périgord, 1). 17 E. (Royal-Étranger, 3; Condé, 3; Bourbon, 3; Orléans et la Suze, dragons, 8).

(3) La 2e division était de 14 B. (Champagne, 3; Poitou, 3; Artois, Rouergue, Bourgogne, Puyguyon, Provence, Biron, Blaisois, Valenceau-artillerie, 1 B. chacun), et de 22 E. (Rosen, 3; Dauphin, 3; Berry, 3; Bretagne, 3; Aumont, 2; Vibraye et Nicolaï, dragons, 8). — MM. de Balincourt, de Clermont, de Vaudrey, *lieutenants généraux;* MM. de Putanges et de Saint-Vallier, *maréchaux de camp.*

par Anseremme, Celle et Hubinne. Les deux divisions réunies parties le 5 de Neuville-en-Coudroz arrivèrent à Neuss le 16 septembre par Cheneux, Melin, Burtscheid, Laurensberg, Broich et Ellsen, avec repos tous les trois jours. Ces routes, sans changement autre que celui de Grand-Modave, furent tenues avec les mêmes arrêts et le séjour aux mêmes endroits (Saint-Hubert, Grand-Modave, Cheneux, Burtscheid et Broich) par les deux divisions de M. de Louvigny et du Montal (1), qui prirent, l'un la route de M. d'Epinay, et le second celle de M. de Balincourt.

Le 19 septembre, l'armée entière de M. le maréchal de Maillebois se trouvait ainsi réunie sur le cours inférieur du Rhin. On ne jugea pas à propos de l'engager plus avant en ce moment, et elle resta provisoirement sur la rive gauche du fleuve dans les États de l'électeur de Cologne, pour y attendre le résultat des négociations que M. de Bussy, notre ambassadeur près de la cour de Hanovre, avait entamées avec le roi d'Angleterre, en vue de l'amener à proclamer sa neutralité dans la guerre actuelle. En conséquence, nos troupes s'établirent sous la tente le long du Rhin, la droite au village d'Holzheim, la gauche appuyée à la ville de Neuss, où s'installa le quartier général de l'armée.

Pendant que l'armée de Westphalie s'acheminait ainsi sur la route de Hanovre, l'armée de Bohême arrivait à Donauworth. La division de M. de Leuville y avait paru le 5 septembre, les autres divisions d'infanterie les 7, 9 et 11 du même mois.

Informé de l'approche de ses alliés, qui, pour le rejoindre plus rapidement devaient s'embarquer sur le Danube, et après avoir détaché de son armée un petit corps de 5 B. et 800 chevaux (2), partis de Passau le 5 septembre, sous les ordres de M. de Minutzi, pour occuper le haut Palatinat et surveiller les débouchés de la Bohême, l'électeur de Bavière franchit aussitôt l'Inn avec le reste

(1) Ces deux divisions comprenaient ensemble 20 B. (Vermandois, Royal-Comtois, Guyenne, Angoumois, Ponthieu, Santerre, 1 B. chacun; Bourbonnais, Marsan, Lyonnais, 3; Limousin et Saxe, 2; Guise, 1); 28 E. (gendarmerie 8 E.; Royal-Roussillon, Conti, Saint-Aignan, Fitz-James, Royal-Piémont, Dauphin-Étranger, 3 chacun; Barbançon, 2), et 8 E. de dragons (Colonel-général et la Reine, 4 chacun).

(2) Régiment du Duc-Clément, 3 B.; régiment du Prince-Électoral, 2 B.; régiment de cavalerie de Costa, 5 E.

des troupes composé de 4 régiments d'infanterie et 4 de cavalerie (1), et envahit sans coup férir la haute Autriche, pays ouvert et où la meilleure place n'avait pas de fossés. Son armée campe le 11 septembre à Willibald, le 12 à Penzig, le 13 à Efferding, et le 14 elle entrait dans Linz, la capitale de la province, sans défense depuis la retraite de M. de Palfy, obligé de céder devant des forces supérieures. L'électeur, à peine maître de la ville, s'empresse de publier le manifeste pour affirmer ses droits à la succession du défunt empereur.

Les pays autrichiens relevaient des ducs de Bavière ; au décès de Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche, mort sans postérité, Rodolphe de Hapsbourg, élu empereur grâce à Louis le Sévère, duc de Bavière, les ducs de Bavière pouvaient espérer rentrer dans leur patrimoine ; il n'en fut rien, et Rodolphe en investit ses fils, en éloignant encore les ducs des donations de Conradin de Souabe. Ils auraient pu recourir à la force, mais l'Empereur était trop puissant ; ils durent se contenter de protester en pleine diète.

Ferdinand I[er], devenu par arrangement avec Charles-Quint empereur d'Allemagne, pour consolider la puissance de sa maison fit en 1543 et 1547 un testament où il déclarait qu'à défaut d'héritier mâle, sa succession passerait à sa fille aînée Anne, femme d'Albert V de Bavière, et mère de Guillaume V, trisaïeul de l'électeur actuel. Aussi la Bavière, qui avait intérêt au maintien de ces dispositions, redoubla-t-elle d'attachement pour l'Autriche et lui prêta appui en diverses circonstances. Cependant, malgré ces services, Charles VI fit une déclaration, prétendue pragmatique sanction, dans laquelle, intervertissant l'ordre établi par Ferdinand I[er], il déclarait que sa succession, à défaut d'héritiers mâles, passerait par ordre de primogéniture aux archiduchesses Joséphines, puis aux archiduchesses Léopoldines. Comme il pressentait que la Bavière ne pouvait accepter cette solution, il chercha des garants et surprit les puissances en affirmant que sa pragmatique sanction avait été concertée par ses prédécesseurs et acceptée par lui ; qu'elle ne renfermait rien qui ne fût conforme aux anciens privilèges ; que les électeurs de Saxe et de Bavière

(1) Les Gardes, 3 B. ; Minutzi, 3; Morawiski, 3; Holstein, 3; Torring, 5 E. ; Raymon, 5; Hockensoler et Piosac (dragons), 3 chacun.

intéressés à l'attaquer l'avaient reconnue et qu'elle ne portait préjudice à personne, ce qui était faux, puisque Léopold, Joseph et Charles ne pouvaient agir contre des dispositions antérieures. L'électeur s'est d'ailleurs empressé de présenter à la diète un *votum* pour sauvegarder ses droits. Pour plus de sûreté, il demanda à Vienne communication du testament de Ferdinand Ier, et le roi de France voulut bien s'entremettre en sa faveur; mais il ne put l'obtenir.

L'électeur de Saxe, à ce moment où le partage allait s'ouvrir, ne voulut pas rester en arrière, et presque en même temps que l'électeur de Bavière il fit paraître son manifeste. C'est par amour de la paix, et dans l'espoir que les différends survenus au sujet de la succession de Charles VI seraient terminés à l'amiable, qu'il n'a pas fait valoir plus tôt les droits de sa femme, fille aînée de l'empereur Joseph. Par la même raison il ne s'est point opposé à la prise de possession par Marie-Thérèse des États de Charles VI. Mais la pragmatique sanction ayant été enfreinte par la collation faite au duc de Lorraine de la co-régence des États héréditaires, il croit devoir démontrer la nullité de cet acte. Par un pacte de famille passé en 1703, entre l'empereur Léopold et ses deux fils Joseph et Charles, la question a été définitivement réglée et en faveur de la reine de Pologne, électrice de Saxe, fille aînée de Joseph, et ensuite de l'électrice de Bavière sa sœur; ce pacte est inattaquable, car c'est une disposition d'un père; les deux frères s'y sont soumis, Joseph a renoncé à l'empire en faveur de Charles, qui à son tour a promis, au cas où il n'aurait que des filles, de leur préférer celles de Joseph, ce qui était juste puisqu'il était le puîné. De plus l'Empereur et ses fils avaient droit d'agir ainsi puisque, aucun privilège précédent ne les gênant, ils pouvaient disposer de la Bohême et de la Hongrie, provinces acquises par la guerre, et qu'enfin la succession ainsi ordonnée a été le seul motif de la cession de l'Espagne faite au profit de Charles.

Malgré cette disposition si sage, l'empereur Charles, aveuglé par l'amour paternel, crut devoir la modifier par la pragmatique sanction, en établissant que ses filles seraient ses héritières et parviendraient à la succession avant celles de Joseph. Sentant ce qu'il y avait de défectueux dans cette déclaration, et les archiduchesses Joséphine avançant en âge, on leur fit déclarer qu'elles

renonçaient à la succession et cela particulièrement à l'archiduchesse Marie-Josephe lorsqu'en 1719 elle fut demandée par S. M. le roi de Pologne, sans quoi il n'y avait point d'établissement à espérer pour elle. Il est nécessaire de démontrer l'injustice de cette renonciation.

La cour de Vienne, pour étayer son édifice ruineux, a cherché par ses manœuvres à obtenir la garantie de la pragmatique par les puissances d'Europe. Elle n'a point encore réussi, quoique plusieurs l'aient en effet promise, mais se croient depuis dispensées de cette obligation, nul n'étant obligé de se perdre pour sauver autrui. Et c'est dans ce cas que se trouve le roi de Pologne, qui a en outre démontré que son épouse royale n'a pu renoncer validement, l'ayant fait comme contrainte et forcée. Enfin les droits méconnus des margraves de Mesnie sur l'Autriche et la Styrie, sur les États de Bergh et de Juliers, les sommes prêtées en 1706, époque de l'invasion des Suédois, suffiraient à amener de sa part une juste revendication par les armes, qu'il se déclare prêt à ne point faire, si ses prétentions peuvent s'accommoder à l'amiable ; sinon il emploiera toutes ses forces et tous les moyens que Dieu lui a mis en main pour soutenir ses droits et ceux de sa maison royale et électorale, espérant de sa divine bonté que, connaissant la droiture de ses intentions et la justice de sa cause, il voudra bien répandre sa bénédiction sur les opérations de ses armes pour que la paix si désirable puisse être d'autant plus tôt rétablie.

Le jour même où les troupes bavaroises occupaient Linz (14 septembre), les premières troupes françaises y arrivaient également. C'étaient celles de la division de M. de Leuville, qui, après avoir séjourné deux jours seulement à Donauworth, s'étaient embarquées dans cette ville le 7 septembre sur le Danube, par les soins de M. d'Astier, aide-major général; elles débarquaient le 12 à Passau et de là continuaient leur route par terre en côtoyant le fleuve. Les divisions d'Aubigné et de la Fare suivirent ce mouvement, moitié par eau jusqu'à Passau, moitié par terre ; elles s'embarquèrent à Donauworth les 9 et 11 septembre et arrivèrent à Linz (1) les 16, 18 et 20 du même mois.

(1) Linz, capitale de la haute Autriche, sur le bord du Danube, occupe le point

Les divisions de cavalerie de MM. de Saxe et de Ségur, après s'être reposées un jour seulement à Donauworth, reprirent leur route à grandes étapes, traversent Neuburg, Mehring, Neustadt, Schierling, Scharding, Plattling et Wilshofen, arrivent les 21 et 23 septembre à Passau où elles s'arrêtent attendant de nouvelles instructions pour se porter plus en avant. Leur marche à travers la Bavière ne se fit pas sans désenchantement. Nos soldats avaient compté sur un peu d'empressement de la part des sujets d'un prince dont ils venaient de si loin soutenir la cause : il n'en fut rien, ils ne trouvèrent dans la population que froideur et presque mauvais vouloir ; avec peine ils se procuraient sur leur route les subsistances nécessaires. Il en résulta un certain mécontentement dans l'armée.

Le comte de Saxe à M. de Brühl (1).

Neustadt, le 15 septembre.

« Nous marchons sur Linz; l'infanterie, dont une partie est arrivée, parce qu'elle descend le Danube en bateaux, a ordre de s'y rendre. Je serai à Passau le 21. Je me tourmente ici avec les baillis pour me faire fournir ce qu'il me faut, les troupes sont mécontentes de la manière dont elles ont été reçues en Bavière; j'ai toutes les peines du monde à les contenir dans la discipline. Elles murmurent hautement, et disent que le roi de Sardaigne leur avait marqué plus d'égards. »

La division de M. de Chabannes-Curton n'avait pas suivi le mouvement de l'armée. A son arrivée à Donauworth, elle trouvait des ordres de l'électeur qui, redoutant une invasion de ses États par la Bohême, prescrivait à la brigade d'Anjou, formée

où viennent aboutir la route de Salzburg par la vallée de la Traun, et celle de la Bohême par les brèches ouvertes entre le Boehmerwald et le plateau de la Moravie.

(1) Henri, comte de Brühl, ministre d'Auguste II, roi de Pologne, né en 1700 en Thuringe ; disgracié par le jeune électeur, il ne put supporter ce revers et mourut le 28 octobre 1763 ; d'une instruction remarquable et amateur de beaux livres ; sa bibliothèque fut l'origine de celle de Dresde.

d'Anjou, de Rochechouart et d'Alsace (c'est-à-dire à toute son infanterie) de se rendre, sous les ordres de M. de Ximenès, dans le haut Palatinat pour appuyer M. de Minutzi. L'artillerie de M. de Laborie et de Levis-cavalerie avaient donc seuls continué leur marche sur Passau, et la brigade d'Anjou s'était portée sur le flanc gauche de l'armée.

Elle devait s'embarquer sur le Danube et descendre à Straubing; mais l'insuffisance des bateaux et des radeaux, tous utilisés pour le transport rapide des troupes destinées à grossir l'armée de l'électeur, fit abandonner pour elle cet itinéraire : elle fut dirigée par étapes sur Straubing, et de là sur Eschelkam, par Neuburg, Marching, Neustadt, Schierling, Geïselrhoring, Straubing, Azenzell et Cham.

Partie de Donauworth le 13 septembre, elle arrive vers le 21 sur les frontières de la Bohême, rejoint à Eschelkam une compagnie de cavalerie bavaroise de Costa, et se relie avec le corps de M. de Minutzi qui avait pris position à Treffelsteim de l'autre côté du débouché de Waldmunchen, en arrière duquel Lobkowitz avait rassemblé un corps de 4 à 5,000 soldats, poussés jusqu'à Pilsen, et avec lequel il menaçait le Palatinat.

Les troupes françaises ayant ainsi joint les Bavarois, l'électeur prit le commandement effectif des deux armées réunies, dont les relations réciproques furent réglées par un accord intervenu entre M. Amelot, secrétaire d'État pour les affaires étrangères à Versailles et le prince de Grimberghe, ministre à Munich. Il fut arrêté, comme cela s'était pratiqué dans la guerre de la succession d'Espagne, que les Français auraient la droite sur les Bavarois, que les officiers généraux des deux armées avec le même grade ou un grade équivalent rouleraient entre eux suivant l'ancienneté de leur commission, et qu'à ancienneté égale les officiers français auraient le pas sur les autres. Il fut convenu également que tous les colonels seraient admis à la table de l'électeur, mais que les troupes françaises ne monteraient pas la garde chez lui, que les déserteurs qui passeraient de l'une des armées alliées dans l'autre seraient mutuellement restitués. Une difficulté s'éleva de la part des brigadiers, qui, n'ayant pas de lettre de service, prétendaient ne pas servir dans une qualité inférieure à ce grade; M. de Breteuil la trancha en prescrivant que les officiers dans cette position eus-

sent à remplir le service qu'exigeait d'eux la charge qu'ils occupaient dans les corps auxquels ils appartenaient.

Comme M. de Torring, qui commandait sous les ordres de l'électeur les troupes bavaroises, avait le grade de feld-maréchal et pouvait à ce titre prétendre à avoir le pas sur M. de Leuville, on régla aussi cette question. Il fut décidé que tous deux recevraient le mot (1) de l'électeur et le rendraient le premier à un officier général bavarois, le second à un officier général français, ce qui impliquait entre eux une parfaite égalité.

Enfin l'on adressa à nos officiers généraux ainsi qu'à M. de Séchelles un exemplaire des sauvegardes accordées par le roi en temps de guerre à l'ordre de Malte, en leur recommandant de faire jouir autant qu'il dépendrait d'eux les personnes et biens de cet ordre, des exemptions contenues, et l'on envoya à M. de Leuville la lettre de service nécessaire à M. le comte de Bavière pour servir dans notre armée avec le grade de lieutenant général ; dans cette lettre le roi, par une marque courtoise des excellents termes dans lesquels nous étions alors avec nos alliés, lui donnait le titre de cousin.

A peine arrivé à Linz (2), l'électeur de Bavière, se considérant comme maître de la haute Autriche, évacuée par M. de Palfy pour se retirer derrière l'Ips, assembla dans cette ville les états de la province et, jaloux d'affirmer de suite son autorité, se fit proclamer archiduc et prêter serment de fidélité; puis, toute l'infanterie de MM. de Leuville, d'Aubigné et de la Fare l'ayant rejoint, il poursuivit sa route à l'est dans l'intention de prendre position sur la rive

(1) Le mot est de temps immémorial regardé comme faisant partie des honneurs militaires, comme une des prérogatives des personnages de distinction, comme attribut d'un haut grade. Le roi, les généraux d'armée, le donnent aux troupes sous leurs ordres. Daniel (1721) dit que le mot se compose encore aujourd'hui, comme du temps des Romains, d'une ou deux courtes paroles. L'un était comme la première syllabe de l'autre. Quand on avait prononcé cette première syllabe, la dernière se donnait en réplique; c'était un moyen réciproque de sûreté. Ensuite, en campagne, le mot de ralliement a été donné comme supplément du mot. Le mot d'ordre alors est devenu indivisible, le ralliement a été la réplique.

(2) *Camp de Linz,* occupé par l'armée franco-bavaroise du 16 au 23 septembre 1741. *Première ligne*, face au Danube, sur la rive droite (la Marine et Penthièvre). *Deuxième ligne*, parallèle (Touraine, Royal-Vaisseaux, Hohenzollern, Torring, Navarre, Rosen, Beauce, Morowisky, les Gardes).

gauche de l'Inns, de manière à couvrir contre toute attaque les frontières du pays.

Le mouvement eut lieu en deux colonnes; la moitié de l'armée part de Linz le 22 septembre, le reste le 23. Nos premières troupes entrent dans la ville d'Enns le 22, sans aucune résistance, M. de Palfy se retirant entre Krems et Saint-Polten à l'approche de nos avant-gardes, qui, établies sur le cours inférieur de la rivière d'Enns, assurèrent leur droite et se couvrirent du côté de la Styrie et du Tyrol par un fort détachement qui s'empara de la place de Steyer, y mit garnison et poussa un parti jusqu'à Gemunden au bord du lac de Traun, où se trouvaient des salines considérables dont les produits devaient servir aux approvisionnements de l'armée. Les troupes de l'électeur s'arrêtèrent à Enns.

On était sur la route de Vienne, mais on hésitait sur la direction à donner aux opérations. L'armée fit donc halte, campée : les Français sur les hauteurs au sud de la place, les Bavarois dans la plaine du nord vers le confluent du Danube; la brigade de Navarre, à l'extrême droite, face au village de Kötting. Les brigades de la Marine et de Touraine, placées dans le prolongement sur une seule ligne, appuyaient leur gauche à Enns; la cavalerie des Bavarois, en deuxième ligne derrière leur infanterie, laissait à droite entre elle et la ville d'Enns l'espace nécessaire à l'établissement de la cavalerie française du comte de Saxe, dont la tête de colonne déboucha le 26 septembre, et dont les régiments parurent successivement les jours suivants et prirent, au fur et à mesure de leur arrivée, les emplacements marqués par leur ordre de bataille. La cavalerie de M. de Ségur resta provisoirement en arrière, partie à Linz, partie à Passau. Ainsi se reproduisait cette scène du mois d'avril, cette même panique à l'arrivée des troupes prussiennes après la bataille de Molwitz. Des dragons français et bavarois chevauchèrent jusqu'à Sieghardskirchen, gravissant les pentes du Wienerberg, d'où ils dominaient la flèche de Saint-Étienne et la ville impériale.

Pendant que l'électeur de Bavière enlevait à Marie-Thérèse une de ses plus belles provinces, le cabinet de Versailles négociait par l'entremise de M. de Bussy avec l'électeur de Hanovre. Celui-ci, à la tête de 30,000 hommes, Danois, Hessois et Hanovriens, qu'il passait en revue le 23 septembre, semblait peu disposé à

laisser pénétrer ses desseins, quand une marche en avant du maréchal de Maillebois l'y força. Les Français campés entre Holzheim et Neuss, jetant un pont sur le Rhin à Kaiserswerth, au-dessus de Dusseldorf, y passaient cavalerie le 23, infanterie le 24 septembre, et établissaient la droite à Kalkum, la gauche à Holtorp, y recevaient les contingents allemands : 7,000 hommes de l'électeur palatin; 3,000 de l'électeur de Cologne, qui envoyait en outre 6,000 hommes de son évêché de Munster et 800 de Paderborn. Louis XV était décidé à pousser en avant et à conquérir le Hanovre, acquisition précieuse et qui eût empêché les funestes diversions, l'année suivante, par le roi d'Angleterre. Fleury hésitait par indécision naturelle, influencé d'ailleurs par les suggestions de Frédéric II, qui redoutait les succès des Français, et ce retard permit au roi d'Angleterre de faire à la France ses propositions de neutralité. M. de Hardenberg fait signer le traité du 27 septembre. Le roi George s'engageait à ne fournir à Marie-Thérèse aucun secours, à ne gêner en rien les opérations du roi de Prusse, de l'électeur de Bavière et des autres alliés de la France contre la maison de Hapsbourg-Lorraine, à ne pas combattre les intérêts de l'électeur Charles-Albert dans la prochaine élection d'un empereur, enfin à observer dans la lutte, une complète neutralité. A ces conditions la France promettait de ne pas souffrir le moindre dommage aux sujets de l'électorat de Hanovre, de tenir son armée toujours éloignée d'au moins trois lieues de ses frontières et d'employer ses bons offices auprès du roi de Prusse pour que les troupes de ce souverain avancées à Magdeburg, aux ordres du prince d'Anhalt-Dessau, s'éloignassent pour ôter au roi d'Angleterre toute inquiétude au sujet de ses frontières du côté de Brandeburg.

Marie-Thérèse perdait ainsi son plus précieux allié; bien plus, deux jours après, l'électeur de Mayence abandonnait aussi sa cause. Craignant pour ses propres États, il signait le 28 septembre un engagement en vertu duquel il promettait, comme le roi d'Angleterre, sa voix à l'électeur de Bavière lors de l'élection impériale. Peu à peu tout croulait autour de la reine de Hongrie et du grand-duc son époux; leur isolement, grandissant tous les jours, devenait alors complet : seul l'électeur de Trèves, fidèle à ses sympathies, refusait d'abandonner leur cause et résistait à toutes les insinuations pour le détacher d'eux; mais c'était là un sou-

tien purement moral et dont l'appui portait si peu ombrage aux coalisés, que ceux-ci ne crurent même pas nécessaire d'exercer sur lui une pression et d'exiger la promesse de son suffrage en faveur de l'électeur de Bavière, élection du reste désormais assurée malgré son opposition.

Ce n'était pas assez pour la France d'avoir déjà jeté deux armées en Allemagne; une troisième y entrait encore. Les régiments de M. de Gassion, ayant succédé en Alsace à ceux de M. de Leuville, étaient prêts; on les lança à la fin de septembre, partie sur le Danube, derrière l'armée de l'électeur, partie sur la Bohême, que l'Autriche paraissait alors hors d'état de défendre, et dont les engagements conclus avec l'électeur de Bavière faisaient naturellement, après la conquête de la haute Autriche, le deuxième objectif des opérations de nos armées.

10 B. et 9 E. furent dirigés sur la Bavière; 14 B. et 32 E. prirent la route de la Bohême. M. de Polastron, avec le commandement de la première colonne, composée d'une partie de l'infanterie et de tous les dragons, eut ordre de se rendre à Lauwingen, sur le Danube; M. de Gassion conduisit la deuxième, qui chemina sur Amberg dans le haut Palatinat.

Les troupes de M. de Polastron partirent de Fort-Louis les 23, 24 et 26 septembre en trois petites divisions échelonnées.

Elles suivirent, à partir de Fort-Louis, la route de M. de Leuville par Ellmendingen, Ditzingen et Schorndorf; mais arrivées à Gmund, au lieu de continuer sur Donauworth, elles prirent à droite par Heidenheim, Giengen, et arrivèrent à Lauwingen les 9, 10 et 12 octobre.

M. de Polastron, lieutenant général, commandait la 1re division : 6 B. d'infanterie (Rohan, 3; Souvré, 2; Marsay, 1) et 1 B. d'artillerie (la Bachelerie); M. de la Gervaisais, brigadier (1), et M. de la Tour, maréchal de camp, étaient à la tête de la 2e division (Royal-dragons et Bauffremont-dragons, 8 E.); M. de Mélac, colonel, commandait la 3e (Berry, 1 B., Saint-Mesme-dragons, 4 E.) : il menait un convoi de fusils et de poudre. (D. G.V. 2617.)

(1) Le titre de brigadier impliquait déjà, à cette époque, la charge d'un colonel ou d'un mestre de camp et prenant par cette position rang d'officier général. En outre des attributions de son grade, il était revêtu du droit de commander dans l'armée seulement dont il faisait partie.

Les troupes de M. de Gassion (1), assemblées dans le Palatinat, partirent de Spire les 23, 25 et 27 septembre également en 3 divisions échelonnées, qui vinrent traverser le Neckar à Wimpfen, après une marche par Wieslach et Sinzhein, parallèle au cours inférieur du fleuve. Elles atteignirent Merzenthein par Widdern et Boxberg, et, contournant les dernières ondulations du Steiger-Wald par Weikersheim, Siberens, Uffenheim, Lenkersheim, Wilhermsdorf et Langenzenn, passèrent la Regnitz à Furth et arrivèrent à Amberg vers le milieu d'octobre, à quelques jours d'intervalle l'une de l'autre, par Lauf et Herskruck sur la Pegnitz et Hartmanshofen.

La marche des colonnes de MM. de Polastron et de Gassion, comme celle des colonnes précédentes, s'effectua dans un ordre remarquable et sans peser sur le pays, les vivres et les fourrages leur étant fournis sur des réquisitions de l'électeur de Bavière; aussi partout sur leur route, les bourgmestres, baillis et gens de justice leur délivrèrent des certificats de bien vivre, et les souverains allemands dont elles traversèrent les États ne purent s'empêcher de féliciter nos généraux de la beauté de leurs troupes et de la discipline admirable de notre armée. Il n'y avait point de traînards, et s'il n'était survenu une sorte d'épidémie de dysenterie produite par la crudité des eaux du duché de Wurtemberg et qui sévit à tel point sur les soldats de M. de Polastron en particulier, que celui-ci fut obligé d'établir des hôpitaux temporaires à Pforzheim et à Kannstadt, on n'eût laissé personne en arrière.

Ainsi, vers la fin de septembre, les troupes, transportées en moins de six semaines des bords du Rhin aux portes de Vienne, occupaient par Steyer, Enns, Eschelkam, Waldmünchen et Amberg, un demi-cercle dont Munich était le centre; elles étaient

(1) M. de Gassion, lieutenant général, était à la tête de la 1re division, de 7 B. (Piémont, 4; la Reine, 2; Luxembourg, 1) et 6 E. (Fleury, 2; Hendecourt, 2; Fiennes, 2), avec M. de Fiennes comme brigadier. La 2e division, de 20 E. (Mestre-de-camp-général, 3; Fouquet, Asfeld, d'Andlau, Brissac, 2 chacun ; Clermont-Tonnerre, Grammont, Chabrillan, 3 chacun), était conduite par M. de Clermont-Tonnerre, lieutenant général, MM. d'Apcher, maréchal de camp, et de Fouquet, maréchal général des logis. Enfin la 3e division, de 7 B. (le Roi, 4, Royal-Bavière, 3) et de 6 E. (Egmont et Sabran, 3 chacun), avait pour chef M. du Chayla, lieutenant général, dont le maréchal de camp était le duc de Biron. (D. G. V. 2617.)

prêtes à envahir la Bohême. D'après les plans de M. de Belle-Isle, agréés à Versailles et acceptés par l'électeur, les troupes ne devaient pas dépasser la rivière d'Enns. La France ne voulait pas Charles-Albert trop puissant. Elle consentait à conquérir la haute Autriche, dont la possession faciliterait la prise de la Bohême; car de là on surveillait le Tyrol, on couvrait la Bavière et l'on pouvait se porter sur Budweis et Tabor, d'où l'on donnerait facilement la main à M. de Gassion. Ce plan explique l'arrêt subit à Enns, à la fin de septembre, après sa marche rapide depuis le Rhin à Donauworth. Mais l'électeur, commandant en chef, énivré par la fortune favorable, n'était plus dans la même situation d'esprit qu'au début de la guerre. Il n'écoutait plus les seuls conseils de notre chargé d'affaires, M. de Beauvau. Frédéric II, désireux surtout de son propre succès, peu soucieux de la réussite des plans de M. de Belle-Isle, voulait garder la Silésie : M. de Neuperg était toujours dans cette province et le gênait. Il fallait l'éloigner; une menace de l'électeur de Bavière sur Vienne le ferait, et, séduit par M. de Schmettau, habile serviteur d'un si habile maître, Charles-Albert s'engagea dans cette voie : la marche sur Vienne était résolue. Elle commençe le 4 octobre. M. de Saxe prit les devants avec les 2 régiments de dragons (1) et les 6 compagnies franches (2) de sa division, les hussards Rattsky et 8 compagnies de grenadiers, en tout 10 E. et 12 compagnies.

En arrivant à Wallsée, il trouve les ennemis rangés en bataille de l'autre côté du village, les attaque vivement et, malgré leur nombre, les met en fuite. Puis se portant sur les bords du Danube, il s'empare de nombreux bateaux chargés de provisions, continue sa marche sur Ips, en poussant devant lui les éclaireurs de M. de Palfy, et frayant ainsi la route au reste de l'armée, qui était parti d'Enns (3) sur Ips les 4 et 5 octobre. Les Français (18 B. et 21 E.) formaient la 1re colonne. Ils campèrent :

(1) Mestre-de-camp et Dauphin.

(2) Pauly, Bock, la Haye, du Chemin, Rochefort et Chevreau.

(3) Le camp d'Enns, du 7 septembre au 1er octobre 1741, au moment où rejoint la division du comte de Saxe, est placé dans le bras formé par l'Enns et le Danube, défendu par une ligne formée de Minutzi, Morowisky, les gardes et les dragons de Hohenzollern; une seconde ligne parallèle, formée de Torring, Raymond, le régiment du Roi, et par une troisième ligne perpendiculaire aux deux premières, for-

le 4 à Strengberg, le 5 à Closter-Erla; le 6, ils arrivèrent à Ips. (D. G. V. 2917.)

Les Bavarois les suivirent à un jour de distance et rejoignirent le 7.

A Ips, nouvelle halte de huit jours. Quels furent les motifs d'un pareil retard, quand il était d'un si grand intérêt d'agir? Les faibles troupes de M. de Palfy ne pouvaient être un obstacle; toujours à deux marches de l'armée, elles en inquiétaient les détachements avancés, mais ne résistaient nulle part. S'éleva-t-il dans l'esprit de l'électeur de nouveaux scrupules, provoqués par les protestations de M. de Beauvau, notre envoyé accrédité à sa cour, ou bien y eut-il nécessité justifiée par le besoin de rassembler des approvisionnements? On peut le supposer, car l'armée, n'ayant pas de magasins, dut faire des fourrages, opération qui, en raison de son grand nombre de chevaux, a pu exiger un certain temps.

Pendant son séjour à Ips, l'armée est ralliée, le 11, par la cavalerie de M. de Ségur, restée en arrière entre Linz et Passau. Les 5 divisions françaises et les 2 divisions bavaroises se trouvèrent ainsi en ligne.

On établit le camp le long de la rivière d'Ips, au pied des hauteurs qui viennent mourir vers son confluent avec le Danube. Les troupes se disposèrent sur deux lignes : l'infanterie au centre, à cheval sur le chemin de Neumarkt à Karlsbach; la cavalerie aux ailes, la droite touchant au chemin de Blindenmarkt, la gauche vers Ips (1).

mée d'Orléans, du Rumain, les carabiniers ayant par derrière Mestre-de-camp et Dauphin-dragons, près Saint-Lorenz. Les régiments de Penthièvre, Marine, Royal-Vaisseaux, Touraine, Beauce, Rosny, Navarre, s'étendaient le long de l'Enns, depuis Enns jusqu'à Ennsdorf.

(1) *Première ligne :* au centre, brigades de Navarre (Navarre, Beauce, Rosnyvinen) et de la Marine (la Marine, Penthièvre) avec les régiments d'infanterie bavaroise (les gardes et Morowisky); à droite, Carabiniers et régiments de Penthièvre, Pont et Colonel-général; à gauche, 3 régiments français (la Reine, Levis, le Roi) et 2 régiments bavarois (Torring et Hohensoller). (D. G. V. 2617.)

Deuxième ligne : au centre, brigade de Touraine (Touraine, Royal-Vaisseaux) avec 2 régiments d'infanterie bavaroise (Holstein et Minutzi); à droite, 5 régiments français Royal, Orléans, Vogué, du Rumain et Royal-Allemand); à gauche, 2 régiments bavarois (Raymond et Piosac). (D. G. V. 2617.)

Le régiment de dragons Dauphin couvrit le centre du camp en occupant Neumarkt, les régiments de dragons Armenonville et Chevreuse (Mestre-de-camp) en couvrirent la gauche, en occupant avec les hussards de Rattsky les abords de la ville d'Ips, où fut installée l'artillerie.

On leva le camp d'Ips les 14 et 15 octobre. Quelques jours auparavant l'avant-garde partit, ayant à sa tête M. de Mortaigne, qui succédait au comte de Saxe.

M. de Mortaigne, officier d'une valeur éprouvée, dans la nuit du 10 au 11, reconnut presque seul le pays jusqu'à Mölk, et les défilés aux abords de cette ville; puis rentré à Ips, ayant échappé heureusement aux coureurs de M. de Palfy, il en repartit douze heures après, à la tête d'une forte colonne composée de grenadiers, carabiniers, dragons, hussards ainsi que des compagnies franches, se présenta devant Mölk le 12 au matin, et s'empara de la ville qu'occupaient les ennemis, qui ne jugèrent pas à propos de combattre et se replièrent devant lui. Laissant alors une partie de sa colonne, il continue son mouvement en avant. A peine à deux lieues de Mölk, sa petite troupe tout à coup assaillie par un détachement de dragons, Rasciens ou hussards autrichiens, et surprise par cette attaque imprévue, faiblit un instant. Mais bientôt ralliée par M. de Mortaigne, elle se jette à son tour sur les cavaliers de M. de Palfy, reprend sur eux l'avantage, les force à la retraite et les poursuit vivement jusqu'au delà de la rivière de Traïsen. Elle entre à Saint-Polten le soir même.

M. d'Aubigné avait suivi de près cette avant-garde pour la soutenir au besoin, emmenant avec lui, en outre de sa division composée de la brigade de la marine (la Marine, Penthièvre) et des hussards Rattsky, les 10 E. de carabiniers et les 2 régiments de dragons de la division de Saxe (Mestre-de-camp et Dauphin). Parti d'Ips le 12 au matin, il avait couché le soir du même jour à Erlap, le lendemain à Mölk et le 14 à Saint-Polten.

Le reste de l'armée ne quitta Ips que les 14 et 15 octobre. Le mouvement sur Mölk se fit en deux colonnes échelonnées à un jour de distance.

L'électeur arrête ses troupes à Mölk et y séjourne plusieurs jours, peu pressé d'arriver à Vienne. Son armée s'établit en arrière de la rivière de Bilach : toute l'infanterie et le gros de la cavalerie

rangés en ligne le long du Danube en aval avec le quartier général, l'artillerie parquée près du village d'Unterpried et le camp couvert, entre Mölk et la Bilach, par 6 régiments de cavalerie dont 3 français (le Roi, Levis et la Reine) à gauche, et 3 bavarois (Törring, Piosac et Hohensoller), à droite; au centre, en avant de la ville de Mölk, les dragons d'Armenonville, devant eux les hussards Berchiny.

M. de Mortaigne rentre le 17 au camp de l'électeur et en part dans la nuit du 17 au 18, se dirigeant sur Mautern. Il trouva cette place occupée, des troupes légères en défendaient les approches. L'ennemi parut vouloir faire résistance; mais, à la canonnade de M. de Mortaigne, les Autrichiens se décidèrent à l'abandonner, après en avoir détruit le pont, et peu d'heures après son arrivée il y entra sur leurs pas avec sa petite troupe.

La route ainsi frayée, les Bavarois sous M. de Törring quittèrent Mölk le lendemain 19, campèrent à Langeck, s'établirent à Mautern et poussèrent leurs détachements avancés jusque vers le confluent de la Traisen.

La 1re colonne campe le 14 à Erlap, et s'établit le 15 à Mölk.

La 2e colonne, le 15 à Erlap, rejoint la précédente, à Mölk, le 16 octobre. On trouva dans cette ville les fourrages assurés par les soins de M. d'Aubigné qui, avant de se porter en avant, avait réuni des magasins considérables.

L'intention de l'électeur était, à partir de Mölk, de marcher sur Vienne, poussant les Français sur la route de Saint-Polten où ils avaient déjà leur avant-garde, et de diriger les Bavarois le long du Danube pour flanquer leur marche : ces derniers eurent ordre de se rendre à Mautern près de l'embouchure de la Traisen. Mais comme cette ville, située à huit lieues de Mölk en face de Stein et de Krems, était encore occupée par les Autrichiens, on y fit marcher d'abord une avant-garde sous les ordres de M. de Mortaigne, naturellement désigné pour une affaire semblable à celle qu'il avait si brillamment conduite sur Saint-Polten.

De leur côté, les Français sous M. de Leuville, se portèrent sur Saint-Polten avec l'électeur, quittèrent le camp de Mölk le 20, le lendemain du départ des Bavarois, campèrent le même jour à Printzerhof et arrivèrent le 21 à Saint-Polten, où ils rallièrent l'avant-garde de M. d'Aubigné, qui, rendue depuis le 14 sur les bords de

la Traisen, avait mis le temps à profit pour y réunir des approvisionnements de vivres et surtout de fourrages. Nos troupes s'établirent au camp de Saint-Polten sur deux lignes, l'infanterie en avant, la cavalerie en arrière. M. d'Aubigné était déjà installé au sud de la ville avec la brigade de la Marine en première ligne, les Carabiniers en deuxième, les 2 régiments de dragons Mestre-de-camp (Chevreuse) et Dauphin en avant de la gauche de son infanterie à proximité du pont de la Traisen, et les hussards Rattsky en arrière à cheval sur la route de Mölk.

M. de Leuville occupa le nord de la ville, s'étendant le long de la rivière dans la direction de Wichhofen avec les nouveaux régiments, à l'exception des dragons d'Armenonville envoyés pour couvrir la droite du camp de M. d'Aubigné.

Les brigades de Navarre et de Touraine, déployées sur une seule ligne, appuyèrent leur droite à Saint-Polten; les 11 régiments du comte de Saxe et de M. de Ségur formèrent en arrière de cette infanterie une seconde ligne de cavalerie, et l'artillerie parqua en troisième ligne derrière la droite de la cavalerie.

L'état de l'armée était alors excellent, les régiments presque au complet; les fatigues, les marches et les privations n'avaient pas encore eu de prise sur ces rudes soldats. L'électeur en passa la revue le 22 octobre et en parut satisfait. Il fit distribuer une gratification d'une livre de viande pendant trois jours à chaque cavalier, dragon ou soldat, et admit à sa table un grand nombre d'officiers. A la fin du repas, quelques-uns d'entre eux, faisant allusion à la dignité de chef de l'Empire que par flatterie ils considéraient comme désormais assurée à l'électeur, lui dirent qu'ils ne s'étaient jamais trouvés si près de l'Empereur; celui-ci, après un moment de réflexion, et comme s'il voulait donner à entendre que personnellement il n'aurait point osé concevoir de si hautes prétentions, leur répondit, en cachant à peine sa satisfaction intérieure: « C'est vous qui m'en tracez le chemin; à la fin je ne pourrai plus m'en dédire. »

M. de Séchelles à M. de Breteuil.

23 octobre 1741, camp de Saint-Polten.

« L'électeur de Bavière passa la revue hier et fait donner une gratification. Jamais la cavalerie ni l'infanterie n'ont été si belles ni en si bon état, et cela est incroyable. »

L'arrivée des Français à Saint-Polten jeta la terreur dans Vienne. Déjà au commencement du mois, sur l'avis que l'électeur levait son camp d'Enns, la panique commençait à s'y produire. On allait y célébrer l'anniversaire de la délivrance de la ville par Sobieski, en 1683; les réjouissances projetées furent brusquement interrompues par la fatale nouvelle. Tous les dignitaires de l'Empire, les grands seigneurs de la cour, les familles nobles et riches abandonnaient leurs hôtels et cherchaient un refuge, les uns à Presbourg en Hongrie, les autres à Gratz en Styrie, emportant leurs meubles, leurs joyaux et leurs bibliothèques. « L'état de nos affaires, écrivait (1) l'impératrice douairière, a pris un pli si accablant, que l'on peut dire notre cas un abandon général; car plus aucun n'est pour nous. Ce qui nous console dans notre malheur, est que Dieu précipitera plus d'un Pharaon dans la mer Rouge et confondra nos faux simulés amis. Il n'est pas possible que la plupart ne croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai est-il, les fausses apparences ne m'ont pas endormie, et malgré que l'électeur de Bavière nous a attiré les Français et me chasse d'ici, je l'estime un digne prince; il n'a point simulé, ni été faux, il s'est démasqué d'abord et a agi honnêtement. Je doute de vous écrire plus d'ici. C'est une triste année pour moi. Conservez-nous l'alliance, et qu'ils se gardent de faux et simulés amis; je suis votre affectionnée tante Élisabeth. »

Les ministres et Marie-Thérèse elle-même, emmenant son jeune fils, s'enfuyaient à Presbourg, laissant la garde de la capitale au comte de Kewenhuller, homme de tête, qui resta calme en face du péril. Il pensait avec raison que par la saison déjà bien avancée l'électeur ne pourrait faire en règle le siège de Vienne, et comptait sur les maladies, les privations, le froid, les combats et les

(1) Au prince Louis de Brunswick, le 21 septembre 1741.

escarmouches pour affaiblir l'armée française, en attendant les secours qui débloqueraient la ville. Il prit donc toutes les dispositions nécessaires pour empêcher Vienne de tomber entre les mains des ennemis. Il expulsa les bouches inutiles, abattit les faubourgs non fortifiés et les palais tenant à l'enceinte de la ville, releva cette enceinte, sur plusieurs points, crénela les maisons à proximité, agrandit les fossés et ajouta de nouveaux ouvrages extérieurs. Par ses ordres, des légions de travailleurs se mirent à l'œuvre, et en quelques jours la place était en état de défense. En vue d'un siège, les magasins furent approvisionnés pour plusieurs mois de manière à permettre de supporter un long investissement. La garnison ne se composant que de 2,000 hommes d'infanterie, les régiments de Waldeck et de Molk qui, au signal du danger, venaient de s'y jeter à la hâte avec les généraux Geisruck et Tornaco, on fit appel à la population et celle-ci répondit avec un patriotisme admirable au cri de détresse jeté au nom de sa souveraine. Bourgeois, artisans, étudiants, tous se levèrent à l'envi pour défendre leurs foyers contre l'étranger. M. de Kewenhuller leur distribua des armes, et, confiant dans leur patriotisme, les employa concurremment avec les soldats à la garde des remparts.

La ville n'était couverte à l'extérieur que par les 3 à 4,000 dragons, Rasciens et hussards de M. de Palfy, qui, depuis Linz, avaient reculé pas à pas devant nos troupes et qui prenaient position à Sifering, à peu de distance de Closter-Saint-Joseph, près de Vienne, ayant leur avant-garde à Sieghartskirchen, sur le grand chemin de Saint-Polten. Mais ces troupes irrégulières, et d'ailleurs déjà battues en plusieurs rencontres, restaient incapables en face de nos régiments aguerris. La route de Vienne nous était donc ouverte, et deux jours suffisaient pour amener nos soldats sous ses murs.

L'électeur cependant reste immobile à son camp de Saint-Polten, et se contente, du 21 au 28 octobre, de lever de fortes contributions dans la basse Autriche, et notamment dans le Wienerwald, où il lance ses partis avancés. Tout le pays jusqu'à Tuln est sillonné par nos détachements qui en ramènent des otages destinés à garantir le paiement de ces contributions; l'un d'eux, conduit par M. de Mortaigne, poussa même, le 22, jusqu'à quatre lieues de Vienne.

Toutefois, pour intimider M. de Kewenhuller, l'électeur le fit

sommer de lui livrer la place. Il lui envoya en même temps, pour Marie-Thérèse, un paquet de lettres sur l'adresse desquelles il donnait à cette princesse le titre de grande-duchesse de Toscane seulement. M. de Kewenhuller y vit une impertinence et rendit le paquet au trompette, ne voulant pas recevoir des lettres où l'on ne donnait pas à sa souveraine son véritable titre. Mais il retint le courrier, dépêcha un exprès à Presbourg demander les ordres de la reine. Celle-ci lui répondit « qu'elle mettait trop de confiance dans le zèle et l'affection de ses fidèles états et sujets de la basse Autriche, pour n'être pas persuadée de l'éloignement qu'ils auraient à écouter des propositions si contraires à leur devoir; qu'elle espérait donc qu'ils les rejetteraient d'une manière convenable, et qu'ils ne cesseraient de demeurer attachés à leur souveraine et de faire tous leurs efforts pour repousser les ennemis qui la persécutaient. »

Certain dès lors que Marie-Thérèse ne songeait en aucune manière, comme le bruit en avait couru, à un accommodement avec l'ennemi, le comte de Kewenhuller renvoya au camp de l'électeur le courrier bavarois, lui déclarant « que les fidèles états et sujets de la basse Autriche demeureraient inviolablement attachés à la reine de Hongrie, et qu'ils sacrifieraient leurs biens et leurs vies pour défendre leur souveraine. » Malgré cette fierté de la reine et cette fidélité de ses sujets, la ruine semblait inévitable. L'adresse et la fermeté la conjurèrent. Marie-Thérèse fait appel aux Hongrois, si sévèrement traités par son père et par ses aïeux, et les gagne à sa cause, non pas, comme on l'a dit, en une seule séance tumultueuse et comme en une explosion de sentiments chevaleresques, mais par suite de longues négociations et d'émotions habilement préparées.

Dans la diète qu'elle convoqua pour son couronnement, la majorité de l'assemblée était surtout opposée à l'idée de voir l'époux de la reine associé au trône de Hongrie. Quelques jours après, Marie-Thérèse recevait à Vienne une députation chargée de la féliciter à la fois sur son avènement et sur la naissance de celui qui devait être Joseph II. Le 19 juillet, elle s'embarque sur le Danube, portée sur un bateau pavoisé aux couleurs nationales de la Hongrie, rouge, blanc et vert. Elle est saluée à la frontière par les cris de *Vivat domina et rex noster!* titre donné par les Hongrois

à la seule femme qui avant elle eût régné en Hongrie. Enfin, le 21, elle reçoit les hommages de la diète au château de Presbourg, où devait se faire le couronnement. Cette cérémonie, qui a toujours excité l'enthousiasme des Hongrois, si jaloux de leur autonomie et si passionnés, s'accomplissait dans des circonstances tout exceptionnelles. Cette jeune et belle princesse ceignit le diadème héréditaire et, montée sur un cheval fougueux, brandit aux quatre vents, sur la colline du Roi, l'épée de saint Étienne. « C'était une des plus belles femmes qu'il y eût en Europe, écrit un Anglais, témoin oculaire. Sa taille était élégante et son maintien majestueux. Ses yeux étaient expressifs et pleins de douceur, elle relevait de couches et l'air de langueur qu'elle conservait encore, prêtait un nouveau charme à ses attraits. Tout était enchanteur en elle. » Cependant, après le couronnement, des contestations recommencèrent. C'est le 13 septembre qu'eut lieu la première scène de l'épisode théâtral. La reine, ayant convoqué tous les bans dans le château de Presbourg, y paraît en habits de deuil, la couronne sur la tête, l'épée de saint Étienne au côté; le chancelier, Louis de Bathiany, expose les dangers qui menaçaient la reine et la Hongrie. La reine alors prend la parole : « L'existence même du royaume de Hongrie, celle de notre personne, de nos enfants et de notre couronne sont menacées. Abandonnée de tous nos alliés, nous plaçons notre confiance uniquement en la fidélité et en la valeur si longtemps éprouvées des Hongrois. Dans ce péril extrême, nous vous exhortons, vous, les états et ordres du royaume, à délibérer sans délai sur les moyens propres à pourvoir à la sûreté de notre personne, de nos enfants et de notre couronne, et à y recourir sur-le-champ.

« Quant à nous, les fidèles états et ordres de Hongrie peuvent compter sur notre coopération, en tout ce qui pourra contribuer au rétablissement de la félicité publique et rendre à ce royaume son ancien éclat (1). »

Son discours, entremêlé de larmes, excita d'abord une émotion contenue. Le primat répondit, et, l'émotion croissant, il fut interrompu par les cris de *Vitam et sanguinem!* Les magnats décidèrent

(1) Cette proclamation est le texte même tiré des archives de Hongrie par Coxe, et diffère de celle de Voltaire, moins vraie, mais plus dramatique.

une levée de 100,000 hommes et acceptèrent dans la séance du 20 septembre le prince-époux pour co-régent du royaume; le 21, il prêta serment et jura de consacrer sa vie et son sang à la reine et à la Hongrie.

Marie-Thérèse montra alors aux états son jeune fils, qui la veille seulement était arrivé de Graëtz. Alors les magnats, émus de compassion à la vue de leur souveraine éplorée, excités par ce spectacle prolongé d'une auguste infortune, flattés dans leur amour-propre national, peut-être animés de sentiments de reconnaissance pour une princesse qui leur avait rendu leurs anciens privilèges, dont ses ancêtres les avaient dépouillés au prix de tant de sang répandu, se précipitèrent autour de l'estrade où se tenait Marie-Thérèse, et là, les mains étendues, firent retentir l'air de ce cri célèbre : *Moriamur pro rege nostro Maria Theresa !*

Ce ne fut point un vain serment; en deux mois, les Magyars avaient réuni des troupes, organisé des corps francs, sous les ordres de Trenck (1), Menzel, Trips, Berenklau, qui portaient leur contingent à des milliers de soldats. La nation montra un enthousiasme héroïque, le clergé donna l'argent, et toute la noblesse était à cheval. Ces bandes firent payer cher leurs services, car, dédaignant la géographie, elles saccagèrent les provinces autrichiennes aussi impitoyablement que le territoire ennemi; elles commirent

(1) Le baron François de Trenck, frère du célèbre Frédéric de Trenck, emprisonné par le roi de Prusse, d'une famille originaire de Poméranie, naquit en 1711 à Reggio, dans la Calabre, où son père servait comme lieutenant-colonel autrichien. La nature fit de lui un prodige de beauté, de force et d'audace; il joignait à une merveilleuse présence d'esprit une cupidité insatiable, un amour effréné des plaisirs, une violence de caractère qui le portaient aux derniers excès. Il entra dans l'armée autrichienne avant 17 ans, prit du service en Russie contre les Turcs, sous les ordres du maréchal Munnich. Les continuelles disputes auxquelles il se mêla le forcèrent bientôt à en partir. La ligue formée contre Marie-Thérèse lui fournit l'occasion de rentrer à Vienne; on accepte son offre de lever un régiment de pandours; c'est ainsi qu'il forma une troupe de bandits sans peur et sans pitié qui mêlaient le sang à la débauche. « Un capitaine nommé Quadagni avait rassemblé pour les joindre à ses milices tous les brigands des frontières turques de la célèbre forêt de Bakony. » En 1744, il fut présenté à l'impératrice comme un héros. Dans l'isolement et le repos, sa turbulente imagination se tourna vers la piété; il se fit capucin et mourut sous le froc. On l'enterra, selon son désir, dans leur caveau funèbre, « pour que le diable soit attrapé, dit son testament, lorsqu'il viendra chercher ma pauvre âme, en se frottant les mains. »

les mêmes férocités que les soldats de Wallenstein un siècle auparavant. Le maréchal de Kewenhuller dit : « Ces corps francs incendiaient les maisons pour se divertir, ils pendaient par caprice, aux portes des villes ou au premier arbre venu, les gens les plus inoffensifs, pillaient les églises, en vendaient l'or aux juifs. Les soldats bavarois des milices rurales, qu'ils faisaient prisonniers, ils les renvoyaient souvent après leur avoir coupé le nez et les oreilles ; ils garrottaient le maître d'une maison, violaient sa femme, ses filles. »

A la voix de leurs magnats, les Hongrois se levèrent donc en masse et, sous le nom de talpaches, de pandours, de croates et de hussards (1), vinrent grossir les armées de Marie-Thérèse au point de les rendre bientôt numériquement supérieures à celles de ses ennemis.

Incapables de résister en ligne à la valeur française, ni les Pandours ni les Croates ne pouvaient se flatter de tenir devant nos bataillons, ni les hussards de soutenir le choc de nos cuirassiers. Mais en revanche ils étaient merveilleusement propres à une guerre de partisans. Ainsi employés, ils devaient rendre plus de services qu'un égal nombre de troupes régulières, et ce fut un des mérites des généraux autrichiens de l'avoir compris. A partir de l'entrée en ligne des bandes hongroises, la guerre en effet changea de caractère; plus de grandes luttes, plus d'actions décisives, mais une perpétuelle menace autour de nous, l'ennemi toujours vigilant, toujours agressif, le jour, la nuit, sans paix ni trêve.

(1) Les talpaches, par corruption du mot magyare *dolpatsche* (soldat fantassin). formaient l'infanterie réglée et enrégimentée. Ils portaient de grandes culottes à peu près comme les Polonais, un bonnet de fourrure dont la pointe leur descendait le long du dos, et avaient pour armes un fusil, deux pistolets et un sabre.

Les pandours ou bandurs, nom qui leur vient de leur lieu de rassemblement, village dit *Pandur* dans la basse Hongrie, étaient miliciens de l'Esclavonie, originaires d'entre la *Save* et la *Drave*, habillés et armés à peu près comme les Turcs, leurs voisins. Outre une carabine, ils portaient des pistolets à la ceinture, un sabre au côté et un grand couteau assez semblable au cangiar des janissaires.

Les Croates, que les Allemands appellent Crabates et les Français Cravates, étaient les miliciens du ban de Croatie, paysans féroces et cruels au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Les hussards formaient la cavalerie des Hongrois, montés sur de petits chevaux d'une sobriété extraordinaire, d'une agilité surprenante et qu'ils maniaient admirablement bien ; ils étaient armés d'un grand sabre recourbé, d'un mousqueton fort court et de deux pistolets à l'arçon.

L'armée française, décimée, harassée, affamée, se fondait insensiblement; en un seul hiver, son effectif de 30,000 hommes se réduisit à moins de 15,000 par suite des escarmouches journalières, des fatigues qu'imposait la nécessité de se garder sans relâche, et des maladies engendrées par le défaut de subsistances.

Cte d'Estrées à M. de Breteuil.

« Quoique la cavalerie du roi soit encore en bon état, elle a été extrêmement fatiguée depuis quinze jours, soit par les marches, soit par les détachements. Je puis vous dire qu'il y a eu toujours plus du tiers de commandé; si cela dure, on en verra bientôt le bout. »

Cependant les alliés de Marie-Thérèse, effrayés pour elle-même et pour eux, cherchaient à détacher le roi de Prusse du faisceau de ses ennemis. M. Robinson, ministre d'Angleterre à Vienne, reçut l'ordre de tenter quelques propositions d'accommodement. Il se rend au camp du roi de Prusse et, au nom de Marie-Thérèse, lui offre le Limbourg, la Gueldre espagnole et de l'argent, à condition de renoncer à ses prétentions sur la Silésie, qu'il évacuerait immédiatement, et d'épouser la cause de l'Autriche. Frédéric refusa, aussi offensé, disait-il, de l'offre que de la précédente hauteur de la cour de Vienne.

Le roi d'Angleterre, voyant qu'une cession en Silésie amènerait un accommodement, résolut alors de faire entendre raison à Marie-Thérèse, et donna des instructions dans ce sens à son ambassadeur, lord Hinford, alors au camp prussien de Neudorf. Celui-ci arrive au camp de M. de Neuperg, et de là présente de telles remontrances à la cour de Vienne, que Marie-Thérèse consent enfin à proposer à la Prusse, en échange de la paix, la cession de la basse Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en haute Silésie, renonçant d'ailleurs à la clause autrefois mise en avant et d'après laquelle Frédéric se fût engagé à prendre parti pour elle contre ses ennemis. Le roi de Prusse, qui visait à la cession de la Silésie tout entière, ferma l'oreille à ces propositions; et, pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'eussent retenu oisif dans son camp de Neudorf, il dérobe

une marche à l'ennemi, passe la Neisse à Michelau et le lendemain campe à Kausker, tandis qu'un de ses détachements occupe Oppeln. A la nouvelle de ces mouvements, M. de Neuperg quitte Neisse et se porte sur Oppersdorf. Le roi le tourne par Friedland et se campe à Steinau.

Ces différentes manœuvres et la marche simultanée de l'électeur sur Saint-Polten (21 octobre), accélérèrent sans doute les négociations de lord Hinford et donnèrent du poids aux représentations qu'il continuait à faire à Vienne; peu de jours après, en effet, ce diplomate vint avertir le roi de Prusse que le cabinet de Vienne consentirait à ce que M. de Neuperg abandonnât la Silésie, pourvu que ce prince s'engageât verbalement à ne rien entreprendre contre Marie-Thérèse. Ces offres étaient trop avantageuses pour qu'il se refusât de négocier sur ces bases. Ses troupes, fatiguées de onze mois d'opération, retireraient d'une trêve le privilège de prendre tranquillement leurs quartiers d'hiver, et d'ailleurs l'occupation effective et dès lors acceptée de la Silésie entière lui paraissait bien près d'équivaloir à sa possession; en tout cas, elle constituait un acheminement naturel à la cession définitive de cette province. Il se rend donc en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Ober-Schnellendorf, où il trouve le maréchal Neuperg, le général Lentulus et lord Hinford. Les conférences s'ouvrirent aussitôt. Frédéric, qui savait que Fleury avait offert à Marie-Thérèse, par l'entremise de M. de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane à Vienne, de retirer son appui à l'électeur en échange du Luxembourg et d'une partie du Brabant, ne craignit pas de rompre des engagements formels pris avec la Bavière et la France, quatre mois avant; mais il voulait ménager la France, dont il pouvait avoir besoin pour la complète réalisation de ses projets d'agrandissement : il exigea donc, comme condition *sine quâ non*, le plus grand secret dans toute cette affaire; si les Autrichiens en divulguaient les conditions, par cela même il s'autoriserait à rompre la convention; clause habile, car s'il consentait, si chèrement pour l'impératrice, à se retirer de la lutte, s'il entravait ainsi les projets des Français, à qui il ne voulait pas permettre d'écraser complètement Marie-Thérèse, il prétendait ne pas avoir les mains liées et se préparait un moyen de rentrer dans l'arène alors qu'il trouverait à y gagner; car il prévoyait bien que Marie-Thérèse, espérant

semer la défiance parmi ses ennemis, ne manquerait pas de publier le traité.

Accompagné du colonel Goltz, il signa donc, le 9 octobre, à Ober-Schnellendorf; le général Lentulus, M. de Neuperg et lord Hinford y assistaient seuls. Il était stipulé que la place de Neisse serait rendue aux Prussiens, mais que néanmoins ceux-ci l'assiègeraient pour la forme; que les troupes prussiennes ne seraient point inquiétées en Silésie ni en Bohême, et surtout que, sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venait de régler serait nul.

Peu après, M. de Neuperg prend avec son armée la route de la Moravie, et le roi de Prusse met le siège devant Neisse. La ville ne tint que douze jours; la garnison autrichienne n'en était pas encore sortie que déjà les ingénieurs prussiens traçaient les nouveaux ouvrages pour y créer une place de premier ordre. Alors Frédéric sépare son armée. Une partie marcha en Bohême sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt, quelques régiments restèrent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes du maréchal Schwerin se répandit dans la haute Silésie.

Tandis que les Prussiens s'établissaient ainsi en quartiers d'hiver, notre armée de Westphalie se séparait aussi. Mais l'électeur de Hanovre, au moment où les troupes allaient recevoir leur destination, fit, contre ses engagements, passer le Weser à une partie de ses troupes, qu'il installa, entre Weser et Hunte, à Liebenau et Siedenburg, sur le fleuve à Schlusselburg, Stolzenau et Bahrenburg, et en avant sur la rivière d'Hunte à sa frontière, à Wildeshause, Diepholtz et Barnstorf. M. de Maillebois crut nécessaire de s'établir alors dans l'évêché d'Osnabruck, pour défendre les défilés d'Hameln.

Les troupes entre la Meuse et le Weser occupaient une vaste zone semi-circulaire dont la gauche touchait à Aix-la-Chapelle, et dont la droite s'appuyait à Paderborn. Elles étaient placées : à la gauche dans la vallée de la Roer, à Nideggen, Duren, Eschweiler, Kintzweiler, Juliers, Heinsberg, Birgden, Wassenberg (1) et Sittard (2), dans le Limbourg; au centre dans la vallée de l'Erft, à

(1) 6 B. (Bourbonnais, Champagne); 18 E. (Gendarmerie, 8; Fitz-James, 3; la Reine, 4 (dragons); Fitz-James, 3).

(2) 6 B. (Rouergue, 1; Puyguyon, 1; Marsan, 3; Biron, 1); 3 E (Berry).

Morschenick, Caster (1), Grevenbroich, Neuss, et entre Rhin et Meuse, à Dahlen, Gladbach, Dulken, Bruggen, Kaldenkirschen, Kempen et Huls; la cavalerie gardait le fleuve à Emmerich, à sa sortie de Westphalie, disséminée aussi à Erp, Turnich, Balkhausen (2); de l'autre côté, sur la rive droite du Rhin, les troupes étaient à Mettmann, Ratingen, Kayserswerth et Mulheim (3), sur la Ruhr.

Le centre se rattachait, vers Münster (4), à la gauche disposée en croissant d'Osnabruck à Lugde, par Dortmund, Recklingshausen, Dorsten, Haltern, entre Lippe et Ruhr, Dulmen, Coesfeld sur la crête de partage des bassins de la Lippe et de la Vecht (5).

La droite, enfin, s'étendant jusqu'à Vörden, en face de Lemförde, par Bramsche (6), Osnabruck, Glandorf et Telgte, sur la route de Telgte à Bramsche; bordant, par Sassemberg et Harsewinkel, Wolbech, Wahrendorf, Rhéda, Viedenbruck et Dellbruck (7), le cours de l'Enns jusqu'à Paderborn (8), tenait le pays au delà de cette dernière ville.

Ainsi à Osnabruck étaient 4 B. et 5 E.; à Munster, 5 B. et 6 E.; à Paderborn, 2 B. et 3 E.

Enfin, pour protéger ses derrières, le maréchal de Maillebois avait fait occuper les bords du Rhin de Coblentz à Bonn par Andernach, Breizig, Linz, Erpel, Remagen et Oberwinter (9); la vallée de l'Aar par Sinzig (10); la vallée de la Süz par Süzburg (11).

(1) 3 E. (Conty).

(2) 9 E. (Saint-Aignan, Dauphin-Étranger, Royal-Piémont, 3 chacun).

(3) 6 B. (Angoumois, 1; Limousin, 2; la Couronne, 3, dont partie à Haltern.

(4) 5 B. (Poitou, 3; Guise, 1; Artois, 1) et 6 E. (Dauphin et Condé, 3 chacun).

(5) 6 B. (Saxe et Montmorin, 2 chacun; Blaisois et Beauvoisis, 1 chacun); 6 E. (Bretagne et Royal-Roussillon, 3 E. chacun), et 4 E. de Colonel-général-dragons.

(6) 5 E. (Royal-Étranger, 3; Aumont, 2) et 4 B. (Lyonnais, 3; Périgord, 1).

(7) 2 B. (Bourgogne et Santerre, 1 chacun); 15 E. (Rosen, 3; Orléans, la Suze et Vibraye, 4 chacun); plus une compagnie de dragons Dumoulin.

(8) 2 B. (Vermandois et Provence, 1 chacun); 3 E. (Bourbon).

(9) 2 régiments de 1 B. (Ponthieu, 1; Royal-Comtois, 1); 4 E. (Nicolaï).

(10) Trois compagnies franches (La Croix, de Limont, Vandal).

(11) E. (Barbançon).

Enfin, le B. d'artillerie de Valereau alla occuper Juliers; les chevaux affectés à cette arme prirent leurs quartiers à Hasselweiler, et les ouvriers à Kaiserswerth sur le Rhin. Le quartier général était établi à Uerdingen; M. de Balincourt commandait à Munster, M. de Lautrec à Osnabruck, M. de Putanges à Paderborn; M. du Montal avait sous ses ordres les troupes occupant les bailliages de Bruggen, et M. de Malezieux celles cantonnées autour de Neuss et de Kayserswerth.

L'électeur de Cologne prit à la même époque des quartiers d'hiver; ses troupes s'étendirent dans les évêchés de Munster, de Paderborn et Osnabruck, à l'exception de 2 B. sur le Rhin à Zons, un peu en amont de Dusseldorf. Les troupes palatines étaient, de leur côté, dans les duchés de Bergh et de Juliers.

Ces dispositions, achevées le 15 novembre, marquèrent le terme des opérations de cette armée de Westphalie qui allait rester pendant huit mois inactive dans ses cantonnements, et n'en sortir que trop tardivement au bruit lointain des désastres de l'armée de Bohême. C'était, en effet, en Bavière et en Autriche que s'était porté tout le poids de la guerre; M. de Gassion, arrivé à Amberg le 14 octobre avec sa division, s'y était arrêté pour rallier les divisions de MM. de Clermont-Tonnerre et du Chayla (1), marchant derrière lui à deux jours d'intervalle. M. de Polastron, de son côté, atteignait Lauwingen, le 9 octobre, d'où il se dirigeait sur Linz, par Donauwörth, quand la nouvelle de l'apparition, en Tyrol, de régiments autrichiens rappelés d'Italie, fit changer les plans de l'électeur. D'après ses ordres, M. de Polastron envoya à Fussen, sur le Lecht, au débouché du Tyrol, M. du Châtel avec 5 B. de Rohan et de Souvré; à Linz, son B. d'artillerie dont 50 hommes (2), commandés par M. de Vature, prirent avec le B. de Marsay la direction d'Amberg, accompagnés par M. de la Tour, chef de la seconde colonne, avec Royal-dragons. Le régiment de Bauffremont quitta le 15 octobre, à Donauworth, la 2e colonne et rejoignit l'infanterie de M. du

(1) Du Chayla (Nicolas-Joseph de Langlade, vicomte), né le 6 avril 1686. Mousquetaire en 1704. Maréchal de camp le 20 février 1734. Lieutenant général le 1er mars 1738. Mort le 16 décembre 1754. (D. G.)

(2) Ils devaient conduire à M. de Gassion des pièces de canon à la Suédoise, des caissons de munition d'artillerie et d'infanterie.

Châtel. M. de Molac (1), marchant avec la 3e colonne de M. de Polastron, formée du régiment d'infanterie de Berry et des dragons Saint-Mesme, arrivait le 12 octobre à Lauwingen, avec un important convoi de poudre et de fusils, qui fut embarqué sur le Danube pour se rendre à Linz, par les soins d'un officier d'artillerie. M. de Brou est envoyé exprès de Linz pour assurer cet embarquement; les chariots et autres voitures pesantes furent dirigés par terre, sous l'escorte des 2 régiments, sur Donauworth, et d'où ils prirent par eau la direction de Linz en même temps que le régiment de Berry. Les dragons de l'Hôpital-Saint-Mesme, qui d'après les premiers projets devaient occuper Wilshofen, furent dirigés sur le haut Lecht à la suite des dragons Bauffremont pour renforcer les troupes que M. de Châtel avait déjà conduites de ce côté. Ainsi des trois colonnes échelonnées qui formaient, au départ, le corps de M. de Polastron, primitivement destiné à renforcer notre armée sur le Danube, aucune n'arrivait complète à destination. Le noyau de réserve se fondait avant d'être en vue de l'ennemi. L'entrée des troupes en Bohême ne se poussait pas moins avec beaucoup d'ardeur.

On était, en effet, revenu au plan de M. de Belle-Isle. Vainement, de Francfort où il se trouvait, il avait essayé d'empêcher la marche sur Vienne ; les lettres les plus pressantes écrites à l'électeur, à M. de Beauvau, à M. de Leuville, restèrent sans résultat. L'électeur était allé de l'avant, il écoutait alors le roi de Prusse, et cette marche l'avait mis aux portes de Vienne. Mais Frédéric avait traité, on le sut, sans se préoccuper de ses alliés ; l'armée de M. de Neuperg allait rentrer en lice et l'électeur retomba dans ses hésitations. Versailles s'effrayait de l'étendue exagérée de notre ligne de bataille qui d'Amberg à Saint-Polten ne mesurait pas moins de cent lieues. Si M. de Neuperg se jetait sur Budweis et Passau, il pouvait isoler nos deux armées, s'établir aux sources de la Moldau, d'où il serait impossible de le déloger, et, des montagnes qui séparent la Bohême de la basse Bavière, s'élancer sur Prague ou sur Vienne et écraser sous leurs remparts l'armée qui s'y porterait.

On ne voulait pas non plus livrer à l'électeur une si grande étendue de territoire : n'eût-ce pas été remplacer la trop puissante maison

(1) De Molac. — Cornette au régiment de Vaudrey (cavalerie) en 1729. Colonel de Berry (infanterie) 1er mai 1735. Mort le 6 mars 1743. (D. G.)

de Hapsbourg par une maison aussi puissante? Il fallait donc détourner l'électeur de l'exécution du plan de Frédéric II. MM. de Belle-Isle, de Beauvau et de Leuville lui montrèrent, en les exagérant, les périls de la situation : M. de Kewenhüller opiniâtre dans Vienne, les Hongrois lévés en masse, M. de Neuperg tournant l'armée par le Mannhardsberg, les Tyroliens et les Styriens en armes sur ses frontières. Qui savait, d'ailleurs, les projets de l'électeur de Saxe sur la Bohême? La souveraineté de la Moravie que M. de Belle-Isle lui laissait entrevoir avait pu ne pas lui suffire; et, si par calcul il avait semblé accepter, qui savait, alors que la Saxe armait à outrance et réunissait à Pirna un matériel considérable et une armée nombreuse, si Auguste ne méditait pas de marcher sur Prague? L'électeur fut très frappé de ces observations; à cette époque où tant de violations de traités se produisaient, il pouvait bien suspecter la bonne foi de son allié et il tenait à ne pas lui laisser prendre une province sur laquelle il croyait avoir plus de droits que lui. Pendant tout son séjour à Saint-Polten, il demeura en proie à l'hésitation. Une lettre du roi de France adressée à M. de Belle-Isle, le 23 octobre, où on l'autorisait, en cas de marche sur Vienne, à se séparer des Bavarois, décida l'électeur à ramener ses troupes en arrière sur la ligne de l'Enns et de la Moldau. L'entreprise sur Vienne était abandonnée, l'on revenait au plan de la France. Un mois avait été perdu. Est-ce à dire que celui de Frédéric II fût mauvais? Non, si l'exécution en eût été suivie avec vigueur; mais Charles-Albert perdit quinze jours à Enns, huit à Ips, quatre à Molk, au lieu de marcher à grandes journées sur Vienne et de profiter de l'état misérable de défense où la ville se trouvait pour s'en emparer. Quel résultat cependant au point de vue des opérations futures!

La campagne de Bohême, telle que la désirait la cour de France, allait commencer. Quelles étaient au début les positions principales occupées par l'armée française et par les Bavarois et de combien de troupes disposaient les alliés? La pointe sur Saint-Polten était formée par les divisions de MM. de Leuville, d'Aubigné, de la Fare, de Saxe et de Ségur; nous avions là 18 B. (1),

(1) Il est assez difficile de préciser quel était, entre la guerre de Pologne et celle de la succession d'Autriche, la composition des bataillons. Immédiatement

55 E., compagnies franches, régiment d'artillerie; l'électeur s'y était joint avec 12 B. et 16 E. dont 6 de dragons. A Eschelcham et Waldmunchem, MM. de Minutzi et de Curton avaient 11 B. et 6 E. M. de Gassion était à Amberg avec 15 B. et 33 E., compris le B. de Marsay et Royal-dragons. Enfin M. du Châtel, à Fussen sur le Lecht, surveillait le Tyrol avec 5 B. et 10 E.

après la guerre de Pologne, toutes les troupes françaises furent réduites: l'infanterie à 510 hommes par B., la cavalerie à 100 maîtres par E., ainsi que les dragons, dont 60 montés et 40 à pied faisant le service de grenadiers. Vers le mois de mai 1741, l'infanterie est portée à 685 par B. et, au commencement de 1742, la cavalerie et les dragons, après avoir été remis en pied, à 140 maîtres par E. Une augmentation aussi considérable, jointe au vide qui se trouve dans cette saison, pour arriver au complet, fut l'objet d'une levée de près de 40,000 hommes pour l'infanterie et de 10,000 pour la cavalerie et les dragons, qui dans des circonstances moins pressantes eût exigé plus de temps.

Pour qu'on puisse se faire une idée de l'état de l'infanterie à cette époque, voici la comparaison de l'infanterie française en 1734 et en 1744 :

A la première date, 102 régiments, dont 2 gardes françaises et gardes suisses, formaient 172 B., en tout 117,933 hommes dont 8,841 officiers ; 53 régiments étrangers comprenaient 31,800 hommes dont 1,523 officiers; la milice apportait 69,296 hommes commandés par 3,904 officiers répartis entre 122 B. Les compagnies franches ajoutaient 5,631 hommes à ces chiffres : l'effectif total des 175 régiments, divisés en 351 B., était de 228,574 hommes, compris 14,578 officiers.

En 1744, il y avait : maison du roi (gardes françaises, 6 B., gardes suisses, 4), 6,780 hommes; 100 régiments français (161 B.), 110,625 hommes; 23 régiments étrangers (Suisses et Frisons, 27 B.; Allemands, 18 ; Italiens et Corses, 2; Irlandais , 5 ; Écossais, 1), 36,065 hommes. — En somme, 157,920 hommes, et, si l'on y ajoute la milice, les compagnies franches, etc., 264,755 hommes.

CHAPITRE IV.

CAMPAGNE DE BOHÊME JUSQU'A LA PRISE DE PRAGUE.

(24 octobre à 27 novembre 1741).

Octobre. — 24. Pont jeté à Krems sur le Danube. — MM. de Minutzi et de Ximenès arrivent à Kladrau. — Le maréchal de Neuperg campe près Olmutz avec l'armée autrichienne venant de Silésie. — M. de Lobkowitz se replie sur Prague. — 25. Les Bavarois, sous M. de Törring, passent le Danube, campent à la tête du pont. — Une partie de l'armée française revient à Saint-Polten, à Siernig. — 26, M. du Brocard à Budweis. — M. de Törring à Weizoll. — MM. de Minutzi et de Ximenès à Pilsen. — 27. M. de Törring à Gföhl. — 28. A Rastenfeld. — L'armée du roi décampe de Saint-Polten les 28 et 30, reprend la route qu'elle avait tenue depuis Enns, pour passer le Danube à Mauthausen, se rendre à Freystadt et ensuite par division du 10 au 12 novembre à Budweis. — 29. A Zwettel. — M. de Minutzi s'avance avec les troupes bavaroises pour descendre le Tyrol. — M. de Ximenès reste à Pilsen. — L'électeur part du camp de Siernig, se rend à Budweis, laisse le commandement à M. de Leuville. — 30. Le reste de l'armée française quitte Saint-Polten. — 31. Le maréchal de Törring à Wettra.

Novembre. — 1er. L'électeur à Enns. — M. de Törring à Bomischgratz. — 2. A Schweidnitz. — M. de Gassion à Pilsen. — Les troupes de M. de Ximenès rentrent dans l'armée. — 3. L'armée à Neumarckt. — Les troupes parties le 29 passent le Danube sur des bateaux, campent à Mauthausen. — M. de Neuperg à Krumau. — Le grand-duc assemble des troupes à Znaïm. — 4. L'armée à Amstetten. — M. de Törring à Budweis. — 5. A Widin. — 6. L'armée campe à Enns. — Les troupes parties le 29 arrivent à Freystadt. — M. du Brocard occupe Teyn; une partie des convois à Budweis. — M. de Törring à Wesely. — Tabor occupé. — Arrivée des dernières divisions de MM. de Clermont-Tonnerre, de Polastron et du Chayla. — M. d'Armentières à Rokitzau. — Le prince de Lobkowitz laisse des troupes dans Prague. — Se retire en Moravie. — 7. M. de Gassion à Rokitzau. — M. d'Armentières à Mauth. — 8. L'électeur de sa personne à Budweis. — M. de Leuville part de Linz avec la moitié des troupes. — M. de Gassion à Mauth. — M. d'Armentières à Zebrak. — M. de Clermont-Tonnerre à Rokitzau. — Pilsen reste occupé. — M. de Neuperg à Iglau. — 9. M. d'Aubigné suit M. de Leuville avec le reste des troupes. — M. de Ségur chargé du commandement en Autriche. — M. de Clermont-Tonnerre à Mauth. — M. de Gassion à Zebrak. — M. d'Armentières à Béraun. — 10. M. de Leuville à Freystadt. — 11. L'électeur part de Budweis, campe à Frauenberg.

Novembre 1741. — Il passe le Danube sur des bateaux à Mauthausen, arrive le 6 à Freystadt, le 8 à Budweis et en part le 12, le 13 à Piseck, et continue sur Prague.

— Les Saxons s'assemblent alors aux environs de Pirna, marchent à Iung-Buntzel, et de là sous Prague, et les Prussiens, qui côtoyaient l'Elbe, se rendent à Brandeis. — Le grand-duc se décide à marcher au secours de Prague. Il décampe de Znaïm, le 10, et détache le général Nadasty avec tous les hussards pour se rendre maître de Neuhaus. — Toute l'armée autrichienne y arrive le 16. — Le grand-duc y établit son quartier général. — M. de Gassion à Béraun. — 12. L'électeur à Teyn. — M. de Leuville à Budweis. — M. de Gassion est joint par M. de Clermont-Tonnerre. — Toutes les troupes campent à la rive gauche de la Béraun, sur le chemin de Prague. — 13. M. d'Aubigné joint M. de Leuville à Budweis. — L'électeur à Piseck. — 4. A Przibram. — M. de Clermont-Tonnerre reconnaît Prague. — 15. M. de Leuville rassemble toutes les troupes à Budweis, occupe la position de Wittingau. — 16. L'armée saxonne à Budin. — Un corps de Prussiens à Brandeis. — M. de Neuperg rejoint par MM. de Lobkowitz et de Palfy. — 17. Arrivée de convois à Budweis. — Le maréchal de Neuperg campe à Neuhaus, y rassemble toutes ses troupes. — 18. M. de Leuville fait passer les convois à Piseck. — L'électeur de Bavière à Königsaal. — L'armée ennemie, sous les ordres du grand-duc, marche vers Prague. — 19. Évacuation du poste de Wittingau. — M. de Törring à Teyn. — L'armée de M. de Gassion à Horzelitz. — M. de Ximenès à Königsaal. — L'électeur joint M. de Gassion. — Les troupes de S. A. restent à Königsaal sous les ordres de MM. de la Tour et de Mirepoix. — 20. Budweis abandonné. — L'armée aux ordres de M. de Leuville, à Nemschitz. — Évacuation de Freystadt. — L'électeur prend le commandement des troupes devant Prague. — L'infanterie devant Prague, la cavalerie reste au camp d'Horzelitz sous M. de Clermont-Tonnerre. — Le quartier de l'électeur à Mothol, celui de M. de Gassion à Ginowitz. — 21. L'armée française arrive à Protiwin. — Est jointe par celle des Bavarois, commandée par M. de Törring. — 22. Les deux armées campent à Piseck. — 23. A Mirowitz. — 24. A Mitin. — 25. A Dobritz. — Arrivée de M. le chevalier de Belle-Isle au quartier de l'électeur. — L'armée saxonne à Tursko. — A Rostock. — 26. Prise de Prague par escalade. — L'électeur de Bavière, informé que le grand-duc, parti le 25 de Tabor, marchait sur Beneschau pour secourir Prague, se décide à brusquer l'attaque de cette place pour l'enlever. — L'électeur, accompagné de M. de Beauvau et de M. de Séchelles, entre le 26 dans cette place.

Dès l'arrivée à Amberg de la division de M. de Gassion, la marche sur la Bohême avait commencé. M. de Minutzi, commandant le corps détaché des Bavarois dans le haut Palatinat, formait l'avant-garde avec M. de Ximenès, venu au mois de septembre le renforcer avec la brigade d'Anjou et placé sous ses ordres. Il rassemble ses troupes répandues entre Trefelsheim et Eschelkam, et les forme sur sa gauche à Wernberg sur la Naab, d'où il protégeait admirablement la concentration des troupes françaises à Amberg, et à portée d'occuper rapidement le défilé qui forme le meilleur accès de la Bohême, le seul passage à la route de Pilsen.

Il s'ébranle, le 16, avec la plus grande partie de ses troupes et toute la brigade d'Anjou, 9 B. (dont 3 bavarois) et 800 chevaux, et prend position à Waidhausen; rejoint, le 18, par de l'infanterie, de la cavalerie et 6 pièces de canon, que M. de Gassion (1) détacha d'Amberg aux ordres de M. de Fiennes avec mission de le soutenir.

Le 21, il entre en Bohême, le 24 à Kladrau, et arrive à Pilsen le 26, et ne trouve devant lui aucune résistance. Le corps du prince de Lobkowitz, à la nouvelle de la marche de l'électeur sur Saint-Polten, s'était déjà replié en arrière au delà de Prague où, à son passage, il avait jeté à la hâte 3 B. d'infanterie et des hussards.

M. de Gassion, avec le gros de ses forces, avait suivi le mouvement de M. de Minutzi; parti le 23 octobre d'Amberg, avec sa division forte de 8 B. et 6 E., il passe par Hirschau, Wernberg, Waidhausen, Haid, Kladrau, et arrive le 1er novembre à Pilsen, où il ne trouva plus de son avant-garde que la brigade d'Anjou de M. de Ximenès (2) et les 1,300 hommes de M. de Fiennes.

Le Cte de Minutzi, à son arrivée dans cette ville le 26 octobre, trouva des instructions de l'électeur qui, ayant appris que les paysans de la Styrie menaçaient son électorat d'une invasion par le haut cours de l'Enns, le rappelait en toute hâte; il était en conséquence reparti de Pilsen le 27 et avait repris, avec tout son corps bavarois, la direction des villes de Salzbourg et d'Ischl, autour desquelles il devait s'établir de manière à s'opposer aux progrès des paysans styriens.

MM. de Clermont-Tonnerre et du Chayla suivaient M. de Gassion à deux jours d'intervalle, le premier quittant Amberg le 25, le deuxième le 27. Tous deux rejoignirent successivement Pilsen, où, le 6 novembre, se trouva réunie toute l'armée qui avait passé le Rhin à Spire, augmentée de la brigade d'Anjou de la colonne de M. de Leuville.

La résolution de marcher en Bohême avait été prise vers le 20 oc-

(1) Gassion (Jean, marquis de), né le 1er juillet 1678, mousquetaire en février 1696, maréchal de camp le 1er février 1719, lieutenant général le 1er avril 1734; mort le 20 mars 1746.

(2) Ximenès (Augustin, marquis de), né le 3 août 1684, lieutenant dans Royal-Roussillon-infanterie en 1695, maréchal de camp le 1er août 1734; décédé le 4 avril 1742 Volin (Bohême).

tobre. Le mouvement sur Budweis commença presque aussitôt. Quelques bons esprits, et parmi eux le comte de Saxe, ne voyaient pas sans regret qu'on se décidât à abandonner le bas cours du Danube et la ligne de la Traisen. Ils pensaient qu'en se tenant à cheval sur le fleuve à Krems, en y établissant deux têtes de pont, en les fortifiant, on serait en état de s'opposer, tout aussi bien qu'à Budweis, à une marche de M. de Neuperg sur Tabor, et par suite à appuyer indirectement M. de Gassion, tout en continuant à menacer Vienne. Mais M. de Belle-Isle tenait à l'exécution de son plan, se sentant d'ailleurs soutenu par le cabinet de Versailles, qui rejetait toute entreprise sur Vienne; on ne tint donc pas compte des observations du comte de Saxe.

Le corps bavarois de M. de Törring s'avança le premier; arrivé à Mautern le 20 octobre, il reçut l'ordre de passer immédiatement sur la rive gauche du Danube, d'aller par le Manhartsberg prendre position vers Wesely et Tabor. Son mouvement, qu'il devait d'ailleurs accélérer, afin d'être maître au plus tôt de la ligne de la Luschnitz, le destinait en outre à couvrir la marche de l'armée française, qui devait revenir en arrière jusqu'à Enns, franchir le Danube à proximité de cette ville, et se diriger sur Budweis avec l'artillerie et les équipages.

M. de Törring jette un pont de bateaux en face de Krems, passe le fleuve, quitte Mautern le 25 octobre avec ses 12 B. et 16 E. (1), et campe le 25 du côté de Krems. En cinq jours par Weizoll, Gföhl, Rastenfeld et Zwettel, il tourne le Manhartsberg et arrive à Wettra, où, après un jour de repos, il repart pour Wesely; il s'y établit avec le gros de ses troupes, le 6 novembre, ayant marché par Böhmischgratz et Schweinitz, ville où l'on séjourna, Budweis et Widin. Un fort détachement occupa Tabor et garnit de postes les bords de la Luschnitz.

A Budweis, on avait trouvé l'artillerie, qui y était depuis le 26 octobre. Parti le 22 de Linz sur ordre de l'électeur, M. de Brocard, qui la commandait, se mit aussitôt en route sous l'escorte du régiment d'infanterie de Berry et de Royal-dragons, et conduisit heureusement sa colonne à travers les montagnes du haut

(1) B. Les gardes, Minutzi, Morawiski et Holstein; E. Töring, Raymond, Hohensoler et Piosac.

Manhartsberg, où n'avait encore paru aucun éclaireur ennemi. Il établit son parc et son convoi à Budweis, et occupe aussitôt Teyn par des cavaliers qui, en arrivant, font main basse sur un grand nombre de bateaux et de radeaux qu'à tout hasard les Autrichiens de M. de Lobkowitz y avaient rassemblés avant de se replier sur Neuhaus.

L'électeur et les Français ne quittent Saint-Polten que les 29 et 30 octobre. Les hussards ennemis devenant audacieux (1), M. de la Fare fut envoyé avec la brigade de Touraine et 3 brigades de cavalerie à Siernig pour protéger la marche par les défilés de Mölk, et l'électeur quitta Saint-Polten le 29 au matin, accompagné de M. de Champigny, major général de l'infanterie, et du comte de Saxe (2), rallie à Siernig les 3 brigades de cavalerie et, après cinq jours de marche, arrive à Enns. La brigade du Roi-cavalerie (le Roi, la Reine et Levis) d'avant-garde y était parvenue le 31 octobre; l'électeur avait pris aussi les devants à partir de Strenberg et s'y trouvait le 1er novembre, accompagné de M. de Séchelles, qui, d'abord chargé d'assurer les subsistances en vue d'une marche sur Vienne, devait à présent prendre d'autres mesures en vue d'une marche sur la Bohême. Les indications superficielles, souvent erronées, que lui donnait le maréchal de Törring ne lui facilitaient pas la tâche.

Heureusement M. de Séchelles, doué d'une capacité administrative hors ligne, prit si bien ses mesures que, même avant l'arrivée de l'armée à Budweis, des magasins étaient déjà formés dans cette ville, les fours établis, le pain et les fourrages assurés.

(1) Les attaques incessantes des hussards hongrois fatiguaient beaucoup notre cavalerie, en inquiétant continuellement nos marches et nos campements. La manière de combattre de ces hussards était si différente de celle à laquelle nous avions jusqu'alors été habitués que nos escadrons ne pouvaient parvenir à joindre cet ennemi mobile et insaisissable.

M. de Baye, au ministre.

« 3 novembre 1741.

« Ce serait perdre sans fruit la cavalerie que de la faire courir après ces poignées de puces. »

(2) Il avait avec lui le régiment d'infanterie de Beauce, et tout ce qui restait de la cavalerie, les carabiniers, les 3 régiments de dragons (Mestre-de-camp, Dauphin et Armenonville) et 2 régiments de hussards (Berchiny et Rattsky).

Resté seul à Saint-Polten, M. de Leuville rallia l'infanterie de M. de la Fare à Siernig et, désormais à la tête des 3 brigades d'infanterie de l'armée, continua sa route sur Enns, où il arriva le 6 novembre par Molk, Pochlarn, Neumarckt, Amstetten et Strengberg. Dans cette marche, il ne cessa d'être inquiété par les hussards autrichiens alors commandés par un partisan d'une audace inouïe et d'une habileté consommée, le lieutenant-colonel Mentzel (1).

Constamment sur nos talons entre Saint-Polten et Enns, par trois fois il poussa l'audace jusqu'à prononcer sur nos troupes de véritables attaques, le 30 octobre à Saint-Polten, le 1er novembre à Mölk, le 3 à Erlaf. Elles furent repoussées avec succès; elles n'en produisaient pas moins un effet funeste pour nos troupes (2).

Pendant que notre armée se repliait ainsi sur Enns, pour de là gagner la Bohême, le maréchal Neuperg, libre de ses mouvements par suite du traité secret d'Ober-Schnellendorf, avait quitté le 16 octobre les bords de la Neiss et se rapprochait de Vienne. Le 24 octobre, alors que les Bavarois de M. de Törring jetaient leur pont sur le Danube à Krems, il était arrivé à Olmutz, en passant par Ziegenhals, Freudenthal et Sternberg. Son armée, grâce à divers renforts reçus après la bataille de Molwitz, était encore en assez bon état; elle ne comptait pas moins de 30 à 35,000 hommes, tous bien équipés et armés, mais rebutés du mauvais succès de la campagne, découragés et mécontents de leur général qu'ils accusaient d'incapacité ou de trahison.

M. de Neuperg, d'après les instructions de la cour de Vienne,

(1) Né à Leipzig de parents de basse condition, en 1698, il servit sous Auguste le Fort, roi de Saxe et de Pologne, en Russie, et sous la reine de Hongrie. C'était un des plus déterminés partisans qu'on eût encore vus. Ayant, au sortir d'un dîner donné par le comte de Barenklau, insulté les Français postés sur le Rhin, nos canonniers pour réponse lui adressèrent un boulet qui lui effleura le bas ventre; il expira le lendemain matin. Sur son lit de mort, il exprima le regret de n'avoir pu exécuter le dessein qu'il avait formé depuis longtemps, de traverser la France avec ses hussards, de pénétrer dans Paris et d'y lever une énorme contribution de guerre. (Vehse, *Geschichte des Œstreichischen Hofs und Adels*, t. VII.)

(2) Le 30 octobre, le comte d'Estrées écrivait au marquis de Breteuil : « Quoique la cavalerie du roi soit encore en bon état, elle a été extrêmement fatiguée depuis quinze jours, soit par les marches, soit par les détachements. Je puis vous dire avec vérité qu'il y en a toujours plus du tiers de commandé ; si cela dure, on en verra bientôt le bout. »

devait régler ses mouvements sur ceux de l'électeur de Bavière, et couvrir avant tout la capitale de l'Autriche; il résolut, à partir d'Olmutz, de marcher droit sur Saint-Polten où il nous supposait encore.

Après avoir donné quelques jours de repos à ses troupes fatiguées de leurs longues marches et contremarches, il se mit en route dans cette direction le 1er novembre, sur six colonnes et campa le même soir à Mesritz. Le lendemain 2, il pousse jusqu'à Eibenschutz, et le 3 il arrive à Weimislitz, un peu au-dessus de Kromau, où il s'arrête, ayant reçu avis de la levée du camp de Saint-Polten, de notre retraite précipitée sur la ligne de l'Enns et de nos mouvements dans la direction de Prague.

Cependant le cabinet de Vienne ne s'était pas endormi en face du danger. Grâce aux levées des Hongrois, il avait mis sur pied toute une nouvelle armée, alors en pleine marche pour joindre M. de Neuperg. C'était plutôt une multitude; hussards, pandours, talpaches, varasdins et autres formaient un assemblage incohérent de corps irréguliers et bizarrement accoutrés, mais c'était une force redoutable par son patriotisme fanatique. Le grand-duc de Toscane lui-même se mettait à la tête de ces troupes à demi sauvages. Parti des environs de Presbourg, il marche à grandes journées sur Znaïm, et y arrive le 7.

Il y fut joint le jour même par les régiments d'infanterie de Waldeck et de Mölk, conduits par les généraux Geisruck et Tornaco, sortis de Vienne à la nouvelle de la retraite de M. de Leuville, et qui lui amenèrent un train d'artillerie de 20 pièces de canon, quelques mortiers, avec une quantité considérable de poudre et de boulets; il opère, les 8 et 9, sa réunion avec les troupes de M. de Neuperg qui, après avoir séjourné quatre jours à Weimeslitz, campèrent à côté de ses Hongrois à Znaïm.

La concentration opérée, le grand-duc prit le commandement supérieur de toute l'armée, avec M. de Neuperg sous ses ordres. Cette armée ne comptait pas moins de 18 régiments d'infanterie (1),

(1) Soit 36 B. (François de Lorraine, Charles de Lorraine, Daun, Bade-Bade, Stahrenberg, Gotha, Brown, Grune, Maximilien de Hesse, Ogilvy, Wurmbrand, Mercy, Hanach, Thungen, Collowrath, Molck, Waldeck, Schulembourg, chacun de 2 B.).

13 de cuirassiers (1), 6 de dragons (2) et 6 de hussards (3), qui formaient un effectif de plus de 80,000 hommes.

Le grand-duc ne s'arrêta pas longtemps à Znaïm. N'ayant plus rien à redouter de ce côté de Vienne, il se dirige sur Prague; là paraissaient devoir se concentrer tous nos efforts, et il lui importait de secourir au plus tôt cette ville, sous peine de voir la Bohême presque entière tomber entre nos mains. Il lève son camp, le 10, et se transporte à Jaispitz. De là, pour frayer la route à son armée, il lance dès le lendemain en avant tous ses hussards aux ordres du général Nadasty avec ordre de s'emparer de Neuhaus, poste situé sur la route de Prague, dans les environs duquel nous avions déjà quelques détachements.

Notre armée du Danube était concentrée alors à Budweis, du moins en majeure partie ; en dehors des Baravois de M. de Törring, qui occupaient la Luschnitz entre Wesely et Tabor depuis le 6 novembre, et des 4 compagnies du régiment de Berry convoquées par M. du Brocard à Teyn à la même époque, nous avions poussé effectivement un détachement sur Wittingau et fait occuper Neuhaus par un parti tant français que bavarois, aux ordres de M. de Bonnaire, lieutenant-colonel du régiment de hussards Berchiny. Un premier engagement devait fatalement se produire à ce moment entre les deux armées.

Pendant son court séjour à Enns (1er au 3 novembre), l'électeur avait réglé les dispositions à prendre pour couvrir la haute Autriche contre les tentatives de l'ennemi sur cette province après le départ de l'armée. Cette mission, d'après les projets convenus avec la France, appartenait en entier aux soldats bavarois; mais presque tous les régiments disponibles de l'électeur étant alors ou sur le Luschnitz avec M. de Törring, ou sur la route de Prague avec M. de Minutzi, il fut convenu que provisoirement sur l'Enns resterait une brigade française d'infanterie avec un peu de cavalerie. On désigna à cet effet la brigade de Touraine (Touraine et Royal-Vaisseaux) et le régiment de cavalerie du Rumain. M. de Ségur,

(1) Scher, Lanthiéri, Cordona, Hohenembs, Pozasky, Berkenfeld, Hohenzollern, Diemar, Saint-Ignon, Caraffa, Bernes, Charles Palfy, Lubomirsky, formant 35 E.

(2) Althau, Lichtenstein, Bathiani, d'Olloné, Wurtemberg, Romer, de 4 E. chacun; soit 24 en tout.

(3) Desossi, Ghilani, Spleni, Caroli, Ozecky, Pestwermazai.

qui n'avait pu suivre l'armée à Saint-Polten, par suite d'une chute de cheval, fut investi du commandement de ce petit corps détaché, auquel devaient plus tard se réunir les troupes de M. du Châtel, alors occupées sur les frontières du Tyrol, et celles de M. de Minutzi qui, en vertu des conventions, recevait, le 26 octobre, l'ordre de se rabattre sur la haute Autriche et de couvrir les frontières de Bavière du côté de la Styrie. Puis l'Électeur, en quatre jours par Pregarten, Freystadt, où l'on resta le 6 novembre, et Koplitz, arriva avec le comte de Saxe (1) à Budweis, où il rallia la brigade du Roi-cavalerie. Il y resta trois jours, peu rassuré sur la tournure des événements; la nouvelle du grand-duc à Znaïm avec 80,000 hommes était de nature, en effet, à lui inspirer les craintes les plus légitimes. Et, pour tenir tête à l'armée si nombreuse de ses ennemis, même après l'arrivée de M. de Leuville qui à ce moment franchissait seulement le Danube, il ne pouvait mettre en ligne plus de 13 à 18,000 hommes. Justement effrayé des périls d'une telle situation, et peut-être inspiré d'une sorte de pressentiment des malheurs que la perte de Budweis entraînerait pour nous, il songe un moment à différer ses projets immédiats sur Prague, à concentrer toutes ses forces sur la Luschnitz, et à opposer aux 80,000 hommes du grand-duc une armée moitié moindre, il est vrai, mais compacte. Grâce à la force des positions, elle serait en état de ne pas se laisser entamer, d'user les efforts des Autrichiens, de leur interdire à eux-mêmes la route de Prague et de les forcer enfin à une action décisive dans laquelle ils perdraient une partie de leurs avantages, les bandes hongroises n'étant point propres à ces sortes d'opérations. Dans cette pensée, il presse la marche de M. de Leuville, qui devait lui amener d'Enns les deux brigades d'infanterie de Navarre et de la Marine avec toute la cavalerie qu'il n'avait pas emmenée avec lui à Budweis; il écrit à M. de Gassion, alors en pleine marche sur Prague, de venir le joindre au plus tôt avec toutes ses troupes.

M. de Gassion reçut sa lettre, le 10 novembre, au camp de Zebrak. Fort déconcerté par cet ordre inattendu en complète opposition avec les instructions reçues de Versailles, qui prescrivaient

(1) Il avait sous ses ordres 20 E. et 1 B. (carabiniers, dragons, et régiment de Beauce).

de ne se détourner sous aucun prétexte de la route sur Prague, il ne voulut pas cependant prendre sur lui seul la responsabilité d'une désobéissance et consulta les lieutenants généraux de son armée, MM. de Polastron et de Clermont-Tonnerre, sur ce qu'il devait faire. Ces trois officiers, ayant tenu conseil, tombèrent d'accord qu'il ne leur appartenait pas de changer leur destination même en s'autorisant des ordres de l'électeur contraires à ceux qu'ils avaient reçus de Versailles, et se prononcèrent en conséquence tous les trois pour la continuation de la marche sur Prague.

M. de Gassion rendit compte de cet incident à Versailles, où sa conduite fut approuvée. Il fit en même temps connaître sa détermination à l'électeur de Bavière, qui, ne pouvant agir autrement, se décide à rejoindre les troupes de M. de Gassion, abandonnant à l'armée de M. de Leuville, sur le point d'arriver, le soin de tenir la ligne de la Luschnitz, de menacer le flanc du grand-duc et de protéger les communications avec M. de Ségur. Il partit donc le 11 novembre sous l'escorte du comte de Saxe (1), parcourut en quatre jours la route de Budweis à Prague et par Frauenberg, Teyn, Piseck et Pzibram, laissant à Königsaal, le 18 novembre, la majeure partie des troupes, continua sa route presque seul avec M. de Champigny, escorté de quelques cavaliers et du régiment d'infanterie de Beauce; le soir même du 19, il couchait à Horzelitz où était le corps de M. de Gassion à peine arrivé. Cependant M. de Leuville, qui débouchait à Enns le 6 novembre, avait passé le Danube sur le pont de bateaux de Krems qu'on avait fait remonter et assujettir en aval d'Enns vis-à-vis de Mauthausen.

Un jour de repos donné à ses troupes, il commence son mouvement sur Budweis le 8 au matin, s'ébranle avec sa première colonne, composée de la brigade d'infanterie de Navarre et de la brigade de cavalerie de Royal-Allemand, et couche le même jour à Prégarten, le 9 à Freystadt, où il séjourne le 10, le 11 à Koplitz, le 12 à Budweis, où il s'arrête.

(1) Le comte de Saxe amenait avec lui la brigade du Roi-cavalerie, les carabiniers, 3 régiments de dragons (Mestre-de-camp, Dauphin et Armenonville) et le régiment d'infanterie de Beauce, en tout 16 E. de cavalerie, 12 de dragons et 1 B. Le régiment de Royal-dragons, qui dans l'intervalle arrivait de Linz à Budweis, à la suite de l'artillerie de M. de Brocard, escortait le trésor et formait l'arrière-garde.

La 2e colonne (M. d'Aubigné), la brigade de la Marine et le reste de la cavalerie le suivirent à un jour d'intervalle.

Partie d'Enns le 9, elle est le 13 à Budweis.

L'électeur de Bavière l'avait quittée depuis deux jours, laissant ses instructions à M. de Leuville. Elles lui prescrivaient de ne pas le suivre dans son mouvement sur Prague, mais de s'arrêter à Budweis, et de se maintenir énergiquement dans cette position qu'à tout prix il était essentiel de conserver, afin de protéger nos communications avec Enns et Linz d'où nous tirions sans cesse des munitions et des vivres. En dehors de la route de Pilsen à Amberg, elles constituaient notre seul débouché comme notre seule ligne de retraite. M. de Leuville (1) prit ses dispositions en conséquence. Il tint le gros de son armée rassemblé à Budweis, laissant les Bavarois et M. de Törring aux avant-postes de Wesely et à Tabor, envoie à Teyn le reste du régiment de Berry rejoindre les 4 compagnies de ce régiment que M. de Brocard y avait déjà fait avancer depuis le 6 novembre. Il pousse son artillerie à Teyn et à Piseck, occupe sur la droite des Bavarois le poste de Wittingau avec un détachement et jette au delà de la Luschnitz plusieurs partis avancés, dont l'un, celui de M. le lieutenant-colonel de Bonnaire, occupait la ville de Neuhaus, barrant la grande route de Prague sur laquelle s'avançait l'armée du grand-duc.

Notre front de défense dessinait ainsi une ligne convexe demi-circulaire, couverte à l'extérieur par la Luschnitz, adossée d'un côté aux montagnes du Manhartsberg, de l'autre à la Moldau. Les abords en étaient bien éclairés par nos partisans, et la position de la réserve, placée au centre et à bonne portée, permettait de porter rapidement des secours sur les points attaqués. C'était une position des plus solides.

Nos convois de munitions et de vivres défilaient en arrière à destination de Prague. M. du Brocard arrivait le 26 octobre avec l'artillerie de l'armée et quelques voitures de poudre et de farine. La plus grande partie des convois suivait, mais d'autres restaient encore en route. Ces derniers n'arrivant pas et de graves événe

(1) Leuville (Louis-Thomas du Bois de Fiennes, marquis de), né le 24 septembre 1668, mousquetaire en 1688, maréchal de camp le 8 mars 1718, lieutenant général le 22 décembre 1731; mort le 3 avril 1742 au siège d'Egra.

ments paraissant imminents, on détache de Budweis, le 15, toutes les voitures et on embarque tout le matériel sur la Moldau et la Wottawa à Teyn et à Piseck, par la nécessité de gagner Prague le plus rapidement possible. Les moyens de transport manquaient; les quelques bœufs qu'on employait à ce service, harassés de fatigue, tombaient en route; les gens du pays requis pour les conduire se sauvaient à la première occasion; en présence des difficultés de toutes sortes qui surgissaient, il fallut abandonner une partie des voitures et noyer des chargements de poudre entiers dans la Moldau, faute de pouvoir trouver sur place de nouveaux moyens de transport que les habitants, encouragés par le voisinage de l'armée du grand-duc, nous cachaient à l'envi.

Après cet embarquement du 15 novembre, il ne parvint plus que deux convois à Budweis. L'un, chargé de poudre et de vivres, le 17, est envoyé de suite à Piseck, où il put encore s'embarquer le 18; l'autre, composé de matériel d'artillerie, le 19, n'en partit qu'avec l'armée. Quelques jours après le passage de ce dernier convoi, la route de Freystadt restait coupée par les coureurs autrichiens.

Pendant cette période du 15 au 19 novembre de graves événements s'étaient passés sur la Luschnitz. M. de Nadasty, parti le 11 de Jaispitz avec un gros corps de hussards, paraissait le 12 devant Neuhaus, pour s'assurer de ce poste qui, s'appuyant à un château fort, pouvait, s'il était bien défendu, barrer longtemps la route de Prague à l'armée du grand-duc. Ignorant qu'il fût occupé par nos soldats, le général Nadasty, sans le reconnaître, envoie pour marquer l'emplacement du camp un officier et une dizaine de hussards, qui, s'avançant inconsidérément, se virent tout à coup entourés par nos cavaliers et tombèrent sans résistance aux mains de M. de Bonnaire, arrivé de la veille à Neuhaus.

Mais bientôt débouchèrent par centaines les cavaliers ennemis, M. de Nadasty à leur tête, qui, ne voulant pas laisser à M. de Bonnaire le temps de se reconnaître et de se fortifier, ordonne l'attaque. Ses hussards s'avancèrent bravement, furent repoussés, puis reprirent l'avantage, grâce à l'arrivée des croates du lieutenant-colonel Prasinski. Ils forcèrent M. de Bonnaire à abandonner la ville et à se réfugier dans le château, l'y poursuivirent jusqu'à ce qu'enfin nos soldats, ayant épuisé leurs munitions, demandèrent à capituler. Une portion pourtant put s'échapper; ceux demeurés au château,

furent faits prisonniers de guerre, avec 25 officiers au nombre desquels M. de Bonnaire, lieutenant-colonel de Berchiny.

Le grand-duc suivait de près M. de Nadasty. Parti de Jaispitz le 13 novembre, il campait le 14 à Zlabrugs, le 15 à Königsegg, à Neuhaus le 16, au lendemain du jour où ses hussards s'en étaient emparés. Il ne resta qu'une journée à Neuhaus; le 18, il en repartit par la route de Tabor et campa avec toute son armée (1) dans la plaine de Kardas-Razeschitz, à proximité de Luschnitz.

C'était sur M. le maréchal de Törring, toujours à Wesely et à Tabor, qu'allait vraisemblablement porter l'effort de l'ennemi. Il n'eut pas le courage de l'attendre. Prétextant son infériorité numérique, malheureusement trop réelle, il avertit M. de Leuville qu'il ne se considérait pas comme en état de résister avec succès à une attaque des Autrichiens, et le prévint qu'il abandonnait ses positions sur la Luschnitz et se retirait sur la Moldau, estimant que, dans la situation actuelle, une retraite opportune était préférable à une défaite assurée. En vain, prévoyant les conséquences désastreuses de cette retraite, M. de Leuville le supplia-t-il de revenir sur sa détermination, l'assurant que les Français se porteraient en force sur Wittingau pour l'appuyer; M. de Törring ne voulut rien entendre (2).

Il rassembla ses troupes dans la soirée, et le 19 au matin s'établit à Teyn, derrière la Moldau.

Ce mouvement découvrait absolument notre poste de Wittingau, à même désormais d'être tourné par sa gauche; le parti de le replier fut donc pris dès le 19. Pendant sa marche sur Budveis, la plus grande agitation régnait au camp français. La résolution inattendue de M. de Törring était jugée sévèrement, et personne ne se dissimulait la situation critique de l'armée. La ligne de la Moldau, en effet, de-

(1) Augmentée depuis le départ de Znaïm de 3,000 hommes ramenés par le prince de Lobkowitz et des 3,000 de M. de Palfy.

(2) Cette guerre se transporta tout à coup au milieu de la Bohême, dans un pays tout nouveau pour l'armée et plus éloigné de nos frontières qu'aucun de ceux où elle avait eu à agir jusqu'alors. Tout réussit aussi longtemps que l'armée marcha en avant : mais rien n'était préparé pour la maintenir dans sa conquête. On avait compté sur la bonne volonté de la Prusse et de la Saxe, mais toutes deux avaient préparé leur paix avec l'Autriche; de sorte qu'abandonnés à nous-mêmes, sur une terre que nous avions ravagée, nous fûmes contraints de nous enfermer dans Prague.

vait être d'une défense bien plus difficile que celle de la Luschnitz; en outre, sa possession n'empêchait pas l'ennemi de s'étendre au sud pour couper la route de Freystadt, ou au nord pour se porter sur Prague. Était-il dès lors prudent de chercher à s'y maintenir?

M. de Leuville, très indécis dans une conjoncture aussi grave, ne voulut pas prendre sur lui seul la responsabilité d'une résolution contraire aux ordres de l'électeur; il réunit en conséquence un conseil de guerre pour avoir l'avis des officiers généraux. Ceux-ci, d'un commun accord, déclarèrent que, dans leur opinion, la retraite des Bavarois ne permettait plus de garder Budweis. Comme la route de Prague, par l'abandon de la ligne de la Luschnitz, devenait ouverte à l'armée du grand-duc qui, sans nul doute, allait se porter à marches forcées, par la rive droite de la Moldau, au secours de cette ville, il ne restait d'autre parti que de donner à nos troupes la même direction par la rive gauche, de manière à rejoindre M. de Gassion, et à lui apporter un secours bien nécessaire dans le cas probable où il serait obligé de livrer aux forces bien supérieures du grand-duc une bataille sous les murs de Prague. Ordre de départ donné pour le 20, l'armée française passe la Moldau, brûle le pont, et le lendemain, à Protiwin, joint les Bavarois, qu'elle emmène par Piseck, Mirowilz, Mitin, Dobritz et Mnisek à cinq lieues de Prague; on y apprit en arrivant (26 novembre) la prise de la ville. Le grand-duc avait perdu du temps, il était resté cinq jours à Kardas-Razeschitz, jusqu'au 23; il ne croyait pas aux dépêches alarmantes. Prague pourtant, selon lui, devait résister à un coup de main, et, chasseur passionné, il s'était attardé aux belles chasses des forêts de Bohême, pensant n'avoir pas besoin de surmener ses troupes.

Peut-être aussi crut-il nécessaire, avant de prendre la route du nord et de marcher sur Prague, de s'assurer de toutes les positions que nous abandonnions autour de Budweis, de couper la route de Freystadt, d'occuper les gorges et défilés du Manhartsberg et d'intercepter ainsi toute communication entre notre armée de Bohême et celle sur le Danube aux ordres de M. de Ségur. Toujours est-il qu'il détacha le 20, de son camp de Kardas-Razeschitz, des troupes qui entrèrent à Budweis, à Piseck (1), à Protiwin, à mesure que

(1) Piseck, située sur un torrent descendu de la Sammawa, partie méridionale du Bohmerwald, dans une contrée de forêts et de châteaux forts.

nous évacuions ces postes, qui s'y emparèrent des nombreux approvisionnements de guerre et de bouche que nous n'avions pu emmener, et qui, poussant jusqu'à Freystadt, refoulèrent au sud les compagnies franches de Jacob, Pauly et Duchemin laissées sur nos derrières pour la protection des convois et qui, coupées ainsi de l'armée de M. de Leuville, furent obligées de se rejeter sur le Danube et d'aller rejoindre les troupes de M. de Ségur.

Mais cette opération ne peut justifier l'inaction du grand-duc à Kardas-Razeschitz. Des troupes légères suffisaient pour atteindre le but; il fallait envoyer à grandes journées à Prague, dont le gouverneur l'appelait à son secours, et s'il eût agi ainsi, le grand-duc rendait impossible le coup d'audace qui livrait à ses ennemis la capitale de la Bohême et leur donnait désormais dans cette province un point d'appui de premier ordre. Par une sorte d'illusion sur la gravité de la situation, il commit alors une grande faute qui faillit tout compromettre et dont les conséquences ne furent réparées que par l'habileté de son successeur et les fautes que plus tard commirent à leur tour ses adversaires. Tant il est vrai qu'à la guerre il est toujours dangereux de croire qu'on a du temps devant soi; c'est là surtout que la promptitude dans l'exécution est aussi nécessaire que l'habileté dans la conception.

Cependant, après s'être reposée quatre jours à Kardas-Razeschitz, l'armée autrichienne se mit en route le 23, passa par Sobieslau et campa le soir à Tabor, l'ancienne citadelle des hussites, alors bourg ruiné au pied d'une colline couronnée d'un vieux château. Elle y resta jusqu'au 25. Mais à partir de ce moment, les nouvelles de Prague se succédant de plus en plus alarmantes, elle force sa marche, traverse Miltschin, Wotitz et arrive le 26 à Beneschau et Borzitsch. Son avant-garde, composée de 10,000 hommes sous les ordres du lieutenant-feld-maréchal comte de Collovrath, s'avance jusqu'à Stierdzick, précédée d'une pointe de 3,000 croates et d'une nombreuse cavalerie qui, presque en vue des murailles de Prague, apprit que la ville était emportée. L'armée s'arrêta.

C'était le corps de M. de Gassion qui, laissé à Pilsen le 1er novembre, venait, le 26, de s'emparer de Prague. Par suite de la rentrée en ligne de la brigade d'Anjou et de l'arrivée de quelques renforts amenés par M. de Polastron, il comprenait alors 21 B. et 32 E. (les brigades de Piémont, du Roi, d'Anjou et le régiment de Marsay);

mais son organisation première était changée. La division du Chayla avait été dissoute, les régiments répartis dans les autres divisions, sa cavalerie incorporée dans la division de Clermont-Tonnerre, son infanterie donnée à M. de Polastron. Ces modifications s'étaient produites du 1er au 6 novembre, au fur et à mesure de l'arrivée à Pilsen, par les troupes qui devaient s'y réunir.

Cette concentration à peine opérée, M. de Gassion avait marché; M. d'Armentières reprit les devants avec une forte avant-garde. Parti le 6 novembre de Pilsen, il occupait successivement Rokitzau le 6, Mauth le 7, Zebrak le 8, et arrivait le 9 à Beraun où, avec sa division, M. de Gassion le rejoignait le 11, après avoir, le 10, à Zebrack, tenu un conseil de guerre et fait savoir à l'électeur que les instructions de Versailles ne lui permettaient pas de se détourner de Prague.

Le camp des Français fut placé en arrière de la rivière de Béraun sur la rive droite. MM. de Polastron et de Clermont-Tonnerre rallièrent le 12 et le 13, puis toute l'armée franchit la rivière et campa le soir sur la rive gauche, à cheval sur la route de Prague.

Dès le lendemain, 14, les abords de la ville sont reconnus par MM. de Gassion, de Polastron et de Clermont-Tonnerre, partis à cet effet de Beraun sous l'escorte de M. de Brissac. Puis l'armée s'ébranle le 19 et campe à Horselitz, où la rejoint l'électeur de Bavière, arrivé le 19 à Königsaal avec la cavalerie du comte de Saxe. Celle-ci reste sur la Moldau, renforcée d'un corps de 1,500 hommes d'infanterie aux ordres de M. de Ximénès, pour y protéger la construction d'un pont de radeaux jeté à quelques kilomètres en aval de cette ville; nos troupes pourraient ainsi déboucher sur la rive droite et compléter à l'est l'investissement de Prague. On se porte alors en avant de manière à resserrer de suite la ville à l'ouest. La cavalerie de M. de Clermont-Tonnerre fut laissée sur les derrières au camp d'Horselitz; l'infanterie, le 20, dresse ses tentes sur les hauteurs en vue des remparts. L'électeur, avec les troupes de M. de Polastron, s'établit à Mothol; M. de Gassion, avec sa division, prend position à Ginonitz. A ce moment arrivaient les troupes saxonnes. Elles étaient depuis longtemps à Pirna, et depuis longtemps aussi Auguste II hésitait entre la marche en avant qu'il lui fallait faire pour avoir droit à sa part des dépouilles de l'Autriche (1), ou la défense de son pro-

(1) Convention avec la France et la Bavière du 19 septembre 1741.

pre territoire, car il redoutait Frédéric qu'il savait peu scrupuleux et capable de s'agrandir même aux dépens d'un allié. Il faillit même prendre le second parti, après l'ordre de marche donné. Mariè-Thérèse, comme c'était prévu, avait publié le traité d'Ober-Schnellendorf et envoyé à M. de Belle-Isle un émissaire, le sieur Koch, pour traiter de la paix. Il fut éconduit et s'en vengea en publiant la nouvelle d'une invasion prochaine de la Lusace par les Prussiens. Heureusement, le C[te] de Podevils, ministre des affaires étrangères de Frédéric, vint à temps rassurer M. de Belle-Isle et le C[te] de Brühl, ministre d'Auguste, en affirmant l'attachement de son maître aux intérêts de la coalition, et l'ordre de départ fut donné.

L'armée (1) quitte donc les environs de Pirna dans les premiers jours de novembre par la rive gauche de l'Elbe. Elle forma, pour passer les défilés de l'Erzgebirge, trois colonnes parallèles : la première par Neustadt, la seconde par Zinwald et Toplitz, la troisième par Bienenhofen et Aussig; toutes trois dans la direction de Lobositz.

L'armée, forte de 20,000 hommes environ, comprenait 21 B. d'infanterie (2) et 33 E. de cavalerie (3), un bataillon d'artillerie avec un train considérable et des uhlans (4).

Les premiers détachements arrivèrent à Leitmeritz le 9 novembre; mais le gros des troupes ne parut que quelques jours plus tard, retardé dans sa marche par un temps affreux et par les difficultés du passage des montagnes, surtout dans les défilés de

(1) L'armée saxonne était sous les ordres du comte de Rutowski, le chevalier de Saxe commandait la cavalerie; tous deux frères du comte Maurice de Saxe. Le comte de Cosel, à la tête du régiment saxon de Cosel, était également fils d'Auguste II, roi de Pologne.

(2) 11 régiments (Leib-Regz, 1 B., 1[er] et 2[e], les gardes, la Reine, Prince-Xavier, Weissenfels, Cosel, Frankenberg, Niesemeuschel, Schomberg, Allenbeeh, 2 B. chacun).

(3) 13 régiments (gardes du corps (trabans), 4 E.; carabiniers, 4; Leib-Regz (grenadiers), 2; Prince-Royal, Maffu, Haudring, Schinckwetz, Gersdorf, Obyrn (cuirassiers), 3; Schlichting, Rechenberg (dragons), 2 chacun; uhlans, 6; chevaux-legers, 1).

(4) Ces hulans ou uhlans sont montés sur des chevaux cosaques de petite taille, mais infatigables. Ils sont armés d'un sabre et d'une espèce de demi-lance, qu'ils nomment *corpikgen*, au bout de laquelle est une banderole taillée en flammette, avec quoi ils font un bruit qui effraye les chevaux de l'ennemi, et dont ils se servent aussi avantageusement pour percer le cavalier.

Boskobohla. Enfin, après un court repos employé à jeter des ponts sur l'Eger entre Budin et Hortowitz, les Saxons franchirent cette rivière, le 16, et s'avancèrent sur Prague à petites journées. Le 20, leurs avant-postes donnaient la main aux détachements de l'armée de M. de Gassion ; le 23, le gros de leurs forces arrivait à Tursko ; le 24, à Rostok, mais sans artillerie, celle-ci restée en arrière à Budin, faute de chevaux pour l'atteler.

Telle était autour de Prague la situation au 24 novembre. Le C[te] de Saxe, avec ses 24 E. et les 1,500 fantassins de M. de Ximenés, occupait Konigsaal et y jetait un pont de bateaux sur la Moldau. M. de Gassion, posté à Ginonitz, et l'électeur, placé à Mothol avec les troupes de M. de Polastron, resserraient la place à l'ouest, et les Saxons, à Rostok, complétaient l'investissement au nord. La cavalerie de M. de Clermont-Tonnerre était en réserve vers Horselitz et Unhost avec le quartier de M. de Clermont-Tonnerre, et l'armée de MM. de Leuville et de Törring, en marche sur Prague, côtoyait la Moldau et campait à Mitin. Un corps de 10,000 Prussiens, formé des troupes que Frédéric, après le traité d'Ober-Schnellendorf, avait envoyées se cantonner en Bohême, aux ordres du prince Léopold d'Anhalt, s'était assemblé vers Jungbuntzel, et avait paru depuis le 16 aux environs de Brandeis sur le cours supérieur de l'Elbe. Le grand-duc avec M. de Neuperg n'avait pas encore quitté Tabor.

La garnison de Prague, avec les renforts jetés par M. de Lobkowitz à son passage sous ses murs le 6 novembre, ne se composait que de régiments de Seckendorf, de Wallis et d'Ogilvy, le reste formé de quelques débris des régiments de Botta et de Braun, de hussards et d'artilleurs; occupant en outre le château de Wischrad. Mais, en outre de ces troupes régulières, le gouverneur de la place, M. d'Ogilvy, disposait pour la défense de quelques corps de milices locales, formées de bourgeois et d'étudiants enrégimentés et armés à la hâte. La place est commandée de tous côtés par les hauteurs qui l'entourent. Les remparts, à forme bastionnée, n'étaient pas en mauvais état, étaient bien flanqués et extrêmement élevés; mais les abords n'étaient pas protégés, le fossé était à sec sans chemin couvert ni contrescarpe revêtue pour empêcher l'assaillant de parvenir jusqu'au pied même des murailles. Le château de Wischrad n'était ni mieux situé ni mieux défendu. Néanmoins, malgré

toutes ces défectuosités, la place, si elle ne paraissait pas pouvoir tenir longtemps contre une attaque en règle avec de l'artillerie, semblait parfaitement à l'abri d'un coup main.

La situation des Français et des Saxons était critique. Dans quelques jours le grand-duc arrivait. Au risque d'un échec et d'une retraite qui en serait la conséquence, devait-on tenter d'emporter Prague par surprise; fallait-il attendre l'artillerie pour en faire le siège régulier, ou, en se contentant d'investir la ville, passer en force sur la rive droite et livrer bataille en avant de la ville, après avoir rallié M. de Leuville?

L'électeur était indécis ; M. de Saxe, entre autres, penchait pour livrer bataille; mais la plus grande partie des officiers généraux, trouvant que c'eût été pousser trop loin la témérité que de combattre avec une rivière à dos et une place ennemie derrière soi, pensaient avant tout à s'emparer de Prague, dont la possession devait décider du sort de la Bohême et où l'armée trouverait des approvisionnements considérables, place d'arme importante, entrepôt admirable, point d'appui nécessaire aux opérations ultérieures; et comme ils ne croyaient pas à la possibilité de la réussite d'une attaque par surprise, ils penchaient pour que l'armée se retranchât sur la Moldaw, s'entourât d'une ligne de contrevallation sur la rive gauche, de manière à résister à tous les efforts des troupes du grand-duc au dehors, pendant que le siège régulier de la place suivrait son cours. Les partisans d'une attaque de vive force insistaient, de leur côté, sur les périls d'une telle ligne de conduite qui, passant brusquement à la défensive absolue, affaiblirait le moral de notre armée et diminuerait notre prestige extérieur; ils représentaient que les longueurs d'un siège laissaient d'ailleurs prise à bien des éventualités autrement redoutables pour nous qu'un échec dans un assaut; d'ailleurs, l'assaut leur paraissait avoir toutes chances de réussite, d'après la faiblesse de la garnison, l'état des fortifications, et ce qu'on pouvait espérer aussi d'intelligences dans la place annonçant le médiocre concours des habitants à la garnison. Ainsi pensait M. de Saxe.

On sait quelles hésitations le comte de Saxe eut à vaincre pour obtenir qu'on suivît son avis; encore le dut-il aux représentations de M. de Schmettau, que nous avons déjà vu si influent auprès de Charles-Albert, et à la déclaration de M. de Rutowski, que les

Saxons attaqueraient seuls, si les Français ne le voulaient faire (1). Force fut donc de les aider, au moins par une fausse attaque, que l'ardeur du général français rendit la plus efficace. La ville fut prise.

M. le comte de Rutowski au roi de Pologne.

« 26 novembre.

« Comme on avait reçu plusieurs avis que l'armée autrichienne, commandée par le grand-duc de Toscane, était en marche vers Prague, on résolut de ne plus différer à attaquer la ville d'assaut. La nuit du 25 au 26 de ce mois fut fixée pour cette expédition. On avait d'abord eu dessein de commencer l'attaque du côté de la rivière, près du couvent des jésuites; mais, sur le rapport d'un déserteur, on se détermina à l'entreprendre du côté de la porte Caroline. Il avait été convenu avec l'électeur de Bavière qu'une partie des troupes françaises sortirait de ses tranchées à une heure après minuit, pour former une fausse attaque du petit côté de la ville, pendant que le comte Maurice de Saxe attaquerait la ville neuve, et que les troupes saxonnes, de leur côté, formeraient deux véritables attaques, l'une sur les deux îles qui sont sur la rivière, du côté de la ville neuve, et l'autre du petit côté de la ville, près de la porte Caroline.

« Nous commençâmes notre attaque à quatre heures du matin. Elle fut exécutée par toutes les compagnies de grenadiers, qui formaient 4 B., et qui étaient commandées par les lieutenants-colonels Sehdens, Schlegel, Gersdorff et Carlowitz. Ils étaient suivis de travailleurs couverts par un détachement d'infanterie, divisés aussi en quatre B., sous le commandement des colonels Natzmar et Franckenberg, et des lieutenants-colonels Crousaz et Watzdorff. Le colonel comte de Cosel, qui conduisait cette attaque, descendit dans le fossé à la tête du premier B. des gre-

(1) Le comte de Rutowski, qui commandait les Saxons, fixa les incertitudes de l'électeur en lui faisant dire, le 24, qu'il attaquerait seul avec les troupes du roi son maître, quand même, de notre côté, on ne lui prêterait aucun secours. On n'a pu lui refuser de favoriser son entreprise en tentant, par de fausses attaques, de détourner l'attention de la garnison.

nadiers, le passa et fit placer les échelles à l'autre côté. Il fut d'abord repoussé par un feu très vif des assiégés. Il ramena son monde et attaqua une seconde fois avec tant de vigueur, qu'il parvint enfin, avec son B., jusqu'au haut du rempart. Les trois autres B. suivirent son exemple. Ce fut pendant que les Saxons essuyaient le feu de la ville, au passage du fossé, que le major général Weisbach fut tué. Le lieutenant général Renard, qui avait pénétré jusqu'à la porte de la ville, l'ayant fait ouvrir, la garnison mit bas les armes et les troupes entrèrent sans aucune résistance. Elles occupèrent aussitôt le grand marché, ainsi que les autres portes et le reste de la ville.

« Les généraux Jasmund et Rockau, qui, avec 9 B., commandaient la seconde attaque à l'autre côté de la rivière, rencontrèrent d'abord beaucoup de difficultés à passer deux fossés, ou canaux, qui les arrêtèrent quelque temps. Cet obstacle fut cause qu'ils pénétrèrent plus tard dans la ville que les autres troupes et particulièrement plus tard que celles de France, commandées par le comte Maurice de Saxe. On n'éprouva point de résistance à ces deux dernières attaques. Vers le point du jour, on porta au comte Rutowski les clefs de la partie appelée le petit côté de la ville. Le nombre des prisonniers qu'on a faits en s'emparant de Prague monte à 3,000. Le commandant avait partagé la garnison sur les remparts. La plus grande partie des troupes réglées se trouvait à l'endroit où les Saxons firent leur attaque. On a fait entrer 5 B. dans le petit côté de la ville. Les régiments de Weissenfels et de Franckenberg ont été mis dans la vieille ville. On a renvoyé le reste des troupes à l'armée. On ne peut donner de trop justes éloges à la conduite que le comte Maurice de Saxe et le lieutenant général Renard ont tenue dans cette expédition, aussi bien que le feu général Weisbach, le colonel Neubauer, les lieutenants-colonels Schmielinski, Nostitz, Poniatowski, Gersdorff, Carlowitz et Diber, et plusieurs autres officiers de moindre rang. »

M. le comte de Saxe au chevalier de Folard.

« 28 novembre.

« Mon cher chevalier, on ne peut que s'instruire en s'entretenant avec vous; car personne ne traite comme vous des choses de la

guerre; je vais vous informer de ce que nous avons fait depuis quelques jours. Je suis arrivé avec ma division, le 18 novembre, à Konigsaal; j'y ai conduit depuis le Danube l'électeur de Bavière; le 20, les Saxons nous ont joints avec 20,000 hommes; le corps de M. de Gassion s'est rendu le même jour devant Prague. J'étais ainsi à la droite, M. de Gassion au centre où l'électeur s'était logé, et les Saxons à la gauche; l'artillerie saxonne pour le siège est restée à Budin, à douze lieues d'ici, faute de chevaux. Les premiers jours se sont passés à reconnaître la place; le 22, j'écrivis la lettre suivante à l'électeur :

« Je suis revenu ici à deux heures du camp des Saxons où V. A. « E. m'avait envoyé, et où j'ai passé la nuit avec 500 grenadiers et « 4 B., à peu de distance de la palissade de Prague, pour attendre « le moment que l'attaque serait commencée sur leur droite, par les « troupes françaises, comme V. A. E. m'avait fait l'honneur de me « le dire, et je ne me suis retiré que lorsque l'arrivée du jour ne « me laissait plus aucune espérance sur cette entreprise.

« L'on m'a remis, à mon arrivée, la lettre que V. A. E. m'a fait « la grâce de m'écrire, et où elle m'ordonne de faire un détache- « ment de 1,000 cavaliers, de 600 dragons et 5 à 600 fantassins, « avec quelques hussards, pour passer la Moldaw et faire arriver « des fourrages pour en faire un magasin à Königsaal. Me serait- « il permis, Monseigneur, de vous représenter que, mon pont sur « la Moldaw n'étant point établi, je courrais risque de perdre ces « troupes si elles étaient poussées, d'autant plus qu'il pourrait très « bien se faire que l'avant-garde de M. de Neuperg fût demain à « notre hauteur; ainsi je ne puis, sans exposer ce corps à un dan- « ger apparent, l'envoyer de l'autre côté de la rivière; car si les « ennemis y sont, ils sont supérieurs; au reste, s'ils n'y sont pas, « un détachement de cavalerie, qui a passé aujourd'hui la Moldaw « avec M. de Beauvau, me paraît suffisant pour obliger les habi- « tants à obéir autant que les voitures du pays pourront fournir; « sur quoi toutefois V. A. E. ne doit pas trop compter, car elles sont « presque toutes occupées pour nos subsistances journalières. Je « ne veux pas entretenir V. A. E. des autres inconvénients qui se « trouvent à faire ce détachement. Je prendrai la liberté de pas- « ser à un détail plus grand sur notre situation : V. A. E. aura la « bonté de se ressouvenir qu'étant à Saint-Polten, j'ai eu l'honneur

« de lui dire qu'il fallait se mettre à cheval sur le Danube à Krems « et y fortifier les deux têtes du pont qui y serait établi; que par « ce moyen nous empêcherions M. de Neuperg de se transporter au « poste important de Tabor et à Prague; ce qui faciliterait au corps « de M. de Gassion et aux Saxons de faire le siège de cette ville, « sans que les ennemis y pussent apporter aucun obstacle, et que « par cette position V. A. E. conserverait la conquête qu'elle venait « de faire de la haute Autriche. V. A. E. a jugé à propos de se retirer « des environs de Vienne, de se rendre à Budweis, et de là devant « Prague; elle se ressouviendra combien j'ai combattu cette der- « nière démarche, et combien j'ai insisté pour qu'elle se portât « à Tabor et qu'on occupât Budweis.

« On s'est pressé, Monseigneur, de venir devant Prague, au lieu « de suivre mon sentiment, que je crois d'une telle importance « que, pour n'y avoir pas adhéré, la perte de la haute Autriche « s'ensuivra, et que nous manquerons la conquête de la Bohême « si, par une conduite prompte, ferme et convenable, l'on ne « répare cette faute.

« Nous avons ici près de 40,000 hommes : il faut dès demain « jeter des ponts sur la Moldaw et marcher au-devant des enne- « mis qui marchent à Prague; avec un tel corps nous ne devons « rien redouter; nous pouvons, d'ailleurs, prendre des positions « qui nous donneront tout le temps d'attendre le corps de M. de « Leuville et vos troupes qui seront ici dans six jours; pour lors « nous serons supérieurs aux ennemis en nombre, et sans doute « en qualité de troupes. La prise de Prague, celle de la Bohême, « la conservation de la haute Autriche, celle de vos propres États « et de l'armée seront une suite de cette démarche; j'ose assurer « V. A. E. que, si elle diffère à prendre ce parti, le manque de « subsistances l'obligera d'abandonner la Bohême et de se retirer « dans la Bavière où le même défaut de subsistances fera périr les « troupes françaises et les siennes.

« Pardonnez si j'ose prendre la liberté de vous faire ces repré- « sentations; mais je les ai crues nécessaires, parce qu'il m'a paru « qu'on inclinait à se retrancher et à garder la Moldaw, qui est « ce qui peut nous arriver de plus fatal (1). »

(1) Lettre du 22 novembre.

« Le 24, dans la nuit, S. A. E. m'envoya l'ordre suivant :

« M. le comte de Saxe aura la bonté de passer la Moldaw le plus « matin qu'il lui sera possible, pour se porter jusqu'où il croira « pouvoir le faire avec prudence et sûreté; il tâchera d'avoir des « nouvelles des ennemis; il tâchera aussi de faire assembler et « conduire au pont de Konigsaal les fourrages, grains et farines, « de même que le nombre de bœufs portés par l'état ci-joint; il « prendra avec lui toute la cavalerie et ses dragons, c'est-à-dire « tout ce qui sera en état de marcher; il laissera les tentes, les « équipages et les étendards; il trouvera à neuf heures du matin, « au pont vis-à-vis du camp de M. de Tessé, de l'infanterie qui doit « y attendre ses ordres. Il fera donner le pain pour quatre jours « à son détachement; et s'il n'était pas en état de le lui faire « fournir, il en donnera avis à M. de Séchelles, qui y suppléera.

« Il emmènera avec lui un maréchal de camp, et restera au « delà de la Moldaw le plus en avant qu'il se pourra sans se « compromettre; il est prévenu aussi qu'il doit passer demain de « l'autre côté de la Moldaw 1,200 chevaux et quelques compa- « gnies de grenadiers des troupes de Saxe; ils doivent s'avancer « plus ou moins vers le grand chemin de Kolin et de Kutterberg. « M. le comte de Saxe aura la bonté de donner de ses nouvelles « à celui qui les commandera, afin de se secourir en cas de « besoin; les uhlans, qui doivent arriver demain ou après, auront « ordre d'aller joindre le détachement saxon; il en passera 200 « dans celui de M. de Saxe; on envoie le double du présent à « M. de Rutowski, pour se conformer de son côté aux mesures « prises. »

« Cet ordre était accompagné d'une lettre de M. de Séchelles, avec un détail pour les subsistances et les fourrages. Voici ma réponse à M. de Séchelles :

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'é- « crire; je suivrai vos intentions; mais vous auriez dû me donner « un commissaire; car je vous avoue franchement que je n'entends « rien à la commission dont je suis chargé, de vous procurer « des subsistances, surtout quand il est question de manœuvrer « devant les ennemis, ce qui arrivera vraisemblablement demain « ou après-demain; chacun a son talent. Il y a, d'ailleurs, tant « d'officiers bien mieux en état que moi de faire entrer des con-

« tributions; je crois cependant qu'ils y seraient embarrassés s'ils « se voyaient à découvert de l'autre côté d'une rivière, vis-à-vis « une nuée de hussards soutenus d'une armée dont ils font la « tête. Je ne saurais me persuader que le principal de ma mission « soit de rassembler des fourrages; le soin d'empêcher que les « ennemis ne jettent du secours dans Prague, et d'arrêter leurs « premières troupes pour les obliger de se rassembler et nous « donner le temps de prendre cette place, me paraît plus essen- « tiel et occupera mon peu de capacité. Si, à la faveur de mon « expédition, je pouvais vous faire avoir des blés et des bestiaux, « je crois que ce serait un avantage; mais ma situation me paraît « trop critique pour m'en occuper et faire des démarches en con- « séquence; ainsi ayez la bonté d'envoyer avec moi un commis- « saire entendu, sur qui cela roule; mais qu'on fasse mieux, qu'on « prenne Prague, et nous aurons de tout en abondance (1). »

« Je passai, le 25 au matin, le pont de la Moldaw (2), entre Konigsaal et Prague, avec mes dragons, ma cavalerie, des carabiniers, des compagnies de grenadiers et d'infanterie; je pris encore quelque infanterie du camp de M. de Tessé. Dès que j'eus passé le pont, je reçus avis que 14,000 hommes des ennemis forçaient des marches pour arriver dans Prague le lendemain, 26, et qu'ils étaient suivis de toute leur armée; je pris sur-le-champ mon parti : j'écrivis le billet suivant à l'électeur :

« Je viens d'apprendre que l'on doit jeter demain 14,000 hom- « mes dans la place; il ne nous reste d'autre ressource que de « faire attaquer Prague de vive force; la garnison ne peut résister

(1) Lettre du 24 novembre.

(2) « Le 25 au matin, je me rendis à Konigsaal, au bord de la Moldaw, pour y recevoir 4 compagnies de grenadiers et 500 hommes d'infanterie, qui me venaient du camp de M. de Gassion, auxquels je joignis 300 hommes commandés par M. de Broglie, que je tirai d'un détachement qu'on avait envoyé pour assurer la construction d'un pont de pontons qu'on jetait sur la rivière. Comme il n'était pas encore fini, pour ne point perdre de temps, je passai avec l'infanterie sur les radeaux, et je m'en fus à un village, nommé Kundraditz, attendre M. de Saxe, ramassant tout ce que je trouvai d'échelles, de cordes et de haches. Le comte de Saxe m'y joignit deux heures après mon arrivée, ayant passé la Moldaw avec sa cavalerie dès que le pont eut été fini; il avait avec lui 600 maîtres de la brigade du Roi, 800 carabiniers et 600 dragons des régiments Mestre-de-camp, Royal et Dauphin, tous divisés par détachements et commandés par les colonels et lieutenants-colonels des corps. »

« à nos efforts, si nous l'attaquons par plusieurs côtés; et la bour-
« geoisie armée, quoique très nombreuse, ne doit pas nous
« effrayer; ainsi, si V. A. E. veut faire faire deux attaques aux
« Saxons, dont l'une par le gros de leurs troupes et l'autre par le
« détachement que je suppose avoir passé dans ce moment la
« Moldaw, j'en ferai une de mon côté; le corps de M. de Gassion
« pourra en faire une quatrième. Si la chose ne convient pas
« à V. A. E., je marcherai au-devant des ennemis, et, lorsque
« je serai poussé, je me retirerai, laissant Prague sur ma gauche,
« vers le pont des Saxons, d'autant qu'il ne me sera plus pos-
« sible de repasser par celui qui est entre Konigsaal et Prague.

« Il faut faire avertir le détachement des Saxons de ne pas trop
« s'éloigner, car il pourrait être coupé par le corps des ennemis
« qui marchera sur moi (1). »

« Je fis lire cette lettre au baron de Dieskau, l'un de mes aides de camp, et je lui dis : « Vous voyez de quelle conséquence
« est ceci : partez, et tâchez de persuader à l'électeur qu'il donne
« les mains à l'escalade de Prague; faites-y consentir aussi les
« Saxons; dites à mes frères que, si Prague n'est pas pris, les
« Français n'ont d'autre retraite que la Saxe, et qu'ils seront res-
« ponsables de leur refus. »

« En conséquence, je marchai à Kundraditz, et de là je revins à deux heures après midi devant Prague, pour reconnaître par où je ferais mon attaque. A peine m'eut-on tiré quelques volées de canon, que je reçus le billet suivant de l'électeur :

« Je remets à vous répondre plus en détail, je me borne à vous
« avertir que le pont des Saxons ne peut être fait aujourd'hui, ni
« peut-être demain; le plus sûr est de n'y compter que pour après-
« demain, 27. »

« Je répondis sur-le-champ : « Puisque le pont des Saxons n'est
« pas fait, et que V. A. E. ne se détermine pas à faire attaquer
« Prague, je vais marcher au-devant des ennemis pour les arrêter
« le plus qu'il me sera possible. Il fait si froid que la plume m'é-
« chappe des doigts, et que V. A. aura de la peine à lire mon écri-
« ture; je lui en fais mes excuses. »

« Sur-le-champ j'envoyai M. de Mirepoix avec l'infanterie au

(1) Au pont de la Moldaw, *le* 25 *novembre* 1741.

pont de la Moldaw que j'avais passé, avec ordre de se retrancher sur une hauteur qui se trouvait vis-à-vis la tête de ce pont, afin de protéger ma retraite, si j'étais poussé, et de repasser la rivière à la faveur de cette infanterie. Je retournai avec la cavalerie à Kundradiz que j'avais reconnu, pour un poste de cavalerie, assez bon pour y passer la nuit, pouvant appuyer ma droite et ma gauche à des ravins, et je poussai des partis en avant. A six heures du soir, le baron de Dieskau revint; il me dit qu'il avait eu de grands assauts à soutenir; que le comte de Schmettau avait opiné pour l'escalade, et avait ajouté que ce serait un très grand ridicule si on était obligé de se retirer, faute de subsistances, sans savoir que devenir, ni où pouvoir vivre; qu'il était incertain si le roi de Pologne voudrait recevoir les troupes alliées dans la Saxe; qu'outre la perte de l'armée, qu'il croyait inévitable, toutes les affaires de l'Europe pourraient en être ébranlées, et qu'enfin à la guerre il fallait quelquefois risquer, surtout quand la perte ne pouvait être considérable; que quelques officiers généraux avaient été d'un avis contraire, soutenant que cette façon de prendre les places leur était inconnue; que l'électeur, que l'affaire touchait de plus près, avait pris l'affirmative et donné son consentement, si on pouvait persuader les Saxons (1); à quoi lui, Dieskau, avait répondu qu'il s'en chargeait, et qu'ayant pris un cheval de l'électeur, parce que le sien était rendu, il avait poussé au camp des Saxons où on l'avait fait précéder par un officier qui avait failli tout déconcerter, sous prétexte qu'il n'y avait pas d'échelles pour cette entreprise; mais qu'enfin il avait tiré le billet suivant du comte de Rutowski, qu'il avait apporté à l'électeur :

« Le pont des Saxons n'étant pas fait, le comte de Saxe ne peut « pas s'y replier; nous ferons une véritable attaque à la porte de « Carls-Thor, et tâcherons de l'emporter; au cas qu'elle ne réus-

(1) « Il fut résolu qu'on commencerait par le côté de cette place vis-à-vis lequel était campé M. de Gassion; que le comte de Saxe passerait la Moldaw avec un détachement, et irait aussi faire une fausse attaque à l'endroit de la ville qui avoisine la basse rivière, et qu'ensuite les Saxons en force tenteraient d'emporter la place de leur côté, où il y avait moins d'obstacles à vaincre.

« M. le comte de Saxe, M. de la Tour et moi, nous étions restés à Königsaal avec les 24 E. qui avaient conduit l'électeur depuis Saint-Polten jusqu'au camp de M. de Gassion. » (*M. de Mirepoix à M. de Breteuil.*)

« sisse pas, elle passera pour une fausse attaque; on fera défiler les « troupes à l'entrée de la nuit pour pouvoir commencer l'attaque « sur les deux à trois heures du matin; mais nous attendrons que « la fausse attaque de M. de Gassion soit commencée une heure « avant, de même que celle du comte de Saxe, afin d'attirer l'at- « tention de la garnison de leur côté; car à celui de Carls-Thor, il « y a 1,000 hommes de piquet toutes les nuits. »

« Au bas du billet était écrit de la main de l'électeur : « Je vous « prie de vous conformer à ceci et d'attaquer, soit à faux ou vé- « ritablement, selon que vous le jugerez à propos avec espérance de « réussir, et, par conséquent, sans exposer mal à propos les troupes : « nous ferons de même ici. »

« Je fis sur-le-champ rappeler M. de Mirepoix; je ramassai quelques échelles, et j'accommodai des poutres avec des cordes pour me servir de béliers. Le marquis de Mirepoix revint me joindre à neuf heures du soir avec son infanterie, et nous marchâmes sur-le-champ vers Prague; mais comme la partie que j'avais commencé à reconnaître était celle de la citadelle, qui était très forte, je coulai tout le long du fossé jusqu'à Neu-Thor, la seule porte non murée de ce côté de la ville; quoique l'on m'eût dit que le revêtement y était fort haut, je résolus néanmoins d'y faire mon attaque, parce qu'il me fallait une porte pour faire entrer tout de suite ma cavalerie, n'ayant qu'une poignée d'infanterie; la ville, d'ailleurs, étant immense, je jugeais que si la cavalerie était une fois dans la ville, elle empêcherait les différents postes de la garnison de se communiquer et de se réunir; j'allai donc auprès de cette porte, qui est la seconde en deçà de la basse Moldaw, dans le dessein d'y planter mon escalade; je fis mes dispositions en marchant. Comme j'approchais de la ville, j'entendis l'attaque de M. de Polastron (1), il pouvait être une heure après minuit; je fis halte, et pendant qu'on distribuait les échelles, la poudre et les balles, je m'avançai avec M. de Chevert, pour reconnaître où nous ferions

(1) « Elle dura, par un feu noir et bien répondu de la place, jusqu'à trois heures, et elle finissait quand nous arrivâmes sur le bord du fossé. Le comte de Saxe, suivi de Chevert, lieutenant-colonel de Beauce, fut lui-même reconnaître, et fit tout de suite sa disposition pendant que je faisais distribuer la poudre, les balles et les différents agrès dont je m'étais muni en chemin. Il fit mettre pied à terre aux dragons et carabiniers, et laissa M. de la Tour, à la tête des 600 maîtres de la brigade du Roi

l'attaque. Je me coulai dans le fossé qui n'avait point de revêtement du côté de la campagne; je trouvai, près de la porte, un bastion revêtu en briques jusqu'à environ trente pieds; vis-à-vis était une espèce de plate-forme formée par les gravois et les immondices de la ville, et à peu près au niveau du rempart. Comme le temps pressait, l'attaque du comte de Polastron étant presque finie, je n'eus pas le temps de reconnaître la place plus loin, et je me décidai à l'escalade dans le flanc du bastion du polygone, à côté de celui où était la porte de la ville; je dis à M. de Chevert que je me mettrais avec les troupes sur cette plate-forme, dès que je m'apercevrais qu'il serait découvert, pour y attirer le feu de tout le polygone, et qu'en même temps j'attaquerais le pont-levis.

« Nous retournâmes aux troupes; tout cela se fit dans un si grand silence, que les sentinelles du rempart ne s'en aperçurent pas. J'avais fait mettre pied à terre aux dragons et aux carabiniers; il me restait de la cavalerie, que je fis avancer sur la chaussée pour entrer dans la ville dans le moment que j'aurais forcé la porte. Les échelles ayant été distribuées aux grenadiers, j'ordonnai au premier sergent (1) de monter avec huit grenadiers et de ne point tirer, telle chose qu'il arrivât; de poignarder les sentinelles, s'il pouvait les surprendre, et de ne se défendre qu'à coups de baïonnette, s'il trouvait résistance; ce sergent devait être suivi de M. de Chevert, à la tête de grenadiers et de dragons ou fusiliers conduits par M. de Broglie. Le sergent étant parvenu au haut du rempart avec les huit grenadiers, les sentinelles donnèrent l'alerte. Je m'étais assis sur le bord du fossé, au bout de la plate-forme de gravois, vis-à-vis le bastion dans lequel M. de Chevert devait monter. J'avais caché des dragons à trente pas derrière moi : je me levai et criai : *A moi, dragons!* ils parurent sur-le-champ. Tout ce qu'il y avait d'ennemis sur le polygone et sur la courtine, nous ayant découverts, se mit à tirer sur nous; j'y fis répondre par un très grand

et des 400 carabiniers qui restaient à cheval. MM. de Levis et de Fournoise étaient à la tête des piquets de la brigade du Roi; M. de Vichy, le chevalier de Beauvois et M. de Prudamont, à celle des carabiniers; et MM. de Chevreuse, de Fleury et de Vassé, à celle des dragons. »

(1) Nommé Jacob Pascal; il devint capitaine retraité.

feu. Pendant ce temps-là, M. de Chevert montait avec les grenadiers (1); les ennemis ne s'en aperçurent que lorsqu'il y eut une compagnie sur le rempart; alors ils vinrent à la charge, tirèrent beaucoup et croisèrent leurs armes avec les grenadiers; mais ceux-ci ne se défendirent qu'à grands coups de baïonnette, et tinrent ferme. M. de Chevert fut bientôt suivi de trois autres compagnies de grenadiers et du comte de Broglie avec ses piquets; mais comme on se pressait de monter sur les échelles et qu'elles ne pouvaient soutenir le poids de tant d'hommes, il s'en rompit beaucoup, ce qui faillit tout déconcerter. J'envoyai au plus vite un officier pour y remédier, et je me pressai d'arriver au pont de la porte avec mes dragons; j'ordonnai qu'on mît à leur place les piquets d'infanterie qui me restaient, afin de continuer le feu de protection. Dans le moment que j'arrivai, M. de Chevert, qui avait forcé le corps de garde par le dedans de la ville, m'abattit le pont-levis.

« Les premières troupes qui entrèrent dans la ville ayant crié *Vive le roi!* l'attaque commença par un grand feu de part et d'autre; je laissai des dragons à la porte; j'en jetai sur le rempart de chaque côté pour assurer mes flancs; je poussai à toute bride la cavalerie dans les rues de la vieille et de la nouvelle ville, et je marchai, avec les compagnies de grenadiers et le reste de la cavalerie, vers le pont de Prague qui les sépare de la partie de la ville appelée le petit côté, afin d'en favoriser l'entrée aux Saxons, dont l'attaque durait toujours avec grande vivacité. J'entrai chemin faisant dans l'hôtel de ville, où les magistrats assemblés me remirent les clefs; un moment après, il vint un aide de camp du comte d'Ogilvy, qui me dit qu'il se rendait mon prisonnier; j'étais alors au pont, qui était barricadé et où il y avait deux pièces de canon chargées à cartouches qui auraient pu nous causer quelque désordre (2); ce-

(1) « C'est à ce siège qu'eut lieu ce dialogue entre Chevert et un grenadier : « Vois-tu cette sentinelle?— Oui, mon colonel. — Elle va te dire : Qui va là? ne réponds rien, mais avance. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Va l'égorger, je suis là pour te défendre. » Le grenadier s'avance, est manqué par la sentinelle, la tue. Chevert le suit; le fils aîné du maréchal de Broglie marche après lui : on est sur le rempart, la porte neuve est enfoncée; le comte de Saxe entre dans la ville. » (LACRETELLE, *Histoire du XVIII*e *siècle.*)

(2) « Pendant que MM. de la Tour et de Saxe opéraient de leur côté, du mien,

pendant M. d'Ogilvy s'était ravisé, il voulut parlementer; je chargeai le baron de Dieskau, mon aide de camp, de lui signifier que, s'il ne se rendait sur-le-champ, je ferais tout passer au fil de l'épée; je lui renvoyai encore M. de Spens, capitaine de dragons dans le Mestre-de-camp, pour lui dire de faire cesser dans le moment toute résistance à l'attaque des Saxons. J'avais lié conversation avec ceux qui gardaient le pont et la barricade, et insensiblement je m'en emparai, après quoi je m'avançai de l'autre côté de la ville où le gouverneur vint à ma rencontre; je lui tendis la main et la paix fut bientôt faite, nous étant connus dans les guerres de Flandre.

« Je me rendis chez lui et, après l'avoir prié de me faire donner à boire (car je mourais de soif), je lui demandai un ordre pour que le commandant de la citadelle la remît à mes troupes, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

« Un instant après, les Saxons entrèrent dans la ville; mes trois frères s'étant rendus chez le gouverneur, je leur dis : *Canailles, je vous ferai toujours voir que je suis votre aîné.*

« Il n'y a pas eu le moindre pillage; il est vrai que j'avais prévenu mon détachement, que ma cavalerie avait ordre de sabrer tous les cavaliers et dragons qui mettraient pied à terre, et tous les soldats qu'on trouverait épars. Prague, une des plus grandes villes de l'Europe, contient sept villes; il faut pour la défendre plus de 20 B.; elle a été prise le même jour que mon grand-père la prit, en 1640; il n'y a point d'exemple qu'une ville ait été emportée par les Français, l'épée à la main, sans pillage.

« Voilà une trop longue lettre, mon cher chevalier, mais il a bien fallu vous tout conter.

« Je reçois dans le même moment l'ordre ci-joint de l'électeur, qui nous fait voir que j'étais bien instruit du mouvement et des desseins des ennemis et qu'il n'y avait pas de temps à perdre : « Vous partirez demain matin à la pointe du jour avec votre déta-

avec l'infanterie, les dragons et les carabiniers pied à terre, je nettoyai les remparts et m'emparai de tous les postes qui étaient de ce côté de la rivière. J'y fis désarmer et j'y pris environ 500 bourgeois ou écoliers, à qui la garde de cette partie de la ville était confiée, et je ne pus joindre que ce peu de monde, quoiqu'ils y fussent assez nombreux; le reste s'était dissipé à la première nouvelle que nous étions entrés. » (*Lettre de M. de Mirepoix.*)

« chement; il est nécessaire que vous sachiez, pour votre instruc-
« tion, que le gros corps de l'armée est avec le duc de Lorraine,
« qu'ils poussent en avant tous leurs croates et de la cavalerie qui
« devait se jeter dans Prague, le jour même que nous entrions;
« ainsi vous devrez prendre des mesures pour ne pas être coupé,
« en occupant quelques postes par votre infanterie, en vous re-
« pliant sur elle. »

« Je vous prie, mon cher chevalier, de communiquer cette relation à M. Alexandre (1) pour qu'il ait la bonté d'en faire la lecture à M. de Breteuil (2). »

M. de Saxe (3) disait vrai; il n'y avait pas eu le moindre pillage, et c'était à ses bonnes dispositions et à sa fermeté qu'en appartenait le résultat. De l'aveu même d'un auteur allemand, les trois quarts des habitants n'avaient appris qu'en se levant la prise de la ville, et dans leur naïf étonnement ils ne pouvaient comprendre d'être passés sous une autre domination sans être pillés et violentés. A huit heures du matin, selon M. de Mirepoix, la ville n'avait plus rien de la physionomie d'une place prise d'assaut et l'on y circulait librement. Les magistrats, en retour des ménagements envers leurs concitoyens, voulurent donner à M. de Saxe une marque de leur reconnaissance; ils lui firent présent d'un diamant de 40,000 écus, sous le chaton duquel ils avaient fait graver: « Offert au comte de Saxe par la ville de Prague, en mémoire de la bonne police qu'il y a tenue, la nuit où elle a été prise. » Le

(1) Secrétaire général au ministère de la guerre.

(2) M. de Breteuil (François-Victor le Tonnelier, marquis de) avait été ministre de la guerre le 4 juillet 1723, et remplacé le 19 juin 1726 par Le Blanc pour la deuxième fois jusqu'à sa mort.

M. d'Angervilliers (Nicolas-Prosper Bauyn), nommé le 22 mai 1728, mourut en fonctions, le 15 février 1740, et eut comme successeur, le 20 février 1740, pour la deuxième fois et jusqu'à sa mort, le 7 janvier 1743, M. de Breteuil.

(3) Il fallait marcher sur Vienne, au lieu de s'enfoncer au cœur de la Bohême, sans places, sans points d'appui, sans ligne de retraite; bientôt les Français se trouvèrent dans une position critique, leur unique salut devint Prague. Le mois de novembre amenait ses pluies et ses froides journées; l'armée, peu nombreuse, manquait de matériel. Les maréchaux consultèrent le comte de Saxe; celui-ci, après avoir reconnu la place, proposa de s'en emparer par surprise; l'honneur n'appartient point à Chevert; Chevert a montré sa bravoure jusqu'à l'héroïsme, mais il èxécutait les ordres du comte de Saxe, qui avait formé le projet de l'expédition et tracé le plan.

diamant ne fut pas refusé. Certainement Chevert ne l'eût pas accepté.

Dans la journée même du 26, l'électeur de Bavière fit son entrée dans la ville, la garnison prisonnière rangée le long des rues, les troupes françaises et saxonnes bordent les remparts, les drapeaux autrichiens déployés sur la place d'armes sous la garde de dragons français. Le comte de Saxe, avec les clefs de la ville neuve, et le comte de Rutowski, avec celles du petit côté, se portèrent au-devant de l'électeur et les lui présentèrent, puis on se rendit solennellement à l'église métropolitaine y chanter le *Te Deum*.

Le doyen du chapitre officiait en l'absence de l'archevêque, parti la veille de l'assaut. Ce prêtre vénérable, fort dévoué à la maison d'Autriche, se trouva, au moment du *Domine salvum*, dans le plus grand embarras : prierait-il pour la reine, selon ses sentiments; prierait-il pour le roi, selon les convenances? Il tourna la difficulté et les assistants ne furent pas peu stupéfaits de l'entendre tout à coup psalmodier, gravement et avec résolution, *Domine salvum fac populum tuum*. L'électeur eut le bon sens de ne pas se formaliser de cet écart. Après la cérémonie, il visita les remparts, les bastions où l'on avait attaqué, et rentra ensuite à son quartier.

Les Saxons laissèrent dans Prague 9 B., dont 5 dans le petit côté et 4 (Weissenfels et Frankenberg) dans la vieille ville; le reste retourna à Troja. Les Français, de leur côté, placèrent un pareil nombre de soldats dans la ville neuve; le reste de leur infanterie cantonna aux environs de Mothol et Ginonitz; leur cavalerie se répandit autour d'Horselitz et d'Unhoft. Les troupes de MM. de Leuville et de Törring, qui avaient campé le 26 à Mitin, arrivèrent le 27 à Königsaal et s'établirent dans les villages avoisinant le confluent de la Moldau et de la Beraun, les Français vers Königsaal, les Bavarois un peu en avant d'eux vers Gros-Kuchen et Klein-Kuchen.

L'armée autrichienne, alors en pleine retraite, s'arrêta sur la Sazawa, aux environs de Peschely, le 26, à la nouvelle de la prise de Prague. Le grand-duc assembla immédiatement un conseil de guerre. La plupart des officiers généraux se prononcèrent pour abandonner momentanément toute entreprise. Ils firent remarquer qu'en restant sur la Sazawa on amènerait fatalement un choc entre les deux armées, qu'il faudrait livrer une bataille décisive et

qu'une victoire ne procurerait pas de grands avantages; l'ennemi, maître de Prague, avait ses derrières assurés et pouvait se réfugier sous le canon de cette place et y attendre les renforts que le roi de Prusse ne devait pas manquer de lui envoyer.

Ils firent ressortir, d'un autre côté, qu'une défaite compromettrait sans retour le succès de la campagne, l'armée autrichienne n'ayant point de place à portée derrière laquelle elle pût se couvrir, et qu'elle risquait d'être détruite avant de pouvoir atteindre un poste où elle pût de nouveau se rassembler et tenir tête à l'ennemi. Ils conclurent enfin, à l'unanimité, que dans des circonstances aussi délicates il était préférable de ne rien livrer au hasard, de se borner à harceler l'ennemi pendant tout l'hiver, à l'affamer, à l'empêcher de s'étendre et à lui couper ses communications avec le Danube, tout en conservant les siennes avec l'Autriche; ajoutant que, par ce système, les Français, déjà fatigués par des marches très longues et très pénibles, peu accoutumés au climat de Bohême, verraient immanquablement leurs effectifs se fondre en peu de temps; enfin, par la difficulté de se recruter, le printemps les trouverait dans l'impossibilité de rien entreprendre; que d'ailleurs les Saxons souffriraient presque autant du défaut de subsistances et ne pourraient guère plus que les Français réparer, par des renforts tirés de leur pays, les vides qui se produiraient dans leurs rangs; l'attention devait se borner seulement à inquiéter par des troupes légères leurs propres frontières sur lesquelles on savait le roi de Pologne constamment alarmé.

Le grand-duc se rangea à leur avis et donna immédiatement les ordres pour la retraite. Elle commença le 27 novembre et s'effectua dans le désarroi le plus complet. Les soldats, découragés et croyant la situation pire qu'elle n'était, se débandaient, pillaient les villages et restaient en arrière dans l'intention de se rendre aux Français; c'était une véritable déroute. Cependant peu à peu les chefs rétablirent l'ordre, et la marche en arrière prit son cours régulier.

Le gros de l'armée, formé de 2 régiments de cuirassiers, de 3 de dragons, de 1 de hussards et de 37 B., c'est-à-dire presque toute l'infanterie, fut ramené vers Budweis.

Il s'établit 20 B. sur la Luschnitz, à Teyn, Béchin, Tabor, Wesely, Wittingau et Neuhaus; 14 B., 2 régiments de cuirassiers

et 2 de dragons, sur la Moldau depuis Freystadt jusqu'à Teyn; 3 B., 1 régiment de dragons et 1 de hussards, au delà de la Moldau à Piseck, Strakonitz, Vodnian, Protiwin, Prachaliz, Netolitz et Frauenberg, sur la Wottawa et la Blanitz.

Le reste de l'armée, aux ordres de M. de Neuperg et composé de 6 B. et de 14 régiments de cavalerie, dragons ou hussards, au lieu de reprendre la route de Neuhaus, remonta le cours de la Sazawa et alla s'établir à Czaslau et à Chrudim. Quelques régiments furent poussés sur Deutschbrod, Iglau et Pilgram, pour assurer sa liaison avec le corps principal.

Par ces dispositions, le grand-duc espérait, sur sa gauche postée à Budweis et Neuhaus, barrer à l'ennemi la route de Vienne et celle de Linz, et, par sa droite établie à Chrudim, couvrir l'entrée de la Moravie.

Son plan était bien conçu; sa gauche, établie derrière ces marais de Tabor d'où jadis Ziska, chef des hussites (1), avait bravé pendant si longtemps tous les efforts de ses ennemis, semblait inexpugnable, et si sa droite était un peu en l'air, elle n'était en aucune manière compromise, n'ayant derrière que des hauteurs faciles à franchir, la ceinture de montagnes qui entoure la Bohême perdant à cet endroit beaucoup de son élévation (2).

L'électeur de Bavière, s'il eût eu vraiment un coup d'œil militaire, n'eût point dû lui laisser le temps de s'établir dans ces positions. Le succès de l'escalade de Prague avait doublé le moral de notre armée, la prise de cette ville assurait nos derrières; il devait sans tarder d'un jour marcher sur les pas du grand-duc, profiter du désordre de sa retraite et tomber en force sur Budweis pour rétablir nos communications avec M. de Ségur.

Il fit toutefois suivre les ennemis par quelques détachements dans la direction de Kolin et de Beneschau, mais plus pour s'assurer de leur départ que pour le contrarier, et seulement le 29, alors que la majeure partie de leurs troupes avait déjà décampé.

(1) Guerre civile de 1415 à 1434.

(2) *M. de Baye au ministre de la guerre*, 30 novembre 1741 : « Officiers et soldats ont un zèle qui ne peut s'exprimer, cependant l'officier subalterne souffre et paye tout fort cher. Tous ceux qui ne sont pas en état de mettre beaucoup du leur et qui ne sont pas riches ne mangent que du pain de munition et n'ont pas toujours de la viande. »

Le comte de Saxe pousse la reconnaissance au sud de Prague avec ses 24 E. ; il se porte par Jessenitz sur Pisely, chasse les derniers hussards qui couvraient la retraite de l'arrière-garde de l'armée, ramasse des grains et des fourrages, et, après s'être assuré que les Autrichiens n'avaient pas laissé au delà de la Sazawa des magasins sur lesquels il pût faire main basse, reprend la route de Jessenitz et rentre à Prague le 2 décembre.

CHAPITRE V.

MANŒUVRES SUR LA MOLDAW, OU LA WOTTAWA ET LA SAZAWA

(27 novembre à 31 décembre 1741).

Novembre 1741. — Les deux armées à Miniseck. — Arrivée de l'armée autrichienne sur la Sazawa. — 27. Celle aux ordres de l'électeur entre dans des cantonnements. — 28. M. de Ségur est joint par les compagnies franches de Jacob, de Pauly et de Duchemin. — L'armée autrichienne se replie, prend des cantonnements, la droite à Chrudim, la gauche à Budweis. — M. de Lobkowitz à Chrudim. — 29. Arrivée du maréchal de Belle-Isle à Prague.

Décembre 3. — M. d'Aubigné occupe Piseck. — 4. M. de Polastron se porte sur la Sazawa, de l'autre côté de la Moldau. — 7. M. d'Aubigné envoie M. de Mortagne à Piseck; l'ennemi l'abandonne. — M. de Polastron à Janowitz. — 8. M. d'Aubigné à Piseck. — 9. M. de Mortagne chasse l'ennemi de Frauenberg, s'empare du château. — 10. M. d'Aubigné à Protiwin. — 12. M. de Polastron marche sur deux colonnes à Kuttenberg. — 13. La colonne française à Willimow, celle des Saxons à Czaslau. — Le prince de Lobkowitz à Deutschbrod. — 14. M. de Belle-Isle fait ouvrir une communication par Klattau et Gravenau sur Passau. — Les Saxons à Hermannesteck près Chrudim. — Le prince d'Anhalt à Pardubitz, en chasse les Autrichiens qui se retirent à Deutschbrod. — Le grand-duc fortifie Budweis, retranche et palissade Tabor, Teyn et Wesely. — Occupe Budweis. — M. de Kewenhuller rassemble un corps sous Vienne. — 15. M. de Polastron cantonne les troupes françaises dans les environs de Goltzjenikau. — 16. Nouvelle communication sur Passau par Strakonitz et Winterberg. — 17. Les troupes se mettent en marche pour les quartiers d'hiver. — M. d'Estrées est chargé de bloquer Egra et commande les milices du Haut-Palatinat. — 19. L'électeur reçoit à Prague les hommages des vassaux du royaume de Bohême. — Arrivée du maréchal de Broglie pour prendre le commandement de l'armée. — 21. M. de Polastron rassemble ses troupes à Habern. — 22. Revient à Goltzjenikau. — 23. M. de Broglie à la tête de l'armée, mais reste sous les ordres de l'électeur. — M. de Polastron à Janowitzki. — Envoie ses troupes dans des quartiers d'hiver sur la basse Sazawa; les Saxons dans la haute Sazawa. — M. le maréchal de Schwerin en Moravie avec un corps prussien. — 24. M. de Broglie avec quelques troupes rejoint M. d'Aubigné. — 25. M. d'Aubigné rassemble ses troupes. — Mouvement général de l'armée autrichienne qui passe la Moldau le 25 et campe entre Budweis et Frauenberg, et le 26 à Protiwin et Wodman. — 26. M. de Schwerin s'empare d'Olmutz. — M. d'Aubigné se retire à Piseck, y cantonne. — 27. Départ de M. de Belle-Isle pour Francfort. — M. de Broglie arrive à Piseck. — 27 au 28. Y rassemble les troupes. — 28. L'électeur roi de Bohême part pour Munich. —

Dispositions de M. le maréchal de Broglie. — Attaque de Piseck. — L'armée du grand-duc s'avance sur Piseck, son succès. — M. de Kewenhuller s'empare des villes d'Enns et de Steyer, passe la rivière d'Enns. — 29. M. de Saignes détaché. — M. de Ségur abandonne la ligne de la rivière d'Enns, se retire à Linz. — M. le chevalier de Saxe joint M. de Polastron; ce dernier rassemble ses quartiers à Choctibroz, les Saxons à Przibram. — L'armée du grand-duc se replie. — 30. A Protiwin. — 31. Passe la Moldau à Teyn et à Budweis, campe près cette dernière ville.

Pendant ce temps, le maréchal de Belle-Isle était arrivé, précédé par son frère le chevalier de Belle-Isle, qui avait rejoint le 23 novembre le quartier de l'électeur à Mothol. Le maréchal était resté à Dresde, pendant la marche de notre armée sur Prague, très souffrant d'une sciatique. Il entra dans Prague le 29. L'électeur envoie au-devant de lui ses gardes et son carrosse, et la cavalerie saxonne se porte au loin pour l'escorter jusqu'à l'hôtel occupé par M. de Séchelles, intendant de l'armée, où il devait prendre son logement. L'électeur vint l'y trouver dès son arrivée, et tous deux se concertèrent longuement sur la direction à donner aux opérations. Ils rétablirent d'abord l'ordre dans la ville de Prague, où la discipline du premier jour avait fait place à une certaine licence par suite du mélange des troupes alliées et de la multiplicité des commandements (1).

Le maréchal de Belle-Isle et l'électeur décidèrent, pour mettre terme à tous les abus, la création à Prague d'un état-major de place composé des officiers les plus fermes et les plus énergiques de l'armée. Leur nomination donna lieu à quelques tiraillements : l'électeur voulait les prendre tous parmi ses Bavarois; mais, sur la remarque que, les troupes de M. de Törring étant destinées, d'après les conventions, à repasser le Danube pour y remplacer les Français de M. de Ségur dans la défense de la haute Autriche, il serait anormal que les régiments français fussent soumis à la police d'officiers étrangers, l'électeur céda et se contenta d'exiger que le commandant fût un officier général français de son choix. Il

(1) « Il est indispensable, écrivait M. de Séchelles à M. de Breteuil, de former incessamment un état-major qui établisse une police dans cette ville immense, une fois plus grande que Lille et extrêmement peuplée. Les troupes des trois nations y causent un désordre inexprimable, sans cependant qu'il soit arrivé d'accidents, et en vérité c'est un miracle, j'en ai tremblé tous les jours. »

désigna pour ce poste M. le comte de Bavière, lieutenant général français, son parent, et le maréchal y consentit (1).

M. de Chevert venait d'être choisi entre tous pour exercer les importantes fonctions de lieutenant de roi dans Prague. Le succès de son escalade le mettait en relief. « C'est, écrivait M. de Belle-Isle, celui que je connais le plus propre à remplir un poste aussi important que celui qui vient de lui être confié à Prague ; car, avec la dignité et le maintien convenables, le roi n'a point d'officier dans ses troupes plus capable d'un grand détail. »

Il venait, du reste, d'être aussi proposé pour un brevet de brigadier, en récompense du fait d'armes accompli dans la nuit du 25 au 26. Toutes les faveurs lui arrivaient à la fois, et sa carrière militaire, si brillante, était désormais assurée. Il n'y avait sur lui qu'une voix dans l'armée, et M. de Belle-Isle, qui l'appréciait si bien, le présentait ainsi à M. de Breteuil :

« Vous connaissez le mérite et les talents personnels de M. de Chevert. C'est lui qui a réalisé la fausse attaque de Prague, dont M. le comte de Saxe lui avait laissé le soin. Je n'en reprendrai point ici le détail, mais ce qu'il y a de certain, c'est que c'est à Chevert qu'est dû le succès.

« C'est une action des plus distinguées que puisse exécuter un officier, et les suites en sont d'une prodigieuse conséquence, et il est heureux que la grâce que mérite M. de Chevert se trouve appliquée sur un aussi bon sujet de tous points, et que S. M. ait un prétexte de l'avancer sans que qui que ce soit ait lieu de s'en plaindre, et je crois que rien n'est plus convenable que de le faire brigadier ; ce qui le mettra en état de rendre, dans la suite, des services plus importants, et ne peut que donner de l'émulation à tous les bons sujets. Si, comme je l'espère, vous approuvez ma

(1) État-major de la place de Prague. *Commandant :* le comte de Bavière, lieutenant général. *Lieutenant de roi :* M. de Chevert, lieutenant-colonel de Beauce. *Majors :* MM. de la Tour, aide-major de Rohan et aide-major général ; de Cambron, major de Navarre ; de Gonet, major de Beauce ; de Cherval, major de Mestre-de-camp (dragons). *Aides-majors :* MM. de Plimbeau, capitaine, et Le Bœuf, aide-major de Beauce ; de Bombelle, lieutenant, et de Ligondès, major de Mestre-de-camp (dragons) ; Victor, aide-major de Royal-Bavière ; de Rince et de Beauval, aides-majors de Navarre ; de Larre, aide-major de la Marine ; de Grape, aide-major de Saxe (infanterie).

proposition, le plus tôt sera le mieux, tant pour le bon exemple que les grâces pomptement accordées donnent, que pour imprimer plus de poids et de dignité au commandement, dont il est présentement revêtu. Il serait à désirer que le roi n'accordât jamais les grâces que de cette manière; il y en aurait beaucoup moins, et elles seraient toujours bien placées. »

M. de Belle-Isle et l'électeur, après avoir rétabli l'ordre et la discipline dans Prague, où devait rester le quartier général de l'armée, convinrent du plan de campagne en présence de la retraite des ennemis et de leur mouvement sur Neuhaus.

Préoccupés d'assurer leurs derrières, menacés par la place d'Egra, toujours au pouvoir des Autrichiens, ils résolurent d'abord d'y envoyer un corps de troupes pour l'investir et au besoin l'assiéger. Étant tombés d'accord sur le point principal de reconquérir Budweis et la route de Freystadt, afin de rétablir la communication avec M. de Ségur, ou tout au moins de se poster avantageusement dans les environs de cette place, en face de l'armée du grand-duc, de manière à protéger les passages que l'on pourrait s'ouvrir en arrière vers Klattau et Winterberg, ils décidèrent qu'une partie de l'armée marcherait immédiatement sur Budweis et qu'une autre partie remonterait la Sazawa, avec les Saxons et les Prussiens, pousserait M. de Neuperg sur la Moravie et, se rabattant sur la gauche par Iglau et Pilgram, tournerait Neuhaus et forcerait ainsi l'armée autrichienne à évacuer sa redoutable position sur la Luschnitz et la Moldau.

M. d'Estrées (1) devait diriger l'opération sur Egra, M. d'Aubigné (2) conduire les troupes qui marcheraient à Piseck, et M. de Polastron (3) faire le mouvement tournant sur la Sazawa. Les trois

(1) 4 régiments de cavalerie (la Reine, 3 E.; Penthièvre, 2; Hendicourt, 2; Fleury, devenu Dauphin-étrangers, 2).

(2) *Français*, 2 brigades d'infanterie : brigade de Piémont (Piémont, 4; la Reine, 2; Luxembourg, 1), brigade d'Anjou (Anjou, 2 B.; Alsace, 3; Rochechouart, 1); 2 brigades de cavalerie : brigade de Colonel-général (Colonel-général, 3 E.; Grammont, 3; Egmont, 3), brigade d'Orléans (Orléans, 3 E.; Asfeld, 2; Chabrillan, 3).

Bavarois, infanterie (Minutzi, 3 B.; Moravilski, 3; Holstein, 3); cavalerie (Törring, 5 E.; Raymond, 5; Hohensoler et Piosac (dragons), 3 chacun).

(3) 1 brigade d'infanterie : brigade du Roi (le Roi, 4 B.; Royal-Bavière, 3); 2 brigades de cavalerie : brigade de Mestre-de-camp (Mestre-de-camp, 3 E.; Clermont,

colonnes destinées à marcher sur Egra, la Sazawa et la Moldau se mirent en mouvement le 4 décembre. Le corps saxon, qui marchait avec M. de Polastron, n'eut que 4 B. et 8 E., avec des uhlans; malgré toutes les démarches de M. le maréchal de Belle-Isle, le roi de Pologne, méfiant et timoré, ne voulut pas d'abord en employer davantage. En revanche, le prince d'Anhalt s'avançait à côté de nous avec son corps tout entier de 10,000 Prussiens, 10 B. et 15 E. De sorte que, sans compter les grenadiers, fusiliers de la Marine, dragons, hussards ou artilleurs, l'ensemble des troupes destinées à opérer le mouvement tournant sur les sources de la Sazawa comptait 21 B. et 38 E., tant français que saxons et prussiens.

Ces dispositions d'attaque, bien conçues, péchèrent par l'exécution. On employa trop peu de troupes du côté de Budweis, où il aurait fallu frapper un coup rapide, et le mauvais vouloir des Saxons et des Prussiens, qui devaient seconder l'attaque de flanc de M. de Polastron, fit échouer les efforts de celui-ci, par des retards tels que tous les avantages attendus furent à peu près perdus.

Le roi de Prusse se décidait à rentrer dans la lutte. Il venait en effet de rompre le traité d'Ober-Schnellendorf (1) et de se ranger de nouveau dans le parti des ennemis déclarés de Marie-Thérèse. Le moment lui avait paru favorable, bien que la prise de Prague, brillant et inattendu fait d'armes, n'eût pas beaucoup amélioré nos affaires. Nos armées, toujours coupées l'une de l'autre, formaient deux tronçons dont l'un, sur le Danube, évidemment trop faible pour couvrir la ligne de l'Enns, était très compromis, et dont l'autre, enfermé en Bohême, avec des communications difficiles et précaires,

3; Vogué, 2), brigade de Royal (Royal, 3 E.; Andlau, 2; Fouquet, 2). Et en outre : 8 compagnies de grenadiers auxiliaires aux ordres de M. de Broglie; 4 compagnies franches de dragons; brigade de la Marine sous M. d'Aubigné; hussards; Royal-Artillerie.

(1) La convention d'Ober ou Klein-Schnellendorf, château de la haute Silésie, est du 9 octobre entre Frédéric, lord Hindford et le maréchal de Neuperg, qui en conséquence fait sortir de Neisse une partie de l'artillerie, marche par Jagerndorf sans être harcelé par les Prussiens. Le 20, Frédéric fait le siège de Neisse, qui capitula le 31. Le roi, ne regardant pas la convention de Schnellendorf comme une trêve obligatoire, conclut la paix le 24 novembre, à Breslau, avec l'électeur de Bavière.

allait périr de misère et de froid si on ne l'aidait à refouler les Autrichiens en Moravie et à leur reprendre Budweis, tout au moins à élargir son rayon d'action et à conquérir des quartiers d'hiver plus étendus où nos soldats, déjà bien diminués, pussent se refaire en attendant le retour de la belle saison. Il importait à Frédéric que nous ne fussions pas écrasés; il savait bien que si nous subissions un désastre, il en ressentirait le contre-coup; il redoutait la prépondérance de l'Autriche sur les champs de bataille encore plus que la nôtre : obéissant à ses vues personnelles, il nous tendit alors une main intéressée.

La conduite de l'Autriche l'y avait d'ailleurs autorisé; elle avait, par un faux calcul, donné aux stipulations du traité d'Ober-Schnellendorf une publicité complète. Outre les billets anonyme répandus dans toute l'Allemagne, outre les indiscrétions du s[r] Koch, un de ses émissaires accrédités, l'impératrice Amélie, veuve de l'ancien empereur Joseph I[er], avait écrit directement à l'électeur de Bavière qu'elle l'engageait à entrer en accommodement avec l'Autriche avant le 1[er] décembre, ajoutant en forme d'avertissement que, s'il n'agissait pas ainsi, Marie-Thérèse se trouverait amenée à ratifier les préliminaires dont elle était convenue avec les Prussiens. C'était une révélation, et cette fois presque officielle. L'électeur de Bavière montra cette lettre au roi de Prusse et, à la suite de cette communication, Frédéric, se considérant comme délié de tout engagement avec l'Autriche, déclara reprendre sa liberté d'action.

M. de Belle-Isle venait justement de lui écrire pour lui rappeler ses promesses de concours; il marquait son étonnement de l'inaction inexplicable dans laquelle depuis plus d'un mois ce prince tenait ses troupes. La réponse du roi ne se fit pas attendre; il affirma, comme M. de Podewils l'avait déjà annoncé à Dresde, que son intention n'avait jamais été d'abandonner ses anciens alliés, qu'il demeurait fidèle à la cause commune, si éloigné d'un accommodement avec l'Autriche que, pour en donner une manifeste preuve, non seulement il dirigerait avec nos troupes le corps sur l'Elbe, mais encore attaquerait les Autrichiens du côté d'Olmutz par l'armée du maréchal Schwérin, alors en Silésie, et qui recevait l'ordre de se rassembler pour entrer en Moravie.

Cette dernière diversion devait nous être d'un puissant secours,

tant en raison de la direction que de l'importance numérique des troupes employées. L'armée de M. de Schwérin, en effet, ne comprenait pas moins de 20,000 hommes (1).

Ainsi 900 chevaux allaient marcher sur Egra, 20,000 hommes sur Deutschbrod, 15,000 sur Piseck, 20,000 sur Olmutz. Il restait à Prague ou dans les environs environ 25 à 30,000 hommes, 30 B. d'infanterie, 53 E. de cavalerie, 12. E. de dragons, 4 de hussards et 2 B. d'artillerie (2).

M. d'Estrées remonte la Béraun avec la brigade de la Reine et arrive le 8 décembre en vue d'Egra. Il trouve devant cette place la compagnie franche de Galhau et quelques milices bavaroises envoyées du Haut-Palatinat et déjà occupées à la resserrer; avec ses fortifications en bon état, ne pouvant songer à un assaut, il essaye de l'intimidation et fait sommer le gouverneur. Le baron de Gérard, officier bavarois, est chargé de la sommation au nom de son souverain. Après une entrevue avec le gouverneur, celui-ci, frappé du succès tout récent de l'escalade de Prague, ne se montrait pas d'abord éloigné de l'idée d'accepter une capitulation honorable; mais ayant consulté ses officiers, il les trouva opposés à tout accommodement avec l'ennemi. Dans les conditions de résistance où se tenait la place que la reine de Hongrie avait confiée à leur fidélité, il repoussa donc formellement les injonctions du baron de Gérard, qui rentra au camp français le soir même et de là se rendit immédiatement à Prague où, arrivé le 10, il rend compte à l'électeur et au maréchal de Belle-Isle de l'insuccès de sa mission.

Ils songèrent à diriger immédiatement sur Egra de l'infanterie avec du canon et à entreprendre le siège régulier de la place:

(1) 19 B. (Schwérin, Glasnap, Goetz, Gieist, Kleist, 1 B. chacun; Sydorn, Prince-Dietrich, Lamotte, Truchsess, Selehous, Voigt, Prince-Maurice, 2 chacun); 44 E. (carabiniers, 5 E.; cuirassiers : Rothenbourg, 5; Mollendorf, 10; Kamuberg, 5; Posodowski, 5; hulans, 3; hussards Bromkowski, 2; hussards, 9).

(2) *Français :* brigade de Navarre (Navarre, 4 B.; Beauce, 1; Rosnyvinen, 1); brigade de la Marine (la Marine, 4 B.; Penthièvre, 2); brigade du Roi (le Roi et Fiennes, 3 E. chacun; Levis et Brissac, 2 chacun); brigade de Royal-Allemand (Royal-Allemand, 3 E.; Pont, 2; Sabran, 3); dragons (Mestre-de-camp, Dauphin, Armenonville, 4 E. chacun); hussards (Berchiny et Rattsky, 2, chacun); artillerie (Laborie, de la Bachelerie, 1, chacun).

Bavarois : le régiment d'infanterie des gardes, 3 B.

Saxons : 15 B., 25 E.

mais, toutes considérations bien pesées, ils jugèrent ne pouvoir à ce moment se dégarnir, au profit d'une expédition lointaine et secondaire, de plus de troupes qu'ils n'en avaient envoyé. Ils se contentèrent de prescrire l'investissement de la ville. M. d'Estrées, d'après leurs ordres, établit en conséquence ses troupes en cantonnement dans les villages environnants, coupa toutes les communications de la place avec l'extérieur, et pour se protéger, tant contre les sorties de la garnison que contre les insultes des hussards autrichiens qui rôdaient jusque dans cette partie de la Bohême, couvrit ses cantonnements par quelques ouvrages de campagne tracés sous la direction d'ingénieurs envoyés de Prague. Tout le reste du mois de décembre se passa dans cette situation et sans aucun incident.

M. de Belle-Isle au Ministre.

« 22 décembre, 1741.

« Il est fâcheux que l'on ait à remuer des troupes dans une saison si rude. Le froid excessif qu'il fait m'a fait penser à procurer à nos soldats un secours absolument nécessaire à leur conservation. L'idée m'en est venue sur l'exemple des Bavarois, Saxons et Prussiens, qui ont tous, par-dessous leur veste, des camisoles croisées sans manches et qui entrent dans la culotte; ils ont tous aussi des bas drapés. Je crois, M., que vous approuverez d'autant plus cette dépense qu'elle ne coûtera rien au roi, et que d'ailleurs rien n'est si essentiel que la conservation des hommes; aussi avons-nous pris toutes les mesures possibles pour qu'ils soient bien nourris, bien soignés dans les hôpitaux que l'on a formés à Prague, Piseck et Pilsen. »

Les 20,000 hommes destinés à refouler M. de Neuperg en Moravie et le chasser de Deutschbrod formèrent trois colonnes parallèles : les Français à droite, les Saxons au centre, les Prussiens à gauche. La première, de Königsaal où les troupes s'étaient rassemblées la veille, prit sa route par Kamenitz, Pisely, Wondrzegow, Kozerat et Saint-Procop, conduite par M. de Polastron, emmenant avec lui le duc de Biron et le chevalier d'Apcher, maréchaux de

camp. Elle balaya les abords de la Sazawa, repoussa tous les détachements ennemis qui y fourrageaient encore et en enleva plusieurs, entre autres beaucoup de hussards venus à Beneschau avec le comte de Keiserstein, commissaire général des guerres autrichiennes, pour y chercher un convoi qu'on y avait préparé. M. de Polastron, prévenu de leur présence à Beneschau, à son passage à Pisely, s'était porté à leur rencontre avec quelques escadrons, les avait attaqués à l'improviste et tous pris avec le convoi de trente chariots chargés de munitions de bouche confié à leur escorte. M. de Keiserstein, prisonnier, ayant ses terres en Bohême, prêta serment au nouveau souverain.

De la vallée de la Sazawa, M. de Polastron, au lieu de marcher droit sur Deutschbrod pour couper la retraite à M. de Neuperg, passe dans la vallée de l'Elbe. La route à Deutschbrod, hérissée d'obstacles, ne traversait qu'un pays pauvre et sans ressources; les Saxons, d'ailleurs, marchant à sa gauche, ne pouvaient seuls déloger de Czaslau et de Chrudim les forces supérieures de M. de Neuperg, et il était nécessaire de les appuyer dans leur opération; lui-même, obligé de garder ses derrières, ne pouvait mettre en ligne assez de monde pour ne pas risquer, en voulant couper son adversaire, d'être coupé par lui. La vallée de l'Elbe offrait, en outre, des ressources pour la subsistance de nos soldats qui manquaient de tout dans leur marche, à tel point qu'on leur envoyait le pain de Prague, et enfin l'accès de Deutschbrod était plus abordable par Habern et Choctibroz que de tout autre côté. Ces considérations le portèrent à prendre sa direction sur Goltz, Jenikau et Willimow.

En quittant la vallée de la Sazawa, il y laisse, pour assurer sa communication avec Prague, les 3 B. de Royal-Bavière, toute la brigade de cavalerie de Mestre-de-camp et les 600 fusiliers de la brigade la Marine, et dès lors il commence à gravir le plateau de Czaslau.

Il parvient le 7 décembre à Janowitz, sur la crête qui sépare le bassin de la Sazawa de celui de l'Elbe, et il s'y arrête quelque temps pour permettre aux Saxons d'arriver à sa hauteur. Des nuées de hussards tourbillonnaient autour de son camp. Toujours honteusement repoussés lorsqu'on était en force, ils revenaient sans cesse à la charge, infatigables. Nos soldats ne trouvaient de

sécurité que dans leur camp. Des détachements entiers furent même parfois enlevés; l'un deux, s'étant trop avancé le 8 dans une reconnaissance, se trouva tout à coup enveloppé par des forces tellement supérieures qu'il fut pris en entier.

La seconde colonne, les Saxons sous le général Birckholtz, part de Prague par Schworetz et Kaurzim, marchant sur Czaslau. Elle arrive à Kuttenberg le 12 seulement. A cette date, les Français débordaient Czaslau par la droite; M. de Polastron, après un court séjour à Janowitz, reprenait sa marche avec le régiment du Roi et la brigade royale, traversant Janowitzki et se trouvant posté à Goltzjenikau, où il avait trouvé un fort détachement de M. de Neuperg qu'il avait attaqué, dispersé, refoulé dans la direction de Choctibroz et de Deutschbrod.

Le 13, le mouvement en avant des deux colonnes continua; les Saxons s'emparèrent de Czaslau, presque entièrement abandonné par l'ennemi, pour se concentrer vers Chrudim; les Français se portèrent sur Willimow, où ils rencontrent d'abord une vive résistance; mais, après un court engagement, ils entrent dans la ville, où ils ramassent des prisonniers et font main basse sur un fort convoi de vivres et de fourrages.

La 3e colonne, de 6 B. et 4,000 chevaux prussiens aux ordres du prince d'Anhalt, partie de Brandeis, avait remonté l'Elbe, traversé Podebrod, Kolin et Elbeteinitz. Elle arrivait alors à Preluc.

M. de Neuperg, occupant Chrudim avec le gros de ses forces, pensait s'y maintenir contre les Français et les Saxons de M. de Polastron, et il doutait encore, malgré toutes les apparences, que le prince d'Anhalt voulût sérieusement l'attaquer, se reposant sur les clauses de la convention d'Ober-Schnellendorf qu'il ne savait pas encore officiellement dénoncée; il fut détrompé dès le lendemain, 4 décembre.

Les trois colonnes s'avancèrent à la fois de Willimow, de Czaslau, de Preluc. Les Saxons se portèrent droit sur Hermannesteck, en face de Chrudim, et les Prussiens, après avoir passé l'Elbe à Pardubitz près de l'embouchure de la Chrudinka, remontèrent cette rivière, débouchant sur le flanc droit des Autrichiens. En présence de ces deux attaques convergentes et de la supériorité numérique de l'ennemi, craignant d'ailleurs être coupé du gros de son armée par le mouvement que faisait M. de Polastron dans la direction de Nas-

soberg, M. de Neuperg jugea prudent de décamper et se replia sur Deutschbrod.

On donna alors un peu de repos à nos troupes. Elles en avaient grand besoin; le froid et surtout la misère éclaircissaient tous les jours nos rangs plus encore que les rencontres incessantes avec les hussards hongrois. Si à Prague, au quartier général de l'armée, on était plein d'illusions et d'espérances sur le résultat de la campagne, comme on peut en juger sur une lettre écrite le 20 décembre par M. d'Espagnac au Ministre de la guerre, on commençait au camp de M. de Polastron à voir les choses plus en noir, comme l'exprime encore une lettre datée de Goltzjenikau, écrite à la même date par un officier de la colonne envoyée sur la Sazawa. De ces deux documents très intéressants, l'un respire une confiance entière dans le résultat, l'autre laisse percer déjà le découragement et les inquiétudes.

« C'est à Deutschbrod (1) que les ennemis ont ramassé les fourrages et les grains du pays qu'ils ont abandonné, et comme il est d'une extrême conséquence de leur enlever les subsistances, les Saxons, qui sont à Chrudim, vont marcher en force à Deutschbrod pour prendre ce poste. Je ne crois pas qu'on le défende, vu que M. de Polastron viendra par la droite, pendant que les Prussiens s'avanceront par la gauche. Il y aurait, en ce cas, de l'imprudence à M. de Lobkowitz de hasarder 5 à 6,000 hommes d'infanterie. Deutschbrod pris, nous descendrons à Pilgram et à Iglau; il n'y a pas d'apparence que pour lors les ennemis tiennent la Moldaw, ni la Luschnitz. Ce qui rendra l'attaque de Deustchbrod facile, c'est que, si l'ennemi abandonnait la Moldaw pour y marcher, M. d'Aubigné la passerait et le mettrait entre deux feux. Celui-ci n'a rien à craindre de son côté, attendu que, si on allait à lui, il se replierait sur Piseck, pendant que M. de Polastron et les alliés couperaient la retraite des imprudents. »

« Vous ne sauriez (2) croire combien nous souffrons dans ce détachement, étant privés de pain, vin, viande et bière; nous serions absolument sans vivres, si M. de Polastron ne nous faisait donner de temps en temps du pain et un peu de viande. Je crois, entre

(1) M. le chevalier d'Espagnac à M. de Breteuil, Prague, le 20 décembre 1741.

(2) De l'armée de M. de Polastron, Goltsjenikau, le 22 décembre 1741.

vous et moi, que nous ne rapporterons pas beaucoup de lauriers, la guerre se faisant uniquement par les hussards, uhlans, grenadiers et compagnies franches; à mesure que nous avançons, les ennemis se retirent. On prétend que le but de notre détachement est de les pousser dans la Moravie; nous en avons pour longtemps, si le mauvais ne change au beau. Nous avons failli brûler le 17, le feu ayant consumé cinq maisons et six granges. L'artillerie était près du feu, mais nous avons fait assez de diligence pour la sauver. »

Le repos momentané donné à nos troupes avait cependant encore une autre raison que la nécessité de les remettre un peu de leurs rudes fatigues et de leur dénuement depuis leur départ de Prague. En s'engageant à agir conjointement avec nous, les Prussiens avaient entendu conserver une certaine liberté d'action. Or si, de son côté, le maréchal de Belle-Isle désirait qu'après l'évacuation de Chrudim on marchât tous ensemble sur Deutschbrod, le roi de Prusse, qui d'ailleurs ne tenait pas à brusquer les événements, estimait préférable que le prince d'Anhalt s'étendît dans la direction de Landskron pour donner la main aux troupes du maréchal Schwérin, et ne s'ébranlât que lorsque ce dernier, après s'être emparé d'Olmutz, serait en état de s'avancer dans la direction de Brunn et de Znaïm sur les derrières des Autrichiens. Les Saxons, de leur côté, montraient une grande irrésolution et une timidité désespérantes; ils se refusaient à nous suivre sur Deutschbrod, alléguant la supériorité numérique des Autrichiens, si nous étions privés de l'appui des Prussiens; mais en réalité obéissant à un sentiment de méfiance envers ces derniers, et redoutant de s'engager à notre suite en laissant le champ libre aux entreprises que ceux-ci méditaient sur leur propre pays.

M. de Belle-Isle, désespéré de ces contretemps, employa toutes ses forces pour y remédier. Il envoya courriers sur courriers à Berlin, à Dresde; il ne put rien obtenir de Frédéric que la promesse que le corps du prince d'Anhalt ne dépasserait pas Landskron. Mais il réussit à persuader à la cour de Saxe de faire marcher à la suite du petit corps du général Birkholtz le reste de l'armée du comte de Rutowski, toujours campé aux environs de Prague, et de l'avancer sur la Chrudinka, d'où il pourrait surveiller les mouvements des Prussiens du prince d'Anhalt, tout en concourant à l'attaque de Deutschbrod.

En conséquence, le reste de l'armée saxonne (15 B. et 25 E.) quitte Prague le 16 décembre, sous les ordres du chevalier de Saxe (1), pour appuyer les forces déjà engagées sur la Chrudinka et la haute Sazawa. En attendant, on cantonna les troupes alliées à proximité de Deutschbrod; M. de Polastron établit les siennes aux environs de Goltzjenikau; les Saxons occupèrent les villages sur la ligne de Czaslau à Chrudim, et les Prussiens s'étendirent dans la direction de Landskron, autour de Hohemauth et de Leutomische.

En même temps que M. d'Estrées partait par Egra, et M. de Polastron par la route sur la Chrudinka, une 3[e] colonne était dirigée de Prague et rouvrait la communication avec Linz ou tout au moins empêchait le grand-duc de s'étendre à l'ouest de Budweis, de manière à conserver la possibilité de rallier M. de Ségur et de faire passer à sa place M. de Törring dans la haute Autriche, en utilisant les quelques défilés en arrière qui donnent accès sur Passau. Cette colonne, sous les ordres de M. d'Aubigné, était accompagnée de MM. de Chabannes-Curton, de Ximenès et de Rattsky. M. de Piosasque, lieutenant général bavarois, avec trois officiers généraux, commandait les troupes de l'électeur en remplacement de M. de Törring resté auprès de ce prince à Prague avec le régiment des gardes.

Les Bavarois prirent la tête, dans la pensée, si la route était libre, de se diriger droit sur Freystadt et Linz. M. de Piosasque et M. de Mortaigne étaient d'avant-garde, et derrière eux toute la colonne s'ébranla en deux divisions. Elles quittèrent Prague les 3 et 4 décembre.

La marche s'exécuta avec toute l'activité possible jusqu'à hauteur de Piseck, que notre avant-garde, le 6 décembre, trouva occupée par un détachement de hussards autrichiens ayant pris position et semblant vouloir résister aux dragons de M. de Mortaigne. Ils se savaient soutenus par des fantassins et des cuirassiers, à quelques lieues seulement en arrière. M. de Mortaigne sentait l'importance du poste de Piseck qui commande le débouché au delà de la Wottawa, où l'ennemi pouvait arrêter notre armée, si on lui laissait le temps de s'y établir solidement, et d'y faire arriver ses renforts; il attaqua sur-le-champ les hussards et le fit avec tant de

(1) Chevalier de Saxe (Georges), fils d'Auguste III, roi de Pologne, et de la princesse Lubomirska.

vigueur qu'au premier choc il les chassa de la ville et y entra sur leurs pas. Le lendemain, il continua sa route sur Protiwin, refoulant devant lui les détachements du grand-duc de l'autre côté de la Moldaw, et arriva le 9 devant le château de Frauenberg, à deux petites lieues seulement de Budweis. Ce château pouvait nécessiter un siège, si l'ennemi eût pris les précautions nécessaires; mal pourvu, mal défendu, il tomba presque sans coup férir entre les mains de nos soldats.

M. d'Aubigné, qui suivait M. de Mortaigne, arriva le 8 à Piseck; il y laissa les deux brigades d'infanterie de Piémont et d'Anjou et se porta le 10 sur Protiwin avec les Bavarois et la cavalerie.

On était alors en face de Budweis; de l'autre côté de la Moldaw, apparaissaient au nord et au sud de la ville des masses annonçant la présence de nombreux ennemis. Attaquerait-on avec les 15,000 hommes qu'on avait sous la main? On avait quitté Prague convaincus, sur la foi des déserteurs, que l'armée autrichienne découragée se retirait en Moravie et se rejetait sur Vienne; tout à coup elle se montrait là devant nous, compacte, dans une attitude résolue, attendant avec calme notre choc à l'abri d'une rivière. Toutes les illusions du premier jour n'étaient pourtant pas encore tombées, quelques officiers se berçaient encore de l'espoir que ce n'était là qu'un rideau destiné à masquer et à couvrir la retraite du grand-duc. Ils s'obstinaient à croire à une panique des Autrichiens; ils voulaient attaquer sur-le-champ. « M. de Mortaigne, écrivait M. de Séchelles à la date du 11, n'est pas sans espérance que cette entreprise réussira et que nous profiterons de la terreur des ennemis, qui se trouvent dans une position délicate, étant poursuivis en queue par M. de Polastron et en tête par M. d'Aubigné. »

Cependant on apprit que le grand-duc, renforcé considérablement sur sa gauche, achevait de retrancher et de palissader Teyn, Tabor, Wesely, Budweis, etc., et qu'il avait alors autour de Budweis, outre une nombreuse cavalerie, plus de 20 B. susceptibles d'être réunis en quelques heures sur le point où nous voudrions tenter le passage de la Moldaw. M. d'Aubigné jugea prudent de ne pas risquer une attaque. Il fit connaître sa situation à M. de Belle-Isle et, en attendant sa réponse, se contenta de tenir la rive gauche de la Moldaw. Il ne pouvait guère, d'ailleurs, songer à s'a-

vancer avant d'avoir réuni quelques approvisionnements de farines et de fourrages. Le s[r] Baron, commissaire des guerres, était avec sa colonne et s'occupait de ce soin, mais il trouvait beaucoup de difficultés dans l'accomplissement de sa mission. Le pays était pauvre, les villages misérables, et la population, mal disposée, cachait avec obstination son peu de ressources.

M. de Belle-Isle, apprenant la situation de M. d'Aubigné, comprit les conséquences de la faute qu'on avait commise en laissant, au lendemain de la prise de Prague, l'ennemi se fortifier sur la Moldaw et la Sazawa. Il avait voulu, il est vrai, faire attaquer alors Deutschbrod par 20,000 Saxons et envoyer M. de Polastron avec M. d'Aubigné. Qui peut dire si nos désastres n'eussent pas été évités, si 30,000 hommes paraissant à Budweis en même temps que le grand-duc, dont les troupes, supérieures en nombre, étaient alors si démoralisées, ne l'eussent pas empêché de prendre entre Prague et Linz, appuyé aux montagnes de Bohême, cette position d'où il devait porter de si terribles coups à nos troupes de l'Enns? De Vienne, de Munich, de Linz, on recevait de M. de Ségur les plus mauvaises nouvelles. Mais M. d'Aubigné ne pouvait attaquer Budweis que si, par Deutschbrod, M. de Polastron avec les alliés réussissait à déloger l'ennemi. Aussi le maréchal avait-il obtenu de la cour de Dresde un ordre de faire marcher le reste des troupes et de Berlin le maintien du prince d'Anhalt autour de Landskrön. Puis, pour parer à tout, en attendant qu'on reprît l'offensive, il envoyait des renforts à M. d'Aubigné; pour faciliter le départ de M. de Törring et rétablir nos communications avec la Bavière, il chargeait M. de Reigemarte de reconnaître les routes, de les ouvrir en arrière de notre ligne d'opération; et du 14 au 25 décembre deux passages étaient praticables, la route de Klattau à Grafenau et celle de Strakonitz et Winterberg à Passau. Ces chemins pouvaient, à défaut de la grande route de Freystadt, si nous ne réussissions pas à déloger les Autrichiens de Budweis, nous faciliter le moyen de faire filer par les derrières les Bavarois de M. de Törring sur le Danube et de rétablir ainsi, jusqu'à un certain point, bien que d'une manière imparfaite, nos communications avec la Bavière.

Le départ de M. de Törring devait d'ailleurs produire dans nos rangs un vide qu'il combla en donnant l'ordre à la brigade de la

Marine et aux brigades du cavalerie de Roi, Mestre-de-camp et Carabiniers de se rendre sur la Moldaw. La brigade de la Marine avait 600 hommes détachés vers Pisely et Rattaje, sur les derrières de M. de Polastron. On les rappela à la hâte, en même temps que la brigade de cavalerie de Mestre-de-camp, et on remplaça ces troupes sur la Sazawa, où le régiment d'infanterie de Royal-Bavière restait seul, par les deux régiments de hussards Berchiny et Rattsky sous M. de Berchiny; mesure judicieuse, car ces régiments, récemment portés à 3 E. chacun, en raison de la facilité à les recruter avec les déserteurs hongrois, étaient en effet plus propres que nos régiments de cavalerie à la guerre de partisans.

Après l'arrivée à Prague de la brigade de Mestre-de-camp, les 6 B. de la brigade de la Marine (la Marine et Penthièvre), les grenadiers de la brigade du Roi (le Roi, Fiennes, Levis et Brissac), quittèrent cette ville le 16 décembre pour se rendre à Piseck avec M. de Gervaisais, maréchal de camp. Les 9 E. de la brigade de Mestre-de-camp (Mestre-de-camp, Vogué et Clermont) et les 10 E. de carabiniers les suivirent peu après, sous le comte de Saxe.

M. d'Aubigné, de son côté, prit le 17 des quartiers d'hiver, occupa le château de Frauenberg, le remit en état en l'approvisionnant, ainsi que Prachatitz et Winterberg, et établit ensuite ses troupes en cantonnement le long de la route de Piseck à Budwies, la tête à Frauenberg, la queue à Stikna sur la Wottawa, dans l'ordre suivant : l'infanterie bavaroise, autour de Frauenberg et de Munich avec les dragons (1); la brigade d'Anjou, derrière elle, autour de Wolesnik et Strakonitz (2); la brigade de Piémont et la brigade de cavalerie Colonel-général, aux environs de Protiwin (3); les cuirassiers bavarois, un peu sur la droite de Wod-

(1) Au château de Frauenberg, 3 E.; à Jagerhaus, 3; à Munich, 1; à Sliby, 1; à Nakray; 1. Au bourg de Frauenberg étaient les 6 E. de dragons bavarois.

(2) A Kretch, à Sabartzy, à Kwassowitz, à Strakowitz, à Welitze, à Volessnik, soit un bataillon à chaque point.

(3) A Protiwin, Zsabin, Cziezenitz, Ratschitz, Radoméélitz, Gross-Sablaty et Klein-Sablaty, les 6 B. de Piémont; à Protiwin, 6 E.; à Schwaletitz, 3 de la brigade Colonel-général.

nian et Freygeburg (1); la brigade de cavalerie d'Orléans, sur les derrières de Stikna et de Tseditz (2).

Un règlement des plus sages prévint les désordres dans les cantonnements et maintint la discipline.

Les ordres les plus précis furent, en outre, donnés à chaque troupe pour lui indiquer et le poste qu'elle devait occuper en cas d'alerte et la route pour s'y rendre. On régla surtout la conduite à tenir dans le cas probable où l'ennemi déboucherait par Budweis. Il était ainsi conçu : « A la première alerte, on battra la générale et on sonnera le boute-selle, chaque corps se mettra en bataille à la tête de son quartier avec armes et bagages.

« Toutes les troupes auront toujours, tout prêt, pour un jour de foin ficelé et pour deux jours d'avoine, auxquels ils ne toucheront que par ordre exprès. Chaque commandant d'escadron et de bataillon doit reconnaître ce qu'il aura à faire; mais cela doit être ignoré du reste des troupes. »

Ainsi, au milieu de décembre, la gauche de l'armée prenait des quartiers sur la Chrudinka, la droite sur la Wottawa; 8 à 10,000 Français marchaient pour renforcer M. d'Aubigné, et 15,000 Saxons pour rejoindre M. de Polastron. Des deux côtés, on s'était heurté à une résistance inattendue; il avait fallu s'arrêter. L'arrivée en ligne du chevalier de Saxe devait donner le signal d'une nouvelle offensive; en attendant, on se reposait sous les armes dans un bien-être relatif.

A Prague, au quartier général des Français, des précautions étaient prises contre la possibilité d'un revers. On avait désarmé les habitants, réparé l'enceinte, gardé une immense garnison, élevé sur les hauteurs avoisinantes trois réduits armés d'une formidable artillerie et occupés par 2 B. L'électeur ne croyait pouvoir prendre assez de précautions pour la protection de sa nouvelle capitale. « Si je l'eusse laissé faire avec mon ingénieur, écrivait M. de Belle-Isle, ils se seraient jetés dans des ouvrages de défenses inutiles qui ne seraient point prêts à temps et qui auraient con-

(1) A Stochitz, Aujestetz, Krepits, Keltschitz, Truscuwit, Schwartsdorff, Libjetitz, Wodnian, Neyhof, Freigeburg, Praschak.

(2) A Stickna, 3 E.; à Presborowitz, Treditz, Miladiowitz, 3; à Drochowitz, 2 : en tout 8.

sommé beaucoup trop de troupes. » On en gardait déjà trop dans la ville, mais sur ce point le maréchal partageait l'avis de l'électeur : « Il n'est pas possible, disait-il dans une de ses lettres à M. de Breteuil, de songer à y laisser une garnison qui ne pourrait être moindre de 15 à 20 B., si l'on voulait garder la place, et serait beaucoup trop faible si on en laissait moins. »

L'électeur se fit couronner roi de Bohême le 7 décembre et, sur le conseil du maréchal, prit M. de Séchelles pour administrer les finances. Celui-ci frappa le pays d'une contribution de 6 millions de florins (15,000,000 de fr.) exigibles par tiers de deux mois en deux mois, convoqua les états et, sans tenir compte des plaintes des députés, leur fit verser le premier tiers. Cependant l'électeur convoquait, le 19 décembre, les députés des trois ordres, pour mieux établir sa prise de possession de la souveraineté.

« Le jour fixé pour la solennité de l'hommage, dit un témoin oculaire, et le signal étant donné, tous les députés se rendirent dans la salle nommée des *Chevaliers*, et après qu'ils eurent donné chacun leur nom par écrit, le nouveau roi parut au milieu d'eux et se rendit à pied à l'église du château, précédé du fourrier de la cour, des députés des états, princes, comtes, barons, du clergé, des conseillers privés, du maréchal de la diète portant l'épée de saint Wenceslas nue, et suivi de tous ses officiers.

« On chanta une messe solennelle où l'archevêque officia; après laquelle le nouveau roi se rendit dans le même ordre à la salle des états, et se plaça sur le trône qu'on y avait dressé. Le maréchal de la diète se mit debout sur le second degré du trône; à la droite était le capitaine des gardes du roi, et sur la même ligne à la gauche le lieutenant. Le grand chambellan était dans le parquet à la droite de S. M., et à côté l'archevêque; à gauche, on voyait le gouverneur général du royaume et le grand chancelier. Le grand burgrave était vis-à-vis du roi. Au-dessous du premier degré du trône, à la droite le clergé et les princes; les comtes et les barons à la gauche, et au-dessous d'eux on voyait la noblesse non titrée avec les députés du tiers état.

« Le gouverneur général fit une courte harangue au nom du roi, à laquelle le grand burgrave répondit plus au long de la part des états. Là-dessus, le grand chancelier s'approcha et se mit à genoux sur le plus bas degré du trône, priant S. M. de vouloir bien l'ho-

norer de ses ordres. Le roi lui expliqua ses intentions de sa propre bouche, et ajouta plusieurs choses relatives aux circonstances, assurant les états de sa protection royale, et tous les peuples de Bohême en général de les faire jouir de tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre d'un souverain et d'un père. Dès que S. M. eut cessé de parler, deux secrétaires s'avancèrent et lurent à haute voix la formule de l'hommage, l'un en allemand, l'autre en esclavon, laquelle fut répétée mot pour mot par les états. Après quoi ils vinrent tous baiser la main à S. M. Cette cérémonie fut suivie d'un grand festin et de diverses réjouissances. »

Le même jour, 19 décembre, le maréchal de Broglie arrivait à Prague pour remplacer M. de Belle-Isle, rappelé à Francfort où il devait veiller, lors de l'élection impériale, à ce que les intérêts de la France fussent sauvegardés.

L'élection, sur la proposition du roi de Prusse, était fixée au 24 janvier de l'année suivante. Le maréchal de Belle-Isle, d'ailleurs toujours très souffrant, n'avait pu, à son grand regret, accompagner M. d'Aubigné; il reconnaissait les inconvénients du commandement exercé de loin, et avait demandé à être relevé de son poste de général en chef à la tête de l'armée. M. de Broglie fut nommé, avant même qu'on sût à Versailles la prise de Prague. Le cardinal Fleury avait senti le danger que courraient nos troupes commandées à distance. Il remplaça donc M. de Belle-Isle, et choisit non le plus capable ni le plus actif des maréchaux, mais celui dont le commandement était le plus rapproché d'Allemagne. Ainsi le choix tomba sur M. de Broglie à Strasbourg.

« L'objet de S. M., disait-on dans l'*instruction* qu'il reçut, en secourant si considérablement de ses troupes l'électeur, a été de lui donner des preuves éclatantes de sa confiance et de l'intérêt qu'elle prend au maintien de ses droits. Au moyen de ce secours, l'électeur a soumis la haute Autriche et est actuellement devant Prague, avec une bonne partie des troupes de S. M. Les régiments d'infanterie de Rohan et de Souvré, avec les régiments de dragons de Baufremont et de Sainte-Mesme, ont été envoyés sur la frontière de Tyrol; et ceux de Touraine et Royal-Vaisseaux, avec celui de cavalerie de du Rhumain, sont restés partie à Linz, partie à Enns et à Steyn, pour la garde de la rivière d'Enns. S. M. a vu avec peine cette séparation de ses troupes; son intention a

toujours été qu'elles fussent ensemble, ou placées de manière qu'elles pussent se communiquer et recevoir les ordres de leurs officiers; mais il a fallu se prêter à des situations imprévues jusqu'à présent. Cependant, comme elle a fort à cœur cette réunion de ses troupes, dès qu'il sera possible et convenable, et que le prochain établissement des quartiers d'hiver est un temps propre à y parvenir, M. le maréchal insistera à ce que ce point-là soit réglé à sa satisfaction, autant que les circonstances le pourront permettre et qu'il le jugera à propos. S. M. ne prescrit rien à M. le maréchal sur la disposition des quartiers que ses troupes doivent avoir en Bohême, parce que cette disposition dépendra du succès du siège de Prague.

« Si la place se rend à l'électeur, le général Neuperg sera vraisemblablement obligé de se retirer en Moravie, ou de passer le Danube pour se jeter en Autriche. Dans les deux cas, l'électeur, maître des deux côtés de la Moldaw, pourra occuper une plus grande étendue de pays que si l'ennemi se maintenait dans Prague, parce qu'alors on serait obligé de se restreindre à la partie de la Bohême qui est entre le Haut-Palatinat et la Moldaw, en occupant les postes de cette rivière et ceux qui sont nécessaires pour communiquer de Budweis au Danube. S. M. s'en remet à la prudence de M. le maréchal de prendre sur cela les partis qu'il jugera les plus avantageux. Elle désire seulement que toutes ses troupes soient rassemblées dans la partie de la Bohême qui sera occupée, et que, pour cet effet, celles qui sont encore à la droite du Danube, soit sur l'Enns, ou sur la frontière du Tyrol, y soient remplacées par des troupes ou milices bavaroises, afin qu'elles puissent aller joindre l'armée, le tout autant que les circonstances le permettront.

« L'observation d'une exacte discipline est le moyen le plus sûr de se concilier les habitants et d'en tirer les secours que le pays peut fournir. M. le maréchal en connaît trop les conséquences pour n'y pas tenir ponctuellement la main. Il n'est pas moins important de faire vivre en bonne intelligence les Français, les Bavarois et les Saxons, qui composent actuellement l'armée en Bohême. La différence de la langue, du caractère et du traitement peut faire naître entre eux des disputes et des querelles qu'il est nécessaire de prévenir autant qu'il est possible. Une attention suivie de la part de leurs officiers respectifs suffira pour y remédier, et M. le

maréchal ne peut donner sur cela des ordres trop précis. Il sera informé par M. de Séchelles, intendant de l'armée, des mesures qui ont été prises pour assurer les subsistances, tant en pain qu'en viande. A l'égard des fourrages, comme l'espèce du foin est rare en Bohême, il faudra que la cavalerie de S. M. y supplée par de la paille, et qu'elle s'accoutume à faire usage des hachoirs à l'exemple des Saxons et des Bavarois, dont les chevaux s'entretiennent en bon état avec de l'avoine ou du grain, et de la paille hachée. »

Arrivé à Prague, il se met en rapports avec M. de Belle-Isle; plusieurs conférences ont lieu avec lui en présence de l'électeur de Bavière. Aussitôt au courant de la situation, il part précipitamment le 24 rejoindre M. d'Aubigné, qui s'attendait depuis plusieurs jours à une attaque prochaine.

Le maréchal de Belle-Isle, de son côté, quitte Prague le 27, se rendant à Francfort; l'électeur se mit en route le lendemain 28, pour retourner à Munich, mais en passant par Dresde où il voulait, en vue de son élection prochaine, rendre visite au roi de Pologne, accompagné par deux des frères utérins de ce souverain, les comtes de Rutowski et de Saxe.

Les craintes exprimées par M. d'Aubigné sur la sécurité de ses cantonnements n'étaient que trop fondées. Le grand-duc, loin de fuir devant nous, prenait à son tour l'offensive sur la Moldaw, car il voyait avec peine que ses troupes eussent abandonné Piseck, Protiwin et surtout le château de Frauenberg, qui, à deux petites lieues de Budweis, resserrait extrêmement ses propres quartiers et ne lui laissait qu'un pied dans la Bohême. En faire le siège, par cette saison défavorable, depuis que M. d'Aubigné l'avait armé et approvisionné, c'était donner aux Saxons le temps de prendre Deutschbrod et s'exposer à être pris entre deux feux.

Il se décide donc à nous assaillir de flanc, rassemble à Budweis 30 à 35,000 hommes (1), passe la Moldaw et fait filer ses troupes dans la direction de Prachatitz. Une nuée de hussards répandus sur leur droite dérobaient aux Français la vue de ces mouvements.

Tout à coup, à dix heures du soir, la petite ville de Wodnian fut assaillie par l'un de ces détachements. Nous n'y avions qu'une

(1) 32 B. dont 4 de Croates, 13 régiments de cavalerie, 2 de dragons et environ 3,000 hussards.

troupe de Bavarois avec quelques soldats seulement du régiment de Piémont et de la Reine. Malgré les bonnes dispositions de ces derniers, les Bavarois se replièrent sur Protiwin.

« Depuis la prise de Prague, écrivait M. de la Massais (1), nous avons vu celle de Wodnian sur les Bavarois, de peu d'importance, à la vérité, mais dont la défense a encore été plus ridicule. Le commandant, à la seconde sommation d'un trompette hussard, se rendit sans avoir vu l'ennemi; je fus très surpris de le voir conduire à mon quartier, avec sa garnison de Bavarois, par des soldats de Piémont et de la Reine, la baïonnette au bout du fusil. Un sergent et un soldat de Piémont lui dirent : « Si M. le com-« mandant avait voulu se mettre à notre tête ou nous laisser faire, « les ennemis ne seraient pas dans Wodnian. »

M. d'Aubigné pressentit, à cette première affaire, l'attaque de toute l'armée ennemie. La prise de Wodnian, découvrant notre droite, permettait au grand-duc, qui avait un pont à Teyn, de nous prendre à revers. Il se décida donc à la retraite et, laissant un détachement à Frauenberg, prit la route de Piseck où, arrivé le 25 décembre, il cantonne ses troupes à droite et à gauche de la Wottawa.

M. de Broglie n'apprit qu'à son passage à Przibram, le 26, la nouvelle de l'attaque des Autrichiens et de notre retraite sur Piseck. Il n'en fut pas autrement ému, et se contenta de répondre à M. d'Aubigné cette lettre qui témoigne de son sang-froid en présence d'un événement si grave :

« J'ai reçu votre lettre du 25 de ce mois, par laquelle vous m'apprenez votre arrivée à Piseck; j'aurais fort souhaité de vous trouver à Protiwin. Sur ce que vous me marquez de la force des ennemis, je crois qu'il faut tenir toutes celles qui vous restent ensemble vers Piseck, pour en faire le meilleur usage possible. Je suis pourtant toujours porté à croire que tout ce que les ennemis font à Budweis n'est qu'une mascarade pour nous empêcher la communication de la haute Autriche. Le temps nous l'apprendra. »

Les Autrichiens étaient à une lieue et demie seulement de Piseck; le grand-duc, déçu dans son espoir de surprendre nos cantonne-

(1) M. de la Massais, colonel de Piémont, à M. de Breteuil.

ments autour de Protiwin, avait côtoyé la rive droite de la Blanitz avec ses troupes et formé le projet de tenter un coup de main sur cette place, d'enlever les régiments encore en deçà de la Wottawa et M. de Broglie lui-même, s'il avait la ténacité de l'attendre dans ce poste, n'ayant pour toute défense qu'une simple muraille très élevée, mais mince et sans fossé.

Les ennemis toutefois n'étaient pas encore en vue, mais leur approche signalée par nos éclaireurs. M. de Broglie donna immédiatement l'ordre de rassembler à Piseck tous les régiments dont quelques-uns, par suite du peu de ressources des villages, cantonnaient à trois et quatre lieues de distance, et chargea M. de Champigny, major général, de tracer en arrière de Piseck, à couvert de la Wottawa, le camp qu'ils devaient occuper.

Établi entre la chapelle Saint-Wenceslas à droite et les hauteurs en face de la ferme de Mecklowa à gauche, ce camp représentait assez bien la corde de l'arc que le cours de la Wottawa dessine en cet endroit. Piseck, en avant du centre, formait l'avancée de cette position. Toutes nos troupes arrivèrent dans la soirée du 27 décembre au camp (1).

Le lendemain, à 10 heures du matin environ, dans un ordre admirable, l'armée autrichienne vint se ranger sur les hauteurs en face de nous, la gauche à la ferme de Mecklowa, la droite à la route de Budweis. On s'attendait à une attaque immédiate; à la suite

(1) L'infanterie française en première ligne, devant la droite : le régiment de Piémont à la chapelle Saint-Wenceslas, et un moulin gardé par des grenadiers, puis Anjou, Rochechouart et Penthièvre. L'infanterie bavaroise en première ligne, devant la gauche : le régiment de Morawitzki à droite, puis Holstein, et Minutzi, à un autre moulin également occupé par des grenadiers. La brigade de cavalerie Colonel-général (Colonel-général, Grammont, Egmont) en seconde ligne derrière l'infanterie française. En arrière de l'infanterie bavaroise, deux lignes de cavalerie parallèles, l'une avec la brigade du Roi (le Roi, Fiennes, Levis, Brissac), les 5 E. du régiment de Torring et 3 E. de dragons bavarois; l'autre avec la brigade de Mestre-de-camp (Mestre-de-camp, Vogué, Clermont-Tonnerre), les 5 E. du régiment de Raymond et 3 E. de dragons bavarois.

Au centre et sur l'alignement de l'infanterie des deux nations, une seule ligne de cavalerie formée par la brigade d'Orléans (Orléans, Asfeld et Chabrillan).

Presque toute l'artillerie en batterie devant le front de l'infanterie française, quelques pièces disposées à la droite de l'infanterie bavaroise. Les régiments d'infanterie de la Marine, de la Reine et d'Alsace chargés de défendre Piseck. Les deux premiers établis dans les faubourgs, le dernier dans la ville.

de quelques coups de canon, M. le maréchal de Broglie, jugeant nos 6 B. trop exposés dans les faubourgs, les fit rentrer immédiatement dans la ville. Il distribua ensuite les postes. M. d'Aubigné eut sur sa demande, comme poste d'honneur, le commandement supérieur des troupes restées à Piseck; on lui adjoignit M. de Mirepoix; mais comme il fallait aux trois portes de la ville placer, pour les garder, un officier général, M. de Broglie, se tournant vers les ducs de Luxembourg et de Boufflers qui l'avaient suivi, leur dit : « Messieurs, des gens comme vous, qui viennent de si loin à la guerre, ont sûrement envie de se distinguer. Entrez tous deux dans Piseck, il y a apparence que les ennemis ne tarderont pas longtemps à vous rendre visite. » Les deux officiers lui répondirent en l'embrassant. Le maréchal leur confia la porte de Budweis avec le régiment d'Alsace, poste le plus proche de l'ennemi et le plus exposé, puis de sa personne s'établit à la chapelle Saint-Wenceslas.

Le grand-duc crut prudent d'attendre la nuit pour attaquer Piseck, qu'il se croyait sûr d'enlever, et vers 4 heures du soir, à la nuit tombante, fit sommer M. de Mirepoix par un trompette sans livrée; S. A. R. le grand-duc, n'aimant pas le sang versé, pas même celui de ses ennemis, avertissait que, si l'on ne rendait la place, il ferait passer tout au fil de l'épée. On garda l'insolent parlementaire et, pour ne pas laisser ignorer au grand-duc le peu d'impression de ses menaces, le maréchal lui répondit « qu'il se serait attendu que le grand-duc aurait eu trop bonne opinion de la nation française et des officiers qui ont l'honneur de servir le roi, pour croire qu'ils pussent accepter une pareille proposition, et que s'il faisait attaquer la ville, tous ses officiers espéraient, par la manière dont ils s'acquitteraient de leurs devoirs, qu'ils mériteraient l'honneur de son estime. »

Une seconde sommation n'eut pas plus de résultat; vers 9 heures du soir, une forte colonne de grenadiers, croates et fusiliers marche sur la porte de Budweis, les croates en tête avec un détachement muni d'outils pour enfoncer la porte et détruire les obstacles; les grenadiers et fusiliers suivaient; le reste de l'armée était sous les armes en avant du front du camp. Prévenu à temps par les déserteurs, le maréchal de Broglie avait disposé ses troupes dans les principaux carrefours et dans les maisons, de sorte qu'à peine

entrés au cri de *Victoria!* par la porte laissée ouverte, les croates, assaillis à coups de fusil et de baïonnette, s'enfuirent à la débandade, entraînant avec eux les troupes restées dehors. Le grand-duc fit dégager ses croates, mais ne jugea pas à propos de recommencer. A dix heures tout était fini.

La nuit fut calme. Des deux côtés on resta sous les armes. Nous redoublâmes de vigilance sur les remparts de Piseck, et comme on pouvait craindre que, la rivière étant gelée et l'ennemi très supérieur en nombre, le grand-duc ne voulût se venger sur notre camp de l'échec éprouvé devant la ville, le maréchal fit rompre la glace depuis Saint-Wenceslas jusqu'à Mecklowa et sillonner les bords de la rivière par des patrouilles continuelles.

On pensait avec raison que le lendemain amènerait une nouvelle affaire. Cependant le jour n'était pas encore levé qu'on aperçut avec étonnement les feux de l'armée du grand-duc, campé près de Piseck, diminuer progressivement. C'était l'indice d'une retraite. Le maréchal de Broglie, voulant s'en assurer, chargea M. d'Astier, aide-major général de l'armée, de se rendre de Saint-Wenceslas à Piseck, de monter soit sur la muraille de la ville, soit sur le beffroi, et de lui rendre compte s'il apercevait quelque mouvement dans le camp ennemi. Il sut ainsi que l'armée du grand-duc avait repris sur quatre colonnes la route de Budweis.

Il donna l'ordre à M. de Saignes, lieutenant-colonel de Clermont-Tonnerre, de le suivre avec une partie de la brigade Colonel-général et 4 compagnies de grenadiers (1), et, soupçonnant le grand-duc, bien qu'il eût réellement pris la direction du sud, de chercher à passer la Wottawa en arrière de notre droite et de prendre ainsi à revers notre position de Piseck, il envoya M. le chevalier de Beauvais, brigadier et lieutenant-colonel d'une brigade de carabiniers, sur la route de Strakonitz.

M. de Saignes fut le seul qui rencontra l'ennemi. Il donna, le 30 décembre, dans son arrière-garde. Nos cavaliers, surpris par une charge de près de 2,000 chevaux, s'enfuirent entraînant l'infanterie qui se débanda dans les chemins creux.

En quelques instants et avant qu'on eût fait partir de Piseck quelques B. pour les secourir, tous nos grenadiers, à l'exception

(1) 2 de la Marine, 1 d'Alsace et 1 de la Reine.

d'une centaine, tombèrent sous le sabre des hussards. Tous les officiers et les sergents restèrent tués ou pris (1).

Après cette affaire, le grand-duc, suspendant un instant sa marche, et comptant sans doute nous voir commettre l'imprudence de sortir de Piseck avec notre armée, s'établit le même jour à Protiwin.

Nous restâmes au camp sous Piseck, prêts à toute alerte; dans cette saison exceptionnellement rigoureuse, les troupes souffraient sous la tente, mais la précaution en parut nécessaire par la proximité de l'ennemi pour se cantonner avec sécurité. Dix escadrons à tour de rôle couchèrent chaque soir au bivouac. On donna à nos soldats, à l'exemple des Bavarois, des Saxons et des Prussiens, des camisoles croisées pour mettre par-dessous leur veste, et des bas drapés; on fit tout ce qui était possible pour leur assurer une nourriture qui leur permît de lutter contre le froid excessif de la Bohême, mais on n'empêcha pas nos soldats épuisés d'y périr par centaines. Ceux qui survécurent gardèrent pendant de longues années le souvenir du bivouac de Piseck, et le léguèrent ensuite à la génération suivante comme une image des plus grandes souffrances de la guerre.

Pendant que notre droite, arrêtée d'abord sur la Moldaw, se voyait à son tour attaquée sur la Wottawa, notre gauche n'avançait pas. Le chevalier de Saxe, parti de Prague le 16 décembre avec ses 15 B. et ses 25 E., ne marchait qu'à petites journées, par Schworetz, Kaurzim et Kuttenberg; il n'était attendu à Czaslau que pour le 26. Les irrésolutions de la cour de Dresde ajoutaient encore à la lenteur de son mouvement. En vain M. de Belle-Isle et, après lui, M. de Broglie redoublaient leurs instances pour que ses troupes joignissent au plus tôt les Français de M. de Polastron, et que les deux corps réunis frappassent, à la droite des Autrichiens, le coup qui devait dans leur pensée forcer le grand-duc à abandonner Neuhaus et à se réfugier en Moravie, et nous rouvrir ainsi la route de Linz. Ils n'avaient pu communiquer aux Saxons l'énergie qui les animait. Le roi de Pologne hésitait à envoyer ses troupes au delà

(1) Il y périt trois capitaines : MM. de Cherry (du régiment de la Marine), d'Almas (de la Reine), de Ferrette (d'Alsace), sur le champ de bataille; le quatrième, M. d'Agoult (de la Marine), avait disparu. Dans la cavalerie, M. de la Richardie, capitaine à Colonel-général, et un autre capitaine de Clermont-Tonnerre, avec des sous-officiers, restèrent blessés sur ce champ de bataille, (D. G.. 2945.)

de Prague; il ne les faisait marcher qu'à contre-cœur loin de ses frontières.

M. de Polastron, désespéré de ces lenteurs, cherchait à obtenir du général Birkholtz qu'il quittât ses cantonnements et s'avançât dans la direction de Deutschbrod pour resserrer de plus en plus l'ennemi et préparer ainsi l'attaque décisive. Celui-ci, resté inflexible, annonçait sa ferme résolution de ne rien entreprendre avant d'être en forces plus considérables. Il essaya de l'entraîner en prononçant lui-même un mouvement en avant; rassemblant ses troupes à Goltzjénikau, il se porta le 21 sur Habern et demanda au général Birkholtz de le soutenir en se plaçant à sa hauteur et à sa gauche; mais celui-ci resta immobile dans ses quartiers de Czaslau et de Chrudim. N'ayant avec lui que les 4 B. du régiment du Roi et la brigade de Royal-cavalerie, trop faible par conséquent pour se maintenir tout seul à Habern, il revint à Goltzjénikau.

En rentrant, il trouva des ordres le rappelant à Prague. Le maréchal de Belle-Isle, inquiet pour la sécurité de cette place, que le départ sur Piseck des brigades de la Marine, des Carabiniers, du Roi et de Mestre-de-camp venait de dégarnir, l'y mandait en toute hâte. Aussitôt, précédé de ses équipages, il arrive le 23 à Janovitzki, et déjà son avant-garde était en route pour Janovitz, lorsqu'il reçut contre-ordre le 24 au matin. Sur les réclamations énergiques des Saxons, qui refusaient catégoriquement de marcher seuls sur Deutschbrod, M. de Broglie avait dû céder et revenir sur la décision de son prédécesseur. M. de Polastron rentre donc le 24 au soir à Goltzjénikau. Les événements semblaient se dessiner définitivement.

Le chevalier de Saxe arrivait à Czaslau le 26 avec une partie de ses troupes, et les 4 ou 5,000 hommes du général Birkholtz se plaçaient à hauteur de M. de Polastron; on se porte ensemble, le 28, dans la direction de Deutschbrod. Les Français occupèrent les environs de Habern, les Saxons s'établirent autour de Przibram et de Nowaretz, répandant leurs postes d'avant-garde jusqu'au delà de Choctibroz.

Le maréchal Neuperg, avec le gros de ses forces à Deutschbrod, sentant l'attaque, prit lui-même l'offensive, espérant profiter de ce que le chevalier de Saxe, encore sur les derrières, ne pouvait nous soutenir. Il fait passer les défilés de Kraupen et de Wolesna à un corps de 3,000 dragons et hussards, aux ordres des généraux d'Ollonna et

Baronaï, et les lance droit sur Przibram, de manière à nous coupe des Saxons du général Birkholtz. Le premier de nos postes qu'ils rencontrèrent est celui de Néjépin; des Saxons du régiment du Prince-Xavier l'occupaient, commandés par le capitaine Merlin, qui, sommé de se rendre, répondit « qu'il ne demandait pas de quartier et ferait de son mieux. »

L'attaque de Néjépin commença; postés dans les maisons, les Saxons, malgré leur énergie, durent évacuer le village et se retirèrent dans un enclos où, après deux heures de lutte, les généraux Birkholtz et Rockau vinrent les dégager. Après cette incursion, le général d'Ollonna repassa dans la vallée de la Sazawa, et, le chevalier de Saxe, qui depuis huit jours avait trouvé mille nouveaux prétextes à de nouvelles lenteurs, ayant promis qu'il serait en état de marcher avec ses troupes vers le 31 décembre ou le 1er janvier, l'attaque de Deutschbrod fut enfin décidée. Les Français marcheraient droit sur cette ville et les Saxons feraient un mouvement tournant par Biela et Borowa, de manière à s'emparer de Polna et anéantir la position des Autrichiens en la prenant à revers. Les derniers jours de l'année se passèrent en préparatifs pour cette opération.

Le prince d'Anhalt avec ses 10,000 Prussiens ne devait pas y concourir, toujours aux environs de Landskron, appuyant indirectement les Saxons, mais aussi à proximité de la Silésie, de la Moravie, de la Saxe, du comté de Glatz, à même de servir ainsi merveilleusement, au gré des fluctuations de sa politique, les intérêts de son souverain. Cependant, fidèle à sa promesse, le roi de Prusse faisait avancer au secours de ses alliés ses troupes de Silésie. Le maréchal de Schwerin rassemblait vers le 16 décembre ses 19 B. et ses 44 E. sur le haut cours de l'Oder, et, côtoyant cette rivière à gauche, descendait jusqu'à Troppau dont il s'était emparé sans résistance. Le 21, il franchissait les frontières de Moravie et paraissait tout à coup le 24 devant Olmutz. La place, qui n'était pas très forte, aurait pu résister, trop grande pour qu'on pût l'investir avec un corps d'armée aussi faible que celui du maréchal de Schwerin. Cependant le baron de Terzi, dès les premiers coups de canon, demanda à capituler. M. de Schwerin, qui n'osait espérer un pareil résultat, fort embarrassé si, dans cette saison rigoureuse, il eût été contraint à un siège régulier, s'empressa d'accorder les

meilleures conditions et de lui permettre, en échange de la place, de l'artillerie, des munitions et des magasins livrés aux Prussiens, d'emmener sa troupe avec les honneurs de la guerre.

La capitulation signée le 26, l'armée prussienne entra dans la ville et le maréchal Schwerin, désireux de donner du repos à ses troupes, suspendit sa marche, satisfait d'avoir si facilement conquis un poste qui lui permettait de se lier aux troupes du prince d'Anhalt et de former le demi-cercle autour des soldats de Marie-Thérèse.

Ce demi-cercle eût été formidable si, obéissant à une direction unique, nos divers corps d'armée eussent concerté leurs mouvements et marché résolument au même but. Mais la division et la méfiance régnaient entre les alliés; les Bavarois ne songeaient qu'à couvrir leur propre pays, les Français désiraient avant tout rallier M. de Ségur, les Saxons ne s'engageaient qu'à regret en Bohême, les Prussiens ne voulaient pas s'éloigner de la Silésie. On perdait ainsi tous les avantages d'une position enveloppante. Le maréchal de Broglie ne s'y trompait pas. « La position du grand-duc, écrivait-il à la fin de décembre, est infiniment meilleure que la nôtre, en ce qu'ils sont tous ensemble, et nous tous séparés; il est par conséquent maître de porter toutes ses forces ou sur moi, ou sur les Saxons, ou sur la haute Autriche. » Il insistait encore sur ce point quelques jours après dans une lettre à M. de Breteuil : « Il paraît à tout le monde, en général mal informé, que tout nous rit dans le moment présent; les plus grands politiques pensent que tout est fini depuis la prise de Prague; mais, sans me vouloir donner aucun mérite, ne songeant qu'au bien du service, je pense bien différemment, et on peut, ce me semble, comparer notre situation à celle où nous étions avant la bataille de Hochstett où j'étais et dont Votre Éminence sait la suite. »

Notre ligne était, d'ailleurs, percée en un point, entre Budweis et Linz; notre corps du Danube, coupé du reste de l'armée, trop faible numériquement pour concourir lui-même à l'offensive, s'obstinant par un amour-propre légitime, mais imprudent, à ne pas abandonner la haute Autriche dont on venait de faire la conquête. Les Autrichiens n'eurent garde de laisser échapper cette occasion de relever leurs affaires par un coup d'éclat. Dès que le grand-duc eut forcé les Français de M. de Leuville à évacuer Budweis, leur

plan avait été arrêté. Ils assemblèrent en avant de Vienne une nouvelle armée dans l'intention de marcher droit sur Linz, de forcer la ligne de l'Enns, de nous chasser de la haute Autriche et d'envahir la Bavière elle-même.

Cinq de leurs régiments, rappelés d'Italie au moment où la marche de l'électeur sur Vienne avait fait trembler pour cette capitale, arrivaient alors à grandes marches et débouchaient par les routes de la Styrie.

Ils ne dépassèrent pas Vienne. Le prince de Saxe-Hildburghausen, qui les conduisait jusque-là, ayant alors rétrogradé de sa personne sur l'Italie, en laissa le commandement au général Benedetta. Les troupes tirées du Brisgau et qui, après avoir pris leur route par le Tyrol, ralliaient alors l'armée du grand-duc, furent également arrêtées sur le Danube. Les garnisons de toutes les places de Hongrie, de Carniole, de Carinthie, adjointes aux nouvelles levées de milices hongroises et de hussards, s'avancent sur le Traisen. Avec tous ces éléments, dans les premiers jours de décembre, aux environs de Saint-Polten, se forma une véritable armée qui, renforcée quelques jours après par des milliers d'hommes tirés de l'armée du grand-duc et amenés par le général Palfy, représentait un effectif de 20;000 combattants, sous les ordres du comte de Kewenhuller (1).

Pour résister à l'attaque de forces aussi considérables, M. de Ségur ne disposait au 1er décembre que de 5 à 6,000 hommes à peine (2).

L'électeur de Bavière avait bien 15,000 hommes; mais 6,000 stationnaient en Bohême avec M. de Törring; 4,000, aux ordres de M. de Minutzi, avaient marché vers Salzbourg; le reste semblait indispensable pour les garnisons des différentes places de l'électorat.

M. de Belle-Isle, frappé du danger que courait M. de Ségur, fit revenir de Fussen M. du Châtel, qui y était posté avec 5 B. de Rohan et 2 régiments de dragons pour faire obstacle à la marche du prince de Saxe-Hildburghausen. Ce ne fut pas sans peine que le maréchal obtint cette concession de l'électeur, mais il eut encore

(1) C'étaient les régiments d'infanterie de Saxe-Hildburghausen, de Neuperg, de Pallavicini, le régiment de dragons de Saxe Gotha, les hussards Bagnani.

(2) Brigade de Touraine et régiment de cavalerie de Rumain.

plus de difficulté à le persuader de faire rétrograder aussi sur Linz M. de Minutzi. Dans sa terreur, Charles-Albert se croyait perdu s'il n'entourait ses États d'un cordon ininterrompu de soldats. Cependant, le maréchal lui ayant enfin démontré la grandeur du péril à l'est de ses États, lui ayant fait comprendre qu'en maintenant des troupes nombreuses du côté du sud, que l'ennemi ne menaçait point et dont l'hiver rendait aujourd'hui l'accès impraticable, il s'affaiblissait d'autant du côté réellement attaqué et qu'il ouvrait ainsi à ses ennemis la route de sa capitale, il donna l'ordre à M. de Minutzi de se mettre en route vers le 5 décembre: il arriva sur l'Enns du 15 au 18.

En attendant son arrivée, M. de Ségur avait pris des dispositions de défense. Le renfort de M. du Châtel, reçu le 3 décembre, avait porté ses troupes à l'effectif de 11 B. d'infanterie, 12 E. de cavalerie et 8 de dragons (1), répartis derrière la rivière d'Enns, entre Steyer et le confluent du Danube : le régiment de Royal-Vaisseaux et 12 compagnies de Bauffremont-dragons à la gauche, occupant Enns; un détachement de la brigade de Rohan, avec M. de Bercy, lieutenant-colonel de Souvré, au centre, au village de Kronsdorf; les 3 B. de Rohan avec 4 compagnies de dragons Bauffremont et les compagnies franches de M. Jacob, aux environs de Steyer, sur la droite; le reste de l'infanterie (régiments de Touraine et de Souvré) avec les dragons Sainte-Mesme en réserve à Linz et le régiment du Rumain à Wels.

Les deux extrémités de notre ligne étaient sous les ordres de deux officiers généraux : milord Clare, maréchal de camp, commandait à Enns; le prince de Tingry, brigadier, à Steyer. Les autres officiers généraux, MM. du Châtel et de Marcieu, maréchaux de camp, restaient au quartier général à Linz, auprès de M. de Ségur.

Nos troupes se massaient sur le bas cours de l'Enns, en effet la partie la plus abordable de la ligne qui couvrait la haute Autriche. Au delà de Steyer, la région devenait montagneuse et presque impraticable, la rivière encaissée coulait dans des gorges profondes, et les escarpements des bords aussi bien que le mau-

(1) Brigade de Touraine (Touraine, 3 B.; Royal-Vaisseaux, 3); brigade de Rohan (Rohan, 3 B.; Souvré, 2); du Rumain, 2 E.; Bauffremont et l'Hôpital-Sainte-Mesme (dragons), 4 E. chacun.

vais état des chemins ne permettaient pas à une troupe nombreuse de s'y engager. 678 Bavarois étaient répartis en différents postes dont les principaux étaient Ternberg, Windischgersten. Couverte à droite par les montagnes, appuyée à gauche au Danube, notre ligne entre Steyer et Enns était admirablement établie. Devant nous, comme un immense fossé, serpentait la rivière, et les pentes du contrefort allongé que nous occupions sur la rive gauche formaient en arrière de ce premier obstacle comme une sorte de muraille merveilleusement disposée pour une opération défensive. Cependant les reconnaissances découvrirent deux points faibles dans la plaine entre Enns et le Danube; M. de Ségur y ordonna sur-le-champ des travaux. On y employa d'abord des ouvriers des environs, mais ceux-ci ne s'y prêtèrent point de bon gré; la plupart, déjouant toute surveillance, s'enfuirent plutôt que de mettre la main à des ouvrages destinés à prolonger l'asservissement de leur pays; les autres mirent une telle lenteur à leur besogne que, le travail n'avançant pas à son gré, M. de Ségur, malgré le faible effectif de ses soldats, dut encore en distraire une partie pour les retranchements et redoutes dont il avait reconnu la nécessité. Les troupes ainsi placées, il donna les instructions suivantes à milord Clare et au prince de Tingry :

« Il faut toujours que milord Clare (1) et M. le prince de Tingry redoublent d'attention pour être avertis le mieux qu'ils pourront de tous les mouvements des ennemis et de l'augmentation de leurs forces. Dès qu'ils seront persuadés, par les mouvements que les ennemis feront sur la ligne, d'être attaqués, il faudra que milord Clare et M. le prince de Tingry envoient à Linz tous leurs équipages, afin de n'en être point embarrassés pendant l'action. Dès que je serai informé par l'un ou par l'autre, et qu'ils croiront l'attaque sûre, je me porterai sur Kronsdorf; parce qu'étant à Kronsdorf, je serai dans le centre de la ligne et, par conséquent, à portée de faire ce que je croirai nécessaire pour défendre ce centre avec opiniâtreté.

(1) Milord Clare (Charles O'Brien, vicomte de Clare, baron d'Ibrickin et de Maigh-Airsy), né le 27 mars 1699 à Saint-Germain-en-Laye, colonel de Clare (infanterie irlandaise) le 15 décembre 1718, maréchal de camp le 1er mars 1738, lieutenant général le 2 mai 1744, comte de Thomond, maréchal de France le 24 février 1757; mort le 9 septembre 1761 à Montpellier.

« Milord Clare prendra, de son côté, toutes les mesures nécessaires pour bien défendre le poste d'Enns et surtout la redoute du confluent, qui doit être défendue avec toute la vigueur possible, pour empêcher les saïques de remonter, et que l'on ne pénètre de ce côté-là ; il fortifiera aussi, en cas de besoin, la droite d'Enns, pour se joindre au poste de Kronsdorf, s'il est nécessaire. Le prince de Tingry prendra de même à Steyer toutes les précautions convenables pour s'y bien défendre, et veillera aussi, avec grande attention, aux postes de sa droite. Milord Clare et le prince de Tingry, au cas que cela arrive, auront des dragons tout prêts pour m'avertir de ce qui se passera de leur côté, comme moi j'en aurai aussi pour leur donner de mes nouvelles. »

M. de Kewenhuller était encore à Saint-Polten que déjà ses hussards apparaissaient sur l'Enns. Il les lançait au loin devant lui dans l'espoir de surprendre les Français, avant l'arrivée des Bavarois de M. de Minutzi, et de contrarier nos travaux de défense.

Les plus importants de ces travaux autour d'Enns consistaient à y rétablir, pour avoir un pied sur l'autre rive, le pont détruit lors de la retraite de M. de Leuville, et à construire, pour en défendre l'accès, deux redoutes, l'une en deçà, l'autre au delà du débouché. Ce fut sur ce point que les Autrichiens portèrent leur principal effort.

Le 8, vers midi, des hussards et pandours, aux ordres de Mentzel lui-même, arrivant par la route d'Ips, tombèrent tout à coup sur quelques soldats de l'autre côté du pont d'Enns, les refoulèrent, s'établirent à leur place dans les maisons du faubourg d'Ennsdorf et forcèrent notre détachement ainsi que nos travailleurs à abandonner la tête du pont de la rive droite et à se rembarquer. En même temps une troupe de Rasciens, qui avait remonté le Danube dans des saïques, parut à hauteur du confluent de l'Enns, débarqua de l'artillerie et se mit en route pour conduire à Ennsdorf cette artillerie, le lendemain mise en batterie contre notre pont et nos premiers travaux.

On tirailla toute la journée de l'une à l'autre rive. Le lendemain 9, milord Clare, qui commandait à Enns, résolut de prévenir l'ennemi avant l'arrivée de son canon. Il réunit deux compagnies de grenadiers de Royal-Vaisseaux, et des dragons de Bauffremont en donna le commandement à M. du Breuil, capitaine de grenadiers

de Royal-Vaisseaux, et lui prescrivit de passer l'Enns en bateaux en amont du pont, de prendre terre sur la rive droite, de marcher droit à Ennsdorf et d'en déloger les hussards. Le débarquement fut assez difficile, quelques bateaux, entre autres celui que montait M. du Breuil, s'engravèrent à distance du rivage, et lui-même dut, comme ses soldats, se jeter à l'eau pour les dégager. Soutenu énergiquement par les fusiliers de Royal-Vaisseaux envoyés par M. de Campredon, bien qu'à découvert sur la partie du pont qui était achevée, et par deux pièces de canon disposées sur la rive gauche par milord Clare, il réussit à reprendre aux hussards la ête du pont et à les chasser ensuite des maisons d'Ennsdorf. Nos grenadiers et nos dragons les poursuivirent quelque temps à coups de fusil; puis, se retournant du côté des Rasciens qui arrivaient en vue, ils les mirent également en fuite.

Leurs pièces de canon tombèrent entre nos mains; les hussards, de leur côté, abandonnaient dans Ennsdorf quelques chevaux; leur retraite fut si précipitée que bon nombre d'entre eux n'eurent pas le temps de sauter en selle.

Pour éviter de nouvelles alertes, on redoubla d'activité dans les travaux de défense. Milord Clare fit immédiatement raser les maisons d'Ennsdorf entourant la tête du pont. Les Bavarois de M. de Minutzi arrivèrent alors en ligne du 15 au 18, et se portèrent sur l'Enns, à la droite des Français.

Il fut convenu qu'ils défendraient le cours de la rivière au-dessus de Steyer, et que les Français continueraient à couvrir l'intervalle entre cette ville et le Danube (1).

MM. de Ségur et de Minutzi, tout en portant le gros de leurs forces en face de M. de Kewenhuller, en conservaient une bonne partie sur le Danube, à Linz. Ils redoutaient aussi, et non sans raison, une attaque de flanc de ce côté. Une portion de l'armée du grand-duc, se détachant brusquement à Budweis, pouvait en

(1) Nouvelle disposition des troupes. *En première ligne :* à Enns, Royal-Vaisseaux (3 B.); et Bauffremont-dragons (4 E.); à Kronsdorf, 1 B. de Touraine, à l'abbaye de Gleinck, l'autre; à droite de Steyer, 5 B. bavarois. *En seconde ligne :* à Ebersberg, le régiment du Rumain (2 E.); à Wels, le régiment bavarois de Costa (5 E.). *Sur les derrières :* à Linz, 6 B. (toute la brigade de Rohan et 1 B. de Touraine) et 4 E. (Hôpital-Saint-Mesme); au château de Linz, à l'abbaye de Villeningen et à Efferding, Bavarois.

quelques jours se porter sur la capitale de la haute Autriche. Déjà le régiment de Schulenburg tout entier occupait Freystadt. Le rideau impénétrable que formaient les hussards tout autour des armées de Marie-Thérèse ajoutait encore à leur inquiétude; derrière ce rideau, c'était l'inconnu, si redoutable à la guerre. Et ce n'était pas seulement pour Linz qu'on craignait, mais pour Efferding, pour Passau même, et pour toute la rive gauche du Danube.

En gardant à Linz presque la moitié de son armée, M. de Ségur agissait sagement. Tout en servant de réserve aux forces engagées sur l'Enns, les troupes sous sa main seraient en mesure de barrer le passage du Danube au point le plus menacé et de veiller sur ce que les Autrichiens pourraient tenter sur la rive gauche. Ces dispositions prises, on régla la conduite à tenir en cas d'attaque et de retraite. Il fut arrêté, d'un commun accord, que, M. de Kewenhuller se portant sur l'Enns, on ferait avancer de Linz 1 B. de Touraine et les 3 compagnies de grenadiers de ce régiment sur Enns; que le régiment de dragons Saint-Mesme se porterait à Saint-Florian et que les cuirassiers bavarois de Costa occuperaient Steyer, Hall et Kremsmunster. Il fut arrêté également qu'en cas de retraite les Français se replieraient sur Ebersberg et les Bavarois sur Wels, de manière à se reformer derrière la Traun et à y arrêter une seconde fois l'ennemi. L'éventualité de la perte de cette seconde ligne fut même prévue : MM. de Ségur et de Minutzi étaient d'avis que dans ce cas le mieux serait, après avoir jeté dans Linz une garnison suffisante, de se replier sur Scharding et de reprendre position derrière l'Inn, de manière à couvrir la Bavière. Mais ne voulant pas accepter, sans avoir consulté l'électeur, une résolution aussi grave, puisqu'elle entraînait l'abandon de la haute Autriche, à la possession de laquelle ce prince s'attachait extrêmement, ils lui soumirent leurs doutes dans un mémoire porté par M. de Marcieu à Prague. L'électeur ne partagea pas leur manière de voir. Il se prononça pour ne jamais abandonner Linz, et décida qu'en cas d'échec l'armée tout entière se rassemblerait sous cette ville et y attendrait l'ennemi.

Cette funeste résolution, suivie dans la suite, eut pour nous de si terribles conséquences qu'il est du devoir de l'historien de dégager

la responsabilité de M. de Ségur (1), si passionnément attaqué à ce sujet, et de reporter à Charles-Albert lui-même, et à lui seul, la faute commise. On ne saurait mieux le défendre qu'en reproduisant le mémoire porté à Prague par M. de Marcieu et la réponse de l'électeur de Bavière.

Voici ce qu'écrivait M. de Ségur :

« Dans la circonstance présente, il est extrêmement essentiel que MM. de Minutzi et de Ségur déterminent ce que chacun aura à faire au cas d'attaque sur la rivière d'Enns, où il y a actuellement pour la garde 5 B. bavarois et 1 régiment de dragons français, 3 B. à Enns, avec le régiment de dragons, 2 B. français. Le reste des troupes sont : 1 régiment de cavalerie française à Neuhofen et Gmund, village près de Neuhofen; la cavalerie bavaroise, à Wels sur la Traun; 6 B. français dans Linz, avec 8 compagnies de grenadiers, y compris celles des bataillons; 1 régiment de dragons, des Bavarois dans le château, à l'abbaye de Willeringen et à Efferding, sur les derrières; un détachement français au château d'Ebersberg sur la Traun. Il faut donc régler :

« 1° Si les ennemis se portent en force sur la rivière d'Enns, quel secours on pourra y envoyer de Linz et où ce secours se portera d'abord.

« 2° Décider ce que les troupes françaises défendront et jusqu'où elles pourront s'étendre dans le premier moment. Résolu que les troupes françaises, en cas d'attaque sur la ligne, la défendront, puis le Danube vis-à-vis de Mauthausen jusqu'à la redoute auprès de Steyer.

« 3° Ce que les troupes bavaroises défendront aussi du côté de

(1) De Ségur (Henri-François, comte), né le 1er juin 1689, élevé page du Roi, capitaine au régiment de Ségur, sur la démission de son père Henri-Joseph, colonel de Ségur, le 20 février 1734 maréchal de camp, se distingua en Italie et n'en rentra qu'avec l'armée en 1736; le 20 octobre 1737, en Lorraine pour négocier le mariage du roi de Sardaigne avec la princesse Élisabeth de Lorraine : le 1er mars 1738, lieutenant général, à l'armée de Bohême, commande dans la haute Autriche pendant que l'armée s'avance sur Prague ; sa communication coupée, se jette dans Linz et y tient jusqu'au 22 janvier 1744, date de la capitulation; fut ensuite à l'armée du Rhin, à celle de Flandre, à celle du prince de Conti, à Raucoux, à Lawfeld; mort le 18 juin 1751.

Steyer où elles sont. — Les Bavarois défendront depuis cette redoute jusqu'à Ternberg, et toute la droite en remontant les rivières d'Enns et de Steyer où sont leurs postes.

« 4° Si par hasard la ligne est percée, où les troupes françaises se replieront et le lieu où toutes les troupes s'assembleront, au cas que cela arrive, pour donner encore un combat en force et pouvoir se défendre, tant qu'elles le pourront. — En cas de retraite, les Français des postes de Kronsdorf et en avant se replieront sur Enns, et tous ensemble feront leur retraite sur Ebersberg.

« 5° Si le Danube, par hasard, venait à geler au point que les ennemis pussent passer, quel parti prendra-t-on, et où les troupes se mettront-elles toutes en force pour pouvoir marcher sur l'ennemi et le combattre? car il ne serait pas possible pour lors de songer à défendre la ligne, puisqu'on pourrait être pris de tous les côtés et être coupé de partout.

« *Article secret.* Décidé que lorsque les troupes françaises et bavaroises se rassembleront pour se mettre, la gauche à Linz, afin de tenir toujours cette ville, qui est le point capital, et la droite à Ebersberg, en gardant par ses derrières la rivière de la Traun, il faut prendre garde de ne jamais abandonner la ville de Linz, et éviter par là que les ennemis ne puissent passer entre Linz et Ebersberg, attendu que s'ils vous coupaient la communication de ladite ville de Linz, ils vous couperaient vos vivres et vous seriez sans nulle ressource; en ce cas, les troupes bavaroises qui sont à Steyer et celles qui sont dispersées se replieront sur Wels, afin d'y passer la Traun et de se rassembler avec les Français au camp d'Ebersberg.

« Fait à Linz, le 19 décembre. *Signé:* de Minutzi, de Ségur, de Marcieu et du Châtel. »

Charles-Albert répondit le 26 décembre :

« S. M. le roi de Bohême décide que, dans le cas où le Danube ne sera pas gelé, il faut que toutes les troupes se rassemblent, suivant les mouvements des ennemis, pour défendre la ligne et rivière d'Enns, et au cas que le Danube vînt à geler en entier, le camp projeté entre Linz et Ebersberg sera bon; mais ce qui serait encore meilleur, c'est de se rassembler tous dans les faubourgs et ville de Linz,

et de s'y défendre jusqu'au bout, en fournissant ledit Linz de munitions de guerre et de bouche, au moins pour quatre mois. S. M. désire cependant qu'on ne prenne ce dernier parti qu'à l'extrémité, de crainte que l'ennemi, après avoir passé la rivière d'Enns, ne se porte sur l'Inn et en Bavière; en conséquence, S. M. a donné ses ordres pour faire descendre par la rivière d'Inn et par le Danube des fourrages qu'on rassemblera en Bavière. Et de plus on fera descendre incessamment les fourrages qui sont à Passau et à Scharding, auxquels on ne touchera que dans le cas de la gelée du Danube et de la ville attaquée. »

Ces préparatifs étaient à peine achevés que M. de Kewenhuller marchait de Saint-Polten sur Amstetten et se mettait à la tête de ses troupes se portant en avant. Deux colonnes le précédaient : l'une à droite, aux ordres du général Palfy, marcha sur Enns; l'autre à gauche, commandée par le comte de Mercy-Argenteau, prit le long des montagnes dans la direction de Steyer. Le 30 décembre ces deux colonnes arrivèrent sur l'Enns, le gros de l'armée les suivant de près. M. de Mercy-Argenteau, ayant divisé ses troupes en deux corps, les dirigea partie sur Ternberg, partie sur Haydershofen, et dans la nuit du 30 au 31, vers deux heures du matin, elles passèrent la rivière, déjouant la surveillance des Français aussi bien que celle des Bavarois.

Rien n'était perdu; on pouvait, au contraire, en rassemblant ses forces fondre sur les corps autrichiens qui avaient percé notre ligne, les culbuter dans la rivière et leur infliger un sanglant échec; mais l'ascendant moral n'existait plus de notre côté, l'audace et la confiance manquaient à nos généraux.

M. de Minutzi, prévenu que l'ennemi avait passé à Ternberg et chassé ses postes retranchés en cet endroit et à Laubach, rassembla tous ses détachements à Steyer. Ayant appris peu après que le passage avait été également forcé à Haydershofen, dans la crainte d'être coupé de Linz, et comme la route de Kronsdorf et d'Enns était au pouvoir de l'ennemi, il fit sa retraite par les hauteurs, se dirigea de Steyer sur Saint-Florian, et de là à Ebersberg où il repassa la Traun.

Le régiment du Rumain et celui bavarois de Costa s'étaient portés de Neuhofen et de Wels sur Steyer, au premier bruit de l'attaque des Autrichiens. En y arrivant, ils n'y trouvèrent plus les

Bavarois, mais M. du Châtelet encore à Gleinck et à Winterfeld avec le premier B. Touraine; ils se joignirent à lui, et comme ils couraient tous ensemble risque d'être enveloppés, ils effectuèrent leur retraite sur Saint-Florian et Ebersberg, par la même route que M. de Minutzi.

Notre droite ayant ainsi rétrogradé, la gauche ne tenait plus. Nous avions alors à Enns les 3 B. de Royal-Vaisseaux et les dragons Bauffremont; à Kronsdorf, 2 B. de Touraine et les dragons Sainte-Mesme, ces derniers s'y étant portés de Linz avec un des B. de Touraine dès le début de l'action. M. de Ségur leur fit donner à tous l'ordre de se replier. Les troupes de Kronsdorf rentrèrent heureusement à Enns avec M. de Guerchy, après avoir mis le feu au pont devant lequel arrivait alors la colonne de M. de Palfy; nos 5 B. et nos 8 E. réunis prirent la route d'Ebersberg, avec toute leur artillerie, même les canons pris le 9 décembre aux Rasciens, mais abandonnant leurs malades.

L'ennemi nous suivit sans attaquer. Il s'empara de quelques équipages attardés, nous prit quelques détachements égarés dans le désordre de la retraite, entre autres un E. bavarois tout entier, et nous suivit sur la Traun. Il franchit même cette rivière sur nos pas et poussa, le 31 décembre au soir, ses avant-gardes jusqu'en vue de la ville de Linz, sous les murs de laquelle notre armée tout entière s'était rassemblée. M. de Ségur réunit alors un conseil de guerre pour aviser au parti à prendre en cette grave circonstance, et dans le camp français la nuit du 31 décembre au 1er janvier se passa en délibérations.

CHAPITRE VI.

DEPUIS LA CAPITULATION DE LINZ JUSQU'AU DÉPART DE MORAVIE DES PRUSSIENS

(1er janvier à mai 1742).

Janvier 1742. — 2. Le grand-duc prend des cantonnements dans le cercle de Bechin. — 3. M. de Polastron s'empare de Deutschbrod. — Le prince de Lobkowitz se retire sur Iglau. — M. de Neuperg retourne à Vienne. — Le prince Charles de Lorraine prend le commandement de l'armée. — 6. Les troupes françaises dans leurs quartiers d'hiver. — 10. M. de Torring marchant sur deux colonnes pour la Bavière. — Linz bloquée à la rive droite du Danube par M. de Kewenhuller, et à la rive gauche par des détachements de troupes légères. — 11. Prise de Scharding; M. de Bernklau s'y installe. — 12. Le château de Wittenberg occupé. — Les Bavarois abandonnent Wilshofen, dont s'empare Mentzel. — Détachements envoyés par M. de Ségur pour s'emparer de Gallneukirchen, forcés de rentrer dans Linz. — Le grand-duc arrive à l'armée. — 19. Le roi de Prusse à Dresde, obtient du roi de Pologne le commandement sur les Saxons. — 21. Arrivée du roi de Prusse à Prague. — Départ des Saxons pour la Moravie. — 22. Le roi de Prusse de Prague suit les Saxons. — 23. Les ennemis attaquent Linz. — 24. Capitulation de Linz. — Les troupes françaises se retirent à Donauworth. — Les Bavarois en Bavière. — M. d'Estrées quitte le blocus d'Egra, y laisse M. de Molac. — Glatz occupée par des troupes prussiennes, qui font le siège du château. — 25. Le roi de Bohême élu roi des Romains, à Francfort, sous le nom de Charles VII. — Le grand-duc quitte l'armée autrichienne, retourne à Vienne. — 26. Le roi de Prusse se rend à Landskron avec M. Schmettau, y joint M. de Schwerin. — 27. M. d'Estrées arrive avec sa cavalerie à Horazdowitz et Schuttenhofen, cercle de Pilsen. — 28. Prise de Passau et de Braunau par les Autrichiens. — M. de Bernklau passe l'Isar. — 30. Mentzel s'avance vers Munich avec ses troupes légères. — 31. M. de Bernklau investit Straubing. — M. de Kewenhuller cantonne son armée sur la rivière d'Inn.

Février 1er au 10. M. de Torring rassemble ses troupes à Neustadt; passe le Danube le 14. — 5. Mouvement de M. de Polastron pour la Moravie, conjointement avec les Saxons et les Prussiens. — Les Prussiens et les Saxons restent en Moravie. — 9. Les Saxons occupent les villages de Saar, Wessely et Bochdalow; les Prussiens arrivent à Gross-Meseritsch. — Le roi à Bochdalow. — 13. Mentzel s'empare de Munich; M. de Kewenhuller y fait entrer des troupes réglées. — 14. M. de Broglie se porte sur Iglau en même temps que les Prussiens et les Saxons. — Le prince de Lobkowitz évacue Iglau, se retire à Neuhaus. — 16. M. de Broglie se replie. — 17. Les troupes françaises se mettent en marche pour retourner à Prague. — 18. M. de Polastron à Prague avec les troupes fran-

çaises et saxonnes. — 20. A Boraw. — 21. A Choctibroz. — 22. A Czaslaw. — 28. A Prague; ses troupes entrent dans des quartiers d'hiver. — 29. Le roi de Prusse fait passer ses troupes et les Saxons dans des quartiers d'hiver en Moravie.

Mars 2. Cavalerie et dragons, dans le cercle de Pilsen, joints par les régiments de Luxembourg et de Beauce. — 7. M. de Clermont-Tonnerre approvisionne Frauenberg. — L'armée prussienne quitte Wischau. — 10. M. de Clermont fait rentrer ses troupes dans leurs quartiers. — 14. Départ d'un train d'artillerie pour le siège d'Egra. — 21. M. le maréchal de Torring se retire vers Ingolstadt. — 22. L'ennemi assiège Straubing. — 23. M. de Torring fait entrer son infanterie dans Ingolstadt, marche pour chasser les ennemis du haut Danube. — 24. M. de Leuville arrive à Unter-Sandau. — 24. M. de Torring à Kemertshofen. — 28. S'avance sur Donauworth. — 31. Jonction avec le duc d'Harcourt.

Avril 2. Tentative infructueuse sur le château de Frauenberg. — Le prince Charles à Znaym; le reste de ses troupes sur la haute Moldau, aux ordres du prince de Lobkowitz. — Renforts pour le siège d'Egra. — 3. Mort de M. de Leuville. — M. de Saxe chargé de la conduite du siège. — 4 au 5. Tranchée ouverte devant Egra. — M. de Torring marche à Kelheim; arrive à Buxsheim, y est joint par M. d'Harcourt. — 6. Le roi de Prusse fait partir les Saxons pour la Bohême. — 6 au 7. M. de Willemur, commandant à Ingolstadt, force l'ennemi à abandonner Wohlburg, et à passer le Danube en coupant le pont. — 7. M. de Torring campe sous Ingolstadt. — 8. M. de Broglie fait revenir sa cavalerie dans ses premiers cantonnements à Piseck. — 7 et 9. Les Palatins partent d'Ingolstadt et de Neuburg pour joindre M. de Torring. — 9. M. de Torring se porte sur Kelheim. — 10. Marche au secours de Straubing. — Départ de M. de Ségur avec ses cinq derniers bataillons pour retourner en France. — M. de Bernklau fait soutenir Kelheim. — 11. Levée du siège de Straubing. — 13. M. de Torring arrive à Riedenburg. — Les ennemis évacuent Kelheim. — Les Autrichiens se retirent à Platling, après avoir brûlé les ponts du Danube et de l'Altmühl. — 16. M. de Torring à Donaustauf au-dessus de Ratisbonne. — 18. S'empare de Deggendorf, abandonné par les Autrichiens. — 19. Capitulation d'Egra.

A peine enfermé dans Linz, M. de Ségur, pour informer de sa situation M. de Broglie, détache vers Piseck M. de Boissonnade, capitaine au régiment Royal-Vaisseaux, et le charge d'un rapport verbal au maréchal, ne voulant pas lui confier un document écrit qui pouvait tomber entre les mains de l'ennemi, dont les détachements parcouraient en maîtres le pays entre l'armée du Danube et celle de Bohême. M. de Boissonnade arrive à Piseck vers le 5 janvier. A ce moment les armées en présence sur la Moldaw se séparaient dans leurs cantonnements; le grand-duc, ayant échoué dans son entreprise sur Piseck, craignant de se voir couper la route de Moravie, repasse promptement la Moldaw, le 4, et

charge M. de Neuperg du commandement de l'armée, dont la droite était cantonnée du côté de Deutschbrod et Chrudim, l'aile gauche à Budweis et Freystadt, et le centre dans le cercle de Bechin, presque au confluent de la Luschnitz et de la Wotawa. Ainsi dégagé, M. de Broglie, saisissant l'occasion de donner un peu de repos à ses troupes que décimaient le froid et les maladies, lève immédiatement le bivouac de Piseck, et répand ses régiments dans des quartiers en arrière de la Wotawa.

Ses ordres s'exécutent (1) : le 6, l'infanterie s'établit en première ligne sur les bords mêmes de la rivière, depuis Wrasch jusqu'à Przestiowitz, la cavalerie jusqu'à Pilsen, les Bavarois à Strakonitz à la gauche de notre infanterie. Par suite de l'arrivée récente des régiments venus de Prague, l'effectif était de 22 B. et 52 E. et le chiffre des combattants s'élevait déjà à plus de 11,500 hommes. Les Bavarois n'avaient que 4 ou 5,000 hommes à mettre en ligne. Pendant ce temps, à l'aile gauche, M. de Polastron quittait Habern et paraissait devant Deutschbrod qu'il n'eut pas de peine à enlever. Après un court engagement l'ennemi se retira, en nous laissant un immense magasin sur la prise duquel on avait fondé de grandes espérances pour faire vivre l'armée dans ce pays pauvre

(1) *État-major :* MM. de Broglie, d'Aubigné, de Mirepoix, de Boufflers, de Leuville, de la Gervaisais, de Ximenès, de la Farre.

Cantonnements : la Marine, 4 B., la Reine, 2, Alsace, 3, à Piseck. — Piémont, 2 B., à Stekna; 1, à Kestran; 1, à Stanick. — Penthièvre, 2 B., à Sadari, Dubel, Ratibor et Neuhof. — Rochechouart, 1, à Prestowitz et Wittkow. — Anjou, 2, à Nepodwitz, Wondrichow et Dobesitz. — Beauce, 1, à Boreschnitz et Stiwitz. — Rosny, 1, à Topeles et Streichow. — Berry, 1, à Krestowitz et Mladolitz. — Luxembourg, 1, à Swatonitz et Wraz.

Colonel-général, 3 E., à Donianitz, Galenitz, Radomishl. — Gramont, 3, à Wosseck et Petrowitz. — Egmont, 3, à Gross-Klein et Kojitz. — Mestre-de-camp, 3, à Sedlitz. — Clermont, 3, à Luzan, Mitlichitz et Czckanitz. — Vogué, 2, à Chrastowitz et Las. — Le Roi, 3, à Chlaponitz, Drowhl, Chateau. — Fiennes, 2, à Prolick et à Semnitz. — Levis, 2, à Druss et Welnitze. — Brissac, 2, à Rowna et Rohesne. — Royal-Allemand, 3, à Borschitz, Jaraditze et Lom. — Pons, 2, à Strakowitz et Radowitz. — Sabran, 3, à Muschelitz, Dol et Skworlitz. — Orléans, 3, à Przedolitz, Kressitz et Nowawes. — Asfeld, 2, à Podoly et Sobesitz. — Chabrillan, 3, à Holnschitz et Koschly. — Brigade des carabiniers, 10, à Pilsen, Plzenes, Straklau, Borek, Kasciowitz, Schnelburg, Blattna. Rég. de Rattsky au château de Drohwle; les régiments de Beauce, Rosny et Luxembourg à Prague, et l'artillerie à Crikowa.

et déjà dévasté; puis la gauche de l'armée alliée retombe dans son inaction et s'établit le long des frontières de la Moravie. Lorsque la nouvelle foudroyante de la retraite sur Linz de M. de Ségur et M. de Minutzi lui parvint, l'électeur était à Munich; aussitôt il donne ordre aux troupes à portée de Braunau d'entrer dans cette place, renforce la garnison de Scharding, presse la marche des milices bavaroises sur la rivière d'Inn et ordonne de mettre immédiatement en état de défense la place d'Ingolstadt, la clef de la Bavière, seul passage sur le Danube où l'on pût établir en toute sécurité les magasins de l'armée et retrouver un point d'appui pour couvrir l'arrivée des renforts envoyés de France.

Il écrit au roi de Prusse alors à Berlin pour lui demander de le dégager par une sortie vigoureuse sur la Moravie (1), et supplie M. de Broglie de passer lui-même dans la haute Autriche avec un détachement considérable, d'envoyer M. d'Estrées sur l'Inn avec les 3 régiments de cavalerie qu'il avait près d'Egra, ou de rappeler tout au moins sur la Moldaw et d'envoyer sur l'Inn les 4 régiments bavarois à M. de Piosasque. A sa lettre datée du 3, le maréchal répondit, le 7, qu'il ne saurait, en présence de l'inaction des Saxons et des Prussiens, ni quitter Piseck, où les Autrichiens pouvaient revenir en force d'un moment à l'autre, ni abandonner le blocus de la ville d'Egra qui assurait les derrières de l'armée. Il détachait M. de Torring avec toutes les troupes bavaroises (infanterie et cavalerie) alors sur la Moldaw, pour les diriger sur Passau.

Le maréchal de Torring, parti de Strakowitz le 10 janvier, se forme à Winterberg en deux colonnes pour vivre plus facilement, envoie la seconde, commandée par M. de Raymond, sur Straubing par Furth et Cham, va lui-même sur Passau avec son infanterie et marche avec une telle lenteur qu'il n'y parvient que le 16. Cependant M. de Kewenhuller mettait le temps à profit, arrivait le 31 décembre au soir sous les murs de Linz et faisait sommer M. de Ségur. Il lui fut répondu qu'on l'attendait de pied ferme; le lendemain,

(1) C'est dans les montagnes de la Moravie et de la Bohême que naissent les trois grands fleuves de l'Allemagne du Nord, la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Les deux premiers sont des ruisseaux quand ils sortent de la Silésie autrichienne; l'Elbe, au contraire, qui prend sa source sur le versant méridional du Kiesengebirge, réunit ses affluents et se grossit en un véritable fleuve avant de sortir de l'Autriche pour entrer en pays saxon.

nouvelle sommation avec menace d'attaque dans la journée. On congédia le tambour, chargé de répondre au général autrichien « que, s'il envoyait un troisième parlementaire, on le ferait pendre, mais que lui M. de Kewenhuller serait le bienvenu, qu'on l'attendait avec impatience, que les barrières de la ville lui seraient ouvertes, mais que la garnison, distribuée dans chaque maison, ferait le coup de fusil, et que, tant qu'il y aurait une pierre sur l'autre, on ne se rendrait point. »

M. de Kewenhuller attaque aussitôt les faubourgs avec le régiment de dragons du Prince-Eugène, qui fut très maltraité. Le combat recommença; au bout de trois quarts d'heure, cette attaque est repoussée, tandis qu'un détachement de grenadiers et de hussards, qui s'avançait à la tête du pont situé à la rive gauche du Danube, est arrêté par une fusillade de nos avant-postes. M. de Kewenhuller, après cet insuccès, se contenta de maintenir le blocus, et la place resta investie sur la rive droite par le gros de l'armée, qui protégeait l'arrivée successive de l'artillerie de siège tirée de l'arsenal de Vienne, et sur la rive gauche par des détachements de troupes légères récemment renforcés par trois régiments de cavalerie venus des bords de la Moldaw.

La place de Linz n'était pas défendable; après la conquête de la haute Autriche, l'électeur de Bavière avait fait exécuter quelques travaux de défense, mais le temps manquait et la place était tout au plus à l'abri d'une insulte, d'ailleurs mal approvisionnée de munitions; fourrages en très petite quantité; les vivres également devaient manquer au bout de peu de temps, si les ennemis parvenaient à couper les communications avec la Bavière par le Danube. En revanche, avec l'excellent moral de l'armée franco-bavaroise acculée sous ses murs et malgré les tristes conditions dans lesquelles il se trouvait, M. de Ségur ne désespérait pas de pouvoir y braver tous les efforts des Autrichiens jusqu'à ce qu'un secours le dégageât.

La résolution de s'enfermer dans Linz prise en conseil de guerre du 31 décembre au 1er janvier, M. de Ségur avait proposé à M. de Minutzi de faire sortir une partie soit des Bavarois, soit des Français, et de les diriger sur Scharding, afin de couvrir la Bavière et de former le noyau d'une armée de secours; le reste des troupes lui paraissait suffisant pour déjouer toute attaque de vive force et, en raison de son effectif réduit de moitié, être à même de prolonger

la résistance beaucoup plus longtemps que l'armée entière, qui aurait bien vite consommé les faibles approvisionnements réunis dans la place. M. de Minutzi, probablement influencé par les recommandations de son souverain données de Piseck le 26 décembre à la réception du mémoire porté par M. de Marcieu, s'y était opposé et insistait pour que l'armée tout entière restât dans la capitale de la haute Autriche et la défendît jusqu'à la dernière extrémité.

M. de Ségur eut l'imprudence de se ranger à cet avis funeste. Sa résolution prise, il barricade les rues, construit aux carrefours des retranchements, prend les dispositions les plus vigoureuses pour repousser l'ennemi, s'il tentait un coup de force. Mais le danger n'était pas là. Après ses démonstrations du 1er janvier, du reste peu sérieuses, M. de Kewenhuller, comprenant que le point capital pour lui était de se rendre maître du cours du Danube en amont de Linz, de manière à couper les communications des assiégés avec la Bavière, et qu'une fois ce point obtenu, la famine lui livrerait à bref délai et pour ainsi dire sans combat une armée avec laquelle une lutte désespérée n'était pas sans danger, tourna toute son attention de ce côté, se bornant à observer la place. Le colonel Mentzel, ayant pris Efferding, s'avance le 11 janvier sur Scharding, ville sur l'Inn, défendue par un château fortifié. La garnison, ayant été sommée, offrit de se rendre, pourvu qu'on lui permît de se retirer. Mentzel avait ordre de ne la recevoir que prisonnière de guerre.

Le commandant bavarois abandonna la ville et le château. Les bourgeois portèrent aussitôt les clefs au partisan autrichien, qui se détacha avec une partie de ses hussards pour aller à la poursuite de la garnison. Il n'atteignit que quelques traînards qu'il eut soin de massacrer pour éviter à ses gens la peine de les amener, puis il dépêcha un exprès au comte de Kewenhuller l'informant de la prise de Scharding. Appréciant toute l'importance de la place conquise et voulant s'en assurer la possession, le général s'empresse d'y envoyer M. de Bernklau, avec deux régiments d'infanterie et des Varasdins.

Mentzel, profitant de la terreur qu'il inspirait et du désarroi de ses ennemis, se porte le lendemain, 12, sur Wilshofen, poste important par son pont sur le Danube. Il n'y rencontre pas plus de résistance qu'à Scharding et s'en empare. Les Bavarois, soit trop faibles,

effrayés d'une irruption si subite, n'opposaient plus dans cette triste campagne la résistance qu'on en attendait. Leurs places tombaient devant les sommations de quelques cavaliers, leurs troupes pliaient sous les premières charges, et la terreur atteignit même à un tel point que l'électeur fit exécuter publiquement des officiers supérieurs convaincus de trahison ou de lâcheté.

Cependant le maréchal de Törring, ayant appris la reddition de Scharding, forme le projet de reprendre la ville et de reconquérir ainsi la ligne de l'Inn. Il part, avec 3 régiments d'infanterie et 1 de dragons (1) de Passau le soir du 16, s'avance sur Scharding avec ses 4 régiments et son artillerie. Arrivé à quelque distance de la place, il apprend qu'un convoi de foin devait y arriver dans la nuit. Il pense pouvoir profiter de la circonstance pour se saisir d'une des entrées de la ville. Ses ordres sont donnés en conséquence et ses troupes massées près de la porte par laquelle devait entrer le convoi; dès qu'il parut, vers 9 heures du soir, elles l'assaillirent et dénoncèrent leur présence par leur feu de mousqueterie. Mais le général de Bernklau ne tomba point dans le piège; soupçonnant les progrès de l'ennemi, et jugeant qu'il valait mieux perdre à coup sûr quelques hommes et quelques voitures que de risquer une affaire de nuit en rase campagne avec un ennemi dont il ne connaissait pas la force, il se garda bien d'ouvrir les portes et assista impassible derrière ses remparts à la prise de son convoi.

M. de Törring, voyant qu'il ne réussirait pas à entrer par ruse dans une place dont le commandant était si bien sur ses gardes, résolut de l'emporter de vive force. Le 21 à la pointe du jour, il attaque la redoute qui couvrait le pont et s'en rend maître après une vigoureuse résistance, ensuite avance avec son artillerie et commence à battre en brèche la porte de la Tour, mais il ne peut venir à bout de la rompre; il ordonne un nouvel effort désespéré et lance en avant ses grenadiers, en les chargeant d'aller enfoncer la porte à coups de hache. A peine ceux-ci s'étaient-ils découverts que les Autrichiens les saluèrent d'un tel feu qu'ils se débandèrent aussitôt sans possibilité de les faire avancer.

A la pointe du jour, les Autrichiens sortirent avec le général Bernklau à leur tête et reprirent la tête du pont, l'épée à la main. Les

(1) Minutzi, Moradisky, Halstein et Piosasque-dragons.

Bavarois se replièrent après une certaine résistance, laissant nombre des leurs sur le terrain, et rejoignirent le gros de leur troupe à quelque distance en arrière. Voyant ses efforts inutiles, le maréchal de Törring abandonna son entreprise et, sans chercher à regagner Passau, se dirigea au sud et défila vers la Roth, petite rivière qui se jette dans l'Inn en amont de Scharding, dans le dessein de la passer et de détruire ensuite le pont derrière lui, afin de gagner plus tranquillement Braunau. Les hussards de Mentzel à la nouvelle de sa marche s'étant aussitôt repliés vers l'Inn, il les trouve en grand nombre devant lui, couvrant la rive droite de la Roth, ayant même eu le temps de détruire le pont. Il fallut le rétablir; à peine achevé, un corps d'infanterie autrichienne et un gros de cavaliers débouchèrent sur les derrières des Bavarois : c'était la meilleure partie de la garnison de Scharding aux ordres du général Bernklau, qui, apprenant la situation du comte de Törring, s'était hâté de le suivre et de saisir l'occasion d'infliger aux Bavarois un échec désastreux. Ceux-ci réussirent néanmoins à passer la rive droite de la Roth et à détruire le pont derrière eux; mais l'infanterie de Bernklau, divisée en trois colonnes, passait elle-même la rivière en d'autres points et ne tarda pas à les atteindre. Assaillis de tous côtés, les Bavarois, saisis d'une terreur panique, jetèrent leurs armes et se débandèrent; heureusement pour eux, l'infanterie autrichienne trop fatiguée pour les poursuivre et la nuit, qui survint bientôt après, les dérobèrent en partie au sabre des hussards. « La peur leur donnait une telle légèreté qu'il était difficile de les atteindre, sans cela il n'en serait peut-être pas échappé un seul. » (D. G., 3425.)

Après cette déroute, M. de Törring, hors d'état de continuer à tenir la campagne, se réfugia sous Braunau, y jeta une portion de son infanterie démoralisée, et avec le reste se replia sur Straubing où il joignit sa cavalerie, aux ordres de M. Raymond, arrivée dans cette ville le 24.

Tandis que se passait sur les bords de la Roth cette désastreuse affaire du 21, d'autres engagements plus glorieux, mais non moins malheureux pour nos armes, avaient lieu sous les murs de Linz. Les troupes de M. de Ségur se défendaient avec la plus grande énergie; non contentes de défier tous les efforts de l'ennemi, elles faisaient de fréquentes sorties, allaient elles-mêmes le chercher dans ses lignes et lui faisaient acheter la gloire de les tenir blo-

quées. Presque pas un jour ne s'écoulait sans qu'on en vînt aux prises. Leur attitude en imposait à l'ennemi et, d'après le témoignage même des généraux autrichiens, il y a apparence que si Törring eût pu reprendre Scharding et qu'avec un corps tant soit peu considérable il eût pu s'approcher des postes des assiégeants, les inquiéter, favoriser les sorties des assiégés et leur faire parvenir des vivres, M. de Kewenhuller se serait vu contraint d'abandonner ses entreprises. Les vivres s'épuisaient, le temps pressait. Quelques jours après, les espérances s'évanouirent quand on apprit l'insuccès de la tentative faite sur Scharding. M. de Ségur résolut alors de tenter un coup de désespoir et de chercher à s'ouvrir lui-même un passage, soit sur la Bohême vers Piseck, soit sur la Bavière. Pour accomplir ce dessein, deux gros détachements formés de troupes d'élite s'avancèrent dans les deux directions, l'une sur Gallneukirchen, l'autre sur Efferding. Le premier détachement, lancé sur la route de la Bohême à la rive gauche du Danube, fut formé de presque tous les grenadiers français ou bavarois de la garnison. M. du Châtel en prit le commandement, le chevalier de Peyrilles, lieutenant-colonel de Royal-Vaisseaux et lieutenant de roi dans la place, qui avait une connaissance parfaite du pays, l'accompagna avec la compagnie franche Jacob à l'avant-garde. On arrive au point du jour devant le village de Gallneukirchen, qu'il fallait emporter, mais dont la prise devait suffire pour assurer le passage de l'armée en Bohême. Convaincus par le silence qu'ils allaient surprendre l'ennemi, ils se hâtaient d'entrer dans le village par les deux côtés, quand tout à coup les Autrichiens, avertis par leurs espions, firent un feu si vif sur les troupes françaises et bavaroises que, malgré toute leur valeur, elles furent obligées de se retirer avec de grandes pertes. Les Français perdirent sept capitaines de grenadiers tués ou blessés; le brave de Peyrilles fut au nombre des morts; son neveu, de Bousquet, alors enfant et qui l'avait suivi dans cette expédition, fut grièvement blessé et ne dut son salut qu'à des paysans catholiques qui, émus par son jeune âge et par sa croix de Malte, l'enlevèrent du champ de bataille et le recueillirent chez eux.

Le second détachement, dirigé sur la route de la Bavière à la rive droite du Danube, avec M. du Rumain, trouva les ennemis en

force à quelque distance de la ville et les chargea; mais, la cavalerie ayant lâché pied, l'infanterie fut bientôt enveloppée par les Autrichiens et obligée de se rendre, à l'exception d'une centaine d'hommes environ qui, conduits par MM. d'Achi et de Bonneval, capitaines au régiment Royal-Vaisseaux, firent bonne contenance et réussirent à regagner Linz avec la cavalerie, après avoir repoussé sur un terrain plat et découvert toutes les attaques des dragons et des hussards autrichiens.

Cependant M. de Kewenhuller, instruit par les prisonniers de la situation dans laquelle se trouvait Linz et de la disette de vivres qui commençait à se faire sentir, jugea le moment venu de peser sur les décisions de M. de Ségur par une attaque en règle, qu'il était, du reste, à même d'entreprendre, ayant reçu de Vienne toute la grosse artillerie de siège que la reine de Hongrie lui avait fait amener par les chevaux de ses propres équipages, la navigation du Danube étant devenue impossible à cause des glaçons que charriait ce fleuve.

Le grand-duc venait de céder le commandement de l'armée autrichienne à l'archiduc Charles, qui vint le joindre, le 21 janvier, à son quartier général, à moitié chemin entre Linz et Efferding. Ce prince reconnaît les abords de la place, et, après avoir déterminé les points où devaient avoir lieu les attaques, fit masser ses troupes, le 22, à l'entrée de la nuit. Chaque colonne étant à son poste, on se mit en marche, on s'engagea dans un chemin creux trop étroit pour la grosse artillerie. Les obstacles obligèrent de changer les dispositions, quelques officiers généraux furent d'avis de se retirer, mais il persista dans son projet d'attaque, maintint ses troupes sous les armes jusqu'au jour, et, formant ses troupes sur deux lignes au lieu d'une, fit avancer l'armée dans cet ordre. La droite, sous les ordres du comte de Mercy, couvrit la plaine entre les montagnes et le Danube, protégeant le déploiement de l'artillerie qui, abandonnant les mauvais chemins où elle s'était engagée, suivit tout entière la grande route d'Ebersberg, le gros canon et les mortiers sur la gauche, les pièces de campagne sur la droite. La gauche, formée de pandours aux ordres du baron de Trenck, couronna les hauteurs au sud de la place. Elle vint se heurter au couvent des Capucins, qu'elle emporta malgré une vive résistance, met le feu à toutes les maisons voisi-

nes, s'empare des coupures palissadées, puis, renforcée, enlève d'assaut un couvent à proximité de la place, le brûle et s'établit en vue des remparts, n'ayant laissé derrière elle que des ruines et des décombres. A la droite, les troupes de M. de Mercy, également avancées au milieu des incendies, étaient parvenues jusqu'au couvent des Carmes qu'elles canonnaient à outrance, n'ayant pu ni s'en emparer ni le brûler. L'assaut était imminent. On n'était pas en force, on n'espérait plus être secouru, on n'avait plus de vivres, on ne s'entendait plus et l'on avait contre soi la haine passionnée des bourgeois, rendus insolents par l'approche de l'armée autrichienne.

Dans cette extrémité, le conseil assemblé des principaux officiers décida qu'on capitulerait. En conséquence, le 23 au soir, M. du Châtel est envoyé auprès du grand-duc; celui-ci ne voulut d'abord accorder que la vie, exigeant que toute la garnison se rendît prisonnière de guerre. Toutefois M. de Kewenhuller, consulté, regarda comme imprudent de poser des conditions trop dures à cette garnison nombreuse qu'il ne fallait pas pousser à un acte de désespoir qui pourrait changer totalement la fortune de la guerre. Il ajouta que le maréchal de Torring cherchait à rassembler de nouveau un corps capable de tenir la campagne, qu'il pouvait recevoir des troupes de Bohême ou d'ailleurs, et, pour peu que le siège durât encore, l'armée de la reine de Hongrie se fondrait et se dissiperait, rebutée par la rigueur du froid et la crainte d'un insuccès; que, d'ailleurs, il s'agissait de redonner de la confiance aux troupes, et qu'on ne pouvait y réussir qu'en les menant en avant, et non en les arrêtant longtemps, qu'enfin le but était de prendre Linz et non de le détruire, ce qui ne manquerait pas d'arriver, si l'on réduisait l'ennemi à la nécessité d'une plus longue résistance. Il termina en disant qu'il n'était pas encore temps d'affecter trop de hauteur et de fierté, que l'importance des avantages obtenus jusqu'ici ne justifiait pas encore.

Le grand-duc se rendit à ces conseils. Il essaya d'obtenir de M. de Ségur que les Bavarois demeurassent seuls prisonniers, lui offrant en échange la permission de rejoindre avec les Français l'armée du maréchal de Broglie. M. de Ségur refusa. Enfin l'on tomba d'accord et l'on convint que la garnison entière sortirait avec les honneurs de la guerre, à la condition de ne pas servir

pendant un an contre la reine de Hongrie; que les Bavarois se retireraient dans le haut Palatinat, et que les troupes françaises se rendraient d'abord à Donauworth, pour y rester jusqu'au milieu d'avril, et ensuite en France; mais toutefois que si, avant leur départ de Donauworth, l'armée de Marie-Thérèse par des circonstances se portait de ce côté, elles évacueraient cette place et se retireraient sur le point qu'il plairait au général autrichien de leur indiquer (1).

La capitulation, rédigée sur ces bases, fut signée le jour même dans la soirée, la veille même du jour où l'électeur de Bavière était proclamé empereur à Francfort, et pendant que M. de Broglie et le roi de Prusse concertent leur plan d'attaque sur l'armée autrichienne. En conséquence de cette capitulation, le 24 au matin, nos troupes et celles des Bavarois sortaient de Linz (2) et prenaient la route de la Bavière. Elles se formaient à peine à deux lieues de Linz, quand elles rencontrèrent un gros de hussards. Ceux-ci les laissèrent passer tranquillement, mais quand les équipages marchant à la suite de la colonne parurent, ils les arrêtèrent, et, malgré les protestations des conducteurs sur la capitulation, ils ne voulurent rien entendre et se mirent à piller, et s'en allèrent, chargés de butin, non sans avoir massacré quelques valets d'équipage. M. de Ségur s'en plaignit au général autrichien, qui eut peur que les Français ne se considérassent par là comme dispensés d'exécuter

(1) Dans l'*Histoire de la dernière guerre de Bohême* (Francfort, 1745, t. II, p. 39), on lit que les Français n'étaient que 8,000, c'est-à-dire inférieurs de moitié aux Autrichiens. Mais, page 407, il est dit qu'à l'évacuation de Linz, il sortit de la ville : 17 B. d'infanterie, 2 régiments de dragons et 2 de cuirassiers. Or, le ms 501, de la bibliothèque de l'Arsenal, sur l'état militaire de la France depuis 1725, donne pour moyenne des B. d'infanterie (en 1725 égale à 702) le chiffre de 568 hommes en 1749, et pour la cavalerie, 520 hommes en 1725 et 268 en 1749. On est donc autorisé à conclure que la garnison française de Linz était de 11,232 à 14,184 hommes.

(2) Troupes sorties : *infanterie française :* 11 B. Royal-Vaisseaux, 3; Touraine, 3; Rohan, 3; Souvré, 2; *infanterie bavaroise :* 5 B. Prince-Clément, 3 B.; Prince-Electoral, 2; Royal-Artillerie; *dragons français :* Bauffremont, 4 E.; L'Hôpital-Saint-Mesmes, 4; *cuirassiers bavarois :* 10 E. (d'Armée 5, de Costa, 5); *état-major :* M. de Ségur, lieutenant général, ayant avec lui les princes de Rohan, de Tingry e de Zollern; MM. de Marcieu, du Châtelet, de Souvré; milord Clare, le comte Minutzi; MM. de Bauffremont et de L'Hôpital.

la capitulation. M. de Kewenhuller fit estimer le dommage et paya.

Pendant que l'armée de M. de Ségur défilait sur Donauworth ainsi que les troupes de M. de Minutzi, le grand-duc quittait Linz pour retourner à Vienne, et l'armée de M. de Kewenhuller, poursuivant ses avantages, gagnait les bords de l'Inn et prenait position pour soutenir les détachements de M. de Bernklau, qui s'étaient portés de Scharding sur Passau et Braunau. Investies le 27, sommées le 28, ces deux places se rendirent le jour même sans résistance. Le château d'Oberhaus, qui pouvait tenir plusieurs jours, capitula également dès la première sommation.

M. de Bernklau s'approche ensuite de Straubing, que venait d'évacuer M. de Torring, somme cette place le 28 et l'investit le 30; mais M. de Kewenhuller, la jugeant l'une des plus importantes de la Bavière et pouvant l'arrêter longtemps, renonce à en faire le siège en raison de la rigueur du froid, qui eût rendu le bivouac mortel à son infanterie déjà fatiguée par cette campagne d'hiver.

Il cantonne donc ses troupes sur l'Inn et l'Isar, maintient le général Bernklau en observation autour de Straubing, établit son quartier général à Landshut, et ne tient en alerte que ses hussards, qui, battant le pays dans tous les sens, mettent sur leur passage tout à feu et à sang. L'arrivée de Mentzel répand la terreur dans toute la Bavière. Ce partisan ne menaçait-il pas les Bavarois qui seraient trouvés les armes à la main, à la réserve des soldats appartenant aux troupes réglées, de leur faire couper le nez et les oreilles! La régence de Munich protesta, et fit, par députés, représenter au général Bernklau, que de pareilles cruautés ne s'étaient jamais pratiquées parmi les chrétiens, et que d'ailleurs les milices du pays étaient des corps constitués reconnus. Bernklau répondit que Mentzel n'avait pas outrepassé ses instructions, qu'effectivement il avait ordre de traiter avec la dernière rigueur des ennemis qu'il ne trouvait pas revêtus de l'uniforme de soldat, et que cet ordre serait maintenu.

La diète se rassemblait à Francfort. M. le maréchal de Belle-Isle entrait avec solennité dans cette ville, suivi par une vingtaine d'officiers, auxquels M. le maréchal de Broglie avait accordé la faveur de représenter toute notre armée à l'imposante séance où l'on donnait un maître à l'Empire, et dont il envoyait les noms à Versailles. Les princes électeurs ou leurs délégués s'y trouvaient, ainsi que le

représentant de la reine de Hongrie; mais il fut obligé de quitter Francfort, l'assemblée ayant déclaré que la voix de la Bohême, qu'il prétendait exercer, était provisoirement suspendue. Le 24 janvier, la décision de la diète prise, elle créait l'électeur de Bavière roi de Bohême, roi des Romains; et quelques jours après, le 12 février, il était proclamé empereur sous le nom de Charles VII. Il en reçut la nouvelle à Mannheim, où, depuis l'invasion de ses États, il s'était retiré avec la reine et le prince royal.

Le nouvel empereur, dès le commencement de janvier, avait écrit au roi de Prusse pour lui demander, afin de dégager M. de Ségur, de faire marcher en avant ses troupes qui occupaient Landskron, Olmutz, et le maréchal de Broglie s'était joint à lui pour déterminer Frédéric à se porter sur Iglau, Neuhaus et Tabor, s'engageant à faire en même temps un effort suprême sur Budweis pour chasser par cette attaque commune les Autrichiens de la Bohême. Il écrivait en outre à M. de Polastron :

« Je vous adresse le rapport verbal que vient de me faire M. de Boissonnade, envoyé en poste par M. de Ségur. Il vous instruira de la situation où il se trouve aujourd'hui, qui est bien embarrassante; je ne vois d'autres ressources, pour y remédier, que si M. le comte de Saxe, joignant les troupes qu'il commande aux troupes prussiennes commandées par M. le prince Léopold d'Anhalt et M. le maréchal de Schwerin, voulait, après s'être joints ensemble, marcher à M. de Lobkowitz, pour le chasser des postes qu'il occupe. Je promets, de mon côté, d'attaquer M. de Neuperg de toutes mes forces; mais il faut que tout cela agisse de concert : c'est également l'intérêt de toutes les puissances alliées, et si l'on manque ce moment, il ne reviendra peut-être pas. Je doute fort que vous réussissiez dans cette ambassade.

« Je vous prie donc de conférer avec M. le comte de Saxe, de ma part, d'en écrire de même à M. le prince Léopold d'Anhalt, aussi bien qu'à M. le maréchal de Schwerin, en leur envoyant à chacun copie du rapport pour les mettre au fait de la situation où se trouve à présent M. de Ségur, et de me mander, le plus diligemment qu'il vous sera possible, quelles seront leurs réponses, étant absolument impossible qu'aucun des corps de troupes, soit Saxons, soit Prussiens, soit Français, puisse séparément attaquer l'ennemi dans la position où il est. Le corps de troupes qui était venu pour nous

attaquer s'en est retourné lentement, mais a pourtant repassé la Moldaw et repris ses anciens cantons; savoir ce qu'ils vont faire, c'est ce que j'ignore. »

Le roi de Prusse parut se prêter à cette demande. Il part de Berlin le 18 janvier, se rend d'abord à Dresde, où, à la suite d'une conférence avec le roi de Pologne, il obtient que les troupes saxonnes fussent placées sous ses ordres; puis, après avoir réglé ce point important, qui doublait les moyens de faire prévaloir ses projets personnels, il gagne Prague, où il est reçu avec tous les honneurs. Malgré les griefs que sa conduite antérieure avait pu soulever, on restait désireux de ménager un souverain en qui l'on se flattait de trouver un sauveur. Voici les termes avec lesquels Frédéric raconte lui-même comment il obtint du roi de Saxe le commandement personnel de ses armées en Bohême :

« L'après-midi, il y eut une conférence chez le roi ; le comte de Saxe, MM. de Brühl, de Valori, des Alleurs et le comte Rutowsky, s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyait les plus convenables pour sauver M. de Ségur et la Bavière ; il avait une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein était de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence, M. de Broglie devait attaquer le prince de Lorraine, qui commandait l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendraient en flanc vers l'Iglau. Le comte de Saxe objecta que M. de Broglie avait à peine 16,000 hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manquerait faute de fourrages et de subsistances.

« Le roi expliqua d'abord à M. de Valori le but de l'expédition d'Olmutz et l'utilité qui en résulterait pour la France, le seul moyen qui, suivant lui, pût sauver les troupes bloquées à Linz. Le roi voulait aller à Dresde ; il fit partir M. de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits et les préparât à ses propositions. On était convenu que M. de Valori ferait un signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit, et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers compliments d'usage, il s'entretint avec le comte de Brühl de son projet. En voici la raison, mais pour la bien saisir, il faut reprendre de plus haut.

« Le feu roi de Pologne, Auguste II, avait fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne

en eut vent. Le prince de Lichtenstein, passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowsky, ministre et favori, assura Brühl que, s'il pouvait lui procurer ce projet de partage, lui et sa cour n'épargneraient rien pour perdre Sulkowsky et pour lui procurer sa place; cet écrit copié, on le remit au prince de Lichtenstein.

« Or les Saxons s'étaient déclarés contre la maison d'Autriche, et, précisément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avait envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, qui, ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquait la commission dont elle était chargée du prétexte d'un voyage extraordinaire dont l'unique but était de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle était attachée depuis longtemps. A peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de Brühl, et, le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, et lui dit : « Connaissez-« vous ceci? Promettez-moi sur-le-champ de faire que les Saxons « se retirent de la Bohême, ou je découvre votre trahison, et « vous perds. » Brühl promit ce qu'elle voulut; outre cela, il n'osait par timidité désobliger le roi, et il avait de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il voulait dépouiller de ses États six mois auparavant. Ajoutez que Brühl se prêtait avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il enviait la dignité impériale. Après que ces différents sentiments se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi le commandement des troupes saxonnes, bien résolu de les retirer aussitôt que cela serait possible. La première objection était sans réplique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec M. de Séchelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites, le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques moments, le roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinait ses troupes. Le comte de Brühl avait vite plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince appuyait surtout sur ce que le roi de Pologne n'aurait jamais la Moravie, s'il ne se donnait la peine de la prendre. Auguste III répondait oui à tout, avec un air de conviction mêlé d'un regard qui dénotait l'ennui. Brühl, que cet entretien impatientait,

l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra allait commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposaient, une résolution finale. Il fallait brusquer l'aventure, comme l'on prend une place d'assaut : c'était le seul moyen de réussir à cette cour.

« Le lendemain, à six heures du matin, Frédéric fit inviter le père Guarini, qui était en même temps une espèce de favori, de ministre et de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne voulait réussir que par lui; la finesse de cet Italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avait prise. Enfin Frédéric partit, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de Brühl, le peu de résolution d'Auguste III et les tergiversations du comte de Saxe, qui, peu occupé de la Bavière, avait encore en tête les chimères de la Courlande, et croyait, pour faire sa cour, être dans la nécessité de contrecarrer, autant qu'il était en lui, les Prussiens. »

Le roi de Prusse, arrivé le 21 à Prague, donne des ordres pour que l'armée saxonne entrât en Moravie et s'établît dans le cercle de Stadt. Non content de s'être emparé de tous les fourrages, blés et avoines des cercles de Landskron et d'Olmutz, et voulant réserver aux Prussiens les ressources du pays envahi, il exige que les Saxons soient nourris sur les magasins français et qu'à cet effet M. de Séchelles les prélève sur ses approvisionnements. Il fallut y consentir : on espérait qu'au nom de l'intérêt commun il porterait ses efforts sur Neuhaus et Tabor, afin de prendre ainsi directement l'ennemi entre deux feux, et ne se laisserait pas détourner par le chimérique espoir d'obtenir d'aussi grands résultats au moyen d'une simple invasion de la Moravie et d'une menace sur Vienne.

Frédéric s'éloigna sans laisser rien préjuger de ses projets. Il couche le 22 à Iungbuntzel, le 23 à Koniggratz, arrive le 24 à Glatz, où il trouve un détachement des troupes du prince d'Anhalt, qui venait de s'emparer de cette ville, poussant le siège du château. Il en repart le lendemain, accompagné du maréchal de Schmettau, et se dirige sur Landskron, où il avait convoqué un grand conseil

de guerre. Le chevalier de Saxe, le maréchal de Schwerin et M. de Polastron assistèrent à ce conseil et reçurent ses instructions pour la campagne prochaine, qui devait enfin s'ouvrir sérieusement.

Notre armée restait toujours à peu près dans la même situation, sauf quelques mouvements d'avant-gardes nécessités par le départ des Bavarois et de M. de Torring.

Le maréchal de Broglie au ministre de la Guerre.

« 29 janvier 1742.

« La dernière petite action fera connaître à notre cavalerie que « les hussards ne sont pas fort à craindre. Je le prêche tous les « jours; mais il faut un peu de temps et quelques actions pour « qu'ils soient persuadés que les hussards ne sont dangereux que « quand on fuit devant eux. Il est vrai qu'ils se présentent bien; « mais il n'y a pas d'exemple que, quand une troupe se tient en- « semble, soit cavalerie, soit infanterie, des hussards, quoique « beaucoup plus forts, les aient attaqués. Je leur ai cité cent exem- « ples dont j'ai été témoin, et j'espère qu'en les leur faisant voir « quelquefois, il ne les craindront plus.

« Avec l'avant-dernière affaire en voilà deux de suite où la cava- « lerie s'est bien comportée, et il y a tout lieu de croire que cela « ira toujours de mieux en mieux. Les troupes me paraissent con- « vaincues que les hussards ne sont donc point à craindre comme « ils se l'étaient imaginé d'abord. »

Le régiment de la Marine quittait Piseck pour Strakonitz et celui de la Reine se dirigeait le 12 sur Wolin, pour assurer la liaison avec le château de Winterberg qu'occupait un détachement. Les trois régiments de cavalerie de M. d'Estrées, rappelés sur la Wottawa, avaient été relevés autour d'Egra par le régiment d'infanterie de Berry; le blocus de la place continuait sous les ordres de M. de Molac; quant à M. d'Estrées, parti d'Egra, il s'établissait avec la brigade de la Reine à Schuttenhofen, où il arrivait le 27.

Les Autrichiens, de leur côté, n'avaient pas bougé de la Moldaw; sur leur gauche, M. de Kewenhuller avait poussé jusqu'à l'Inn;

par contre, leur droite, sous M. de Neuperg, se retirait sur Iglau et pouvait d'un moment à l'autre être débordée. Cette situation les rendait circonspects, l'attitude du roi de Prusse étant inquiétante. Ils avaient donc laissé pendant tout le mois de janvier M. de Broglie tranquille dans ses cantonnements. Marie-Thérèse venait cependant de mettre à leur tête un nouveau général, jeune, actif, intelligent, l'archiduc Charles, qui débutait alors dans la carrière des armes où son nom devait bientôt briller à 29 ans. C'était le propre frère du grand-duc François de Toscane. Voici comment le dépeignait un contemporain :

« Le prince Charles est le second fils de Léopold-Joseph-Charles, duc de Lorraine et de Bar, né en 1679, et mort le 27 mars 1729, petit-fils de ce duc de Lorraine si célèbre par ses victoires sur les Turcs. Sa mère est Élisabeth-Charlotte d'Orléans, fille de Philippe de France, frère unique de Louis XIV. Le prince Charles est né le 12 décembre 1713. Ses premiers exploits ont fait croire avec raison qu'il parviendrait un jour à la réputation de son aïeul.

« Il est d'une taille un peu au-dessus de la moyenne; il est bien fait et d'une figure dégagée, cependant plutôt gras que maigre. Ses cheveux sont d'un brun clair. Il a le front large, les yeux noirs, pleins de feu, et à fleur de tête, le nez petit, mais bien fait, le visage long et un peu creusé de petite vérole; son teint est celui d'un homme de guerre, c'est-à-dire fort brun et fort hâlé. Il a la physionomie spirituelle, parle beaucoup, et parle bien, de sorte qu'on lui sait bon gré d'un défaut qui rend les autres hommes insupportables. Comme il a beaucoup vu et beaucoup lu, il lui arrive rarement de tomber dans des redites; lorsqu'il parle de guerre, c'est un plaisir de l'entendre, et comme j'ai souvent eu cet honneur-là, je puis dire que les heures ne m'ont paru que des instants, et que j'ai toujours trouvé ses conversations trop courtes. Il est d'une humeur fort gaie, et il sait donner un tour enjoué aux choses les plus sérieuses. Il s'énonce noblement, et tous ses discours sont remplis d'une éloquence mâle et guerrière. Quant aux qualités de son âme, elles répondent à celles du corps. Il est brave, généreux, et poli envers tout le monde. Élevé auprès de la duchesse sa mère, il n'a rien de cette fierté qu'on respire à la cour de Vienne; au contraire, il est extrêmement gracieux. Il sait se familiariser, sans

s'abaisser, et se concilier le respect et l'amour de ceux qui l'approchent. Il aime le soldat, et il en est aimé; il lui fait tout le bien qu'il peut, et lui épargne tout le mal que l'intérêt du service et de la discipline lui permet de lui épargner. Tel est le prince Charles, qui a paru plus formidable après la perte d'une bataille qu'avant de l'avoir perdue; qui a conquis la Bavière, chassé les Français de l'Allemagne, après les avoir poussés hors de la Bohême, et qui semble n'avoir échoué sur le Rhin que pour être une nouvelle preuve de l'inconstance de la fortune. »

Le prince Charles n'avait jamais eu beaucoup d'estime pour le feld-maréchal Neuperg; souvent il désapprouvait celle que le grand-duc lui témoignait; toute l'armée était mécontente de la conduite de ce général, qui n'ignorait pas les propos tenus sur son compte. Mais, pour ne pas mécontenter le grand-duc, Marie-Thérèse avait différé de le rappeler. Le prince Charles, en arrivant à l'armée, comprit que c'était une nécessité absolue. Il écrivit pour solliciter le rappel de ce feld-maréchal, et représenta les choses de façon que la reine, de l'avis de son conseil, s'y résolut pour le bien de son service. M. de Neuperg fut rappelé à Vienne et, peu de temps après, envoyé dans les Pays-Bas pour commander dans l'importante place du Luxembourg. Cependant l'armée de Westphalie restait toujours inactive. On avait eu quelques inquiétudes de ce côté; mais la nouvelle qu'on eut de la retraite de 6,000 hommes au roi de Danenark et de la déclaration du landgrave de Hesse qu'il ne servirait pas contre le nouvel empereur ni contre sés alliés, fit cesser les craintes.

Tandis que les alliés, peu d'accord sur la conduite de la guerre, demeuraient inactifs sans s'opposer à la marche en avant de M. de Kewenhuller, la cour de Vienne cherchait à profiter de ses derniers succès. Toute la Bavière au sud du Danube était au pouvoir des Autrichiens. On songea à pénétrer aussi par le Tyrol, évitant les Bavarois qui eussent pu tenir dans les montagnes. M. de Lannoi, avec un corps d'infanterie hongroise et quelques troupes légères, part le 10 février de Kitzbuchel, à la jonction de l'Achen et de la Saalach, et entre sur le territoire ennemi, puis arrive à Traunstein où il trouve le lieutenant feld-maréchal de Stentz et les hussards de Mentzel. On investit Munich; et, dans cette capitale non fortifiée, nul ne songe à la résistance. La régence envoya des

députés pour traiter d'une capitulation. Elle fut signée le 13 février 1742; ce jour même, l'électeur était sacré empereur.

Kewenhuller, voulant alors s'assurer la conquête de la capitale de la Bavière, y fit entrer une garnison de troupes régulières aux ordres du comte Léopold Palfy. Les Hongrois et les bandes de Mentzel continuèrent à tenir la campagne, mettant tout à feu et à sang, répandant partout la terreur.

M. de Torring s'était éloigné de Straubing à la fin de janvier, à l'approche des troupes de M. de Bernklau. Il avait rassemblé ses troupes du 1er au 10 mars vers Neustadt; harcelé par les hussards de Mentzel, menacé et ne se croyant plus en sécurité sur la rive droite du Danube avec son petit corps, il passe ce fleuve le 14, cantonne ses troupes dans les villages de la rive gauche, en détache, quelques jours après, un détachement qui se jette dans Straubing, toujours bloqué par M. de Bernklau.

Quant à M. de Kewenhuller, laissant ses troupes en quartiers sur l'Isar, il se porte de sa personne à la droite de sa ligne et s'établit à Deggendorf, où il s'occupa de réunir des magasins en vue de la reprise prochaine des opérations. Mais la neige, qui tombe continuellement depuis quelques jours, oblige à arrêter les marches.

On ne s'étonnera pas, connaissant d'après lui-même la politique tortueuse de Frédéric, que la conférence des alliés à Olmütz n'eût amené aucun résultat et que le mouvement si nécessaire vers Iglau n'eût pas encore été exécuté. La relation qu'il a faite de la conférence, et le ton dont il traite les personnes qui y avaient pris part, ne peuvent laisser aucun doute sur son intention de se jouer de ses alliés et de ne s'occuper que de ses intérêts particuliers. Il parut d'abord entrer dans leurs vues; le 5 février, le mouvement d'offensive commença et l'on franchit les frontières de la Moravie, se concentrant d'abord aux environs de Gross-Mezeritsch. Les Français, partis de Polna, vinrent se cantonner à Radostin, Nettin; les Saxons, partis de Swratka, à Saar, Wessely et Bochdalow; les Prussiens, au nombre de 15,000 environ venus d'Olmutz, à Gross-Mezeritsch; le quartier général de Frédéric fut établi à Bochdalow (1). Le roi de Prusse, tout en maintenant son armée sur une ligne de la Sazawa à Gross-Mezeritsch, fit alors avancer sur Iglau,

(1) L'armée combinée comprenait 43 B., 66 E. et 5,000 uhlans ou hussards.

avec ordre de s'en emparer, le prince Thierry d'Anhalt, avec un détachement composé de Prussiens, de Saxons et d'un petit corps de grenadiers, d'un escadron de dragons et de hussards français aux ordres du comte de Broglie.

En allant sur la route de Melnick, un courrier a été attaqué bien que sous bonne escorte.

Le maréchal de Broglie à M. de Breteuil.

« Le détachement accompagnant l'escorte sur Melnik a été atta-
« qué à la pointe du jour par un nombre infini de hussards sou-
« tenus de deux grosses troupes. Quoique le feu des hussards fût
« supérieur par le grand nombre, cela n'empêcha pas le détache-
« ment de continuer sa route et de conduire à Melnick le courrier
« dont il était chargé.

« Il serait bien essentiel que S. M. donnât quelque marque de
« satisfaction à tout le détachement pour récompenser safermeté,
« et donner de l'émulation et de l'envie à toute la cavalerie d'en
« faire de même. »

Le prince d'Anhalt, parti le 14 février, arrive le lendemain près d'un bois à une lieue d'Iglau; des hussards l'occupent, il les fait attaquer par le général Rochau et ses uhlans; on les poursuit dans les taillis, et ils se retirent vers Iglau. M. de Lobkowitz l'apprend et abandonne la ville, dont le soir même les alliés s'emparent sans résistance. Le même jour, Frédéric, son quartier-général transporté à Oppalau, au lieu de prendre la route de Neuhaus et de Budweis, lançait ses avant-gardes sur Znaim et Vienne.

Il démasquait enfin ses véritables projets, manquant à la promesse faite au maréchal de Broglie. On ne saurait admettre qu'il voulût sincèrement dédommager les Saxons, par la conquête de la Moravie, des frais d'une guerre entreprise à contre-cœur, ni qu'il s'imaginât en menaçant Vienne obliger plus sûrement le prince Charles à s'éloigner de la Bohême. Il n'est pas permis de le supposer en le voyant, quelques jours après, prendre des quartiers derrière la Thaya, au lieu de se porter résolument sur Vienne.

Il est donc bien plus probable que, fidèle à sa ligne de conduite, tracée depuis le commencement de la guerre, il ne visait qu'à traî-

ner les opérations en longueur. Il semble l'exprimer lui-même dans ses mémoires : «Les partis mitigés, dit-il, n'étaient alors plus de saison : ou il fallait s'en tenir à la trêve verbale, qui n'assurait de rien et que les Autrichiens avaient si ouvertement enfreinte, ou il fallait détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie était la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendait le roi plus nécessaire et le mettait en situation d'être également recherché des deux partis. »

M. de Broglie, instruit des projets de Frédéric, ne balance pas, et donne l'ordre à M. de Polastron de se séparer des Prussiens et de ramener ses troupes à Prague. Dès le 16 février, il quitte Iglau, où il ne laissa qu'une garnison saxonne, et rejoint son lieutenant qui se met en route à son tour le 18, campe le même jour à Saar, le 20 à Boraw, le 21 à Choctibroz, le 22 à Czaslaw. Il arrive le 28 à Prague et y prend des quartiers d hiver.

Quant au roi de Prusse, il poursuivit sa marche, occupa sans coup férir toute la Moravie et fit aussitôt entrer ses troupes dans des quartiers d'hiver. Mais dans leur invasion ils avaient trouvé le moyen de nuire à tout le monde.

Les Prussiens s'étaient avancés dans la Moravie, faisant des dégâts partout où ils passaient, afin d'ôter aux ennemis l'espérance d'y pouvoir subsister, au cas que l'envie leur prît de le suivre dans cette province. Cette précaution, que la raison de guerre peut justifier, fut funeste aux Saxons; car comme ils venaient après les Prussiens, ils ne trouvaient que des quartiers ruinés et dépourvus de tout, de sorte qu'ils souffraient la disette comme si l'ennemi, en se retirant, avait tout ravagé pour leur nuire. Les Prussiens, formant l'avant-garde, ne manquaient jamais de bons gîtes; mais comme ils avaient ordre de détruire toutes les provisions et ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, ceux qui venaient après eux ne trouvaient qu'endroits désolés. M. Rutowski, commandant en chef les Saxons, ne pouvant plus être témoin de la misère de ses troupes, demanda son rappel, quitta subitement l'armée, dont il laissa le commandement au chevalier de Saxe, et revint à Dresde.

Les Saxons achevaient de consumer ou de détruire le peu que les Prussiens avaient laissé après eux, de sorte qu'en fort peu de temps tout ce beau pays se trouva réduit à la dernière pauvreté.

Les paysans fuyaient de tous côtés, emportant leurs effets, surtout depuis que l'ennemi obligeait ceux tombés entre ses mains à lui découvrir le grain et les denrées qu'ils cachaient. Tout objet non consommé était détruit. Ils entraient dans les châteaux et les maisons, prenaient l'argent et les meubles les plus précieux, détruisaient ce qui ne valait pas la peine d'être emporté ou qui paraissait trop embarrassant. En un mot, ce marquisat, naguère regardé comme le plus beau et le plus riche de l'Allemagne, n'était plus qu'un pays désolé, effet ordinaire et triste du plus redoutable de tous les fléaux.

Les Saxons établirent leurs quartiers les plus voisins de la Bohême, et les Prussiens occupèrent le bas cours de la Thaya (1). Un corps prussien tiré de Silésie fut chargé d'occuper Wischau, Kremsier et Ungarisch-Hradisch, pour couvrir les cantonnements du côté de la Hongrie.

Quelques jours après la prise des cantonnements, les Prussiens, partis de Znaym, font irruption dans la haute Autriche; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. Sur-le-champ 10,000 hommes sont rappelés de la Bavière au secours de cette capitale. Les hussards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stockerau, à une poste de Vienne. Cette irruption fit vivre aisément les troupes par la quantité de subsistances qu'elle leur procura. Cependant la cour de Vienne ne restait pas inactive. Si elle négociait avec ardeur, elle ne négligeait pas non plus toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accablaient. Elle lève en Hongrie 15,000 hommes de troupes régulières; elle convoque dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devaient lui apporter 40,000 hommes, avec l'intention d'en former deux corps d'armée, dont l'un devait pénétrer en Moravie, et l'autre gagner en haute Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avancerait

(1) *Les Saxons* à Saar, Wessely, Neustadtl, Polna, Iglau, Triesch, Teltsch, Datschitz, Zlabings, Hart, Pistling, Fratting, Raabs, Freistein, Woltaw, Budwitz, Popowitz, Aujest, Vetchap, Wladislaw, Tassaw, Gross-Bittesch, Krzizanow, Straschkau, Unter et Ober Obzawa.

Les Prussiens à Wischaw, Gaya, Goding, Turnitz, Laudshut, Kostel, Nikolspurg, Austerlitz, Selowitz, Raigen, Kanitz, Krumlaw, Kromau, Prahlitz, Mohelno, Dalleschitz, Misliborist, Rohowan, Hosting, Lyspitz, Jayspitz, Mislitz, Schiltern, Frain, Hardeck, Lukan, Znaim, Eidberg, Laa, Durnholtz.

de la Bohême pour combattre de front les troupes du roi de Prusse.

Le prince Charles tenait toujours ses troupes cantonnées autour de Tabor, Neuhaus et Budweis. Il avait envoyé à plusieurs reprises des détachements dans la direction de la Sazawa pour surprendre nos convois; mais M. de Berchiny, posté à Pischely, les avait toujours repoussés avec perte.

L'armée du prince Charles se reliait par Freystadt avec celle de M. Kewenhuller, dont une partie des troupes légères avait passé le Danube et faisait des incursions incessantes dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Bavière. La route de Winterberg était l'objectif principal de leurs efforts. Nous occupions le château de Winterberg, et à Wolin se trouvait le régiment d'infanterie de la Reine avec de la cavalerie aux ordres de M. Ximenès; ces troupes étaient sans cesse aux prises avec les hussards ennemis, surtout pour la protection des convois que dans l'hiver il était nécessaire d'envoyer pour approvisionner la garnison de Winterberg. Le 4 février, M. de Salières, capitaine au régiment de Brissac, commandait l'escorte d'un convoi aux ordres de M. de Beaufonteau, capitaine de grenadiers au régiment d'infanterie de la Reine. Les généraux autrichiens, ayant eu avis du départ de cette troupe de Wolin, détachèrent des cuirassiers, des dragons et des hussards pour s'emparer du convoi. Le détachement ennemi se porta en toute hâte sur le village de Czkyn, où les Français s'étaient arrêtés. Il y arriva au moment où ceux-ci se disposaient à continuer leur route.

M. de Salières n'eut pas plus tôt aperçu l'ennemi, que, sans s'effrayer de leur nombre, il pensa à mettre le convoi en sûreté, et à faire résistance : il place les chariots chargés de vivres derrière le cimetière de l'église du village; sa cavalerie se poste sur les ailes des chariots, et avec ses grenadiers il entre dans le cimetière. En même temps il dépêche un cavalier à M. de Ximenès pour lui donner avis qu'il venait d'être attaqué, et le prier de lui envoyer du secours. L'officier autrichien fit sommer le commandant français de se rendre prisonnier de guerre avec tout son monde, le menaçant de le faire passer au fil de l'épée. Sur le refus, il fit mettre pied à terre à ses dragons pour forcer le cimetière, pendant que les hussards et les cuirassiers en faisaient le tour pour venir

attaquer l'escadron français qui gardait le convoi. Le combat se passa à coups de fusil. Les dragons tentèrent plus d'une fois d'escalader la muraille du cimetière; ils furent toujours repoussés. Trois heures s'écoulèrent, lorsque enfin un renfort de cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe, arriva de Wolin. M. de Ximenès en avait donné le commandement à M. de Montauban, lieutenant-colonel du régiment d'Orléans. Cet officier, jugeant que l'affaire n'était pas finie, met ses fantassins à terre, les divise par petits pelotons, les fit marcher droit au cimetière et tomba avec sa cavalerie sur le flanc des cuirassiers et des hussards autrichiens, qui prirent aussitôt la fuite. On ne s'amusa pas à les poursuivre; on ne pensa qu'à pousser le convoi, qui arriva heureusement à sa destination. Les ennemis, sans tenter d'autres coups décisifs, tenaient au moins le pays et continuaient cette guerre d'escarmouches qui leur réussissait si bien. M. de Kewenhuller mettait à exécution les mesures de rigueur qu'il s'était proposées contre le duché de Neuburg; Straubing, Ingolstadt, Donauworth, étaient à l'abri de toute insulte, mais hors ces places tout le pays lui appartenait. Il parla donc en maître.

« Nous, Louis-André de Kewenhuller, comte du Saint-Empire romain, etc. De par Sa Majesté la reine de Hongrie et de Bohême, etc., savoir faisons aux États du duché de Neuburg que, comme ils n'observent pas une exacte neutralité dans la guerre présente à laquelle S. M. Hongroise a été forcée, qu'au contraire on donne toute assistance aux ennemis de S. M. et leur permet de faire de ce duché un rendez-vous pour y rassembler leurs troupes, on sera par là dispensé d'avoir à l'avenir aucun égard ni ménagement pour ce pays. Si leur mandons que, dans huit jours de la date de cette sommation, ils ayent à payer sans faute et sans délai la somme de 200,000 florins du Rhin à la caisse royale de mon armée; faute de quoi on agira contre le duché de Neuburg, et tout ce qui en dépend, par le fer et le feu, et par toutes sortes d'exécutions militaires dans la dernière rigueur, les ordres convenables à ce sujet étant déjà donnés, sur quoi les états de ce pays auront à se régler pour se garantir des suites fâcheuses à quoi ils doivent s'attendre infailliblement. Donné au quartier de Landshut, le 5 mars 1742. L. A. Kewenhuller. »

La régence de Neuburg, surprise de ces menaces, répondit :

« Nous avons appris avec étonnement par les lettres patentes que Votre Excellence a adressées aux états de Neuburg, et qui nous nous ont été rendues aujourd'hui à six heures du soir par M. Antoine Rukhetz, capitaine de cavalerie de la généralité, que, parce que dans la guerre qui s'est allumée entre l'électeur de Bavière et la reine de Hongrie, on n'observe pas de la part de ce duché une exacte neutralité, etc. »

Toutes les représentations ne servirent de rien; le haut Palatinat ne devait pas être traité plus favorablement que la Bavière. Pour toute réponse, Kevenhuller donna l'ordre au général Bernklau de se porter avec ses troupes à la rive droite du Danube.

Bernklau franchit le fleuve; le 17 mars, à Deggendorf, n'ayant point trouvé d'obstacle à sa marche, il passe avec la même facilité la Naab, la Laber, l'Altmuhl, et arrive à Stadt-am-Hof, faubourg de Ratisbonne appartenant à l'électorat de Bavière. Là il commence à lever des contributions jusque sur les hôpitaux, et, après avoir jeté la terreur dans Ratisbonne à la faveur de ses pandours, il continue sa marche. A son approche, le feld-maréchal de Torring se retire sous le canon d'Ingolstadt, quoiqu'il eût deux fois plus de monde que Bernklau, et la garnison de Kelheim n'attendit pas d'être sommée pour évacuer la place; elle l'abandonne avec précipitation, et se sauve à l'armée de Torring. Les Bavarois ne faisaient plus la moindre résistance pour défendre leur pays. Bernklau, s'étant rendu maître de Kelheim, poussa jusqu'à Ingolstadt, pour voir s'il ne pourrait point attirer le feld-maréchal bavarois à un combat. Il y eut une assez vive escarmouche à la vue de cette place.

M. de Torring avec son infanterie et sa cavalerie ne jugea pas à propos d'engager une action générale; laissant son infanterie dans Ingolstadt, il se porte le 23 avec sa cavalerie et ses dragons sur le haut Danube, pour en chasser les hussards et protéger l'armée tant des troupes françaises que des troupes palatines en marche pour le joindre. Il arriva le 24 à Remertshofen et fit le 31 sa jonction avec M. d'Harcourt à Donauworth.

A peine fut-il arrivé dans cette place qu'il reçut de l'empereur un blâme formel pour avoir abandonné ses positions, et un ordre précis de retourner à Wohburg et même de pousser de nouveau jusqu'à Straubing, si c'était possible, dès que les troupes palati-

nes seraient arrivées pour le soutenir. Il se disposa en conséquence à reprendre l'offensive dans les premiers jours d'avril; Straubing étant alors serré de près, l'investissement s'était depuis le 22 mars changé en un siège régulier.

Mentzel, s'étant en même temps approché de Donauworth, vint sommer M. de Ségur, qui s'y trouvait avec les troupes de capitulation de Linz, de sortir de la place et de se retirer selon ses engagements. Mais cet officier général avait reçu ordre du cabinet de Versailles de ne sortir de Donauworth pour rentrer en France que remplacé par les 5 premiers B. du corps de M. le duc d'Harcourt; il répondit donc par un refus à l'invitation du colonel Mentzel, et basa son refus sur ce que les Autrichiens avaient eux-mêmes violé les clauses de la capitulation de Linz en s'emparant des munitions de cette place, qui eussent dû retourner au roi de France, en pillant les équipages de l'armée sur la route de Scharding et en se permettant d'arrêter des officiers français envoyés de Donauworth sur la rive droite du Danube pour y rassembler les fourrages nécessaires à sa cavalerie. Mentzel s'éloigne alors de Donauworth et se porte avec ses hussards sur le pont de Hochstadt, qu'on avait négligé de garder et dont il se saisit le 18, traverse le territoire de Neuburg et, par l'incurie de la régence de cette principauté, s'empare des villes de Gundelfingen et de Lauwingen. Il pousse alors un détachement de hussards jusqu'au cœur de la Souabe, dans le but d'inquiéter la marche des troupes de M. d'Harcourt.

La négligence de la régence de Neuburg fut fortement blâmée; M. de Ségur s'en plaignit à l'électeur palatin et en informa l'empereur par M. le chevalier de Belle-Isle, qui résidait à Francfort. Il s'empressa, d'ailleurs, de faire donner avis des mouvements de Mentzel à M. d'Harcourt, ainsi qu'à M. de Sarles, qui commandait un corps de troupes palatines en marche sur Ingolstadt et destiné, comme les Français de M. d'Harcourt, à venir au secours de M. de Torring en Bavière.

Le maréchal de Broglie, voyant, au commencement de mars, les affaires prendre mauvaise tournure sur le Danube, jugea de la plus grande importance de se rendre maître d'Egra. Les récents succès de M. de Kewenhuller, l'occupation par les Autrichiens de toute la région entre Munich, Ratisbonne et Linz, l'audace de leurs

partisans, maîtres de la plupart des ponts du Danube, et particulièrement de ceux de Stadt-am-Hof, Deggendorf et Lauwingen, le mettaient dans une situation très difficile. Si la garnison de cette ville était renforcée, l'armée française, entièrement coupée de France, était prise en Bohême. Le siège présentait bien des difficultés. Par sa situation, Egra est une des portes de la Bohême. Située à l'angle est du quadrilatère que forme le Fichtel Gebirge, adossée à une colline rocheuse, elle commande la vallée de l'Eger, qui baigne en partie ses murs. Elle était défendue par de bons bastions, un chemin couvert palissadé, un fossé sec, et au delà par une triple muraille avec des tours. Ses dehors tous minés, on ne pouvait guère l'aborder que du côté de l'eau, où elle n'a qu'un mur double, et un ravin qui défend la tête du pont. En outre, la place était abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche, et commandée par un officier de mérite. Pour attaquer une ville si bien défendue, les Français ne disposaient que de moyens restreints. On ne pouvait dégarnir la Wottava, sur laquelle les Autrichiens étaient à portée de revenir; il fallait tirer de Prague ou de Nuremberg l'artillerie; enfin M. de Kewenhuller était assez enorgueilli par de récents succès pour qu'on eût raison de craindre son intervention contre l'armée assiégeante.

Malgré tous ces obstacles, le maréchal de Broglie persista dans ses projets, les soumit à l'empereur, qui parut y consentir et fit seulement quelques difficultés à propos de l'artillerie dont on avait besoin, ne voulant pas qu'elle fût tirée de Prague, mais de Nuremberg, plus à portée d'Egra : néanmoins celle de Prague y fut employée. M. de Leuville, ayant reçu l'ordre de diriger les opérations du siège, partit de Strakonitz et arriva, le 24 mars, à Unter-Sandau, où il trouva le régiment de Rochechouart. Il poussa jusqu'à Scheibenreuth, y tomba malade et y mourut. Immédiatement investi du commandement à sa place, le comte de Saxe quitte Pilsen et s'empresse de se rendre à son poste. « Chargé, écrivait-il au baron de Breteuil, de ce siège, je me porte avec d'autant plus de plaisir à cette opération, qu'il est bon d'ôter aux ennemis cette place, qui est sur les frontières de la Saxe et qui pourrait bien devenir, cet été, *une tanière de hussards,* si les armées s'éloignent de la Bohême en s'approchant du Danube. Je compte en être maître le 15. »

Il disposait pour atteindre ce but de 3 régiments d'infanterie et 5 de cavalerie (1), et trouvait sous les murs d'Egra des Bavarois et la compagnie franche de Galhau, MM. de Mirepoix, les ducs de Chevreuse et de Boufflers, tous trois maréchaux de camp. Le comte de Saxe, ayant reconnu avec les ingénieurs (2) le côté choisi pour ouvri la tranchée, fit avancer à l'entrée de la nuit, le 7 avril, le régiment de Rochechouart, et 2 compagnies de grenadiers, qui sont placées à plat ventre, en avant du travail, pour arrêter les patrouilles ennemies; on distribue des fascines et des outils, et les ingénieurs commencent leur tracé. Les pièces établies de l'autre côté de la rivière tirent à boulets rouges, ce qui porte l'attention des assiégés de ce côté. Vers minuit, M. Galhau dirige une fausse attaque du côté de l'Ober-Thor; la garnison bat la générale, allume des pots à feu sur la partie de la fausse attaque, et, grâce à ces précautions, le travail de la première nuit est dérobé à l'ennemi. On tira la nuit du 8 au 9 avril. Quatre pièces sont mises en batterie dans la journée du 9. La nuit suivante, la branche gauche de la parallèle était achevée; la nuit du 9 au 10, on s'approchait du glacis; une autre batterie à la gauche est perfectionnée dans le jour.

Le 10 au soir, M. Desmarets, capitaine, est tué d'un coup de canon dans sa batterie. Malgré le travail de la nuit du 10 au 11, impossible de se loger sur le chemin couvert; M. de Sancé établit une batterie qui commence à tirer, le 11, à dix heures du matin : la batterie de Desmarets fut si bien servie ce jour-là, qu'à trois heures après midi tout le canon du demi-bastion était démonté. On

(1) Rochechouart, Beauce, Luxembourg; Royal (3 E.), d'Andlau, Fouquet (2 chacun), et 2 régiments de dragons (Mestre-de-camp et Armenonville, de 4 E. chacun).

(2) Toutes les dispositions étaient prises pour éviter d'être surpris par une sortie des assiégés, comme le témoigne l'ordre suivant : « Il sera placé à la tête de chaque village où il y aura de la cavalerie ou des dragons un petit corps de garde de huit hommes à pied ou à cheval, selon que la situation l'exigera, pour découvrir et voir sur la ville, avec une ou deux sentinelles ou vedettes qui avertiront d'abord qu'ils verront attaquer une des trois gardes ordinaires de cavalerie, lesquelles gardes auront, derrière les endroits où elles seront placées, des tas de paille où elles mettront le feu en cas qu'elles soient attaquées, ce qui servira de signal aux piquets des quartiers, qui s'y porteront sur-le-champ. Il y aura 25 hommes par E., le piquet avec un capitaine et un lieutenant par régiment, qui auront leurs chevaux sellé et les cavaliers bottés, prêts à brider et à monter à cheval, etc. »

trouva, le 12, beaucoup de bas fonds en poussant la sape pour s'approcher de la demi-lune; ce qui retarda l'ouvrage, les travailleurs ayant de l'eau jusqu'à la cheville. Les ennemis garnirent cette nuit les bords de la rivière de grands arbres, dans la crainte qu'on n'en tentât le passage et qu'on n'attaquât la demi-lune par la gorge.

Le prince de Deux-Ponts et M. d'Aubigné arrivèrent le 12 de Piseck, avec 2 bataillons, Navarre et la Marine; cette nuit, on se logea sur l'angle saillant du chemin couvert. Le 12 au matin, le logement sur le chemin couvert terminé, les ennemis démasquèrent, l'après-midi, une batterie sur le haut du vieux château, qui plongeait dans la tranchée. D'abord on établit dans la batterie Desmarets deux embrasures, ce qui éboula le chemin de ronde et perça la muraille. Sur les quatre heures de l'après-midi, le mineur se plaça pour la descente dans le chemin couvert; la batterie de Desmarets commence à tirer et démonte celle des ennemis sur le haut du château, malgré la vivacité de leur feu.

Dans la nuit du 12 au 13, le logement de l'angle saillant du chemin couvert est augmenté. Le 13, deux cavaliers de tranchée sont élevés dans le logement de l'angle saillant du chemin couvert pour l'enfiler et le plonger. Vers les quatre heures du matin, le comte de Saxe, étant à la tranchée, fait sortir les grenadiers de droite et de gauche, attaque l'ennemi, qu'il rechasse du chemin couvert, rétablit le travail; le Bonnet-de-prêtre est ruiné, la sape courte perce dans l'angle du chemin couvert, jusqu'à la palissade. Le 14, les ennemis canonnèrent si vivement la tête de la sape, qu'on ne put la continuer pendant le jour; ils firent la nuit suivante un très grand feu de mousqueterie. On commence à établir une batterie sur la face droite du chemin couvert, pour faire brèche. On poussa la seconde parallèle de la gauche, l'on s'approcha du fort du Bonnet-de-prêtre.

Le 15, dans la journée, les ennemis canonnèrent la tête de la sape du demi-bastion de la gauche avec une telle vivacité, qu'ils empêchèrent le travail des batteries destinées à battre en brèche la demi-lune. La célérité avec laquelle les ennemis se servirent de leurs canons pendant tout le siège était sans exemple. Dans la nuit du 15 au 16, les ouvrages se perfectionnent; dans celle du 16 au 17 est poussée une sape au bout de la seconde parallèle; le 17, dans

la nuit, le feu ne fut pas aussi violent que les précédentes par suite de la neige et du mauvais temps.

Le 18, à cinq heures du matin, la batterie du chemin couver commence à battre en brèche la face droite du corps de place.

Les ennemis, s'étant aperçus de la descente du fossé, et craignant qu'on n'y débouchât pour donner l'assaut au corps de la place, arborèrent le pavillon blanc, le 19, à huit heures du matin, et demandèrent à capituler. Deux otages ayant été donnés de part et d'autre, un officier de la garnison sortit, à midi, avec les articles de la capitulation; après quelques allées et venues, au sujet des changements que le comte de Saxe jugeait nécessaires, la capitulation fut signée à dix heures du soir : les grenadiers français s'emparèrent tout de suite de la demi-lune et de la porte de la ville qui y communiquait. Nos soldats s'étaient bien comportés; leur général écrivait au baron de Breteuil, le 10 avril : « Je ne puis que donner les éloges les plus grands de la valeur et de l'ardeur que les troupes du roi ont témoignées dans ce siège. Couvertes de neige, accablées de misère et sur les dents, elles ont fait des travaux immenses et inconcevables. Gustave-Adolphe, avec 22,000 hommes, y avait employé vingt-huit jours, et il s'en faut bien qu'elle fût ce qu'elle est à présent. »

Le 22 avril, le comte de Saxe se rendit près de l'Ober-Thor, pour voir sortir la garnison (1); elle se mit en marche pour Passau. Les régiments de Mestre-de-camp et d'Armenonville-dragons, et ceux d'infanterie de Rochechouart et de Beauce, avec les grenadiers et les piquets de renforts arrivés le 12, partirent le 23 pour Piseck avec M. de Boufflers. Le régiment de carabiniers, qui devait arriver le 24 à Egra, retourna dans ses cantonnements. Le marquis de Mirepoix resta dans Egra. La prise de cette ville valut au comte de

(1) « Dans un traité d'échange et de rançon pour les prisonniers de guerre, signé à Protiwin le 23, il est stipulé que les prisonniers seront rendus, de bonne foi et par échange, quinze jours après leur détention ou payement de leur rançon fixée à : Mestre de camp, 700 florins d'Allemagne; lieutenant-colonel, 300; major, 150; capitaine, 100; lieutenant, 40; cornette, 30; maréchal des logis ou sous-officier, 14; trompette, tambour, 10; soldat, 7. A l'égard de la nourriture des prisonniers, il est convenu qu'il leur sera fourni chaque jour une ration égale à celle que reçoivent les armées belligérantes, et en outre 6 kreutzers par cavalier et 5 par fantassin. Il est défendu de part et d'autre de dépouiller entièrement les prisonniers. »

Saxe des lettres de félicitations de l'empereur Charles-Albert et du maréchal de Broglie. Peu de jours après la capitulation, le comte de Saxe obtint un congé pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où l'appelaient de grands intérêts. Il s'agissait de la restitution d'une terre située en Livonie, dépendante de la succession de sa mère, et qui avait été confisquée sous le règne de la princesse Anne. Il arrive à Dresde le 1er mai et se met en route pour la Russie. Cette conquête d'Egra nous rendit maîtres de toutes les places fortes du pays; mais en dehors des murs de ces forteresses ou de l'enceinte des camps, nous ne rencontrions, soit en Bavière, soit en Bohême, que des populations hostiles. Les soldats en marche, pour rejoindre l'armée, se virent refuser l'entrée de Marienthal, sous prétexte que cette ville, résidence princière, était exempte du logement des gens de guerre. L'Europe perdait toute confiance dans la puissance de la France, car déjà la dissolution de la coalition formée par les princes d'Allemagne contre l'Autriche se manifestait de toutes façons. Le chevalier de Belle-Isle eut hâte de se plaindre d'un procédé qui révélait le peu d'accord existant entre les deux électeurs de Cologne et de Bavière, et accusait le ministre de Cologne, M. Heid, de trahir les intérêts de l'empereur, propre frère de son souverain.

On était au mois d'avril, et depuis la prise de Prague, c'est-à-dire depuis quatre mois, tout s'était passé en marches et contremarches, les villes capitulant à la première sommation des Autrichiens, résultat de la faute qu'on avait commise en se dirigeant sur Prague sans assurer suffisamment la défense du Danube. Cependant quand Égra tomba aux mains des Français, une période plus remplie de hauts faits d'armes allait s'ouvrir, et pour l'intelligence des mouvements il est utile de connaître les positions des alliés.

Les Prussiens (1) et les Saxons (2), disséminés dans le triangle

(1) *Infanterie :* 18 B. (Schwerin, Glasnap, Goetz, Gieist, 1 chacun; Sydvow, Pr. Diétrich, la Motte, Truchses, Selehous, Voigt, Prinz Moritz, 2 chacun); *cavalerie :* 44 E. (carabiniers, Rothenburg, Kanneberg, Posodowsky, 5 chacun; Mollendorf, 10 E.; uhlans, 3; hussards Bromkowsky, 2; hussards, 9).

(2) *Infanterie :* 19 B. (Leib Regz, 1 B.; 1er garde, 2e garde, Konigin, Naverius, Weissenfels, Cosel, Franbenkerg, Niesmeuschel, Schomberg, 2 chacun); *cavalerie :* 33 E. (Schlichting-dragons, Leib Regs, Konigs, Pr. Moffée, Rechenberg Dr., Hau-

qui a pour sommets Olmütz, Iglau et Znaym, coupaient de Vienne le prince de Lobkowitz. Les Français occupaient un demi-cercle dont les deux extrémités étaient Prague et Piseck. Les communications entre ces deux villes étaient établies par les compagnies franches, postées à Mirowitz, Mitin, Dobritz, Mnisek, Klingenberg, Worlitz, Kameïk, Dawle, Konigsaal et Béraun (1). M. de Broglie avait réparti ses 34 B. et ses 83 E. à Piseck, quartier général, où il avait avec lui M. de Clermont, lieutenant général et tout l'état-major, 7 B. (2); MM. d'Aubigné, de la Farre et de Polastron, lieutenants généraux, ayant chacun avec soi un maréchal de camp. MM. de la Gervaisais, de Béranger et de Ximenès étaient à Strakonitz, avec 4 B., à Steckna avec 2, à Wolin avec 3 (3), à Mirowitz, le duc de Luxembourg, maréchal de camp, avait 4 B. (Novare), et le duc de Boufflers, de même grade, 2 (Penthièvre) à Dubef. M. de Rivery, lieutenant-colonel d'Anjou, occupait Winterberg. On conservait ainsi la communication avec la Bavière et on gardait le cours de la Wottawa. A Égra et aux environs, M. de Leuville, avec M. de Mirepoix, avait 4 B. et 11 E. (4) à Prague, 6 B. et 4 E. (5) à Pilsen (6), les carabiniers (10 E.), 5 E. à Horrazdowitz (7), 3 à Schuttenhoffen (8),

dring, Schinekwitz, Gersdoorff, Obyrn, de 2 E. chacun; gardes du corps, carabiniers, 4 E. chacun ; uhlans, 6; chevau-légers, 1).

(1) Voici les noms de ces compagnies, rangées dans l'ordre des lieux qu'elles occupaient et qui sont ci-dessus nommés : dragons de Romberg, de Saincenis, de Gauderman; infanterie de la Harte, Bock, Jacob, la Haye, Pauly, Duchemin.

(2) Piémont, 4; Alsace, 3; compagnie de dragons, hussards Berchiny et Rattsky.

(3) *Strakonitz :* la Marine; *Steckna*, Anjou; *Wolin*, la Reine, 2, Roswinen, 1, et 200 chevaux.

(4) Berry, Beauce, Luxembourg, Rochechouart, de 1 B. chacun; Mestre-de-camp-général de dragons, Armenonville, Andlau, Fouquet, de 2 E. chacun; Royal-cavalerie, de 3 E., et en outre les compagnies franches de dragons et l'infanterie de Galhau.

(5) M. de Gassion, lieutenant général; duc de Biron, maréchal de camp (le Roi, 4 B.; Laborie-artillerie, 1; Marsey-artillerie, 1; Royal-dragons, 2 E., Fleury-cavalerie, 2).

(6) Comte de Saxe, lieutenant général; de Baye, aide maréchal général des logis de l'armée; de Montmort, aide maréchal général des logis de la cavalerie.

(7) Sabran, 3 E.; Pons, 2.

(8) M. d'Apcher (Royal-Allemand, 3 E.).

10 à Steynitz (1), 9 à Tauss et aux environs (2), 8 à Klattau (3), 9 à Hayd et Tachau (4), 8 à Mies et Plan (5), 6 à Pischely (6), avec 2 B. d'infanterie.

(1) M. d'Estrées, maréchal de camp (la Reine et Penthièvre, 3 E. chacun ; Hendecourt et Dauphin-étranger, de 2).

(2) Le Roi, 3 E.; Brissac, Fiennes, Levis, de 2 chacun.

(3) Orléans, 3 E.; Asfeld, 2; Chabrillan, 3.

(4) M. de Curton, lieutenant général; M. de Rattsky, maréchal de camp (Colonel-général, Grammont et Égmont, de 3 E. chacun).

(5) M. du Chayla, lieutenant général; M. de Fresnes, maréchal de camp (Mestre-de-camp général, 3 E.; Clermont, 3; Vogué, 2).

(6) M. de Berchiny, maréchal de camp (Rattsky et Berchiny, de 3 E. chacun) ; Royal-Bavière, 2 B.

CHAPITRE VII.

CAMPAGNE DE BOHÊME JUSQU'A LA CAPITULATION DE PRAGUE

(20 avril à 31 décembre 1742).

Avril 1742. 20. Les Saxons arrivent à Czaslaw; le roi de Prusse lève ses quartiers, abandonne la Moravie. — 22. Arrive à Chrudin. Les Saxons marchent sur le bas-Elbe, jusque dans les environs de Leitmeritz. — 24. Arrivée des troupes du siège d'Egra dans des cantonnements à portée de l'armée. Le maréchal renvoie sa cavalerie dans le cercle de Pilsen. — 25. M. de Torring rassemble ses troupes à Straubing, fait occuper les châteaux de Winzer et d'Hilkersberg, s'empare des défilés qui conduisent à Passau. Armée du prince Charles de Lorraine qui campe à Olschann, près Olmutz. — 28. Se met en marche pour combattre le roi de Prusse, campe à Prossnitz. — 29. A Wischau. M. de Torring campe à Bogen avec la tête de ses troupes.

Mai 1742. 1. M. de Villemur se met en marche avec les troupes restées à Abensberg. — Le prince Charles à Austerlitz, le 2 à Muglitz, le 4 à Wittau. — 3. M. de Villemur à Worth sur le Danube. — 5. A Nittenau sur la Regen — M. de Ravignan à Straubing. M. de Kewenhuller rentre en Bavière. — 6. M. de Bernklau s'empare de nouveau de Munich. — 8. Départ de 10 B. pour se porter en Bohême, sous les ordres de M. d'Appelghren. — 10 et 11. Arrivée de M. de Villemur à Klattau. — 11. M. d'Harcourt se rend à Deggendorf. — 13. M. de Kewenhuller porte ses troupes légères vers Deggendorf, envoie un fort détachement à Wilshofen, sous M. de Bernklau. — 14. Départ de M. de Villemur pour Sedlitz, Rudomisch et Piseck. Le prince Charles, campé à Zleb et à Ronow sur la Doubrawa, s'empare de Czaslaw. — 15. L'armée prussienne campe à Hermanmesteck. — 16. Toute l'armée sous Czaslaw, à Kuttenberg. M. d'Appelghren à Klattau. — 17. Le maréchal de Broglie rassemble ses cantonnements pour marcher à Frauenberg, assiégé par le prince Lobkowitz. — Bataille de Chotusitz ou Czaslaw. — Les B. autrichiens se retirent à Habern. — Le prince Lobkowitz rassemble ses troupes, passe la Moldaw, campe dans la plaine de Sahay. — 19. L'armée autrichienne à Olschann, près Olmutz, se met en marche pour combattre le roi de Prusse à Prosnitz. — 21 au 22. L'armée du prince Charles marche pendant la nuit. Un corps de hussards et de croates se porte sur la Sazawa. — 23. M. de Broglie campe à Protiwin. Arrivée de M. le maréchal de Belle-Isle. Le prince Charles à Deutschbrod. — 25. Combat. de Sahay. M. de Lobkowitz lève le siège de Frauenberg, repasse la Moldaw à Budweis, campe près de cette ville. — 26. L'armée française sous le château de

Frauenberg. — 27. Changement dans sa position. — 29. Départ de M. de Belle-Isle se rendant chez le roi de Prusse. — 30. Le prince Charles de Lorraine à Humpolec.

Juin 1. Corps détaché à Teyn sous M. d'Aubigné. — 2. Autre corps détaché à Krumau sous M. le duc de Boufflers. — 1 au 3. L'armée ennemie continue sa marche, campe à Neuhaus. — 4. Arrive le soir à une demi-lieue de Teyn. — 5. M. d'Aubigné, surpris dans son camp, se retire en désordre sur Piseck. L'armée marche à 2 heures après-midi sur Sahay ; est vivement poursuivie par les troupes légères ennemies. Les troupes de M. d'Aubigné la rejoignent. — Le prince Charles passe la Moldaw à Teyn. M. de Lobkowitz à Budweis. — 6. L'armée française arrive à 3 heures du matin à Wodrian, campe à Protiwin, passe la journée en présence de l'ennemi, se remet en marche à 10 heures du soir. — Les deux armées ennemies réunies arrivent en vue de Protiwin, restent pendant la journée en présence de l'armée française. — 7. L'armée française arrive à 5 heures du matin sur la Wotawa, passe cette rivière, campe à Piseck. M. de Boufflers rejoint l'armée. — L'armée autrichienne continue sa marche par Steckna. — 8 au 9. Les Français se remettent en marche le 8 à midi, arrivent à Przibran le 9. L'ennemi prend Piseck, s'empare du château de Steckna. — 10. L'armée du roi continue sa marche sur Prague, se partage en deux corps : l'un à Horowitz, l'autre à Mniseck. — 11. Une partie de l'armée campée à Horowitz va à Béraun. — 11. Le camp de Mniseck à Königsaal. — Pilsen évacué. M. d'Armentières se dirige sur Egra ; MM. d'Estrées et de Danois sur Rakonitz. — M. d'Estrées retourne à Pilsen avec un détachement. M. de Danois continue sur Béraun. — Le roi de Prusse fait sa paix avec la reine de Hongrie ; sépare ses troupes. — 12. M. d'Armentières à Egra. — 13. L'armée se réunit sous Prague, campe à la droite et à la gauche de la Moldaw. — 15. M. d'Estrées abandonne de nouveau Pilsen, se rend à Egra. — 16. L'ennemi s'empare de Pilsen. — 17. M. de Danois arrive à Prague avec les B. de milice. — 18. L'armée autrichienne campe à Rokitzen. — 19. A Mauth. — 20. A Zebrack. — 22. A Béraun. — 23. M. d'Armentières part d'Egra avec 6 B. de milice pour Prague par Ieschnitz. — 24. L'armée ennemie arrive en vue de Prague, campe sur les hauteurs, la droite à la haute Moldaw, la gauche au parc. — 25. M. d'Armentières à Schlakenworth. — 27. En repart pour Egra. — 30. Y arrive et cantonne dans les faubourgs et les environs de la place.

Juillet 3. Les Saxons abandonnent Leitmeritz pour retourner dans leur pays. — 4. Un corps de cavalerie ennemie campe à la droite de la Moldaw sous M. de Bathiany. — 6. Le grand-duc de Toscane arrive à Königsaal. — 26. Changements dans la position de l'armée française ; l'ennemi enlève un poste dans l'île, au-dessous de Prague. — 29. Tentative pour un fourrage général.

Août 6. Nouvel emplacement de l'armée sous Prague. — 12 au 15. L'ennemi démasque plusieurs batteries, commence à jeter des bombes dans la ville. — 15. Canonnade générale, la cavalerie et une partie de l'infanterie entrent dans la ville, le reste de l'infanterie dans les fossés et y campe. — 16. Changement dans la position de la gauche du camp ennemi. — 16 au 17. Tranchée ouverte devant Prague. — 19 au 22. Grandes sorties sur les tranchées de l'ennemi. — 23. Ponts sur la Moldaw, l'un au-dessus de la citadelle, l'autre près Troya. — Troupes restées à Königsaal. — 26. Toutes les troupes restées dans les fossés rentrent dans la ville.

Septembre 12-13. L'ennemi lève le siège de Prague. Mouvement de retraite de tous les postes. — 14. Escarmouches entre des détachements envoyés à la découverte. — L'ennemi se met en marche sur Béraun ; quelque cavalerie, des hussards et des croates restent dans les environs de Prague. — 15. Fourrage. — 17. Tentative pour faire entrer en France M. le duc de Brissac. — 18. Le détachement et M. de Brissac rentrent. — 20. Nouveau détachement sur l'Elbe. — 21. Prise de Melnick. — 22. M. de Broglie s'empare du pont de Rostock. — 23. M. de la Fare campe à Lieben avec cinq brigades d'infanterie et cinq cents chevaux. —24. M. de Broglie chasse l'ennemi de Konigsaal, achève de détruire leurs ponts, établit un poste dans l'abbaye. Départ d'un nouveau détachement sous M. de Danois pour Melnick. — 27. Détachement partant de Prague pour Brandeis.

Octobre 10. M. de Danois prend position à Leitmeritz. — 13. Tentative infructueuse des hussards ennemis sur le Rostock. — 14. M. d'Apcher enlève une partie d'un convoi ennemi du côté de Béraun. — 19. Les troupes légères ennemies reparaissent en plus grand nombre dans les environs de Prague. — 27. Départ de MM. de Broglie et de Maillebois. Le maréchal de Belle-Isle reste en Bohême.

Novembre 4. Sur l'arrivée du prince Lobkowitz de Rakonitz à Stranitz, M. de la Fare ramène nos postes à Melnick. — 6. Formation d'un nouveau camp à Lieben. — 8. Prague définitivement bloqué. — 25. Expédition sur Unhost.

Décembre 4. Les brigades campées à Lieben rentrent dans Prague. — 11. M. le chevalier de Belle-Isle exécute un fourrage avec toute la cavalerie. — 16. Départ de Prague. — 17. A Tuchlowitz. — 18. Séjour. — 19. A Lisan. — 20-21. A Stebing ; une brigade en arrière à Iechnitz. — 22. A Lubenz. — 23. A Theusing ; la cavalerie à Lauterbach. — 24-25. La cavalerie par Petschau, l'armée à Einsiedel. — 26. L'armée à Unter-Sandau. — 27. A Egra. M. de Chevert ratifie le traité qui le laisse sortir de Prague. — 28-30-31. Établissement dans les quartiers d'hiver.

A la date du 1er mai le roi fit choix du maréchal de Belle-Isle pour relever M. le maréchal de Broglie dans le commandement de l'armée de Bohême, en lui réservant celui de l'armée de Bavière. L'événement du retour des Saxons et Prussiens en Bohême, le mois dernier, semblait rassurer M. de Broglie, qui espérait n'être plus attaqué du côté de Piseck par le prince Lobkowitz. Toute sa préoccupation se résumait à veiller aux mouvements et à la marche du prince Charles, car il avait été informé de l'évacuation de Munich par les Autrichiens ainsi que de leur retraite précipitée sur l'Inn (1). On pouvait croire de plus que nos alliés rejetteraient les Autrichiens au delà du Danube, ainsi que M. de Belle-Isle l'avait obtenu des rois de Prusse et de Pologne, mais ils n'en firent rien.

C'était l'époque où la diète avait été convoquée. L'empereur

(1) Voir *Campagne de Bavière*, p. 171.

y accréditait comme principal commissaire le prince Guillaume de Furstenberg; Marie-Thérèse, par lettre circulaire aux princes et aux États de l'Empire, avait fait ses réserves touchant le royaume de Bohême et refusé de remettre à l'électeur de Mayence les archives de l'Empire, qu'il réclamait en sa qualité d'archichancelier. M. de Belle-Isle, très empressé d'aller prendre le commandement qui lui était destiné, s'y concertait avec l'empereur sur la conduite à tenir et proposait de faire passer en masse, et non par détachements, l'armée de Bavière en Bohême. Les circonstances ne le permirent pas, et c'est sur un autre point du théâtre de la guerre que se passèrent les événements décisifs.

Depuis qu'elle avait quitté la Moravie, le prince Charles suivait l'armée prussienne; mais comme celle-ci avait plusieurs marches d'avance sur lui, elle se trouvait aux environs de Czaslaw, qu'il était encore au milieu de la Moravie.

En arrivant en Bohême, le roi de Prusse divise son armée en trois corps. L'un, aile gauche, posté à Leutomischel, sur les frontières de la Moravie, l'autre à Chrudim, plus près de l'Elbe, et l'autre, aile droite, entre Czaslaw et Kuttenberg, près d'un village nommé Chotulitz, où toute l'armée devait se rassembler, si une rencontre avait lieu, le roi trouvant le terrain de ce côté-là plus avantageux pour un combat. De cette manière, l'armée avait à dos la rivière d'Erlinska et faisait face à la Sazawa, vers laquelle on jugeait que le prince Charles dirigerait sa marche pour conserver ses communications avec l'Autriche et avec l'armée du prince de Lobkowitz, qui campait toujours à Budweis. Comme le roi l'avait prévu, le prince Charles se porte vers la Sazawa, passe cette rivière et s'empare de Czaslaw. A cette nouvelle, le roi de Prusse rassemble toutes ses forces près de Chotusitz. Il appuye sa gauche à la Crudinka, qui prend sa source derrière Czaslaw. Sa droite s'étendait jusqu'à quelque distance de Kuttenberg, et il avait au centre le village de Chotusitz, garni d'un bon corps de troupes. La bataille eut lieu le 17 mai. Le prince Charles avait rangé son infanterie au centre et sa cavalerie sur les ailes. Un gros corps de hussards marchait en avant, comme des enfants perdus, avec ordre de percer les escadrons ennemis, le sabre à la main, et de se retirer dès qu'ils se verraient pressés; les croates et les pandours, par un détour, tomberaient sur la seconde ligne des Prussiens, et tâcheraient

d'y jeter le désordre. L'ordre de bataille du prince Charles n'était pas différent de celui du roi de Prusse, bien qu'occupant une plaine marécageuse jusqu'au village de Chotusitz et, à partir de ce point, un terrain plus solide, bordé, près de Neuhof, par une suite d'étangs que dominait une montagne. A peine fut-on à portée de se canonner que l'artillerie prussienne se fit entendre : elle était avantageusement postée sur une hauteur; les hussards fondirent avec rapidité sur la cavalerie prussienne, qui les repoussa. Au lieu de se rallier, ils se jetèrent dans les intervalles de l'infanterie au centre. Il y eut un moment de désordre, mais l'armée autrichienne continua à s'avancer. Le feu de mousqueterie commence de part et d'autre, et si l'avantage du feu fut pour les Prussiens, il était compensé par les succès de la cavalerie autrichienne, comme à Molwitz. En effet, la cavalerie de l'aile droite des Prussiens, quoique postée sur une hauteur, et quoiqu'elle débordât celle d'Autriche et la prît en flanc, fut repoussée jusqu'à trois fois, dans les différentes charges qu'elle fit, et, à la quatrième, mise en déroute, elle fut jetée jusques près de Kuttenberg. Avantage funeste à l'armée autrichienne; car, au lieu de s'arrêter et de se remettre en ordre afin de conserver le terrain qu'elle avait gagné, et d'attaquer même l'infanterie ennemie en flanc, elle se débanda pour courir après les fuyards, qu'elle abandonna bientôt pour se jeter dans le camp des ennemis et pour piller.

Le prince Charles déjà se flattait d'une victoire complète. Son aile droite avait mis en désordre la gauche des Prussiens, et son infanterie, ayant fait reculer celle de Prusse, prit le village de Chotusitz à revers et y mit le feu, ce qui obligea les troupes qui y étaient d'en sortir au plus vite, pour se porter sur les flancs de la ligne d'infanterie de leur armée (1).

La fortune changea; les Prussiens s'étaient ralliés; l'incendie de Chotusitz, aussi funeste aux Autrichiens qu'il l'avait été à leurs ennemis, empêcha qu'on ne les abordât de flanc, et le prince Charles, s'apercevant que son armée, rebutée de la ténacité des

(1) L'armée autrichienne profita d'un mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz, en quoi elle commit une grande faute, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre; les flammes vous empêchent alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre.

Prussiens ou disséminée par la soif du pillage, était exposée à un retour offensif qui aurait pu lui être fatal, prit le parti de faire sonner la retraite, abandonnant le champ de bataille au roi de Prusse, sans aucune autre marque de victoire que deux ou trois pièces de canon embourbées avec les affûts cassés. Ses troupes, au contraire, emportaient des étendards et des drapeaux pris sur les Prussiens, et emmenaient des prisonniers, beaucoup de bagage. La bataille avait commencé sur tout le front des deux armées à huit heures du matin ; elle ne finit qu'à midi. Il y eut du côté des Prussiens environ quatre mille hommes tués ou mis hors de combat, et les Autrichiens y perdirent deux mille cinq cents hommes.

Le prince Charles fit sa retraite en bon ordre, déplaça les troupes qu'il avait établies dans Czaslaw, repassa le ruisseau de Crudinka et se retira à Wilimow, où son avant-garde avait campé l'avant-veille du combat.

Les Prussiens firent mine de le poursuivre, mais ils n'osèrent l'entamer et retournèrent camper vers Kuttenberg, où étaient leurs magasins. Frédéric, maître du champ de bataille, écrivit à Louis XV : « Sire, le prince Charles m'a attaqué et je l'ai battu. V. M. en apprendra plus tard les autres circonstances. » Si l'on examine la conduite des deux généraux en chef, on reconnaîtra, comme pour la bataille de Molwitz, qu'ils firent des fautes tous les deux et que c'est surtout à la valeur de ses soldats que le vainqueur dut l'avantage. M. de Kœnigseck forme le projet de surprendre les Prussiens ; il s'empare, pendant la nuit, de Czaslaw, et ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grand'gardes des Prussiens. Était-ce à dessein de les tenir en alerte et de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditait? Le jour de l'action (17 mai), il pouvait, dès la pointe du jour, tomber sur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à six heures. Que fait-il? Il attend jusqu'à huit heures du matin pour se mettre en mouvement. Et dans la bataille même, il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur, d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche et l'accable; il prend le village de Chotusitz, et, au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ses troupes de

le passer, ce qui protège la gauche des Prussiens; il fixe toute son attention sur sa droite, et il néglige sa gauche, que le roi déborde et force de reculer jusqu'au ruisseau de la Doubrawa, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi, dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper et se trouve réduit à prendre la fuite. Ce qu'on peut critiquer dans la conduite du roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée au camp et d'avoir conduit lui-même à Kuttenberg son avant-garde qu'il pouvait confier à un autre officier. Les fautes faites dans la manière dont le terrain fut occupé sont dues au prince Léopold, qui n'exécuta pas à la lettre les dispositions que le roi lui avait prescrites; il n'a pas su tirer parti de l'imprudence des ennemis qui l'avertissaient de leurs desseins par de continuelles escarmouches qui durèrent toute la nuit. Il n'a pas compris le terrain sur lequel il devait combattre et fit la faute de ne pas jeter quelque infanterie dans le parc de Spislau, qui couvrait la gauche; elle aurait bien empêché M. de Bathiany avec sa cavalerie d'en approcher; sa cavalerie aurait dû s'appuyer à ce parc. Son ordre de bataille sur la droite était moins défectueux; mais sa cavalerie de la gauche aurait dû laisser derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi; elle se serait trouvée dans un terrain où rien ne l'aurait empêchée d'agir librement.

Quant au village de Chotusitz, le cimetière était le seul lieu tenable, bien qu'entouré de chaumières en bois qui se seraient embrasées aussitôt que le feu d'infanterie aurait commencé. Le seul moyen de défendre ce village était de le retrancher, et comme le temps manquait pour cet ouvrage, il ne fallait pas songer à s'y maintenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action fut de ne croire à l'attaque des ennemis que lorsqu'il vit leurs colonnes se déployer devant son front. Alors il était bien tard pour penser à de bonnes dispositions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obstacles du terrain et des fautes commises par ses généraux. Une pareille armée était capable de tirer son chef d'embarras, et le roi est lui-même convenu qu'il lui avait plus d'une obligation en ce genre.

« Je crois que ce serait une honte éternelle à l'armée française si, après une action si éclatante, son armée restait les bras croisés. J'ai trop bonne opinion de votre nation pour ne pas croire qu'on sai-

sira cette occasion pour donner de chaudes alarmes à l'ennemi et l'obliger de sortir de Bohême (1). »

Le prince Lobkowitz venait justement d'ouvrir la tranchée devant Frauenberg. M. de Broglie résolut de se porter au secours de cette place; il rassembla donc toute son armée à Protiwin et donna ordre aux 10 B. qui marchaient en Bohême de rester comme réserve au moment où il allait prononcer son mouvement (21 mai). Le maréchal de Belle-Isle arrivait de Francfort avec le projet de passer au camp du roi de Prusse; par des raisons inconnues, il préféra remettre sa visite après l'expédition de Frauenberg. Peut-être la récente nouvelle de la victoire de Frédéric II et la lettre qu'il avait reçue de lui, sorte de mise en demeure d'imiter les Prussiens, lui inspirèrent-elles le désir de ne pas se rencontrer de suite avec l'allié du roi de France.

On partit donc de Piseck, et l'on descendit la grande route de Wodnian en remontant le cours de la Moldaw; après avoir dépassé cette ville, les troupes inclinèrent à gauche pour se rapprocher de Frauenberg, petit fort bâti sur une hauteur entre un étang et la Moldaw. Arrivés au village de Sahay, à la sortie d'un défilé très étroit, MM. les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle rencontrèrent, à 5 heures du soir, l'arrière-garde de Lobkowitz et la culbutèrent (2).

Les Autrichiens se jetèrent dans un bois, s'y rallièrent à plusieurs

(1) Frédéric, en annonçant à M. de Belle-Isle encore à Francfort sa victoire de Chotusitz, demandait avec instance que le maréchal de Broglie fît un effort contre l'armée de Lobkowitz et disait : « Il importe extrêmement au bien de la cause commune que l'armée française en Bohême ne laisse pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. » Il fut toujours très habile; sa politique était d'exciter la France et l'Autriche. Lorsqu'au début de la campagne, vainqueur à Molwitz et à Czaslaw, il voit Marie-Thérèse près de succomber, il lui tend les bras le 11 juillet 1742, à Breslau. Plus tard il quitte notre cause, se rapproche de l'Angleterre pour conclure avec l'Autriche, le 25 décembre 1745, la paix de Dresde.

(2) Dans cette affaire, le duc de Chevreuse reçut deux coups de sabre et trois coups de feu, en chargeant à la tête des dragons. Il écrivait à sa femme, le 26 mai : « J'ai eu le bonheur de battre trois régiments avec mes deux régiments de dragons (Mestre-de-camp et Surgère). On est enchanté de mes dragons et rien ne ressemble à cette troupe. » Et, dans son rapport, le maréchal de Belle-Isle disait : « L'action la plus vive s'est passée entre la cavalerie autrichienne (cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis), que nos carabiniers et dragons ont battue à plate couture. »

reprises; mais, forcés de céder, ils battirent en retraite, sauvant leur artillerie que Lobkowitz avait envoyée en avant dans la direction de Budweis.

Frédéric II apprit la nouvelle de ce succès avec une sorte d'humeur. « Ce léger avantage, dit-il, fut présenté comme une victoire « signalée. La bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome « que ce petit combat n'en fit à Paris (1). » On comprendra tout à l'heure le fond de sa pensée : il songeait à traiter à part avec l'Autriche. Cependant, confiant dans son appui, le maréchal de Broglie avait cantonné son armée le long de la Moldaw, dans une sorte de quadrilatère formé par Moldauthein, Wodnian, Netolitz et Budweis, occupant Keitsch, Neudorf, Wellitz, Chlumetz, Woleschinich, Midlowar, Hudow, Sahay, Licharowa, Selz, Slastowitz, Sblitno, Pistin, Burgolz, Frauenberg et, de l'autre côté de la Moldaw, Kosteletz, Dobrejitz, Oppatowitz, Hosin.

Avec des renforts arrivés de France, les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie se proposaient d'attaquer le prince de Lobkowitz, dans la confiance que les troupes prussiennes et saxonnes agiraient de leur côté sur l'armée du prince Charles, lorsqu'on apprit la nouvelle du traité que le roi de Prusse venait de conclure avec l'ennemi commun, ainsi que la jonction du prince Charles avec Lobkowitz et leur marche en avant pour écraser les Français. On avait bien vaguement connaissance de ce traité, et ces rumeurs étaient même la cause du départ de M. de Belle-Isle pour Breslau. On avait négocié avec le plus grand secret sans la médiation des puissances, et ce ne fut que quinze jours après la ratification qu'on connut les détails de ce traité, signé le 11 juin.

Une funeste guerre s'étant élevée entre S. M. le roi de Prusse et S. M. la reine de Hongrie et de Bohème, on a songé de part et d'autre à la terminer par l'entremise des bons offices de S. M. Britannique, pour lequel effet S. M. le roi de Prusse a muni de son plein pouvoir le sieur Henri, comte de Podewils, son ministre d'État et de cabinet, chevalier de son ordre royal de l'Aigle Noir, et S. M. la reine de Hongrie et de Bohème a muni du sien le sieur Jean, comte de Hindford, vicomte d'Inglesburg et de Remphler, lord Carmichaell de Carmichaell, pair de la Grande-Bretagne, ministre plénipotentiaire auprès de S. M. le roi de Prusse; lesquels,

(1) *Œuvres posthumes*, VI, ch. p. 261.

après l'échange desdits pleins pouvoirs, et après plusieurs conférences, sont convenus des articles préliminaires suivants.

Art. Ier. Il y aura désormais, et à perpétuité, une paix inviolable, de même qu'une sincère union et parfaite amitié entre S. M. le roi de Prusse d'une part, et S. M. la reine de Hongrie et de Bohême, leurs héritiers et successeurs et tous leurs États, d'autre part, etc., etc.

II. Les deux hautes parties contractantes ne donneront aucun secours aux ennemis de l'un et de l'autre, et ne feront avec eux aucune alliance qui puisse être contraire à ces préliminaires de paix, etc., etc.

III. Il y aura de part et d'autre une amnistie générale de tout le passé.

IV. Toutes les hostilités cesseront de part et d'autre dès le jour de la signature des présents préliminaires, etc., etc.

S. M. le roi de Prusse retirera, seize jours après la signature des présents préliminaires, ses troupes dans les pays de sa domination, etc., etc.

V. Pour obvier à toutes les prétentions, de quelque nature qu'elles puissent être, S. M. la reine de Hongrie et de Bohême cède par les présents préliminaires, à S. M. le roi de Prusse, ses successeurs et héritiers de l'un et de l'autre sexe à perpétuité, tant la basse que la haute Silésie, à l'exception de la principauté de Teschen, de la ville de Troppau, et de ce qui est au delà de la rivière d'Oppau et des hautes montagnes ailleurs que dans la haute Silésie, aussi bien que de la seigneurie de Hennersdorf et des autres districts qui font partie de la Moravie, quoique enclavés dans la haute Silésie.

Pareillement S. M. la reine de Hongrie et de Bohême, tant pour elle que pour ses successeurs et héritiers, cède à S. M. le roi de Prusse, ses successeurs et héritiers de l'un et de l'autre sexe à perpétuité, la ville et le château de Glatz et tout le comté de ce nom, avec toute la souveraineté et indépendance du royaume de Bohême.

VI. S. M. le roi de Prusse conservera la religion catholique en Silésie *in statu quo,* ainsi que chacun des habitants de ce pays-là dans ses possessions, libertés et privilèges, etc., etc.

VII. S. M. le roi de Prusse se charge du seul payement de la somme hypothéquée sur la Silésie aux marchands anglais, selon le contrat signé à Londres le 10 janvier 1734-35.

VIII. Tous les prisonniers de part et d'autre seront élargis sans payer aucune rançon, immédiatement après la signature, etc., etc.

IX. Tout ce qui regarde le commerce entre les sujets réciproques des États sera réglé dans le futur traité de paix, etc., etc.

X. On dressera et signera sur le pied de ces préliminaires, en trois ou quatre semaines au plus tard, un traité de paix formel entre S. M. le roi de Prusse et S. M. la reine de Hongrie et de Bohême, etc., etc.

XI. Les deux hautes parties contractantes sont convenues de comprendre

dans ces présents préliminaires de paix S. M. le roi de la Grande-Bretagne, tant en cette qualité qu'en qualité d'électeur de Hanovre, S. M. de toutes les Russies, S. M. le roi de Danemark, les états généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas, la sérénissime maison de Wolfenbuttel et S. M. le roi de Pologne, en qualité d'électeur de Saxe, à condition que dans l'espace de seize jours après que la signature de ces préliminaires de paix lui aura été annoncée en due forme, il retirera ses troupes de l'armée française et de la Bohême, et des autres pays appartenant à S. M. la reine de Hongrie et de Bohême.

XII. L'échange des ratifications des présents articles préliminaires se fera à Breslau huit ou dix jours à compter du jour de la signature de ces préliminaires.

En foi de quoi nous soussignés ministres plénipotentiaires, avons signé les présents articles préliminaires, et y avons fait apposer les cachets de nos armes. A Breslau, ce 11[e] jour du mois de juin N. S., de l'année mil sept cent quarante-deux.

La France était ainsi abandonnée : elle se trouvait avoir à supporter seule le poids d'une guerre entreprise dans l'intérêt d'autrui. Frédéric était évidemment embarrassé de l'annoncer au cardinal de Fleury; il s'en tira en incriminant la conduite de nos généraux : « Monsieur, disait-il, il vous est connu que depuis que nous avons pris des engagements ensemble, j'ai secondé avec une fidélité inviolable tous les desseins du roi votre maître.

« J'ai aidé par mes remontrances à détacher les Saxons du parti de la reine de Hongrie; j'ai donné ma voix à l'électeur de Bavière; j'ai accéléré son couronnement; je vous ai aidé de tout mon pouvoir à contenir le roi d'Angleterre; j'ai engagé celui de Danemark dans vos intérêts; enfin, par les négociations et par l'épée, j'ai contribué, autant qu'il a été en moi, à soutenir le parti de mes alliés, sans que les effets aient jamais assez répondu aux désirs de ma bonne volonté. Quoique mes troupes, épuisées par les fatigues continuelles de la campagne de 1741, demandassent à prendre un repos qui leur semblait être dû, je n'ai point refusé aux pressantes sollicitations du maréchal de Belle-Isle de les employer en Bohême, pour y couvrir l'aile gauche des alliés. J'ai fait plus, pour dégager M. de Ségur bloqué dans Linz. Le zèle pour la cause commune m'a transporté en Saxe, et, à force d'importunités, j'ai obtenu du roi de Pologne que ses troupes, de concert avec les miennes, feraient

une diversion en Moravie. On s'est porté sur Iglau, d'où M. Lobkowitz s'est retiré en hâte. Cette diversion aurait eu un effet décisif, si M. de Ségur avait eu la patience d'attendre les suites de cette opération, et si M. de Broglie avait été assez en force sur la Wottawa pour seconder mes efforts; mais la précipitation du premier, le peu de troupes de l'autre, la mauvaise volonté des généraux saxons, enfin le défaut d'artillerie pour assiéger Brunn, ont fait échouer cette entreprise, et m'ont obligé de quitter une province que les Saxons devaient posséder et qu'ils n'avaient pas la volonté de conquérir. De retour en Bohême, j'ai marché contre le prince de Lorraine; je l'ai attaqué pour sauver la ville de Prague qu'il aurait assiégée, s'il n'avait été mis en déroute; je l'ai poursuivi autant que les vivres me l'ont permis. Aussitôt que j'ai appris que le prince de Lorraine prenait le chemin de Tabor et de Budweis, j'en avertis M. de Broglie en lui conseillant d'expédier M. de Lobkowitz, qu'il venait de battre à Sahay, avant que l'armée de la reine de Hongrie pût le joindre : M. de Broglie ne jugea pas à propos de prendre ce parti, et, au lieu de retourner à Piseck, où le terrain le favorisait, il partagea ses troupes en différents détachements. Vous êtes informé quelles en furent les suites et tout ce qu'il en est résulté de fâcheux. Maintenant la Bavière est coupée de la Bohême, et les Autrichiens, maîtres de Pilsen, interceptent en quelque sorte les secours que le maréchal de Broglie peut attendre de la France. Malgré les promesses que les Saxons ont faites au maréchal de Belle-Isle, loin de se préparer à les remplir et se joindre aux Français, j'apprends qu'ils quittent la Bohême et retournent dans leur électorat. Dans cette situation, où la conduite des Saxons est plus que suspecte et où il n'y a rien à espérer de M. d'Harcourt, l'avenir ne me présente qu'une guerre longue et interminable, dont le principal fardeau retomberait sur moi. D'un côté, l'argent des Anglais met toute la Hongrie en armes; d'un autre côté, les efforts de l'impératrice-reine font que ses provinces enfantent des soldats. Les Hongrois se préparent à tomber sur la haute Silésie. Les Saxons, dans les mauvaises dispositions que je leur connais, sont capables d'agir de concert avec les Autrichiens et de faire une diversion dans mes pays héréditaires, à présent sans défense. L'avenir ne m'offre que des perspectives funestes, et, dans une situation aussi critique (quoique dans l'amertume de mon cœur), je me suis vu

dans la nécessité de me sauver du naufrage et de gagner un asile. Si des conjonctures fâcheuses m'ont obligé de prendre un parti que la nécessité justifie, vous me trouverez toujours fidèle à remplir les engagements dont l'exécution ne dépend que de moi. Je ne révoquerai jamais la renonciation que j'ai souscrite des pays de Juliers et de Berg; je ne troublerai ni directement ni indirectement l'ordre établi dans cette succession; plutôt mes armes tourneraient contre moi-même que contre les Français. On me trouvera toujours un empressement égal à concourir à l'avantage du roi votre maître et au bien de son royaume. Le cours de cette guerre n'est qu'un tissu des marques de bonne volonté que j'ai données à mes alliés; vous en devez être convaincu, ainsi que de l'authenticité des faits que je viens de vous rappeler. Je suis persuadé que vous regrettez avec moi que le caprice du sort ait fait avorter des desseins aussi salutaires à l'Europe que l'étaient les nôtres. Je suis, etc. »

Le cardinal Fleury, atterré, répondit :

« Sire, V. M. jugera aisément de la vive impression de douleur qu'a faite sur moi la lettre dont il lui a plu de m'honorer du 10 de ce mois. Ce triste événement, qui renverse tous nos projets en Allemagne, n'eût pas été sans ressource, si V. M. avait pu secourir M. de Broglie et sauver au moins la ville de Prague; mais elle n'y a pas trouvé de possibilité, et c'est à nous à nous conformer à ses lumières et à sa prudence. On a fait de grandes fautes, il est vrai; il serait inutile de les rappeler; mais si nous eussions réuni toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans remède. Il ne faut plus y songer et ne penser qu'à la Saxe, puisque V. M. le croit nécessaire et le roi ne le désire pas moins que V. M., c'est à elle à en régler les conditions et nous enverrons un plein pouvoir au maréchal de Belle-Isle, pour souscrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je connais trop sa bonne foi et sa générosité pour avoir le moindre soupçon qu'elle consente à nous abandonner après les preuves authentiques que nous lui avons données de notre fidélité et de notre zèle pour ses intérêts. V. M. devient l'arbitre de toute l'Europe, et c'est le personnage le plus glorieux que V. M. pense jamais faire. Achevez, Sire, de le consommer en ménageant vos alliés et l'intérêt de l'empereur autant que possible. Et c'est tout ce que je puis avoir l'honneur de lui dire dans l'accablement où je me trouve. Je ne

cesserai de faire des vœux pour la prospérité de V. M. et d'être avec tout le respect... etc. »

Certes, il n'est personne qui à la lecture de ces deux lettres, pour peu qu'il sente en lui quelque affection pour la France, ne puisse s'empêcher de taxer Frédéric de fourberie et de plaindre sincèrement Fleury aussi indignement joué par un allié infidèle.

Lorsque M. de Belle-Isle, alors en Bohême, apprit que Frédéric, après les conquêtes de la Silésie, faisait séparément sa paix avec l'Autriche, il se transporte auprès de lui et demande audience. On imagine sans peine tout ce qu'il s'était proposé de dire à un allié qu'il nous était si nécessaire de conserver alors. Mais le roi de Prusse l'eut bientôt réduit au silence; il montra à M. de Belle-Isle et lui donna à lire une dépêche par laquelle le cardinal de Fleury offrait à l'Autriche d'abandonner le roi de Prusse, si l'on voulait faire la paix avec la France aux conditions indiquées dans sa dépêche. La pièce était authentique, bien signée et sans réplique. « Peu importe, dit le roi, de quelle manière cette dépêche est tombée entre mes mains, mais elle vous prouve que je n'ai fait que ce que je me devais à moi-même. Je suis persuadé que Louis XV n'a aucune part à cette infidélité : cependant, puisque M. le cardinal est tout-puissant chez vous, il ne m'est resté qu'une seule voie, celle de le prévenir pour ne pas être sa victime. »

M. de Belle-Isle fut interdit et indigné; les généraux qui l'attendaient, déconcertés, l'entendirent répéter plusieurs fois, hors de lui-même : « Ah! le b... de prêtre (1)! » La situation était, en effet, devenue critique.

M. de Broglie, à la suite de l'avantage qu'il venait de remporter et confiant dans son succès, croyait bientôt faire sa jonction avec le roi de Prusse et demeura à Frauenberg; mais Frédéric était déjà en négociations, et le prince Charles put diriger toutes ses forces contre les Français; l'Autriche ne redoutant plus rien, le prince Lobkowitz apparut à Budweis et se décida à l'attaque contre Frauenberg. Pour conjurer le péril, pour tenir tête aux ennemis nombreux et décidés, il eût fallu leur opposer toutes les forces dont on disposait en Bavière et en Bohême, et les placer sous la direction d'un chef unique et libre de ses actions. La résolution

(1) Thiébaut.

du cabinet de Versailles de ne former qu'un seul corps d'armée et un seul état-major en Bohême sous les ordres de M. de Broglie, en réunissant les troupes de M. le duc d'Harcourt alors en Bavière, ne put recevoir son exécution, par suite des opérations de la campagne et des difficultés qui s'y opposèrent, et, le commandement restant partagé entre MM. de Broglie et de Belle-Isle, la mésintelligence entre les deux maréchaux ne tarda pas à percer; elle ne fera que s'accroître, à mesure que les circonstances deviendront plus difficiles (1).

Aussi, profitant de l'inaction des Français, tenus en suspens par l'ignorance des agissements de Frédéric et par l'attente des résultats de la démarche à Breslau de M. de Belle-Isle, le prince Charles arriva, le 5 juin, à Moldauthein, où se trouvait M. d'Aubigné avec deux brigades (2), attaque les Français et les force à gagner l'armée de M. de Broglie, qui, resté sous Frauenberg, prend le parti d'abandonner la Wottawa et de se retirer derrière la Beraun, et ensuite sous Prague. Cette démarche coupait notre dernière communication de Pilsen au Danube et obligeait les magasins, les chevaux de trait et d'artillerie, placés à Amberg, de changer leur route de Pilsen et de prendre celle d'Egra, pour leur plus grande sécurité.

M. de Belle-Isle prévint de ce mouvement MM. d'Estrées et du Chayla pour prendre les mêmes précautions. Le 7 juin, le duc de Broglie, au commencement de la nuit, dérobe une marche à l'ennemi, et arrive à la pointe du jour dans Piseck; il ne s'y arrêta pas, se remit en marche, descendant la Wottawa, après avoir recueilli les débris des troupes d'Aubigné et de Boufflers postés à Moldawthein et à Krumau. Le prince Charles le suivait de près, trouvant sur son passage des blessés et des traînards massacrés par des

(1) Cette lettre de M. de Belle-Isle au maréchal de Broglie en est la preuve : « La brigade de cavalerie du Royal avait été laissée en arrière dans le cercle de Saatz pour faire rentrer les impositions, et vous venez de la faire marcher, à ce que je crois, tout entière : je pense qu'un seul régiment suffira : c'est pourquoi, j'ai écrit à M. de Beuvron de continuer sa marche avec le régiment Royal et celui de Fouquet, selon vos ordres, en laissant à Pilsen le régiment d'Andlau, et j'envoie à M. d'Andlau l'instruction de ce qu'il aura à faire pour procurer les recouvrements. Il sera très utile pour pousser les avoines, et deux escadrons de moins ne feront pas grand tort à l'armée, à laquelle ils procureront un grand bien. »

(2) Infanterie de Marine et cavalerie de Royal-Allemand.

Hongrois ; le 8, il était dans Piseck, ayant peine à arrêter le massacre de 1,200 hommes laissés par M. de Broglie. C'est alors que, désespérant de l'atteindre, il détacha après lui toute sa cavalerie légère. Piseck refusa de se rendre; mais un corps de croates, conduit par Nadasty, passa la rivière à la nage et emporta la place d'assaut, avec la garnison : c'était celle que M. de Broglie y avait laissée, après un court séjour à Piseck, où il apprit que l'ennemi avait repassé la Wottawa et longeait le cours de cette rivière sur la rive opposée, pour gagner Prague et se placer entre cette ville et lui. Sans perdre de temps, il gagne Béraun où il reçut, le 11, la nouvelle de la signature du traité de Breslau, et, suivant l'ennemi, parallèlement à sa marche, il arrive le 13 à Prague. Il dispose aussitôt son armée, ordonne à M. d'Estrées de venir le rejoindre de Pilsen avec ses B. de milice, à M. de Dunois, avec 5 B. et quelque cavalerie, d'opérer le même mouvement de concentration, fait diriger sur Egra les approvisionnements destinés à Pilsen et établit son camp dans la petite plaine vis-à-vis la porte Caroline, autour de laquelle la Moldaw forme une anse. Le camp était adossé à la ville, sa gauche s'appuyait au petit village de Dewitz (1), la droite à Holleschowitz (2), le centre à Bubenesch, où est le quartier du maréchal de Broglie, toute l'armée sur une ligne, la cavalerie aux extrémités, *où l'on peut dire qu'elle est comme dans une boîte* (3). A peine arrivé à Prague, et ses troupes ainsi disposées, M. de Broglie faisait part de sa retraite au ministre de la guerre :

« Je m'étais rendu maître de passer la Moldaw quand je voudrais, au moyen des ponts de Teyn et de Krumau ; j'étais, d'ailleurs, dans l'espérance que le roi de Prusse suivrait l'armée du prince Charles, si elle marchait à Budweis, pour me combattre ;

(1) *Infanterie :* Vivarais, Penthièvre, Auvergne, Beauce, Foix, Tournaisis, Alsace ; *cavalerie :* les carabiniers, 10 E., Stayer, 2 ; Dauphin, 2 ; Mestre-de-camp, 2 ; Piémont, 2 ; Beauffremont, 2 ; Rattsky, 2 : 22. E. ; Sabran, 3 E. ; Pons, 3 ; Royal-Allemand, 3 ; Chabrillan, 3 ; d'Asfeld, 3 ; Orleans, 2.

(2) Le Roi, Fiennes, Levis, Brissac, d'Andlau, Fouquet, Fleury, Royal, de 2 B. chacun ; et près de Bubenesch, Mestre-de-camp, Vogué, Clermont, Penthièvre, Hendecourt, la Reine, Egmont, Grammont de 3 E. chacun, et enfin Languedoc, 1 ; la Fère, 2 ; d'Ouroy, 2 : Anjou, 2 ; Rosniwinen, 2 ; Navarre, 2 ; Orléans, 3 : 14 B. Une ligne de défense rejoint Bubenetsch.

(3) Lettre du duc de Broglie au roi, 8 juillet.

mais je ne fus averti du mouvement du prince Charles que quand il fut sur moi, et qu'il attaqua le poste de Teyn, où commandait le comte d'Aubigné : je pris alors le parti de me retirer avec l'armée, et n'eus qu'un moment pour le faire; ce qui fut exécuté cependant en si bon ordre, que les ennemis, qui marchaient à ma suite et me harcelaient de toutes leurs forces, ne purent jamais m'entamer, et furent toujours repoussés : ils me conduisirent ainsi jusqu'à Wodniau, éloigné de six lieues de Budweis : j'avais gardé avec moi à l'arrière-garde (que j'ai toujours faite) les grenadiers de l'armée, et les carabiniers, qui, ainsi que les grenadiers, y ont fait des merveilles. En arrivant à la chaussée qui est auprès de Wodnian, et qui est assez étroite, les ennemis, qui s'étaient renforcés en troupes, espéraient de détruire cette arrière-garde; comptant que ce seraient les carabiniers et quelques troupes de cavalerie qui fermeraient la marche, qu'ils pourraient les envelopper. Ils se trompèrent, car je fis passer d'abord la chaussée aux carabiniers, et postai mes grenadiers de manière que, quand ils vinrent les attaquer, ils furent accueillis, pendant une grosse heure, par un feu si violent, qu'ils se rebutèrent et me laissèrent en repos; comme ce défilé était très grand, et qu'il fallait que toute l'armée y passât, ainsi que les bagages, l'arrière-garde n'était pas encore le lendemain au matin, à neuf heures, en deçà du ruisseau de Wodnian, ni entrée dans la plaine de Protiwin; ce qui m'obligea d'y séjourner. Je me rendis la nuit suivante à Piseck, dans le dessein d'y attendre les ennemis; mais ayant appris qu'ils cherchaient à me tourner en passant par Stekna et Kestran, et à me couper ma communication avec Prague, je pris le parti de m'approcher de cette ville, sans autre perte en route que celle des équipages partis contre mes ordres, pour aller de Protiwin à Piseck, et dont les maîtres, me voyant en présence des deux armées du prince Charles et du prince de Lobkowitz, crurent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de renvoyer ces équipages à Piseck et sans escorte : j'en avais fait partir une le matin, composée d'une brigade de cavalerie et d'une d'infanterie pour y conduire quinze pièces de canon dont j'étais bien aise de me débarrasser : j'avais fait dire en même temps à tous les officiers qui voudraient profiter de cette occasion, d'envoyer leurs équipages avec cette artillerie; et, effecti-

vement, il n'arriva aucun accident aux équipages de ceux qui suivirent cet ordre : j'avais défendu aussi à la garde du pont d'en laisser passer aucun; mais quelques officiers généraux prirent sur eux d'ordonner le contraire à l'officier de garde, qui leur obéit mal à propos.

« Un détachement de Saxons, qui devait me joindre sous les ordres du général Pohlen, est retourné à Saaz, pour s'y réunir aux autres troupes du roi de Pologne; un corps de Prussiens, qui s'était mis en mouvement pour s'approcher de moi, a repris sa même route pour rejoindre son armée : on ne saurait s'empêcher d'avouer que voilà des manœuvres bien extraordinaires. »

M. de Broglie, malgré cette poursuite acharnée des ennemis, pensait qu'ils n'oseraient pas venir l'attaquer, ne doutant pas non plus que les Saxons ne vinssent le joindre, bien que leurs mouvements lui parussent singuliers. Néanmoins, malgré ses demandes pressantes, le prince de Weissenfeld s'excuse sur l'impossibilité où il est, d'exécuter la jonction proposée, alléguant qu'il ne pouvait naturellement s'éloigner des frontières de la Saxe, qui alors resteraient abandonnées aux coups des ennemis. Pour le moment, il consentait à couvrir nos milices qui se rendaient à Prague, conduites par M. d'Armentières, et peu de temps après M. de Weissenfeld retournait en Saxe avec ses troupes.

Les ennemis s'avançaient toujours; ils étaient le 18 à Rokitzen, le 19 à Mauth, le 20 à Zebrack, à dix lieues de Prague, le 24 à Sliwenetz; il y avait à craindre que l'armée autrichienne ne gagnât les hauteurs et qu'elle n'inondât de hussards les deux côtés de la Moldaw, ce qui nous ôtait subsistances et communications. Cela arriva bientôt; le prince Charles campa sur la montagne Blanche, du côté de la petite ville de Prague, et le maréchal Festetitz, avec 18,000 hommes de troupes fraîches venant de Silésie, se porta vis-à-vis la ville neuve. Bientôt le duc de Lorraine joignit l'armée avec un effectif d'environ 70,000 hommes et la grosse artillerie des Autrichiens; on allait commencer les opérations du siège.

Aussi, excepté les Saxons sur le point d'abandonner les alliés, toutes les troupes menaçant la maison d'Autriche étaient renfermées dans les murs de Prague; et un corps de 10,000 hommes, que le duc d'Harcourt avait tenté de mener à notre secours, était tenu en respect sur les bords du Danube par l'activité de Kewen-

huller. Pour conserver au moins un point par où le secours pût arriver, vers la fin de juin, M. d'Estrées fut renvoyé de Prague à Egra pour mettre cette place en état de défense, avec ordre aux milices de rejoindre l'armée. Il y ramena donc les troupes de Pilsen, sans y comprendre les B. de milice conduits par M. Danois.

Le siège de Prague était commencé; il devait durer six mois (1), avec des alternatives de revers et de succès, et se terminer par la retraite du maréchal de Belle-Isle sur Egra.

Pendant toute la période marquée par la retraite de nos troupes des bords de la Wottawa jusqu'à Prague, le cabinet de Versailles, comprenant l'étendue du péril, avait à plusieurs reprises fait passer ses instructions à MM. de Broglie et de Belle-Isle. Les 1[er], 3, 10 et 19 juillet, M. de Breteuil tantôt conseillait aux troupes de Bohême de se réunir à celles de Bavière pour empêcher le siège d'Egra par le prince Charles alors campé à Pilsen; tantôt il envoyait un nouveau mémoire proposant de réunir toutes les troupes de France et de Bavière sur le Danube, pour aller au-devant d'eux par Cham et Furth, afin de dégager par cette diversion l'armée de Prague et de revenir ensemble en Bavière. Il y joignait en même temps, à MM. de Maillebois et d'Harcourt, des exemplaires de deux ordonnances réglant le rang des milices avec les autres troupes d'infanterie, et une amnistie aux déserteurs qui s'engageraient dans les troupes du roi.

Le 10, une lettre aux maréchaux de Broglie et Belle-Isle, avec communication à M. le duc d'Harcourt, l'informe que, de la part du roi, il ne devait plus songer à marcher en Bohême, par suite de la grande distance de la route et des circonstances devant amener la perte des troupes; que son but seul était de tenir

(1) Que le prince de Lorraine ait été enfermé dans Prague les dix premiers jours, cela doit être considéré comme le résultat de la bataille; mais dès que le moral de son armée a été rétabli, son inactivité est très coupable. Il devait, à la pointe du jour, attaquer avec toutes ses forces un des quartiers de l'ennemi, le battre et rentrer aussitôt dans la place, recommencer ainsi plusieurs fois sur d'autres points et le détruire en détail. C'était le cas de se battre tous les jours alternativement sur les deux rives du fleuve. (Napoléon.)

Si, en 1870, le maréchal qui commandait à Metz avait connaissance de cette maxime, elle s'appliquait à sa situation, et aurait dû lui fournir des inspirations.

ferme dans son poste et cependant répandre le bruit de sa marche pour inquiéter l'ennemi.

Son objet unique devait être de ramener les troupes en France et d'en garder le secret, tout en prenant ses dispositions de retour jusqu'à nouvel ordre; mais de l'effectuer, s'il apprenait que l'armée fût forcée sous Prague ou même contrainte à une capitulation sans y être compris, et que les négociations dont M. de Belle-Isle était chargé, et dont on lui confiait le secret, n'eussent point de réussite.

Le maréchal de Broglie, retiré sous Prague, s'appliquait à dominer les bourgeois et les étudiants de cette ville. Il prenait toutes les dispositions avec M. de Belle-Isle pour faire face à l'ennemi et même le combattre, s'il en trouvait l'occasion avant l'arrivée des renforts attendus à l'armée autrichienne, dont il n'ignorait plus les desseins sur Prague. Le prince Charles, après un court séjour à Pilsen et une fausse marche sur Egra, avait pris la route de Prague, établi un camp de l'autre côté de la Moldaw, hors de la portée du canon de la place, avec son quartier général à Königsaal. Le prince avait été bientôt suivi du grand-duc, parti de Vienne à l'improviste, venant commander en chef l'armée de Bohême.

Louis XV n'ignorait pas les efforts de la cour de Vienne et l'embarras où se trouvaient les troupes en Allemagne, chargées seules du fardeau de la guerre. Les Prussiens, en effet, évacuaient la Bohême et les Saxons commençaient à quitter Saaz ainsi que les autres postes, sans même s'inquiéter de nos magasins, dont la garde leur avait été confiée à Leitmeritz (1).

Il est certain que si M. de Broglie s'était tenu derrière la Wottawa, poste très avantageux, en ayant la précaution de le mettre en état, il était rejoint quelques jours après par 15 B. de milice arrivant de

(1) Le 15 juillet, le maréchal de Belle-Isle signale au ministre la position fâcheuse de nos troupes : « La désertion continue d'être très forte, il meurt 20 à 25 hommes par jour dans les hôpitaux. Je suis chaque jour plus étonné et plus affligé de voir que nous soyons dans cet état par nos propres fautes, en prenant le parti de nous laisser resserrer comme on l'a fait. En donnant à l'ennemi le loisir de rassembler toutes ses forces et de faire tous ses arrangements, nous courons le risque de nous réduire nous-mêmes à de fâcheuses extrémités. » Cependant le maréchal ajoute qu'il compte encore sur de la viande et des fourrages, non seulement jusqu'à la fin du mois, mais même jusqu'au 8 ou 10 août.

France, ce qui le rendait supérieur à l'ennemi, et en définitive, si le poste de la Wottawa ne lui paraissait pas assez sûr, il devait s'arrêter derrière la Beraun. Au lieu de cela, il se retire sous Prague où il n'est rejoint que par 7 B. de milice; encore le reste pouvait-il arriver, s'il n'eût jugé à propos d'envoyer contre-ordre à M. d'Armentières qui le conduisait; il le renvoya ainsi à Egra, sans espérance de pouvoir le rappeler à lui.

On essaya aussi d'en imposer à l'ennemi en faisant courir le bruit d'une marche en Bohême, tandis que nos généraux avaient reçu l'ordre de tout tenter pour revenir en France (1); et enfin, le 19 juillet, M. le duc de Broglie reçoit communication officielle d'un nouveau projet consistant à réunir toutes les troupes bavaroises, palatines et hessoises à celles de M. le duc d'Harcourt, pour attaquer celles de M. de Kewenhuller, avec ordre de quitter Prague sous forte escorte, de venir se mettre à la tête de toutes les troupes en Bavière et de laisser le commandement de l'armée de Prague à M. le maréchal de Belle-Isle. Tout cela n'amena aucun résultat, non plus que les négociations de M. de Belle-Isle ne purent empêcher le traité de Breslaw d'être signé, et les Saxons, qui s'y trouvaient compris, d'abandonner Saaz et Leitmeritz. La position du camp prise par M. le maréchal de Broglie n'était pas exempte de critiques, M. de Belle-Isle osa même lui en présenter quelques observations, poussé par beaucoup d'officiers, auxquels elle paraissait peu selon les règles. M. de Broglie lui répondit que lui seul connaissait la position d'un camp, que le sien était inattaquable et l'ennemi ne saurait l'en déloger. Belle-Isle irrité écrivait à Versailles : « Il est impossible de rien ajouter à la déférence et à la subordination que j'ai pour M. de Broglie, quoique je connaisse toute l'étendue du désagrément que l'on me donne, et que sa conduite et l'indécence de ses discours me le fassent sentir chaque jour. La désertion continue à cause de la persistance de M. de Broglie à vouloir les tenir dans son camp hors la ville; nous nous affaiblissons à chaque moment. » Et il ajoutait que la cavalerie ne pouvait plus être nourrie; qu'il avait prédit et prévu tous les embarras dans lesquels on se trouvait; qu'il avait proposé

(1) Lettre du 10 juillet.

tous les partis de rigueur, mais que tout avait été rejeté par M. de Broglie, qui avait même ajouté la plaisanterie à ses refus.

L'événement donnait raison à de M. de Belle-Isle et, le 25 juillet, l'ennemi fermait déjà tous les chemins avec son camp de cavalerie. Le 26, au point du jour, se dessinait le mouvement des troupes qui venaient se placer avec leurs grand'gardes et s'avançaient vers la côte qui descend à la Moldaw. A 6 heures, 3 colonnes bien distinctes se dirigeaient du côté du parc, en deçà de la rivière vis-à-vis de notre gauche.

A l'approche de cette nouvelle armée, M. de Broglie changea le camp des hussards Rattsky, des carabiniers et des 3 brigades d'infanterie. Les 3 brigades entrent dans les fossés de la ville, les carabiniers et les hussards sont renvoyés à la droite. La grand'garde est retirée, avec ordre de se replier, laissant seulement les dragons et la brigade de Piémont à la maison Galache. On était donc bloqué de tous côtés par deux armées : celle du grand-duc, de 50,000 hommes, campée à une portée de canon de celle du roi, et celle du général Bathiany, qui investissait de l'autre côté de la Moldaw, forte d'environ 12,000. Les troupes arrivaient en dernier avec ce que la haute noblesse de Hongrie appelait sous les armes et les vieux régiments qui n'avaient point encore passé sur le théâtre de la guerre. Ces deux armées, qui recevaient encore tous les jours des renforts, nous resserraient tellement qu'on ne pouvait aller au fourrage que par des défilés et des chemins creux dont les débouchés pouvaient être fortement gardés par l'ennemi, de façon que notre cavalerie commençait à manquer de subsistances.

On apprit à ce moment la prise de Frauenberg, que le commandant, faute de vivres, fut obligé de rendre.

M. de Broglie se résout alors à passer la Moldaw avec toute sa cavalerie et 2,600 grenadiers et fusiliers au village de Bubenetsch. Un pont y est construit, la nuit, sans éveiller l'attention de l'ennemi. Le 29 juillet, à la pointe du jour, le maréchal passe la rivière à la tête de ses troupes, prenant toutes les précautions, tant pour aller en avant que pour la retraite, par la difficulté d'un grand défilé qu'il fallait traverser. Pour assurer sa marche, il est précédé d'abord de l'infanterie, qui ne trouva aucun obstacle; puis des carabiniers, des brigades de Mestre-de-camp-général, Colonel-général, du Roi;

les 4 autres, du Roi, de Royal-Allemand, de la Reine, d'Orléans, restèrent sur la Moldaw, ainsi que les chevaux de main et l'artillerie. Toute la cavalerie était munie de faux, avec les ordres d'un fourrage, s'il était praticable : les 4 dernières brigades ne passèrent pas la Moldaw.

Les hauteurs du débouché sont occupées. La cavalerie, arrivée en ligne et en vue de la plaine, est formée par escadrons, ce qui prend beaucoup de temps, le défilé étant très long et très étroit. Les hussards ennemis, voyant nos cavaliers arriver par escadrons successifs, les chargent, sans pouvoir les repousser d'abord; puis, leur nombre augmentant, comme on n'avait pas eu la précaution de porter des grenadiers dans deux petits bois sur les flancs de notre cavalerie,. où les ennemis étaient postés, il fallut se replier au fond du ravin et prendre le parti de la retraite. Cette expédition coûta beaucoup d'officiers et soldats tués ou blessés; sans compter que s'il se fût porté beaucoup plus en avant, le maréchal pouvait être écrasé par M. Bathiany, dont le corps, placé en avant de Wischeradt, avait sa gauche appuyée sur le versant de la Moldaw, sa droite dans la plaine et un grand ravin derrière lui; cette position lui permettait de déboucher pendant la nuit sur deux colonnes, l'une passant pas Wichsradt et l'autre par la ville neuve, et de nous attaquer sans aucune crainte.

Néanmoins le maréchal de Broglie écrivait au ministre de la guerre, et justifiait ainsi sa sortie :

« Comme nous avons beaucoup de jeunes officiers et de cavaliers qui n'ont pas fait la guerre, c'est le moyen de les aguerrir que de leur faire voir de temps en temps l'ennemi et pour leur apprendre dans de pareils combats les manœuvres nécessaires, qui sont bien différentes de celles d'un jour de bataille où, quand les troupes sont en ligne, elles n'ont qu'à marcher droit devant elles, regardant leur droite et leur gauche; au lieu que, dans un combat comme le dernier, il faut faire des mouvements prompts, selon ceux que font les ennemis, ce qui ne peut s'apprendre par théorie, mais seulement par pratique. L'intendant en chef de l'armée constate que la consommation du pain étant de 300 sacs par jour, nous avons encore trois mois de subsistance, car il reste 30,000 sacs de grains; mais, sur l'article de la viande, nous sommes à la veille de ne plus être nourris que de cheval, les ennemis ayant bouché

les passages et coupé tous les chemins qui aboutissent à la ville, et comme ils occupent tous les villages qui nous environnent, il n'est pas possible que les paysans fassent rien entrer. »

Sans pouvoir se rendre compte aussi exactement du danger, le conseil des ministres était vivement préoccupé et se décidait à envoyer au secours de nos troupes celles du Rhin et du Danube.

En effet, le 29, M. de Breteuil exprimait à M. de Broglie que les difficultés survenues à la jonction de son armée aux troupes de M. d'Harcourt l'ayant sans doute empêché de passer à l'armée de Bavière pour opérer une puissante diversion en faveur de celle de Prague, le roi s'était déterminé à un projet de vigueur et avait résolu d'envoyer immédiatement de Dusseldorf l'armée du maréchal de Maillebois. Elle se rendrait à Egra, prenant en chemin les troupes du duc d'Harcourt et partie des bavaroises-hessoises et palatines. Il ajoutait que le secours arriverait à Egra du 10 au 15 septembre, recommandant en même temps le secret de cette marche. C'était l'armée qui, hivernant en Westphalie, sans rien faire, avait été rappelée en deçà du Rhin pour surveiller les forces anglo-allemandes se réunissant en Belgique.

Le 1er août, le maréchal de Broglie sous Prague depuis le 13 juin, bloqué depuis le 25 juillet, ne devait plus compter sur une négociation pour sa retraite; puisque le maréchal de Belle-Isle, en réponse à sa lettre à M. le comte de Konigseck, lui demandant une seconde entrevue, recevait un simple avis portant que, le roi traitant directement à Vienne avec la reine de Hongrie, toute nouvelle conférence avec lui devenait inutile, par le fait que ses pleins pouvoirs ne sauraient s'étendre à une solution de cette importance. Les négociations ainsi rompues, M. de Broglie ne songea plus qu'à résister, jusqu'à la dernière extrémité, plutôt que d'en arriver à une capitulation à laquelle tendaient les lenteurs diplomatiques de la cour de Vienne.

Toutes les fortifications de Prague sont minées, pour les faire sauter dans le cas où l'on serait obligé d'en sortir l'épée à la main; en attendant, trois ordonnances imposent à la ville des contributions tant en argent qu'en subsistances, et l'on se met ainsi en état de faire une longue résistance. Afin de connaître les ressources exactes de la ville, M. de Broglie ordonne par proclamation aux habitants de « remettre le 3 à midi, au plus tard,

chez le primateur de Prague, un état exact de toutes les denrées contenues dans leurs maisons avec une liste des habitants, » les prévenant que « le 4, commenceront les visites domiciliaires sous la direction des commissaires nommés à cet effet, accompagnés d'officiers et de prévôts de l'armée, qui auront le droit de punir de mort sur-le-champ l'auteur de toute déclaration reconnue inexacte. »

Les fourrages commencent à devenir très rares, alors tous les chevaux des habitants sortent de Prague; la viande de boucherie augmente dans des prix exagérés. Les soldats ont encore du riz et du beurre pour la soupe; ces deux aliments manquent au bout de quelques jours, et le soldat est bientôt réduit au pain et à l'eau.

Le maréchal de Broglie écrit au cardinal de Fleury : « Prague est « à peu près débloqué; mais il ne reste que quatre chevaux par « compagnie de cavalerie, hors les Carabiniers, qui en ont six. On « a tué le reste des chevaux pour en donner la viande aux troupes, « à raison d'une livre par jour à chaque soldat. Ils ont été quel- « ques jours à s'y accoutumer; à présent ils en mangent aussi « bien que si c'était du bœuf, et cela n'a causé jusqu'ici aucune « maladie. »

Le prince Charles, commandant le siège, et le général Tungen, les tranchées, trouvèrent plus de résistance qu'ils ne supposaient, et ont de la peine à établir une batterie destinée à ruiner une redoute qui incommodait leurs travailleurs; les généraux Festititz et Baronay ne sont pas plus heureux, ne pouvant par le feu continu de la place établir leurs batteries.

M. de Belle-Isle commence à faire travailler à la construction de plusieurs ouvrages si nécessaires, que si l'ennemi avait eu le temps de s'emparer des hauteurs sur lesquelles ils ont été construits, non seulement on ne pouvait l'empêcher de cheminer en sûreté jusqu'au corps de place, mais il était impossible de tenir sur les remparts, ni de déboucher pour des sorties. M. de Broglie, tout en prétendant que M. de Belle-Isle fatiguait les troupes à des travaux inutiles et exposait celles dans les ouvrages à être enlevées, dut reconnaître que si, avant de s'enfermer dans le corps de place, il eût construit une redoute à la hauteur dite *les Deux cents Chevaux*, qui eût communiqué avec le chemin couvert de la ville et un autre ouvrage à la partie, dite *le*

Vieux Retranchement, l'ennemi ne pouvait plus former d'attaque sur le front de Laurenberg. M. de Belle-Isle écrivait au ministre : « Il serait difficile de vous dépeindre le désespoir de toute cette armée, car quoiqu'elle envisage depuis longtemps la perte de ses chevaux et de ses équipages, le moment fatal de la réalité est venu avec la douleur dans toute son étendue. Les dernières distributions ont cessé, elles n'ont servi qu'à prolonger d'une semaine l'existence de la cavalerie et à diminuer le fonds du magasin, qui était réservé uniquement pour les chevaux qu'on veut garder. Vous ne sauriez vous représenter ce que c'est que le spectacle de 15,000 à 16,000 chevaux qui rongent leurs licous, la terre et tout ce qui se présente, en sorte qu'une grande quantité sont épars dans le camp et plusieurs, abandonnés par leurs maîtres, passent du côté des ennemis, où les hussards qui nous environnent les capturent à nos yeux. Nous ne manquerons ni de pain ni de sel d'ici à quatre mois; mais tout le reste manquera infiniment plus tôt, surtout la viande et une infinité d'autres choses, parce qu'il n'a été pris aucune mesure à l'avance. »

Le 13, le prince Charles envoie le général Bathiany établir, de l'autre côté de la Moldaw, des batteries destinées à nous déloger de notre camp et s'y porte lui-même. « Ils n'ont vraiment, dit un témoin, commencé à remuer de la terre que le 12, à la porte dit *le Vieux Retranchement*, et ont travaillé à l'établissement de sa première parallèle les jours suivants. Ils amènent du canon le 14. »

Prague, divisée inégalement par la Moldaw, était attaquée au petit côté par le grand-duc à droite et le prince Charles à gauche.

Le prince Lobkowitz était posté vis-à-vis de Wischeradt, séparé de Bathiany, et de Festititz par le ruisseau de Podanka qui coule entre Wischeradt et Prague. Ces trois généraux bloquaient le côté appelé la nouvelle et la vieille ville, qui sont en quelque sorte l'une dans l'autre, n'ayant qu'un simple mur de séparation. Il n'y avait point d'attaque de ce côté-là, mais seulement quelques batteries contre le château de Wischeradt. C'était pourtant le côté le plus faible. M. de Broglie sentait bien le péril de cette situation. Le général Bathiany traverse la Moldaw, le canon nous force d'évacuer une partie du camp, puis les îles, puis l'infirmerie (hôtel des invalides), où bivouaquaient nos hussards. Le 17, les Autrichiens battent en brèche un de nos bastions. Leur artillerie consistant

en plus de 100 pièces de gros canon et 36 mortiers, divisés en plusieurs batteries, commença à jouer tout à la fois contre les ouvrages de la place, contre le bastion du mont Saint-Laurent, contre la redoute et la place d'armes que nous avions construite sur la contrescarpe du front de l'attaque. Persuadés que l'ennemi aurait bientôt ruiné les défenses de la place, nous fortifiâmes le mont Saint-Laurent, colline entre la porte de Strohoff et la porte de l'Empire ou Reichs-Thor.

Le duc de Broglie reçoit de M. de Breteuil une lettre, le 15 septembre, lui donnant avis que le comte de Saxe, parti le 6, devait avoir rejoint en ce moment M. de Maillebois; que, le 18, ils seraient à Amberg, marchant entre l'Eger et la Beraun sur Strakonitz, pour arriver incessamment à son secours. Le même jour, on fit un grand fourrage, devenu bien nécessaire. Le 17, le roi nomme général en chef des trois armées M. de Broglie, auquel il recommande la modération et les égards dus aux maréchaux de Belle-Isle et Maillebois. M. de Broglie restait donc abandonné à lui-même au milieu de la Bohême, en présence de l'ennemi, séparé de la France par la Bavière entière qu'occupaient les Autrichiens, ne possédant plus aucun poste sur le Danube, ayant à craindre chaque jour de voir arriver de la Moravie une seconde armée autrichienne, à qui la retraite des Prussiens rendait la liberté de ses mouvements.

Les escarmouches continuèrent jusqu'au 19, jour où les batteries des Autrichiens se trouvèrent prêtes à tirer sur la hauteur avancée hors du camp occupée par les brigades, qui, ne pouvant soutenir un feu si vif, furent obligées d'abandonner leur poste et de se retirer dans le chemin couvert. Soit que le prince Charles ménageât son infanterie, dont il avait besoin pour une entreprise telle que le siège de Prague; soit qu'il supposât une capitulation, il ne fit point attaquer nos postes avancés sur les hauteurs qui commandaient notre camp et la ville. Il est même à propos de remarquer un fait, c'est que les Autrichiens n'ont jamais attaqué vigoureusement, se bornant à nous affamer et à nous inquiéter par le feu. Maîtres de toutes les hauteurs, ils élevèrent des batteries de mortiers et de canons qui ruinèrent les retranchements, et qui, plongeant au milieu du camp, obligèrent bientôt toute l'armée à se renfermer dans Prague.

En abandonnant nos retranchements, on coupa les ponts sur la Moldaw, tout en conservant une batterie dans le jardin de Mansfeld pour couvrir nos travailleurs.

Les assiégeants étendent leur contrevallation, et commencent à travailler à une parallèle pour communiquer aux deux attaques. L'attaque de la droite était celle du grand-duc, et l'autre celle du prince Charles. En même temps, M. de Broglie cherchait à renouveler des négociations inutiles, toujours avec espoir d'évacuer la Bohême, en sortant de Prague avec armes et bagages.

« C'était allonger la courroie, dit-il, dans l'espoir où est la cour de Vienne que, par la faim et le manque de subsistances, elle nous obligera à capituler. »

La faim était sans contredit notre plus cruel ennemi : la sagesse de M. de Séchelles y suppléa. Cet intendant, par le pressentiment de ce qui devait arriver, avait formé un grand magasin de grains et de farines. La viande était la seule nourriture qui leur manquât. Alors le maréchal de Broglie ordonna de tuer cent cinquante chevaux par semaine et d'en distribuer la viande aux soldats.

Les deux maréchaux de France donnaient eux-mêmes l'exemple, ne mangeant que du pain et de la chair de cheval. Il y avait chez le maréchal de Broglie des tables où l'on servait à tous les officiers ces deux sortes d'aliments. Les repas étaient courts; la plupart des convives mangeaient, sans s'asseoir, un morceau de pain, et couraient se faire tuer avec autant de gaieté que s'il eût été question d'aller au bal. Depuis le 19 au soir jusqu'à la fin du siège, ce ne furent que sorties continuelles.

Dans la nuit du 18 au 19, les brigades de Navarre et d'Orléans opèrent une sortie sur la droite, où l'ennemi perdit beaucoup de monde. Dans la nuit du 19 au 20, les Autrichiens essayent de reprendre l'offensive sur le chemin couvert du côté du régiment d'Alsace; ils y sont accueillis avec tant de fermeté qu'ils se retirent en désordre. Cette action impressionne si vivement le grand-duc, qu'à partir de ce moment il double ses postes.

Le 20, M. de Broglie opère une nouvelle sortie à la tête de 5 brigades d'infanterie et 34 compagnies de grenadiers, que commande M. de Courten, 1,200 chevaux et 10 pièces de canon.

Le but est de favoriser le passage de cavalerie et de compagnies de grenadiers avec M. de Lavalette, qui doit se porter sur Mel-

nick pour escorter le prince de Deux-Ponts, le duc de Brissac et M. de Beauvau, et d'y rester pour établir la communication avec la Saxe. M. de Broglie marchant du côté de Prossick, M. de Luxembourg se portait en avant de Sainte-Marguerite avec la brigade de Piémont et de la cavalerie pour déloger l'ennemi.

Le 21, M. de Maillebois par des espions fait part de sa position, de ses dispositions de marche et des espérances de sa jonction. Le même jour, M. de Breteuil recommandait expressément de se concerter avec M. de Maillebois, de se conformer à ses ordres plutôt qu'à ceux de l'empereur, s'ils y étaient contraires.

Nos généraux se défendaient avec toute la vigueur qu'on en attendait, et, le jour où ils recevaient de si loin des exhortations et des conseils, ils opéraient une sortie avec la plus grande partie des troupes sur une batterie de 40 pièces de canon, établie pour battre la ville en brèche. Ils en enclouent une partie, en prennent quelques-unes, mettent le feu à un réduit renfermant des munitions et rentrent dans la ville après un combat sanglant où l'ennemi éprouva de très grandes pertes. On blâma beaucoup cette sortie du 22 août (1) en plein jour, parce qu'il n'était pas possible que les ennemis ne fissent pas cesser tous les travaux et rentrer les travailleurs à leurs corps.

Cependant, malgré les fautes de M. de Villemur qui ne se défila pas assez pour marcher plus rapidement avec le régiment du Roi, après avoir chassé l'ennemi de sa parallèle et s'être emparé de ses batteries, on se porta en avant, au lieu de s'établir dans des abris. Ce fut une opération que l'on peut regarder comme un combat d'infanterie des plus glorieux.

A la tête de la brigade d'Auvergne, régiments de Penthièvre et Vivarais, se distingua M. de Guibert (2), capitaine, père du littéra-

(1) Dans cette sortie du 22 août, non seulement les assiégés ruinèrent les ouvrages des assiégeants, mais leur livrèrent un combat sanglant. Enfin, cédant au nombre et à la nécessité de rentrer dans la place, ils battirent en retraite, emmenant des drapeaux et des prisonniers. MM. de Biron et d'Estrées y furent blessés ainsi que le prince de Deux-Ponts (père de Maximilien-Marie-Michel, prince palatin de Deux-Ponts, colonel-propriétaire du régiment d'Alsace au service de France, qui, à l'âge de 17 ans, y fit merveilles). Brigadier le 5 décembre 1781, maréchal de camp le 9 mars 1788, lieutenant général le 7 novembre 1789, roi de Bavière en 1805, il combattit dans nos rangs à Austerlitz.

(2) Guibert (Charles-Benoît, comte de), né à Montauban en 1715. Entre au service

teur, mort général le 6 mai 1790. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglie se tinrent pendant toute la sortie sur le rempart, ne le quittèrent qu'après la rentrée des troupes. Cette sortie restera mémorable par les canons emmenés, les drapeaux pris et les personnes qui en furent les trophées. Le 23, elle nécessita une suspension d'armes pour retirer les blessés et enterrer les morts; le 25, M. de Danois sort du camp le soir, se dirige sur Melnick, par la nécessité de se procurer des subsistances dont la disette commençait, et, le 26 août, les brigades encore campées dans les fossés entrent dans Prague. Les assiégeants continuent leur feu; mais la nuit les assiégés travaillaient avec tant d'ardeur, que le lendemain les batteries et remparts étaient remis en état.

Les 28 et 29, les Français continuèrent le feu de leur artillerie jusqu'au 31. Les assiégés commençaient à manquer de poudre, bien que très ménagée; la disette devenait si grande, que les soldats exténués de faim et de fatigue ne se soutenaient plus que par leur courage. Ces 25,000 hommes, préférant la mort à une démarche qui pût compromettre leur honneur au point de vue des lois de la guerre, étaient animés de cette exaltation qui semblait accroître leur énergie à proportion de leur misère et à mesure que cet état empirait.

Au commencement de septembre, l'ennemi presse le siège de Prague plus vivement qu'à aucune autre époque; il bat en brèche avec sa grosse artillerie. Déjà maître des ouvrages extérieurs, il croit s'apercevoir que ses batteries commencent à surmonter celles des assiégés et espère entrer dans la ville avant l'arrivée de M. de Maillebois, ou du moins prendre la basse ville et être ensuite en état de disputer le passage de la Moldaw. Le 2, les attaques redoublent, l'artillerie des Autrichiens continue son feu pendant le jour et la nuit, ouvrant, le 3, une parallèle du côté du chemin couvert. Dans la nuit du 5 au 6, nouvelle sortie dans laquelle on chasse l'ennemi de ses boyaux en détruisant ses ouvrages; dans celle du

en 1731 dans la compagnie de cadets gentilshommes. Fait avec distinction les campagnes d'Italie, de Bohême et de Flandre. 5 novembre 1757, major général, il est prisonnier à Rosbach, profite de son séjour en Prusse pour étudier la tactique de Frédéric. Rendu à la liberté, il se retire à Mautauban, où il rédige les ordonnances du service des places et en campagne; mort à Paris, le 8 décembre 1786, lieutenant général et gouverneur des Invalides.

7 au 8, encore deux sorties fort heureuses à la suite desquelles l'ennemi semble se préparer à un assaut général.

En effet, on se souvient que le ministre de la guerre avait écrit, le 21 août, à MM. de Belle-Isle et de Broglie, déjà prévenus par des espions, que le maréchal de Maillebois arriverait le 17 à Francfort, à Amberg et à Egra vers le 20 septembre, et serait par conséquent à portée de l'ennemi du 6 au 15 octobre ; qu'avec cette assurance ils pouvaient se défaire d'une partie de leurs chevaux au défaut de fourrages, mais qu'il fallait en conserver le plus possible. L'ennemi, connaissant cette marche de M. de Maillebois, pressait ses opérations et cherchait en vain à s'emparer de la basse ville. Voyant leurs efforts infructueux, les Autrichiens renouèrent alors leurs conférences avec M. de Belle-Isle. L'accent n'était plus le même ; les affaires changeaient de face par l'arrivée de la nouvelle armée. Il ne devait plus être question d'évacuer la Bohême, mais de la défendre ; les troupes du roi, toujours animées du même esprit, ne pouvaient plus souscrire à une capitulation. Cette conférence produisit un bon effet sur la garnison ; les soldats, pleins de joie et d'espérance, reprirent courage.

Dans la nuit du 12 au 13, après un engagement sérieux, l'ennemi semble contraint de lever le siège. Le comte de Kewenhuller avait écrit plusieurs fois à la reine qu'à cause de la marche de M. de Maillebois, il ne devait plus être question de perdre du temps devant Prague ; il fallait marcher sur les frontières de Bavière et disputer à l'armée ennemie les passages pour pénétrer jusqu'à Prague.

Le 14, il n'y avait plus une batterie, l'artillerie était en marche sur Piseck ; enfin l'ennemi se retirait tout à fait de Prague, pour marcher du côté de Beraun, à la rencontre du maréchal de Maillebois, en laissant, pour investir la place, environ 12 à 15,000 hommes. Le prince Charles et le grand-duc, comptant revenir devant Prague, en donnaient le commandement au général Festititz. Des corps de troupes légères furent placés à Hastowitz et d'autres au delà de la Moldaw : les portes de Prague restaient ouvertes et des partis français commencèrent à battre l'estrade, en ayant de fréquentes rencontres avec l'ennemi.

Ce même jour, on reçut la nouvelle que le comte de Saxe marchait en avant de l'armée de Maillebois, que M. de Seckendorf chassait l'ennemi de Munich, Landshut et de toutes les places de la Bavière :

alors M. de Broglie donne l'ordre à M. d'Apcher d'enlever un convoi de farine et de grains sur la route de Beraun. Ce détachement rentra le lendemain soir avec une grande partie du convoi.

« De par le roi, S. M. ayant fait marcher en Bohême à la réquisition de l'Empereur les armées qu'elle avait fait assembler en Westphalie et en Bavière, dans la vue de dégager celle que commande M. le maréchal de Broglie dans la ville de Prague actuellement assiégée, et jugeant pour le succès des opérations qu'elle a projetées que le commandement de ces trois armées soit réuni en la personne d'un chef qui par l'ancienneté de son grade soit en droit de l'exercer, S. M. a ordonné que le maréchal de Broglie en prenne le commandement. »

Le maréchal alors se décide à marcher lui-même à l'ennemi, pour l'éloigner de Prague, dans le dessein d'attaquer en même temps le camp du général Festititz près du parc de l'Empereur et un pont de bateaux construit à Rostock. Parvenu à faire lever le siège, il occupe le château de Rostock, la maison de l'Étoile, l'abbaye de la Victoire et celle de Sainte-Marguerite.

Il campe les brigades de Piémont, Anjou, Orléans, Navarre et Rochechouart, leur droite à la montagne des Trois-Croix et la gauche au village de Lieben, les grenadiers et toute la cavalerie dans le village de Wisoczan, et détache M. de Lavalette, lieutenant-colonel des carabiniers, assez heureux pour surprendre la garde de Melnick. M. de Danois occupe Brandeis et Melnich, pendant que M. de Lavalette s'empare de Leitmeritz destiné à servir d'entrepôt aux convois arrivant de Saxe et du dernier pont qui restât aux ennemis sur la haute Moldaw. Tous ces succès et l'espoir qu'on fondait sur la diversion de Maillebois poussèrent même M. de Breteuil à prévoir le cas d'une marche en avant, et il écrivait le 26 septembre à M. de Broglie :

« Après la levée du siège de Prague, le roi désire que vous réunissiez toutes ses troupes en laissant le nécessaire à Egra et à Prague, que vous poursuiviez le prince Charles avec la plus grande vivacité possible, soit pour le combattre dans sa retraite, ou pour le déposter de Budweis et de Tabor. Par votre ancienneté et la possession de votre commandement, rien ne permet de vous contester, lors de la réunion des troupes l'autorité nécessaire tant sur M. le maréchal de Maillebois que sur le comte de Saxe. »

Malheureusement M. de Maillebois ne put passer, et le siège de Prague fut continué. Pendant tout le mois d'octobre nous assistons à ses essais infructueux. Placé dans la gorge de Bram-am-Hof, il écrivait, le 2 octobre, à M. de Belle-Isle : « Le grand-duc est toujours placé de façon à ce qu'on ne le combatte point sans faire une folie; ma position est tout aussi bonne; ainsi il est dans le même cas à mon égard; comme, en le tenant en échec, je ne remplis pas mon objet principal qui est de vous dégager complètement, et que vous ne pouvez tirer d'autre avantage de cette situation que la facilité de vous dégager avec vos propres forces, que je crois suffisantes pour vous délivrer des troupes qui forment votre blocus.

« Je vais prendre mon parti pour tâcher de vous joindre ; il n'y en a pas de plus court que celui que je vous ai marqué, qui est le long de l'Eger, tirant sur Kaaden et Saaz.

« Je me porte le 6 à Egra, et si je ne trouve pas d'obstacle, je puis être en huit jours à Kaaden. »

Et le 3 octobre, à M. de Broglie :

« Le commerce me paraît plus libre par l'établissement de vos postes de Melnick et de Leitmeritz; je vous ferai le détail de la marche que je projette; je crois que ma position ici, depuis le 26 du mois passé, a dû favoriser vos opérations, puisque j'ai toujours le grand-duc de Toscane en respect. Il était arrivé au débouché de Hayd avant moi; j'ai eu le bonheur de m'en emparer.

« Je projetais d'aller vous rejoindre par Tepl, Theusing et Rakonitz, qui est le plus court; mais il est placé de façon que je ne puis prendre cette route sans m'exposer à un combat désavantageux qu'il m'est prescrit d'éviter. »

A quoi le maréchal de Broglie répondait, le 8 :

« J'ai reçu votre lettre du 3 de Bram-am-Hof; si l'on m'avait cru et qu'on vous eût fait passer par Egra, vous seriez à présent à Leitmeritz et notre jonction serait faite : mais il est inutile de parler du passé, n'y ayant plus de remède.

« M. Danois est à Leitmeritz, à vos ordres tant pour vos subsistances que pour s'avancer où vous lui indiquerez. Il attend avec impatience votre arrivée, et il fait fortifier Leitmeritz et Brandeis. »

Par suite des dernières instructions du roi, à l'égard des opérations qui devaient suivre la levée du siège de Prague, toutes les

troupes devaient être réunies, en laissant seulement à Prague et à Egra le juste nécessaire à la conservation de ces deux places, poursuivre le prince Charles, occupant déjà Pilsen, s'emparer de Budweis et Tabor d'où dépendent la conservation de la Bohême et la communication avec le Danube.

Les derniers jours du mois avaient été consacrés à se procurer des vivres, des subsistances de toute espèce par les postes établis sur la route de Saxe et dans les environs de Prague.

La situation au commencement d'octobre n'était pas changée.

Le maréchal de Broglie recevait à la fois, le 6, la lettre du maréchal de Maillebois sur les dispositions de marche et l'ordre du roi pour prendre le commandement des trois armées. Le 8, il se plaignait à M. de Breteuil de la lenteur de la marche de M. de Maillebois avec lequel il se serait déjà joint à Leitmeritz, s'il avait pris de suite la route d'Egra, la plus sûre, quoique la plus longue, comme il en avait toujours exprimé l'avis. Le 11, comme il se préparait à envoyer des subsistances à M. de Maillebois et à le rejoindre, il détachait un renfort du camp de Lieben à MM. Danois et de Lavalette. Le 13, il donne mission à des ingénieurs de fortifier Leitmeritz et Brandeis.

M. de Maillebois lui annonce qu'arrivé le 7 à Egra, il allait tenter le passage pour le rejoindre.

Cependant le ministère de la Guerre continuait ses ordres à M. de Belle-Isle de porter son attention sur la garnison de Prague, d'emmener avec lui les Bavarois, d'enlever des otages pour obliger la ville à prendre soin des malades, des blessés; enfin de donner avis à M. de Broglie de l'arrivée de M. de Maillebois, le 11, à Leitmeritz et de sa résolution de retourner sur le Danube, s'il ne forçait pas les passages.

On n'ignorait donc pas, à Versailles, les obstacles pour cette jonction des troupes en Bohême, car le même jour M. de Breteuil renouvelait à M. de Broglie l'ordre de partir de Prague de sa personne, s'il ne pouvait y joindre les troupes, et de se rendre au plus tôt à l'armée de M. de Maillebois; envoyant en même temps à M. de Belle-Isle l'ordre de se mettre à la tête de l'armée de Prague, lui recommandant de pourvoir aux approvisionnements, à la subsistance des troupes, à la remonte de la cavalerie, en prenant de gré ou de force des chevaux dans les cercles de Bohême où l'on

restait le maître, enfin de commencer à prendre ses dispositions pour revenir en France. Quelques jours se passèrent encore; ces ordres et contre-ordres, envoyés à de si grandes distances, augmentaient de plus en plus l'incertitude des généraux.

Le 17, M. d'Apcher, détaché pour éloigner le plus possible les hussards ennemis, rentre au camp avec une prise de 54 chariots de riz, de farine et d'avoine.

Le 18, M. de Maillebois écrit que tout ce qu'il peut faire en ce moment est d'envoyer un corps de troupes à Leitmeritz et de tâcher de procurer ainsi des subsistances à Prague, en attendant sa jonction; en même temps M. Danois se rendait à Leitmeritz, laissant une garde à Brandeis et à Melnick sous M. de Lavalette, pour escorter un fort convoi de bœufs et d'argent, et recommande à M. de la Fare, commandant toute la cavalerie à Lieben avec 25 B., de ne point fatiguer ses troupes par des fourrages aussi fréquents.

Malheureusement, dans ces circonstances critiques où l'on aurait tant eu besoin d'être unis, la concorde ne régnait pas entre les chefs de notre armée. Ils ne s'entendaient pas davantage avec les généraux bavarois, et les défenses du cabinet de Versailles d'exécuter certaines parties du programme de l'électeur ne contribuaient pas peu à rendre vis-à-vis de ces derniers leur situation difficile. Où ils avaient moins d'excuses, c'était dans les perpétuels dissentiments qui existaient entre eux, que la lettre suivante du maréchal de Belle-Isle à M. de Breteuil révèle de la façon la plus évidente (1) :

« Vous savez, disait-il, par ma lettre du 11, à quel excès s'est porté M. le maréchal de Broglie, par des propos déplacés, vis-à-vis ma dignité. Lorsque, le 26 juin, vous m'annonciez que l'intention du roi était que les deux armées de Bavière et de Bohême n'en fissent qu'une seule, vous m'y expliquiez si clairement les ordres du roi que je ne puis comprendre sur quoi était basée la conduite irrégulière et entièrement opposée à tous principes de M. de Broglie.

« Voulant être instruit, vous m'avez prescrit par votre lettre du 26, et j'en souligne les endroits, ce qui se passait sur l'Elbe, pour être en état de suppléer à toutes les omissions de M. de Broglie et assurer par mes soins l'exécution de vos ordres.

(1) Prague, le 20 octobre.

Je n'en continue pas moins à faire tout ce qui dépend de moi pour diminuer le désordre général qui règne dans toutes les parties et qui mène au grand galop les troupes à leur destruction. J'ai pu distinguer grand nombre d'officiers, beaucoup plus que M. de Broglie, qui n'a rien vu. Je compte quitter la Bohême avec votre permission; mon devoir est de me rendre à Francfort, où j'aurai bien des points à traiter avec l'empereur et vis-à-vis la négociation de M. Konigseck. Je reste attaché au bien du service, malgré le repos dont ma santé a si besoin. »

Le maréchal de Broglie, informé de la marche de M. de Maillebois sur le Danube et ne comptant plus sur son secours, reprend ses dispositions pour se maintenir dans Prague.

Le 22 octobre, il fait revenir de Leitmeritz le biscuit envoyé pour M. de Maillebois et ordonne à M. Danois, qui y commande, d'observer les mouvements de l'ennemi toujours aux environs de Saaz et de Budin. Les hussards recommençaient leurs courses du côté de Prague; notre infanterie commençait à moins s'en effrayer et à les repousser. C'est alors que M. de Broglie conçut le projet de cantonner les troupes même pendant l'hiver, de remonter la cavalerie, en imposant un certain nombre de chevaux sur les cercles de Bohême et aux environs de Prague.

Le 25, M. de Breteuil donne avis à M. de Belle-Isle que malheureusement le maréchal de Maillebois, n'ayant pu traverser les défilés de Kaaden pour effectuer sa jonction, recevait l'ordre de se retirer sur la Naab et de s'y placer de façon à tenter encore une fois de rentrer plus tard en Bohême. M. de Broglie ne recevant aucune communication du roi sur son départ, ni aucune lettre du ministre, apprenant qu'un courrier avait été enlevé entre Lieben et Brandeis le 21, se disposait dans cette inquiétude à passer l'hiver à Prague, lorsqu'il fut instruit de sa nouvelle destination. Avec les instructions ministérielles à la date du 13 pour prendre le commandement de l'armée de Maillebois, il s'occupe de ses préparatifs de départ, en laissant à M. de Belle-Isle ses dernières recommandations pour répondre à la confiance de S. M.

Le 26, les deux généraux ont une conférence sur les divers projets pour effectuer la jonction des deux armées ou au moins arriver à une diversion. Les ennemis attaquent un convoi entre Leitmeritz et Melnick, escorté par un M. du Chayla, qui y fut tué, ainsi que

son lieutenant et une soixantaine d'hommes sans compter les blessés. Ce convoi, chargé de grains, de sel, venait de Dresde.

Le 27, M. de Broglie quitte Prague sous prétexte de visiter des postes entre l'Elbe et la Saxe, s'échappant sous un déguisement, et prend la route de Brandeis, Melnick et Leitmeritz. Il devait se rendre le plus tôt possible à Dresde ou sur la Naab; mais il n'est à Dresde que le 8 novembre, à Nuremberg le 13, et à l'armée le 19. Il ne remplit donc pas les intentions du roi par cette lenteur, car M. de Maillebois, s'attendant à être remplacé, pouvait se trouver dans le cas de livrer bataille à quelque prix que ce fût, ne courant aucun risque, même en la perdant, puisqu'il se voyait dépouillé de son commandement.

Délivré alors d'un chef dont il supportait avec peine la direction, M. de Belle-Isle prend ses mesures, rassemble ses subsistances, rétablit la discipline et l'exercice dans les troupes, fortifie la communication le long de l'Elbe, réunit les détachements éparpillés et remonte la cavalerie, dont il appréciait toute l'importance.

Suivant son habitude il fait part au ministre de la Guerre de ses actes et même de ses impressions.

« Le maréchal de Broglie (1), écrivait-il, vient de partir après m'avoir longuement entretenu sur ma situation générale et sur les moyens de jonction. Comme il n'aime pas à approfondir les matières et à entrer dans les détails, il a remis cette discussion au temps où il aura joint M. le maréchal de Maillebois, ce qui peut nous mener très loin, surtout dans une saison si avancée. Je crois qu'il aurait pu partir plus tôt; mais il marche si lentement, avec si peu de diligence, que je crains de ne pas avoir de ses nouvelles avant le 18 novembre. Toutes les nouvelles me confirment que M. de Kewenhuller est retourné sur le Danube avec un gros détachement; mais nous ignorons toujours ce que peut faire M. de Maillebois. Les effectifs sont fort dispersés et fort affaiblis par suite de la séparation des soldats, qui ne peuvent plus vivre en chambrée, ni faire d'ordinaire; les débauches, le libertinage, engendrent beaucoup de maladies, je ne vous parle pas du manque régulier de distribution de pain, de viande, sans les décomptes, et alors dépérissement des troupes, des équipages et de toutes les autres parties.

(1) 27 octobre, à M. de Breteuil.

Je vais tâcher de débrouiller ce chaos et de faire rentrer cette multiplicité de détachements. Notre communication avec la Saxe n'est guère bien établie par le long de l'Elbe. Il vient cependant d'arriver sans accident un convoi venant de Leitmeritz. »

Les mouvements que M. de Belle-Isle se proposait de faire pour éloigner de Prague la plus grande partie de ses troupes étaient dictés par la nécessité de vivre plus facilement et d'assurer en même temps le cours de l'Elbe, de la Moldaw et de la Saxe; ils commencèrent le 29. M. de la Fare marcha ce jour-là de Lieben avec les brigades d'infanterie de Navarre, d'Auvergne et d'Anjou et celle de cavalerie Colonel-général pour aller sur l'Elbe et prendre le commandement dans le pays depuis Melnick jusqu'à la Saxe.

Que pouvaient les efforts de ce général expérimenté pour rétablir nos affaires désormais perdues en Bohême? Tout au plus retarder le succès final des ennemis, et seulement se soustraire à une capitulation qui semblait inévitable.

« Plus j'approfondis l'état où M. de Broglie a laissé ici toutes choses, plus je trouve le mal plus grand et les remèdes plus difficiles. Je ne vous parle pas de l'excessive diminution des troupes, vous en ayant suffisamment expliqué les causes, mais de l'état des subsistances (1). »

Il chercha donc à éloigner ses troupes sur la plus grande surface de terrain possible pour les faire vivre. Le 31 octobre, il constatait avec douleur qu'il n'y avait plus de fourrages que pour deux jours. « Sel, riz, eau-de-vie, tout va manquer, surtout le chauffage, tout le bois des environs ayant été brûlé par les deux armées, de sorte que si les troupes étaient obligées de rentrer dans la ville, elles n'y pourraient pas tenir longtemps sans y périr de misère et être bientôt réduites à des extrémités auxquelles les plus courageux sont obligés de céder. »

On le voit, il envisageait froidement sa situation; il prit ses mesures pour ne céder à la fortune qu'après avoir tout tenté. Le 1er novembre, il priait M. de Breteuil de lui faire passer des fonds.

Déjà, il avait un peu remonté les régiments de cavalerie, les dragons et les hussards, ayant trouvé à acheter des chevaux par le

(1) Lettre à M. de Breteuil, le 28 octobre.

moyen d'avances, auxquelles s'étaient prêtés M. le duc de Chevreuse en vendant sa vaisselle d'argent, MM. de Fleury, de Surgères, et beaucoup d'officiers. Il continua donc cette remonte, le moyen le plus sûr et le plus prompt pour faire sortir de la ville ce qui s'y trouvait de cavalerie, réunir les brigades, occuper des quartiers jusqu'à Kaurzim, en deçà de l'Elbe et au delà le long de l'Iser depuis Brandeis jusqu'à Jung-Buntzlaw, afin d'éloigner les ennemis restés dans les environs de Prague sous les ordres des généraux Festetitz et Forgatz, et les chasseurs, au nombre de 2 à 3,000, que les seigneurs des cercles de Buntzlaw et de Koniggraatz armaient à leurs frais.

De son côté, M. Lobkowitz, détaché de l'armée du grand-duc, avait marché de Passau et s'était établi à Rakonitz avec 15,000 hommes, dont une partie devait s'emparer de notre communication avec la Saxe. Le 14 décembre, il arrive à Neu-Strasitz, sur le grand chemin de Prague, et le lendemain à Unhost, à trois lieues de cette ville, poussant une pointe d'avant-garde sur Schlan. Le même jour, le marécha fait pendre un espion, et un marchand boucher qui avait surfait des soldats au-dessus de la taxe affichée. Le 5, M. de la Fare ramène nos postes à Melnick, excepté 800 hommes laissés à Leitmeritz, sous les ordres de MM. d'Armentières et Reigemorte, ingénieur.

Le 6, le maréchal de Belle-Isle forme un nouveau camp à Lieben, au-dessous de Prague, pour y rassembler toutes les troupes qui en avaient été détachées précédemment. On fait faire, le 8 novembre, un nouveau fourrage par l'infanterie, et, le 10, une expédition à cinq lieues de la ville par toute la cavalerie, les dragons et les hussards sous les ordres du maréchal en personne, sur la nouvelle de la marche du prince Lobkowitz, qui, ayant campé la veille à Horzelitz, harcèle l'arrière-garde de M. de Berchiny. Dès le jour, Prague est de nouveau bloquée, les passages coupés par les corps des généraux Festetitz, Forgatz et Saint-Ignon. Arrive la nouvelle de la prise du château de Teschen, la reddition de M. de Reigemorte, quoique ce fort soit regardé comme imprenable et avec des vivres pour deux mois. Prague ne pouvait plus être sauvée que si M. de Broglie était arrivé à son secours; il venait d'échouer dans son mouvement et l'annonçait au roi en ces termes :

« Sire, le mouvement que je viens de faire en faisant marcher

l'armée au secours de Braunau, sans artillerie, sans canons, sans souliers, sans pain et presque sans fourrages, était presque impraticable, et c'étaient des obstacles plus que suffisants pour l'entreprendre. J'ai fait l'impossible pour y parvenir, et, grâce à Dieu, j'ai réussi; à peine ai-je eu du pain pour revenir dans les cantonnements entre l'Inn et l'Isar, et, si j'avais tardé davantage à y rentrer, toute l'armée serait morte de faim, sans que j'eusse pu y remédier. »

Le cabinet de Versailles changea d'avis alors; il ne cessait d'imposer à M. de Belle-Isle l'obligation de tenir dans Prague, jusqu'à cette diversion tant attendue, de se faire jour à travers l'ennemi, si les circonstances le lui permettaient, en lui rappelant toutes les précautions pour cette sortie de Prague. L'exécution de cette pensée paraissait bien difficile, il fallait traverser l'Allemagne, au milieu d'habitants hostiles, par un froid excessif, avec des troupes épuisées, alors que des nuées de hussards voltigeaient autour de Prague, devant avertir le prince de Lobkowitz du moindre mouvement : le maréchal entouré d'espions, et atteint d'un rhumatisme qui ne lui permettait pas de monter à cheval, étaient encore des causes aggravantes à cette détermination.

Le 1er novembre donc, M. le maréchal de Belle-Isle écrivit à M. le maréchal de Broglie pour le prier de faire passer tous les fonds nécessaires à Prague. Il ajoute qu'il remédiait autant que possible au manque de discipline de l'armée, mais restant toujours dans l'appréhension d'une seconde visite de l'ennemi.

A la même époque, dans un long rapport adressé au ministre, M. de Belle-Isle lui fait part de ses dispositions pour retirer les troupes de la ville de Prague en tout ou en partie par la route d'Egra. Ayant refondu les brigades, afin de les égaliser et en former des sections proportionnées au service et aux manœuvres nécessaires à cette retraite, il ne lui restait plus que 12,635 hommes d'infanterie, 2,300 cavaliers montés et 2,600 à pied, avec 600 dragons dont 500 seulement à cheval, plus 350 hussards à cheval et 160 dragons des compagnies franches : effectif réel, 18,585 hommes, dont 15,335 à pied et 3,250 à cheval, non compris environ 3,000 malades, qui mouraient chaque jour dans la proportion de 25 à 30.

C'est seulement le 9 que lui parvient la correspondance ministérielle datée de novembre, avec les duplicata de celle d'octobre, concernant les intentions du roi sur la retraite de Prague avec

ordre de l'accomplir le plus tôt possible, n'ayant plus désormais à compter sur une diversion en Autriche.

Le maréchal n'abandonnait pas le projet de retraite auquel M. Lobkowitz ne cessait de mettre obstacle, tout en continuant ses fourrages journaliers. Ses sorties étaient destinées à aguerrir nos troupes et surtout à habituer l'ennemi à nous voir en dehors de la ville, sur la route qu'on prendrait quand on voudrait se retirer. Ce fut tout à fait la raison de la sortie du 11 et des jours suivants. Afin de déjouer tous les soupçons de l'ennemi, M. le chevalier de Belle-Isle quitte Prague avec toute la cavalerie et de l'infanterie sous le prétexte de fourrager, et sur le chemin projeté de la retraite.

Ses inquiétudes augmentaient en restant sans nouvelles, il écrivait à M. Des-Alleurs de lui adresser celles de Versailles; aux maréchaux de Broglie et Maillebois de ne pas l'oublier, par n'importe quelle route à défaut de celle de Leitmeritz, les priant de lui envoyer de l'argent, bien que M. de Breteuil annonçât depuis longtemps, des lettres de change et de forts approvisionnements à Egra. Les ennemis continuent à se renforcer tous les jours sur ces deux routes et les couvrent d'infanterie et cuirassiers, hussards, Rasciens, distribués au loin dans des postes qui sont appelés à rendre une retraite impraticable.

Prague, 12 décembre 1742.

Maréchal de Belle-Isle à M. de Breteuil.

« Je suis en peine de ne point recevoir de vos nouvelles, pas plus de M. de Broglie : jugez de l'embarras où me laisse cette ignorance. Il fait un temps affreux à ne pouvoir faire deux lieues en un jour, il neige et ne gèle pas, ce qui n'arrive jamais en cette saison dans ce pays. Le prince Lobkowitz s'établit et se fortifie journellement avec de nouvelles troupes sur le côté des chemins qui mènent à Egra et en Saxe; cependant, vu l'inconvénient de capituler à la merci d'un ennemi vindicatif, je m'arrange pour tenter la retraite de l'armée entière, dès que j'aurai ce qu'il faut (1). »

(1) Le maréchal avait annoncé que chaque sac de grain entré au magasin serait payé, et ce stimulant en fit apporter mille environ, beaucoup plus qu'on ne l'espérait.

Le maréchal, n'hésitant donc plus sur le parti à prendre, ne s'occupe que des dernières dispositions de marche. La cavalerie a ordre de ferrer les chevaux avec des crampons, de se pourvoir de deux fers de rechange par cavalier. Le 13, MM. d'Aubigné et de Villemur, inspecteurs, passent la revue des brigades d'infanterie dans leur nouvelle formation, pour que tous les bataillons soient portés à 700 hommes.

Le 14, pour dérober davantage son projet à l'ennemi, M. de Belle-Isle envoie de nouveau son frère, avec toute sa cavalerie, fourrager à quatre lieues de Prague, sur le chemin qu'il projetait de suivre, afin de continuer à accoutumer les Autrichiens à voir nos troupes sur cette route et leur dérober sa première marche. Ne cherchant qu'à tromper l'ennemi depuis longtemps, il répandait le bruit que les subsistances après lesquelles il courait étaient pour lui donner le temps d'attendre dans Prague le retour de la belle saison. L'ennemi finit par ajouter foi à ces bruits, ne pouvant s'imaginer que des troupes aussi fatiguées, ayant autant souffert, fussent en état de traverser cette route de Prague à Egra par un froid aussi intense et par un pays dont les habitants leur étaient aussi hostiles.

Enfin, le 15, parait l'ordre définitif de sortir de Prague. Le jour même, il avait passé en revue l'infanterie et la cavalerie en état de marcher, leur avait distribué des rations pour douze jours et donné l'ordre de départ sur la route d'Egra. Puis, malgré ses souffrances, il travaille jusqu'au dernier moment pour précipiter son départ, à la vue d'un ennemi qui se renforçait à chaque instant.

Ce fut le 16 à midi, par la porte de Carlsthor, que sortit la cavalerie, laissant le petit ruisseau d'Eisen à sa gauche, une colonne traversant Libotz, l'autre marchant parallèlement.

Les vivres suivirent à deux heures par la porte de Sainte-Marguerite, l'infanterie et l'artillerie à quatre heures, enfin les bagages à six heures du soir, laissant Stern et Libotz à droite, jusqu'après Hostiwitz; au village de Klein-Jentsch, elles se retrouvèrent pour s'arrêter à Gross-Jentsch. La cavalerie et l'infanterie formèrent quatre lignes parallèles à l'Eisen; le parc des vivres, les escortes des vivres et de l'artillerie et Royal-artillerie, une cinquième ligne défendue à sa gauche par une compagnie franche à cheval, des grenadiers couvrant le village et ayant comme avant-garde un régiment de hussards, un régiment de dragons et des grenadiers. L'en-

nemi crut à un fourrage, comme les jours précédents. Dans la nuit du 16 au 17, il gela si fort que la Moldaw, qui traverse la ville, fut prise entièrement et la glace assez forte pour supporter les plus gros chariots; le maréchal de Belle-Isle sortit de Prague, précédé d'une avant-garde à la tête de laquelle il se placc avec l'état-major, emmenant avec lui seize otages, tous les équipages, l'artillerie et les munitions nécessaires à une pareille entreprise, résolu d'attaquer et de combattre, s'il trouvait obstacle à son passage.

Il confie Prague à M. de Chevert, avec 4,000 malades ou convalescents et 1,800 hommes détachés de tous les régiments. Il lui laissait cette mission de hardiesse, de courage et d'abnégation comme au plus capable de s'en acquitter, et Chevert le fit au delà de toute espérance.

« J'avais fait prendre, écrivait le maréchal, en partant, du pain et du riz pour six jours, et je conduisais avec moi des bœufs pour distribuer la viande journellement. J'en ai donné une livre par jour à chaque soldat pour suppléer au pain; je lui ai fait donner aussi du lard et de l'eau-de-vie. J'avais fait ficeler secrètement du foin, j'en ai fait prendre à toute la cavalerie et aux équipages pour deux jours, et pour quatre jours d'avoine. Après que j'eus joint les troupes à la pointe du jour par un brouillard et un verglas qui rendaient ma marche extrêmement pénible, je la continuai jusqu'à Tuchlowitz, où je surpris un régiment de cuirassiers qui eût été enlevé sans le brouillard qui facilita sa retraite. On en tua une vingtaine, on fit dix-sept prisonniers et l'on prit vingt-deux chevaux.

« Comme le pays est fort ouvert et qu'il y a douze ou quatorze lieues de plaine à traverser, ayant affaire à un ennemi, qui avait plus de 8,000 chevaux frais et sans bagages, j'avais partagé mon armée en cinq divisions (1), deux avant-gardes et une grosse arrière-garde. Chaque division composée d'une brigade d'infanterie de 2,200 à 2,300 hommes, de 2 brigades de cavalerie d'environ 500 chevaux, d'une brigade d'artillerie de 6 pièces et des équipages des officiers généraux et des troupes de la division.

« Ma première avant-garde était composée alternativement de

(1) M. de Sandricourt commandait la 1re division, M. de Clermont-Tonnerre la 2e, M. du Chayla la 3e, le comte de Bavière la 4e, et le chevalier de Belle-Isle la 5e.

mes carabiniers ou dragons, de mes hussards et de 18 à 20 compagnies de grenadiers, et la seconde avant-garde, des gardes ordinaires et du campement. Il faut observer que le pays est fait de façon qu'il est impossible de marcher sur plus d'une colonne; il est aisé de comprendre la file que doit tenir tout ce que je viens de détailler, et c'est par cette raison que, mon armée étant partagée en divisions, j'étais toujours en état de faire face en force à la tête, à la queue et le long de la colonne, parce que faisant face à gauche ou à droite, selon le côté où paraîtrait l'ennemi, je me trouvais toujours en bataille, mes armes, mêlées infanterie, cavalerie et canons, couvrant mes équipages que je faisais mettre derrière. Le soir, au départ de Tuchlowitz, les ennemis firent mine d'attaquer mon arrière-garde avec quantité de hussards et de croates, soutenus par 12 escadrons de cuirassiers avec leurs étendards. Mes grenadiers, postés derrière les chariots, firent feu si à propos, ce qui joint à quelques volées de canon a obligé l'ennemi de se retirer en désordre. Ils attaquèrent encore le centre de ma colonne, à la troisième division : le résultat fut le même. Ils se présentèrent aussi en grand nombre à l'avant-garde, où ils furent chargés avec plus de vigueur; tout cela ralentit beaucoup la marche, ce qui fait que l'arrière-garde n'arriva qu'après minuit. La terre était couverte de neige, l'armée fit cependant six grandes lieues, ce qui obligea de ne partir le lendemain qu'à midi. »

En effet, le 17 au soir, après avoir traversé Braschkow, Gross-Dobra, Dokes, le maréchal était arrivé à Tuchlowitz.

Ce premier camp fut établi après Tuchlowitz en laissant toujours la rivière à sa gauche. On l'avait traversée avant d'entrer dans cette petite ville, après avoir repoussé à Stein-Zebrowitz l'attaque de cuirassiers qui gardaient le passage et qui se reportèrent sur la droite dans la direction de Kladno.

Le 18, il fut obligé de séjourner pour reposer ses troupes, et de se tenir toujours en observation à cause de la cavalerie qui, pendant la nuit du 17 au 18, se tenait vers Stokow, à portée de l'attaquer dans sa marche, le 19 au matin. Les dispositions furent si bien prises, et l'ordre de marche si bien compris que tout se passa en quelques escarmouches et volées de canon.

Il marche par Wastrow, Rinholec, Buda, en laissant à droite Stockow et Neu-Strasitz. En même temps il relève le moral de ses

troupes par cette proclamation : « Le roi (1), n'ayant plus à cœur que le salut de cette armée, a mis en mouvement une grande partie de ses forces pour la dégager de la fâcheuse position dans laquelle elle se trouvait dans Prague. Les circonstances ayant exigé que les forces soient employées sur le Danube, et la rigueur de la saison pouvant apporter des obstacles à une jonction désirée et nécessaire, le maréchal, se conformant aux ordres du roi, a cru devoir prévenir les extrémités fâcheuses auxquelles cette armée aurait pû être réduite par la disette en prenant le parti de la conduire d'un lieu où elle ne pouvait bientôt plus résister pour l'établir dans des quartiers tranquilles et plus à portée du royaume. Le maréchal a pris toutes les précautions pour tromper l'ennemi, il a pourvu à toutes les subsistances nécessaires pour une marche qu'il sent devoir être pénible. L'on doit s'attendre à être attaqué, harcelé par l'ennemi de toutes parts pendant huit jours; mais si cette armée n'est pas nombreuse, elle est aguerrie et si supérieure par le grand nombre d'officiers dont elle est composée qu'il n'y a aucun doute de vaincre. Les troupes connaissent depuis longtemps leur chef, elles savent avec quelle ardeur il s'est toujours employé pour elle, il ne doute donc pas qu'elles concourront à ses vues et aux ordres du roi, pour le salut de l'armée. »

L'armée quitta Tuchlowitz à minuit, à la fin du troisième jour de marche; on avait campé pour la seconde fois, et le deuxième camp formait un angle saillant, vers Kroschaw, dont les côtés étaient occupés par l'infanterie et la cavalerie; les hussards, en arrière, protégés par des avant-postes, les dragons et des postes restent en arrière de Lisan pour couvrir le quartier général. Avant d'arriver à Lisan sur la droite, des bandes de hussards, suivant le cours de la Rakonitz, se présentèrent pour attaquer l'arrière-garde pendant que les cuirassiers, acharnés à la poursuite, se portèrent sur l'armée à la hauteur Kolesowic, après avoir traversé Kroschaw et Herndorf.

L'ennemi, convaincu que l'armée allait prendre sur la gauche pour passer la Beraum, fit rompre les ponts de Rakonitz et y plaça de l'infanterie.

On arriva la nuit à Jechnitz; toute l'armée crut y camper, mais

(1) Ordre du 17 au 18 décembre, donné à Tuchlowitz.

le maréchal la poussa jusqu'à Stebenz, laissant une brigade d'infanterie en arrière de Jechnitz. Le troisième camp (20 décembre) entourait Stebenz d'une sorte de pentagone dont trois côtés gardés par l'infanterie, le quatrième par la cavalerie, le cinquième par les hussards avec des grand'gardes sur chacune des faces.

Le matin du 21, comme l'on était au bivouac, on alluma de grands feux pour faire croire que toute l'armée réunie passerait la Strela, prendrait la chaussée de Pilsen, la grande route de Pilsen à Egra. L'ennemi fit donc filer le lendemain sur cette gauche des troupes destinées à nous attaquer; le maréchal, cette fois comme les autres, les trompa dans leurs prévisions.

« C'est là, dit-il, que l'on commença à entrer dans les montagnes et les défilés, je changeai ma disposition qui ralentissait trop mes mouvements. Je fis séjourner toute l'infanterie, l'artillerie et les équipages et fis prendre les devants, par un chemin différent, à toute ma cavalerie, que j'envoyai droit à Egra, ne réservant avec moi qu'une partie des carabiniers, tous les dragons et hussards. Je remis l'armée en marche à une heure après minuit, au lever de la lune, mon infanterie entremêlée par divisions avec les canons et les équipages; toujours une grosse arrière-garde. »

En partant de Stebenz, l'armée suivit la route de Karlsbad jusqu'à Lubenz, où elle la quitta pour prendre les défilés effroyables de de Luditz, traversant Chiesch et suivant le torrent de la Strela.

L'ennemi fut encore plus trompé par cette direction que par les précédentes, ne croyant pas les passages praticables par cette sorte de route, et pensant que les deux grandes routes de Karlsbad et de Pilsen, pouvaient seules être suivies par les Français, qui, à leur départ de Stebenz, avaient pris le chemin de Lubenz. M. de Lobkowitz envoya alors détruire le pont de Karlsbad, comptant sur la défaite totale de cette armée, qu'il avait suivie avec tous ses grenadiers, 4 régiments de cuirassiers et 2 régiments d'infanterie, et, pour atteindre plus sûrement son but, il faisait précéder cette petite armée par son infanterie, le long de l'Eger et du Beraum; mais, à partir de Luditz, il n'envoya plus que ses hussards.

A la cinquième marche, la cavalerie prit une autre route, celle de Chiesch, Petschau, en suivant à travers bois et marécages, Pasnau, Gessing, Goslau, Mirotitz, Bohm-Kilmes. Comme dans le défilé

entre Johannes et Luditz les bagages avaient souffert, il fut décidé que l'artillerie prendrait par Kolleschan, Kobyla jusqu'à Teusing, en traversant des marais que la gelée avait rendus praticables.

Le 23, sixième marche, l'artillerie rejoint l'infanterie à Teusing; la cavalerie, sous les ordres de M. de Sandricourt, était à Lauterbach.

« Jusque-là l'armée avait presque toujours campé en front de bandière; mais ayant déjà mis trois ou quatre lieues de grands défilés derrière moi, je fis cantonner les troupes dans les faubourgs de Luditz. J'y restai jusqu'au lendemain à midi, et comme le brouillard de la nuit n'avait fait qu'une glace sur laquelle mon artillerie n'eût jamais pu monter une très haute et très roide montagne, je la fis tourner par des marais glacés et j'arrivai à onze heures du soir à Teusing, où je restai encore le lendemain jusqu'à midi, pour laisser le temps aux troupes de faire leur soupe, de bien manger et de dormir. »

Le 24, l'armée, moins la cavalerie, qui prit par Petschau, passe par Frohnau, Ebmet et Goddorf.

« J'ai omis (1) de dire qu'à mesure que j'ai fait faire les distributions, j'ai fait brûler les voitures qui n'eussent jamais pu passer et m'embarrassaient beaucoup. Par la même raison, je fis brûler également les caissons portant les cartouches de l'infanterie, infiniment trops lourds. Je fis mettre les cartouches sur des chariots de paysans conduits par des gens du pays, au moyen de quoi tout a passé légèrement et est arrivé sans accident.

« Le 25, je mis l'armée en marche à minuit et arrivai à la pointe du jour à l'entrée de la forêt qui couvre la haute montagne de Kœnigswart, d'où l'on descend par un chemin de précipice qui eût été impraticable sans la neige qui en adoucissait l'escarpement. Je plaçai à la droite et à la gauche de l'entrée du défilé les deux brigades de Piémont et d'Auvergne pour faire l'arrière-garde de tout. »

Le 26, huitième marche, à la suite de laquelle les troupes prirent les cantonnements suivants : le quartier général avec une compagnie de grenadiers, à Unter-Sandau; la brigade du Roi et les gardes, à Ober-Sandau; les dragons à Conradsgrün; à Konigswart, les brigades de Navarre, la Marine, Piémont et Auvergne; au

(1) Rapport du maréchal.

château de Königswart, les cavaliers et les équipages; les hussards à Marksgrün, et à Maiersgrün 2 compagnies de grenadiers et 3 compagnies de carabiniers.

Enfin, le 27, M. de Belle-Isle arrive à Egra, ayant fait 40 lieues en dix jours de marche, y compris les séjours, ou plutôt en dix nuits, avec une armée fatiguée; il échappait à des ennemis bien montés, par des chemins impraticables, sans autre perte que quelques équipages, et ayant, selon son expression, *la nature en plus à combattre.*

Il cantonne immédiatement ses troupes (1) et fait partir le chevalier de Belle-Isle pour rendre compte au roi de son arrivée et demander des ordres sur la destination de son armée; puis il écrivait au ministre : « Il est mort quantité de soldats de froid dans les neiges, la moitié de l'armée est malade; mais il serait difficile qu'il en fût autrement par ce froid excessif et la nécessité où j'ai été de marcher autant de nuit que de jour. »

« En partant de Prague, dit encore M. de Belle-Isle, j'avais laissé le commandement de la place à M. de Chevert, officier de distinction, avec une garnison de 4,000 hommes, composée de tous les convalescents malingres et infirmes et d'un nombre de cavaliers à pied hors d'état de soutenir les fatigues de la marche. Cette garnison était nécessaire pour la sûreté des malades ou blessés restés dans les hôpitaux et pour tromper le prince de Lobkowitz sur la force des troupes sorties de Prague. Enfin, par précaution et pour faciliter la capitulation, j'ai emmené avec moi vingt personnages des plus notables pour me servir d'otages. »

Le jour où le maréchal arrivait à Egra, M. de Chevert ratifiait un traité honorable, sur lequel M. de Mauriac, lieutenant-colonel du régiment d'Ouroy, s'était entendu avec le prince Lobkowitz.

Le traité portait que la garnison sortirait libre et avec les honneurs de la guerre, le 2 janvier 1743, pour être conduite aux frais de la reine de Hongrie jusqu'à Egra, et que l'évacuation de la ci-

(1) *Infanterie* : brigade du Roi, à Waldsassen; Navarre et Piémont, à Treunitz, Ober et Unter Schon, Matzelbach et Dornbach ; Auvergne, à Pograth et Gehag ; la Marine, dans les faubourgs d'Egra. *Cavalerie :* Colonel-général, à Unter et Ober Lohma ; Royal, à Trebendorf et Hollas; Mestre-de-camp, à Zellendorf; le Roi à Reisig; Royal-Allemand, à Kammersdorf; la Reine, à Lehenstein ; les carabiniers, à Ober et Unter Pilmersreut; Orléans, à Langenbrud ; les dragons, à Muhlbach, Ober et Unter Kuhnreuth; les hussards et compagnies franches, à Mitterteich.

tadelle ou du nouveau château de Wischerad aurait lieu le 28.

M. de Chevert conduisit les négociations avec tant d'habileté, de délicatesse et d'honneur, que le prince Lobkowitz lui offrit en présent deux pièces de canon aux armes de Bavière, prises pendant le siège, avec une lettre de sa main lui exprimant toute son estime. La capitulation accordée, il rejoignit M. de Belle-Isle à Egra (1), avec son convoi d'invalides, parmi lesquels était Vauvenargues, qui depuis ne fit que languir et mourut à trente-deux ans (2).

(1) Route tenue par la garnison de Prague, le 15 janvier : Horselitz, Béraun (séjour), Zébrack, Mauth, Rokitzen, Pilsen (séjour), Ulic, Mies, Tchernoschin, Plan (séjour), Sandau, Egra.

(2) Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né à Aix, le 6 août 1715. Par sa faible constitution, l'emploi de ses premières années sembla l'éloigner des études littéraires. En 1734, à 18 ans, appelé au service par sa naissance et les vœux de ses parents, les goûts de la jeunesse, les dissipations de l'état militaire, lui firent bientôt oublier le peu qu'il avait appris au collège. Cette même année, il fait la campagne d'Italie comme sous-lieutenant au régiment du Roi-infanterie; celle de 1741 le conduit en Allemagne, puis en Bohême et, à la fin de 1742, à la retraite de Prague. Capitaine, il rentre en France dans les premiers jours de 1743, avec sa santé détruite, et commence sa correspondance avec Voltaire, alors dans tout l'éclat de sa renommée.

Il se détermine à quitter le service, en l'exposant à son colonel, M. de Biron, qui essaye de l'en dissuader. Il donne sa démission en 1744 avec l'espérance d'entrer dans la carrière diplomatique. A peine rentré dans sa famille, il est atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, qui défigure ses traits et le laisse dans un état d'infirmités sans remède. C'est alors que, conservant cette même philosophie qui l'avait dirigé toute sa vie, il ne trouva plus de consolation que dans l'étude et l'amour des lettres.

En 1746, parurent son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, ses *Réflexions* sur divers sujets, sur quelques poètes, les orateurs et les caractères, méditations, lettres, *Maximes*, dialogues, etc. Voltaire, dans l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1742, dit, en juin 1748 : « Je l'ai toujours vu le plus infortuné des hommes et le plus tranquille. Par quel prodige avais-tu à l'âge de 25 ans la vraie philosophie et la vraie éloquence? »

Au moment de mourir, Vauvenargues avait souvent été pressé de recevoir le curé : il s'y refusait; cependant le prêtre, pieux, théologien éclairé, devait être destiné à influencer l'esprit du philosophe. Malgré cette opposition, il est difficile de regarder comme un incrédule celui qui a écrit dans l'esprit de la religion sa méditation sur la foi, la prière à la trinité, l'imitation de Pascal. Il n'existe pas de portrait de Vauvenargues, ne s'étant jamais laissé peindre. Enlevé à la fleur de l'âge, Vauvenargues n'a pas joui de sa gloire. Après avoir langui plusieurs années dans un état de souffrance sans remède, qu'il supportait sans se plaindre, il mourut le 28 mai 1747. Cette sérénité d'âme qu'il montra jusqu'à ses derniers moments, il ne la dut qu'à sa fermeté de caractère. Bien que n'étant pas soutenu par les dogmes chrétiens, il avait l'intime conviction d'un Dieu. « Oh, mon Dieu! s'écriait-il avant d'expirer, je

Ainsi finit le glorieux siège de Prague, soutenu avec tant de bravoure. Les combats sanglants suffirent pour exciter l'ardeur naturelle des Français, animés encore par la pensée d'échapper à la honte de se rendre prisonniers de guerre. Le prince Lobkowitz fut le premier trompé sur la possibilité d'une retraite dans une saison si rigoureuse, sans provisions; par les abords d'une place si bien gardée et dont les villages, à quatre lieues à l'entour, restaient complètement dévastés. Les glaces charriées par la Moldaw l'ayant forcé de replier ses ponts, il eut le tort de placer toute sa confiance dans ses hussards chargés d'observer les mouvements de Prague. Toutes les difficultés prévues n'effrayèrent pas le maréchal de Belle-Isle.

« Il serait difficile d'imaginer un plus affreux spectacle que « celui de cette route où avait passé cette armée française. On y « voyait en plusieurs endroits des pelotons entiers tant soldats qu'of- « ficiers, morts de froid. »

Le maréchal, tout perclus d'infirmités, tantôt en voiture, en traîneau, se montre partout, indiquant lui-même les routes, les sentiers, infatigable, se faisant porter quand il ne pouvait monter à cheval, et, malgré ses pertes, conservant la satisfaction et l'amour-propre d'emmener avec lui tous les canons portant les armes de son souverain. Aussi, en France, sa retraite fut-elle célébrée avec enthousiasme, un peu trop peut-être, et c'est ce que ne manqua pas de faire remarquer Frédéric (1).

« Dans tout autre pays, une retraite comme celle-là aurait causé une consternation générale ; en France, où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, et Belle-Isle fut chansonné. En pareille occasion, on aurait jeûné à Londres, exposé le sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne : il valait mieux se consoler par une épigramme. » M. de Belle-Isle était celui qui pouvait être le plus satisfait du résultat, et il le dit suivant son habitude : « J'ai séjourné jusqu'au 3 janvier pour laisser reposer les troupes d'où je les ai conduites dans le Palatinat, toute

« crois ne t'avoir jamais offensé. » L'imagination n'est pas le caractère dominant de son style, elle s'y montre cependant. Son esprit était sérieux ; mais son âme était jeune. Il a laissé une oraison funèbre de son camarade le lieutenant de Seytres, mort à la suite de la retraite de Bohême.

(1) *Histoire de mon temps*, t. II.

l'infanterie le long de la Naab, communiquant par ma droite aux quartiers de M. de Broglie, en deçà et à la rive gauche du Danube. Dans cette position, j'attends des ordres sur ma destination. Il paraîtra incroyable à la postérité qu'une armée comme celle-ci, avec de l'artillerie, ait fait cette retraite par la saison de l'année la plus rude et les jours les plus courts, à travers un pays ennemi, armé et soutenu par une armée de 20,000 hommes, sans néanmoins avoir été entamée et n'ayant perdu que ce qui n'a pu suivre. D'après les états, je vois que ma perte est d'environ 800 hommes et une quinzaine d'officiers laissés en arrière attaqués de maladies et dans l'impossibilité de suivre. »

Et le dernier jour de l'année, il adressa au roi copie du traité signé par M. de Chevert avec le prince Lobkowitz, et lui demanda son approbation à ce que les troupes de Prague, au lieu de se rendre à Egra, suivissent la route de Mies à Amberg, où toute l'armée serait réunie. La Bohême était définitivement perdue.

Cette armée venait d'avoir ses cadres, épuisés, remplis par les milices arrivant en Bohême. Les rigueurs de l'hiver, se joignant aux misères de cette guerre désastreuse, amenèrent une grande démoralisation; cependant les actes d'héroïsme ne manquèrent pas à cette époque malheureuse, et l'on ne pourrait citer tous ceux qui se dévouèrent au salut de tous.

Sans parler de Chevert, le héros plébéien dont le nom manque à la liste des maréchaux, cette retraite sauva à la France les cadres d'une armée avec tous ses drapeaux et lui épargna la honte d'une capitulation inévitable. Avec peu de jugement, des écrivains ont comparé cette retraite à celle immortalisée par Xénophon, n'établissant pas cette différence que nos 10,000 eurent des ennemis à combattre plus redoutables que les soldats d'Artaxercès, qu'enfin dans cette partie la plus septentrionale de la Perse aucun ne périt de froid; puis il convient d'ajouter que les Grecs étaient à tout moment prêts à se révolter, tandis que les Français, malgré leurs souffrances, témoignèrent toujours une soumission, une discipline, une patience à toute épreuve.

A son arrivée à Egra, le maréchal de Belle-Isle ne trouva pas d'ordres sur la destination de son armée; mais considérant que, dans l'état où elle était réduite et par ses pertes et par le découragement qui y régnait, il ne fallait pas compter qu'elle pût rendre aucun

service pendant la campagne suivante, prévoyant d'ailleurs l'impossibilité où il serait de se rassembler, faute de voitures et de subsistances, si M. Lobkowitz, qu'on assurait avoir porté un corps sur Plan, venait à déboucher dans le haut Palatinat, il résolut de gagner Amberg. C'était autant pour subsister plus facilement que pour se mettre à portée de l'armée de Bavière et de la route à prendre pour ramener les troupes en France. Le ministre semblait prévenir ses intentions; car il lui indiquait, à la date du 2 janvier, de se disposer à ramener l'armée dans le royaume par la route d'Amberg, en observant seulement de laisser à Egra les 7 B. d'infanterie allemande qui faisaient partie de son armée, pour former pendant l'hiver la garnison de cette place.

Dès le 3, les troupes se mirent en marche pour prendre des cantonnements, que le maréchal indique dans la lettre précédemment citée, sur la Naab et dans les environs d'Amberg. Il se rendit dans cette ville le 6. Le même jour, la plus grande partie des troupes arriva dans ses cantonnements; les dragons n'y arrivèrent que le 8, laissant à Egra 800 malades et des officiers, si maltraités par le grand froid qu'on fut obligé d'en amputer. La garnison de la place resta composée de 3 B. de milices, de la compagnie franche de Godernau, Royal-Suédois, Royal-Bavière, sous les ordres de M. d'Hérouville, lieutenant général détaché de l'armée de Bavière.

Amberg devenait un point important, bien qu'occupé seulement par 4 B. de milices et un nombre prodigieux de malades. Le haut Palatinat abandonné, il appartenait à M. de Broglie de se mettre en mesure de soutenir la Naab, Amberg et Egra, en y destinant 20 B. et 4 régiments de dragons. C'était d'autant plus imprudent d'étendre ainsi son armée à la rive gauche du Danube, devant être bientôt privé de 6 B. et 12 E. qu'il avait ordre de renvoyer en France. Malgré ses vives réclamations, il se détermine à faire passer à la rive gauche du Danube les brigades de Champagne et de Normandie qui occupent Donastauf, Regenstauf et dans la basse Naab jusqu'à Burglengenfeld en communication avec Amberg.

Les troupes du maréchal de Belle-Isle en marche par le cercle de Franconie, Hermanshofen, Hersbruck, Nurenberg, traversent le Neckar sur le pont d'Heilbron, les glaces n'ayant pas permis de le passer à Wimpfen, et le Rhin à Spire. Elles furent partagées en sept divisions, dont la première partit le 20 des environs

d'Amberg; le maréchal gagna Versailles, le 29, par Francfort, laissant à M. d'Aubigné le commandement des troupes et le soin d'acheminer les différentes divisions vers leur destination.

Le 25, M. le prince Lobkowitz commençait à déboucher des gorges de la Bohême par Tirschenreuth, Waldhausen et Waldmunchen, n'ayant d'autre objet que de prendre ses quartiers dans le haut Palatinat; elles arrivaient en effet sur la Naab à mesure que nous les quittions, mais sans nous inquiéter; ce ne fut qu'à l'arrière-garde de la division la Fare, à Weiden, qu'il y eut quelques coups de fusil.

La dernière se mit en marche d'Amberg le 4 février. Le régiment d'Alsace, jusqu'alors resté sur la Naab pour protéger la retraite de ces différentes divisions, rentre dans Amberg. La place restait alors défendue par ce régiment, 4 B. de milices: faible effectif! Mais il n'était pas probable que les ennemis, dans une saison aussi rigoureuse, pensassent à l'assiéger, bien que sa communication avec l'armée du Danube fût coupée ou du moins fort inquiétée, celle d'Egra l'étant déjà par la position que venaient de prendre autour de cette place et sur la haute Naab les troupes de M. le prince Lobkowitz, qui s'établissaient successivement à Waldsassen, Neustadt, Weiden, Nabburg et Schwandorf.

Les troupes de l'armée de Bohême rentrant successivement en France, c'est maintenant à M. le maréchal de Broglie et à la Bavière qu'appartient la suite des mouvements qui se firent pendant le reste de l'hiver.

CHAPITRE VIII.

Campagne de Bavière.

(1er mars à 31 décembre 1742.)

Mars 1742. Départ des troupes d'Alsace; formation de l'armée de Bavière; sa marche. La tête, sous les ordres du duc d'Harcourt, arrive à Donauworth. Jonction des Bavarois. L'armée s'assemble.

Avril 8. M. de Ségur à Ingolstadt et au camp de Neuburg. — 11. Se met en route pour renforcer M. de Torring. — 13. Les ennemis évacuent Kelheim; M. d'Harcourt y entre. — 16. Il retourne à Ingolstadt avec M. de Villemur; y trouve M. de Ravignan. — 29. MM. d'Harcourt et de Ravignan, après avoir assemblé leurs troupes sur l'Altmuhl par Straubing, quittent Kelheim, descendent le Danube et arrivent le 30 à Stadt-am-Hof. M. de Ravignan reste à Donaustauf.

Mai 1er. Arrivée successive des troupes venant de France aux ordres de M. d'Harcourt. — 6. Les Autrichiens rentrent en Bavière; s'emparent de nouveau de Munich. — 15. M. de Kewenhuller lève ses camps de Passau et de Scharding. — 16. M. d'Harcourt reste sur le Danube. — 17. Chasse l'ennemi, occupe Grafenau avec M. de la Ravoye. Assemblée des troupes bavaroises à Bogen. — 18. M. de Kewenhuller rassemble son armée à Pleiming, y jette un pont sur le Danube. — 19. L'armée française au camp de Nieder-Altach. — 21. M. de Torring à Plattling sur l'Isar. — 22. M. de Minutzi détaché avec son corps à Landau. — 23. L'infanterie du roi, avec un régiment de dragons et un régiment de cavalerie, rassemblée au camp de Nieder-Altach; la cavalerie reste cantonnée sur la Naab. — 24. Des corps ennemis passent le Danube et s'avancent vers Nieder-Altach. — 28. Ces corps, attaqués par les Français, se retirent sur le château d'Hengersberg.

Juin 14. Mentzel abandonne le Lech; se retire sur Munich. — 19. M. du Chayla joint l'armée bavaroise à Straubing. — 21. Campe à la tête du pont de Deggendorf. Des troupes autrichiennes rejoignent l'armée; renforts arrivés de Hongrie. — 29. Cham, occupé par les troupes du roi.

Juillet 6. Winterberg et la communication avec la Bohême abandonnés. Retraite de tous les postes de cette partie. — 10. Des troupes autrichiennes à la gauche du Danube repassent ce fleuve, s'avancent sur Landau.

Août 5. Le comte de Saxe prend le commandement de l'armée à Nieder-Altach. — 8. Attaque du château, évacuation de ce poste. L'armée française quitte le camp de Nieder-Altach, occupe celui de Deggendorf. — 21. M. de Seckendorf, à la tête

de l'armée, à Plattling, jette un second pont sur l'Isar. — 23. M. d'Estrées à Egra. — 25. M. de Lobkowitz, détaché de l'armée de Bohême avec un corps de 10,000 hommes, campe à Luditz. — 26. Dirige sa marche sur Mies, et envoie le 28 des détachements dans le Palatinat.

Septembre 1er-3. Le camp des équipages, près Nuremberg, attaqué par M. de Kewenhuller qui se replie sur Amberg.—5. Le comte de Saxe décampe de Deggendorf, passe le Danube. — 6. Arrivé à Aiterhofen, il est joint par les Bavarois. M. de Seckendorf quitte Plattling. M. de Minutzi abandonne Landau. — 8. L'armée française et bavaroise à Schonach. — 9. Passent le Danube à Donaustauf, campent à la gauche de ce fleuve ; M. de Balincourt détaché à Nabburg avec un corps de l'armée de M. de Maillebois. — 10. Les Français et Bavarois à Stadt-am-Hof. — 12. M. de Balincourt à Nabburg; le comte de Saxe passe le Regen. — 13. L'armée bavaroise se sépare de celle du roi, campe à Kelheim. — 14. A Schwandorf. — 16. Le maréchal de Maillebois marche d'Amberg à Hirschau. — 17. M. de Maillebois à Wernberg. — 18. A Vohenstrauss. — 19. A Waidhausen. — 20. M. de Bernklau reste en Bavière avec 10,000 hommes. — 21. M. d'Harcourt s'empare de Plan. — 22. M. de Maillebois se replie sur Floch. — 23. De sa personne à Prommenhof, sa division à Tirschenreuth. — 24. A Mahring. — 25. Une partie de l'armée à Prommenhof. — 27. Y est entièrement rassemblée.

Octobre 1. L'armée bavaroise de Kelheim à Abensberg. — 4. Surprend Landshut. — 6. M. de Seckendorf envoie un détachement à Munich, abandonné par l'ennemi. M. de Bernklau, en quittant Munich, se retire à Wasserburg. — L'armée du roi en marche le 6 au soir. — 7. A Albenreuth. — 8. Sous Egra. — L'armée bavaroise passe l'Isar à Moosburg, campe à la droite de cette rivière. — 9. L'armée du roi à Leibitsch. — 10. A Maria-Kulm. Les Bavarois à Erding. — 11. A Dorfen. L'armée française à Falkenau. — 12. Elbogen. — 13. Fischeren. — 15. Schlackenwerth. A Haag, un détachement de la garnison de Straubing s'empare de Deggendorf et du château d'Hengersberg. L'armée autrichienne s'allonge vers Saatz. — 16. Les Bavarois à Muhldorf. — 17. A Otting. — 18. Chassent l'ennemi de Burghausen. — 19. L'armée française à Elbogen. — 20. A Falkenau. — 21. A Liebitsch. — 22. Sous Egra. — 24. A Mitterteich. — 25. A Falkenberg. M. de Seckendorf occupe Braunau, abandonné par l'ennemi, son armée à Ranshofen près cette place. — 26. L'armée du roi à Neustadt. — 28. A Forst. — 29. A Nabburg. — 30. A Schwandorf. — 31. M. le comte de Saxe à Pfreimf, M. de Lautrec à Schwartzhofen.

Novembre 1. L'armée du roi à Schwandorf. — 3. M. de Balincourt détaché à Donaustauf. — 4. L'armée à Burglengenfeld. — 5. M. de Balincourt à Stadt-am-Hof ; l'armée à Regenstauf, le comte de Saxe à Kirn. — 8. M. de Balincourt passe le Danube à Donaustauf, marche vers Dingelfing. — La tête de l'armée autrichienne arrive à Bogen. — 9. Attaque et prise de Deggendorf. — 11. Le prince de Conti détaché à Pilsting. — 12. Arrive à Dingelfing. M. de Montal part de Kegenstauf joindre l'armée. Le maréchal de Stadt-am-Hof à Pfeter. Le reste de l'armée marche par divisions. M. de la Ravoye reste à Stadt-am-Hof. — 13. M. le maréchal et M. de Saxe à Straubing. L'armée s'y rassemble. — 14. M. de Montal joint l'armée. Le grand-duc arrive à Munschdorf, sur le Kolbach, avec l'avant-garde ennemie. — 15. Le comte de Saxe détaché à Nieder-Altach.

L'armée campe à Leiblfing, sur l'Aiterach. — 16. L'armée française à Dingelfing. M. de Seckendorf abandonne Pfarkirchen et Ried. — 17. Le prince Charles à Aidenbach. — 21. M. de Broglie prend le commandement de l'armée à Dingelfing. M. de Balincourt à Frontenhausen. Toute l'infanterie bavaroise, sous M. de Minutzi, entre dans Braunau. — 22. M. de Balincourt à Reissbach. — 25. M. de Seckendorf décampe de Ranshofen, repasse l'Inn à Braunau et s'établit à Markil.— 26. Blocus de Braunau. Le prince Charles arrive à Altheim. M. de Kewenhuller d'Aidanbach va à Furstenzelle. — 27. M. de Balincourt part de Reissbach pour retourner à Frontenhausen. — 28. Braunau entièrement investi. Le prince Charles à Ranshofen. — L'armée bavaroise à Otting.

Décembre 1er. Tranchée devant Braunau. M. de Coigny joint M. de Balincourt à Frontenhausen. — 2. M. de Saxe reprend Deggendorf, cantonne ses troupes dans les environs. — 3. L'armée à Frontenhausen sur deux lignes. MM. de Balincourt et de Coigny à Eggenfelden. Les Autrichiens de Nieder-Altach se retirent sur Passau. — 5. L'armée française à Eggenfelden. MM. de Balincourt et de Coigny à Thann. — 8. M. de Coigny bat le corps ennemi qui bloque Braunau. — 12. Levée du siège de Braunau. — 13. M. de Kewenhuller à Scharding, le prince Charles à Altheim. A Obernberg. M. de Seckendorf occupe Laufen abandonné. — 14. Le prince Charles à Scharding. L'armée autrichienne y est entièrement rassemblée. — 18-19. Mouvement des troupes du roi dans leurs cantonnements. — 20. Séparation de l'armée ennemie pour ses quartiers d'hiver.

Les malheurs arrivés en Autriche pendant l'hiver, la perte de Linz, l'invasion de l'armée de M. de Kewenhuller en Bavière, la situation critique de l'armée de Bohême à Piseck, avaient déterminé Louis XV à faire passer en Bavière un nouveau corps de troupes pour défendre les États de l'électeur et opérer une diversion favorable aux affaires de Bohême.

M. le maréchal de Broglie fut destiné à commander cette armée, mais seulement lorsque le maréchal de Belle-Isle serait arrivé en Bohême. Nos troupes n'ayant pu se mettre en marche, des bords du Rhin, que dans les premiers jours de mars 1742, et la Bavière, dépourvue de garnisons, n'étant gardée que par des milices et des régiments incomplets et harassés que M. de Torring venait d'y ramener de Bohême, M. de Kewenhuller, ne trouvant aucune résistance devant lui, la capitale et une partie des places de la Bavière, excepté Straubing, Ingolstadt et Donauworth, avaient subi le joug autrichien. Les troupes légères hongroises avaient pénétré jusqu'au haut Danube et menaçaient la Souabe; M. de Torring, réfugié dans Ingolstadt, n'avait pu opposer aucune résistance.

Aussitôt que la tête de nos troupes paraît avec M. d'Harcourt à

portée de Donauworth, les affaires commencent à changer de face.

De même que l'Autriche, la France entrait en ligne avec de nouvelles forces. Le cabinet de Versailles, ne croyant pas pouvoir dégarnir la Westphalie et déplacer en ce moment l'armée de M. de Maillebois, avait réuni pendant l'hiver en Alsace une troisième armée aux ordres de M. le duc d'Harcourt, composée de 40 B., 30 E. et 4 compagnies franches (1).

L'infanterie du duc d'Harcourt s'était rassemblée au fort Louis, la cavalerie à Landau.

(1) *État-major:* Lieutenants généraux : MM. d'Harcourt, d'Hérouville, de Bulkeley, du Chayla. Maréchaux de camp : MM. de Mollèze, de Graville, de Rambures, de la Ravoye, de Rieux, de Refuges, d'Argouges, de Bouteville, de Clermont-d'Amboise, de Montauban, de Langenis, et MM. d'Appelgrehen et de Puysieulx en qualité de brigadiers.

Infanterie : 40 B. (Picardie et Normandie, 4, chacun; Orléans, Royal et Noailles, 3, chacun; Appelgrehen, Auvergne, Enghien, 2; Nice, la Marck, Bresse, Vivarais, d'Ouroy, la Fère, Lemps, Saintonge, Touraine, 2; Foix, Duras (*), Bauffremont, Boulonais, Médoc, Brie, Agénois, Beauce, 1 bataillon, chacun).

Cavalerie: 30 E. (tous les régiments ont 3 E. : Saint-Simon, Rohan, Broglie, Chepy, Commissaire général, Beaucaire, Maugiron, Noailles, Dragons-d'Harcourt et Languedoc).

(*) Le marquis de Mirabeau servait alors dans le régiment de Duras, dont son père avait été colonel; il y était premier capitaine factionnaire; il marcha souvent dans le cours de cette guerre, et avec distinction, à la tête des grenadiers.

La famille des Riquetti, marquis de Mirabeau, est originaire de la Toscane, descendant des Arrighetti qui, vers 1060, vinrent de Prato à Florence. En 1350, ils s'établirent en Provence. Honoré, fils d'Antoine II, se fit remarquer à la défense de Marseille, assiégée, en 1523, par le connétable de Bourbon.

Jean, en 1562, est élu premier consul de Marseille. En 1660, Thomas, le chevalier, qui s'était distingué dans les troubles de la Fronde, en Provence, eut l'honneur de recevoir chez lui le jeune roi. C'est lui qui obtint pour Honoré, son fils, le titre de marquis.

Jean-Antoine Riquetti de Mirabeau, né le 26 novembre 1666, mort le 17 mai 1737. Au moral comme au physique, rien n'égalait son impétuosité naturelle. Entré aux mousquetaires à dix-huit ans, il ne dépassa pas le grade de colonel. Honoré de l'affection particulière du duc de Vendôme, il se distingua surtout dans la guerre d'Italie. En 1705, à Cassano, laissé pour mort, il fut avec peine ramené en France, estropié du bras droit et obligé, toute sa vie, de porter *un collier d'argent* pour soutenir les muscles de son col brisés en partie par une balle. Il quitta le service, se maria le 17 avril 1708 à mademoiselle de Castellane, morte le 26 mai 1769, dont il eut Victor, Jean-Antoine-Joseph-Charles-Elzear, et Louis-Alexandre.

Mirabeau (Victor Riquetti, marquis de), né à Pertuis, le 4 octobre 1715, mort à Argenteuil, le 13 juillet 1789, entra au service comme enseigne; capitaine de grenadiers au régiment de Duras, dont son père avait été colonel; occupé de théories d'économie politique, de

Le 11 mars, M. d'Appelgrehen, avec les 1er et 2e B. de Picardie et la compagnie franche de Mandre, franchit le Rhin en face de Rastadt; les jours suivants, la 1re division continua, et le 22 les derniers régiments de la 2e division. Immédiatement après, la 3e division se porte également en avant par petites fractions, se succédant à un jour de distance. M. de Ravignan n'étant pas arrivé à son poste, M. de Ravoye prend le commandement de cette division; il quitte Strasbourg, est le 22 au fort Louis, et passe le Rhin le 23. Les autres B. suivent jusqu'au 2 avril.

La cavalerie, formant la 2e division, marche de Landau sur Mannheim; elle commence à passer le Rhin le 11 sur le pont de Mannheim, sous la direction de M. de Puysieulx, qui commandait en l'absence de M. de Grandvillers, et prend la route de Neckar-Gemund. Vers le 18, M. de Graville, arrivé à Strasbourg, en prit le commandement et franchit à son tour le fleuve, le 21, avec ses derniers escadrons.

travaux sur les finances, il eut des adversaires et des amis passionnés, qui lui valurent le titre de *l'Ami des hommes.*

Jean-Antoine-Joseph-Charles-Elzear, né le 8 octobre 1717, connu sous le nom de *Bailly,* mort à Malte, le 18 avril 1794, sert dans la marine; capitaine de vaisseau en 1751, gouverneur de la Guadeloupe; d'un caractère vif, droit; son originalité éclatait dans ses reparties; a laissé un ouvrage intitulé : *Des lettres de cachet.*

Louis-Alexandre, né le 6 octobre 1724; mort chevalier de Saint-Louis, le 21 juillet 1761; capitaine au régiment du Roi, député de la sénéchaussée d'Aix à l'Assemblée nationale en 1789.

Mirabeau (Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), fils de Victor, né le 9 mars 1749, mort le 20 avril 1791. Destiné à la profession des armes, le 19 juillet 1767, il est incorporé dans le régiment du marquis de Lambert. Sert en Corse dans le Royal-Comtois, y arrive capitaine, en janvier 1771; mais des désordres dans sa vie privée exaltèrent son imagination, donnèrent un premier élan à son éloquence, qui le plaça bientôt au rang des premiers orateurs.

Mirabeau, vicomte de Riquetti, surnommé *Mirabeau-Tonneau* pour son obésité, né le 30 novembre 1754, mort à Fribourg, le 15 septembre 1792. Colonel du régiment de Touraine, d'une grande vivacité d'esprit, d'une jolie figure, se maria en Bretagne et eut un fils unique, Victor-Claude-Dymas, né le 24 mars 1789, marié le 22 mars 1817. Forcé d'émigrer en juillet 1790, il créa la légion Mirabeau; a écrit des pamphlets politiques. Aujourd'hui ce grand nom, illustré à tant d'époques, s'éteint dans le marquis de Mirabeau, né le 18 octobre 1819, qui a servi en Afrique et au 7e régiment de hussards.

Hommage à cette grande figure; car depuis Mirabeau jusqu'à Bonaparte, il ne s'éleva personne pour maîtriser la révolution. Dans ce vaste mouvement d'une nation remuée tout entière pour s'entendre appeler à la réforme de ses constitutions séculaires, il aurait fallu un homme pour contenir, défendre son impétuosité, placer des barrières et empêcher le fleuve de devenir torrent. Le sort voulut que la France eût en ce moment, au gouvernail, un prince doué de qualités estimables, ami du bien, désirant sincèrement les réformes utiles, mais dépourvu d'étendue d'esprit, incapable de résolution.

La reine de Hongrie avait demandé au duc de Wurtemberg l'autorisation de faire entrer ses troupes dans ses États, et sur l'avis de M. de Ségur que, sans attendre cette autorisation, les hussards de Mentzel parcouraient la Souabe, M. de Brou, intendant d'Alsace, eut soin d'en informer le duc d'Harcourt pour qu'il eût à s'observer pendant la route. Par prudence, il renforce sa tête de colonne formée de 2 B. et 1 compagnie franche; il la porte à 4 B. et 2 compagnies franches, et se met à leur tête. Il s'avance sur Donauworth par Pforzheim, Heslach, Zell, Altbach, arrive, le 19, à Plochingen et Uhwingen près Goppingen, où il attend le reste de ses troupes. En passant à Sebenhausen, il rencontra des hussards de Mentzel qu'il culbuta sans peine.

Le 22, il se porte à Kuchen, après avoir préalablement occupé les défilés d'Eislingen. Le 23, il gagne Urspring, inflige aux hussards de Mentzel une nouvelle défaite en les délogeant d'un village où ils s'étaient postés, et, rejoint par le reste de ses troupes, il se rend, le 25, à Langenau. Mentzel, hors d'état de résister, s'était replié sur Hochstadt.

Le 27, continuant sa marche, il entre dans Lauwingen que les Hongrois venaient d'abandonner précipitamment pour se retirer sur la gauche du Danube, il y rencontre quelques troupes que M. de Ségur, au bruit de son approche, avait envoyées à Donauworth au-devant de lui, et, le lendemain 28, il arrive dans cette ville. Il y opère ainsi sa jonction avec la cavalerie et les grenadiers de M. de Torring, puis il répartit ses troupes entre Guntzburg, Lauwingen, Neuburg et Ingolstadt. Quant à Mentzel, il avait regagné Augsburg.

Les troupes envoyées pour renforcer M. de Broglie suivirent la même route que la 1re division, inquiétées par les hussards ennemis qui cherchaient à entraver le passage en s'avançant dans le cercle de la Souabe, dont ils violèrent la neutralité par l'enlèvement des magasins de vivres et de fourrages destinés à la subsistance des troupes du roi pendant leur marche. M. d'Harcourt arriva néanmoins sans obstacle sérieux, ne laissant à l'ennemi que quelques contributions exigées dans le comté de Neuburg.

Toutes les dispositions avaient été prises pour marcher sur Ratisbonne, à la gauche du Danube, immédiatement après l'arrivée à Donauworth des troupes nouvelles de France. Le maréchal de Tor-

ring, commandant les troupes palatines et impériales au nombre de 12 B. et environ 2 à 3,000 chevaux, devait agir avec M. de Ravignan pour déposter l'ennemi de Kelheim et l'y attaquer au besoin, et même à force ouverte, pour tomber sur Deggendorf, point important. Ingolstadt devait fournir les pièces d'artillerie nécessaires à cette expédition, après laquelle M. de Ravignan se détacherait avec 10 B. seulement pour se rendre en Bohême par Grafenau et et y prendre la droite de la Wottawa.

M. de Ségur occupait toujours Donauworth et les points adjacents, où il avait placé les 5 B. lui restant de la garnison de Linz. On avait demandé l'interdiction du colonel Mentzel, qui avait violé la capitulation. Le roi l'attendit vainement de M. de Kewenhuller, qui rejeta la faute sur nos troupes, prétendant qu'elles étaient restées à Donauworth au delà du terme fixé. M. de Belle-Isle, informé de cette réponse, crut qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de garder Donauworth et les postes de Lauwingen, Dillingen et Hochstadt, tout le temps qu'on le jugerait nécessaire.

C'était à l'époque du retour des Prussiens en Moravie, les inquiétudes des Autrichiens étaient moindres, et le 11 avril le chevalier de Belle-Isle, envoyé du roi près de l'empereur à Francfort, donna avis de la levée du siège de Straubing, le 11, par les Autrichiens, qui vinrent attaquer Kelheim, dont ils s'emparèrent. M. de Torring y marcha avec du canon et fut repoussé.

Toutes les troupes de M. d'Harcourt arrivées successivement à Donauworth, il fut approuvé d'avoir profité de l'éloignement des troupes palatines pour engager le gouverneur de Neuburg à y recevoir celles du roi, poste paraissant des plus importants pour contenir l'ennemi à la droite du Danube.

M. de Ravignan, arrivé à Donauworth le 25 avril, se rend à Ingolstadt le lendemain, croyant y trouver le duc d'Harcourt qui s'était mis en marche dès le 12, avec 7 B. et 8 pièces de canon, comptant reprendre le poste de Kelheim que les ennemis abandonnèrent à son approche. M. de Torring marcha sur la Naab, et M. d'Harcourt établit ses troupes sur l'Altmühl, après la prise de Kelheim; l'ordre fut renouvelé à M. de Ségur de ne point sortir de Donauworth avec les 5 B. qui lui restaient, afin de protéger la navigation du Lech et du haut Danube qui commençait à être libre.

M. de Ravignan, attendant à Ingolstadt d'avoir rassemblé toutes

ses forces pour se porter sur Deggendorf, fit occuper les postes de Neustadt, d'Abensberg et de Wohburg, tous près de Kelheim, tant pour se procurer des fourrages que pour en éloigner les hussards. Pendant ce temps, les ennemis rassemblaient leur infanterie à Dingelfing et à Landshut, et, apprenant que nous allions à Deggendorf, l'abandonnèrent ainsi que Plattling et prirent la route de Scharding, se retirant sur l'Inn à mesure que nous descendions la rive gauche du Danube.

Le 12 avril, M. de Ravignan, arrivé à Pforzheim, prit la poste pour être plus tôt à Donauworth, laissant le soin à MM. les officiers généraux d'y conduire leurs divisions.

M. de Belle-Isle, toujours à Versailles, se préparait à rejoindre l'armée de Bohême par la route de Francfort, afin de concerter avec l'empereur les opérations de la campagne, et ensuite se rendre à Prague relever M. de Broglie, destiné à commander l'armée de Bavière (1), dont 10 B. devaient être envoyés à celle de Bohême en attendant les 2 B. d'Orléans, ceux de Languedoc, de Foix et de Bauffremont. L'armée de Bohême, en échange, enverrait à celle de Bavière : le régiment de Luxembourg, le B. de Marsay-artillerie, et les 3 E. du régiment de Grammont; 1 régiment de hussards, et quelques compagnies franches, ce qui produirait peu ou point de changement à la force des deux armées, lesquelles, quoique séparées l'une de l'autre, devaient s'aider mutuellement suivant les circonstances.

Les dernières troupes venant de France étaient enfin arrivées, le 7 mai, à Donauworth; 15 B. en furent détachés vers la Bohême sous les ordres de MM. le duc d'Harcourt et de Villemur; le reste de l'infanterie fut réparti sur Straubing et Deggendorf, où M. de Torring s'était avancé avec les Bavarois. Mais M. de Ravignan ne put y arriver, par suite de la consommation des subsistances faite par ces derniers.

L'armée de M. de Belle-Isle était à Wolin, où mourut M. de Polastron au commencement de mai, et M. de Ravignan, malade

(1) On avait créé un état-major pour l'armée de Bohême : M. de Champigny, major-général; M. de Merplex, maréchal des logis de la cavalerie; M. d'Audessan, aide-maréchal des logis; M. Dupas, commandant de l'artillerie; M. d'Invilliers, major; M. Peloux, intendant de l'armée.

à Straubing, remit son commandement à M. d'Harcourt pour marcher vers Passau et s'en emparer.

Il arriva, le 11, à Deggendorf où il reçut ordre de M. de Broglie de ne point aller plus en avant dans la crainte d'un échec. M. d'Harcourt, sur cet ordre envoya seulement un détachement à Winzer pour y relever une compagnie franche de Bavarois et chasser les ennemis des postes d'Hofkirchen et de Grafenau qu'ils occupaient. Pendant ces mouvements, les Autrichiens rentraient dans Munich qu'ils avaient évacué avec le général Bernklau. C'est dans la position qu'il avait alors que M. d'Harcourt apprit l'issue du combat de Sahay et la délivrance de Frauenberg; ses 10 B. et les 5 de M. de Villemur restés à Klattau avaient permis à M. de Broglie de marcher en avant.

Du côté de la Bavière, M. d'Harcourt, campé à Nieder-Altach, en partit le 28 au matin, afin de reconnaître la position des ennemis. M. de Torring, avec lequel il avait concerté cette marche, l'accompagnait. Ils s'avancèrent sans opposition sur le terrain occupé par l'ennemi près du château de Kinickersberg, et quelques-uns de ses corps feignirent de se retirer à l'approche de nos grenadiers. Mais comme il avait placé des troupes dans des bacs à droite et à gauche des nôtres, on se trouva exposé longtemps à leur feu sans pouvoir les approcher. M. d'Harcourt prit le parti de la retraite, qui se fit en assez bon ordre. La trop grande ardeur de M. de Torring nous fit perdre beaucoup de monde dans cette affaire.

« J'arrivai hier (1) au soir, assez tard, d'un détachement avec lequel nous étions allés, M. de Torring et moi, reconnaître le château de Kinickersberg, ce qui n'a pas eu tout le succès que nous désirions, M. de Torring ayant entamé un peu trop chaudement l'affaire avec ses dragons bavarois et m'ayant obligé par là de le soutenir. Je reçus, il y a trois jours, une lettre de S. M. I. qui me pressait d'attaquer le château de Kinickersberg et même d'attaquer M. de Kewenhuller, et, pour cela, de me réunir avec M. de Torring, auquel il avait écrit pareille lettre. Sur cela, je l'ai invité à venir ici pour concerter avec lui ce qu'il y avait à faire pour satisfaire l'empereur et ne rien hasarder de considérable mal à propos et sans

(1) M. d'Harcourt à M. de Breteuil, camp de Nieder-Altach, le 29 mai 1742.

une mûre réflexion. Nous avons donc pris le parti d'aller reconnaître ce château. Pour cet effet, je commandai un gros détachement des Impériaux et des nôtres pour attaquer ce château, si cela était possible. Je fis partir M. de Graville à minuit pour s'emparer du village de Schwanrenkirchen, ce qu'il fit.

« Nous partîmes avec le reste sur les cinq heures du matin, ayant été obligés d'attendre la cavalerie impériale. Lorsque nous eûmes joint M. de Graville, nous prîmes 8 compagnies de grenadiers, et 200 dragons impériaux, la compagnie de Bomberg et 200 cavaliers, et fîmes suivre le reste, commandé par M. d'Herouville et par M. de la Ravoye. Nous trouvâmes un camp de croates, qu'ils venaient d'abandonner ; nous passâmes un grand défilé, après nous en être emparés sans nulle résistance, et trouvâmes un camp d'un autre corps de croates et hussards que nous poussâmes jusque sur une hauteur où M. de Torring les suivit assez vivement avec ses dragons et une compagnie franche de tireurs du pays qu'il avait avec lui. Je commençais à mettre les troupes du roi en bataille, lorsque le feu des ennemis partit avec beaucoup de vivacité. Nous trouvâmes dans ce moment le bois forcé de croates, et découvrîmes le château sur notre flanc, retranché tout autour et crénelé, qui fit un feu terrible sur nos grenadiers et sur la cavalerie, qui en fut si étourdie qu'elle se renversa. Sur-le-champ je rassemblai les grenadiers et les piquets, et je ralliai au premier bois tout ce que je pus ramasser, et donnai le temps au reste de se retirer, à huit piquets près, que M. de Crillon conduisait par la gauche dans le bois, qui ne purent nous joindre, les ennemis ayant couvert toute la plaine et s'étant mis entre nous et lui.

« M. de Talleyrand, qui conduisait les grenadiers, eut beaucoup de peine à les contenir après la retraite de la cavalerie. J'envoyai avertir le reste de venir nous joindre ; mais, ne les voyant pas arriver, je pris le parti de continuer ma retraite. Je fis regarnir le bois par M. de Talleyrand, et nous arrêtâmes les ennemis avec une troupe de cavalerie de tous nos régiments que M. de Puysieulx rassembla. Elle était commandée par M. de Torsac, capitaine dans Broglie, qui a été longtemps page du roi, et qui sut bien la contenir pendant la journée. M. de Puysieulx, qui commande ici la cavalerie, me fut d'un grand secours. M. de Torring contint aussi une troupe de

dragons de Gabrieli; mais ce qui acheva de remettre tout en règle, ce fut 5 compagnies de grenadiers et autant de piquets que M. de Noailles amena, avec lesquels il s'empara d'un village qui se trouvait sur notre chemin et que les ennemis voulaient occuper, et les y en chassa lui-même au milieu du feu, et donnant ses ordres avec un sang-froid admirable. Il les fit charger à la baïonnette, ce qui les obligea de se retirer, et par là il nous donna le temps de repasser le grand défilé; nous nous remîmes en bataille de l'autre côté avec le reste de nos troupes, et nous achevâmes notre retraite.

« M. d'Herouville avait envoyé au camp et fait avancer 6 B., nous croyant plus suivis; je les trouvai à Schwanrenkirchen commandés par M. de Bulkeley. J'étais très inquiet de M. de Crillon; il nous rejoignit le soir, ayant pris son parti, étant coupé par les hussards, de se retirer par la gauche dans les bois, où les ennemis n'osèrent le suivre. Il s'est conduit très sagement et avec beaucoup de courage, et je ne puis trop me louer de MM. de Noailles et de Talleyrand, qui ont acquis toute estime; de même que M. de Puysieulx, qui fut toujours partout et a reçu un coup de fusil, et de M. de Saint-Pern, qui avec son sang-froid et sa présence d'esprit, me fut d'un grand secours.

« Je dois rendre justice aux officiers qu'ils firent ce qu'ils purent pour rassurer les troupes et payèrent de leurs personnes, entre autres M. de Grassin, premier capitaine des grenadiers de Picardie, qui est un officier d'une grande distinction non seulement par son courage, mais aussi par sa capacité. Je m'en suis servi plusieurs fois, et l'ai trouvé toujours joignant beaucoup d'intelligence à beaucoup de bonne volonté, et capable de tout ce qu'on voudrait le charger. Je joins ici un état de ce que nous avons perdu, et regrette fort les officiers, qui étaient des sujets de distinction. Les ennemis n'ont pas laissé de perdre assez de monde; M. de Lillebonne, mon neveu, a été pris en portant un ordre à M. d'Herouville. Ils l'ont mené par les bois au camp de M. de Palfy, où était M. de Kewenhuller. On ne peut rien ajouter à leur politesse pour lui; il me l'a renvoyé ce matin. Quoiqu'il ne me convienne pas de parler de mon neveu avec éloge, je puis vous assurer que j'ai été surpris de l'intelligence avec laquelle il m'a rendu compte de tout ce qu'il a vu dans le camp ennemi. Les ennemis ont

actuellement deux ponts. Ils n'ont point encore reporté leurs troupes dans les camps dont nous les avons chassés. Je ne crois pas qu'ils aient envie de nous attaquer, mais je prends toujours les précautions nécessaires pour les bien recevoir. Dès que l'ingénieur géographe que vous avez envoyé aura levé le plan, je vous l'enverrai. Sans l'obligation où j'ai été d'attendre les troupes impériales, comme je vous l'ai marqué, nous aurions enlevé leur premier camp, ou pour mieux dire leur premier corps, car ils n'ont point de tentes et couchent tous au bivouac, que j'aurais surpris, si j'étais parti à la pointe du jour comme je l'avais ordonné. »

Malgré cette affaire sans résultat, la situation de M. d'Harcourt allait devenir critique; sa position à Nieder-Altach ne pouvait être regardée comme avantageuse que s'il n'avait affaire qu'à Kewenhuller; mais quand le prince Charles, poussant M. de Broglie jusque sur la Beraun, serait maître des cercles de Bohême qui confinent la Bavière et le haut Palatinat, il ne pourrait conserver sa position, étant attaqué de plusieurs côtés. Ses inquiétudes redoublèrent lorsqu'il apprit par M. de Torring que le général Bernklau embarquait sur des radeaux l'infanterie autrichienne à Munich, pour descendre à Landshut et que la cavalerie et les hussards prenaient la même direction.

L'empereur éprouvait les mêmes craintes que lui et envoyait, le 31 mai, ordre d'employer 4 B. français à la garde des rivières du Leck et du Danube, pour assurer nos subsistances par la navigation. Fortifiant ainsi l'armée qui agirait sur le bas Danube contre M. de Kewenhuller, composée de 6 B. impériaux, 4 B. palatins, 22 B. français, 14 E. impériaux, et toute la cavalerie française; 36 E., 32 B. et 50 E., effectif de 24,000 hommes au moins, plus que suffisant pour agir contre le général autrichien, qui, n'ayant que 18,000 hommes, nous permettait d'employer sans aucun risque les 4 B. français qui nous restaient sur les 27, indépendamment de celui d'Ingolstadt, à la garde des rivières, les plaçant, l'un à Kelheim, deux à Neuburg et le quatrième à Rain.

Quant aux 5 B. de la garnison de Linz, ils partent de Donauworth, le 31, pour revenir en France avec M. de Ségur et se rendre à Strasbourg. L'empereur, informé du départ de ces 5 B., envoie ordre à M. le maréchal d'Harcourt de les remplacer par d'autres troupes.

M. du Chayla, resté sur la Naab et la Regen d'après les ordres

de M. d'Harcourt, était parti de Nabburg par Straubing avec les derniers E., arrive à Straubing le 19, le 21 campe à la tête du pont de Deggendorf sous les ordres du maréchal de Torring, joint par 4 B. palatins, pendant que Mentzel abandonne le Lech et se retire sur Munich. Les troupes de M. de Kewenhuller joignent l'armée de Hongrie, un nouveau corps passe le Danube en face d'Osterhofen.

M. d'Harcourt se détermine donc à rester à Nieder-Altach, et continue de faire tous ses efforts pour engager M. de Torring à rester à Plattling, mais seulement tant qu'il n'y sera pas compromis. Malheureusement, il ne trouvait pas dans notre allié tout le bon vouloir désirable, cette lettre (1) en est la preuve; elle montre aussi sa situation embarrassée.

« J'eus l'honneur, Monsieur, lui disait-il, de vous envoyer avant-hier mon frère, le comte d'Harcourt, pour vous exposer ma véritable situation touchant les fourrages. Il est douloureux pour moi que vous vouliez douter encore de la disette où je me trouve à cet égard. Je vous prie donc de commettre quelqu'un pour aller visiter mon magasin de Deggendorf. Je suis trop bon serviteur du roi mon maître et trop zélé pour les intérêts de S. M. I. pour ne pas donner à ses troupes tous les secours qui pourraient dépendre de moi; mais en même temps je ne craindrai point de vous dire que je croirais agir également contre le bien de leur service, si, par l'épuisement de quelques fourrages rassemblés avec tant de peine, je me mettais dans le cas d'être forcé de quitter un camp que vous avez reconnu vous-même être la seule bonne position que je pouvais tenir, et en effet, si j'étais obligé de l'abandonner dans la malheureuse conjoncture où se trouvent nos affaires en Bohême, cet abandon emporterait la perte nécessaire de tout le haut Palatinat, et par conséquent plus de communication avec la Bohême. De plus, cela vous obligerait à quitter votre poste et à vous retirer à Straubing, où vous ne seriez pas encore en sûreté. Les ennemis ne manqueront pas de dévaster tout ce pays comme ils le font d'ici à Passau, pour nous empêcher d'y pouvoir subsister dans la suite lorsqu'il nous sera permis de marcher en avant. Il

(1) M. le duc d'Harcourt à M. le maréchal de Torring, camp de Nieder-Altach, 26 juin 1742.

y a plus, c'est que la position sous Straubing serait sujette à tant de différents inconvénients que je doute que nous puissions la conserver, et nous pourrions être contraints d'en aller chercher une sur le Regen ou la Naab, et peut-être plus loin.

« Toutes ces raisons, Monsieur, sont plus que suffisantes pour vous faire sentir combien il est important de conserver le poste où je suis, qui, par les précautions que j'ai prises et par les ouvrages que j'ai fait faire, est hors de toute insulte tant que l'ennemi ne sera pas renforcé par un corps considérable qui pourrait lui venir de Bohême; mais pour le conserver, Monsieur, il faut que je conserve aussi mes subsistances, et que vous ne vous exposiez point à être attaqué par des forces égales aux vôtres dans le camp où vous êtes, ne convenant nullement dans les circonstances présentes de rien risquer.

« Ce serait de vous, Monsieur, que j'emprunterais des conseils; ainsi je ne vous dirai point d'abandonner présentement et de brûler votre pont de Plattling, ni de venir vous camper, ainsi que nous en étions convenus, au pont de Deggendorf. Je vous prierai seulement de travailler sans relâche à mettre ce camp à la tête du pont de Deggendorf en état de défense, et de le venir occuper aussitôt. Vous sentirez de reste, Monsieur, que dans cette position nous sommes mutuellement en état de nous secourir, et que dans celle où vous êtes à présent nous ne le pouvons faire sans courir le risque de prendre pour vraies les manœuvres de M. de Kewenhuller qui, par ses marches et contremarches, ne cherche qu'à nous tromper.

« Je ne regarderai point la perte du pont de Plattling, lorsque vous serez obligé de le brûler, comme bien considérable, pouvant être aisément réparée dès que nous serons en état de prendre le ton de l'offensive. Je reviens encore une fois à l'article des fourrages; vous savez combien la partie de pays que j'occupe est étroite et couverte de bois : en coupant l'herbe et les grains, je n'en aurais pas pour huit jours, en y joignant même le secours de la pâture. Vous n'êtes pas dans le même cas. Vous avez devant vous, sur vos flancs et sur vos derrières, une plaine immense et abondante. Je sens qu'il est cruel de fourrager son propre pays, et je déplore plus que personne le malheur de celui-ci; mais il est des temps où il faut savoir céder à de si tristes circonstances. Je ne vous fais cette observation que parce que vous avez

dit à M. d'Harcourt que, dès que les fourrages au sec nous manqueront, vous serez le premier à m'engager à ne point ménager le pays; mais cela pourra être bon pour vous, et ne le sera pas pour moi, car je ne trouverai plus de fourrages à portée, et je ne m'exposerai pas ni à passer le pont de Deggendorf pour en aller chercher, ni à courir au loin pour laisser mon camp dégarni : d'où je finirai par conclure, Monsieur, que, jusqu'à ce que j'aie des subsistances assurées pour dix ou douze jours, il me sera impossible de vous aider. Je laisserai les 10 E. qui sont sous les ordres de M. du Chayla camper où ils sont. Cela vous en fera 33, avec les 20 que vous avez déjà et les 3 palatins. Vous avez outre cela 12 B. Il me paraît bien difficile qu'avec ce corps M. de Kewenhuller ose vous attaquer aussitôt que vous aurez pris le parti de venir vous placer à la tête du pont de Deggendorf, parce que dans cette position vous aurez votre gauche à l'Isar, votre droite au Danube, et que vous serez couvert sur votre front d'un marais, et qu'il n'y aura qu'un assez médiocre espace de terrain par où l'on pourra venir à vous, ce qui, ne pouvant se faire en un moment, me donnera toujours le temps de vous faire passer toutes les troupes dont vous pourrez avoir besoin. Voilà, Monsieur, tout ce que mes faibles lumières, que je soumettrai toujours aux vôtres, m'ont suggéré. Je vous prie de me dire ce que vous en pensez, et, si je ne m'étais pas assez clairement expliqué, je vous prierais de me donner un rendez-vous à notre camp de cavalerie sous Deggendorf. S'il m'était permis de pouvoir m'éloigner d'ici, j'aurais l'honneur de vous aller voir jusqu'à Plattling, mais je crois que dans les circonstances présentes je ne le puis faire avec prudence. »

Le 29 juin, Cham est occupé par nos troupes, et M. de Broglie ordonne, le 30, à M. d'Harcourt d'envoyer à Ingolstadt M. de Graville pour commander cette place, renforcée de 2 B. de milice.

On voit quelles entraves les Bavarois apportaient à notre action. Heureusement le mois de juillet se passa sans attaques. Les 12,000 hommes campés à Nieder-Altach et à Hengersberg, au confluent de l'Isar et du Danube, tenaient en échec l'armée de Kewenhuller, 15 à 20,000 hommes.

Le 4 juillet, M. de Kewenhuller essaya de couper la communication de notre camp avec celui des Bavarois et le corps de cava-

lerie campé sous Deggendorf, qui renfermait nos magasins : il fut repoussé ; mais, pour éviter une nouvelle attaque, 5 B. bavarois vinrent camper entre leur camp et Deggendorf, et 4 B. palatins entre la même place et le camp de Nieder-Altach. Les Hessois se placèrent à Bogen pour se joindre ensuite aux troupes de M. de Torring.

Le 7 au matin, les ennemis se portent encore sur la droite de notre camp, poussent nos gardes et brûlent quelques maisons dans différents villages, tandis que des croates attaquaient faiblement, et sans réussite, le château de Winzer avec du canon et de la mousqueterie. M. de Grassin, détaché du côté de la Bohême par M. d'Harcourt, dégage le château de Winterberg bloqué depuis quelques jours, en ramène la garnison, les effets du roi, fort exposés, et deux détachements. Les jours suivants, M. d'Harcourt prépare sa retraite, rappelle à Nieder-Altach M. du Chayla, laissant au camp près de Deggendorf M. de Langeron avec les 10 E., se fortifie solidement dans Nieder-Altach, en détachant M. Bruslard pour reconnaître les routes de l'autre côté du Danube, où l'armée pouvait se porter.

La restitution que le comte de Saxe avait sollicitée lui étant accordée, il prolonge son séjour en Russie, retenu par l'espoir d'obtenir la reconnaissance éventuelle de ses droits sur la souveraineté de Courlande. Mais la politique de la Russie, qui consistait à s'inféoder la Courlande, ne devait pas s'accommoder d'un candidat qu'elle eût difficilement assoupli à ses vues. Élisabeth ne put donc se prêter aux desseins du comte de Saxe. Il quitte Moscou au mois de juillet, arrive le 23 du même mois à Dresde, où il trouve ses lettres de service pour l'armée de Bavière, transmises par M. Des-Alleurs (1), ministre du roi. A la fin de juillet, il était au camp de Nieder-Altach.

On voit les positions des armées, le duc d'Harcourt à Nieder-Altach, le maréchal de Torring à Plattling, M. de Kewenhuller à Pilsting, M. de Bernklau sur le haut Isar, quand par une lettre du

(1) Des-Alleurs, un des familiers les plus actifs du prince de Conti, avait épousé la fille du palatin polonais Lubomirski, qui par ses relations lui facilita sa position diplomatique à Dresde. Appelé au poste d'ambassadeur à Constantinople le 17 février 1743, il y mourut le 12 janvier 1755, ne laissant aucune fortune. Sa veuve fut obligée de demander au roi un secours pour en revenir (livre rouge).

1er août, de M. de Breteuil, M. d'Harcourt reçut l'ordre de remettre les troupes françaises en Bavière à M. de Saxe, comme au plus ancien lieutenant général destiné depuis longtemps à ce poste, et le 6 il entrait en fonctions.

Les choses en étaient venues à ce point, par nos fautes, par l'abandon des Prussiens et des Saxons, par le peu de secours des Bavarois, que notre armée de Bohême avait passé de l'offensive à la défensive. Elle était bloquée à Prague, et si étroitement qu'il fallait avant tout songer à la secourir, si l'on voulait rétablir nos affaires. Versailles pensa alors à l'armée de Westphalie qui venait de passer dans l'inaction l'hiver de 1741-1742, campée entre Munster, Osnabrück, Paderborn, Bruggen et Kaysersworth. Seulement les malheurs de l'armée de Bohême, la défection du roi de Prusse, le débarquement des Anglais aux Pays-Bas, avaient fait prendre la détermination de la rappeler sur la rive gauche du Rhin, et elle revint camper aux environs de Neuss à la fin de juillet 1742. Enfin, le 9 août, M. de Maillebois fait partir la première division de son armée et donne des ordres pour la marche des trois autres, toutes devant le suivre à deux jours de distance, tandis que M. le comte de Saxe, arrivé le 5 au camp de Nieder-Altach, continue les dispositions de M. d'Harcourt, son prédécesseur, pour marcher au-devant du secours et joindre M. le maréchal de Maillebois dès son arrivée dans le haut Palatinat. Voici son impression sur la situation :

« J'ai visité (1) notre camp, il est assez bon, mais nous ne pouvons aller aux ennemis; outre les difficultés que la situation produit, ils se sont retranchés jusqu'aux dents et se retranchent tous les jours. Notre retraite sur le pont de Deggendorf ne vaut absolument rien : il y a deux lieues par des défilés continuels en côtoyant le Danube, lesquels sont commandés de toutes parts, et je crains que les ennemis, ayant bien assuré les avenues de leur pont et de leur camp, ne viennent me faire des algarades sur mes derrières. J'ai considéré tout cela, et j'ai été chercher un autre camp que j'ai trouvé tout auprès de Deggendorf; je mets par là à couvert la tête de mon pont, je me rapproche des Impériaux, et le camp est sûr et bon. J'appuie ma droite au Danube, au-dessus du pont, et cet endroit est

(1) M. le comte de Saxe à M. de Breteuil, camp de Nieder-Altach, 13 août 1742.

inattaquable; la gauche est appuyée à des ravins, Deggendorf derrière moi avec deux défilés devant moi par où il faut qu'ils viennent, supposé qu'ils en fussent tentés, ce que je ne crois pas, car une grande armée n'oserait m'attaquer dans cette position; outre cela, il faudrait toujours revenir à cette position, supposant une marche soit de ce côté-ci du Danube ou de l'autre, de quoi je conviendrai avec M. de Seckendorf quand il sera arrivé, et comme il faut du temps et des précautions, soit que les Impériaux passent de mon côté, soit que je passe du leur, il faut que je prenne poste quelques jours avant notre marche, d'autant plus que la contenance en paraîtra plus assurée que si l'on se dérobait, ce qui ne peut jamais se faire sans précipitation et sans confusion; ce n'est pas une chose aisée que de passer une rivière dans un pays aussi bizarre que l'est celui-ci, devant l'espèce de gens à qui j'ai affaire; ce ne sont que défilés, sentiers de chèvres et ils ont une multitude de miquelets qu'ils soutiennent avec des troupes réglées. Toutes ces choses considérées, je changerai de camp dans quatre à cinq jours, et me mettrai à portée de notre pont pour le couvrir.

« *P. S.* Je voudrais bien aussi que M. de Seckendorf (1) fût arrivé. Il y a mille choses à concerter pour la marche et par où l'on veut la faire; les ennemis ont reçu un renfort de Bohême hier, au dire des déserteurs. »

En même temps M. d'Estrées écrivait d'Egra, le 14 août, à M. Duvaucy son sentiment pour débloquer Prague :

« J'avais déjà reçu le 7 au soir, par M. Des-Alleurs, avis de ce qui est projeté. Le 8, je reçus une lettre de M. de Maillebois par laquelle il me demandait plusieurs éclaircissements que je lui ai envoyés le 9, pour qu'il les reçoive à Francfort le 15, où il me mande de lui adresser ma réponse. J'envoie aujourd'hui à M. de Breteuil copie de ce que j'ai mandé à ce maréchal pour servir de réponse préliminaire à la lettre du ministre en date du 31 juillet. Je serais encore dans l'incertitude si la copie de celle que vous écrivez à M. de Belombre ne m'apprenait que l'armée du Danube doit faire un mouvement; cela suppose que l'on n'en doit pas attendre des Saxons,

(1) Seckendorf, qui avait quitté le service d'Autriche pour passer à celui de l'empereur Charles VII, avait été nommé général en chef des troupes bavaroises. (*Histoire de la maison d'Autriche.*)

ce que l'on aurait pu espérer de plus avantageux; car, si la jonction par le cercle de Saaz est la plus longue, je la crois moins difficile, supposant que l'on pût faire à l'avenir remonter des subsistances le long de l'Elbe, après s'être emparé préalablement de Leitmeritz.

« Il faut faire le point de jonction en Bohême et on ôtera à M. de Kewenhuller tout moyen d'arriver à temps pour joindre M. le prince Charles; mais en ce cas la marche de M. d'Harcourt vers Ratisbonne est de tous points inutile, en ce qu'il donnerait aux Autrichiens non seulement le temps de marcher, mais même d'arriver avant nous proche de Prague ou de se porter aux montagnes pour nous en disputer les passages: je m'en remets sur cela au projet que j'enverrai sous trois jours à M. de Breteuil et qui en substance est une réunion sur Pilsen. Ce projet n'a que deux inconvénients, c'est qu'il laisse les derrières bien à découvert, et par conséquent nos subsistances fort en l'air ; le deuxième, c'est qu'en arrivant proche de l'ennemi, il faut passer la Beraun : quoique guéable en bien des endroits, et nommément à Beraun, c'est une rivière assez large. Je pense cependant que si l'ennemi vient en disputer le passage, il s'affaiblit à Prague de façon que le siège ou le blocus en sera levé : ainsi j'espère que nous aurons le temps d'arriver pour sauver l'armée, mais il n'est pas sûr que ce soit assez à temps pour empêcher la cavalerie d'y mourir de faim.

« Pour en revenir au sujet de votre lettre, elle a pour objet l'approvisionnement d'Egra de préférence à tout. J'approuve cette façon de penser, car, laissant M. de Kewenhuller derrière vous, vos convois seront alors extrêmement difficiles à passer. La moisson étant faite ou prête à se faire, il n'y a nul soin à présent à prendre pour la subsistance des chevaux de l'armée, excepté dans le Palatinat, si on ne veut pas achever de le ruiner.

« Les convois qui viennent d'Amberg à Egra passent à Grafenwohr, à Kemnat, à Ebnath, à Arzberg, pays de Bayreuth, à Egra.

« Jusqu'à présent ils sont arrivés ici le quatrième jour. Les chemins sont montueux; il en faudra six avec les caissons.

« Pour travailler d'une façon solide, il faudrait avoir l'état des subsistances de M. de Maillebois, celui de l'armée du duc d'Harcourt; celui des troupes que j'ai ici et de ce qui suivra de Nuremberg. Peut-être pourra-t-on tirer quelques secours du pays,

mais cela est bien incertain pour un aussi gros corps réuni ; ce qui est sûr, c'est que, proche la Beraun, l'ennemi ne doit pas non plus être à son aise et que peut-être n'attendra-t-il pas d'y être resserré.

« Je compte que, d'Amberg marchant droit à Prague, il faut pour aller jusqu'à Beraun vingt jours, sur quoi j'en mets trois pour prendre Pilsen, si les ennemis laissent du monde dedans, mais j'en doute. Ainsi il faut avoir en pain biscuité et en biscuit pour vingt-quatre jours de vivres pour donner le temps de faire des fours et de cuire les farines que l'on aura fait suivre, et à vue de pays je vois qu'il faudra 80,000 rations par jour, si l'armée impériale suit. »

La réponse du cabinet de Versailles fut l'instruction suivante du roi à M. de Maillebois :

« L'objet de S. M., en se déterminant à cette marche, a été de dégager l'armée qui se trouve actuellement bloquée sous Prague; ainsi le maréchal de Maillebois doit prendre les mesures les plus promptes et les plus sûres pour y parvenir, et assurer cette opération par des forces supérieures. S. M. donne ses ordres au comte de Saxe d'aller joindre le maréchal de Maillebois avec le corps de troupes qu'il commande sur le Danube.

« Entre les différents moyens proposés à S. M., le premier a été de faire cette jonction à Wernberg et de partir de là pour Egra. Le comte de Saxe, de Deggendorf, marcherait à Cham et de Cham à Wernberg, situé sur la route que doit tenir le maréchal de Maillebois. En cas que cette route de Cham à Wernberg se trouvât impraticable, soit par les précautions que l'ennemi aurait prises de faire couper les chemins ou par les postes qu'il aurait fait occuper, le comte de Saxe pourrait diriger sa marche sur Kelheim et se couvrir de la Naab pour arriver à Amberg où la jonction se ferait, au lieu de la faire à Wernberg; mais cette dernière route serait plus longue que la première de 27 lieues et consommerait huit jours au moins de plus que la première. L'armée arrivée à Egra, elle continuerait sa marche par les cercles de Saaz et de Rakonitz, laissant l'Eger sur sa gauche et couvrant ses convois et bagages, qui marcheraient, à même hauteur de l'armée, à la gauche de la rivière. Suivant les connaissances qu'on a prises jusqu'ici de la nature du pays situé à cette gauche, il est si coupé de montagnes et de défilés qu'on ne croit pas

praticable d'y porter l'armée. D'ailleurs, si elle s'y engageait, elle serait obligée de repasser l'Eger pour arriver sur Prague; ce qui serait sujet à bien des inconvénients en présence de l'ennemi. Supposant M. de Maillebois arrivé à portée du prince Charles, ce dernier ou marchera au-devant de l'armée de secours pour la combattre, ou restera dans ses postes. Dans le premier cas, M. de Broglie pourrait trouver le moyen de se dégager, et dans le second d'harceler l'ennemi par les derrières, autant qu'il le pourrait, dénué de cavalerie, pendant que M. de Maillebois l'attaquerait de front.

« Le second projet est d'établir le point de jonction à Pilsen et de concerter les marches du maréchal de Maillebois et du comte de Saxe de manière qu'ils y arrivent en même temps. Le comte de Saxe, partant de Deggendorf, s'y porterait par Cham, Furth, Tauss et Staab, dans une route de 36 lieues. Des deux routes que le maréchal de Maillebois pourrait prendre, l'une, passant par Waidhausen, est d'environ 28 lieues, l'autre, passant par Waldmunchen, est de 33.

« Les avantages de ce projet sont : 1° qu'il abrégerait de quinze jours la marche que l'armée aurait à faire si elle se portait sur Egra ; 2° que le comte de Saxe étant plus à portée que l'ennemi d'occuper les chemins de Cham et Furth, le comte de Kewenhuller ne pourrait joindre l'armée du prince Charles qu'en passant à Grafenau et côtoyant la Moldaw, ce qui donnerait le temps à M. de Maillebois de le prévenir ; 3° qu'il y a lieu de présumer que dès que l'armée sera arrivée à Pilsen, le prince Charles ou se dépostera des environs de Prague pour venir la combattre, ou se retirera de l'autre côté de la Moldaw. Dans l'un ou l'autre cas, M. de Broglie aurait la liberté de gagner Egra en se couvrant de l'Eger. Le point qui a paru le plus essentiel à S. M. est de savoir à l'avance si les ennemis n'auront pas rompu les communications et fortifié les défilés qui se trouvent sur le chemin de Cham et de Furth, et si le comte de Saxe pourra se porter par cette route sur Pilsen avant que M. de Kewenhuller puisse y arriver.

« Supposé que cette route se trouvât impraticable et que rien ne s'opposât à celle que tiendrait le maréchal de Maillebois, le comte de Saxe en ce cas irait le joindre à Amberg ou Wernberg pour marcher sur Pilsen. S. M. ne peut s'en remettre qu'aux lumières

et à l'expérience du maréchal de Maillebois. Arrivé à Amberg, il est indispensable qu'il se mette en relation continuelle avec le comte de Saxe et qu'il lui donne les instructions qu'il jugera convenable.

« 1° Si, contre toute apparence, l'armée bloquée sous Prague recevait un échec considérable, ou était forcée de capituler avant l'arrivée du secours, l'intention de S. M. est en ce cas que toutes ses troupes se retirent sur le Rhin. Le maréchal de Maillebois pourra diriger sa marche par la Franconie sur Spire, à moins que le comte de Saxe ne fût suivi dans sa retraite par le comte de Kewenhuller; auquel cas, le maréchal de Maillebois se repliera sur le Danube, pour continuer la retraite avec le comte de Saxe, en retirant les garnisons, les munitions et les effets qui sont à Straubing, Ingolstadt et autres villes et postes occupés sur le fleuve.

« 2° Si le prince Charles, quittant le blocus de Prague, marchait au-devant de M. de Maillebois et que le maréchal se crût assez de supériorité, S. M. trouvera bon qu'il l'attaque, et elle se repose sur lui des mesures à prendre pour en assurer le succès. Comme la supériorité ne peut être supposée qu'après la jonction du comte de Saxe, s'il arrivait que le prince Charles s'avançât sur Pilsen avant cette jonction, M. de Maillebois ne hasardera rien séparément et se portera de manière à attendre en sûreté le comte de Saxe, auquel il facilitera les moyens de le joindre.

« 3° Quelque peu d'apparence qu'il y ait que le prince Charles diminue son armée pour fortifier le corps du comte de Kewenhuller, si cependant il détachait un corps considérable pour mettre ce général en état d'attaquer le comte de Saxe, l'armée ennemie étant alors affaiblie du corps qui en aurait été détaché, ce corps pourait être tel que M. de Maillebois, renforcé de ce qu'il aurait pu tirer de Nuremberg et d'Egra, se trouverait peut-être seul en état d'en imposer au prince Charles et l'obliger à se déposter; mais on ne fait cette supposition que pour ne rien laisser d'imprévu. Enfin, en supposant que les choses restent au même état où elles sont actuellement, la première attention de M. de Maillebois doit être de régler sa marche et ses campements de Francfort à Amberg, d'où il pourra marcher également ou sur Pilsen ou sur Egra. Il informera d'avance le comte de Saxe du jour de son arrivée à Amberg et lui prescrira l'ordre de la marche qu'il aura à faire

jour par jour pour qu'il arrive à point nommé au lieu fixé pour la jonction : le comte de Saxe a ordre de se conformer exactement à ceux qu'il lui enverra.

« S. M. veut que, dans le cas où les troupes impériales, en tout ou en partie, viendraient joindre M. de Maillebois suivant les ordres qu'elles en auraient reçus de l'empereur, elles campent séparément et sans être, sous quelque prétexte que ce soit, mêlées avec celles du roi, son intention étant que toutes ses troupes réunies ne deviennent qu'un seul corps et ne fassent qu'une seule armée aux ordres du maréchal de Maillebois. »

Le comte de Saxe se prépare donc à effectuer sa jonction avec le maréchal de Maillebois.

Le 10, informé que les ennemis, le colonel Trenck à leur tête, assiégeaient le château d'Haus, où commandait M. d'Armeville, sous le prétexte d'un fourrage du côté de Dittling, dirige secrètement des troupes en deux divisions, et le château d'Haus fut évacué.

Le 11, il envoie M. de la Ravoye mettre le camp de Furth et les équipages de l'armée de Bohême à couvert des hussards ennemis. Ayant reconnu, les jours suivants, une position plus avantageuse près de Deggendorf, il y fait entrer des renforts, charge M. d'Estrées d'envoyer 4 ou 5 B. de milice d'Egra à Amberg, et confère avec M. de Torring pour laisser 3,000 hommes dans Straubing, 3,000 à Ingolstadt, 2,000 à Neuburg, 1,000 à Kelheim, et autant à Donauworth, afin de couvrir ces places pendant qu'on marcherait au secours de Prague, dont le siège se poussait avec activité. Les ennemis en Bavière couchaient au bivouac depuis trois jours, dans la crainte d'être attaqués. A la nouvelle qu'un changement de camp était notre seul objet, ils passent en deçà du Danube.

Le 18, M. le comte de Saxe donne aussitôt l'ordre aux troupes de se tenir prêtes à partir à minuit. Il marche, en vue de canons en batterie qui firent feu à son approche; et, à 8 heures du matin, il entrait dans le camp de Deggendorf. Il construit de suite un second pont de bateaux sur le Danube pour communiquer avec l'armée de M. de Torring, campé à Plattling, à la tête de 10 E.

Le 23, M. de Seckendorf, qui venait de relever le maréchal de Torring, a une conférence avec le comte de Saxe. Ils s'entendent pour la sûreté des places de la Bavière pendant qu'ils marcheront

en Bohême, plutôt que de hasarder une bataille avec le général Kewenhuller, qui chaque jour recevait des renforts.

Le 24, M. de Breteuil écrit pour la défense d'Ingolstadt; il recommande au comte de Saxe d'attendre les ordres de M. de Maillebois avant de décider son départ, de prendre toutes les dispositions nécessaires pour tromper ou contenir l'ennemi occupant alors le camp de Nieder-Altach. Pendant ces préparatifs pour l'arrivée des troupes dans le haut Palatinat, il parut tout à coup un corps de dragons et hussards ennemis, avant-garde du prince Lobkowitz, détaché de l'armée du grand-duc pour retarder la marche de nos troupes et le mouvement de nos convois.

Le 28 août, cette cavalerie couchait, près d'Amberg, où M. de la Ravoye avait heureusement reçu 4 B. d'Egra, que les ennemis n'osèrent attaquer; le lendemain, ils se répandirent du côté de Sulzbach et de Nuremberg. Le comte de Saxe se tenait prêt à partir au premier moment, mais la difficulté était grande pour les transports et pour ravitailler Egra; on peut en croire M. d'Estrées, qui connaissait bien la nature du pays et ne dissimulait pas dans ses lettres qu'il y aurait des obstacles très grands à vaincre, ce dont on les chargeait, lui et le duc d'Harcourt.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les troupes du comte de Saxe passèrent le Danube, et M. de Kewenhuller occupa de suite Deggendorf, abandonnant l'Isar.

Nos troupes marchèrent sur trois colonnes, dont deux pour les troupes et une composée des équipages.

L'armée bavaroise et française campe, le 6 au soir, derrière le ruisseau d'Aiterach, à Aitherofen, le jour suivant à Schonach, sur le Gross-Laber; le 10, près du pont de Donaustauf, gardé par les régiments de Duras et la Marck; passe le Danube le 11 et campe à Stadt-am-Hof. En effet, M. de Maillebois, qui était le 3 à Bieberehren, devait être à Furth près de Nuremberg le 8, avec son armée, et l'on allait au-devant de lui. Il allait d'ailleurs recevoir les instructions que M. de Breteuil lui envoyait de Versailles le 11 septembre. Elles étaient ainsi conçues :

« Par tout ce que j'apprends, M., j'ai lieu d'espérer que l'incursion des hussards en Franconie ne retardera pas votre jonction avec M. le comte de Saxe, et qu'ainsi vous vous trouverez réunis sous Amberg. Les différents partis à prendre pour secourir Prague

vous sont connus, et, avec les éclaircissements que vous avez reçus de MM. de Saxe et d'Estrées, je suis persuadé que vous serez en état de choisir le meilleur. Dès que vous serez à portée d'avoir des nouvelles de M. de Broglie, et de lui faire passer des vôtres, vous ne devez pas perdre un moment pour concerter avec lui les opérations relatives à la situation où vous vous trouverez l'un et l'autre, et en attendant vous devez éviter de commettre l'honneur des armes du roi, en n'engageant point d'affaire dont le succès pourrait être douteux.

« Si, lors de votre arrivée sur la frontière de Bohême, le prince Charles, n'osant plus se flatter de prendre Prague, était réduit à se retirer sur la haute Moldaw, votre jonction avec M. de Broglie ne pouvant plus être traversée, vous vous concerterez avec lui pour ramener toutes les troupes du roi en France.

M. de Maillebois, arrivé à Amberg le 13 septembre, opérait sa jonction avec l'armée de Bavière; sa seconde division ne le rejoignit que le 15, et la troisième le 17; et, à la date du 14, il prenait le commandement de l'armée. Les troupes de l'empereur partirent le 13 pour Kelheim, celles de France passèrent la Regen à Regenstauf, se rendirent par Burglengenfeld à Schwandorf, où elles arrivent le 15. Leur jonction devait avoir lieu à Nabburg; elle ne fut faite que le 18 à Vohenstraus, par la gendarmerie et les brigades d'infanterie de Poitou et de Montmorin. Bien que lentement exécuté, ce mouvement eut un résultat immédiat, et le 12, à 7 heures du soir, les assiégés de Prague comprirent, au mouvement de voitures et de troupes et à la cessation du feu, que l'ennemi était obligé de faire face à l'armée de secours. En effet, le 17 septembre, le prince Charles arrêtait à Roshaupt l'avant-garde de M. de Maillebois, commandée par MM. Walincourt et de Putanges, qui venaient l'un de Waidhausen et l'autre de Wernberg. Le maréchal avait campé lui-même la veille à Hirschau venant d'Amberg, et ces messieurs à Treswitz, ce qui avait motivé le départ de M. de Kewenhuller par Cham et Furth. Notre avant-garde dut se replier devant les 30,000 hommes du prince Charles, qui arriva ainsi à Pilsen, le lendemain 18 à Wohentrauss, et le surlendemain 19 à Waidhausen.

Il fallait renoncer à arriver avant l'ennemi à Pilsen. Le 20, il est vrai, M. d'Harcourt s'était emparé de Plan avec M. d'Armentières, venu d'Egra; mais, le 21, il est obligé de se retirer au camp

de Prommenhof. Devant cette résistance, M. de Maillebois commençait à trouver l'entreprise difficile et s'en ouvrait, le 21 septembre, à M. de Breteuil. Il connaissait tous les plans de Versailles; mais, malgré son obligeance à le mettre au courant, M. d'Estrées n'avait pu lui donner le moyen de sortir d'une situation très critique, que M. de Saxe aurait améliorée en restant quatre jours de plus à Deggendorf pour arrêter M. de Kewenhuller qui, filant par Cham et Waldmunchen, occupait les gorges avec ses croates. Au passage du Rosshaupt, on s'est heurté à des troupes retranchées derrière des abatis d'arbres, et, pour éviter sur ce point, qu'il a reconnu lui-même, une action d'infanterie qui lui a semblé hasardée, il fait filer le comte de Saxe droit sur la gorge de Mahring qui tombe sur Plan, espérant qu'il prendra poste au débouché et que de là on pourra gagner Plan et Theusing avant d'avoir combattu. Car il était évident que si le prince Charles cherchait à engager le combat, il aurait tout pour lui, s'il le gagnait, et, s'il le perdait, il n'aurait qu'à se retirer sur Budweiss, sachant bien qu'on ne l'y poursuivrait pas, puisqu'il était connu qu'on n'avait d'autre but que de rentrer en France. M. de Breteuil voit donc que la marche sur Prague est bien difficile à cause de la nature du terrain, de la masse de chariots qu'il faut mener avec soi pour subsister et de l'impossibilité où l'on sera de remplacer les vivres manquants.

M. de Maillebois, gêné par les subsistances, n'avait pas grande confiance dans l'expédition qu'il tentait. Cependant il cherchait à pénétrer en Bohême par la gorge de Bischof-Treinitz et faisait partir de Vohenstraus, le 20 septembre, le comte de Saxe pour qu'il s'emparât de la gorge de Prommenhof. Devant la résistance de l'ennemi, le 22 septembre, le maréchal se replie sur Floch, M. de Balincourt faisant l'arrière-garde. Le 23, il se rend de sa personne à Prommenhof pendant que sa division est à Tirschenreuth. Le 24, il est à Mahring, et, le 25, une partie de l'armée arrive à Prommenhof, où elle est entièrement rassemblée le 27, sa gauche appuyée à Neudorf.

Le prince Charles, près de Plan, avec une partie de son armée, jette deux ponts pendant la nuit et opère sa jonction avec l'armée de Kewenhuller. Son infanterie se porte entre Plan, Ober-Godrisch sur la Schlada, et les marais et étangs de Gramling, traversés par la Wanscha; ils y restent jusqu'au 27.

Voyant l'inutilité de sa tentative, M. de Maillebois prend le parti de séjourner à Prommenhof dans l'espoir que, sa présence attirant les ennemis de son côté, M. de Broglie et de Belle-Isle pourront se ravitailler et venir au-devant de lui jusqu'à Saaz.

Au 1er octobre, les Autrichiens ayant replié leurs lignes, on pouvait croire à une retraite, quand, le 2, sous la protection de deux corps de cavalerie, ils attaquèrent M. de Maillebois, qui, ne voulant pas engager un combat, ordonna à M. d'Argouges de se replier sur l'armée. Ne pouvant plus subsister à Prommenhof, ou pénétrer par cette gorge en face de l'armée du grand-duc, il se décide à revenir sur Egra.

A la date du 3, il écrivait à Prague que, toujours en présence des ennemis qui lui barraient les débouchés du côté de Plan, il n'avait point ordre de les attaquer (1), et qu'il lui était impossible de pénétrer plus avant par cette route; qu'ainsi il avait résolu de prendre, le 5, la route d'Egra, où il comptait arriver le 7, et partir le 9 pour se rendre le 15 à Kaaden et Saaz en suivant la rive gauche de l'Eger, si les ennemis ne s'y opposaient point. Il priait M. de Broglie de s'avancer de ce côté avec l'armée de Prague, et de faire tout son possible pour favoriser leur jonction. L'armée se met en marche par sa gauche le 6 au soir, précédée par la réserve.

Elle campe, le 7, sous Egra. Le comte de Saxe, avec un corps composé des régiments d'infanterie de la Couronne, Duras, Saxe, de la Marck et de ceux de cavalerie Beaucaire, de Noailles, plus quelques détachements infanterie et cavalerie arrivant de Kelheim, est chargé de l'arrière-garde.

Le 9, l'armée passa l'Eger et s'établit la droite à Liebitsch, la gauche vers Katzengrum, le quartier général à Liebitsch; le 10, à Rauhan-Kulm, près de Maria-Kulm; le 11, à Falkenau sur trois lignes, la droite au ruisseau de la Zwotta, les autres le long de l'Eger; le 12, à Elbogen sur deux lignes, la droite à un bois en avant de Bergerhausen, la gauche à Grembs, et le 13 à Fischeren près Carlsbad, derrière le petit ruisseau de Rohlau, la droite à Fischeren, la gauche à Alt-Rohlau. La difficulté du pays coupé et

(1) « Si l'on avait donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohême aurait pu changer; mais, de Versailles, le cardinal le menait à la lisière. »

(Frédéric II, *Histoire de mon temps.*)

montueux qu'on traversa, depuis Egra jusqu'à Fischeren, ne permit d'avancer que sur deux colonnes. Nous suivions l'Eger, et l'ennemi-marchait parallèlement à même hauteur. Son projet était de gagner Saaz avant nous et de masquer les défilés de l'Eger; cependant nous espérions arriver à Kaaden malgré les désordres occasionnés par les mauvais chemins, le manque de subsistances et la fatigue extrême des troupes : malheureusement nous ne pûmes gagner l'ennemi de vitesse; toutes les difficultés s'accumulaient pour arrêter l'élan de nos troupes, le découragement gagna chefs et soldats, de sorte que, le 17 septembre, à Fischeren, M. de Maillebois, pour ne pas prendre seul la responsabilité d'une retraite, assembla un conseil de guerre. On s'y décida à abandonner la marche en avant, faute de subsistances. Le comte de Saxe, si ardent d'ordinaire, opina pour la retraite. On poussa jusqu'à Klosterlé et Kaaden. N'eût-il pas mieux valu alors laisser l'Eger sur la droite et gagner Leitmeritz, où M. de Broglie avait des troupes attendant, vainement le secours promis?

L'armée pensait continuer la route qu'elle suivait, quand le maréchal, instruit de la difficulté d'y mener des caissons de vivres et craignant de manquer de subsistances dans ce pays de montagnes, informé du reste que le grand-duc, établi en forces dans le cercle de Saaz, couperait sa communication avec Leitmeritz et Egra, donna l'ordre de se replier dans la nuit du 16 au 17. Tout contribuait à accélérer cette marche en arrière, et les nouvelles que M. de Maillebois reçut en arrivant à Neustadt, de l'activité avec laquelle les Autrichiens portaient leurs troupes sur le Danube, ne lui permirent pas d'y rester longtemps; le 28, il campe à Au sur la Naab, sa gauche sur Pischldorf; le 29, à Nabburg; M. de Balincourt ne se mit en route que le lendemain avec le reste des troupes : on était arrivé à Schwandorf; le comte de Saxe suivait, le 31, à Pfreimf.

Depuis quinze jours, les troupes ne recevaient que les 2/3 de la ration et le pays ne fournissait plus aucune ressource ni à l'officier ni au soldat, malgré les prix exagérés; les chevaux excédés de fatigue, il leur fallait un repos absolu. On abandonnait donc les défenseurs de Prague à leurs propres ressources, et cela sans esprit de retour. M. de Maillebois ne voulait, ne pouvait plus rien tenter; à peine lui semble-t-il possible de s'établir en quartiers d'hiver : il

suffit d'ailleurs, pour voir quelle était la situation, d'en lire le triste et complet résumé dans la lettre suivante (1).

« J'ai reçu, le 31 octobre, à Nabburg votre lettre de Versailles du 25 du même mois, où je vois vos craintes sur le sort futur de Prague que vous ne croyez pas ravitailler. Je vois par le 2e article les intentions du roi sur la destinée de cette armée qu'elle a résolu de faire passer l'hiver dans cette partie de l'Empire, soit en prenant des quartiers en Bohême ou en Bavière, et le long de la Naab dans le haut Palatinat.

« Par le 3e, vous entrez dans le détail des moyens pour me conformer aux intentions du roi, dont le premier et le plus prompt aurait été de rentrer en Bohême, après avoir séjourné sous Egra ou dans le haut Palatinat; le second serait, en supposant que nous n'aurions point les ressources nécessaires pour prendre ce parti de vigueur, de laisser un corps de cavalerie avec un d'infanterie aux environs d'Egra, après y avoir séjourné quelque temps, et de faire cantonner entre cette ville et Amberg un corps de troupes qui pût être à couvert des entreprises de l'ennemi et lui faire croire en même temps que l'on a toujours le dessein de rentrer en Bohême, et que par cette position, la droite de l'armée s'approchant de M. de Seckendorf, l'ennemi serait obligé de se porter sur le Danube, ce qui ferait une diversion dont l'armée de Prague pourrait profiter.

« Par le 4e, vous m'ordonnez de choisir celui de ces moyens que je croirai le plus convenable.

« Je vois, par le 5e, que vous avez envoyé vos ordres au sr Peloux et au commissaire Lassaut pour des fourrages; je ne sais si ce dernier pourra exécuter vos ordres, car il est à Strasbourg; le premier est déjà en mouvement pour cela. Quant à l'article où vous me marquez que la disette de l'armée provient du manque de discipline, je ne le traiterai qu'à la fin de ma lettre, et je vais répondre d'abord à tous les autres que la vôtre contient.

« Sur le premier, je dois vous représenter que le sort actuel de Prague peut n'être pas aussi affligeant qu'on pourrait le présumer: 1° par les lettres de M. de Broglie des 14 et 23 du mois dernier, je dois croire qu'il se ravitaille journellement, que même il est dans l'abondance, ce sont ses termes; 2° parce que l'ennemi n'est

(1) Lettre à M. de Breteuil, du camp de Burglengelfeld, le 4 novembre.

point en état de tenter un second siège; 3° parce que s'il prend le parti d'un blocus pendant l'hiver, il y perdra, par la rigueur de la saisonet les difficultés des subsistances, le peu de bonnes troupes qui lui restent, que d'ailleurs les postes d'un blocus sont bien mal gardés dans une saison aussi rigoureuse qu'est l'hiver en ce pays; 4° parce que dès que je m'approcherai de l'Inn, le grand-duc s'y portera avec ses forces pour couvrir l'Autriche.

« Je répondrai, sur le second article, que puisque l'intention du roi est de faire hiverner son armée en ce pays-ci, ce qui je crois peut avoir des suites fâcheuses pour son rétablissement, je dois observer : 1° qu'il y aura des difficultés infinies pour la pourvoir des subsistances nécessaires, surtout pour la cavalerie; 2° que la proposition d'établir des quartiers depuis Egra, le long de la Naab, jusqu'au Danube n'est praticable que pour certaine partie; 3° que pour en établir en Bavière et dans les duchés de Neuburg et de Sultzbach appartenant à la branche palatine, il faut le consentement de l'empereur et de ces deux princes, et que j'ignore les mesures que notre cour a prises à cet égard. J'observerai encore que comme l'établissement des quartiers d'hiver en Bavière dépend de la position dans laquelle M. de Seckendorf pourra s'y maintenir, ainsi que du succès des opérations, je ne puis rien proposer que de très conditionnel. Quant à la distribution des quartiers en particulier, je ne puis la proposer que quand je serai instruit des ressources qu'on en peut tirer; mais il faut pour cela avoir ces états par les ministres de l'empereur. Quant à ceux du haut Palatinat, je les connais assez. Les États de Bavière et les duchés de Neuburg seuls nous apparaissent pour quartiers d'hiver, car il n'y a aucune probabilité que nous puissions en prendre en Bohême.

« Je réponds à présent aux moyens de me conformer aux intentions du roi : le premier et le plus prompt, de rentrer en Bohême, est totalement impraticable, 1° par l'impossibilité d'y porter des subsistances, par la disette des voitures du pays et l'état de celles du roi ainsi que des attelages aussi bien que de celles de l'artillerie; 2° par l'état des troupes tant d'infanterie que cavalerie.

« Sur le second moyen, de laisser un corps sous Egra et un autre cantonné entre cette ville et celle d'Amberg pour inquiéter l'ennemi sur les gorges par lesquelles on peut pénétrer en Bohême, cette position n'est pas tenable depuis Egra jusqu'à hauteur de

Pfreimf en descendant la Naab, que je connais aujourd'hui. Il y aurait imprudence d'y placer des troupes. Cette rivière est guéable presque partout dans cette partie. A l'égard de la basse Naab depuis Pfreimf jusqu'au-dessous de Burglengelfeld, on peut s'y placer avec sûreté.

« A la suite de ces réflexions, j'ajouterai que la distance depuis Egra jusqu'au Danube, suivantla Naab, donnerait trop d'étendue à la disposition des quartiers d'hiver, et ne serait pas soutenable par la fatigue des escortes continuelles et parce qu'il faut travailler pour maintenir les troupes de l'empereur sur l'Inn.

« Sans assembler un conseil de guerre, j'ai consulté les officiers généraux de cette armée qui m'ont paru les plus instruits du pays, et j'ai cru ce parti plus sage qu'un conseil de guerre, où il aurait fallu admettre nombre de personnes étrangères.

« Quant aux subsistances à prendre sur le Danube, elles ont été fourragées totalement pendant le séjour de l'armée que le roi avait en Bavière et de celle de M. de Kewenhuller : il faudra donc y suppléer par les ressources du haut Danube. Malheureusement on n'a pas eu le temps de les assembler ; il n'y a pas un moment à perdre pour opérer, puisque l'ennemi marche à même hauteur que nous et qu'il est de la dernière importance d'empêcher d'entrer en Bavière entre l'Inn et l'Isar, parce que, si ce cas arrivait, M. de Seckendorf serait fort embarrassé pour me rejoindre. Sur la disette qui a régné dans l'armée, je ne saurais convenir qu'elle ait été occasionnée par l'esprit de libertinage, que je travaille journellement à détruire, puisque depuis un mois on a exécuté plus de 30 soldats; le pays manque de ressources nécessaires à l'officier comme vin, pain et bière, le paysan n'ayant que ce qui est nécessaire à sa subsistance journalière.

« L'officier n'a donc eu de ressources que celle du pain blanc que vous avez ordonné de lui faire faire, mais il en jouissait très rarement, parce que, les marches étant continuelles et embarrassées d'un nombre prodigieux de voitures, celles qui portaient la farine destinée pour le pain de l'officier arrivaient si tard qu'on ne pouvait cuire que très rarement et dans un jour de séjour; ces marches qui continuent depuis trois mois ont détruit ses équipages, ont épuisé toutes ses petites ressources, le dégoût s'y est mis, le défaut de subordination qui en est une suite s'y est introduit et le

défaut de discipline l'a suivi, au point qu'il est devenu plus fâcheux que celui du libertinage et de la mauvaise volonté qui a gagné le soldat par la fatigue excessive et la souffrance qu'il a essuyée.

« Je n'ai rien à me reprocher pour remédier à tous ces maux, les remèdes violents n'ont point été épargnés; je vois avec douleur, ce que j'ai déjà éprouvé dans deux ou trois occasions, que la volonté de la nation a ses bornes et que celle qui a paru la plus vive, pendant un certain espace de temps, dégénère en dégoût lorsqu'on l'excède à un certain point. Je suis fâché d'un tableau aussi peu satisfaisant de l'état actuel de cette armée; je manquerais à mon devoir, si j'en laissais rien ignorer : celui des troupes qui la composent aujourd'hui, et que la maladie gagne journellement, est tel qu'on ne peut répondre de la voir rétablie au printemps, malgré les soins qu'on en pourra prendre en hiver, si l'on ne prend dès à présent les mesures les plus justes pour recruter, remonter et augmenter la cavalerie, ainsi que pour les recrues de l'infanterie, dont il serait plus utile d'augmenter les compagnies que d'en former de nouvelles.

« J'apprends, après ma lettre écrite, que nombre d'officiers sont allés à Amberg sous prétexte de maladie avec les caissons qu'on y a envoyés et sans me demander permission; l'on m'assure même qu'il y en a déjà qui ont poussé sur Nuremberg, soit pour y rester, soit pour passer outre. Comme je vois que l'esprit de dégoût, et même séditieux, si je l'ose dire, s'insinue un peu trop vivement, j'ai pris le parti d'écrire à M. de Granville à Ingolstadt et à M. Desgranges à Amberg, d'arrêter tous ceux qui arriveront dans ces villes sans passeport, et je n'en délivre aucun sans un certificat du médecin-major. Je crois, sauf votre meilleur avis, qu'il conviendrait d'envoyer vos ordres à Strasbourg et à Sarrelouis pour arrêter ceux qui passeraient : un exemple contiendrait tout le monde. »

A cette lettre, M. de Breteuil répondit, le 7 novembre, que puisqu'on ne pouvait plus rien tenter sur la Bohême, il fallait au moins faire une diversion sur la haute Autriche. Dans l'intervalle, l'armée s'était concentrée à Stadt-am-Hof; dès qu'on sut l'intention du ministre, M. de Balincourt, qui avait toujours tenu l'avant-garde, passe le Danube à Donaustauf et marche vers Dingelfing, sur les instances de M. de Seckendorf, qui nous obligea aussi à occuper Munich et Landshut, malgré le voisinage de M. de Kewenhuller,

toujours dans Landau. L'arrivée du grand-duc à Passau redoubla les craintes de M. de Seckendorf, et il mit une garnison dans Braunau et se tint sur le haut Inn, entre Markil et New-Otting, plaçant de la cavalerie à Massing sur la Root pour conserver sa communication avec l'Isar.

Le 9, l'attaque de Deggendorf est abandonnée par les troupes du roi. Le 11, le prince de Conti, détaché avec 10 B. et 20 E., campe à Pilsting près de l'Isar.

Le 12, il arrive à Nuremberg, le 13 à Neumarkt et le 14 à Stadt-am-Hof, se disposant à gagner Straubing où il comptait trouver M. le maréchal de Maillebois avec la plus grande partie de son armée.

A la date du 15, M. de Breteuil lui renouvelle l'ordre de déployer la plus grande activité pour la diversion projetée en Autriche, puisque M. de Maillebois, en évitant une action désisive, reste sous l'impression de ne rien hasarder.

Le 21, M. de Broglie arrive à Dingelfing où se trouvait l'armée de Bavière, dont M. de Maillebois lui remit le commandement en chef; ils restèrent néanmoins ensemble jusqu'au 5 janvier 1743, époque à laquelle M. de Maillebois se rend à Stadt-am-Hof, d'où il part le 18 pour la France.

Le 22, sa première préoccupation fut de pourvoir aux subsistances; il détache de suite M. de Balincourt avec plusieurs brigades d'infanterie et de dragons à Keissbach sur la Wils. Le prince Charles, informé que les Français s'avançaient sur l'Isar, donne ordre à M. de Kewenhuller de s'approcher de lui.

La nouvelle du retour du prince de Lobkowitz en Bohême décida le comte de Saxe, occupant en ce moment Ober-Altach avec 11 B., 600 chevaux et une brigade de cavalerie, à marcher à Deggendorf. De son côté, M. de Kewenhuller, en se rapprochant du prince Charles, le mettait en forces sur l'Inn, et augmentait les inquiétudes de M. de Seckendorf, qui informa immédiatement M. de Broglie.

Le 26, le prince Charles prend la résolution de se rendre maître de Braunau; après avoir côtoyé l'Inn et assuré sa communication avec ses dépôts, il bloque la place. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, l'accord n'était pas entre les généraux alliés. L'espèce de défiance instinctive que M. de Broglie avait toujours

éprouvée à l'égard du maréchal de Seckendorf, eut de nouvelles raisons d'être quand il apprit, le 27, que son allié avait abandonné le 25 le camp de Ranshofen, laissant sa droite à découvert, repassé l'Inn à Braunau pour se retirer à Markil. Dans la place, M. Minuzzi était resté avec 6,000 hommes d'infanterie et les milices du pays, s'attendant à être bloqué. Comme M. Seckendorf écrivait en même temps à M. de Broglie que Kewenhuller marchait d'Aidenbach à Furstenzell, il ne pouvait comprendre que Braunau fût investi. Les nouvelles de M. de Saxe le rassurèrent véritablement, il sut que M. Lobkowitz n'était point dans le Palatinat, mais en Bohême, formant le blocus de Prague avec un corps d'environ 20,000 hommes.

Le 29, M. de Broglie envoie ordre à M. le comte de Saxe de marcher sur Deggendorf avec M. le chevalier d'Aumale et quelques ingénieurs. M. de Balincourt dirige sur Eggenfelden les deux compagnies franches de la Croix, pour observer les ennemis du côté de Braunau, et donne également des ordres à M. de la Ravoye relativement à Kelheim, Stadt-am-Hof et Donaustauf; le quartier général restant toujours à Dingelfing et le gros de l'armée partie sur l'Isar et partie sur la Wils.

M. de Kewenhuller, en se rapprochant du prince Charles, le mettait plus en forces sur l'Inn; il résolut alors de se rendre maître de Braunau et ordonne à M. de Bernklau de conduire à Ranshofen une partie de l'artillerie de Passau. Laissant une garnison dans Ering pour assurer sa communication avec les dépôts, il ouvre la tranchée devant cette place le 1er décembre.

M. de Broglie, forcé de céder aux sollicitations de M. de Seckendorf, envoie à son secours le corps de M. de Balincourt, tout en conservant le regret de séparer les troupes du roi.

Le 3, au moment où M. de Saxe marchait sur Deggendorf et s'en emparait, le prince Charles mettait le feu dans Braunau; pour protéger cette expédition, il avait placé M. de Kewenhuller à Ortenburg, par conséquent maître de l'Inn et de la Rott, et détachait à Laufen le général Heilfreich.

A la date du 7, le ministre écrit à M. de Broglie qu'il n'était plus question de ramener en France la totalité de ses troupes; que S. M. avait le dessein d'en laisser un corps considérable à ses ordres en Allemagne pour les joindre à celles de l'empereur, qu'on

augmenterait. Il lui recommande de faire secrètement des dispositions pour le retour d'une partie des troupes et, en attendant, de profiter de sa supériorité pour favoriser la retraite de M. de Belle-Isle. Cependant M. de Broglie continuait sa route sur Braunau; le 5, il était à Ganghofen, le 6 à Eggenfelden.

Le 8, il part d'Eggenfelden et se rend à Thann avec tous les grenadiers de l'armée, la gendarmerie et la brigade de dragons d'Harcourt pour se montrer dans la plaine de Braunau avec ces forces jointes aux corps de MM. de Balincourt et de Coigny, détachés dès le 6 à Thann.

Le 12, le prince Charles donne l'assaut à Braunau; n'ayant pas réussi, il se décide à lever le siège. M. de Broglie, arrivant en toute hâte, le poursuit et fait son entrée dans cette place. Le prince Charles, sans s'arrêter à Altheim, campa le 13 à Obernberg, le 14 à Scharding, où vint le joindre M. de Kewenhuller. Quittant son camp d'Orttenburg, très inquiété déjà par M. le comte de Saxe qui, par la construction d'un pont sur le Danube et de redoutes sur les hauteurs, mettait Deggendorf à couvert et facilitait ses communications avec Straubing et le haut Danube, tout en conservant l'espoir d'un coup de main sur Passau. La saison était si avancée qu'il n'était plus possible de camper; les troupes autrichiennes prirent donc leurs emplacements d'hiver.

M. de Kewenhuller resta dans Scharding; Passau, les deux rives du Danube jusqu'à Wilshofen, la rivière de Traun depuis Efferding jusqu'à Salzburg et une portion de la Hongrie furent les points occupés.

Cependant, le 24, M. de Broglie refusait à l'empereur de marcher sur Scharding et Passau, par l'impossibilité d'une pareille entreprise vis-à-vis la rigueur de la saison et la fatigue des troupes.

Le 28, M. de Breteuil adresse à M. de Broglie l'état des troupes d'infanterie, cavalerie et dragons dont S. M. a résolu le retour en France, en laissant sous ses ordres la plus grande partie de l'armée, par suite de la résolution de tirer des milices et d'envoyer en Bavière l'augmentation de la cavalerie, portée par l'ordonnance de 6 août, à 20 hommes par E. et 200 par B., et nos troupes prirent leurs emplacements pour l'hiver. Leur droite était appuyée à l'Inn, à portée de Braunau, traversant cette rivière et la longeant jus-

qu'au Danube; en seconde ligne venait la cavalerie; le quartier général était à Dingelfing (1).

Les troupes de l'empereur gardèrent Braunau, le haut Inn et la Salza (2). Charles VII avait espéré qu'on profiterait de l'avantage remporté dernièrement pour reprendre Scharding et Passau, et dégager entièrement la Bavière. Mais, outre la difficulté résultant de l'hiver, les plans de la cour de France étaient changés. La retraite de Prague s'étant effectuée et la Bohême étant entièrement évacuée, on ne pensait plus à reconquérir le royaume, le roi ayant besoin de ses troupes dans la Flandre menacée, devenue le théâtre de la guerre. Aussi une partie de l'armée de Bavière devait-elle être rappelée; on ne laissait à l'empereur que 55 à 60,000 hommes des troupes françaises, tout en lui donnant les moyens d'augmenter les siennes jusqu'à 35 à 40,000. Tels furent les points sur lesquels M. de Breteuil attira l'attention de M. de Broglie pour la campagne prochaine.

(1) Positions : entre la Rott et l'Inn, M. de Balincourt avec 2 brigades d'infanterie (Lyonnais, Montmorin) et 2 de cavalerie (d'Aumont, Rosen); dans *Eggenfeld, sur la Rott*, le prince de Conti avec 3 brigades d'infanterie (Bourbonnais, Royal, Bretagne), 1 de cavalerie (de Cossé) et 3 de dragons (Colonel-général, d'Orléans, d'Harcourt). A *Pfarkirchen*, les compagnies franches Dulimont, du Moulin, Lacroix; et aux environs, sur le cours de *la Wils*, M. d'Harcourt avec 8 E. de gendarmerie et 5 brigades de cavalerie (Puysieulx, Crussol, Chepy, Fitz-James, Noë). A *Dingelfing*, MM. de Broglie et de Maillebois avec 2 brigades d'infanterie (Champagne, Marsan), 1 de cavalerie (Marcieu), 1 de dragons (la Reine). A *Plattling*, M. de Montal avec 2 brigades d'infanterie (Picardie, Poitou) et 1 de cavalerie (Barbançon). L'artillerie était à *Ingoldstat*, Normandie à *Stadt-am-Hof*, Limousin et Luxembourg sur le *Danube*, depuis *Donaustauf* jusqu'à *Straubing;* Santerre à *Kelheim*, Ponthieu et Vermandois à *Amberg*. La ville de *Deggendorf* était occupée par la réserve du comte de Saxe.

(2) *Cantonnements de l'armée impériale, le* 22 *décembre* 1742 : le quartier général à *Landshut;* à *Otting*, 2 régiments de cavalerie; 6 régiments de dragons à *Markil, Trauenstein, Kraiburg, Trostberg, Wasserburg;* 1 de hussards à *Burghausen* avec 1 régiment d'infanterie. A *Neuburg*, la cavalerie palatine; à *Salzburg*, la cavalerie et l'infanterie hessoise; à *Braunau*, 3 régiments d'infanterie; à *Rosenhein* et *Wasserburg*, 3 B. de l'électeur palatin; à *Moosburg*, toute l'artillerie et les chariots de vivres.

CHAPITRE IX.

CAMPAGNE DE BAVIÈRE (1er janvier à 31 août 1743).

Janvier 1743. — 1er. Cantonnements des armées françaises. — 2. La gendarmerie et plusieurs régiments de cavalerie sur le Lech. — 7. Quartier général à Straubing. — 20. Les brigades de Champagne et de Normandie, sous M. de Chaseron, à Donaustauf, Regenstauf et Burglengenfeld. — 25. L'armée autrichienne débouche des gorges de la Bohême par Tirschenrueth, Waidhaus et Waldmunchen, occupe Neuburg, Cham, Rotz, la haute Naab et les environs d'Egra.

Février. 1er. Départ de B. et E. pour France. — 12. Bogen occupé. — 15. Le prince de Conti commande à la gauche de l'Isar. — 16. Poste d'Egelsée surpris. — 18. Départ de troupes des environs de Plattling. — 20. M. de Balincourt sur la Wils. — 24. Quartier à Burglengenfeld. — 27. Ponts sur le Danube.

Mars. 9. Une partie de la cavalerie autrichienne sur la Naab, se rapproche de la Bohême.

Avril. 13. Ravitaillement d'Egra. — 15. Marche sous M. du Chayla. — 21. L'armée bavaroise à Neu-Otting. — 23. Le prince de Conti à Dingelfing. — 24. M. du Chayla à Amberg. — 25. Un régiment d'infanterie et 5 E. palatins d'Amberg joignent l'armée à Neu-Otting.

Mai. 1er. M. de Saxe sur la Naab. — 6-7. L'ennemi s'avance entre l'Inn et l'Isar. — 12. Braunau bloqué. — 17. Prise de Dingelfing par le prince Charles. — 18-19. Prise de Landau. — 20-21. M. de Seckendorf rassemble toutes ses troupes à Landshut. — 21-22. Position de notre armée sur l'Isar. — 22. Position de l'armée bavaroise. — 23. Le prince de Conti chargé de la défense de Deggendorf. Le comte de Saxe à Amberg. — 27. L'ennemi s'empare de Deggendorf. — 28. M. de Brezé à Amberg. — M. de Saxe à Stadt-am-Hof.

Juin. 1er. Évacuation de Straubing. — 5. Attaque de l'ennemi sur le cours de l'Isar. — 6. L'armée bavaroise abandonne Landshut. — 7. Troupes françaises arrivant à Ratisbonne. — 9. L'armée du roi près Kelheim. — 10. Elle continue sa marche. — 14. L'armée bavaroise se sépare. — 15. Changement dans la position de notre armée. — Friedberg se rend à l'ennemi. — 16. M. de Lobkowitz à Wohburg. — 18. Les troupes palatines entrent dans Neuburg. — 19. M. de Saxe détaché pour masquer Neuburg. — 21. L'armée du roi passe le Danube à 8 heures du soir. — 22. Continue sa marche. — 23. Sous Donauworth.

Juillet. 9. La réserve en destination de Spire. — 10. Suivie de la 1re division. — 11. Les trois dernières divisions également en marche pour les rejoindre. — 12. Retraite de l'armée du maréchal de Noailles. — 13. L'armée de Bavière achève de passer le Rhin à Spire, campe sous cette ville. — 15. M. de Noailles à Gross-Rorheim. — 16. M. Phelippes passe le Rhin à Worms. — 17. L'armée de M. de

Noailles campe sous cette ville. — 19. Capitulation de Straubing. — 23. Le comte de Saxe part pour Schelestadt.

Août. 3. M. de Saxe revient à Haguenau. — 27. Tranchée ouverte devant Ingolstadt. — 29. Le maréchal de Coigny prend le commandement de l'armée de la haute Alsace. — 31. Départ du comte de Saxe pour Landau à l'armée du maréchal de Noailles.

Octobre. 1er. Ingolstadt remis aux Autrichiens. La garnison se rend à Strasbourg M. de Bernklau prend possession d'Ingolstadt.

La levée du siège de Braunau le 12 décembre, la retraite des armées autrichiennes dans la haute Autriche et sur le bas de la rivière de l'Inn, où elles n'occupaient plus que Scharding et Passau, rendaient enfin la tranquillité à la Bavière et permettaient aux troupes du roi et à celles de l'empereur de se reposer des fatigues de la dernière campagne, M. de Belle-Isle était à Égra, d'où il comptait partir promptement. M. de Breteuil, en le félicitant d'avoir forcé le blocus de Prague, lui avait d'ailleurs exprimé les intentions du roi de faire revenir son armée par la route la plus courte, qui lui paraissait être celle d'Amberg. Les troupes devaient marcher par petits corps, commandés par des officiers d'un grade supérieur, afin de faciliter les logements, les vivres et les transports.

Ainsi se terminait cette expédition commencée avec une armée de 40,000 hommes dont le chef se présentait en législateur, en conquérant. Il la ramenait sans une victoire remportée, usée par les marches et les contremarches, les attaques de la cavalerie ennemie et les sièges soutenus, décimée par le froid et par la faim ; trop heureux de l'opinion indulgente qui lui faisait un titre de gloire de la retraite de Prague. Si l'on fut sévère pour lui en France, si l'on demanda ce qu'il avait été faire en Bohême, pourquoi il n'avait pas gardé les passages de l'Inn, pas conservé ses communications par la haute Autriche entre le Danube et la Bohême, et laissé éparpiller ses troupes, on s'enthousiasma au récit du blocus forcé, de la retraite malgré l'ennemi et malgré la nature.

Cette armée, rivalisant d'abnégation et de vaillance, manquant de pain, couchant la nuit au milieu des champs sur la glace, s'était frayé un chemin à travers tous les obstacles. On raconta même que le maréchal avait quitté la ville assiégée comme un triomphateur, dans une voiture à huit chevaux, ayant avec lui la comtesse de Bavière et un général blessé, M. de Biron. On oublia l'expédition

manquée, la ruine de notre politique, l'argent et les hommes inutilement dépensés, la guerre reportée sur nos frontières, pour ne voir que la constance dans le malheur et cette sorte de désinvolture, si chère aux cœurs français, à tenter l'impossible pour sortir d'une impasse. N'avons-nous pas toujours pardonné, même les plus cruelles défaites, aux généraux qui avaient sauvé l'honneur ?

Pour obéir à l'ordre de retour qu'il avait reçu, le maréchal de Belle-Isle organisa son armée pour rentrer en France.

De son côté, l'armée de Bavière, partant de Donauworth, s'acheminerait par Harburg, Nordlingen, Bopfingen, Ellwangen, Halden, Hall, Oehringen et Neuenstadt sur Wimpfen pour y traverser le Neckar.

Entrées dans leurs cantonnements à la fin de décembre, les troupes de l'empereur étaient en position sur le haut Inn et la rivière de Rott; celles du roi, la droite à Pfarkirchen, jusqu'à Dingelfing ; M. de Saxe, avec 12 B. et E., à Deggendorf sans communications avec le reste de l'armée, les glaces ne lui ayant pas permis d'établir un pont sur le Danube. On n'occupait donc, dans le haut Palatinat, qu'Amberg avec 4 B. de milice, et Égra, abandonné à 3 B. et demi de milices et des compagnies franches. Cette position générale n'était que momentanée, obligé qu'on était de la modifier, pour placer les troupes plus à portée des magasins sur le haut Danube, principalement d'Ingolstadt où étaient rassemblées des millions de rations.

En faisant rentrer ses troupes, Louis XV n'abandonnait pas cependant l'empereur à ses propres forces. L'intervention nouvelle des Anglais nécessitait le retour en France des troupes qu'on voulait leur opposer. Le 1er avril, M. de Broglie avait appris que les Anglais et les Autrichiens devaient passer le Rhin à Andernach, et, prenant par l'électorat de Mayence, le pays de Fulde, de Wurtzburg et la Franconie, allaient rejoindre le prince de Lobkowitz dans le haut Palatinat. En conséquence, le roi faisait rassembler des troupes en basse Alsace, sous les ordres du maréchal de Noailles, et envoyait le prince de Dombes, avec 20 B. et autant d'E. de cette armée, sur le Rhin, qu'il passerait du 20 au 25 janvier pour secourir l'armée de Bavière.

On sait qu'elle devait se composer de 55 à 60,000 hommes, recrutés en ce moment par les officiers de M. de Broglie chargés d'a-

mener en Bavière les milices de Strasbourg, et de 30 à 35,000 hommes des troupes impériales. La reine de Hongrie avait alors 60,000 hommes, partie avec M. de Kewenhuller sur le bas Inn, entre Scharding et Passau, partie avec le prince de Lobkowitz aux environs de Prague. C'est de là que vint la première démonstration. Précédée par le général Festetitz, qui était déjà à Plan le 6 avec tous ses hussards, cette armée débouchait le 20 janvier des gorges de la Bohême par Tirschenreuth, Waidhausen et Waldmunchen, sur Neuburg, Cham et Rotz, c'est-à-dire la haute Naab et les environs d'Égra. Ce mouvement avait pour but de séparer M. de Broglie de M. de Belle-Isle. Le premier appuyait sa droite à Pfarkirchen sur la Rott, le centre derrière l'Isar, la gauche s'étendant le long du Danube jusqu'à Donauworth, l'armée de l'empereur sur le haut Inn et la rivière de Rott. Les corps détachés de M. de Saxe étaient à la gauche du Danube, dans les environs de Deggendorf, Égra et Amberg.

M. de Belle-Isle avait pris ses cantonnements sur la Naab et près d'Amberg, la droite à Schwandorf. Quand il apprit que M. de Lobkowitz avançait avec toute son armée sur la frontière du Palatinat et qu'il occupait en force les postes de Cham et Waldmunchen, il détacha M. Darnaud pour occuper Neuburg et Rötz, situés dans la gorge qui conduisait du Palatinat à Waldmunchen et dans laquelle était en quartier un régiment de cuirassiers sous les ordres du général Poupartz. M. Darnaud, le 25, chasse de Neuburg la partie de ce régiment qui s'y trouvait, pousse jusqu'à Rötz, où il fit des prisonniers et revient à Neuburg; le 31, il se replie sur Amberg, abandonnant la Naab.

La première division, composée de 6 B. et de 12 E. tirés de l'armée de Bavière, partit de Donauworth le 1[er] février, se rendant à Lauterbourg, sous MM. de Lautrec et de Ponchartrain (1).

Ce départ n'était pas sans inquiéter le maréchal de Broglie, qui sentait la situation critique où il allait se trouver. M. de Tresmes

(1) Voici dans quel ordre les troupes partirent : les 4 premiers E. de gendarmerie, le 1[er] février; les 4 autres, le 3; Artois, le 5; d'Aumont-cavalerie, le 7; de Biron, le 9; de la Marche, le 11; de Noailles, le 13; de Noailles-cavalerie, le 15. Ils arrivèrent dans le même ordre à Lauterbourg les 23, 25 et 27 février, les 1, 3, 5, 7 et 9 mars.

reçut aussi l'ordre de partir de Cassel avec une division composée de Royal-Allemand, Pons et Sabran, et le 21 février il y joignait l'artillerie de M. du Brocard, qu'il conduisait à Spire. De son côté, M. de Belle-Isle semblait aussi peu rassuré que M. de Broglie sur le pays qu'il abandonnait, à cause des mouvements du prince de Lobkowitz. Aussi, pour préserver le Palatinat, on y plaça 20 B. et 4 régiments de dragons joints à la garnison d'Égra, d'où MM. de Villemur, Desgranges et du Chayla étaient sortis avec leurs divisions, pour rejoindre à Spire celles qui les avaient précédés. En partant après ses divisions pour Versailles par Francfort et Metz, M. de Belle-Isle laissait M. de Broglie à Straubing et M. de Maillebois à Stadt-am-Hof, tous deux très inquiets de la marche du prince de Lobkowitz, qui descendait vers eux.

A tout événement, 12 E. avaient passé le Danube à Straubing pour se rendre sur la Wils et la Regen, aux ordres de M. Chaseron; les troupes autrichiennes occupaient Konigswart, Neustadt, Wernberg, Nabburg et Schwandorf; nos 12 E. s'étaient concentrés à Zwisel, Grafenau, Regen et le haut de la rivière de Regen.

Pourtant le prince Lobkowitz, resté à Pilsen, semblait jusqu'à ce moment n'avoir d'autre dessein que d'y prendre ses quartiers d'hiver, tout en harcelant dans sa route l'armée de Bohême, et de vivre aux dépens du Palatinat; quant à M. de Kewenhuller, il occupait les villages de la Bavière, aux environs de Passau. Toutes nos troupes de l'armée de Bohême parties d'Amberg étaient en pleine marche pour gagner Spire, Lauterbourg jusqu'à Landau, leur point de réunion. Aussi, comprenant le danger qu'il courait, si l'ennemi prenait l'offensive, M. de Broglie ne dissimulait-il pas son sentiment sur les malheurs qui résulteraient de continuer la guerre en Allemagne dans cette triste position, et sur les avantages, au contraire, qu'on en retirerait pour la conservation de cette même armée, si le roi la faisait rentrer en France; et il résumait sa situation dans une lettre écrite de Straubing à M. d'Argenson, le successeur du marquis de Breteuil (1) :

« Il est de mon intérêt et n'ai rien tant à désirer que de faire

(1) Sa mort subite, le 7 janvier 1743, à Issy, sous les yeux du cardinal, fit tant d'effet sur l'esprit du vieux ministre, qu'il n'y survécut lui-même que quelques jours.

une campagne avantageuse à la gloire des armes de S. M. et à la sûreté des États de l'empereur. Comme il n'est que trop vrai que les armées de la reine de Hongrie réunies fassent un corps de 60,000 hommes sans compter les troupes légères, qui se montent à un nombre considérable, et que celles dont le roi m'a donné le commandement ne soit que de 37,720 hommes, toutes les recrues ayant joint et la grande mortalité dont nous sommes persécutés aujourd'hui cessant, me croyez-vous bien en état d'être sur l'offensive et d'entreprendre de chasser les ennemis de Passau et de Scharding? Si l'on pouvait compter sur les 35,000 hommes de l'empereur, la chose changerait de face, mais c'est vouloir s'abuser que de le croire; plût à Dieu qu'il en eût la moitié en état d'agir et de se présenter devant l'ennemi! Si vous voyiez les choses d'aussi près que je les vois, je me flatte que vous penseriez de même que moi. Mon embarras n'est point de savoir comment je dois attaquer l'ennemi à Passau et Scharding : je n'ai qu'un seul chemin à tenir, de passer l'Inn à Braunau, ce que l'on ne peut nous empêcher de faire, et de me porter sur Scharding. Il faut d'abord être résolu à attaquer l'ennemi en deçà de Scharding, s'il veut nous disputer ce passage, où il a de très bons postes, la droite appuyée à l'Inn, et la gauche à la montagne; si une fois nous pénétrions à portée de Scharding et de Passau, je ne croirais pas absolument impossible de les y forcer en hasardant un second combat. »

On ne se tenait cependant pas sur une défensive absolue. Malgré toutes ses précautions, malgré sa vigilance, M. le comte de Saxe, pouvait empêcher les attaques des avant-gardes ennemies.

Dans la nuit du 3 au 4, instruit que le régiment de Caroli avait pénétré par la gorge de Cham jusqu'à Kotzting, il détache des grenadiers et des piquets sur Remansfelden avec M. d'Autry, lieutenant-colonel du régiment de la Couronne. Cet officier prit si bien ses dispositions qu'il s'empara de deux cents chevaux, d'un major, trois capitaines et deux lieutenants avec leurs équipages.

Le comte de Saxe ayant ainsi éloigné les ennemis, affermi la tranquillité, fut autorisé à lever un régiment de uhlans. Il part de Deggendorf, le 8, pour Versailles, y est reçu avec des marques toutes particulières du roi et remplacé par M. de Clermont-Tonnerre (1).

(1) « Je pars pour Paris; M. de Clermont vient commander pendant mon absence :

La brigade de la Reine-dragons, passant le Danube à Straubing dans des bacs, le pont de bateaux ayant été replié par suite des glaces est portée sur la Wils. M. de Broglie recommande en même temps de rester sur la défensive à Burglengenfeld, à Regenstauf, à Stadt-am-Hof et à Donaustauf. Il était fâcheux de faire mouvoir, dans une saison si rigoureuse des troupes, dont l'effectif diminuait chaque jour. Le repos se faisait sentir bien nécessaire ; il y avait plus de 11,000 hommes dans les hôpitaux : c'est alors qu'il adressa à M. d'Argenson l'état des recrues qu'il demandait pour compléter les troupes dont l'effectif monterait à 38,400 (1).

Le 15, 2 brigades d'infanterie, cantonnées entre l'Isar et l'Inn, gagnent la Wils à la gauche du Danube, sous les ordres de M. Balincourt, et 1 régiment d'infanterie bavaroise remplace les troupes françaises.

Le 16 février, M. de Forgatz passe la Naab à Schwandorf et fait

je l'ai mis au fait de tout. Quoiqu'il me soit d'une nécessité indispensable de partir, je n'ai pu qu'avoir du regret de quitter un corps de troupes qui m'a honoré de quelque confiance et des façons duquel je ne saurais que me louer : je serais inconsolable, si je n'espérais le rejoindre incessamment. »

(1) *État des recrues et remontes pour compléter l'armée de Bavière.*

70 B. et E. de Royal-Artillerie à 450 hommes sous les armes	31.500
73 E. de cavalerie, compris la gendarmerie et 80 hommes par E	5.840
34 E. de dragons à 120 par E	4.080
Chevaux détachés de Bohême	600
	42.020

Compagnies franches.

A pied et à cheval : Delacroix	2
De Somberg	1
De Sancenis et Dumoulin	2
De Mandres et un détachement de Jacob	1

Etat des recrues.

Pour 71 B. à 300 hommes par B	21.300
Pour 65 E. à 60 hommes par E	3.900
Non compris la gendarmerie qui se recrute en France, par 34 E. de dragons à 25 hommes par E	850
	26.050
Chevaux nécessaires pour la remonte de la cavalerie et des dragons	3.000

prisonnières 3 compagnies de grenadiers à Egelsée, et occupe Schmidtmuhlen et Rieden.

Cette capitulation produisit grand effet à Versailles, et par suite, le 9 avril, à Burglengenfeld, fut convoqué un conseil de guerre avec M. du Chayla, président, pour en juger les officiers, auxquels il n'y eut aucun reproche à adresser, s'étant tous conduits en gens d'honneur.

Il devenait nécessaire d'éloigner les ennemis. M. de Balincourt se rend à Stadt-am-Hof avec 1 brigade d'infanterie et 12 E. cantonnés sur le haut Danube; marche le 24, s'empare de Schmidtmuhlen, Rieden et Ensdorf, place dans cette dernière ville les régiments de Blaisois et de Guyenne-infanterie, les dragons de la Reine, le régiment de Montmorin à Rieden, ceux d'infanterie de Médoc et de Bourgogne dans Schmidtmuhlen et Vilshofen, enfin ceux de cavalerie de Bretagne et Beaupaire dans Egelsée, avec 1 B. de Normandie et 3 E. de Saint-Simon, dans Katzenhull. Il reste lui-même à Burglengenfeld avec 3 B. de Normandie et les dragons de Nicolaï.

Cette affaire nécessite le départ de 6 B. des environs de Plattling et de Landau pour renforcer la Wils, en occupant la gauche du Danube par des postes avec destination de reprendre le 20 les postes enlevés par les ennemis qui font retraite avec M. de Forgatz, abandonnant leurs quartiers sur la haute Naab. Le 27, des ponts sont établis à Deggendorf, Bogen, Straubing, Worth, Donaustauf, Stadt-am-Hof, Kelheim, Ingolstadt et Donauworth. M. de Broglie eut avec M. de Seckendorf une entrevue, à laquelle assistait le prince de Conti, sur la nécessité de rester sur la défensive pendant cette campagne, à moins que les ennemis ne donnassent occasion de reprendre l'offensive, restant ainsi en opposition au désir de l'empereur sur l'attaque de Scharding et le siège de Passau. Quant à s'étendre jusqu'à Braunau, garder le Danube et le Palatinat jusqu'à Amberg, semblait contredire les motifs qui l'avaient engagé à retirer sa droite; cependant il s'engagea à se rapprocher un peu de Braunau. L'article des approvisionnements de fourrages était inquiétant; ceux du Danube s'épuisaient; on marchait sur ceux de l'intérieur et on était à la veille de ne plus subsister que par les magasins d'Ingolstadt et de Donauworth. Cependant tous les secours étaient prodigués à cette armée de Bavière pour la mettre à l'abri des privations et des rigueurs du climat; la mortalité de-

vint telle dans les cantonnements qu'à peine les troupes fournissaient le service journalier. M. de Caraman, à Donauworth, recevait les recrues et en opérait la répartition dans les corps avant la fin de mars. M. de Broglie n'attendait que ces nouveaux effectifs pour exécuter son projet de mettre Égra en état de défense, ravitaillement d'autant plus difficile que tout le pays, depuis Amberg, était occupé par l'ennemi et de nature à être défendu aisément.

Il prévenait ainsi M. d'Argenson de ses projets (1) : « Je suis très flatté que le roi ait approuvé le plan que je vous ai envoyé concernant le projet de changer la garnison d'Égra et de pourvoir aux approvisionnements de cette place ; la brigade de Montmorin, composée de 5 B., se trouvera toute portée sur la Wils, sous le prétexte que je la mets en garnison à Amberg à la place des 4 B. de milice qui viennent d'être incorporés, et je rassemblerai aussi depuis Schmidtmuhlen jusqu'à Amberg la brigade de Limosin, commandée par M. de Calvières (2). Je ferai marcher la brigade de Nicolaï-dragons, composée de 8 E.; 12 E. de cavalerie, qui sont aussi sur la Wils aux ordres de M. de Chaseron, et 5 E. de cavalerie ou dragons palatins. J'y joindrai encore 3 brigades de cavalerie qui sont entre Straubing et Stadt-am-Hof en deçà du Danube, et qui passeront ce fleuve chacune devant elles, sur les ponts de Stadt-am-Hof, Donaustauf et Straubing. Les 3 B. d'Alsace marcheront avec les 2 brigades de Montmorin et de Limosin, ce qui fera 13 B. et 41 E., et suffira pour aller, la tête haute et même par le grand chemin, conduire la garnison à Égra avec tous les approvisionnements et ramener à Amberg celle qui y est à présent. Je me porterai de ma personne à Amberg, le jour que les troupes devront partir, afin de mettre tout en ordre, étant toujours plus sûr de faire sa besogne par soi-même que de la confier à un autre. Je souhaite fort que M. de Saxe soit arrivé assez à temps pour être chargé de cette commission; mais en cas qu'il ne le soit pas, j'en chargerai M. du Chayla qui va relever M. de Balincourt à Burglengenfeld.

(1) M. le maréchal de Broglie à M. d'Argenson, Straubing, le 24 mars 1743.

(2) Calvières (C. F, marquis de), né le 22 avril 1693, page du roi le 21 mars 1711. Cadet dans les gardes en 1714. Maréchal de camp le 2 mai 1744, lieutenant-général le 10 mai 1748. Mort le 24 novembre 1777.

« Je joins ici la disposition des troupes et des officiers généraux. Je crois que ce sera au plus tard vers le 15 du mois prochain, et même plus tôt, si l'ennemi se dégarnissait du côté de la Naab et de la Wils, qu'il faut se porter du côté de l'Autriche. »

Pour mettre son projet à exécution, M. de Broglie, voulant prévenir les incursions des ennemis dans le haut Palatinat de Bavière et les États de Neuburg, rétablit des postes sur la Naab et sur la Wils de 10 B. et 20 E. aux ordres de M. de Balincourt; cette position avantageuse nous assurait la communication de Stadt-am-Hof à Amberg et la facilité d'en tirer des fourrages. Cependant l'étendue du pays à garder était si considérable que nous devions naturellement être souvent inquiétés par des postes de hussards dans nos quartiers. Ceux de la Wils se trouvèrent des plus exposés par la proximité du général Forgatz, qui, tombant sur le village d'Égelsée, l'investit et obligea nos troupes à capituler.

Les recrues de Strasbourg arrivaient vers la fin de mars à Straubing, Deggendorf, Stadt-am-Hof et Burglengenfeld. M. de Broglie n'attendait plus que la concentration totale de ces jeunes troupes pour effectuer une tournée depuis Amberg jusqu'à Deggendorf, ayant le dessein de changer la disposition de son armée, car il savait que le prince de Lobkowitz se préparait à faire le siège d'Égra. Désireux de mettre cette place en sûreté et d'en relever la garnison par d'autres troupes, il attend le retour de M. le comte de Saxe à l'armée pour le charger de cette mission. Ce dernier, ignorant ce projet, après avoir été de Paris à Haguenau, où se rassemblait son nouveau régiment, était allé à Dresde pour y terminer quelques affaires et n'arrivait à Amberg que le lendemain du départ de M. du Chayla qu'on avait pris à sa place. Pour cette expédition furent choisis des hommes capables d'en soutenir la fatigue, tant dans l'infanterie que dans la cavalerie. Chaque cavalier était porteur d'un sac de farine. Ce ravitaillement demandait d'autant plus de secret que des partis ennemis occupaient tout le pays depuis Amberg jusqu'à Égra, déjà par lui-même de nature difficile et coupé. C'était donc une expédition toute dans le caractère du comte de Saxe.

Comme les ennemis semblaient avoir le dessein de diminuer leurs forces du côté de la Naab et de la haute Wils et d'en répartir

une partie vers l'Autriche, personne en France ne doutait que le maréchal ne profitât de cette circonstance pour exécuter au plus vite son projet ; de Versailles on lui recommandait d'empêcher les ennemis de diminuer leurs forces en Bavière pour les faire passer du côté de l'Italie. L'ennemi n'ayant que 55,000 hommes, M. de Seckendorf se maintenant de son côté, comme il l'avait promis, avec les troupes de l'empereur, de sa personne il garderait les deux côtés du Danube et ses derrières.

Notre armée se trouvait composée de 67 B., non compris les 2 d'artillerie, et de 93 E., plus une quantité de déserteurs hongrois du côté de Schwandorf qui servirent à recruter le régiment d'Essoffy de la même nation. Ce régiment eût été appelé à de grands services si, par cette ressource, il se fût constitué.

M. d'Hérouville, commandant à Égra, s'y trouvant bloqué, hasarde d'envoyer un second exprès à M. de Broglie, le premier ayant été arrêté. Par sa réponse, le maréchal l'informait de ses mesures pour mettre la place en état de défense, et des secours qu'il se proposait de lui envoyer.

L'armée impériale était alors forte de 30,000 hommes, selon les avis de Seckendorf. Il projetait de faire avancer une partie de la cavalerie à portée de soutenir Thann, Eggenfelden et les autres quartiers que nous occupions entre l'Inn et la Wils et dont on attendait bon effet. A cette époque, indépendamment des difficultés que lui causait la présence en nombre des Autrichiens devant lui, M. de Broglie craignait l'arrivée des Anglais sur ses derrières. En outre, sentant combien son inaction devait paraître extraordinaire à Versailles, il cherchait à se justifier. La lettre suivante à M. d'Argenson en est la preuve :

« J'ai reçu votre lettre (1) du 5 à 11 heures du soir, que votre courrier m'a remise hier ici à 7 heures, après avoir fait une journée de douze heures de suite avec des escortes par des chemins affreux. M. Blondel, ministre de France à Mayence près l'électeur, M. Sallabery à Nuremberg, m'ont donné les mêmes avis sur la marche des Autrichiens. Il serait à désirer que M. de Noailles et ses meilleurs officiers généraux les eussent devancés sur les bords du Rhin. Si les troupes sont obligées de faire de grandes

(1) M. le maréchal de Broglie à M. le comte d'Argenson, Burglengenfeld, 12 avril.

marches, nous avons l'expérience qu'elles arrivent souvent en désordre laissant beaucoup de monde derrière elles et peu en état de combattre. Pour moi, je suis persuadé que les Anglais suivront leur pointe, comme fit milord Marlborough dans la campagne d'Hochstedt : il attaqua Donauworth le même jour qu'il y arriva et força nos troupes après un rude combat, y passa le Danube tout de suite. Vous en savez les suites. Il n'y a que sept marches de Coblentz à Francfort, et les ennemis ont passé le Rhin, comme il y a lieu de le croire, les 12, 13 et 14 de ce mois. Il est fort à craindre que les 20 E. et les 20 B. que le roi a envoyés pour se porter sur le Neckar n'y arrivent un peu tard.

« Pour prévenir les entreprises des ennemis, un des plus sûrs moyens, à mon avis, est de se tenir ensemble et de ne point garder plus de pays que proportionnellement à mes troupes. Il y a environ quarante lieues d'Eggenfeld à Amberg : c'est un grand pays à garder, principalement cet espace étant coupé presque par le milieu par le Danube; si je m'étends plus loin que Eggenfeld, il faut nécessairement que je me dégarnisse par ma gauche, à mon sens parti dangereux parce que c'est le côté le plus facile à l'ennemi.

« Ne serait-il pas plus convenable que M. de Seckendorf, qui m'assure tous les jours qu'il aura une armée de 30,000 hommes au moins, quoique jusqu'à présent je ne vois pas qu'il ait encore rassemblé aucune troupe, se rapprochât de ma droite que de m'étendre davantage. La pétition que fait M. de Seckendorf de défendre l'Inn me paraît très dangereuse; je viens d'envoyer le comte de Broglie pour persuader à M. Phelippes de ne point se retirer des bords de l'Inn qu'à la dernière extrémité : c'est un poste très dangereux à soutenir, laissant plusieurs rivières derrière nous entre l'Inn et l'Isar, et nous aurions beaucoup de peine à repasser cette dernière rivière dans une retraite un peu précipitée.

« Je crois, Monsieur, que S. M. voit avec peine ses armées se consumer et se détruire sans que le sort des armes y ait aucune part. Depuis que je suis passé en Bohême, je n'ai évité aucune occasion de commettre ses troupes avec celles des ennemis pendant les deux campagnes que j'y ai faites, les deux armées ont presque toujours été en présence avec des forces bien inférieures de ma part, et il ne s'est guère passé de jours où il n'y ait eu du moins quelques escarmouches. »

Cependant, Maurice de Saxe n'arrivant pas, M. du Chayla partit d'Amberg pour Égra avec 54 E. et 13 B., arriva, le 19, sous cette place sans obstacle, et, après l'avoir ravitaillée en hommes, munitions de guerre et de bouche, argent, etc., il revint aussi heureusement sur ses pas.

Le 17, le prince Charles, désireux de marcher sur l'Ilm et l'Isar, le 21 jette un pont à Obernberg sur l'Inn et y fait passer des avant-postes de cavalerie légère.

Le 22, M. de Lobkowitz se repliait sur Waidthurn, du côté de Waidhaus, se portant sur la haute Naab pour attaquer les troupes du ravitaillement d'Égra.

L'empereur était avec son fils, le 19, à Munich, désireux de voir les Français se diriger vers l'Inn; le maréchal de Belle-Isle lui faisait remarquer l'impossibilité d'entrer en campagne avec 50 E. et 37 B. (1), y compris les 2 d'artillerie.

Pendant ces hésitations, le comte de Kewenhuller était sur le haut Inn, menaçant la Bavière du côté de Salzburg.

Le 21, l'armée bavaroise s'était concentrée à Neu-Otting; le prince de Conti se rendait à Dingelfing, y prenait le commandement des troupes cantonnées à la droite du Danube, tandis qu'une partie de celles du prince de Lobkowitz quittait le haut Palatinat le 25, se portant sur l'Inn, et remontait à Wilshofen le pont de Worth, en renforçant les postes de Wilshofen et d'Altersbach.

Au retour de M. du Chayla à Amberg, le 24 avril, le maréchal quitte cette ville et se rend à Straubing, centre de ses opérations, où il arrive le 27. Le mouvement pour rapprocher de l'Isar et de la Wils la cavalerie, que le manque de fourrages avait obligée de tenir vers le Lech et sur le haut Danube, s'exécuta dans les derniers jours du mois. Elle cantonna, partie entre Deggendorf et Straubing, partie entre Straubing et Stadt-am-Hof, afin d'être toujours à portée de marcher sur Dingelfing, Landau et Plattling, ou sur la Wils et la Naab, selon les circonstances.

Depuis le ravitaillement de la place d'Égra par M. du Chayla et

(1) Car les troupes françaises s'étaient retirées, et des 69 B. dont l'armée du roi était composée en infanterie, il y en avait 5 à Égra, 5 à Amberg, 5 à Stadt-am-Hof, 1 à Kelheim, 2 à Straubing et 12 à Deggendorf, pour la garde indispensable de ces postes, de sorte qu'il n'en restait que 37, avec les 2 d'artillerie, à employer pendant la campagne prochaine.

le retour de M. de Broglie à Straubing, M. le comte de Saxe remplaçait M. de Balincourt et commandait les troupes répandues depuis Worth jusqu'à Stadt-am-Hof, et celles au midi le long de l'Isar. Le prince de Conti avait un détachement considérable à Landau; le feld-maréchal de Seckendorf, à Landshut, avec le gros des Bavarois, et le général Minutzi, avec le reste, couvrant Braunau. Il y avait de plus quelques compagnies franches et de l'infanterie dans divers postes tels que Griesbach, Pfarrkirchen, Eggenfelden et Thann pour communiquer avec le général Minutzi, campé sous Braunau, prêt à le secourir. Toutes ces troupes rassemblées formaient quatre corps sur Braunau, Massing, Neu-Otting et Passau. M. de Seckendorf, qui comprenait l'importance de se soutenir dans ces postes pour secourir M. de Minutzi, en écrivit à M. de Broglie et l'engagea à les renforcer. M. de Broglie, d'après des dispositions toutes différentes, n'accéda point à l'avis de M. de Seckendorf, dont malheureusement la prédiction se réalisa bientôt. Le maréchal avait ses raisons pour refuser; bien persuadé que tous les mouvements des ennemis sur l'Inn ne tendaient qu'à l'engager à s'affaiblir dans le haut Palatinat, et que c'était dans cette dernière partie qu'ils feraient leurs plus grands efforts lorsque les Anglais et les Hanovriens seraient à portée de se joindre à eux et opérer ensuite avec leurs forces réunies. Leurs mouvements et ceux du prince Charles sur Grafenau et sur le Regen engagent le maréchal de Broglie à envoyer Maurice de Saxe à Amberg, entre la Naab et la Wils, à renforcer les postes de l'Isar et à faire rentrer ceux de la rive gauche du Danube, qu'il envoya dans des villages derrière Landau, point important à soutenir entre Dingelfing et Straubing. Cependant le prince Charles continuait de s'avancer, prenant son quartier à Muntzkirchen, au-dessus de Scharding, et portait M. de Kewenhuller sur la rive gauche pour nous attaquer entre la Wils et l'Inn.

M. de Phelippes apprit, le 6, que le général autrichien devait faire ce mouvement avec 9,000 hommes. Aussitôt il écrit à M. de Kermelec de se retirer à Eggenfelden sur le régiment d'Aubeterre avec celui de Rouergue, en priant en même temps M. d'Argouges d'y amener les E. de cavalerie qu'il commandait sur la Root, pendant qu'il se retirerait à Dingelfing avec les B. des régiments Royal-Picardie et Royal-Roussillon cavalerie. Même communication avait été

faite à M. Delacroix; mais le prince Charles avait replié ses postes avancés et défait entièrement, à Pfarrkirchen, les 2 compagnies franches Lacroix et Dumoulin, pendant que M. de Phelippes, déjà à Eggenfelden, arrivait le 8 à Frontenhausen, et rejoignait le corps de M. le prince de Conti sous Dingelfing, à la rive droite de l'Isar. Le général Minutzi, campé sous Braunau, est bientôt attaqué par le prince Charles et n'a que le temps de se retirer dans la place avec les débris de son infanterie. Braunau est bloqué, M. de Kewenhuller campe à Thann, tandis que M. de Seckendorf, le 12, se met en marche de Neu-Otting pour gagner Landshut, en laissant une garnison à Vilsbiburg, et que 6 E. et 4 B. marchent à Dingelfing.

« Dans le temps (1) que je devais le moins m'y attendre, après les conversations que j'ai eues avec M. de Seckendorf sur notre position, et toutes les raisons que je lui ai données pour mettre l'Isar devant nous, et malgré toutes les instructions données à M. le comte de Bavière en l'envoyant auprès de l'empereur pour lui faire les réflexions dont je vous ai envoyé copie, M. de Seckendorf a fait avancer la plus grande partie de la cavalerie et de l'infanterie de l'empereur du côté de Sisabach, en face de Braunau.

« Toutes les raisons pour le convaincre qu'il fallait se tenir derrière l'Isar ont été inutiles, et il vient de lui arriver un échec très considérable. Il ne pouvait nous arriver un plus grand malheur. M. le comte de Bavière m'ayant dit de la part de l'empereur que M. le maréchal de Noailles venait de mander à ce prince que depuis que les généraux anglais et autrichiens avaient appris le ravitaillement d'Egra, ils s'étaient arrêtés et retranchés sur les bords du Mayn.

« Je pardonnerais à M. de Seckendorf, s'il en avait pu tirer quelque avantage; mais les raisons de tenir nos troupes ensemble derrière l'Isar non seulement ne l'ont point persuadé, mais même il a engagé l'empereur à penser comme lui. Si je n'avais pas donné des ordres aussi précis que je l'ai fait à M. de Phelippes de se retirer d'Eggenfelden, le roi y aurait perdu 10 B. et 12 E., et si M. de Lacroix avait été mieux informé des mouvements des ennemis, il n'aurait pas été pris comme il l'a été. Le mal aurait été encore plus grand, si j'avais consenti à ce que le prince de Conti m'a proposé de

(1) M. le maréchal de Broglie à M. le comte d'Argenson, Straubing, 12 mai.

marcher avec une partie de ses troupes pour soutenir le poste d'Eggenfelden; il est vrai que si j'avais eu assez de troupes pour soutenir ce poste avec sûreté, cela protégeait Braunau. Je me sais gré d'avoir eu la fermeté de ne pas condescendre à toutes les propositions faites à ce sujet. Décidé à tenir bon, tant que la position serait possible, il se faisait protéger sur sa gauche par le comte de Saxe qui était à Amberg, et il pensait que Braunau tiendrait assez pour lui permettre de chasser l'ennemi des postes qu'il occupait, en commençant par les plus faibles; ce qui, rompant la ligne de défense, ferait tomber les plus forts. « Je tiens, ajoutait-il, cette manœuvre de M. de Luxembourg, qui, après la bataille de Fleurus, n'attaqua pas d'abord le château de Ligny et plusieurs autres, qui étaient retranchés, et les prit ensuite à discrétion, après avoir battu les troupes qui les protégeaient. Vous pouvez compter sur l'exécution de ce projet, et si j'y vois jour, du moins j'y ferai de mon mieux; » mais ses prévisions furent bien trompées. »

Le 15 mai, Dingelfing est abandonné; on y laisse 2,000 grenadiers avec du Châtelet, les régiments de Marsan et de Royal; et, le 17, les Autrichiens s'avancent sur la ville, qu'ils attaquent de vive force, et y mettent le feu. Forcés de nous retirer, nous passons l'Isar, après avoir perdu 120 officiers, 500 soldats. Le prince de Conti, qui était le 14 à Straubing, attendant le retour du maréchal de Broglie de Wolnzach pour s'entretenir avec l'empereur, en apprenant ce désastre de Dingelfing, accourt et, voyant que les Autrichiens descendent l'Isar pour se porter sur Landau, les côtoie sur la rive gauche. Le comte Daun, arrivé le 19 à Ober-Ettling, s'empare de Landau, et la garnison repasse l'Isar, en voyant sa retraite coupée. A cette nouvelle, nos troupes dans Eggenfelden et Thann abandonnent leurs postes pour rejoindre le prince de Conti, qui, de son côté, craignant l'approche du prince Charles, abandonne Landau et se retire de l'autre côté de l'Isar. L'empereur aurait voulu qu'on couvrît Munich; mais les positions qu'il voulait assigner aux troupes françaises semblant trop étendues à M. de Broglie, il ne se prêtait pas à ce qu'on lui demandait. Peu satisfait de la résistance de M. de Broglie à l'exécution de ses projets, il témoigne le désir de s'entretenir particulièrement avec lui et de se rendre au château de Wolnzach, à environ vingt-six lieues de Straubing. L'entrevue eut lieu le 17, et M. de Broglie repart quelques heures après pour Strau-

bing, où il arrive le lendemain. Pendant cette absence, les affaires changeaient de face; le prince Charles arrivait le 17 au matin, avec toute son armée, sur les bords de l'Isar.

Au moment où nous nous éloignions de l'Inn, le prince Charles avait passé cette rivière à Scharding; il la remonte et arrive à Griesbach, où se trouvait M. de Minutzi, l'attaque, le fait prisonnier, et le peu de troupes qui s'échappe de cette victoire gagne Braunau. Le maréchal de Broglie, informé à son retour de Wolnzach que l'ennemi était maître de l'Isar, se rend, le 21, à Pilsting et envoie le prince de Conti à Deggendorf : cette place n'avait pour défense que les régiments d'infanterie de Bourbonnais, de la Mark, Royal-Comtois, les dragons de Vibraye, Conti et Saint-Simon cavalerie.

Posté à Thann avec une partie de son armée, tandis que l'autre était employée au siège de Braunau, le prince Charles détache 9,000 hommes, aux ordres du comte de Daun, pour s'emparer de Dingelfing.

M. du Châtelet commandait dans cette place et était à même d'être secouru par M. de Phelippes, campé auprès avec 14 B. et 12 E.; mais, à l'approche de l'ennemi, il repasse l'Isar pour favoriser la retraite de la garnison. M. Brun, de son côté, garde l'Isar depuis Landshut jusqu'à Worth avec 4 B. et 8 E. 2 B. partent de Straubing pour renforcer le prince de Conti. M. de Seckendorf est à Ebersberg, et le prince Charles, à la tête d'une partie de son armée, arrive à hauteur de Landau, le reste marchant pour s'y rendre, et, de son côté, M. de Bernklau arrive à Schonach, à hauteur de Worth.

Le 19, M. de Seckendorf rassemble ses troupes à Landshut et M. Brun se porte à Worth, pendant que le prince Charles s'étend le long de l'Isar depuis Dingelfing jusqu'au Danube, établissant son quartier général à Nieder-Pforing, et s'emparant de Landau.

L'alarme est grande alors parmi les Français et les Bavarois (1); de Versailles arrivent des dépêches pressantes :

« Ne perdez pas un instant, écrivait M. d'Argenson, à rassembler

(1) Lettre au maréchal de Broglie, du 20 mai.

Les armées alliées occupaient les positions suivantes :

Troupes impériales : 14 B., 5 compagnies de grenadiers, 39 E., le régiment de hussards de l'empereur, à *Landshut;* 6 E. sur le *haut Isar;* 8 B., le régiment de hussards de Ferrary, à *Munich;* 13 B. et 10 compagnies de grenadiers dans Braunau.

Armée française : à *Plattling*, M. Clermont-Gallerande avec 7 B. (Cham-

votre armée, mettez-vous en force, à portée de secourir Braunau ou du moins d'opérer la sortie des troupes, qui ne seront pas moins nécessaires pour la défense de cette place. Vous savez que S. M. ne craint pas que son armée en vienne à une action, elle compte que vous ayant à sa tête, le sort ne peut qu'en être heureux. Lorsque vous aurez réussi à dégager les restes de l'armée de l'empereur, S. M. espère que les mesures qu'auront à prendre les généraux de S. M. avec vous se concilieront mieux qu'elles ne l'ont été jusqu'ici; la dernière affaire est une preuve que des troupes alliées ne doivent point agir séparément, lorsqu'elles ont affaire à un ennemi dont les forces sont réunies. »

Cette lettre indiquait déjà à M. de Broglie qu'on s'occupait à Versailles de le protéger contre une attaque venue du Hanovre, et le maréchal de Noailles, de Worms, le rassurait sur la marche des Anglais et sur les secours qu'elle pourrait porter à M. Lobkowitz, en affirmant que, par la position qu'il prendrait à la droite du Rhin vers Darmstadt avec toute son armée, il l'empêcherait de passer le Mayn soit à Francfort, soit à Aschaffenburg. Dans ce moment, en

pagne, Royal-Suédois) et 14 E. (Saint-Simon, Vibraye-dragons); à *Moosfurt*, M. de Maupeou avec 3 B. (la Couronne) et 6 E.; en face de Landau, M. de Lutteaux avec 9 B. (Royal, Bonnac, Guise, Angoumois, Provence), 4 E. (Royal-Étranger); et en face de Leiblfing, 9 B. et 8 E. A *Dingelfing*, M. de Louvigny avec 10 B. (Picardie, Marine, Lyonnais) et 11 E. (Royal-Roussillon, Berry, Rosen); à *Worth*, M. de Brun, maréchal de camp avec 5 B. (Beauvais, Rouergue, Vermandois, Saxe, Boulonnais), et 6 E. (Dauphin, Bourbon). En face de Straubing, le duc de Brissac avec Poitou, Dauphin-Étranger et Brionne (cavalerie). A l'embouchure de l'Isar, M. de Coigny avec 1 B. de Royal-Artillerie, de Valenceau, Royal-Comtois Périgord et Colonel-général dragons. Sur la rive droite du Danube, entre Deggendorf et Plattling, le comte de Danois avec Boulonnais et la Marck. Sous *Straubing*, le prince de Conti avec Luxembourg et de Broglie (infanterie) et Royal-Piémont, Condé, de Broglie, de Maugiron, de Barbançon (cavalerie). A l'embouchure du *Pfatter*, M. d'Escars avec Santerre (infanterie). En face de *Donaustauf*, le duc d'Olonne avec Saintonge. Devant Ratisbonne, le comte de Saxe avec Normandie, Alsace, de Brie, Blaisois, Agénois, Royal-Bavière, bataillons de Pumbecque, Royal-Artillerie et Commissaire-général, Bretagne, Saint-Aignan, Beaucaire, Saluces, Chepy, Fitz-James (cavalerie), la Reine, Nicolaï, d'Harcourt, la Suze (dragons). A *Kelheim* et *Wohburg*, le marquis de Boufflers-Remiencourt avec Languedoc et Orléans (dragons); à *Amberg*, M. de Brezé avec Montmorin et Guyenne (infanterie); à Mehring, M. d'Essoffy avec son régiment de hussards; à *Ingolstadt*, M. de Graville avec 2 B. de milice de Bergeret; à *Donauworth*, M. Delamare avec 2 B. d'Enghien; à Égra, M. d'Herouville avec Limosin, Bourgogne, Médoc et Ponthieu.

effet; M. de Noailles rassemblait son armée à Rhein-Turkheim près Worms, y jetait un pont sur le Rhin, qu'il commença à passer le 20 mai pour se porter sur le Mayn. Un corps de ses troupes était déjà campé sur le Neckar, dans les environs de Heidelberg et de Wimpfen. Mais toutes ces raisons ne le rassuraient pas sur les entreprises possibles des Autrichiens, dont les trois armées se trouvaient réunies; il était loin par conséquent de céder aux instances du maréchal de Noailles, de marcher sans perdre de temps au secours de Braunau, disant que cette aventure était impossible quand il ne lui restait « plus que deux passages sur l'Inn trop éloignés l'un de l'autre, « Plattling et Landshut, et dans cette cir-« constance le parti de la prudence lui restait plutôt que d'exposer « l'armée du roi à combattre. »

A l'incertitude dans laquelle se trouvait le maréchal de Broglie sur les projets de l'ennemi du côté de l'Isar se joignait l'inquiétude sur les mouvements que M. Lobkowitz pourrait faire du côté du Palatinat; il n'en eut pas moins pour Deggendorf en apprenant, le 22 au soir, que les ennemis avaient fait remonter à Nieder-Altaich leur pont de Wilshofen et que de la cavalerie passait déjà le Danube. Aussitôt 4 B. du camp de Plattling sont dirigés sur cette place, que M. le prince de Conti est chargé de défendre; le comte de Saxe se rend à Amberg pour prendre le commandement de toutes les troupes du haut Palatinat et de la Naab, qu'il rassemble tant à Burglengenfeld qu'à Amberg.

Le prince de Lobkowitz remonte le pont de Wilshofen à Nieder-Altaich, sur lequel un corps de cavalerie passe le Danube. Le prince Charles, qui, le 26, avait fait passer le Danube sur le pont de Winzar, arrive à Seebach, et le lendemain matin canonne les trois redoutes sur la droite, pendant que sa cavalerie s'empare de la plaine entre Deggendorf et le Danube, afin de couper la retraite. Le prince de Conti, ne pouvant porter secours, se retire, laissant le 3e B. de Champagne avec quelques compagnies qui arrêtèrent les Autrichiens. Le maréchal de Broglie, à cette nouvelle, détache à son appui 1 B. de Champagne et les régiments de Broglie, d'Enghien et de Luxembourg. Dans l'impossibilité de résister, les troupes françaises repassèrent le Danube et campèrent sur la rive droite à Fischendorf. Le prince de Conti se conduisit dans cette défense avec sa valeur ordinaire et eut un cheval tué sous lui.

Pendant que le prince Charles se rendait maître de la rive gauche du bas Rhin, le prince Lobkowitz rassemblait ses forces sur la Naab; le 28, il campait à Schwandorf. Cette position faisant craindre à Maurice de Saxe de perdre Stadt-am-Hof, il se replie, le 30, sur Amberg.

Le 27, les ennemis s'étant emparés de Deggendorf, les troupes repassent le Danube et se partagent en trois corps : le 1er à Fischerdorf, le 2e sur l'Isar à une lieue du premier, et le 3e à Plattling; alors le prince de Conti ramène à Straubing tous les postes de la rive gauche du Danube; malheureusement celui d'Egg est obligé de se rendre à l'ennemi, qui fait camper un corps à Deggendorf et l'autre à Bogen.

Le 28, les troupes de M. de Saxe sont rassemblées en deux corps à Kalmunz et Burglengenfeld. M. de Brézé est resté à Amberg avec 3 B. et 1 régiment de dragons; il se dirige, le 30, sur Stadt-am-Hof, rive droite du Danube, tandis que M. de Lobkowitz réunit la plus grande partie de ses troupes à Schwartzenfeld.

Quant à l'empereur, ne se croyant plus en sûreté à Munich, il en sort une troisième fois et se retire à Francfort pour être témoin de l'affaire de Dettingen, 27 juin. Il semblait que ses troupes ne fussent plus en mesure de résister à l'ennemi; elles se retiraient toujours comme lui.

« Les ennemis se présentèrent, le 24 au matin, devant Deggendorf, replièrent un de nos petits postes, et s'établirent sur les hauteurs qui dominent cette ville : ce n'était d'abord qu'un corps de croates et de hussards, mais le 25 et le 26 ce corps augmenta. Les ennemis travaillèrent à trois batteries : l'une sur la crête de la montagne, l'autre en face de la redoute la plus avancée; la 3e fut placée sur le revers d'un bois, au-dessus d'une hauteur qui est en avant des Capucins. Le 27, environ vers les quatre heures du matin, leur artillerie commença à faire feu sur la première redoute. L'officier qui y commandait manœuvra très bien, et quoique les faces de son retranchement fussent bientôt ruinées par le canon, et qu'il fût lui-même très inquiété par les bombes, il tint pourtant ferme jusqu'à près de six heures, qu'il se replia. La retraite du poste de la redoute du Calvaire, évacuée en même temps que celle de la hauteur, détermina à faire replier le 2e B. de Bourbonnais, qui défendait l'épaulement, sur les trois petits ouvrages gardés par Royal-Comtois et

par Périgord. La droite abandonnée, la gauche ne pouvant plus se soutenir, les 2 B. de Bourbonnais se retirèrent dans la ville par la porte du Danube, et de là dans la communication par la fausse porte. Cependant les ennemis avançaient, maîtres des hauteurs. La 1re compagnie des grenadiers de la Marck les arrêta tout court à la porte du faubourg, et donna le temps à tout ce qui n'était pas retiré d'entrer dans la ville, à la faveur des compagnies de Bourbonnais mises dans le chemin de ronde attenant à la porte du Danube. Les ennemis, entrés dans le faubourg, obligèrent tout ce qui était en avant de se replier sur le grand ouvrage. Cette communication était importante pour notre retraite, M. le prince de Conti ayant avis que 4,000 hommes de l'armée de M. de Lobkowitz devaient venir s'en emparer pendant qu'on attaquerait notre droite. L'on avait ouvert, pour la retraite des troupes qui devaient défendre la ville, une fausse porte dans la muraille, pour communiquer de la fausse braye à l'autre côté du fossé : le pont se rompit, la nuit du 26 au 27, et le 27, au point du jour, l'ennemi s'empara du faubourg du Danube. Il n'était plus question de retraite pour ce qui restait dans la ville; cependant, tout considéré, l'honneur de la nation prévalut, et l'on résolut de percer et de se faire tuer plutôt que d'être pris : alors les grenadiers et le B. de Champagne défilèrent par le fossé, et l'on poussa, malgré le feu du canon et de la mousqueterie, jusqu'à une place d'armes près du grand ouvrage, où M. de Froulay était resté; notre salut fut dû à la difficulté qu'éprouva la colonne de cavalerie de nous couper par la gauche, et au grand feu de notre camp qui empêcha l'ennemi de s'établir. L'on passa le pont de bateaux et on le brûla. M. le prince de Conti a montré un sang-froid admirable. »

M. de Broglie, aussitôt informé de la perte de Deggendorf, écrit à M. Maurice de Saxe de se porter immédiatement à Stadt-am-Hof et d'y rassembler toutes les troupes qui étaient à la rive gauche du Danube. Il y arriva le 30 et s'établit à la rive droite, à Kalmunz et à Burglengenfeld.

M. de Brézé en même temps recevait avis d'évacuer Ingolstadt avec les malades, les convalescents. L'ennemi, de son côté, après la prise de Deggendorf, établissait un camp près de cette ville, avançait à Bogen avec un corps de troupes, l'armée du prince continuant d'occuper la rive droite de l'Isar, depuis Dingelfing jus-

qu'au Danube, avec son quartier général à Nieder-Pforing et le maréchal Lobkowitz à Schwartzfeldt.

M. de Broglie persistait plus que jamais dans la résolution de ne point aller chercher l'ennemi au delà de l'Isar pour le combattre, et de s'en tenir à défendre cette rivière. Ce fut donc sa dernière pensée bien arrêtée, et comme il craignait de ne pouvoir disputer ce passage avec succès, il commence à donner les ordres d'évacuer Straubing, où il ne laisse qu'un détachement avec 2 B. bavarois, bien que continuant d'y rester de sa personne, comme centre d'où il pouvait donner ses ordres. Le maréchal de Seckendorf était toujours à Seligenstadt, près Landshut, avec le peu de troupes bavaroises qu'il avait pu rassembler, toujours plus inquiet que jamais sur le sort de Braunau.

Après l'évacuation de Straubing, le prince de Conti prit le commandement des troupes qui en sortaient. M. le comte de Saxe abandonne Stadt-am-Hof, ne conservant que le poste de la Brasserie, et M. de Brézé à Amberg, avec ordre de se retirer sur Ingolstadt au moindre mouvement ennemi. M. de Saint-Germain, du corps d'armée bavarois, s'empare de Rosenheim, tandis que M. de Lobkowitz se porte avec une troupe assez considérable d'infanterie et de cavalerie vis-à-vis Stadt-am-Hof; la tête de l'armée autrichienne avec le prince Charles arrive à Ober-Altaich, précédée par une avant-garde, et des partis se montrent à Worth. Malgré ces progrès constants de l'ennemi, on se flattait encore au camp français de se soutenir sur la rive droite du Danube jusqu'à l'Isar et sur la rive gauche de cette rivière, en établissant des camps pour défendre les passages : on fut bientôt détrompé.

Les troupes légères autrichiennes occupent une redoute entre le poste de la Brasserie et le pont de Regen, formant une communication de cette redoute à Stadt-am-Hof, et, le 3 juin, l'armée campe au château de la Justice, entre Stadt-am-hof et Regenstauf. 6 B. et 4 E., tirés des camps de Straubing, de Landau, de Bogen, partent en toute hâte pour Fischerdorf. 7 E. du camp de Straubing remplacent l'infanterie du camp de l'Isar; et, le 5, l'ennemi attaque sur tout le cours de cette rivière, jetant un pont sur le Danube à Posching, sur lequel il passe dans la nuit. Cette vive canonnade, pendant toute la journée, sur le château dit de la *Brasserie*, était une fausse attaque ayant pour objet d'attirer l'attention dans cette partie du haut Da-

nube, et de faciliter à la seconde ligne de l'armée du prince Charles le passage du Danube. Les Français, du reste, ne pouvaient sans se dégarnir opposer des troupes suffisantes. Ayant de plus forcé le passage de l'Isar, le maréchal de Broglie ne put mieux agir que de joindre le comte de Saxe, se mettre à la tête des troupes rassemblées, donner la main à celles qui réclamaient du secours et attendre sous le canon de Straubing, assurant la place par des hommes pris dans différentes brigades avec M. Gautier, lieutenant-colonel de Picardie, et un officier général de l'empereur. En conséquence, le régiment de la Marck et 1 brigade de cavalerie se portent sur Straubing.

Le 7, les ennemis bloquent la place. Les dernières troupes arrivent à Ratisbonne ainsi que sur le Pfatter (1); l'armée se trouve concentrée sous cette place en trois camps.

« Vous verrez, par les copies des lettres de MM. de Saxe et de Danois, que je n'avais pas lieu de supposer que l'ennemi passât le Danube, comme il l'a fait, en vingt-quatre heures; cela est pourtant arrivé.

« Le 5 au soir, il a fait une attaque générale de canons et de mousqueterie depuis Dingelfing jusqu'à Ratisbonne, et il y a lieu de croire que l'endroit où ils ont surpris plutôt que forcé un passage, qui est à Posching entre Bogen et Deggendorf, n'était qu'une fausse attaque qui est devenue la bonne; les 2 B. de la Marck, très faibles, ainsi que les autres B. allemands, leurs recrues étant encore en France, défendaient ce poste. M. de Barrau, qui en est lieutenant-colonel, les commandait : il a beaucoup de réputation ; il y a aussi dans ce régiment MM. de la Marck et Hamilton pour capitaines de grenadiers : ce sont d'excellents officiers et très braves gens, de sorte qu'il ne faut pas s'en prendre à eux si ce poste n'a pas été défendu pour donner du moins le temps à M. de Danois, qui n'en était qu'à une lieue sur la droite, et à M. de Cossé, à la même distance sur la gauche, de s'y porter pour le soutenir. Je suis bien fâché de cet événement. Je n'ai pu savoir encore ce que le régiment de la Marck a perdu dans cette occasion.

« La première attaque que les ennemis ont faite pour passer l'Isar a été à Dingelfing, c'était le 17 du mois passé, la seconde celle de Landau, et la troisième celle de Deggendorf; le plus difficile était

(1) Lettre à M. d'Argenson, camp sous Ratisbonne, le 7 juin.

fait, puisqu'il y avait vingt jours d'écoulés sans qu'ils eussent pu forcer aucun passage, mais en vérité un général est bien à plaindre quand il a tant d'officiers et de troupes qui ne savent pas leur métier : j'ai toujours été d'ailleurs tourmenté par M. de Seckendorf, qui voudrait avoir une partie de l'armée pour garder ses troupes, et qui m'a obligé malgré moi à m'étendre beaucoup plus que je n'aurais voulu; il m'ôte non seulement toutes les subsistances qu'il peut, mais veut encore en exiger beaucoup au delà de celles qu'il peut demander.

« Toutes les troupes depuis Moosfurt jusqu'à Straubing sont arrivées hier au soir à Pfatter un peu tard, ayant fait onze lieues; comme elles n'avaient que très peu d'équipages avec elles, cela a rendu leur marche plus légère : j'avais pris la précaution d'envoyer à chaque commandant des instructions qu'ils ont fort bien exécutées, surtout MM. de Clermont, Danois et Coigny; ils ont eu bien de la besogne pendant les vingt jours qu'ils ont été dans ces postes; on a beaucoup tiré depuis le matin jusqu'au soir, mais, par l'effet des retranchements sur le bord des rivières, ces escopetteries n'ont fait perdre que fort peu de monde. Je compte que dans la journée les troupes depuis Landau jusqu'à Dingelfing et Worth me rejoindront, quoique suivies par des hussards qui, en assez grand nombre, ne peuvent faire aucun mal quand on se tient bien ensemble.

« Je fais marcher tous les équipages devant moi jusqu'à Ingolstadt, parce que sans cette précaution il y a toujours beaucoup de désordre; les officiers en sont un peu plus mal à leur aise, mais on se retire avec plus de sûreté. Je compte partir demain d'ici avec toute l'armée rassemblée, tous les caissons et toute l'artillerie, pour camper à Kelheim, et de là en deux ou trois jours au plus me rendre à Ingolstadt, où je trouverai dans nos magasins toutes sortes de subsistances, du moins pour quelque temps, et où j'attendrai les ordres de S. M., que vous m'enverrez par un exprès.

« Je ne sais si vous approuvez une idée qui m'a passé par la tête, qui serait, sans perdre de temps, de marcher avec cette armée, et les 12 B. et les 10 E. que M. le maréchal de Noailles envoie pour la joindre, de marcher tout de suite avec ces deux armées rassemblées à milord Stayrs; outre que je crois que nous lui serions supérieurs en force, il est bien différent de donner une bataille proche de chez soi, ou de la donner à cent cinquante

lieues, et je doute que les Autrichiens puissent y arriver aussitôt que nous. Si S. M. approuve cette idée, et en cas qu'elle voulût que cette armée revînt en France, cela se pourrait, passant par la Souabe, par Willingen et ensuite par la vallée d'Offembourg, en écrivant d'avance à Strasbourg d'y faire un pont au-dessus de Kehl. J'ai fait cette marche après la dernière bataille d'Hochstett. »

A la suite de cette surprise, les troupes, comme l'écrivait le maréchal, quittent les camps de Fischerdorf et de Plattling, abandonnant l'Isar, et marchent le même jour pour arriver à Pfatter. Tous les autres corps campés sur l'Isar reçoivent l'ordre de se replier, depuis la hauteur de Landau jusqu'à Worth, sur Ratisbonne. Le maréchal part vers midi, et dès ce moment les portes sont fermées et l'on reste séparé de toute nouvelle de l'armée. Le 7, les dernières troupes étant arrivées à Ratisbonne, l'ennemi bloque la place, et cependant ses mouvements sont si lents que les Bavarois, partis des bords de l'Isar après les Français, peuvent effectuer tranquillement leur retraite.

Le 9, l'armée française campe à Affeking, près Kelheim, et Amberg est complètement évacué. Malheureusement les équipages de la division venant de Moosburg furent pillés pour n'avoir pas suivi le chemin des troupes. M. de Lutteaux, chargé de l'arrière-garde, y montra une grande valeur et un grand sang-froid. L'armée campa au village de Manching, près de la Paar, où elle trouva le comte de Seckendorf établi avec 8,000 hommes des troupes de l'empereur, qui s'y était rendu directement de Landshut. M. de Brézé qui avait reçu ordre, le 8 au soir, de quitter Amberg avec les 3 B. de Montmorin et de Guyenne, s'était replié en quatre jours sur Ingolstadt par Dietfurt.

L'empereur était au désespoir. D'Augsburg, où il s'était réfugié, il écrivait au maréchal de Broglie, le 9 juin, et l'on sent bien toute l'amertume de son âme aux reproches à peine dissimulés qu'il lui adresse.

« Si vous avez été sensible au triste événement du passage des ennemis, je le suis encore d'autant plus que je devais moins m'y attendre après votre lettre du 5 et vos dispositions. Je ne puis comprendre comment les ennemis ont pu surprendre le passage, les avis qu'ils le tentaient ayant été trop multipliés pour qu'on ne dût pas être sur ses gardes. Je crois cependant entrevoir que vous

n'aviez pas cru qu'on pût s'opposer aux ennemis, puisque vous aviez déjà donné vos ordres pour la retraite, et que je vois qu'ils ont été exécutés avec une diligence incroyable, vos troupes ayant fait ce jour-là onze lieues. Ces manœuvres ne sont guère propres à les animer, et je suis persuadé qu'il n'y a qu'une extrême nécessité qui puisse vous y avoir forcé ; vous en sentez vous-même toutes les suites affreuses, puisque voilà mon pays entier en proie aux ravages des ennemis, et ma capitale qui retombe pour la troisième fois entre leurs mains. Actuellement que vous êtes sur le point d'être à Ingolstadt, et que vous attendez le secours de 12 B. et 10 E., je me flatte que vous marcherez incessamment pour délivrer Straubing, sans quoi je dois croire qu'on veut absolument m'abandonner, puisque par la position où vous êtes, bien loin de me voir soutenu dans mes justes prétentions, mes pays patrimoniaux même sont perdus sans ressource. Vous savez que j'ai prévu depuis longtemps ce qui nous arrive, et je suis persuadé que si on ne se détermine pas à des partis de vigueur, l'armée du roi tombera dans un délabrement, soit par dégoût, soit par la maladie, soit par les ennemis qui vous harcèleront partout. Je vous prie de songer combien vous vous rendriez responsable. Quant à moi, l'extrémité où je suis est violente et je la sens bien vivement. »

Ainsi, l'empereur cherchait à lutter contre sa fortune et par ses représentations espérait en conjurer les effets. Il voulait arrêter la retraite de M. de Broglie et tenter un dernier effort pour son pays abandonné, pour ses troupes restées dans Braunau et perdues sans ressource, si on ne les secourait. Mais rien ne devait plus arrêter le maréchal de Broglie : l'armée était le 12 juin tout entière à Dietfurt. C'était la première fois que le maréchal se trouvait à la tête de l'armée réunie dans le même camp, sauf le détachement laissé à Straubing ; mais il n'avait pas plus confiance dans ses forces, amoindries par près de 8,000 hommes laissés dans les hôpitaux et par le faible effectif de ses B. ; les Bavarois, qui campaient à droite, n'étaient pas plus forts.

Le 13, le prince Charles arrive à Neustadt, et l'armée bavaroise se sépare de l'armée du roi, se portant vers Neuburg.

Le 14, MM. de Ségur, d'Apcher et de Villemur avaient conduit à Donauworth 12 B. et 10 E. détachés du corps de troupes que le

prince de Dombes commandait sur le Neckar (1). Ces B. et E. devaient y recevoir les ordres de M. de Broglie, qui envoya MM. Chaseron et Caraman en prendre le commandement et les établir sur le Schellenberg. M. de Ségur rejoignit, le 14, l'armée de M. de Noailles, qui lui avait fait part de l'arrivée de ses troupes à leur destination. La ville de Friedberg prise, l'armée campait dans l'île du Danube, près d'Ingolstadt, où l'on jeta deux ponts, sur quatre lignes, deux d'infanterie et deux de cavalerie, dans cette île formée par un bras du Danube appelé *Alt-Wasser,* la gauche vers Ingolstadt, la droite vers Neuburg; M. de Seckendorf s'établissait à Rain.

M. de Lobkowitz, le 16 juin, jetant un pont sur le Danube, s'avançait vers le prince Charles, qui marcha sur Neuburg après l'avoir joint à Geisenfeld; le comte de Saxe alors est détaché pour masquer Neuburg, pendant que l'armée, avec M. de Broglie, passe le Danube à 8 heures du soir, arrive à Ried et y demeure. Sur le refus de M. de Seckendorf de renforcer la garnison d'Ingolstadt, il y laisse à l'état-major de la place MM. de Vielld, lieutenant du roi, Raincé, major, et Millet, aide-major.

Le 16, M. de Lobkowitz arrive avec son armée à Wohburg, y jette un pont, et le prince Charles s'avance à Geisenfeld, à quelque distance d'Ingolstadt, pour établir sa jonction.

L'empereur fut très impressionné de la prise de Friedberg, avec la garnison dans cette place, ses murs et ses fossés bien en état de résister, quand déjà les troupes de cette garnison avaient fait des sorties avec succès, et que les troupes palatines s'étaient séparées, le 18, de l'armée à Neuburg. Le prince Charles, en ayant eu avis, signifia à cette régence que les B. palatins, qui appartenaient à l'armée de l'empereur, eussent à la quitter, sans quoi il traiterait cet État de l'électeur comme un pays ennemi.

Le maréchal de Broglie, en apprenant que les armées du prince Charles et du comte de Kewenhuller avaient passé le Danube et l'Isar et s'acheminaient de son côté, et ayant reconnu que la rivière de Paar et les marais qui défendaient son camp étaient guéables, se

(1) *Infanterie :* la Sarre, Royal-Roussillon, Royal-Italien, Lorraine, Cambrésis, 1 B., chacun; Bourbon, Condé, 2, chacun; Royal-Vaisseaux, 3. *Cavalerie :* Anjou, 3 E.; du Rumain, 3; Hôpital-dragons, 4.

place dans l'île d'Ingolstadt, campé sur quatre lignes, la droite à un marais et à l'Alt-Wasser, la gauche au Danube ; puis il quitte Ingolstadt, en déclarant à Charles VII que l'armée française évacuait la Bavière, et voici l'impression du comte de Saxe à cette date :

« Notre cavalerie est complète, mais nos B. sont réduits à 300; les Français désirent plus que les ennemis d'être hors de ce pays.

« Les Autrichiens ont le diable au corps; les hussards ont fait hier quelque chose d'assez plaisant : ils ont attrapé une vingtaine de nos maraudeurs, les ont dépouillés de leurs habits et leur ont donné force coups de bâton en leur disant que c'était pour leur apprendre à rester avec leurs drapeaux et à ne plus faire les libertins. J'ai vu arriver ce troupeau tout nu, et je n'ai pu m'empêcher de rire avec toute l'armée. »

Le 22 juin, le maréchal continue sa marche sur Mornsheim; M. de Seckendorf quittait son camp de Rain, passait le Lech, y coupait le pont et campait près Donauworth, abandonnant Landsberg entouré par 5,000 hommes sous les ordres de M. de Bernklau, et les deux armées autrichiennes se présentent devant Rain.

Voici comment le maréchal de Broglie expliquait ses projets à l'empereur sans manquer de lui faire part de son plan d'aller rejoindre le maréchal de Noailles pour tomber en force sur les Austro-Anglais :

« Quoique mon dessein (1) fût de rester sous Ingolstadt avec l'armée pour y attendre les ordres de V. M. I., j'ai été obligé d'en partir le 21 de ce mois, à 4 heures après midi, averti que M. le prince Charles marchait avec ses trois armées pour passer le Danube à Neuburg. Je fis partir sur-le-champ M. de Saxe pour masquer Neuburg, me méfiant malgré les assurances par écrit de M. de Zastrau qui y commande; je suivis avec l'armée le détachement et l'ai joint presque en même temps que M. le comte de Saxe arriva sous Neuburg; l'armée coucha cette nuit au bivouac sous Neuburg, et à la pointe du jour, sur l'avis de l'ennemi marchant du côté de Rain, je suis venu camper à Mornsheim, où je reçus des nouvelles de M. le maréchal de Seckendorf m'annonçant qu'il avait abandonné Rain et s'était retiré sous Donauworth avec toutes les troupes de V. M., ce qui m'a déterminé à venir sous Donauworth, où l'armée

(1) Lettre à l'empereur, Donauworth, le 23 juin.

est arrivée toute entière de bonne heure, aujourd'hui 23. J'ai trouvé ici en arrivant M. de Mauléon, qui m'a dit toutes les armées du prince Charles campées vis-à-vis le Lech, et que M. de Seckendorf attendait ma réponse pour qu'en cas que je ne passasse pas le Danube pour le joindre, il fît dépasser ses troupes en deçà parce qu'il n'y serait pas en sûreté. J'ai dit à M. de Mauléon de dire à M. de Seckendorf de vouloir bien venir ici ce soir ou demain matin.

« M'étant informé des subsistances ici, tant pour l'armée du roi que pour celle de V. M., soit en grains, soit en fourrages, il n'y en a pas pour quinze jours suivant les états de M. l'intendant, de sorte que dans ce temps-là nous serons forcés de nous en aller faute de subsistances, mon sentiment est de marcher le plus tôt qu'il sera possible pour joindre M. de Noailles; d'ailleurs, je suis averti, et M. de Seckendorf a les mêmes avis, à ce que m'a dit M. de Mauléon, que le prince Charles s'avance à Burgau, terre appartenant à la reine de Hongrie jusqu'à Guntzburg où il y a un pont sur le Danube qui n'est qu'à 3 lieues d'Ulm, entre Lauwingen et cette ville, ce qui nous couperait notre communication totale avec Strasbourg et même avec l'armée de M. de Noailles. Je ne répéterai point à V. M. toutes les autres bonnes raisons pour me rapprocher de M. de Noailles, les deux armées réunies étant en état par leur supériorité de battre celles des Anglais et Autrichiens qui sont du côté de Mayence, et il me semble qu'il serait bien plus avantageux pour V. M., voulant combattre l'ennemi par sa lettre d'Augsburg, le 19 de ce mois, de le combattre avec supériorité à portée de l'Alsace que de donner une bataille partout ailleurs, éloigné de nos frontières et au risque de perdre totalement l'armée.

« Il ne tiendra qu'à V. M. de joindre les deux armées réunies et de se mettre à la tête; la supériorité que nous aurions sur celles de milord Stayrs et du duc d'Aremberg nous promettant avec probabilité toute apparence de succès, le gain d'une bataille sur eux dans cette partie sera bien plus décisif et plus capable de forcer la reine de Hongrie à faire une paix avantageuse et rendre justice à V. M. sur ses prétentions et à engager l'Empire, qui jusqu'à présent n'a voulu aider V. M. en aucune façon, à prendre des mesures efficaces, comme il y est obligé, parce que, se trouvant le théâtre de la guerre, il en sentira le poids, au lieu qu'en restant neutre comme il est aujourd'hui, il tire tout l'argent des deux partis sans se sentir d'aucune

misère par la cherté dont il vend ses denrées et par l'argent immense qui se répand dans tout l'Empire, ce qui sera tout différent, si une fois les deux armées se rassemblent qui le mangeront et le désoleront; ce sont, Sire, toutes les raisons qui me déterminent, sous le bon plaisir de V. M., à me mettre en marche avec l'armée du roi, le 26 ou le 27 de ce mois, selon les mouvements que pourront faire les ennemis, pour aller le premier jour à Harburg, le second à Nordlingen, le troisième à Bopfingen, le quatrième à Elwangen, le cinquième à Buhlerthan, le sixième à Hall, le septième à Œhringen, le huitième à Neuenstadt, le neuvième à Wimpfen.

« J'espère que V. M. ordonnera à M. de Seckendorf de se joindre à notre armée. Je lui ferai fournir la même subsistance qu'à nos troupes. Il sera facile à V. M. de se rendre à Mannheim et puis à l'armée, avec toute sûreté, et j'espère qu'elle approuvera le projet.

« Comme M. de Seckendorf peut partir avec son armée un ou deux jours après moi, il aura certainement le temps d'attendre les ordres de V. M. »

Et, sans savoir si l'empereur l'approuvait, M. de Broglie arrive à Donauworth, y campe, le Danube devant lui, sa droite à la Wernitz, à laquelle les lignes d'infanterie sont adossées, sa gauche à l'embouchure de cette rivière dans le Danube, avec les troupes de l'empereur, qui se formèrent devant le pont. Il dispose son retour pour la France en faisant partir les convalescents, ses malades en état d'être transportés, et divise son armée en quatre divisions et une réserve, y comprenant les régiments venus de l'armée du maréchal de Noailles; il fixe le premier départ au 26, et fait suivre les divisions à un jour d'intervalle l'une de l'autre, pour se rendre à Wimpfen.

L'empereur indigné lui répond :

« Augsburg, 25 juin.

« Mon cher maréchal, j'ai reçu votre lettre du 23 par laquelle j'apprends la résolution d'abandonner mes États et de joindre M. de Noailles; je m'en remets à ce que je vous ai écrit et fait dire là-dessus par M. de Piosasque, mais je ne puis m'empêcher de vous rappeler que c'est votre départ de dessous Ingolstadt qui a mis M. de Seckendorf dans la nécessité d'abandonner Rain, parce que, votre armée ayant repassé le Danube, il ne pouvait résister seul aux trois armées

du prince Charles, avec des forces fort inférieures aux vôtres ; vous savez aussi que, M. de Seckendorf n'ayant été averti de votre retraite que 24 heures après, vous le mettiez en danger en le laissant absolument à découvert sans le prévenir en rien, ce qui est arrivé plusieurs fois. Après m'avoir expliqué votre projet de porter la guerre dans l'Empire, en le mangeant et en le désolant, je ne sais pas comment vous pouvez me proposer de me mettre à la tête des armées et d'autoriser par ma présence tous les maux que vous préparez à cet empire dont je suis le chef. L'armée de M. de Noailles est supérieure à celle des Autrichiens et de leurs alliés, les manœuvres qu'il a faites jusqu'à présent prouvent qu'il ne demande qu'à attaquer. Le secours que vous lui menez peut lui devenir embarrassant, et ne justifiera jamais la démarche que vous faites d'abandonner mes États et d'exposer ma personne. Comme je dois croire que vous n'y êtes point autorisé, je verrai le parti que je prendrai ; mais, en attendant, je ne changerai point les ordres donnés à M. de Seckendorf de séparer mes troupes. »

« *P. S.* Je reçois encore, avant le départ de cette lettre, celle d'aujourd'hui que M. de Piosasque a apportée. Comme vous n'avez point changé de disposition, je n'ai point changé de résolution. Vos magasins eussent été mieux remplis, si vous n'aviez pas toujours eu en vue le projet que vous exécutez aujourd'hui. »

M. de Broglie essaya de se justifier, et, comme toujours, le manque de vivres fut la raison qu'il donna de son retour en France. Cependant la ville de Braunau capitulait le 27 juin, et on stipulait la neutralité de l'armée bavaroise. Les grandes institutions militaires qu'avait fondées Louvois, dans lesquelles il avait comme exprimé le génie de Condé et l'expérience consommée de Turenne, étaient devenues ce que deviennent toutes les institutions humaines, lorsqu'un souffle continu de réforme et de vie ne les renouvelle pas. La sève qui les avait produites se tarissait chaque jour. Les armées envoyées en Bavière, en Bohême, en Westphalie, belles au départ, d'un aspect imposant, se fondaient en détail, par des surprises, la maraude, les désertions, par l'indiscipline des soldats, par l'incurie des officiers.

L'empereur se trouvait à Augsburg lorsqu'il apprit notre retraite précipitée vers le Rhin et l'abandon du bas Isar. Se voyant pour la troisième fois à sa merci, il écrivit au maréchal de Broglie que, si

les troupes françaises quittaient Donauworth, son intention, pour ne pas porter la guerre dans l'Empire, était de convenir de la neutralité de son armée avec le prince Charles. En effet, M. de Seckendorf, s'étant rendu à Rain, signa avec M. de Kewenhuler un traité par lequel les troupes de l'empereur, en restant dans l'Empire, seraient considérées comme troupes des cercles et ne seraient point attaquées par la reine de Hongrie. D'après cet arrangement, les troupes bavaroises occupèrent Donauworth, dans la nuit qui précéda le départ de la première division des troupes françaises; puis elles allèrent à Wemding, où elles restèrent jusqu'à leur marche dans le cercle de la Souabe, près de Philippsburg.

Il faut rendre cette justice à M. de Seckendorf, qu'il s'efforça de faire comprendre dans cette neutralité les troupes françaises encore dans quelques places de Bavière; il ne l'obtint pas, ce qui nécessita le siège d'Ingolstadt; les Français, en apprenant qu'on leur refusait la neutralité accordée aux Impériaux, aux Palatins et Hessois, ne voulurent pas évacuer cette place et résolurent de s'y défendre.

Le retour en France s'effectua dans de bonnes conditions (1); mais M. d'Argenson, au nom du roi, écrivit à M. de Broglie (2 juillet) une lettre fort irritée.

(1) 1re division (5 B., 13 E. de cavalerie, 8 de dragons), commandée par M. de Conti, ayant sous ses ordres MM. du Chayla, d'Argouges et de Rambures.

2e division (15 B., 14 E., l'artillerie et 1 B. Royal-Artillerie), commandée par MM. de Clermont-Gallerande, du Châtelet, le prince de Pons, Chaseron, Langeron, Maupeou. — Elle fut suivie d'une division (14 E., 16 C. et 10 pièces) commandée par M. de Louvigny, avec MM. de Danois, de Bavière, Boutteville, Clermont d'Amboise, Caraman, Brissac, Rupelmonde et de Mauroy.

3e division (15 B., 12 E., 10 pièces), avec MM. de Coigny, de Brun, de Rieux, de Brézé, Fontaines-Martel, de Hautefort, d'Harcourt. M. de Broglie s'y trouvait.

4e division (20 B., 22 E. de cavalerie, 8 de dragons, 10 pièces, 1 batterie d'artillerie), sous MM. de Lutteaux, Phelippes, Montauban, Refuges, Ravage, d'Armentières, de Monconseil, de Rissy, Bérenger, prince de Deux-Ponts (*).

(*) Frédéric, comte palatin du Rhin, prince de Deux-Ponts, fils puîné de Christian II, né le 27 février 1724. Son père lui cède le régiment d'Alsace le 10 mars 1734; il en prend le commandement pour la guerre de 1741. Ce régiment fait partie de l'armée de Bohême, s'y distingue au siège d'Egra. Le prince Frédéric monte à l'assaut avec M. de Pellety, lieutenant-colonel; y perd la moitié de ses troupes. Blessé d'un coup de feu à la tête, à la sortie du 12 avril à Prague, le prince Frédéric est appelé sous les ordres de M. de Ségur, qui rejoint l'armée de M. de Seckendorf pour rentrer en Bavière. Gouverneur de Mannheim en 1751. Nommé feld-maréchal en Autriche. Dans la campagne de 1759, il s'empare de Dresde. Mort le 15 avril 1767.

« J'ai rendu compte au roi, lui écrivait-il (1), de vos lettres des 16, 18, 19, 23, 24 et 26 du mois dernier ; c'est avec peine que je me trouve obligé de vous marquer le mécontentement de S. M. sur le parti que vous avez pris ; vous avez vu par mes lettres du 13 et du 22 quelles étaient les intentions de S. M., et si elle ne vous avait pas donné des ordres positifs pour rester à quelque prix que ce fût sur le haut Danube, du moins elle vous avait fait assez connaître son désir de ne pas vous livrer à une retraite précipitée telle que celle que vous venez de faire. Elle avait même lieu de penser que vous vous soutiendriez à Ingolstadt, après ce que vous lui aviez mandé, par votre lettre du 14, de la bonté de votre position. Vous alléguez par rapport à Donauworth la difficulté des subsistances; suivant les états que j'ai entre les mains, vous en aviez pour toute votre armée jusqu'au 29 de ce mois, en comptant ce que vous pouviez tirer d'Hochstadt.

« Voilà donc la Bavière entièrement abandonnée, l'empereur fugitif, et malheureusement prévenu, contre la vérité, que vous n'avez agi que par des ordres précis de S. M., et l'ennemi maître de porter, sans crainte, des renforts aussi considérables qu'il le voudra soit en Italie ou sur le Mayn. Ces circonstances sont, je vous l'avoue, d'autant plus affligeantes que tout ce que S. M. a fait pendant deux campagnes pour soutenir les droits de S. M. I. se trouve détruit au commencement de celle-ci, sans presque aucune résistance de votre part. Suivant ce que vous me mandez, votre armée doit arriver le 7 de ce mois à Wimpfen ; comme S. M. la destine à agir conjointement avec celle du Mayn sous les ordres de M. de Noailles, son intention est qu'à l'arrivée de votre armée à Wimpfen, vous en laissiez le commandement à M. le comte de Saxe, subordonnément à M. le maréchal de Noailles et que vous retourniez à votre gouvernement de Strasbourg pour y attendre les ordres de S. M. »

M. le comte de Saxe se rendit en conséquence auprès de ce général, et, revenu à Wimpfen le 8, M. de Broglie lui remit le commandement et il partit le lendemain pour Strasbourg.

Quant à l'usage que M. de Noailles avait à faire des troupes qui revenaient de Bavière, on ne lui donna point d'ordres positifs, mais seulement la liberté de retenir à son armée celles qui seraient le plus capables de combattre, surtout dans la cavalerie, que M. de

(1) Le comte d'Argenson au maréchal de Broglie, Versailles, 2 juillet.

Broglie avait mandée être en assez bon état et dont M. de Noailles manquait, et de faire passer en Alsace l'infanterie, dont le dépérissement ne permettait pas de tirer aucun secours. Du reste, persuadé que l'armée de M. de Broglie serait suivie par celle des Autrichiens et que, si M. le prince Charles ne pouvait s'opposer à ce qu'elle passât le Neckar à Wimpfen, il irait joindre sur le Mayn l'armée des alliés, on se réduisit à demander à M. le maréchal de Noailles de faire tous ses efforts pour empêcher cette jonction.

En attendant, l'armée continua sa marche à un jour de distance par Buhlerthan, Hall, Oehringen, Neuenstadt, pour arriver le 7 à Wimpfen. Le 10 juillet, la réserve se met en marche pour passer le fleuve à Spire; elle est suivie de la première division commandée par M. de Clermont-Gallerande. La journée fut aussi employée à l'embarquement de la grosse artillerie et des malades à Wimpfen, pour descendre à Mannheim. Pendant ce temps, la concentration d'une puissante armée, destinée à la conquête de l'Alsace, s'opérait en Allemagne. Le prince Charles de Lorraine préparait des magasins de vivres dans le cercle de Souabe, et donnait les mêmes ordres aux électorats de Cologne et de Trèves.

Dans les premiers jours du mois de juillet, l'armée autrichienne avait passé le Lech et le Danube, marchant sur trois colonnes, dites du centre, de la gauche et de la droite, le prince Charles laissant en Bavière des détachements qui bloquent Straubing, Ingolstadt et Egra. En partant des bords du Lech pour traverser l'Empire, elles passent : celle du centre, par Martingen, Wittislingen, Nattheim, Oggenhausen, Heidenheim, Steinheim, Bergen, Lorch, Schondorf, Fellbach et Kannstadt; celle de gauche, par Martingen, Wertingen, Dillingen, Giengen, Gerstetten, Donzdorf, Goppingen, Plochingen, Esslingen; enfin la colonne de droite, par Martingen, Neresheim, Aalen, Leinzell, Welzheim, Winnenden et Marbach. Ces trois colonnes occupaient donc, en entourant Stuttgard, le cours du Neckar, et elles étaient prêtes à se porter sur le Rhin, car elles n'avaient plus devant elles que l'armée française battue à Dettingen. Aussi, tandis que les trois dernières divisions françaises de l'ancienne armée de Bavière traversaient le Rhin à Spire, le maréchal de Noailles, battant en retraite le 12 juillet, se portait-il du Mayn sur le Neckar. M. de Phelippes, détaché de l'armée de Bavière, favorisa sa marche et, resté à

l'arrière-garde, s'acquitta de sa tâche avec succès. Le 13 juillet, l'armée de Bavière acheva de passer le Rhin; le 15, M. de Noailles arrive à Gross-Rorheim dans le Berg-Strass, et le 16 M. de Phelippes se replie sur Worms, où il passe le Rhin. Le 17, l'armée de Noailles traverse au même endroit et s'établit : le prince de Conti à Harthausen, M. de Lutteaux depuis Spire jusqu'à Mannheim, M. du Chayla entre Lingenfeld et Lauterburg; M. de Gallerande, avec 15 B. et 36 E., défendant le Rhin depuis Rheinau jusqu'à Huningue. Le comte de Saxe, primitivement passé dans le Spirebach, fut envoyé dès le 23 à Schelestadt, où il arrive le 31, emmenant 25 B., 40 E., sur trois colonnes, une côtoyant le Rhin, les deux autres prenant la route de Landau à Strasbourg.

En même temps, M. de Noailles détachait 20 B. dans les Évêchés, en mettait 10 dans les places d'Alsace, et campait dans le Spirebach avec le reste de son armée. On avait appris, le 19, la capitulation de Straubing : le blocus avait commencé le 6 juin. « Jusqu'au 13 juillet (1), il y eut des engagements continuels sans importance; mais, les maladies augmentant par suite du manque de nourriture, la capitulation se laissait pressentir. Le 19, à 8 heures du matin, arriva un aide de camp de l'empereur, porteur des prescriptions du maréchal de Seckendorf. La capitulation fut signée. Le 20, M. de Bernklau s'établit dans la ville; le 21, les bourgeois sont désarmés, et, le 22, les troupes bavaroises et françaises sortirent avec les honneurs de la guerre, tambour battant et deux pièces de canon. » Mais l'intérêt de la guerre n'était plus là. Il ne s'agissait de rien moins que de l'invasion de la France.

Le 3 août, M. de Saxe, à peine arrivé à Schelestadt, dut retourner en basse Alsace; ses troupes partirent sur une seule colonne pour Eirstein, Strasbourg et Haguenau, distribuant son infanterie le long du Rhin depuis le fort Louis jusqu'à Strasbourg, et campant à Haguenau. Le prince Charles, avec les 8,000 hommes du général Collowrath et les 12,000 du général Bernklau, avait marché sur le Rhin, et, y réunissant les autres troupes de la reine, était arrivé le 19 juillet à Essling, Kannstadt et Marbach, et, après une conférence à Hanau, le 26, avec le roi d'Angleterre, avait rejoint son armée le 4 août à Rastadt.

(1) Lettre à M. d'Argenson.

Le 15, ses troupes occupaient Stollhofen, Lichtenau, Wilstett, Ottenheim, Kensingen et le Vieux-Brisach, campant sur trois lignes.

Le grand projet de démembrer la France paraissait devoir se réaliser. Il avait été arrêté avec le prince Charles, accompagné de M. de Kewenhuller, que son armée combinée, par la jonction des troupes hollandaises, passerait le Rhin et se porterait en Alsace pour faciliter au prince Charles les moyens de le franchir aussi à Bâle, de reprendre la Lorraine et de s'emparer de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Le comte de Saxe, informé des mouvements de l'ennemi vers Neuburg, se porte sur Schalampé, ayant eu soin, en se plaçant à Ottmarsheim, d'envoyer à Bâle auprès des magistrats de ce canton et des représentants de l'Helvétie, pour empêcher les Autrichiens de pénétrer en France par leur territoire.

Le 22, par suite des conventions intervenues, George II passe le Rhin à Mayence, porte son quartier général à Worms, et le prince Charles se dispose à pénétrer du côté du Vieux-Brisach. Ce plan fut dérangé par le manque d'accord, chacun prétendant régler les mouvements des armées selon ses vues et ses intérêts; et les négociations, si bien entamées, aboutirent au désaccord.

Il ne restait plus en Bavière d'autre place à l'empereur que celle d'Ingolstadt; le baron de Bernklau, n'ayant pu engager M. de Graville à la rendre, s'occupa de son siège. Son gros canon étant arrivé, il ouvrit la tranchée dans la nuit du 26 au 27 août. La garnison fit une sortie le quatrième jour sous M. de Grassin, tua beaucoup des assiégeants et combla une partie de leurs travaux; cependant, comme on n'avait aucun espoir de secours, on essaya d'obtenir une capitulation avantageuse, mais seulement le 1er octobre, d'après les ordres de M. d'Argenson. Nul changement n'étant survenu dans nos affaires, on remit la porte Velkerk aux Autrichiens; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. Les malades devaient être soignés par les Autrichiens et renvoyés en France après guérison; enfin les Français encore à Ratisbonne, Augsburg, Nuremberg et autres villes impériales, rentreraient en France sans être inquiétés.

La ville d'Egra avait subi le même sort depuis près d'un mois.

Le 4 juin, M. de Kolowrath arrivait devant Egra et établissait

rigoureusement le blocus de cette place, dont depuis deux mois des nuées de hussards interceptaient les communications.

Le 9, il avait sommé le commandant d'Hérouville de se rendre. La garnison, restée seule au milieu de l'Allemagne, voulait une capitulation honorable ; le général autrichien exigeait qu'elle déposât ses armes et ses drapeaux : les propositions de Kolowrath furent repoussées, le blocus resserré, et la brigade Limousin (1), garnison de la ville, se trouva bientôt en proie à la famine la plus affreuse. Cependant personne ne déserta et on n'entendit aucun murmure.

Le 25 août, jour de la fête du roi, les aumôniers célébrèrent la grand'messe avec pompe; le marquis d'Hérouville (2) donna un grand dîner, dont les chevaux de la garnison firent les honneurs, et, sur le soir, les régiments prirent les armes pour faire une décharge de mousqueterie sur le rempart, et la gaieté française trouva moyen de suppléer, ce jour-là, à tout ce qui manquait pour fêter le roi.

Le 7 septembre, il fallut se rendre sous peine de mourir de faim : la garnison, prisonnière, est conduite en Hongrie; les officiers sont renvoyés sur parole en France. Un peu avant ces deux capitulations, vers la fin du mois d'août, la grande étendue du pays que M. de Noailles avait à garder détermina le roi à choisir M. le maréchal de Coigny pour lui donner le commandement d'une armée en haute Alsace. On la composa du corps de troupes du comte de Saxe et d'une partie de celles de M. de Noailles; elle comprenait 58 B. et 98 E.

L'empereur, dépouillé de ses États et ne recevant plus aucun secours de la France, fit, par l'intermédiaire du prince Guillaume de Hesse, des propositions à George II. On rédigea des préliminaires de paix par lesquels Charles VII renonça à tous droits sur les

(1) La brigade Limousin, comprenant 1 B. de Bourgogne, 1 de Médoc et 1 de Poitou, réunie à Amberg sous M. de Calvière, était partie, le 15 avril, pour ravitailler Egra et en relever la garnison.

(2) D'Hérouville de Claye, né en 1713, mort en 1782, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne; lieut. général, inspecteur d'infanterie. Il fut question de lui comme ministre (dit Barbier). A laissé le *Traité des légions,* la Haye, 1757. Son *Histoire générale des guerres* ne fut qu'un projet (Grimm, dans sa correspondance).

États autrichiens, s'engageant à rompre avec Versailles, et, reconnu empereur, il recevrait un subside pour le maintien de sa dignité.

La guerre offensive qu'avait entreprise la France était terminée. « Dieu veuille que nous en soyons quittes pour la crainte ! » avait écrit le maréchal de Noailles au roi, en lui annonçant une invasion des Anglais en Lorraine et peut-être en Champagne, après l'affaire de Dettingen. « Je ne connais que Dieu seul qui puisse aveugler vos ennemis au point de nous garantir de ces malheurs. »

Ses prédictions s'étaient accomplies.

CHAPITRE X.

CAMPAGNE SUR LE MAYN

(janvier à novembre 1743).

Janvier 19. Mort du cardinal de Fleury.

Février 20. Les troupes anglaises se mettent en marche.

Mars 1er. Les Autrichiens sortent du pays de Luxembourg. — 8. La dernière division de la cavalerie anglaise quitte ses quartiers du Brabant. — Les premières divisions des Autrichiens et des Anglais passent le Rhin.

Avril 1er. Les troupes françaises destinées à former l'armée se mettent en marche le 1er avril. — 22. Pont jeté sur le Rhin à Lausheim. — 24. Arrivée du maréchal de Noailles à Strasbourg. — 29. Cantonnements entre le Rhin et le Neckar. — 30. B. et E. rassemblés.

Mai 1 et 2. Le prince de Dombes prend le commandement des troupes entre le Rhin et le Neckar. — 5. Détachement à Oppenheim. — 6. Poste à Worms et à Frankenthal. — 8. M. de Berchiny détaché. — 10. M. de Berchiny est renforcé. — 12. Position générale des troupes alliées. — 15. Assemblée d'une partie des troupes françaises au camp de Rheindurckheim. — 16. Le maréchal de Noailles se rend à Worms. — 19. Arrivée de l'artillerie à Worms. — 20. 11 B. et 6 E. français sous M. de Montal. — 25. Troupes du prince de Dombes sur le Neckar. — 29. Pont jeté à Wimpfen pour le passage du corps qui marche en Bavière.

Juin 3. M. de Ségur rassemble ses troupes près Wimpfen. — 4. Ces troupes passent le Neckar. — 5. Le prince de Dombes, avec son corps, passe le Neckar à Heidelberg. — 6. Arrive à Lorsch. — 7. Toutes les troupes françaises passent le Weschnitz; le quartier général à Zwingenberg. — 9. L'armée à Plungstadt. — 10. M. de Berchiny occupe Gross-Gerau. — 11. L'armée se met en marche. — 15. La moitié de l'armée alliée marche à Aschaffenburg. — 17. L'armée française se dirige sur Arheilingen. — 18. Quartier général établi à Dieburg. Le duc de Gramont est détaché avec quelques troupes. — 19. Arrive dans la plaine de Stockstadt. — 23. Pont jeté à Seligenstadt. — 25. La brigade des gardes et celle de Noailles passent à la gauche de la Gersprentz. — 26. Pont jeté sur le haut Mayn à Niedernberg. — 27. Bataille de Dettingen.

Juillet 2. L'armée française campe à Steinheim. — 5. 3 brigades d'infanterie, les carabiniers, 3 régiments de dragons à Offenbach. — 8. A Steinheim. — 8. Arrivée des dernières divisions de l'armée. M. le maréchal de Broglie en remet le commandement à M. le comte de Saxe. — 12. L'armée à Sprendlingen. — 13. A Grafenhausen. — 13. Réunion des différentes divisions de l'armée sur la gauche du Rhin, près Spire. — 14. L'armée à Plungstadt. — 15. A Gros-Rorheim. —

16. Commence à passer le Rhin à Rheindurkheim. — 17. Campe sous Worms. — 20 et 21. Les troupes de M. de Clermont-Gallerande se mettent en marche pour la haute Alsace. — 22. La gendarmerie et 5 escadrons de carabiniers pour la haute Alsace. — 24. La maison du roi part de Worms. — 25. L'armée décampe de Worms. — 25. M. le comte de Saxe, avec une partie des troupes qui sont à Spire, en marche sur l'Alsace. — 26. L'armée entre Spire et la Rehute. — 28. Réunion des troupes à Schiltigheim sous Strasbourg. — 30. L'armée repasse le Spirebach, prend son camp entre Spire et Heiligenstein. — 31. M. le comte de Saxe campe à Erstein.

Juillet. Les troupes françaises revenues de Bavière; nombre et force des régiments; leur marche et leurs étapes en janvier et février. — 17. De la défense des bords du Rhin. — 18. Marche du prince Charles sur Neustadt; le comte de Saxe à Spire. — 20. État des troupes sur le Rhin. — 23. Au camp de Spire, le comte de Saxe, avec ses troupes, se dirige sur Schelestadt. — 25. État des troupes.

Août 4. Le prince Charles remonte le Rhin; passage du fleuve par le baron de Trenck. — 10. Le comte de Saxe à Markolsheim. — 13. Près de Schalampé. — 21. Au camp de Heiterau, vis-à-vis le prince Charles. — 24. M. de Coigny à Weissembourg. — 25. A Strasbourg, vient prendre le commandement de l'armée. — 30. Départ du comte de Saxe. — 31. Arrive à Landau, se rend auprès du maréchal de Noailles.

Août 13. L'armée française, aux ordres de M. le maréchal de Noailles, campe à Belheim. — 14. A Rheinzabern. — 15. Entre dans les lignes de la Lauter. — 17. 15 B. et 18 E. se mettent en marche pour la haute Alsace. — 29-30. Le duc de Coigny en haute Alsace. — 30. L'armée se porte sur les lignes de la Queich.

Septembre 19 et 20. La maison du roi part de ses cantonnements sur la Bruche pour se rendre à l'armée de M. le maréchal de Coigny. — 22. L'armée française abandonne les lignes de la Queich, rentre derrière celles de la Lauter. — 23-24. Départ de 14 B. pour l'armée du maréchal de Coigny. — 25. Le gros de l'armée se replie sur Haguenau; 20 B. et 40 E., sous les ordres du comte de Saxe, restent sur la Lauter.

Septembre. Le maréchal de Coigny remplace le comte de Saxe. — 4. Tentatives de passage repoussées par M. de Balincourt. — 6. Le prince Charles redouble ses préparatifs à l'île de Rheinau. — 13. Traité à Worms contre la France. — Envoi de secours du maréchal de Noailles. — 27. Arrivée à Sassenheim. — 28. Position des deux armées vis-à-vis le prince Charles et l'armée alliée.

Octobre 4. Mouvement des ennemis. — 8. Le prince Charles hésite sur un nouveau passage. — 16. Reste dans la même position. — 19. Grand mouvement du côté de Fribourg. — 25. Directions des troupes abandonnant Vieux-Brisach. — Traité entre la France et l'Espagne signé à Fontainebleau.

Octobre 16. Départ des premières troupes pour se rendre dans des quartiers d'hiver. — 21. Le maréchal de Noailles part de Haguenau pour conférer avec le maréchal de Coigny. — 27. Les dernières troupes se mettent en marche pour rentrer en France, remplacées par celles de l'armée du maréchal de Coigny. L'armée autrichienne laisse 15,000 hommes en Brisgau et se retire en Bavière.

Novembre 9. Les Anglais repassent le Rhin à Biebrich, les Hollandais le long de la

Sambre. — 14 et 15. Répartition de notre armée en Alsace-Lorraine et dans les Évêchés. — 25. Départ du maréchal de Noailles pour Paris.
Décembre. Établissements des quartiers d'hiver. — Départ de M. de Coigny pour Strasbourg, le 26 novembre.

La guerre jusqu'en 1743 ne s'était passée que sur les provinces dont on prétendait ravir la souveraineté à la reine de Hongrie, et tour à tour portée en Silésie, en Autriche, en Bohême, avait promené ses ravages loin des bords du Rhin. Les revers successifs et la défection du roi de Prusse changèrent le théâtre de l'action; les alliés de Marie-Thérèse, enhardis par nos malheurs, se rassemblèrent en Flandre; aux Autrichiens (40 B. et 10 E.) se joignent les Anglais, les Hanovriens et les Hessois, en Brabant et près de Liège. Notre armée de Westphalie ne les contenait plus, forcée de courir au secours de Prague; cependant, en 1742, nos ennemis n'attaquèrent point de ce côté et M. de Noailles n'eut qu'à les observer. Mais, pour prévenir les projets plus offensifs qu'il savait être formés à Londres, le roi fit hiverner (1742-1743) de la Meuse à la mer 78 B. et 27 E. et de la Meuse à la Sarre 22 B. Les alliés nous opposaient 50 B. et 78 E., les Hollandais parlant encore de neutralité.

Les mouvements des Autrichiens au commencement de l'hiver inquiétèrent la cour de Versailles, qui fit réparer les places de la frontière, surtout Longwy et Thionville. Comme, sur la proposition du duc d'Arenberg, les alliés (Anglais, Hanovriens, Hessois, Autrichiens) devaient se mettre en marche pour s'approcher du Rhin, qu'un corps anglais (10,000 hommes) s'y joindrait au printemps, M. de Noailles fut chargé de s'opposer à l'exécution de leurs projets. On fit de nouvelles levées, et pour la première fois la ville de Paris prit part au contingent des milices (1); ainsi la guerre

(1) Le 10 janvier 1743, le roi tint un grand conseil de guerre à la Muette; il y fut décidé qu'on lèverait de nouvelles milices pour recruter l'armée et former de nouveaux régiments. La ville de Paris et les faubourgs devaient fournir 1,800 hommes, formant 3 B. L'ordonnance disait que tous les garçons de chaque corporation et communauté des marchands et artisans, gens de peine et de travail, et qui se trouvaient dans l'enceinte de Paris et des faubourgs, depuis l'âge de 16 ans jusqu'à 20 ans, et de force à porter les armes, seraient obligés de tirer au sort. M. de Marville, alors lieutenant général de police, accorda la liberté à ceux qui tomberaient au sort de pouvoir donner un homme en leur place. On les incorpora dans des bataillons de milices, qui furent portés à 103.

devenait plus vive, et la France, qui dans l'origine n'y était entrée que comme auxiliaire, allait en supporter presque seule tout le fardeau. Le cardinal de Fleury prodiguait à regret les trésors de la France dans cette lutte qu'il désapprouvait, et son économie, salutaire en temps de paix, devenait funeste dans des moments difficiles où un grand effort était nécessaire. « Ce ministre, dit Saint-Simon, tourna cette vertu en défaut. La vie pauvre qu'il avait menée jusqu'à son épiscopat, celle surtout qu'il avait menée dans sa jeunesse dans les collèges et les séminaires, l'avait accoutumé à une vie dure, à se passer de tout et à une grande épargne. Cette habitude n'avait pas dégénéré en lui, comme presque à tous ceux qui sortent d'une longue pauvreté, en soif d'argent, de biens, de bénéfices, d'entasser et d'accumuler des revenus ou en avarice crasse et sordide. C'était l'homme du monde qui se souciait le moins d'avoir et qui, maître de se procurer tout ce qu'il aurait voulu, s'est le moins donné, comme il y a paru dans tout le cours de son long et toujours tout-puissant ministère. Mais avec le désintéressement personnel et cette simplicité, même portée trop loin, de table, de maison, de meubles et d'équipages, et libéral du sien aux pauvres, à sa famille, même à quelques amis, sans faire pour soi le moindre cas de l'argent, il l'estima trop en lui-même; et non content d'une sage et discrète économie, choqué à l'excès des profusions des ministères qui avaient précédé le sien, il tomba dans une avarice, pour l'État et pour les particuliers, dont les suites ont été funestes.» Il ne devait pas voir nos revers, il les avait prévus. La France dut ses malheurs à cette obstination du cardinal de mourir ministre. Faute qui porte atteinte à beaucoup d'hommes remarquables pour rester grands dans l'histoire : de mourir à propos. Né le 22 juin 1653 à Lodève (Languedoc), André-Hercule de Fleury expirait le 19 janvier 1743, à Issy, à l'âge de 89 ans et sept mois. Aucune émotion ne se produisit dans Paris à la nouvelle de cet événement, si souvent annoncé que l'impression en était pour ainsi dire épuisée. Il avait vécu trop longtemps; les épreuves des dernières années avaient excédé ses forces; cet homme doux, prudent, modéré, persévérant dans ses vues, n'avait pas su pratiquer la grande politique et il laissait la France, qui lui avait pourtant dû une période de prospérité, sous le coup d'une invasion pour une cause qui ne la touchait qu'indirectement. Mort, le roi parut se souvenir de son aïeul

et déclara qu'il n'aurait plus de premier ministre; ayant résolu de gouverner lui-même (1), il donna ses premiers soins à la guerre, ne changea d'abord rien aux dispositions prises et conserva aux généraux leurs commandements. Les ministres restèrent maîtres de tout le courant des affaires. Ils étaient alors six. Le ministère de la guerre, vacant par la mort de M. de Breteuil, fut donné, le 8 janvier, à M. le comte d'Argenson, esprit brillant, libéral et ouvert aux idées nouvelles. Avant l'ouverture de la campagne, le roi s'occupe de la sûreté des places du Luxembourg et de la Lorraine; le maréchal de Noailles, commandant la partie de la frontière Thiérarche-Lorraine jusqu'à l'Alsace, apprenait que, le 20 février, les troupes anglo-hanovriennes (2) avaient quitté leurs cantonnements et passé le Rhin à Neuwied, le 12 mars, entre Coblentz et Andernach; aussi, les 20, 22 et 27 février, partirent de Paris les gardes françaises et suisses, malgré l'émotion causée par la levée de la milice. Toute incertitude ayant cessé, puisque l'on savait que les Anglo-Hanovriens se portaient sur la Meuse et le prince d'Arenberg vers le pays de Juliers, on tira de Flandre, pour les envoyer en pays messin, 15 B. et 14 E. destinés à remplacer pareil nombre qui passerait en Alsace, car les troupes de l'armée de Bohême et de Bavière en Franche-Comté et en Alsace avaient trop souffert pour être d'aucun secours.

Comme les mouvements des ennemis avaient été prématurés, on eut le temps de rassembler toutes les troupes d'Alsace à destination de Lausheim, lieu de passage du Rhin. M. de Noailles avait reçu, le 16 avril, ses instructions :

« L'armée qu'il doit commander sous l'empereur est destinée à s'opposer à la marche des Autrichiens, des Hanovriens, des An-

(1) A la mort du cardinal, le conseil d'État se trouvait composé du duc d'Orléans, qui n'y assistait presque jamais ; du cardinal Tencin ; du contrôleur général Orry (ancien capitaine de dragons); des secrétaires d'État de Maurepas, Amelot et d'Argenson. En mars, le roi y fit entrer le maréchal de Noailles. A la date du 9 avril, d'Argenson écrit : « Cette survenue du maréchal rend la vie très dure aux ministres. Ce n'est pas un premier ministre ; mais c'est un inspecteur importun. »

(2) Neuf divisions : 1° Feld-maréchal comte de Stairs ; 2° Général-major Ligonier ; 3° Brigadier Frantom ; 4° Colonel Pattiron ; 5° Général-major Hawley ; 6° Brigadier Pultney ; 7° Brigadier comte de Rothes ; 8° Général-major Cope ; 9° Brigadier Ponsonby.

glais, soit sur Mayence et Francfort, soit sur le haut Palatinat ou du côté de Donauworth. Il doit les attaquer, les combattre tant en deçà qu'au delà du Rhin, lorsqu'il en trouvera l'occasion, pourvu que ce soit sur les terres de l'Empire ou sur les États dépendant de la reine de Hongrie en Allemagne et non sur les Pays-Bas, sur lesquels le roi défend aucune hostilité. Si les ennemis marchent sur Mayence ou Francfort, il prendra toutes les mesures pour les prévenir sur le Mayn et les obliger à prendre une route plus difficile pour pénétrer dans le Palatinat. S'il ne peut les prévenir sur le Mayn et qu'il soit obligé de s'avancer sur le Neckar pour couvrir le Danube, il est maître de diriger ses marches depuis Heilbronn, de manière à le laisser le plus longtemps possible dans l'incertitude. S'il se porte vers la Bavière à portée d'agir avec l'armée du maréchal de Broglie, il aura le commandement supérieur de ces deux armées avec un seul état-major. Dans le cas où les Anglais et Hanovriens se contenteront de couvrir la marche des Autrichiens en Allemagne, et si ces derniers y passent seuls, il pourra envoyer à l'armée de Bavière un secours proportionné. » Telle était la substance de ses instructions; on y avait joint plein pouvoir de traiter, le cas échéant, avec l'empereur et avec les princes de l'Empire.

En conséquence, le 21 mars, le prince de Dombes, avec 12 B. et 14 E., se prépare à passer le fleuve (1), le pont est jeté à Lausheim en face Spire; le maréchal quitte Versailles, arrive le 24 à Strasbourg avec Pâris-Duverney: ces troupes prennent leurs cantonnements entre le Rhin et le Neckar, occupant Heidelberg, Ladenburg, Wieblingen, Rohrbach et Wiesloch; 2 B. restent à la tête du pont. Le maréchal de Noailles arrive à Spire, après avoir traversé Landau, et, le 30 mars, 14 B. et 52 E. sont rassemblés dans leurs cantonnements, tant aux environs et sur le Spirebach, que sur la Queich et le Neckar. Tandis que l'armée s'assemblait à Spire, on avait fait passer le Rhin à 12 B. et 14 E. cantonnés à Heidelberg, entre la Lauter et le Spirebach, et dans les environs de Wiesloch. M. de Noailles était à peine à Spire que les ennemis se mettaient en pleine marche, passaient le Rhin à Neuwied et à Mulheim, puis la Lahn, et, s'avançant sur le Mayn, s'étendirent jusqu'à Gelnhausen.

(1) 12 B. (Vaisseaux, 3; Rohan, 3; Touraine, 2; Royal-Pologne, 2; Bourbon, 2). 14 E. (la Sarre, 2; Bauffremont et l'Hôpital-dragons, 8; du Rumain, 4).

Il ajouta donc un renfort de 8 B. et 6 E. aux troupes commandées par le prince de Dombes, qui eut ainsi 20 B. et 20 E., et prit le commandement de toutes les troupes entre Rhin et Neckar. La lenteur des ennemis dans leur marche lui donna le temps de passer le Rhin sur le pont de Spire avec la maison du roi et tout le reste des troupes attendues pour joindre le corps commandé par M. le prince de Dombes, et ensuite de marcher en force à l'ennemi avant qu'il passât le Mayn.

Le 1er mai, M. le duc de Chartres (1) joignit l'armée à Spire et fut chargé du commandement de la cavalerie. M. de Chabannes, major général de l'armée, et M. de Crémille, maréchal général des logis, précédèrent l'arrivée de ce prince, ainsi que M. le duc de Gramont et plusieurs autres officiers généraux.

Le 7 mai, M. de Noailles détache M. de Berchiny avec un corps d'infanterie et 4 E. de hussards pour couvrir, par l'occupation de Frankenthal et de Worms, le Palatinat menacé. Les ennemis (46 B. et 30 E.), en effet, avaient jeté un pont à Hochst près Mayence; les Autrichiens s'y cantonnèrent, les Anglais, Hanovriens, Hessois s'étendant de Francfort à Hanau; la cavalerie anglaise, restée dans les environs d'Aix-la-Chapelle, se mettait en marche sur quatre divisions pour passer le Rhin à Neuwied et joindre leur armée; tandis que la cavalerie hanovrienne à Ruremonde s'avançait en six divisions pour passer le Rhin à Mulheim, toujours avec la destination du Mayn. Pour les contenir, M. de Berchiny occupa Oppenheim, et, afin de communiquer avec Worms, on augmente ses troupes (2).

(1) Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, né le 12 mai 1725.

Le 28 mars 1737, on lui donne un régiment d'infanterie de son nom. Fait sa première campagne à l'armée de Flandre en 1742, où l'on se tint sur la défensive, et, à la date du 1er avril 1743, commande la cavalerie du maréchal de Noailles, se distingue à Dettingen, est créé maréchal de camp le 2 juillet, finit la campagne en Alsace; à l'armée de Flandre, 1er avril 1744; lieutenant général le 2 mai; se trouve aux sièges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, de Tournay, aux batailles de Fontenoy, Raucoux, Lawfeld; à l'armée du Rhin, par lettre du 1er mars 1757, s'empare de Cassel et combat à Hastembeck, qui fut sa dernière campagne. Mort le 18 novembre 1785.

(2) Régiment de Béarn, 2; Gardes lorraines, 2; Brancas, 1; Bassigny, 1; Dauphin, 1: en tout, 7 B.

Compagnies franches Saint-Genez et Romberg, 2; Cuirassiers, 3; Chabot, 2; Bassigny, 1; Dauphin, 1; Brancas, 3; Berchiny, 2; Estherazy, 2: total, 16 E., plus 330 hommes des gardes françaises.

Le moment était critique : le prince Charles avait replié les Français sur l'Isar, défait les Bavarois à Erblach; Charles VII s'était réfugié à Augsburg, après que M. de Broglie, quoique renforcé de 12,000 hommes, eut jugé à propos de se retirer sur le Rhin. M. d'Argenson, mécontent de la détermination de M. de Broglie, prévenait M. de Noailles de son arrivée, lui donnait le commandement général et l'engageait à fondre dans son armée les troupes encore valides de l'armée de Bavière, bien qu'il doutât qu'on pût en tirer parti. Attaqué de face et menacé d'avoir les Hongrois sur ses derrières, M. de Noailles ne faillit pas à sa tâche; il surveille les Anglais, les enferme entre le Spessart et le Mayn à Aschaffenburg. Il tenait la victoire et la guerre prenait fin peut-être, par la capitulation de l'armée entière des Anglais : une faute sauva nos ennemis; la fortune nous était décidément contraire, puisqu'elle changeait en revers un succès presque assuré.

Le 14 mai, les troupes anglaises et autrichiennes, sous le comte de Stairs, augmentées par plusieurs corps d'Hanovriens, de Hessois, passent le Rhin, arrivent, le 23, dans les environs de Francfort et se trouvent en présence d'une armée française rassemblée sur le Rhin que M. de Noailles avait portée sur le Neckar, pour empêcher leur jonction avec le prince Charles. Lord Stairs était donc arrêté dans sa marche, car M. de Noailles, qui gardait les defilés d'Aschaffenburg, s'était rendu maître du cours du bas Mayn par des ponts jetés à Selingenstadt. Cependant, malgré ce premier avantage obtenu, M. de Noailles sentait bien la difficulté de sa position et croyait devoir en instruire le roi, le 14 mai.

« V. M. sait, disait-il, que quand j'ai eu l'honneur de prendre congé d'elle, toute son attention se portait à empêcher les ennemis de s'avancer entre la France et la Bavière, et à se joindre à l'armée de l'empereur, si les mouvements des Autrichiens l'exigeaient; c'est pourquoi l'on occupe le Neckar, à la grande surprise des alliés. Or, comme ils ne peuvent former de magasins suffisants pour toute leur armée sur la route directe de Bavière, ils ne sauraient guère s'y avancer, ni passer dans le haut Palatinat par Fulda et Bayreuth, pour la même raison. Il est donc probable qu'ils passeront seulement le Mayn pour tenter, entre Rhin et Neckar, une bataille que les Anglais pensent pouvoir perdre impunément, estimant la France trop heureuse de traiter. Si nos

adversaires agissent ainsi, il faut qu'ils s'emparent de différentes places pour les dépôts et les magasins, qui seront sans doute Mayence, Francfort et Hanau. — On soupçonne l'électeur de Mayence d'être porté pour la reine de Hongrie; mais j'y envoie M. de Contades pour l'entretenir dans de bonnes dispositions et tâcher de pénétrer ses vues. On ne peut guère compter sur la fidélité des magistrats de Francfort, et il est certain qu'ils pourraient alors dissoudre la diète et amener de force l'empereur à traiter au détriment de la France et de l'Espagne. Mais, outre que leur position sur les bords du Mayn rend impossible toute tentative de les empêcher d'arriver avant nous dans la ville, le peu de subsistances dont nous disposons est un obstacle pour nous porter en force à leur rencontre. Tout découle de là, et l'on ne sait laquelle des deux armées sera prête la première. Comme M. Chauvelin, intendant de notre armée, promet des fourrages pour le 18 mai du côté de Worms, je compte y camper ce jour-là et marcher en avant le plus tôt possible. L'armée aura le Rhin à sa gauche, et le Mayn en face et à droite, par l'effet d'un coude que fait cette rivière; elle sera à portée, si les ennemis ont passé le Mayn, de les gêner dans leurs subsistances, de chercher les occasions favorables de les combattre, ou de tenter de les empêcher de le passer, s'ils sont encore au delà. On pourrait même faire passer cette rivière à notre armée, si l'on peut parvenir à avoir une place qui puisse en même temps assurer son passage et sa retraite, la prudence ne permettant jamais de négliger cette précaution en cas d'événement, lors même que le succès est le plus apparent. Qu'il serait glorieux de forcer les ennemis de l'empereur à se retirer de l'Empire, de les en chasser, et de se flatter de faire une campagne assez décisive pour les forcer à la paix, et de pouvoir les rejeter dans la Wetteravie et le Westerwald, pays fort mauvais et qui ne pourrait plus leur fournir les subsistances nécessaires, ce qui les forcerait à rétrograder vers le Rhin et à se retirer!

« C'est dans cette vue, Sire, que je souhaiterais pouvoir occuper Aschaffenburg ou Hanau. »

Malheureusement M. de Noailles savait combien il était difficile d'être maître de l'une ou l'autre de ces villes; Aschaffenburg appartenait à l'électeur de Mayence, Hanau au roi de Suède, qu'il ne fallait pas froisser; quant à Francfort, il faudrait au moins obte-

nir des lettres réquisitoriales de l'empereur autorisant à occuper la ville. Nous occupions divers postes, tant en deçà qu'au delà du Rhin et sur le Neckar, avec le quartier général à Spire, d'où le maréchal n'attendait que le reste des troupes qui le devaient joindre pour passer le Rhin et marcher en avant.

Le 16 mai, il se transporte à Worms, visite les bords du fleuve, et construit un pont à l'endroit jugé le plus convenable, c'est-à-dire à une lieue au-dessus de Worms, au hameau de Rheindurkheim, et campe à Nordheim. Le prince de Dombes, sur le Neckar, attendait de même pour s'établir à Lorsch dès qu'il en recevrait l'ordre. Pendant ces opérations, les bagages de l'armée et l'artillerie arrivaient à Worms, et, le 20, toute l'artillerie (11 B., 6 E.) passe le Rhin, campe entre la tête du pont et le village de Nordheim, sous les ordres de M. de Montal; le 25, 8 B., après avoir traversé le Rhin, rejoignent M. le prince de Dombes sur le Neckar.

Le roi au maréchal de Noailles.

« Versailles, 20 mai 1743.

« Mon cousin, j'ai reçu votre lettre du 14, par laquelle vous m'expliquez le projet que vous avez formé de conduire mon armée sur Worms, Oppenheim et Darmstadt. J'approuverais les différents motifs qui vous y ont déterminé, si je n'avais pour objet que d'arrêter sur le Mayn la marche des troupes de la reine de Hongrie et de ses auxiliaires. Les circonstances sont changées par l'action, désavantageuse aux troupes de l'empereur, qui s'est passée près de Braunau, et qui leur cause une perte dont les suites pourraient exposer mon armée en Bavière. Vous en avez été instruit directement, et vous aurez vu la demande d'un renfort de troupes pour être en état de résister aux entreprises des ennemis de l'empereur et pour en arrêter les progrès. J'ai résolu de le lui accorder, et je vous ordonne à cet effet de détacher au plus tôt 12 B. et 10 E. de votre armée pour les faire marcher sur Donauworth. Vous aurez en même temps attention de ne prendre ces B. et ces E. que dans ceux de mes régiments qui ont servi l'année dernière en France ou qui sont revenus de Linz. Comme, après ce détachement, l'armée

que vous commandez se trouvera affaiblie, il paraît difficile que vous continuiez l'exécution du projet que vous avez eu de vous porter sur le Mayn ; ainsi vous pourrez, suivant vos premières instructions, venir prendre sur le Neckar les positions qui vous paraîtront les plus avantageuses, et lorsque vous serez fortifié par les troupes qui ont servi l'année dernière en Bohême, et qui vont vous arriver incessamment, vous déterminerez vos opérations. »

Ainsi d'offensive la situation de M. le maréchal de Noailles devenait défensive ; il lui fallait seulement, à présent, couvrir la Lorraine et favoriser en cas de besoin le retour de M. le maréchal de Broglie, qui ne pouvait plus se soutenir en Bavière. D'après les ordres du roi, il lui envoya donc un secours de 14 B. et 10 E. M. de Ségur, accompagné de MM. d'Apcher et de Villemur, se mit à leur tête et se porta sur Donauworth, le 29, par la Franconie et la Souabe, en jetant un pont à Wimpfen (1).

Malgré l'incertitude où le retour de M. de Broglie et la lettre du roi le laissaient, M. de Noailles n'en continuait pas moins à tout disposer pour la réussite de son plan. Profitant fort habilement de la configuration du terrain et de la facilité que lui donnait pour se porter sur un point quelconque du Mayn (entre Mayence, Hanau et Mittenberg) sa position entre Worms, Oppenheim et Nordheim, il espérait enfermer dans le Spessart son ennemi, l'y affamer et l'obliger à quelque action qui mettrait fin à la guerre. *Qu'il serait glorieux*, disait-il dans le rapport du 14 mai, *de forcer les ennemis de l'empereur à se retirer de l'Empire, de les en chasser, de les discréditer entièrement et de pouvoir se flatter de faire une campagne assez décisive pour les forcer à la paix!*

Les craintes qu'il avait de ne pouvoir arrêter assez tôt les alliés sur le Mayn ne firent qu'accroître son impatience à rassembler ses troupes pour se porter en force de l'autre côté du Rhin et se placer devant l'armée alliée, tout en prenant une position avantageuse

(1) État des troupes partant de Wimpfen pour Donauworth : M. de Guerchy, colonel de Royal-Vaisseaux, avait 3 B. ; M. de Lussan, brigadier-colonel de Royal-Roussillon, 2 ; M. de la Tour du Pin, colonel de Bourbon, 2 ; M. de Monty, colonel de Royal-Italien, 1 ; M. de Montbarey, brigadier de Lorraine, 1 ; M. de Pont de Chavigny, brigadier de Cambrésis, 1 ; M. de la Carte, brigadier de Conti, 2 ; M. de Vogué, colonel d'Anjou-cavalerie avait 3 E. ; M. du Rumain, colonel de Rumain, 3 ; M. de l'Hôpital, colonel de l'Hôpital-dragons, 4 : ce qui faisait en tout 12 B. et 10 E.

d'où il pourrait se retirer derrière le Neckar, si les décisions du conseil persistaient à le retenir sur cette rivière plutôt que de l'envoyer sur le Mayn ; il se ménageait ainsi les moyens de contenir les alliés et de donner la main à la Bavière. Les ennemis ayant construit deux ponts sur le Mayn, l'un à Hoehst, l'autre à Griesheim, et 3,000 Anglais ayant passé, infanterie et cavalerie, sur le premier, il fit quitter à ses troupes auparavant postées à Rheindurkheim, Frankenthal, Oppenheim et Nordheim, les positions qu'elles occupaient; le 4 juin, 10 B. et 14 E. passent le Rhin, campent entre Nordheim et Kleinhausen sur la rive gauche de la Weschnitz.

Le 5 juin, 13 B. et 10 E. des camps de Nordheim et de Rheindurkheim suivent ces troupes sur la Weschnitz : les gardes françaises et 3 E. traversent Nordheim, pendant que le prince de Dombes, à la tête de 22 B. et 20 E., passe le Neckar à Heidelberg. Le 6, arrivé à Lorsch, il est rejoint par les gardes françaises. Les troupes de Nordheim et de Rheindurkheim s'établissent à Biblis et Kleinhausen avec le quartier général à Lorsch. En même temps que la maison du roi passe le Rhin à Nordheim, les gardes suisses et 1 B. restent à la rive gauche pour garder le pont.

Le 10 juin, l'armée arrive à Plungstadt pour prendre position sur la petite rivière la Schwarz, qui coule à Gérau et à Trébur. Cependant M. de Berchiny passait le Rhin sur le pont volant d'Oppenheim, occupait Gros-Gerau avec 2 régiments de hussards, les dragons et les hussards Esterhazy; la maison du roi de Gross-Rorheim s'avançait jusqu'à Eberstadt. Les Autrichiens, de leur côté, ayant passé le Mayn, joignirent les Anglais et les Hanovriens et placèrent à Russelheim leur droite et à Schwanheim leur gauche. Mais, à la nouvelle de la marche sur sept colonnes des Français sur Gros-Gerau, leur armée, entièrement réunie, repasse le Mayn le 12, campe à Hochst, le 15 marche sur Aschaffenburg, y arrive le 17. Lord Stairs fait occuper la ville, tandis que notre armée, à la pointe du jour, décampe de Gross-Gerau, marche sur six colonnes et campe à Arheilgen.

Le 18, de Dieburg, où le quartier général est établi, M. le duc de Gramont, détaché avec la brigade des gardes, celle de Noailles-infanterie, les dragons et les hussards, se porte aux défilés d'Aschaffenburg, s'étend, le 19, dans la plaine de Stockstadt, forçant un détachement ennemi à repasser le Mayn; dans la soirée, l'armée campe

dans la plaine même de Stockstadt, pendant que Obernburg et Niederberg sont occupés par des détachements.

Lord Stairs est le 21 à Aschaffenburg, ayant sa gauche à cette ville et sa droite appuyée aux hauteurs couvertes de bois où se trouvaient les Hanovriens. Le 23 juin, le maréchal quitte le camp de Stockstadt pour celui de Seligenstadt, y construit un pont sous la protection de l'artillerie et d'une brigade d'infanterie, en préparant un autre à Niedernberg.

Le 25, 2 brigades d'infanterie, 2 régiments de dragons et la cavalerie de la gauche de la deuxième ligne se campent aux ponts de Seligenstadt, à la gauche du Mayn. La brigade des gardes et celle de Noailles passent à la gauche de la Gersprenz. Saisissant alors l'occasion qu'il avait si bien su faire naître et trouvant l'ennemi dans une position où il lui était possible de l'affamer, le maréchal de Noailles masque le pont d'Aschaffenburg par un retranchement, établit des postes le long du Mayn jusqu'au pont de Seligenstadt, en l'appuyant de 2 régiments de hussards, pendant qu'il jette un nouveau pont sur le haut Mayn à Niederberg, au-dessous d'Aschaffenburg. Notre armée alors passe le Mayn sur le pont de Seligenstadt et aux gués voisins; un corps le traverse à Aschaffenburg, dont il s'empare.

Le roi d'Angleterre, qui tirait peu de vivres de la Franconie, se sentit alors en danger d'être affamé; il voulut se retirer, la position choisie par lord Stairs était si bien fermée qu'il pouvait facilement nous arrêter, mais qu'en revanche nous pouvions l'empêcher d'en sortir. C'est ce que le maréchal pouvait raisonnablement espérer, et ses dispositions étaient très bien prises pour réussir; Louis XV y comptait : « J'espère, écrivait-il au maréchal de Noailles le 22 juin, que vous préviendrez les ennemis aux défilés, ou, au moins, que vous ne les y laisserez pas passer impunément, désirant, autant que le comte de Noailles, que vous puissiez *frotter d'importance ces messieurs anglo-autrichiens :* vous voyez que je me conforme aux mots nouveaux quand ils me paraissent bons. »

Cette victoire qui semblait assurée se changea en insuccès.

Sur le mouvement (1) que firent les ennemis, le 16 et 17, en quit-

(1) *Armée française :* Infanterie, 76 B. (régiment des gardes françaises et suisses, 9. Navarre, 4. Piémont, 4. La Marine, 4. Rohan, 3. Auvergne, 2. Le Roi, 4. Dauphin,

tan le camp de Höchst au-dessous de Francfort pour se rendre sur le haut Mayn, l'armée du roi quitta son camp de Gerau et se porta en trois marches vis-à-vis d'Aschaffenburg. Cette ville appartient à l'électeur de Mayence, elle est située sur la rive droite du Mayn, et les ennemis s'en étaient déjà emparés, parce qu'ils étaient déjà de l'autre côté. Leur armée, campée le long de la rivière, en était peu éloignée. Leur camp adossé à la montagne, leur droite s'appuyait au village de Klein-Ostheim et leur gauche à la ville d'Aschaffenburg : ces deux endroits touchent à la montagne et sont sur le bord du Mayn. Notre camp était vis-à-vis du leur, le Mayn entre nous deux, notre droite au village de Gross-Ostheim, la gauche à celui de Stockstadt, avec 2 brigades vis-à-vis le pont de pierre d'Aschaffenburg pour le masquer. Telle était la position des deux armées. L'impossibilité de marcher à l'ennemi, placé sur le bord d'une rivière aussi large, fit prendre le parti à M. le maréchal de les affamer dans leur camp; à cet effet, il occupe sur le bas Mayn Gross-Welsheim, Seligenstadt et Stenheim, et, sur le haut Mayn, Niderberg, Worth, Klingenberg et Mittenberg. Cette dernière ville, pour nous, était d'une extrême importance à cause de la communication qu'elle pouvait donner aux ennemis avec les troupes de la reine de Hongrie stationnées dans le haut Palatinat de Bavière.

Par ce moyen toutes les subsistances apportées de Mayence par le bas Mayn, ou de Franconie et du pays de Wurtzburg par le haut Mayn, leur furent entièrement coupées, de sorte que pendant deux jours le pain leur manqua entièrement, et que le soldat fut réduit

2. Touraine, 3. Eu, 2. Noailles, 3. Brancas, 2. Orléans, 2. Artois, 1. Aubeterre, 1. Condé, 2. Royal-Marine, 1. Breaude et Fontenoy, artillerie, 2. Mortemart, 1. Biron, 1. Nice, 1. Penthièvre, 2. Bearn, 1. Haynault, 1. Bigore, 1. Forest, 1. La Marche, 1. Vivarais, 1. Vexin, 1. Dauphiné, 1. Bassigny, 1. Beaujolais, 1. Bulkeley, 1. Clare, 1. Dillon, 1. Chartres, 2. Rooth, 1. Berwick, 1. Gardes lorraines, 1). Cavalerie : 139 E. Gardes du corps, compagnies de Noailles, Charost, Villeroy et Harcourt, 8. Grenadiers à cheval, 1. Chevau-légers, 1. Gendarmes, 1, et 2 compagnies de mousquetaires, 2. Gendarmerie, 8. Colonel-général, 4. Mestre de camp général, 3. Royal, 4. Le Roi, 3. Cuirassiers, 3. Cravates, 3. Royal-Piémont, 3. Royal-Allemand, 3. Carabiniers, 10. Royal-Pologne, 3. La Reine, 3. Berry, 3. Orléans, 2. Clermont-Prince, 3. Penthièvre, 2. Brancas, 3. Talleyrand, 2. Clermont-Tonnerre, 3. Chabrillan, 2. Egmont, 2. Grammont, 2. Andlau, 3. Fleury, 1. Vogué, 3. Vintimille, 2. Camille, 2. Chabot, 2. Noailles, 2. Fitz-James, 3. Hussards Ersoffy, 6. Berchiny, 6. Esterhazy, 4. Dragons-Mestre de camp général, 3. Royal, 4. Bauffremont, 4. Surgères, 4. Mailly, 1).

à la demi-ration. Ne pouvant alors se soutenir plus longtemps dans une pareille position, ils décampèrent la nuit du 26 au 27.

M. le maréchal en fut averti à une heure après minuit : il monta aussitôt à cheval et donna ordre aux troupes de se tenir prêtes à marcher; il se porta lui-même en avant, côtoyant le Mayn, vit les ennemis en pleine marche sur deux colonnes, et prenant le chemin d'Hanau tant par la route ordinaire que par celle qu'ils s'étaient ouverte sur la pente de la montagne au travers des bois. Ainsi, bien assuré par lui-même de leur marche, il se rend sur-le-champ à Seligenstadt, où il avait établi deux ponts sur le Mayn, sur lesquels, aussitôt qu'il fut arrivé, il fit passer les 3 brigades (1) qui y étaient campées, et ces brigades furent jointes quelque temps après par celle des gardes françaises et celle de Noailles, qui avaient reçu leur premier ordre de marche. Il fit traverser aussi en même temps, à des gués reconnus, 12 E. de cavalerie, 11 de dragons et environ 6 E. de hussards. Le maréchal aussitôt place une brigade d'infanterie dans le village de Klein-Welsheim sur le bord du Mayn, formant notre droite, notre gauche restant appuyée à un bois, la cavalerie dans le centre; par cette position, la plaine se trouvait fermée. Il laissa des officiers généraux pour placer, suivant cette première disposition, des troupes qui devaient arriver. Il repasse ensuite lui-même le Mayn, observe les manœuvres de l'ennemi qui commençait à se former, donne l'ordre en même temps d'occuper le village de Dettingen (2), qui venait d'être abandonné.

Ces dispositions arrêtées, l'action s'engage ; le maréchal revenait sur la rive gauche pour observer les mouvements de l'ennemi, qui

(1) Touraine, Auvergne et Orléans.

(2) Le village de Dettingen est coupé par un ruisseau, le Beck, qui forme ravin au-dessus du village ; ses bords sont couverts d'arbres et de haies vives, on ne peut y arriver que par un chemin creux, aussi l'armée alliée devait défiler en colonne sur ce chemin. Le maréchal place 8 brigades d'infanterie dans le village de Dettingen, et ordonne à l'officier général qui les commandait de n'en sortir que lorsqu'il l'en avertirait. Son plan était qu'aussitôt la première colonne engagée dans le défilé, en deçà du ruisseau, ces brigades se plaçassent entre la colonne et le ruisseau, l'attaquassent à dos, pendant que la maison du roi et le gros de l'infanterie la chargeraient de front. Pour empêcher les autres colonnes de soutenir la première colonne, on la foudroierait avec l'artillerie ; des brigades devaient encore donner sur les derrières de l'ennemi, en escarmouchant : le succès s'annonçait certain.

reculait déjà sous le feu rapide et sûr de son artillerie. Le désordre se répandait dans leurs colonnes, et, ainsi exposés à nos feux, bien qu'encouragés par la présence de George II et du duc de Cumberland, son second fils, ils devaient tous y rester, sans l'impatience du duc de Gramont, neveu du maréchal, qui, à la vue du désordre des alliés et désirant se signaler, débouche de Dettingen à la tête des gardes françaises. Cet aveugle courage rend impossible l'action des batteries placées de l'autre côté du Mayn. Alors les alliés reprennent courage et leurs acclamations sont un présage de victoire. Le maréchal court en toute hâte, il arrive trop tard. Déjà 5 brigades, la maison du roi, des régiments de cavalerie, de dragons, étaient engagés dans la plaine.

De défensive, la bataille devenait offensive; il fallut sur-le-champ prendre de nouvelles dispositions. Les premiers corps engagés manquèrent de fermeté; le régiment des gardes, refoulé deux fois par le feu des Anglais, faiblit ; la maison du roi ne montra pas cette éclatante bravoure qui l'avait rendue si célèbre. Vainement la maison du roi à cheval et les carabiniers enfoncèrent par leur impétuosité deux lignes entières d'infanterie, ces lignes sont bientôt reformées; les officiers du régiment des gardes cherchent à rétablir le combat et marchent hardiment à la tête d'un faible corps d'infanterie; 27 sont tués sur place, sans compter les blessés; le régiment des gardes est mis dans une déroute complète; le duc de Chartres (1), le prince de Clermont, l'arrière-petit-fils du grand Condé, le comte d'Eu (2), le duc de Penthièvre, malgré sa grande jeunesse, faisaient des efforts inouïs pour arrêter le désordre. Le comte de Noailles a deux chevaux tués sous lui; le duc d'Ayen, son frère, est renversé. Dans ce désordre affreux, la

(1) A Dettingen, le duc de Chartres conduisit vaillamment son régiment. Proportion gardée, ce régiment fut celui de tous les corps qui souffrit le plus dans cette journée : 6 officiers et 60 soldats tués; le colonel-lieutenant de Balleroy, 17 officiers, 110 soldats blessés. La propriété du régiment avait été donnée en 1737 à Louis-Philippe Ier d'Orléans, 3e duc de Chartres, transmise le 20 mars 1752 à son fils Louis-Philippe-Joseph, qui la passa le 21 novembre 1785 à Louis-Philippe, devenu roi des Français.

(2) Voltaire a immortalisé la bravoure des deux princes, le comte d'Eu et le duc de Penthièvre, dans son poème de *Fontenoy*, dédié à la duchesse du Maine.

D'Eu, par qui des Français le tonnerre est guidé.

(Voltaire, *Œuvres complètes*, Bouchot, t. XXI, p. 100-145.)

maison du roi et les carabiniers conservaient leur sang-froid ; ils combattaient, mais ce n'étaient plus que des hommes défendant chèrement leur vie. Bientôt les gendarmes, les mousquetaires, les chevau-légers, les gardes du corps et les grenadiers à cheval se trouvèrent combattant pêle-mêle avec les gardes françaises et les autres corps d'infanterie. Le marquis de Gontaut a le bras cassé; le comte d'Harcourt, de la Motte-Houdancourt, sont blessés. Le duc de Rochechouart est tué sur place, ainsi que les marquis de Sabran, de Fleuri, le comte d'Estrade et de Rostaing. Enfin, après trois heures de ce carnage continuel, le maréchal de Noailles ordonne la retraite. « On pressa, dit-il lui-même dans son rapport, M. de Noailles, sur les 4 heures et demie, d'ordonner la retraite; il se rendit aux représentations qui lui furent faites; toutes nos troupes repassèrent le défilé en ordre et sans être suivies, se remirent ensuite en bataille, et regagnèrent ainsi leur camp, l'infanterie en repassant le Mayn sur nos deux ponts, et la cavalerie au gué.

« Les ennemis conviennent avoir perdu 1,700 hommes tués sur le champ de bataille; ils ont encore eu plus de blessés. De notre côté, nous n'avons pas perdu 600 hommes, et le nombre des blessés ne va pas à plus de 1,200 hommes dont on peut même regarder le quart comme n'ayant que de simples blessures, puisque beaucoup sont partis à pied pour se rendre aux hôpitaux qui sont sur les derrières. Nous avons perdu quatre étendards, ceux qui les portaient ayant été tués avec leurs chevaux, et nous leur en avons pris trois. Le régiment d'Auvergne a pris une pièce de canon pendant le combat. Les ennemis se retirèrent pendant la nuit, et le firent avec tant de précipitation qu'ils abandonnèrent deux de leurs pièces de canon avec un grand nombre de blessés. Nous en avons actuellement ici plus de 600 que M. le maréchal a fait tirer de dessus le champ de bataille ou de quelques villages voisins, pour les transporter dans des hôpitaux, et dont il fait prendre le même soin que des nôtres. »

Dans cette journée, on se rallia trois fois inutilement contre les ennemis serrés en plusieurs lignes d'où sortait un feu continuel et meurtrier. Le duc de Chartres, petit-fils du Régent (il avait dix-huit ans), se distingua dans cette action, ralliant les troupes et les ramenant lui-même au combat. M. de Rochechouart, âgé de 22 ans, colonel du régiment d'infanterie Rochechouart, y fut

tué; ayant perdu le drapeau de son régiment dans cette déroute, il s'était mis à la tête de ses officiers avec ses grenadiers, et avait repris son drapeau en laissant 17 officiers sur le terrain. MM. de Montal, de Bulkeley, Ségur, Luttanges, duc de Biron, ducs de Richelieu, de Luxembourg, d'Apscher, de Boufflers, de Soubise, de Picquigny, Duras, de Lorges, de Gontaut, de Beuvron, s'y firent remarquer excitant les troupes à leur devoir.

Le lendemain, 28 juin, l'armée britannique passe la Kinzig, campe sur une ligne, la gauche à Kesselstadt, près Hanau, la droite à Feckenheim, trop heureuse de s'être sauvée d'un poste qui avait failli lui être si funeste et abandonnant ses blessés, que lord Stairs recommande par une lettre expresse à la générosité du maréchal de Noailles. En France, où l'on plaisante volontiers dans les cas les plus graves, cette journée fut appelée *journée des bâtons rompus*, parce que MM. d'Harcourt et de Gramont avaient compté sur le bâton de maréchal, qu'ils n'eurent point. Six semaines plus tard, le comte de Stairs définissait en ces termes cette victoire sans résultats pour le vainqueur : « Je pense que les Français ont fait une faute, et nous, deux; la vôtre a été de ne pas savoir attendre; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, et ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire. » Mais les Anglais étaient si fatigués qu'ils nous laissèrent nous retirer sans poursuivre et bivouaquèrent sur le champ de bataille, tout en convenant que la position était critique.

« George l'eût payé cher à Dettingen, sur le Mayn, sans l'imprudent mouvement du duc de Gramont; car les dispositions du maréchal de Noailles étaient dignes du plus grand capitaine. » (Frédéric II, *Histoire de mon temps*, t. II.)

Aussitôt que la nouvelle de la défaite se répandit en France, ce fut un concert d'imprécations où l'on n'épargna ni M. de Gramont, ni les gardes françaises.

« Il se répand un bruit qui perd de réputation le régiment des gardes françaises et une partie de la maison du roi. M. de Noailles marque qu'ils ont lâché pied; on désire fort que le roi humilie ce corps en punissant sa lâcheté. On dit cela d'autant plus que c'est à ce régiment de donner l'exemple. On parle en fort mauvais termes de M. de Gramont; il est l'objet de l'indignation publique. Si la maison du roi a été si maltraitée, c'est parce qu'elle ne sait

ni escadronner, ni faire la manœuvre de guerre, et qu'il est étonnant qu'on néglige pour ce corps toute discipline militaire. »

« L'on nous fait passer le Mayn, écrit le 27 juin le comte de Saxe à M. de Brühl, le matin à 5 heures par les ponts et par les gués à droite et à gauche des ponts, et cela par les bons conseils du duc de Gramont, *qui fait tout, ne doute de rien, et qui a cependant oublié de se pourvoir des qualités nécessaires à un général.* »

Aussi plus tard le duc de Gramont chercha-t-il à réparer sa faute : il tomba frappé mortellement à Fontenoy par un des premiers boulets des batteries anglaises, sous les yeux du maréchal de Noailles. Il expia ainsi la part très grande qu'il avait prise à un acte funeste d'indiscipline. On doit donc, pour être tout à fait juste, le décharger d'une partie de la responsabilité qu'on chercha, dans un premier mouvement de colère, à faire peser sur lui et écouter les appréciations de ceux qui jugèrent de l'événement plus froidement que la masse. Les seuls qui virent clair, connaissant le fond des choses, furent le maréchal et le roi lui-même. Le premier écrivait à Louis XV :

« C'est à la seule discipline des ennemis, à la subordination des officiers et à l'obéissance au commandement qu'on doit attribuer les manœuvres qu'il ont faites hier ; et c'est avec douleur que je suis obligé de dire à V. M. que c'est ce qu'on ne connaît pas dans ses troupes, et que si l'on ne travaille pas avec l'attention la plus sérieuse et la plus suivie à y remédier, les troupes de V. M. tomberont dans la dernière décadence. »

A cette lettre énergique, le roi répondit :

« J'ai toujours été bien persuadé de la valeur de nos jeunes seigneurs ; mais ce qu'il convient que vous étudiiez en eux, c'est les talents qu'ils développeront pour que vous les cultiviez, afin qu'ils puissent devenir de bons généraux, ce dont tout le monde convient que nous manquons, et pourtant ce dont cet État-ci aura toujours un besoin extrême. Je ne suis pas moins fâché que vous de ce que vous me dites de ma maison et surtout de celle à cheval ; trop de complaisance doit en être la cause, tenons-nous-le pour dit pour l'avenir. Je garderai le secret que vous m'en demandez : mais le tout est déjà public et peut-être même plus enflé qu'il n'est, car vous savez qu'en ce pays l'on y va fort vite, soit d'une façon, soit d'une autre. Certainement il faut apporter tous ses soins et tout son

argent à l'état militaire; car je vois bien que c'est le soutien de l'État, surtout étant aussi jalousé qu'il l'est par nos voisins. Dans l'hiver, nous verrons ce qu'il y aura à faire pour l'année prochaine et à la paix pour l'avenir, laquelle il ne faut pas faire honteuse qu'on n'y soit contraint par la très grande force, et j'y suis bien déterminé, au péril même de ma vie. »

Le mal était à son comble; outre l'influence ordinaire de la misère et de la démoralisation sur les armées, nos soldats s'étaient gâtés en Allemagne au contact des pandours et des croates, et se livraient à leur exemple à tous les excès. Il fallait à tout prix remédier à un tel état de choses; heureusement il y avait alors à la tête des affaires de la guerre M. d'Argenson pour marcher avec le duc de Noailles dans le système des réformes qu'il méditait. De son côté, d'Argenson avait besoin d'un chef militaire qui le comprît et qui eût la force nécessaire à l'exécution de ses projets.

Cet homme ne se trouvant pas parmi les officiers généraux français, le maréchal de Noailles jeta les yeux sur un militaire étranger qui, seul, avait su faire combattre ses troupes et obtenir des succès. Ce général était Maurice de Saxe. Élevé dans les principes sévères, mais un peu minutieux, de l'école allemande, entré au service de France en 1720, il avait obtenu immédiatement du Régent la propriété du régiment étranger de Sparre. Il s'était appliqué à y introduire cette régularité peut-être excessive, cette précision mathématique qui distinguait déjà l'armée prussienne. L'exemple fut suivi par les colonels des autres régiments allemands, et, à la tête de sa division, il s'était déjà fait remarquer pendant les campagnes de 1742 et 1743. Après la déroute de Dettingen, le ministre lui donna le commandement de l'armée ou plutôt de ce qui en restait, et il s'appliqua sans relâche à y rétablir l'ordre et la discipline. Ses efforts furent couronnés de succès et préservèrent la France de l'invasion dont la menaçait l'archiduc Charles.

Au 1er juillet, l'armée de M. le maréchal de Noailles (79 B. et 113 E., non compris les compagnies franches) campa à Steinheim, la droite au Mayn, la gauche au ruisseau de Mulheim; M. de Berchiny occupait Offenbach avec des dragons et des hussards. M. d'Apcher est envoyé avec un détachement à Sprendlingen pour couvrir la gauche de notre armée et veiller aux mouvements des

ennemis à Höchst. L'ennemi était au delà d'Hanau et de la rivière de la Kinzig.

Le 2, le maréchal s'avance au delà de Steinheim, démarche hardie qui parut en imposer à l'ennemi et donna plus de confiance à nos troupes. C'est alors qu'il apprit le retour inopiné de M. de Broglie. Sur l'avis des mouvements ennemis vers Offenbach, il détache 3 brigades d'infanterie, les carabiniers et 3 régiments de dragons pour occuper ce poste et celui de Bergen de l'autre côté du Mayn, afin de leur couper leurs subsistances et la communication avec Wurtzburg, puis il se rend à Francfort.

L'empereur, aussitôt après l'abandon de l'Isar par le maréchal de Broglie, avait quitté Munich et s'était retiré avec toute la famille impériale à Augsburg; puis, voyant tous ses États livrés aux Autrichiens, il partait d'Augsburg, le 26 juin, et arrivait à Francfort. Son armée n'avait pas suivi celle de M. de Broglie; elle s'était retirée à Wemding près Donauworth, petit territoire indépendant de la Bavière dans le cercle de la Franconie, et, l'empereur ayant déclaré que cette armée faisait partie de celle de l'Empire pour se joindre aux troupes des cercles, la reine de Hongrie consentit à faire cesser toute hostilité contre elle, dans les terres neutres, à condition qu'elle en ferait de même à l'égard de ses troupes et qu'elle ne s'opposerait pas à leur marche dans l'Empire.

M. de Noailles, tout en s'intéressant à son sort, pensait surtout à la France et, après l'avoir vu, écrivait au roi : « Ce n'est plus aujourd'hui le moment d'examiner s'il convient de se lier avec ce prince, tant par rapport à son caractère personnel qu'à celui des personnes qui l'environnent, non plus qu'au peu de ressources et de moyens qu'on peut trouver dans ses États; il s'agit de sortir honorablement de l'engagement qu'on a contracté avec lui, et l'on ne parviendra jamais à débrouiller le chaos dans lequel toutes les affaires sont tombées, qu'en trouvant le moyen de se servir de l'empereur comme d'une idole qu'on doit continuellement présenter à tout l'Empire, pour l'arrêter et l'empêcher de se livrer aveuglément aux vues des Anglais et des Autrichiens, qui ont conjuré, sinon la perte de votre État, au moins son démembrement. »

Louis XV, sous l'impression des derniers événements, lui répondait le 13 juillet : « J'en dirais trop et ferais trop, si je me laissais gagner à ma mauvaise humeur : il s'agit de la retraite de Bavière...

« Pour ce qui concerne l'empereur, je suis bien convaincu qu'il faut le soutenir tant que nous pourrons, et je ne veux pas croire que d'autres pensent autrement. Le subside pour le faire vivre est très juste; à l'égard de celui, pour ses troupes, je vous avouerai que je ne pense pas de même, et je crains toujours que ces troupes-là ne nous soient plus nuisibles qu'utiles. Passe qu'il ait un certain pied de troupes, mais point trop au-dessus de ses forces... Comptez qu'il ne démordra jamais de ses projets... Ce qui est passé est passé, ainsi ne songeons plus qu'au présent et à l'avenir. Le présent est de soutenir cette guerre de toutes nos forces, et l'avenir est de faire la paix le plus tôt possible et la moins onéreuse qu'il soit possible. J'excuse votre liberté et vous en remercie, sachant d'où cela part. Continuez à me donner des marques de votre amitié et de l'intérêt que vous prenez à ma gloire et au bien de mon royaume. »

Le maréchal de Noailles fut donc chargé du soin de veiller à la conservation de la position depuis le Rhin jusqu'à la mer. Pour lui en donner les moyens, on mit sous ses ordres toutes les troupes ramenées de Bavière.

M. de Broglie, à son arrivée à Wimpfen avec les dernières divisions de son armée, le 8 juillet, remit ce même jour son commandement à M. de Saxe, et se rendit à Strasbourg.

M. de Noailles, découvert sur sa droite par la retraite de l'armée de Bavière, se trouvait alors sur le Mayn, séparé par cette rivière de l'armée des alliés, campée entre Hanau et Francfort : sa première pensée fut de laisser le comte de Saxe sur le Neckar avec un corps composé de celles des troupes de l'armée de Bavière dans le moins mauvais état, et d'envoyer le reste en Alsace pour se réparer et partager avec les paysans de cette province la garde du Rhin; mais informé que les troupes légères autrichiennes s'étaient déjà fait voir sur les bords du Neckar et que l'armée du prince Charles les suivait sur trois colonnes, qui devaient arriver à Esslingen, Kannstadt et Marbach le 18, il se détermine à abandonner le Neckar, et M. le comte de Saxe fait successivement mettre en marche toutes les troupes de Bavière pour repasser le Rhin à Spire. Elles y furent rassemblées le 13.

Le 15 juillet, l'armée part de Plungstadt et, traversant le ruisseau de Land-Graben, elle campe le même jour près Gernsheim, à Gross-Rorheim. M. le duc de Chevreuse est détaché à Bensheim avec

3 régiments de dragons, M. d'Apcher avec 2 autres, M. de Berchiny vers la montagne, M. Phelippes à Wernsheim; et M. Duménil, après avoir évacué les magasins de Dieburg, se replie sur Zwingenberg. Tous les corps détachés s'approchent de Zwingenberg. M. Phelippes occupe Lorsch et Kleinhausen. M. le duc de Chartres est détaché pour protéger la marche du convoi de Zwingenberg. L'artillerie et une partie de l'armée passent le Rhin, au pont de Rheindurkheim, avec tous les corps séparés.

Pendant ce temps, l'armée de Bavière se rassemblait à Spire, sous les ordres du comte de Saxe, au nombre de 37,000 hommes, dont 4,000 détachés pour couvrir le Neckar, et le surplus campe dans des terres non ensemencées

MM. de Montal et de Balincourt sont appelés en Lorraine à la tête des troupes destinées à la sûreté de cette province, et M. de Laval, qui en avait le commandement, fut restreint à celui des Trois-Évêchés. M. de Gensac, chargé de veiller aux mouvements des ennemis vers la haute Alsace, apprenant qu'ils se portaient à Brisach et Fribourg, que même le prince Lobkowitz était déjà arrivé à cette dernière ville, donne des ordres aux différents commandements de places pour détacher leurs troupes de garnison et les faire marcher à Ottmarsheim, Rumersheim, Biesheim, près de Neuf-Brisach, et à Marckolsheim.

L'artillerie avait passé le 16, et, pendant la nuit du 17, les bagages, l'infanterie, la cavalerie et les dragons de l'aile gauche sous les ordres de M. de Clermont. Le corps de M. Phelippes doubla l'arrière-garde, et on laissa seulement de l'autre côté du pont quelques grenadiers pour le replier, quand les magasins à fourrage auraient été évacués.

Dans la nuit du 17 au 18, les troupes avaient repassé le Rhin (1).

(1) État des troupes qui composaient l'armée de Noailles, le 17 juillet, après le passage du Rhin. Infanterie : 81 B. (Gardes françaises, 6. Gardes suisses, 3. Piémont, 4. Navarre, 4. La Marine, 4. Rohan, 3. Auvergne, 2. Le Roi, 4. Dauphin, 2. Touraine, 3. Eu, 2. Noailles, 3. Brancas, 2. Orléans, 2. Artois, 1. Aubeterre, 1. Condé, 2. Royal, 1. Breande-artillerie, 1. Monnin-Suisse, 2. Mortemart, 1. Biron, 1. Nice, 1. Penthièvre, 2. Berry, 1. Bearn, 1. Haynault, 1. Bigorre, 1. Forest, 1. La Marche, 1. Nivernais, 1. Vexin, 1. Dauphiné, 1. Bassigny, 1. Beaujolais, 1. Bulkeley, 1. Clare, 1. Dillon, 1. Chartres, 2. Rooth, 1. Berwick, 1. Gardes lorraines, 1. Royal-Vaisseaux, 3. Conti, 2).

(Ces deux derniers (5. B.) sont tirés de l'armée de Bavière.)

M. le maréchal, ne doutant pas que le prince Charles n'eût alors commencé à passer le Neckar à Kannstadt, le 18 juillet, s'occupe d'établir les troupes revenues de Bavière. Il expédie 28 B. et 36 E. en haute Alsace, les 20 et 21 juillet, aux ordres de M. de Clermont-Gallerande, et dirige en même temps 20 B., 2 régiments de cavalerie et de dragons en Lorraine, en pays messin et sur la frontière de Champagne.

Ainsi obligé de rester à Worms, jusqu'à l'entière évacuation des magasins de cette place et de ceux qui nous restaient à Spire, le maréchal, avant son départ, fait avancer, le 24 juillet, la maison du roi sur la Bruche, entre Strasbourg et Phalsbourg, ainsi que la brigade des gardes et expédie en même temps les troupes de M. le comte de Saxe à portée de Schelestadt, pour qu'il ne pût être devancé dans la haute Alsace par le prince Charles, et pour faciliter le retour de notre armée par Spire et Landau. Maurice de Saxe obéit, mais il avait sa manière de voir et ne se cachait pas. Il écrivait de Spire, le 25 juillet, à Auguste III : « Sire, notre destinée est de nous retirer. On m'a donné un commandement en Alsace ; et comme j'ai Landau, Strasbourg, Béfort et Huningen à défendre, je pourrai mettre peu de troupes en campagne pour empêcher M. le prince Charles d'entrer en Alsace : mais j'y ferai de mon mieux. Pour un Allemand et un luthérien surtout, ce n'est pas peu de chose. Que Dieu me tire bien de ceci, et je lui promets une belle chandelle. M. de Noailles avec son armée est destiné à suivre les Anglais ; il se porte sur Luxembourg ; son armée est plus forte et meilleure que la mienne. Il ne m'a donné que les épluchures de la sienne, et m'a pris ce qu'il y avait de meilleur dans celle de Bavière ; mais celui qui fait les parts, fait ordinairement la sienne bonne (1). »

Cavalerie : 149 E. Maison du roi, 13. Gendarmerie, 8. Colonel-général, 3. Mestre de camp général, 3. Royal, 3. Le Roi, 3. Cuirassiers, 3. Cravates, 3. Royal-Allemand, 3. Carabiniers, 10. Royal-Pologne, 3. La Reine, 3. Orléans, 2. Clermont-Prince, 3. Penthièvre, 3. Brancas, 3. Talleyrand, 2. Clermont-Tonnerre, 3. Chabrillan, 2. Egmont, 2. Gramont, 2. D'Andlau, 3. Fleury, 1. Vogué, 3. Vintimille, 2. Prince-Camille, 2. Chabot, 2. Noailles, 2. Berchiny-hussards, 6. Royal-Piémont, 3. Berry, 3. Fitz-James, 3). (Ces trois derniers tirés de l'armée de Bavière). Dragons-Mestre de camp général, 3. Royal, 4. Bauffremont, 4. Surgères, 4. Mailly, 4. — Infanterie : 81 B. A défalquer, 39 : reste, 42. Cavalerie : 149 E. A défalquer, 46 : reste, 84.

(1) Troupes de M. de Saxe : Infanterie : 25 B. (Normandie, 4. La Sarre, 1. Royal-

Le 25, l'armée décampe de Worms sur quatre colonnes et s'établit à Hefsheim.

Quant au côté de la Meuse (1), le duc d'Harcourt reste chargé de cette partie de la frontière en faisant encore filer vers la haute Alsace 8 E. de gendarmerie et 5 de carabiniers, aux environs de Landau. Sachant que le prince Charles se dirigeait sur le Brisgau, le maréchal de Noailles annonce au ministre de la guerre, le 26 juillet, que son armée quitte Spire pour Hefsheim, près de Frankenthal, avec 6 compagnies et le régiment de Berchiny, laissés sous les ordres de cet officier pour assurer les communications avec Mannheim.

Les Autrichiens, venant de Bavière, s'étendaient de Rastadt à Bruchsal. Les nôtres, alors entre Spire et la Rehutte, repassent le ruisseau et vont camper entre Spire et Heiligestein. M. de Sallières, avec 15 B., 2 régiments de dragons et 1 brigade de cavalerie, devait commander à Landau et réparer la place; M. de Rupelmonde fut chargé des lignes de la Lauter. Bientôt le maréchal, menacé par le mouvement des Anglais venant de Worms, prend position entre Landau et le Rhin, puis rétrograde jusqu'à Haguenau, « espérant, écrivait-il au roi, dans le mois d'octobre et, plus que tout, dans les irrésolutions du roi d'Angleterre pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes. »

Il ne s'en tenait pas moins sur ses gardes, car le prince Charles avait son quartier général à Durlach et Muhlburg, vis-à-vis de Lauterbourg, et les Anglais cherchaient, en envoyant des bateaux à Mayence, à faire un pont au-dessous de cette ville. Aussi le maréchal ne devait-il pas moins s'occuper du salut de l'Alsace que des moyens de prévenir les entreprises des alliés du côté de la Moselle.

Roussillon, 1. Revel, 1. Saxe, 1. La Marck, 2. Lorraine, 1. Cambrésis, 1. Luxembourg, 1. Royal-Suédois, 2. Enghien, 2. Monnin-Suisse, 2. Beaujolais, 1. Béarn, 1. Bigorre, 1. Forest, 1. Dauphiné, 1. Royal-Bavière, 1). Cavalerie : 40 E. (Colonel-général, 2. Bretagne, 3. Bourbon, 3. Saint-Simon, 3. Beauvilliers, 3. Talleyrand, 3. Clermont-Tonnerre, 3. Chabrillan, 3. D'Andlau, 3 Dragons-la-Reine, 4. Nicolaï, 4).

(1) Troupes destinées à la haute Lorraine et au pays messin : 20 B. (Royal, Blaisois, Périgord, Saintonge, Guise, Vermandois, Guyenne, Royal-Comtois, Bonac, Boulonnais, Angoumois, Agenois, Valenceau, artillerie, Beauvoisis, la Couronne-Santerre). Cavalerie : Roussillon, Dauphin, 6 E. Dragons d'Harcourt, 4, devant occuper Nancy, Toul, Sedan, Metz, Verdun, Sarrelouis, Thionville, Longwy, Montmédy, Bitche, Phalsbourg.

Sans trouver nécessaire de prononcer aucun mouvement vers cette province, il ordonne cependant à la brigade de Brancas de partir de Landau, le 7 août, de se rendre à Bitche en deux jours, d'y garder ce poste et d'y aider aux travaux de M. de Boufflers. Le Rhin, c'est-à-dire la partie entre Strasbourg et Lauterbourg, lui paraissait celle qui par la position de l'armée du prince Charles était la plus menacée; en conséquence il fait quitter au comte de Saxe son camp de Schelestadt, pour rentrer dans la basse Alsace. L'armée est alors divisée : une partie était destinée à la frontière de la Moselle, de la Sarre, sous le maréchal de Noailles; l'autre, à l'Alsace. Pour parer à l'inconvénient qui résulte du partage de l'autorité, tant que les armées resteront sur la même frontière, on leur donne un seul chef, le maréchal de Noailles.

Tout le mois d'août se passa d'ailleurs en manœuvres rendues nécessaires par la difficile position des Français que le retour de M. de Broglie laissait tout à fait à découvert contre une attaque simultanée des alliés et des Autrichiens. « Je ne l'ai point puni, écrivait le 13 août le roi au maréchal, tant qu'il ne l'a pas mérité, puisqu'il avait carte blanche; à cette heure, m'ayant désobéi entièrement en évacuant la Bavière avec une si grande précipitation, dès qu'il arrivera à Wimpfen, il vous remettra le commandement de son armée et se rendra à Strasbourg; il quittera l'Alsace et viendra à Chambray (sa terre en Normandie, aujourd'hui Broglie dans le département de l'Eure) sans passer à Paris. J'ai nommé le maréchal de Coigny au commandement de l'Alsace. »

Vers le 9 août, l'armée anglo-hanovrienne semblait établie entre Höchst, au-dessous de Wiesbaden sur le Mayn, un corps d'Autrichiens dans la plaine Walluf jusqu'à Schierstein, et la cavalerie tirant sur Biebrich où on jetait un pont, le 11, pour passer le Rhin. Les Anglais avaient passé le 10. En même temps, pour s'opposer au prince Charles, Maurice de Saxe, renforcé de 15 B. et de 18 E., quitte Spire le 12, et par Belheim, Rheinzabern, arrive le 15 à Lauterbourg. 5 B. et 18 E. étaient partis, le 15, pour la haute Alsace, et 13 E. pour Haguenau.

On sut alors (le 18) que les Anglais poussaient trois colonnes sur Oppenheim, Kreuznach et Bingen, tandis que les Autrichiens, arrivés le 9 à Wilstett, se portaient le 10 sur le Rhin, de Kintzingen répandant leurs troupes légères sur le cours de ce fleuve depuis Bischen

jusqu'à Stollhofen, enfin le 16 campaient près du Vieux-Brisach, le quartier général à Munzigen avec des détachements pour la communication sur Fribourg.

Convaincu que les ennemis avaient abandonné leurs projets sur la Moselle, le maréchal rassemble son armée pour passer la Lauter et la porter sur la Queich, la gauche à Landau et la droite à Germersheim (1), et se rencontre à Weissembourg avec M. de Coigny pour concerter leurs plans. Menzel, placé vers la Sarre, d'Ottweiler à Saint-Wendel et Homburg, avait en face de lui M. de Berchiny; M. d'Harcourt veillait, entre Longwy et Thionville, à la frontière de Lorraine.

M. de Noailles, obligé d'occuper un poste dans lequel il ne pouvait prendre confiance, trouva qu'en abandonnant le cours de la Queich, difficile à garder, et en s'établissant derrière des ruisseaux, des marais et des ravins où l'on pourrait jeter le cours de la rivière, il aurait une position susceptible de la meilleure défense. Il fit commencer les travaux sans retard, car les alliés étaient arrivés le 30 août à Worms, un détachement s'était avancé à hauteur de Franckenthal; de plus on savait que Menzel avait abandonné Ottweiler et Saint-Wendel pour se porter sur Kaiserslautern, d'où l'on pouvait présumer que toutes les forces des alliés, jointes à celles du

(1) *État des troupes campées sur le Queich, entre Landau et Germersheim.* Entre Queicheim et Morlheim : Rohan, 3. Eu, 2. Royal-la-Marine, 1. Penthièvre, 2. Gardes lorraines, 1 : soit, 8 B. Le Roi, 3. Royal-Allemand, 3. Egmont, 2. Gramont, 2. Vogué, 3. Camille, 2 : soit 15 E. A Damheim : Baufremont-dragons, 4 E. A Essingen : Esterhazy-hussards, 4. E. Entre Morlheim, Offenbach et Ottersheim : Noailles, 3. Haynault, 1. La Marche, 5. Auvergne, 2. Artois, 1. Touraine, 3. Chartres, 2. Les Vaisseaux, 3. Conti, 2 : soit 18 B. La Reine, 3. Fitz-James, 3. Noailles, 3. Royal, 4. Orléans, 2. Brancas, 3. Chabot, 2 Fleury, 1. Mestre de camp dragons, 3. Mailly, 4 : soit 28. E. Entre Bellheim et Knittelsheim : Brigade des gardes françaises et suisses, 9. Brigade d'artillerie, 1 (10 B.). Mestre de camp général, 3. Cuirassiers, 3. Clermont-Prince, 3. Penthièvre, 2. Vintimille, 2. Cravates, 3. Royal-Piémont, 3 (22.E.). Près de Germersheim, Piémont, 4. La Marine, 2. Nivernais, 1 : soit 7 B. Royal-dragons, 4. Surgères-dragons, 4 : soit 8. E. Le 5 octobre, arrivèrent à l'armée les 10 E. de carabiniers et, le 4, le quatrième escadron du Roi; les régiments, Royal-Bavière, 2. Brancas, 2. Alsace, 3. Orléans, 2. Aubeterre, 1. Brigade de Navarre, 5. 15 B. La maison du roi, 13. Commissaire général, 2. La Suze-dragons, 4 : soit 19 E., arrêtés à Haguenau, Weissembourg, Bitche, Rheinzabern, Beinheim, et Drusenheim et à portée de rejoindre en deux ou trois jours de marche. Mortemar (3 B.) reste au fort Louis.

prince Charles, allaient se porter sur la basse Alsace. Le 3 septembre, en effet, eut lieu une attaque générale, depuis Huningue jusqu'à Marckolsheim, dont les points principaux furent Brisach et Rheinwiller. A Vieux-Brisach, M. de Clermont-Gallerande fut repoussé, un pont est jeté et l'ennemi n'avait plus qu'un bras fort étroit à traverser pour entrer en Alsace. A Rheinwiller, M. de Balincourt, plus heureux, repoussa le débarquement qui s'était fait sur 132 bateaux et rejeta l'ennemi au delà du fleuve.

Néanmoins M. de Coigny, sachant que 14,000 hommes s'avançaient du côté de Schaffhouse, demanda du secours à M. de Noailles, qui, inquiet sur sa propre situation, lui fit part du plan qu'il jugeait être le meilleur; il voulait réunir leurs deux armées et marcher sur celle des deux armées ennemies dont la retraite serait la plus difficile. N'ayant plus que 46 B. et 80 E. à opposer aux 80 B. de l'ennemi, le maréchal s'occupa d'assurer sa défense. Il visita les lignes de la Lauter et les trouva dans le plus mauvais état; Lauterbourg était ouvert, le fort Louis sans munitions de guerre; Drusenheim, au confluent de la Mauter, poste selon lui très important, n'avait plus que des traces d'anciennes fortifications, et Haguenau n'était pas en meilleur état.

Enfin M. de Noailles ne remarqua partout que négligence; de ces points pourtant dépendait le salut de l'Alsace. Il y fit faire les quelques réparations les plus indispensables; car l'armée alliée avait commencé le 25 (1) à se mettre en marche, était le 27 à Spire, campée

(1) Les désertions dans l'armée de la reine étaient très fréquentes. Des correspondances nombreuses viennent à l'appui et toutes dans le genre de celle-ci : « Jean-Joseph Wakaslowich, natif de Hongrie, capitaine de croates, mécontent des injustices de la cour de Vienne, souhaiterait de passer au service de France. Il s'engage d'y conduire 1,000 à 1,200 de ses compatriotes et de servir le roi à pied ou à cheval, de la façon que S. M. jugera le plus convenable, et il ne demande, pour lui et les siens, que ce que le roi croira que ses services lui auront mérité. Comme les soldats qu'il emmènera avec lui sont actuellement à l'armée du prince Charles, il partira la semaine prochaine pour s'y rendre. Il y reprendra ses fonctions de capitaine et il trouvera d'autant mieux le moyen de passer à l'armée du roi, que sa troupe est aux postes avancés. Il sera à Francfort dans quelques jours; il supplie de faire savoir les intentions du roi à M. de Lanoue (*), ou qu'on lui indique

(*) De Lanoue-Malbran, chargé d'affaires de France près les diètes d'Ulm et de Francfort. Ministre à Ratisbonne. Le 19 mai 1744, sa déclaration du roi en retirant ses troupes d'Allemagne.

la gauche à la ville, la droite à Harthausen. Malgré le mauvais état des lignes, il manda au comte de Saxe de s'y soutenir autant que possible; celui-ci, ayant besoin de troupes pour cet objet, demanda du secours et, le 30 septembre, on lui envoya le prince de Dombes à Sultz (Carabiniers et 1 brigade d'infanterie). Maurice de Saxe, sur qui on comptait, évacua Weissembourg et Lauterbourg, fit rompre tous les chemins qui venaient de la forêt de Niederwald à la Lauter, se proposant de disputer longtemps le passage. Ses bonnes dispositions, l'arrivée de M. de Berchiny le 27 à Bitche et de M. d'Harcourt le 29 à Sarreguemine, ne calmèrent pas les inquiétudes de M. de Noailles, qui venait d'apprendre que Mentzel avait reparu tant à Ottweiler qu'à Saint-Wendel et dans les environs de Deux-Ponts.

« Il n'y a que trois partis (1) à prendre par rapport à l'armée que je commande : ou de s'opposer aux ennemis pour les empêcher de pénétrer, ou de se retirer le long du Rhin de poste en poste jusque sous Strasbourg, ou enfin de faire la même manœuvre le long de la montagne, en choisissant des camps avantageux, sans jamais se commettre, et se conservant toujours une retraite par la gorge de Phalsbourg. De ces trois partis, le premier, et sans contredit le plus honorable, ne peut avoir lieu qu'autant que l'on aurait au moins 60 B. pour opposer aux 80 de l'ennemi, mais ce serait vouloir sacrifier inutilement l'armée du roi, que de l'entreprendre avec 40 B.

« Le second parti, celui de se retirer le long du Rhin sous Strasbourg, donne aux ennemis la facilité de couper la communication de Strasbourg et de toute la basse Alsace avec une partie de la Lorraine, les Évêchés et la Champagne, et dès lors les subsistances de l'armée et les approvisionnements de Strasbourg deviendraient fort incertains.

« Le troisième parti donne aux ennemis la facilité de couper la communication de Strasbourg; il oblige de jeter dans cette place une forte garnison, qui affaiblirait encore d'autant les armées, et l ouvre à M. le prince Charles le passage du Rhin.

« Or, de différents bruits, on a conclu que l'armée de M. le prince

un officier général auquel il puisse s'adresser pour correspondre avec lui. Il désire surtout M. de Berchiny ou quelque autre parlant allemand. »

(1) Au camp d'Haguenau, 30 septembre 1743. M. de Noailles à M. d'Argenson.

Charles était fort supérieure à celle du roi en haute Alsace. L'armée du roi d'Angleterre est composée d'environ 80 B. (Anglais, Hanovriens, Hessois, Autrichiens et Hollandais), qu'on peut en général regarder comme très supérieurs en qualité à l'infanterie de la reine de Hongrie. Il y a 100 escadrons de cavalerie et de dragons, 3 régiments de hussards, 12 compagnies franches et des troupes irrégulières à pied, dont on ne sait pas le nombre, qui sont aux ordres de Mentzel (1).

« Le roi, pour s'opposer à ces deux armées, en a deux en Alsace. L'une est composée actuellement de 67 B. et de 121 E. de cavalerie, et de 3 à 4,000 paysans dont on peut fort aisément augmenter le nombre jusqu'à 10,000.

« L'autre armée n'est composée que de 43 B. et de 80 et tant d'E.

« De ces deux armées du roi, celle de 67 B. se trouve destinée à défendre le passage du Rhin contre une de 51 B., et celle de 43 E. doit défendre le passage de quelques ruisseaux contre une de 80 B. »

Tandis que ces dispositions étaient prises en basse Alsace, on essayait aussi en haute Alsace de suppléer par la tactique à l'infériorité où l'on était vis-à-vis de l'ennemi.

Il était évident qu'avec des forces très supérieures les ennemis voulaient tenter une attaque sur nos frontières par les deux extrémités. Dans le grand projet de démembrement de la France, qu'ils formaient alors, il fut arrêté que l'armée combinée se porterait en Alsace, pour faciliter au prince Charles le moyen de passer le Rhin à Bâle et de reprendre la Lorraine, la Franche-Comté et la Bourgogne. Pour défendre le pays menacé, le prince de Conti occupait le Harthausen, M. de Lutteaux le gardait depuis Spire jusqu'à Mannheim, et M. du Chayla était placé entre Lingenfeld et Lauterbourg; M. de Clermont-Gallerande était chargé de garder avec 14 B. et 37 E. la partie entre Rhinau et Huningue (2).

(1) Jean-Daniel Mentzel, ou Menzel, né à Leipsig en 1698, fait ses premières campagnes sous Auguste le Fort, roi de Saxe et de Pologne; sert dans les armées russes. La réputation qu'il s'acquit à la tête de ses bandes sauvages le rend une terreur. Toujours exalté par le vin, il reçut une balle dans le bas ventre et expira le lendemain. Sur son lit de mort, il exprima le regret de n'avoir pu pénétrer dans Paris. (*Geschicthe des Œstreichischen Hofs und adels.*)

(2) Neuf-Brisach et environs : Lyonnais, 3. Montmorin, 2. Provence, 6. Brie, 1 :

On recommanda la plus grande surveillance aux commandants d'Huningue, de Neuf-Brisach, du fort Louis, de Lauterbourg et le long du Rhin, car M. d'Estrées, à Huningue, annonçait des dispositions sérieuses de l'ennemi sur Fribourg.

M. de Noailles jugea alors à propos d'investir Maurice de Saxe du commandement de la haute Alsace et le faisait en ces termes :

« Quartier général d'Hermsheim, 18 juillet 1743.

« Étant nécessaire dans les circonstances présentes d'établir un officier de grade supérieur pour commander dans la partie de cette frontière qui peut être la plus menacée, nous, en vertu du pouvoir à nous accordé par le roi, lorsque S. M. nous a confié le commandement de cette armée et de toute cette frontière, et par la connaissance particulière que nous avons de la valeur, expérience et réputation de M. le comte de Saxe et de son zèle pour le service de S. M., l'avons commis pour commander dans la haute Alsace, tant aux officiers généraux et aux troupes qui y sont et seront ci-après, qu'à celles qui seront dans le plat pays; lui donnons pouvoir de placer lesdits officiers généraux et lesdites troupes où il lui semblera le plus convenable, et de leur faire faire tous les mouvements qu'il jugera nécessaire; ordonnons de la part du roi à tous officiers et gens de guerre, comme aussi aux commissaires qui sont à la suite des troupes et à tous habitants et sujets du roi dans ledit pays, de lui obéir en tout ce qu'il leur commandera pour le service de S. M., sous peine de désobéissance. »

Malheureusement, outre l'influence ordinaire sur eux de la misère et de la démoralisation, nos soldats s'étaient beaucoup gâtés en Allemagne. Le mal était à son comble; il fallait songer à y remédier. Le comte de Saxe, en arrivant à Spire, fut effrayé de l'anarchie qui régnait parmi les troupes. Il travailla donc à réorganiser les régiments, jusqu'au moment où M. de Noailles lui apprit son remplacement par le maréchal de Coigny.

soit 7. B. Royal-Étranger, 3. Dauphin-Étranger, 3. L'Hôpital-dragons, 4. Condé, 3. Chepy, 2. Saluces, 2 : soit 17 E.

Colmar et environs : Champagne, 3. Poitou, 3. Royal-Italien, 1 : soit 7 B. Rosen, 3. Orléans et Vibray-dragons, 7. Anjou, 4. Broglie, 2. Maugiron, 2. Barbançon, 2 : soit 20 E.

Le comte de Saxe à M. d'Argenson.

« 18 juillet.

« Quoique je n'aie le commandement de cette armée que pour quelques jours, le désordre et l'indiscipline y sont si grands que je n'ai pu me dispenser de faire des actes de sévérité. Je ne sais si ma franchise vous sera agréable; mais je crois de mon devoir de ne vous laisser rien ignorer. »

Le comte de Saxe à M. d'Argenson.

« Camp de Spire, 23 juillet 1743.

« Je joins ici l'état des troupes qui seront sous mon commandement, je ferai humainement tout ce qui dépendra de moi, et si les ennemis me donnent le temps de faire un peu connaissance avec les nouvelles troupes qui me viennent de l'armée du maréchal de Noailles, j'espère de pouvoir rendre inutiles toutes leurs entreprises. C'est à vous de pourvoir le plus promptement qu'il vous sera possible à nous compléter et à faire avancer les E. des régiments nouvellement formés, à nous envoyer des milices pour pouvoir tirer les régiments des garnisons et en former une armée qui puisse faire face à celle de M. le prince Charles. »

M. le maréchal de Noailles ne devra donc quitter l'Alsace que lorsque la marche de l'armée anglaise sera bien décidée sur la Moselle; mais il apprit bientôt l'arrivée de son successeur.

M. d'Argenson à M. de Coigny.

« Il n'est plus question pour vous que de défendre d'ici à huit jours le passage du prince Charles, soit sur le Rhin, soit par la Suisse, et de remettre la besogne entre les mains de qui elle doit être, sans qu'elle ait été ni entamée, ni gâtée. »

En conséquence, le 23, il se met à la tête des troupes qui doivent rester en Alsace, tirées de l'armée du maréchal de Noailles, s'étendant de Spire à Landau, Strasbourg et Huningue.

Le prince Charles avait laissé 12,000 hommes en Bavière avec le général Bernklau, et 8,000 en Bohême sous les ordres de Collowrath, marchant sur le Rhin avec les autres troupes de la reine de Hongrie. Son armée était arrivée, du 17 au 18, sur trois colonnes à Kannstadt, Esslingen et Marbach, et, le 26, il était de sa personne à Hanau avec le comte de Kewenhuller, pour y conférer avec le roi d'Angleterre sur les opérations futures; il revenait ensuite rejoindre son armée à Rastadt.

Le 4 août, l'armée du prince Charles arrivait sur deux colonnes, allant par Stollhofen, Lichtenau, Wilstett, Ottenheim, le 15 au Vieux-Brisach, campant en corps d'armée sur trois lignes, la cavalerie aux ailes, la droite au Vieux-Brisach, le prince à Muntzigen, à la tête de 60,000 hommes.

Le baron de Trenck, dès la fin de juillet, était arrivé avec ses pandours et une partie des troupes légères au Vieux-Brisach par la forêt Noire, ayant tenté trois fois le passage du Rhin, chaque fois volant et incendiant. Sur l'avis que le prince Charles remontait le fleuve, le comte de Saxe (1) avait repris la route de la haute Alsace, arrivant le 10 à Markolsheim.

Le comte de Saxe au maréchal de Noailles.

« Camp de Markolsheim, le 10 août 1743.

« Je suis arrivé hier ici, où j'ai pris un camp avantageux. Il me met à portée de suivre les mouvements du prince Charles, et je n'épargne rien pour en être informé, soit par Strasbourg, soit par Bâle, les autres voies étant interdites, ce qui ne laisse pas que d'en-

(1) *Infanterie*, 45 B. (Picardie, 3; Normandie, 4; Bourbonnais, 3; Bouzols, 3; Montmorin, 2; Bretagne, 1; La Sarre, 1; Royal-Roussillon, 1; Rouergue, 1; Saxe, 2; Bombec-artillerie, 1; Royal-Italien, 1; Monnin, 2; Broglie, 1; Provence, 1; la Marck, 2; Lorraine, 1; Béarn, 1; Bigorre, 1; Forest, 1; Cambrésis, 1; Brie, 1; Dauphiné, 1; Luxembourg, 1; Beaujolais, 1; Royal-Suédois, 2; Enghien, 1; Royal-Bavière, 1).

Cavalerie, 42 E. (Colonel-général, 3; Bretagne, 3; Bourbon, 3; Saint-Simon, 3; Beaucaire, 3; du Rumain, 3; Talleyrand, 3; Clermont-Tonnerre, 3; Chabrillan, 3; Beauvilliers, 3; d'Andlau, 1; Colonel-général (dragons), 4; la Reine, 4; Nicolaï, 4).

traîner après soi des longueurs. Vous verrez par la lettre de M. de Talleyrand quels sont les mouvements du prince Charles. J'ai cru ne pouvoir remettre en de plus sûres mains le détail des espions, tant pour l'économie que pour l'intelligence, et d'ailleurs sa probité ne laisse aucun soupçon.

« J'ai examiné aujourd'hui les bords du Rhin, depuis ici jusqu'au fort Mortier. Par les mesures que M. de Clermont-Gallerande (1) a prises, il est impossible qu'aucun parti puisse pénétrer en Alsace; mais aussi il est impossible d'empêcher à l'armée du prince Charles le passage du Rhin, s'il a assez de bateaux. Cette rivière est couverte de plusieurs grandes îles qui ne font, pour ainsi dire, qu'une forêt. Avec leurs milliers de pandours, s'ils les répandent dans ces îles qu'on ne peut occuper toutes, il se formera une guerre d'îles très vive. Nous garderons bien le bord du Rhin, et nous serons avertis quand ils jetteront un pont d'une de ces îles sur notre bord. Ainsi, je ne me fais point fort de vous répondre que j'empêcherai ce passage, mais je puis vous assurer que j'y porterai de grands obstacles, et que le prince Charles pourrait se repentir de l'avoir entrepris. »

On le voit, tout se passait de part et d'autres en manœuvres sans grand résultat. Ainsi, le 13 au soir, le comte de Saxe, informé que les Autrichiens se portaient sur Neuenberg, laisse à Markolsheim M. de Fontaine-Martel avec les 2 B. de Saxe, 1 E. d'Andlau, marche sur Schalampé, d'où il aperçoit un camp autrichien, ce qui le décide à se placer à Ottmarsheim. « Je marchai le 14 (2), me faisant suivre par M. de Nicolaï avec la brigade de la Reine-dragons, après avoir fait occuper les postes qu'elle gardait : le prince Charles est vis-à-vis de moi, je ne le perdrai pas de vue. »

Et le 22, il ajoutait :

(1) De Clermont-Gallerande (P. G. marquis), né le 4 février 1682. Connu d'abord sous le nom de comte d'Amboise. Sert en Flandre, aide de camp du duc de Bourgogne en 1709. Commande un régiment de dragons de son nom en 1712.

Brigadier, 1er février 1719. Mestre de camp, 27 juillet 1726. Maréchal de camp, 20 février 1734. Lieutenant général, 1er mars 1738. A l'armée de la Meuse en 1741, en Bohême en 1742, sous le maréchal de Coigny, en Flandre, s'y distingue. Mort à la Rochelle, le 27 octobre 1756.

(2) Lettre à M. d'Argenson.

« La position est toujours la même, les ennemis ne font aucun mouvement, le prince Charles est toujours vis-à-vis de moi. »

Cependant M. de Coigny s'était mis en mesure de venir prendre part aux opérations militaires et il écrivait à M. d'Argenson : « Je suis arrivé (1) cette nuit de Weissembourg, où j'ai conféré longtemps avec le maréchal de Noailles sur l'arrangement de nos armées et la distribution des troupes qui doivent composer la mienne. Je ne saurais assez dire combien j'ai lieu d'être content de l'esprit de conciliation et d'union où j'ai trouvé le maréchal, conforme à celui que j'apportais. Je vous enverrai demain l'état des troupes de mon armée. J'écris à M. le comte de Saxe, pour le prévenir de mon arrivée. »

Le maréchal de Coigny se sépara de M. de Noailles le 27 pour retourner à Strasbourg, d'où il partit le 29, se rendant en haute Alsace.

Pendant ce temps, le prince Charles fit du côté de Sponeck des démonstrations qui donnèrent quelque inquiétude et, comme cette partie était une des plus susceptibles d'attaque, M. de Clermont-Gallerande, qui y avait déjà fait élever des batteries, s'y porta avec des troupes de Biesheim. Le prince Charles avait d'autres vues, et, le 28, le comte de Saxe fut averti, par les postes du Rhin, qu'à deux heures du matin le feu était à son camp. Ne doutant point alors qu'il ne fût en mouvement pour remonter le Rhin et qu'on ne touchât au moment de lui voir commencer ses entreprises, il marche sur-le-champ et campe sa droite à Bantzenheim, sa gauche à Rumersheim, peu loin de Schalampé. Il mène avec lui 25 B. et 50 E. et laisse près Brisach la brigade du Roi, celle des Irlandais et les carabiniers pour qu'ils fussent à portée de rejoindre M. de Noailles, et dans le dessein de les faire marcher vers la basse Alsace dès le lendemain ou le jour suivant.

En arrivant à Ottmarsheim, il apprend que le prince Charles a laissé quelques troupes dans son vieux camp, et que de tous côtés, depuis Sponeck jusqu'à hauteur de Bâle, on voyait des mouvements dans les troupes détachées de son armée; il en fut de même pendant la journée du 29, sans qu'on pût distinguer quel en était le véritable objet.

(1) De Strasbourg, le 25 août.

« Le prince Charles remonte vers Neuenburg, écrivait M. de Coigny (1); sur ce mouvement, le comte de Saxe en a fait un sur Schalampé : aussi les projets sont de passer le Rhin de vive force, soit de venir par le territoire de Bâle. Dans ces dispositions, je crois que le plus pressé est de me rendre à mon armée; au lieu de partir demain, je me mets en marche dans le moment pour rejoindre le comte de Saxe. »

Si l'on nous a suivi dans l'exposé minutieux de cette campagne, on aura compris le caractère de cette guerre; on y eut, sans résultat, de continuelles inquiétudes, occasionnées par les mouvements du prince Charles qui semblait toujours vouloir passer le Rhin en différents endroits, ce qui nous obligeait à longer ce fleuve depuis Rheinau jusqu'à Huningue. Ce fut dans ces circonstances que, la nuit du 29 au 30, le maréchal de Coigny arrive à l'armée et que le comte de Saxe, après lui avoir remis le commandement et lui avoir rendu compte, pendant la journée du 30, de la situation des affaires et de ses dispositions, part pour rejoindre le maréchal de Noailles. Le 31 août, il arrive au camp sous Landau. M. de Noailles, qui se proposait de défendre la ligne de la Queich contre les Anglais réunis à Worms avec les forces hollandaises, le charge de couvrir les approches de l'Alsace et de la Lorraine.

M. de Coigny, campé à Ottmarsheim, s'étant avancé jusqu'à Banzenheim, fait garder le Rhin par MM. de Balincourt, Phelippes et de Clermont-Gallerande. Une tentative des ennemis sur les îles de Rheinau et de Kippenhemweiler échoua grâce à l'énergique résistance de M. de Balincourt. Comme il craignait de nouvelles attaques sur notre camp de Sassenheim, M. de Coigny crut devoir défendre le second bras de l'île de Rheinau, car il avait en face de lui une partie de l'armée du prince Charles, le reste étant à Neuenburg et quelques détachements d'infanterie et de pandours à Sponeck. Il pressait aussi M. de Noailles de lui envoyer du renfort, ayant peu d'espoir de résister efficacement avec les 47 B. qui lui restaient, et il recevait, détachés le 26 de l'armée de basse Alsace, la brigade de Navarre, les 9 B. des régiments de la Marine, Alsace, Royal-Bavière, aux ordres du prince de Deux-Ponts, qui lui arrivaient le 28 et le 29 à Markolsheim; la veille, la maison du roi et plusieurs ré-

(1) A M. d'Argenson, de Strasbourg, le 29 août.

giments de cavalerie, ainsi que 3 ou 4,000 paysans armés s'étaient joints à lui, de sorte que les démonstrations du prince Charles demeurèrent sans résultat.

Néanmoins, M. de Coigny, qui avait une vue très nette de sa situation difficile et de celle aussi critique de M. de Noailles, cherchait à s'entendre avec lui pour la conduite à tenir en cas de marche en avant des alliés.

Le duc de Coigny au maréchal de Noailles.

« Camp de Sassenheim, 28 septembre 1743.

« Je suis tout prêt à vous donner les secours que vous souhaitez par votre lettre d'hier 27, si l'armée des alliés continue à marcher sur vous. En ce cas, je crois qu'étant tous deux inférieurs à nos ennemis, il faut choisir de défendre ou la haute ou la basse Alsace, fort éloigné de croire qu'il faut donner la préférence à la conservation de la basse Alsace sur celle de la haute Alsace.

« A commencer de 1688, la première a toujours été regardée comme le théâtre de la guerre. En 1706, M. de Villars aima mieux camper sous Strasbourg pour conserver le haut Rhin. J'observerai de plus que, quoique les Anglais se portent sur Lampsheim, il y a bien loin à venir sur la Lauter, qu'il leur sera difficile de vivre dans un pays que vous avez dévasté et de porter en avant leurs subsistances, en laissant une place comme Landau derrière eux. Je crois que leur manœuvre d'aujourd'hui n'est que pour vous tenir plus en échec, pendant que le prince Charles renouvelle ses préparatifs et ses efforts pour pouvoir réussir à pénétrer en haute Alsace. En vous tenant sur la Lauter, qui vous paraît difficile à garder, vous m'affaiblissez en tirant de moi des secours, et, si l'ennemi passe de mon côté, vous vous trouverez alors entre deux armées supérieures, au lieu qu'en observant les Anglais et vous rapprochant de Strasbourg, je serai à portée de vous joindre, et, s'il faut que j'abandonne aux ennemis le passage du haut Rhin, nous serons ensemble. Si vous n'approuvez pas mon idée et que vous vouliez des troupes, la maison du roi est à Markolsheim, je vous les adresserai avec d'autres. »

Au milieu de tous ces mouvements, et alors que la double me-

nace des ennemis eût pu faire redouter l'invasion du territoire sur un point ou sur l'autre, que toute l'attention de nos généraux était portée sur les moyens, sinon de l'empêcher, au moins d'en neutraliser les effets, l'inaction du roi d'Angleterre et ses dispositions bientôt connues pour prendre ses quartiers d'hiver nous donnèrent le temps de respirer. Nos généraux ne cachèrent pas leur joie.

Le maréchal de Noailles au roi.

« 16 octobre.

« Nous sommes sans crainte et sans embarras. C'est de bon cœur que je fais compliment à V. M. sur le départ du roi d'Angleterre. Il est bien heureux qu'il n'y ait point parmi nos ennemis d'Eugènes, de Marlboroughs ou de Starembergs. Nous avons de grandes obligations aux irrésolutions de George II : l'impression des dangers qu'il a courus à Dettingen lui en a fait appréhender de semblables. C'est un bonheur bien singulier que ses craintes aient fait prendre pour des bataillons entiers les compagnies de grenadiers et les piquets que j'avais mandé à M. le duc d'Harcourt de tirer des garnisons des Évêchés et qu'elles aient multiplié à ce point la force de ce corps et de celui de M. de Berchiny que j'avais fait avancer sur la Sarre du côté de Bitche, pour lui donner inquiétudes sur son flanc et ses derrières. Je n'aurais point osé espérer un effet si grand et si prompt, puisque le roi d'Angleterre a décampé sans attendre le retour du général Brown, qui était allé à l'armée du prince Charles pour se concerter avec lui, sur les opérations respectives des deux armées. »

Le comte de Saxe à Auguste III.

« 10 octobre 1743. Camp de Schleithal sur la Lauter.

« Le roi d'Angleterre est parti hier avant moi sans prendre congé de moi; quoique cela ne soit pas poli, j'en ai été bien aise, car il m'a causé quelques insomnies avec sa grande vilaine armée. Dieu le conduise, bon voyage et bon vent pour revoir l'Angleterre. Il est apparent que M. le prince Charles s'en ira vers le lac de Cons-

tance. Je crois donc la campagne finie, et je crois que nous n'en aurons pas l'année prochaine; parce que, remis de nos pertes (ce qui sera cet hiver), les alliés de la reine, ou pour mieux dire ses auxiliaires, n'oseront venir nous regarder, si nous restons dans nos frontières. »

Dès les premières nouvelles de la retraite des alliés, M. de Saxe baraque son infanterie et rentre sa cavalerie dans des cantonnements entre la Lauter et la Mauter, en leur faisant consommer sur place les subsistances qui se trouvaient dans les villages; car les magasins de Lauterbourg, de Langenkandel et de Weissembourg étaient épuisés.

M. de Noailles n'eut pas besoin de prendre les mêmes précautions que M. de Saxe pour la subsistance de la cavalerie campée sous Haguenau. Les magasins étaient remplis; le maréchal s'occupa de séparer son armée et mettre ses troupes en marche pour se rendre sur la Sarre et dans le pays messin. Il communique ses dispositions à M. le maréchal de Coigny en le priant de remplaeer en basse Alsace les troupes qui allaient en partir; mais celui-ci, ne voyant aucune disposition de retraite de la part du prince Charles, lui demande (15 octobre) de différer son mouvement jusqu'au départ du prince Charles. M. de Noailles, qui était persuadé qu'on n'avait nullement à s'inquiéter de sa présence, fit prendre à ses troupes la route de Lorraine et du pays messin; seulement, pour calmer les inquiétudes de M. de Coigny, il laissa sur la Lauter 9 B. et 11 E. On apprit bientôt (17 octobre) la retraite des ennemis, aussi fit-on partir la maison du roi et la gendarmerie. Comme les ennemis continuaient à se retirer et qu'ils étaient arrivés à Oppenheim le 17 novembre, à Mayence le 18, et le 19 à Biebrich, où ils passèrent le Rhin pour aller de là à Neuwied, puis aux Pays-Bas et en Luxembourg, où ils devaient hiverner, nos généraux, M. de Noailles et M. de Coigny, se concertèrent à Sassenheim pour disposer leurs quartiers d'hiver. Le roi avait réglé que ses troupes resteraient à la frontière de Lorraine, et M. de Coigny en Alsace et en Franche-Comté. Comme M. de Noailles savait que toutes les forces des alliés seraient aux Pays-Bas, il proposa de porter à la frontière de Flandre le plus grand nombre de troupes, et de mettre la Lorraine, le comté de Bitche et la haute Sarre sous le commandement du général de l'armée du Rhin.

Comme le pays entre Sambre et Meuse pouvait être inquiété par les incursions des garnisons de Namur, Charleroy et Mons, la cour de Versailles avait fait armer les paysans de la frontière; M. de Mortagne, sous l'autorité du duc d'Harcourt, avait établi une ligne de défense de la Meuse jusqu'à Maubeuge par les garnisons de Philippeville, Maubeuge et Beaumont. Enfin l'on fut informé que toute l'armée s'était séparée en quatre colonnes, dont l'une avait pris la route des villes forestières, l'autre celle de la vallée de Saint-Pierre, la troisième celle de Waldkirch et de la Kinzig, la quatrième celle qui longeait le Rhin par Kappel, Altenheim et Kehl.

Le 25 novembre, les troupes encore près du Vieux-Brisach levèrent leur camp, après la destruction des fortifications de cette place; toutes les nouvelles assurèrent que les troupes qui devaien hiverner, tant à Fribourg que dans le Brisgaw et les villes forestières, seraient au nombre d'environ 15,000 hommes, c'est-à-dire 20 B., 6 régiments de cavalerie et 4 de hussards.

M. de Coigny, voyant les troupes ennemies s'éloigner ainsi des bords du Rhin, se détermine à appeler les siennes dans des cantonnements en Alsace pour y attendre les quartiers d'hiver; le 26, la grosse artillerie et une partie de celle de campagne part des environs de Brisach pour Strasbourg. Le 27, les troupes commencèrent leur mouvement, et le 1er novembre il n'en restait aucune sous la toile. Les Suisses dans le même temps renvoyèrent dans les différents cantons celles qu'ils avaient fait avancer dans celui de Bâle, excepté ce qui resta à la garde du Rhin et des passages de leur territoire.

M. de Coigny, depuis quelques jours tombé malade, est transporté à Brisach, où le suit son état-major. Ce fut alors qu'il dut s'occuper du siège de Fribourg. Dès le 23 du mois précédent, il avait reçu des instructions à ce sujet, le roi apercevant de grands avantages dans sa conquête. Il espérait ainsi déranger les vues de l'ennemi pour la campagne suivante et, en se donnant une entrée dans le Brisgaw, les empêcher de s'étendre à la droite du Rhin depuis Huningue jusqu'à hauteur de Strasbourg, mettre l'Alsace à l'abri de leurs entreprises et par ce moyen pouvoir agir avec supériorité sur les autres frontières. Quoique cette place n'existât plus lorsque M. le maréchal de Coigny fut instruit des intentions du roi, il sentait les

avantages de son occupation; mais, quoique son état n'exigeât pas les dispositions d'un siège, l'opération n'était pas exempte de difficultés; résolu cependant de l'entreprendre, si la politique ne s'y opposait pas, si la position des ennemis dans le Brisgaw et les forces qu'ils y laisseraient n'y apportaient pas obstacle.

CHAPITRE XI.

CAMPAGNE D'ALSACE

(janvier à août 1744).

Mai 1er. Cantonnements sur le Rhin depuis Strasbourg jusqu'à Germersheim. — 7. Le maréchal de Seckendorf sous Philippsburg. — 8. Rassemblement sous Landau. — 17. Spire occupé par M. de Balincourt. — 18. Le général Bernklau passe le Neckar. — 19. Le maréchal de Coigny arrive à Germersheim. — 21. Pont jeté à Neckarsulm par le général Nadasti. — 22. Worms occupé par le régiment de hussards Linden. — 24. M. de Balincourt se porte à Friesenheim. — 25. Arrivée du maréchal de Coigny au camp de Spire. — 26. Le général Bernklau à Wiesloch. — 29. L'armée autrichienne passe le Neckar.

Juin 2. Les troupes légères autrichiennes s'avancent jusqu'à Philippsburg. — 4. M. de Clermont-Tonnerre, du camp sous Landau, va à Durkheim. — 5. M. de Montal occupe Worms. — 6 et 7. Mouvement des troupes. — 9. Arrivée de 3,000 Hessois au camp sous Philippsburg. — 12. Mouvement de l'infanterie pour se rapprocher des Impériaux. — 13. La gendarmerie part du camp sous Landau pour se rendre à Spire. — 16. B. et E. répandus le long du Rhin. — 16 au 17. Toute la cavalerie impériale passe le Rhin à Lingenfeld. — 18. Les ennemis s'emparent de l'île de Kühkopf. — 22. Troupes de la haute Alsace arrivant au camp sous Spire. — 25. Le prince Charles se porte de sa personne à Ladenburg. — 26. Arrivée à Weinheim. — 27. M. de Montal depuis Worms jusqu'à Oppenheim. — 29 au 30. Le maréchal de Coigny décampe de Spire pour Oggersheim. — 30. M. de Seckendorf fait entrer 4 B. dans Philippsburg et passe le Rhin. — 30. La plus grande partie des troupes autrichiennes, passées à la rive droite du Neckar, se rassemble à Trébur.

Juillet 1er. Les troupes légères des ennemis passent le Rhin à Schreck, pendant la nuit du 30 juin au 1er juillet. — 2. M. de Coigny arrive à Germersheim. — 3. Toute l'armée impériale se réunit à Germersheim et se met en marche pour suivre l'armée française. — 4. Le maréchal de Coigny et M. de Seckendorf campent à Rohrbach. — Troupes sous Landau. — Réunion de l'armée française et de l'armée impériale. — 5. Le maréchal de Coigny et M. de Seckendorf se mettent en marche à 2 heures du matin. — Attaque de Weissembourg et des lignes. — 6. Les deux armées font un mouvement par leur droite sur le chemin d'Haguenau. — 7. Vont camper derrière la Moder. — 10. M. de Coigny établit son quartier général à Bischwiller; celui de M. de Seckendorf à Schweighausen. — 11. M. de Tillières détaché. — 13. M. de Balincourt marche pour favoriser la retraite de M. de Tillières bloqué. — M. de Putanges se porte en haute Alsace.

— 19. Les menus équipages envoyés à Strasbourg. — Mouvements des troupes sur la frontière de la Sarre et de la Lorraine, sous les ordres du maréchal de Belle-Isle et sous la conduite de M. le duc d'Harcourt. — 24. M. d'Harcourt, détaché de l'armée de Flandre, arrive à Metz. — 26. Se rend à Bouquenon. — 28. Le maréchal de Belle-Isle fait marcher ses troupes à Bitche pour s'opposer à un corps qui s'avance sur cette place. — 28 au 29. Les deux armées se mettent en marche pendant la nuit, se retirant derrière la Zorn. — 29. Dragons, hussards et des compagnies franches prennent poste à la Petite-Pierre. — 30. M. d'Harcourt campe avec toutes ses troupes sous Phalsbourg. — 31. M. de Nadasty se porte sur Saverne, en chasse les Français; l'armée autrichienne campe à Hochfelden.

Août 2. Les deux armées passent la Brüche. — 4. Les divisions venant de Flandre arrivent le 4 à Metz. — 5. Le maréchal de Coigny renforce la garnison de Strasbourg. — 6. Les troupes venues de Flandre partent de Metz pour l'Alsace. — 9. Le maréchal de Noailles au camp de Dorlisheim. — 10. Rétablissement des ponts du canal de Mutzig et de la Brüche. — 11. M. de Noailles se rend à Strasbourg. — 13. Pont jeté sur le Rhin entre Kehl et le village de Goldscheuer. — 15. Arrivée de la maison du roi à Fegersheim près Strasbourg. — 16. Les deux armées passent la Brüche et le canal de Mutzig. — Les troupes venues de Flandre campent à Bischen. — 18. M. de Maubourg repasse le Rhin. — 19. Mouvement général. — 20. L'armée se met en marche à 3 heures après midi, arrive le soir sur la Zorn. — 21. A la pointe du jour, l'armée française est entièrement rassemblée sur les hauteurs de Hochfelden. — Séparation des armées française et impériale. — 22. L'armée impériale, après avoir passé la Zorn le 21, reste près Hochfelden. — 23. L'armée française se met en marche à 4 heures du matin, arrive à midi à Bischwiller. — 24. L'armée autrichienne passe le Rhin, la nuit du 23 au 24, sur les ponts de Beinheim, arrive le 24 à Rastadt. — 25. M. de Seckendorf, avec son avant-garde, se porte à Germersheim. — 26. Ponts jetés au Fort-Louis. La brigade des gardes et deux autres d'infanterie passent dans l'île du Marquisat. — 26. L'armée impériale va camper à Rheinzabern. — 27. M. de Belle-Isle détaché pour suivre les ennemis de l'autre côté du Rhin. — L'armée française commence à passer le Rhin le 28. — Position que prennent les troupes à la droite de ce fleuve. — 28. M. de Belle-Isle arrive à Mulhburg. — 29. Est joint à Stafforth par M. de Piosasque. — 30. Les deux détachements campent à Bretten.

Septembre 1er. Le maréchal de Noailles quitte l'armée, qui reste sous les ordres du maréchal de Coigny; se rend auprès du roi à Metz. — 2. M. de Coigny à Korch.

Au commencement de l'année 1744, le roi prit la résolution de se venger des injures que les deux cours de Londres et de Vienne lui avaient faites les deux années précédentes, et surtout du traité de partage conclu entre elles, par lequel la cour de Londres prétendait s'approprier les côtes et les places maritimes de Flandre et de Picardie jusqu'à la Somme, et celle de Vienne réclamait le duché et le comté de Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine. La Hollande même devait les seconder, et prendre sa part des places

intérieures des pays de Flandre et d'Artois depuis la barrière jusqu'à Péronne.

Pour réprimer ces invasions, Louis XV dut mettre toutes ses forces actives sur le pied de guerre. Outre 200,000 hommes de troupes réglées et 60,000 de milice, il donna des ordres pour cette augmentation, d'autant plus fondée que la cour de Vienne, seule, en avait 162,000 sans compter les troupes des puissances maritimes et du roi de Sardaigne, ses alliés. Il organise donc quatre armées. La première devait agir contre les troupes du roi de Sardaigne et des Autrichiens, auxquels ce prince s'était uni par le traité de Worms, 13 septembre 1743 ; la seconde, attaquer les possessions de la reine de Hongrie aux Pays-Bas; la troisième, défendre la frontière du Rhin et s'opposer aux nouvelles entreprises de l'armée autrichienne du côté de l'Allemagne; la quatrième enfin, couvrir la frontière de Champagne et les Évêchés.

Le roi, en se préparant d'aussi grands moyens pour tirer vengeance des puissances liguées contre lui, et pour soutenir en même temps les droits de sa maison et ceux de l'empereur son allié, voulut paraître lui-même à la tête d'une de ses armées. S. M. donna la préférence à celle de Flandre, et choisit M. le maréchal de Noailles et le comte de Saxe sous ses ordres. Le prince de Conti eut le commandement des troupes s'unissant aux Espagnols en Dauphiné et en Provence; le maréchal de Coigny, celui de l'armée du Rhin, à laquelle devaient se joindre, sous le maréchal de Seckendorf, les Hessois et les troupes de l'empereur. Ces dernières, après avoir langui pendant la campagne précédente à l'ombre de la neutralité, mais réellement sous le joug des Autrichiens, dans l'état de dépérissement auquel les avaient réduites les malheurs et les fatigues de plusieurs campagnes, avaient quitté, à la fin du mois de novembre, leur camp de Wembding sur les confins de la Franconie et de la Bavière; elles s'étaient réfugiées, comme troupes neutres de l'Empire, dans différents États voisins du Rhin pour être à portée de recevoir des secours de la France. Le roi consentit à leur donner ceux qui leur étaient nécessaires pour se compléter au nombre de 20,000 hommes. On travailla (1) en même

(1) Les campagnes de 1743 et 1744 en Bavière donnent tous les détails concernant les troupes impériales, depuis le moment où, chassées de leur pays, elles su-

temps à former en faveur de l'empereur une ligue entre le roi de Prusse, le langdrave de Hesse, le roi de Suède, l'électeur palatin, et quelques autres princes, pour forcer la cour de Vienne à le reconnaître empereur et à lui restituer ses États.

L'empereur, pour encourager les différentes puissances à entrer dans la ligue, demanda qu'on agît avec vigueur du côté de l'Allemagne, et que dès le mois d'avril on assiégeât Fribourg, cette forteresse, la place d'armes de la reine de Hongrie, le boulevard de l'Empire sur le haut Rhin, et la porte de communication de la France avec la Bavière. Le roi, quoique déterminé à rester sur la défensive du côté du Rhin jusqu'à ce que le succès des négociations pour la ligue permît de reprendre l'offensive, se laissa entraîner dans les sentiments de ce prince, et M. d'Argenson, le 1er janvier, demandait au maréchal de Coigny ses impressions sur les moyens de commencer le siège de Fribourg. Sa réponse ne laissa rien ignorer de toute l'étendue des difficultés que cette entreprise devait présenter et du besoin qu'il avait de renforts considérables pour en assurer le succès.

Les moyens que demanda M. de Coigny ne pouvant lui être fournis qu'aux dépens de ceux employés en Flandre, l'idée du siège de Fribourg fut abandonnée. M. de Coigny proposa un autre projet qui pouvait remplir en partie l'objet principal de l'empereur, et d'appuyer la négociation par des démarches audacieuses; de faire passer le Rhin à l'armée du roi et de la porter à hauteur de Heidelberg pour être en état de combattre les Autrichiens, s'ils entreprenaient de passer le Neckar, ou de les prévenir, soit qu'ils marchassent du côté de Mayence, soit qu'ils remontassent le Rhin. Leurs dispositions sur le haut Neckar, où ils firent passer, dès le commencement du mois de mars, les bateaux de Fribourg, les magasins de vivres et de fourrages qu'ils formaient dans le Wurtemberg, les réquisitions de la reine de Hongrie pour le passage de ses troupes à travers les cercles de Souabe et de Franconie, indiquaient assez que toutes leurs vues se dirigeaient vers le Neckar. On en eut successivement confirmation ainsi que de

birent la loi des Autrichiens, jusqu'à celui où, par les secours de la France, elles furent en état de paraître en campagne et d'agir pour contribuer au rétablissement des affaires de l'empereur.

l'établissement d'un magasin à Heilbronn, où un corps de 12,000 hommes devait arriver à la fin du mois de mars; mais Versailles persistait dans la résolution de rester sur la défensive derrière le Rhin.

En février, M. de Coigny met en sûreté la basse et la haute Alsace; il travaille au rétablissement des lignes de la Queich, pour couvrir cette frontière.

M. de Lantingshausen, major du régiment d'Alsace, se rend à Francfort, auprès de l'empereur, pour voir ses troupes et en rendre compte au roi, qui s'était chargé de leur organisation; avec leur effectif de 10,000 hommes environ, elles marchèrent immédiatement sous Philippsburg.

« Les régiments français sur cette frontière, écrivait, le 9 février 1744, M. de Coigny à M. d'Argenson, se reforment peu à peu, et les recrues sont régulièrement exercées autant que l'extrême rigueur de la saison le permet; mais des régiments étrangers on n'obtient pas le même succès. Les enrôlements sont devenus trop faciles, il faut réformer beaucoup d'hommes. M. de Mauconseil a vu par lui-même combien les rapports sont différents de la réalité.

« Pour prendre également connaissance des troupes sur la Saxe, je passe à Landau, Bitche, à Sarrelouis. Je ferai incessamment partir M. de Maupeou pour voir celles de la haute Alsace.

Au commencement de mars, les troupes se tenaient prêtes à la formation des armées, et la gendarmerie, en quartier à Besançon, se rendait en Alsace sur deux colonnes. Le 15, paraît l'ordonnance portant déclaration de guerre contre le roi d'Angleterre, électeur de Hanovre. Ce manifeste est adressé aux cours étrangères. En même temps, la frontière d'Allemagne, menacée par les Autrichiens, est mise à couvert.

M. de Coigny à M. d'Argenson.

« Je vous demande 60 B.; de ces 60 B., je suis obligé d'en laisser 2 à Huningue, place importante; dans Strasbourg, les 4 de Picardie et de Champagne, moins en état de faire campagne, achèveront de s'y reformer; dans Landau, les 3 de Monnin-Suisse avec les milices; et, dans le cas où je serais forcé de m'éloigner des bords du Rhin, j'y

laisse à Neuf-Brisach 2 des B. de nouvelle levée des régiments allemands, avec 1 dans Fort-Louis. Voilà donc l'emploi de 10 B. sur 60; il m'en restera 50, parmi lesquels il y en a 5 de nouvelle levée, c'est-à-dire 3 de Royal-Lorraine et 2 des régiments allemands. Je ne parle pas des 100 E. de l'armée du Rhin; il y en a suffisamment, ils serviront aux communications et sur les derrières pour les escortes. Je me conformerai aux mouvements des Autrichiens, en me portant sur la Sarre, le Rhin ou la Moselle. »

Ceux-ci avaient déjà commencé à former des magasins dans le duché de Wurtemberg et sur le Neckar; ils continuaient leurs préparatifs pour marcher vers cette rivière, comptant y rassembler 75 B., 100 E. et un corps de troupes légères qui hivernait en Bavière et autres pays, formant 62,200 hommes. Le prince Charles de Lorraine devait prendre le commandement de cette armée et tenter le passage du Rhin comme l'année précédente.

Le 1er avril, sont désignés les officiers généraux et les troupes destinés à former les armées du Rhin et de la Moselle, aux ordres de MM. de Coigny et d'Harcourt. L'armée du Rhin comprenait 60 B. de campagne, 1 d'artillerie, et 100 E., dont 72 de cavalerie, 8 de hussards et 20 de dragons.

L'armée de la Moselle se composait de 13 B. et 52 E., dont 28 de cavalerie, 4 de hussards et 20 de dragons.

En même temps, M. de Belle-Isle est appelé en chef dans les Évêchés, en Lorraine, en Champagne et dans la Thiérache. M. de Laval-Montmorency commande en second en Lorraine, et M. de Joyeuse reste chargé d'établir une ligne de paysans armés sur la frontière de la Thiérache et de la Champagne, sous MM. de Belle-Isle et d'Harcourt.

Une communication s'établit entre les généraux des armées par des relais, depuis l'armée du Rhin jusqu'à celle de Flandre.

M. d'Harcourt se rend à Sedan en toute hâte. Le maréchal de Coigny, apprenant que les Autrichiens se disposaient à envoyer un corps de troupes dans le Brisgau (1), fait avancer 2 régiments

(1) Brisgau ou Brisgaw, pays à l'extrémité méridionale du grand-duché de Bade, s'étendant depuis le bassin de la Kinzig au nord, jusqu'aux environs de Bâle et au cours du Rhin au sud. Cet espace comprend les deux versants des montagnes de la Forêt-Noire. On le divisait en Brisgau proprement dit, comprenant principalement la vallée droite du Rhin depuis la Kinzig jusqu'aux approches de

de cavalerie en haute Alsace (Royal-Piémont et Saint-Simon) pour renforcer les troupes sur le haut Rhin avec M. de Clermont-Gallerande.

« On me confirme, écrivait M. de Coigny à M. d'Argenson, les magasins de Kannstadt, Marbach et Laufen et l'arrivée des Autrichiens, qui y camperont vers le 15; ils seront successivement suivis par d'autres : mais les troupes continueront-elles leur marche pour Spire ou pour Fribourg? Ce qu'il y a de certain, c'est un grand transport de bateaux sur le bas Rhin et que M. de Bernklau actuellement à Schaffouse, est attendu à Fribourg, avec un corps considérable qui couvrira leur transport par le long de la route de la montagne (Bergstrass). »

Le 6 avril, M. de Coigny part de Strasbourg avec M. de Sallières, visite les bords du Rhin, le 8, de Neuf-Brisach en voiture, jusqu'à Sansheim où il monte à cheval; il trouve les troupes en bon état ainsi que les ponts construits près d'Huningue et les ouvrages relevés sur les bords du fleuve. Il pousse jusqu'à la Birs et reconnaît un camp sur cette rivière, vis-à-vis d'Arlesheim, pour le faire occuper dans le cas où les ennemis tenteraient le passage par le territoire de Bâle. Il reste quelque temps à Huningue.

Le 11, il se porte sur le territoire de Bâle; le 12, il prend la route des montagnes, examine avec attention les gorges parallèles du cours du Rhin et l'intérieur de la haute Alsace, retourne, le 14, à Strasbourg, d'où il fait transporter des munitions à Colmar et Belfort.

Le 16, il se remet en marche, termine sa tournée par la basse Alsace, visite les lignes qu'on rétablissait sur la Lauter et la Queich, examine les bords du bas Rhin, ordonne un pont de bateaux à Germersheim; il obtient de l'électeur palatin la permission de mettre des troupes dans cette ville pour soutenir ces lignes et le pont destiné à communiquer avec les troupes de l'empereur qui s'assemblaient sous Philippsburg.

Le 22, il retourne à Strasbourg, ayant reçu la permission de pousser ses troupes au delà du Rhin, en cas de besoin.

Bâle, avec Fribourg, Vieux-Brisach, Willingen ; et en pays compris entre la Wiesen et la Wutach, le Rhin et le Feldberg, sommité culminante du Schwarzwald ou Forêt-Noire, avec Suckingen et Walshut.

Le 24, M. d'Argenson lui fait part de l'intention du roi de diriger 30 E. et quelques B. entre Sambre et Meuse pour couvrir cette partie et favoriser par cette position les opérations de l'armée de Flandre se préparant au siège de Menin.

Le 26, M. de Belle-Isle passa à Verdun, allant à Metz, et y eut des conférences avec M. d'Harcourt, M. de Beaupré, intendant, et M. de Joyeuse, sur les arrangements à prendre pour former sa ligne de paysans armés. Ce jour-là parut l'ordonnance portant déclaration de guerre contre la reine de Hongrie, car l'on savait son projet d'employer une grande partie de ses forces à l'invasion de l'Alsace, et en effet, vers la fin du mois, ses troupes, qui avaient hiverné en Bavière, ayant achevé les préparatifs de leur marche, commencèrent à se mettre en mouvement au nombre de 50,000 hommes pour se porter en quatre colonnes sur le Neckar aux environs d'Heilbronn, où leur étaient préparés des magasins et où d'autres renforts devaient les joindre.

Le 1er mai, M. de Coigny, complètement instruit de la marche des ennemis vers le Neckar (1), rassemble son armée, en laissant environ 10,000 hommes sur le haut Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Huningue, et porte la plus grande partie de ses forces sur le bas Rhin pour en défendre le passage. Il appelle de la Lorraine 14 B. et 4 E. destinés à son armée. Il réclame aussi la gendarmerie et les autres troupes qui avaient passé l'hiver dans les environs avec 2 régiments de hussards qui arrivent sur les bords de la Queich.

On trace un camp sous Landau (2) dans la prairie, de 15 B. et 43 E., et un autre à Germersheim, de 32 B. et 25 E., laissant dans la haute Alsace 13 B. et 25 E. sous le commandement de M. de Clermont-Gallerande, pour couvrir cette partie en attendant qu'on sût la destination du corps des ennemis déjà dans le Brisgau. Leur projet probable était de descendre le Rhin, de tenter le passage aux environs et sous la protection de Mayence, de se jeter ensuite

(1) L'armée de la reine de Hongrie, venant de Bavière, marchait sur quatre colonnes, la première partant de Friedberg, la seconde de Rain, la troisième d'Ingolstadt, et la quatrième de Dietfurt.

(2) Camp sous Landau : 15 B. (Rouergue, 1 ; Bouzols, 3 ; Picardie, 3 ; Guise, 1 ; Brancas, 2 ; Bourbon, 2 ; Champagne, 3) ; et 43 E. (Barbançon, 3 ; Rosen, 4 ; Hendicourt, 4 ; Royal-Allemand, 4 ; Condé, 4 ; Royal-Pologne, 4 ; Mestre de camp général, 4 ; Bourbon, 3 ; Anjou, 4 ; Bretagne, 4 ; Dragons-l'Hopital, 5).

par le Hundsruck, par Deux-Ponts et Bliescastel, sur la Sarre et nos frontières.

Le 4, M. d'Argenson, accompagnant le roi à l'armée de Flandre, écrit à M. de Coigny que S. M. approuvait le passage du Rhin et la jonction aux troupes de l'empereur, s'il trouvait l'occasion de combattre l'ennemi. M. de Coigny fait alors marcher 3 B. et 30 E. par détachements à Avesnes, afin de couvrir l'entre Sambre et Meuse, et jusqu'à Maubeuge. Ces troupes, déjà rassemblées à Mézières et dans les environs, se mirent successivement en marche sur trois colonnes par Rocroi et Mariembourg. M. le maréchal de Belle-Isle travaillait en même temps à la sûreté de la Lorraine et des Évêchés avec 17 B. et 22 E., restés après le départ des troupes qui rejoignaient l'armée du Rhin et celle de M. d'Harcourt.

Le 10, M. d'Argenson écrivait de nouveau à M. de Coigny de rassembler son armée au plus tôt sur le bas Rhin pour passer ce fleuve à Germersheim, en occupant les camps de Landau et de Germersheim, en envoyant de Strasbourg l'artillerie de campagne dans la haute Alsace et vers le bas Rhin.

Le 11, il part pour s'entendre avec M. de Seckendorf sur les opérations. Ce dernier, arrivé à Philippsburg, campe les troupes de l'empereur sous cette place de manière qu'elles ne pussent être attaquées par les ennemis. Les troupes de la reine de Hongrie commençaient à arriver sur le Neckar : deux colonnes, déjà établies près d'Heilbronn, en attendaient deux autres de Bavière; 3 régiments d'infanterie et 2 de hussards, qui avaient hiverné dans le Brisgau, reçoivent aussi ordre de se rendre sur le bas Neckar par Offemburg en deux colonnes, et on ne douta plus que cette rivière ne fût le point de concentration de l'armée du prince Charles de Lorraine, quand le général Bernklau, commandant l'avant-garde, se présenta devant Laufen le 12, avec la première colonne, et le 14, avec la seconde, à Heilbronn.

MM. de Seckendorf et de Coigny, s'étant rencontrés à Germersheim, convinrent que l'armée française, incapable d'arrêter les Autrichiens sur le Neckar où ils avaient l'avance, garderait le bas Rhin, à portée de secourir le camp de Philippsburg : c'était donc rester sur la défensive; aussi M. de Coigny en donnait-il les raisons, le 15 mai, à M. d'Argenson : « L'armée impériale étant dans l'état où on la représente, les troupes du roi ne pouvant être ras-

semblées qu'à la fin du mois, et celle des ennemis, qui le seront plus tôt, se montant, au dire de M. de Seckendorf, à plus de 60,000 hommes, je ne puis songer à passer le Rhin. Ce serait compromettre la gloire des armées du roi, et si les Autrichiens passent le Neckar avant que je sois en état de pouvoir les en empêcher, je me réduirai au projet dont nous sommes convenus, M. de Seckendorf et moi, de descendre le Rhin pour leur en disputer le passage. Voilà tout ce que je puis faire dans les circonstances présentes. »

Le 17, part de ce camp M. de Balincourt, avec 4 B. et le régiment de Polleresky, destiné à des patrouilles sur le Rhin et à occuper Spire.

Le 18, le maréchal part de Strasbourg, avec les autres officiers généraux et son état-major, et établit son quartier au camp de Germersheim, où le gros de ses troupes continuait de se rassembler, ainsi que dans celui de Landau (1); le maréchal de la Fare reste à Strasbourg. Ce même jour, M. le général de Bernklau passe le Neckar avec son avant-garde, campe à Eppingen; ses hussards s'avancent jusqu'à Bruchsal d'un côté, et jusqu'aux portes de Francfort de l'autre, et les deux dernières colonnes autrichiennes rejoignent les deux premières sur le Neckar, campant entre Neckarsulm et Laufen. M. de Coigny, ayant en outre appris que le prince Charles était arrivé de Bruxelles à Heilbronn, où il avait son quartier général, détache nne partie des troupes du camp de Germersheim, et toute l'infanterie de celui de Landau avec 1 régiment de dragons et une partie de l'artillerie pour former un troisième camp sous Spire aux ordres de M. de Montal, et laisse à Landau M. de Clermont-Tonnerre avec les 59 E. qui y restaient. En même temps M. de Balincourt campe à Friesenheim, vis-à-vis l'embouchure du Neckar, pour couvrir cette partie du Rhin, et occupe la ville de Worms.

(1) Armée du Rhin : 68 E. de cavalerie, 8 brigades commandées par M. de Courtebonne (brigade de gendarmerie, 8 E.), M. d'Andlau (Mestre de camp, Saint-Simon, Saluces, de 4 E. chacun), M. de Rosen (Royal-Allemand, Rosen, de 4 E.), M. de Talmont (Royal-Pologne, du Rumain, de 4 E.), de Poyanne (Bretagne, Hendicourt, de 4 E.), de Vogué (Anjou, Beaucaire, de 4 E.), de Barbançon (Condé, Barbançon, de 4 E.), de Crussol (Bourbon, Maugiron, de 4 E.) et 20 E. de dragons, soit 2 brigades commandées par M. de Frémur (Colonel-général, de l'Hôpital, de 5 E.), et de Nicolaï (Vibraye et Nicolaï, de 5 E.).

Le 26 mai, arrivèrent les premières nouvelles d'un traité (1) conclu entre les rois de Prusse et de Suède avec l'empereur, l'électeur palatin et le prince de Hesse. D'un autre côté, l'électeur de Mayence s'était déclaré en faveur des Autrichiens. Les électeurs palatin et de Trèves, les cercles de Souabe et de Franconie, observèrent une exacte neutralité.

A ce moment (fin mai), M. de Coigny avait 60 B., 1 d'artillerie et 100 E. à Landau, Germersheim, Spire et Friesenheim, plus 51 B. et 80 E.; 12 E. en marche pour le rejoindre; en haute Alsace, sous les ordres de M. de Clermont-Gallerande (quartier général à Neuf-Brisach), 6 B. et 8 E.; 4 B. à Strasbourg, sous les ordres de M. de la Fare et des milices armées.

L'empereur, à Philippsburg, appuyait sa droite au Rhin, sa gauche à des marais impraticables; son front, pour la plus grande partie, était couvert par des marais. Il ne restait de Huttenheim qu'un espace peu étendu d'un terrain sec et uni, qui pouvait faire un point d'attaque et que retrancha M. de Seckendorf. L'intérieur, embarrassé de broussailles et de flaques d'eau, fut couvert par des communications ayant l'avantage de joindre les deux ponts établis sur le Rhin, l'un à la Petite-Hollande, l'autre à Germersheim.

Le princ Charles, avec le reste des renforts de Bavière etdu Brisgau, part d'Heilbronn, jette son armée du côté de Philippsburg et établit son quartier général à Sinsheim. Le général Bernklau, commandant l'avant-garde, s'avance en même temps d'Eppingen à Wiesloch, le 26, et le comte d'Esterhazy le renforce avec un autre corps de troupes. Toute son armée se montait à 60,000 hommes. Il reste à Fribourg en Brisgau 10 B., 1 régiment de hussards dans le pays et au Vieux-Brisach; plus 25,000 hommes en Bavière (général Bathiani) qui devaient encore envoyer de nouveaux renforts au prince Charles. Telle était, de part et d'autre, la position des troupes en Allemagne.

(1) Ce traité, dit d'*Union confédérale*, avait été signé à Francfort le 22 mai 1744; le roi de Prusse rattachait à sa cause la France, l'empereur, l'électeur palatin et le roi de Suède comme landgrave de Hesse-Cassel. Sur un article séparé, il se chargeait de conquérir la Bohême, s'en réservait les trois cercles les plus voisins de la Silésie; le roi de Suède s'obligeait à fournir à la solde de la France 6,000 Hessois, indépendamment des 3,000 qui avaient déjà rejoint les Impériaux.

Les troupes de l'armée de la Moselle formaient deux corps : le 1er, de 3 B. et 30 E., destiné à couvrir l'entre Sambre et Meuse; le 2e, de 10 B. et 18 E., dans les Évêchés, pour se porter où le besoin l'exigerait, sous le chevalier de Belle-Isle, indépendamment de Metz et autres places de cette frontière où l'on prenait les mêmes précautions qu'en Alsace. En effet, pendant que M. de Coigny se préparait à disputer le passage du Rhin, M. de Belle-Isle mettait à l'abri des courses ennemies la Lorraine et les Évêchés, la frontière de Champagne et la Thiérache; il établissait des postes sur la basse Sarre, la Moselle et la Meuse, sans trop affaiblir les garnisons.

M. de Belle-Isle recommande en même temps à MM. d'Harcourt et de Joyeuse de perfectionner la ligne des paysans armés sur la frontière de la Champagne et de la Thiérache, trop éloignée pour y pourvoir lui-même, et reste à Metz. M. d'Harcourt, à Mézières, s'occupe d'abord de cette ligne depuis Sedan jusqu'à Mézières en suivant la Meuse, la continue depuis Mézières jusqu'à la Capelle, et depuis la Capelle jusqu'à Landrecies. Il part ensuite de Mézières, avec la 3e division de ses troupes, pour rejoindre les deux premières à Avesnes, avec ordre d'envoyer 1 B. à l'armée de Flandre; il lui restait encore 2 B. et 30 E. ainsi répartis : 1 B. et 7 E. à Maubeuge, pour couvrir la partie entre la Sambre et Avesnes, et la ligne des paysans de Landrecies à la Capelle; 1 B. à Sor-le-Château; 1 régiment de hussards; 2 E. à Chimay et 2 à Marienbourg pour battre le pays avec des patrouilles jusqu'à Givet, avec son quartier général à Avesnes, où cantonna le reste de la cavalerie. Comme les hussards ennemis commençaient à paraître du côté de Bavay, M. d'Harcourt envoie des détachements pour les empêcher de pénétrer entre la Sambre et l'Escaut. Ainsi, par la position de son armée, il couvrait également l'entre Sambre et Meuse, le Hainaut français et la droite de l'armée du roi, occupée au siège de Menin.

M. le maréchal de Coigny, à qui le roi avait laissé la liberté de ses actions pour empêcher le prince Charles de passer le Rhin, résolut de rester à Spire afin d'être à portée de monter ou de descendre ce fleuve suivant les mouvements de ce prince, qui venait d'établir son quartier général à Sinsheim. Au commencement de juin, il appelle au camp de Spire le reste de l'artillerie de celui

de Landau, et il envoie ordre à M. de Clermont-Tonnerre (1) de partir de ce dernier camp avec 17 E. pour rejoindre le corps de M. de Balincourt campé à Oggersheim, vis-à-vis l'embouchure du Neckar. Ayant appris que le prince Charles se disposait à détacher de nouvelles troupes vers le bas Rhin, il fait descendre à Worms 9 B. du camp de Spire, avec M. de Montal, qui devait commander dans toute cette partie, et il disperse d'autres détachements le long du fleuve. Le 6 et les jours suivants, le prince Charles marche de Sinsheim à Wiesloch et ensuite à Walddorf, entre Philippsburg et le Neckar, à trois lieues de Spire. 1 régiment de nos hussards occupe Oppenheim; M. de Clermont s'établit à Hermsheim, entre Worms et Oppenheim, et 23 E. du camp de Landau se rendent à Frankenthal, à la gauche de M. de Balincourt; il ne reste plus au camp sous Landau que la gendarmerie, 6 E. de cavalerie et des hussards. Quant à M. de Coigny, il reste à Spire avec 16 B.; M. de Putanges, à Germersheim avec 14 B. et des hussards. 5 B. gardent le Rhin depuis Germersheim jusqu'à Lauterbourg; 6 B., venus de Germersheim avec M. de Rupelmonde, campent à la rive gauche du Rehbach près Rheingonheim; Altripp et Otterstadt sont occupés par des détachements; enfin 2 B. du camp de Worms s'avancent à Oppenheim, un autre au village d'Eich. Du côté de l'armée autrichienne, les pandours, ayant passé le Rhin à Oppenheim, le 7 juin de grand matin, s'emparent du pont volant et de tous es bateaux; et pendant que le prince Charles s'établit à Wiesloch, le général Bernklau se porte à Ketsch, au-dessous de Spire, et occupe l'île de Neckerau; des détachements, passant le Neckar, se rassemblent à Germersheim, sous les ordres du prince Esterhazy à Stockstadt.

Le 8, les Hessois arrivent au camp de Philippsburg, et le prince Charles, qui a le gros de son armée à Waldorf, où il établit son quartier général, va reconnaître les retranchements des

(1) *Clermont-Tonnerre* (Gaspard, marquis de), né le 10 avril 1688 à Dijon. Cornette au régiment du Châtelet (cavalerie), le 8 janvier 1703. Maréchal de camp, le 22 décembre 1731. Lieutenant général, le 1er avril 1734. Mestre de camp de la cavalerie, le 16 mars 1736. Maréchal de France, le 17 septembre 1747. Duc ; mort le 16 mars 1781, à Paris. En qualité de doyen des maréchaux, représenta le connétable au sacre de Louis XVI. Servit avec distinction à l'armée de Bohême en 1741; à la bataille de Fontenoy, il commanda la gauche de l'armée.

Impériaux sous Philippsburg, Graben, Weisenthal et Neudorf. Le 9, nouvelles dispositions sur la rive gauche du Rhin, dont les Autrichiens semblaient devoir tenter le passage à la fois sur le bas Rhin et en forçant l'armée impériale à Philippsburg. M. de Coigny envoie des secours aux Impériaux et vis-à-vis le camp du prince Charles, un renfort à Worms, à Oppenheim et à l'île de Neckerau. Le 13, M. de Coigny apprenait que le prince Charles avait poussé un corps vers le bas Rhin entre le Neckar et le Mayn, aux ordres du général Bernclau, campé à Kleinhausen; qu'il rassemblait des bateaux pour établir un pont vis-à-vis de Stockstadt, au-dessous de. Worms; que ses détachements faisaient des courses le long du Rhin, et qu'il lui venait par la Franconie un renfort soutenu par de l'artillerie, et des pontons arrivant de Waldorf, pour tenter le passage du Rhin.

Le 16, par suite de ces nouvelles, M. de Coigny détache M. de Montal, pour assurer le Rhin entre Worms et Oppenheim, sur Spire, et aux camps de Germersheim et de Landau, enfin du canon sur la droite du pont de Germersheim, pour favoriser le passage des Impériaux. En même temps, en deçà du Rhin, passent sur ce pont les 32 E. des Impériaux placés entre Germersheim et Lauterbourg. Le 19, M. de Coigny envoie de nouvelles troupes à M. de Montal pour faire face aux ennemis, qui venaient de s'emparer de l'île de Kuhkopf, vis-à-vis de Stockstadt, où ils continuaient de préparer un pont.

Le 21, le prince Charles fait passer de l'infanterie et des croates dans cette île, d'autres troupes dans celle du Héron en face de Worms, 4,000 hommes au-dessous de Stockstadt, et 3 régiments de cavalerie au-dessus, qu'il avait reçus de Bavière, aux ordres du baron de Trenck, et ordonne de se préparer à passer le Rhin en plusieurs endroits. Le 23, M. de Coigny visite les postes de sa gauche depuis Worms jusqu'à Oppenheim, fait camper M. de Montal à Guntersblum avec la plus grande partie de son infanterie, place M. de Clermont-Tonnerre à Rheindurkheim avec la cavalerie, à portée de joindre le premier, et il laisse à Worms M. de Maupeou avec quelque infanterie. Le 24, à la suite d'une nouvelle conférence avec M. de Seckendorf, il l'engage à tenir prêt le reste des troupes impériales pour les passer de Philippsburg en deçà du fleuve. En conséquence du projet de tenter le passage

de ce côté, MM. les maréchaux jugèrent à propos de joindre le reste des troupes de l'empereur aux nôtres sur la rive gauche du Rhin. M. de Coigny achève les retranchements commencés par les troupes de M. de Montal, fait descendre la gendarmerie de Landau à Spire et l'infanterie de Germersheim à Alsheim, ne laisse à Lauterbourg que peu de troupes avec M. de Gensac, et envoie ordre à M. de Clermont-Gallerande, commandant dans la haute Alsace, d'en faire partir 3 B. et 4 E. et de les envoyer à Sarrebourg pour renforcer les postes de la Sarre, où il comptait se porter lui-même en cas d'irruption de la part de l'ennemi de ce côté.

Le 26, apprenant que le prince Charles envoyait des renforts du côté de Stockstadt, il détache encore M. Phelippes à M. de Montal qui se trouve alors avec 24 B. et 38 E. de Worms à Oppenheim.

Les jours suivants, le prince Charles marche à Ladenburg sur le Neckar, avec une grande partie de ses forces, n'ayant laissé que 10,000 hommes à Waldorf; il avait porté à 25,000 hommes le corps du général Bernсklau, descendu à Trébur, entre Stockstadt et Mayence, où ses troupes avaient achevé un pont sur le premier bras du Rhin dans l'île de Kuhkopf avec des batteries; elles se disposaient à en jeter un autre sur le second bras.

Le 30 juin, M. de Coigny, quitte Spire et porte son quartier général à Oggersheim. Il est remplacé le même jour à Spire par le maréchal de Seckendorf, qui, après avoir fait passer pendant la nuit le Rhin aux troupes impériales restées sous Philippsburg, n'y laisse que 4 B. A peine cette manœuvre achevée, un corps de pandours paraît à Knaudenheim ; mais l'artillerie, sur le bord opposé, les met en fuite, et les troupes de l'empereur s'établissent tranquillement de Lauterbourg à Spire. Ces dispositions n'empêchent pas les Autrichiens de se livrer à des marches et contre marches. Ils rassemblent les bateaux sur la rive droite du Rhin, sur le Neckar, le Mayn et à l'embouchure de cette dernière rivière au-dessus et au-dessous de Mayence, dont l'électeur ainsi que celui de Cologne les favorisaient. La ville de Rottemburg, près Nuremberg, appartenant à S. M. Impériale, fut attaquée, malgré la neutralité du cercle de Franconie, par le général autrichien Harsh, qui prit la ville, mais en fut bientôt repoussé par la garnison, retirée dans le château.

Les ennemis avaient encore en Bavière et dans le haut Palatinat 26,000 hommes d'infanterie et 8,000 de cavalerie, aux ordres du général Bathiani, qui devaient venir joindre le prince Charles dès la fin du mois dernier. M. d'Harcourt s'était porté avec toutes ses troupes sur la Meuse et la Sambre, couvrant cette frontière, tandis que l'armée de Flandre opérait sur la Lys et l'Escaut, et, le 4 juin, son corps était rassemblé entièrement sous Maubeuge; il n'était resté dans les Évêchés et sur la Sarre que 9 B. de troupes réglées et 21 de milices, 17 E. de cavalerie, dont plusieurs de nouvelle levée, et les compagnies franches. Il fut ensuite camper à Marly en avant de Valenciennes, entre l'Escaut et la Scarpe, laissant à Maubeuge M. de Bulckeley. Par cette position, son corps d'armée couvrait également le Hainaut et l'entre Sambre et Meuse, favorisant les opérations de l'armée du roi, qui, après avoir pris Menin le 4, et Ypres le 25, investit la ville de Furnes à la fin de juin.

Au commencement de la campagne, le prince Charles de Lorraine, qui voulait passer le Rhin et pénétrer en Alsace, ordonnait à ses troupes des mouvements continuels pour nous tromper et exécuter plus aisément son projet. Il avait marché sur le bas Neckar, pris son quartier à Ladenburg et campé la plus forte partie de son armée aux environs de Neckarhausen, son centre; laissant à Waldorf, qu'il venait de quitter, un corps de 10 à 12,000 hommes entre le Neckar et Philippsburg, et un autre plus haut à Bruchsal, avec la plus grande partie des troupes légères sous le général Nadasty formant l'extrémité de sa gauche en face de la droite des Impériaux campés en deçà du Rhin; poussant, en même temps, du côté de Mayence un corps de 25,000 hommes, général Bernclau; enfin il occupait les îles du Héron, de Neckerau et de Kuhkopf, entre Worms et Oppenheim, en avant du centre de son armée, à la tête de 70,000 hommes.

M. le maréchal de Coigny, observant les différents mouvements des ennemis, avait réglé sur leurs positions la marche de son armée et occupé les points d'où il pouvait empêcher le succès des entreprises du prince Charles. Il avait chargé M. de Montal (1) de garder

(1) De Montal (Louis-Charles de Montsaulnin, marquis de), né le 17 juin 1681. Mousquetaire, le 17 avril 1696; maréchal de camp, le 1er février 1729; lieutenant général, le 1er avril 1734; décédé le 22 août 1758. (M. G.)

le bas Rhin de Worms jusqu'à Oppenheim, et comme les ennemis semblaient devoir tenter sur ce point leur plus grand effort, il lui avait confié 30 B. et 40 E. Le reste de l'armée, 21 B. et 48 E., gardait la rive gauche du Rhin depuis Worms jusqu'à Oggersheim, quartier général. Le maréchal de Seckendorf avait le sien à Spire, et l'armée impériale campait depuis cette place jusqu'à Lauterbourg avec des troupes françaises aux ordres de M. de Gensac. M. de Clermont-Gallerande conservait des forces suffisantes à la protection de la haute Alsace contre les B. et les hussards ennemis laissés dans le Brisgau.

Telles étaient les dispositions adoptées, lorsque le prince Charles trouva le moyen de faire passer le Rhin à ses troupes aux deux extrémités de la ligne que son armée occupait, et non au centre, qui n'était qu'une fausse attaque. Le peu d'attention que les Impériaux mirent à exécuter les ordres de M. de Coigny permit aux troupes légères de la gauche ennemie de commencer le passage entre Germersheim et Lauterbourg, où il n'y avait que peu de cavalerie de troupes impériales, le reste de leur armée étant descendu vers Spire. Il est reconnu qu'il est impossible d'empêcher le passage d'une rivière, lorsqu'on a un trop grand front à garder, un ennemi supérieur à combattre, qui, par les facilités que lui donne cette supériorité, peut faire en même temps plusieurs tentatives de passage dans différents points fort éloignés les uns des autres. Le prince Charles, qui ne l'ignorait pas, traversa le 1er juillet le Rhin à Schreck, en basse Alsace, et exécuta le même jour près de Neuburgweier, en haute Alsace, une tentative à deux heures de Schreck.

Le prince Charles avait fait tous ses préparatifs dans le vieux bras du Rhin de Schreck, près du coude de Leimersheim, en basse Alsace. Le 1er juillet, à 3 heures du matin, les pandours du camp de Bruchsal (général Nadasty) passèrent dans des barques à Schreck à la faveur d'un brouillard et débarquèrent du côté de Leimersheim à trois lieues de Landau. A la pointe du jour, ils marchèrent ensemble, attaquèrent et enlevèrent les gardes avancées des grenadiers à cheval de S. M. I., tombèrent ensuite sur le régiment de Taxis-dragons, campé à Leimersheim, en tuèrent encore endormis dans leurs tentes et obligèrent les autres d'abandonner ce camp. Ce régiment se retira sous le bois entre Rheinzabern et Germersheim, en attendant du secours. M. Leroy, maréchal de camp des troupes

impériales, commandant à Rheinzabern, rassembla le plus tôt possible les régiments de Taxis et d'Otting-dragons, 1 régiment de hussards (Bavarois) venu à la hâte de Germersheim, et les grenadiers à cheval de l'empereur à Worth, à quelque distance de l'attaque. A trois heures de l'après-midi, il fit une tentative pour reprendre le poste de Leimersheim, mais il en fut repoussé par la supériorité des pandours qui se multipliaient et profitaient de l'avantage du pays, couvert de bois où la cavalerie ne pouvait manœuvrer. Il se replia donc à Rheinzabern.

La nuit du 1er au 2, M. de Seckendorf marcha de Spire à Germersheim avec le reste de ses troupes, pour aider M. Leroy à repousser les ennemis, se contentant d'abandonner Rheinzabern, de mettre le feu aux magasins de fourrage et de se retirer sous Landau.

M. de Nadasty, profitant du passage de ses pandours, jeta alors un pont sur le Rhin à Schreck, où traversèrent cette nuit-là 15,000 hommes qui campèrent à Neufotz. Pendant ce temps avaient lieu trois fausses attaques dirigées par le prince Charles en avant de son centre et de sa droite dans la partie défendue par M. de Montal : la première, vis-à-vis de nos retranchements des îles; la seconde, à Oppenheim, et la troisième sous le glacis de Mayence. La même nuit, à 10 heures du soir, les hussards et les pandours, favorisés par l'électeur de Bavière, passèrent en effet sur des bateaux à Schirstein, Walluf, Eltville, Winkel. Ces troupes s'avancèrent à la hauteur de Weissenau sans trouver personne. A une heure du matin, elles donnèrent le signal à celles de l'autre côté du Rhin en face de Weissenau. Il passa 6,000 hommes sur un pont construit des bateaux tirés de l'embouchure du Mayn, et ils remontèrent les bateaux du côté d'Oppenheim pour y faire passer le reste des troupes aux ordres du général Bernklau, ce qui eut lieu à Biebrich et plus haut. Un poste de nos hussards, du côté de Mayence, se replia pour donner des nouvelles, qui de poste en poste arrivèrent à Oppenheim.

M. de Montal, averti de la marche des ennemis vers cette place, y envoya de suite un renfort, et replia tous ses postes pour remonter le Rhin et courir au plus pressé, d'autant que le prince Charles venait de retirer son pont vis-à-vis de Stockstadt, avait fait évacuer les îles du Héron, de Neckerau et de Kuhkopf, et abandonnait lui-

même les bords du Neckar avec son armée, pour suivre sa gauche qui avait passé à Schreck.

M. de Coigny ne connut d'abord qu'une partie de ce qui s'était passé, et il l'écrivait à M. d'Argenson, le 2 juillet, du camp de Lingenfeld, où il s'était porté avec toutes ses troupes pour tâcher de s'opposer au passage : « M. de Seckendorf me donna avis de l'entreprise commencée; la nuit, mon fils arriva avec du secours. Au lieu de charger, comme il aurait dû le faire, M. de Seckendorf manifesta l'intention de se retirer, faisant déjà ses bagages et ayant envoyé une partie de sa cavalerie à Landau. Le sentiment unanime était d'attaquer et l'on se préparait à cette disposition, lorsqu'il changea encore d'avis. Enfin le résultat de ces hésitations fut de se replier à Germersheim, où je le trouvai hier soir à mon arrivée. » Et, le 3, il apprit dans tous ses détails que le prince Charles avait réussi malgré les renforts envoyés à M. de Seckendorf, que les Autrichiens continuaient à passer le Rhin sur deux ponts à Schreck, que leur avant-garde s'avançait vers la basse Alsace. Dans ces circonstances, il n'eut d'autre parti à prendre que de rassembler toutes ses troupes pour la défense de l'Alsace. M. de Montal devait replier derrière lui tous les postes du Rhin, diriger sa marche sur Landau, tandis que lui-même marcherait avec les troupes de son camp de Spire et de Germersheim et se porterait par Weissembourg sur les lignes de la Lauter.

La nuit du 3 au 4, à 10 heures du soir, il part de Lingenfeld avec sa division, marche en ordre de bataille et arrive le 4, à 10 heures du matin, à Rohrbach, route de Landau, entre les lignes de la Queich et celles de la Lauter.

Le même jour, 4, M. de Montal, après trois marches forcées du côté de la montagne, campe sous Landau à midi avec la 2e division (30 B. et 40 E.), jette 6 B. dans Landau pour renforcer la garnison alors de 10 B. La garde de la place est confiée à M. de Phelippes; mais, tandis que l'armée française se réunissait ainsi aux Bavarois à Rohrbach, le prince Charles occupait les lignes de la Lauter et le général Bernklau, passait le Rhin à Weissenau, Oppenheim et Stockstadt, s'avançant vers Worms et Frankenthal.

Le 5, à 2 heures du matin, M. le maréchal part de Rohrbach en même temps que M. de Montal quittait Landau, devant tenir une colonne parallèle à la sienne, et se dirige sur Weissembourg, point

de réunion de toute l'armée; mais il n'était plus temps. Le même jour au matin, M. le maréchal, en s'avançant sur le moulin de Bienwald, apprit que les ennemis, ayant gagné une marche sur lui, s'étaient emparés, la veille au soir, de la ville ainsi que d'une partie des lignes de la Lauter, et même de Lauterbourg, où M. de Gensac avait été obligé de capituler. « L'armée ennemie (1), écrivait M. de Gensac, était venue en très grande force à 4 heures du matin. Toutes mes dispositions étaient faites suivant le peu de troupes que j'avais; l'inondation n'a point servi de grand'chose, puisqu'ils se sont emparés de suite du camp retranché qui leur a servi de rempart contre nous. De là ils se sont glissés dans les fossés des ouvrages jusqu'au pied de la berne des courtines; l'ennemi avait aussi des colonnes d'attaque du côté de l'ouvrage à corne de Weissembourg. J'ai cru devoir épargner au roi ses troupes et le pillage de la ville. »

Le comte de Waldeck accepta la sortie de la garnison (2) avec tous les honneurs de la guerre, à la condition qu'elle ne servirait ni contre la reine ni contre ses alliés, pendant un an et un jour, à la réserve de M. de Gensac, qui ne fut point compris dans le nombre, et auquel fut accordée une pièce de canon à son choix, comme marque de sa valeureuse défense. La garnison se retira à Landau et au fort Louis. Cependant les deux colonnes de l'armée continuaient leur route. Le régiment de Saluces-cavalerie et celui de l'Hôpital-dragons, détachés en avant par M. de Montal pour occuper d'abord Weissembourg et y conduire des équipages, avaient trouvé près de Landau, dans le village d'Altenstadt, un corps considérable de pandours et de croates, qui, les ayant attaqués, les avaient obligés de se replier sur l'avant-garde de la division du maréchal. Les troupes de cette avant-garde, commandée par M. de Coigny, chassèrent l'ennemi de la plaine et le forcèrent de rentrer dans les lignes. Les régiments de Colonel-général, de Vibraye et de Nicolaï-dragons mirent pied à terre et s'emparèrent d'un village. Le combat finissait lorsque M. le maréchal arriva avec la gendarmerie dans les environs de Weissembourg. C'est

(1) A M. d'Argenson, le 5 juillet, de Lauterbourg.

(2) La garnison se composait de 4 compagnies de la milice de Tarare (Lyonnais), des milices de Cahors, de Bourg-en-Bresse, d'Autun.

alors qu'il reconnut que Lauterbourg, la partie gauche des lignes de la Lauter, le village d'Altenstadt et plusieurs autres dans la plaine, étaient occupés par l'ennemi. Il n'y avait plus qu'une ressource, forcer les lignes. Il rassembla donc toute l'armée, se fit joindre par celle de l'empereur, et il donna ses ordres pour former trois attaques.

Il charge de celle de Weissembourg M. de Montal; le commandement de la seconde, c'est-à-dire du moulin de Bienwald, entre Weissembourg et le village d'Altenstadt, est donné à M. de Clermont-Tonnerre; à M. de Seckendorf, la troisième, celle du village d'Altenstadt. Vers cinq heures du soir, les trois attaques commencèrent en même temps. Weissembourg est emporté l'épée à la main. L'attaque du moulin n'est pas moins vive. Les ennemis se défendent quelque temps dans Altenstadt, mais ils sont bientôt contraints par les troupes impériales d'abandonner ce poste en se retirant du côté de Lauterbourg. Les régiments de Saluces-cavalerie et de l'Hôpital-dragons restes aux mains avec un corps considérable de hussards et d'infanterie hongroise, furent bientôt secourus par le détachement de la gendarmerie qui escortait les équipages, par les piquets de dragons et enfin, peu après, par les hussards de Linden. Ces troupes ensemble forcèrent les ennemis de se replier sur le village de Schveighoffen, de là à Schweighen, d'où ils furent chassés et poursuivis jusqu'à Weissembourg et Altenstadt, dit village des Picards, où ils se jetèrent en désordre.

Le prince de Lorraine resta spectateur sur les hauteurs, derrière le village de Gutlesten, jusqu'au moment où ses lignes furent forcées.

L'attaque d'Altenstadt fut menée par les 2 B. du régiment de Bourbon, le 3e de Bavière, les 3 B. des gardes de l'empereur et les 2 B. du duc Clermont de Bavière, soutenus par 14 E. M. de Mortagne, qui les conduisait, les voyant manquer de décision et souffrir du feu prodigieux de l'ennemi, fit avancer du canon. Cette artillerie tira avec tant de succès sur les colonnes ennemies formées dans la rue d'Altenstadt, qu'elles sont obligées de se mettre à couvert dans le cimetière. Au centre, le moulin et la redoute furent forcés par les 2 B. de Montmorin, les 4 d'Alsace, les régiments de Bigorre, Cambrésis et Nice, qui pénétrèrent dans les li-

gnes, soutenus par le régiment de Bretagne-cavalerie, les milices de Cahors, de Tarare, de Bourg-en-Bresse et d'Autun (1).

Le maréchal passe la nuit au bivouac dans la plaine avec toute l'armée, appuie sa droite à hauteur de Geisberg et sa gauche au village d'Altenstadt. La nuit du 5 au 6 et le 6, les troupes du roi, celles de l'armée impériale, restèrent au bivouac tant dans les lignes que sur les hauteurs voisines du château de Geisberg, où le maréchal établit son quartier général. Le 7, il apprend que les ennemis sont en force à Lauterbourg, avec deux ponts à la hauteur de ce poste, et de plus à leur droite, sur les hauteurs de Sulz, près de la montagne, un corps aux ordres du général Nadasty; qu'ils

(1) De cette époque datent de grandes transformations dans le combat d'infanterie, par l'adoption du fusil à baïonnette ; alors ce fut sur l'emploi du feu que se portèrent les efforts. Nous en avions déjà subi les premières épreuves à Dettingen. La lettre du maréchal de Noailles constate que le feu de l'infanterie ennemie avait une vivacité toute nouvelle. Quelle était la modification, qui l'avait amenée? C'était l'emploi de la cartouche chez les ennemis, tandis que les Français chargeaient encore leur arme en introduisant successivement la poudre, la bourre et la balle; aussi leurs adversaires avaient-ils un tir deux ou trois fois plus rapide.

En 1744, la cartouche fut adoptée dans l'armée. Ce ne fut pas le seul progrès que subit l'infanterie à cette époque; on faisait en même temps ce changement : l'ordre mince sur trois rangs prenait la place de l'ancien ordre profond sur six rangs. On prenait ainsi la tactique, l'ordre de bataille et les manœuvres qui ont régné jusqu'à nos jours.

L'ancienne ligne, à ordre profond, complètement impuissante dès qu'elle était en flanc et à dos, fit place à une ligne mince, mobile et transformable, avec une seconde ligne en arrière et une troisième ligne de réserve, de manière à ce que toutes les troupes d'une armée ne fussent jamais engagées tout entières à la fois. Mais pendant la période qui suit la guerre de Sept ans, un grand mouvement de travail aux progrès de la guerre se produisit en France. Le *Commentaire* de Guibert fut le chef-d'œuvre du temps, et qui forma les généraux de la république et de l'empire.

En 1813, la nécessité amena l'emploi fréquent de deux rangs au lieu de trois; ils furent suffisants contre la cavalerie. Enfin, de nos jours, la nouvelle méthode de guerre se désigne par *ordre dispersé*. L'agilité, la spontanéité, la hardiesse, la sagacité, l'art de tirer parti des circonstances, de tout temps, à travers les siècles, cette manière de combattre a caractérisé nos soldats qui se sont montrés en Crimée si supérieurs par ces mêmes qualités à leurs émules comme à leurs ennemis. Cette nouvelle phase de la guerre doit être notre confiance, et si les Prussiens, par extraordinaire et par surprise, nous ont vaincus dans cette campagne de 1870, c'est en faisant acquérir artificiellement à leurs soldats les qualités que les nôtres possèdent naturellement.

commençaient aussi à s'étendre par leur gauche en remontant le Rhin et avaient envoyé dans le Brisgau le comte de Trenck, déjà arrivé aux environs de Fribourg, destiné à une tentative sur le haut Rhin. Le prince Charles s'était retiré à Trimbach.

La première idée de M. de Coigny, après avoir rassemblé les troupes françaises et impériales, fut de marcher au prince Charles pour livrer un second combat; mais, Lauterbourg étant en son pouvoir, et soutenu de toute son armée, il le jugea inattaquable. Il avait un autre parti à prendre : de rester dans sa position et de s'attacher à couvrir toutes les gorges et les passages par lesquels les ennemis auraient pu se porter sur la Sarre et la Moselle. Considérant que ce serait abandonner l'Alsace et qu'alors il n'aurait aucun point d'appui pour ses subsistances, ayant été d'ailleurs informé que des troupes du prince Charles remontaient déjà le Rhin, il se porte derrière la Moder, afin d'être à portée de l'empêcher de pénétrer plus avant dans l'Alsace et d'avoir derrière lui les magasins de Strasbourg. Pour faciliter sa marche, qui devait être de six lieues depuis Weissembourg jusqu'à Haguenau, et pour remettre ses troupes en ordre, elles s'allongèrent le 6 sur le chemin de Haguenau et campèrent en front de bandière.

Le 7, les deux armées marchèrent à Haguenau et y campèrent derrière la Moder; celle du roi appuyant sa droite à Drusenheim, sa gauche vers Haguenau; celle des Impériaux, la droite à portée de cette ville, la gauche à Schweighausen. Weissembourg fut aussi évacué. M. de l'Aigle fut envoyé à Fort-Louis, dont la garnison était insuffisante.

Cependant M. de Coigny, en se mettant ainsi derrière la Moder, n'ignorait pas qu'il ne pourrait empêcher les incursions ennemies sur la Sarre et la Moder; il était d'autant plus inquiet qu'il sut les mouvements du prince Charles du côté de Lauterbourg : Bernklau avait passé le Rhin à Weissenau, à Oppenheim et à Stockstadt, s'était avancé à Franckenthal et avait détaché des renforts sur Neustadt. En outre, le maréchal savait que l'étendue de cette position (six lieues depuis la montagne jusqu'au Rhin) et les bords peu escarpés du fleuve ne lui donnaient aucun avantage; pourtant il n'avait pas d'autre barrière, et la nécessité de se placer à portée de Strasbourg l'avait emporté sur toute considération. Il convint donc avec M. de Seckendorf d'occuper ce point central pour tomber

sur le prince Charles où il porterait ses forces, et de garantir l'Alsace. Le prince (quartier général à Lauterbourg) attendait du renfort; Nadasty était à sa droite à Worth, et Bernklau à gauche entre Drusenheim et Fort-Louis. M. de Coigny ne craignait pas pour cette place, bien approvisionnée; il était plus inquiet du Brisgau, où Trenck devait être bientôt rejoint par les Bavarois arrivés déjà dans le cercle de Franconie; aussi augmenta-t-il en haute Alsace M. de Clermont-Gallerande, représentant de nouveau à M. d'Argenson la supériorité du prince Charles. Pour pouvoir se soutenir avec une si grande infériorité, il cherche à se préparer sur la Moder un poste qui, par sa nature et ses avantages, devait balancer la supériorité en nombre du prince Charles : on lui en indiqua un sur le haut de cette rivière; mais ayant été sur le terrain avec M. de Seckendorf, il reconnut qu'il n'y avait dans cette partie aucune position. D'ailleurs, persuadé que le prince Charles, à cause de ses ponts, ne s'éloignerait pas du Rhin, il se confirma dans la résolution de ne pas se séparer de Strasbourg. En même temps, craignant d'être percé sur un point de sa ligne, si le prince Charles dirigeait des troupes de son armée dans le Brisgau, il se trouvait dans la nécessité d'en envoyer de nouvelles en haute Alsace; prévoyant même que bientôt il ne pourrait plus soutenir sa communication avec la Lorraine et le pays messin par Ingwiller et Saverne, il se disposa à l'établir par Strasbourg, Obernheim et Phalsbourg.

Dans cette situation critique, il demande à M. de Belle-Isle de lui envoyer promptement les troupes du duc d'Harcourt, à mesure qu'elles arriveraient dans les Évêchés, pour fortifier la haute Alsace. Il lui écrit en même temps d'obtenir qu'on retire de l'armée de Flandre de nouvelles troupes et de les porter dans les Évêchés ou en Alsace. Le roi n'avait pas attendu cette demande pour prendre un parti sur la situation générale des affaires militaires. Informé de la retraite de M. de Coigny derrière la Moder, il abandonne tout projet de nouvelles conquêtes en Flandre, et se détermine à y rester sur la défensive pour être en état de pourvoir à la sûreté de ses autres frontières. Il avait déjà donné ordre de faire suivre par 26 B. et 33 E. de son armée les troupes que le duc d'Harcourt conduisait dans les Evêchés et résolut d'aller lui-même diriger les affaires à l'endroit le plus exposé. Son départ de Dunkerque fut fixé au 20, pour se

rendre à Metz le 5 du mois d'août et passer ensuite en Alsace.

M. d'Argenson, en faisant part à M. de Coigny de ces dispositions, lui prescrivait d'éviter tout ce qui pourrait le commettre à une action générale et décisive, et de ne songer qu'à prendre des positions dans lesquelles le prince Charles ne pût l'attaquer qu'avec désavantage et en même temps qui le missent à portée de donner la main au secours qu'on lui envoyait, si la jonction devenait nécessaire.

Lorsque ces ordres parvinrent au maréchal de Coigny, l'avis de l'arrivée d'un renfort à l'armée du prince Charles lui avait fait prendre la résolution de ne pas l'attendre sur la Moder, mais de se retirer derrière la Zorn lorsqu'il le verrait en mouvement pour marcher sur lui, et ensuite sous Strasbourg et derrière le canal de Mutzig. Les impressions de M. d'Argenson le confirmèrent dans ce projet.

Le roi donna donc ses ordres à M. d'Harcourt, à Marly, pour se rapprocher des Évêchés et marcher suivant les avis du maréchal de Belle-Isle, toujours à Metz. Ce premier secours devait être augmenté aussitôt après la prise de Furnes, qui capitula le 10.

Ce jour même, M. d'Harcourt part du camp sous Valenciennes avec ses 2 B. et 30 E., prend la route de Bavay, couche le 11 à Maubeuge, le 12 à Avesnes, le 14 à Trelon, le 15 à Mariembourg, le 16 à Rocroi, le 17 à Mézières, le 18 à Sedan, et rassemble ensuite les 13 B. et 52 E. qui avaient d'abord composé l'armée de la Moselle à ses ordres, dont partie avait été laissée au chevalier de Belle-Isle sur cette frontière.

Le 12 juillet, le roi, ayant résolu de diriger de nouvelles troupes sur la Moselle et l'Alsace, forma un détachement de l'armée de Flandre de 26 B. dont 1 d'artillerie, et de 33 E., avec ordre au maréchal de Coigny d'éviter une action générale en attendant tous ces renforts. Il ajoutait qu'il passerait lui-même en Alsace, s'y rendant par Metz, et le comte de Saxe restant seul commandant en Flandre. Les troupes du détachement destiné à l'Alsace prirent les devants et marchèrent sur quatre colonnes (1) aux ordres du maréchal de Noailles.

(1) 1[re] *colonne :* 13 E. de la maison du roi; 2[e] *colonne :* les gardes françaises et suisses; 3[e] *colonne :* régiment du Roi, Custine, Royal-Comtois, la Marche et Montboissier (infanterie); Berry et Noailles (cavalerie); 4[e] *colonne :* Navarre,

M. de Belle-Isle prépare le passage de ces troupes sur son territoire, en prenant toutes les mesures nécessaires à la sécurité de la Thiérache, la frontière de Champagne, les Évêchés et la Lorraine.

Le 13, M. de Coigny, à la vue d'une quantité considérable de troupes légères masquant Fort-Louis, détache M. de Balincourt vers Fort-Louis; mais, attaqué sur la chaussée, entre Wanzenau et Drusenheim, il est obligé de se replier. Les jours suivants, le maréchal établit de bons postes sur notre ligne, principalement de Drusenheim et Bischwiller, avec M. de Seckendorf. C'est dans cette position que les généraux résolurent d'attendre l'ennemi, projetant ensuite de se retirer derrière la Zorn.

L'armée française et impériale comptait 41,780 hommes, tandis que celle des Autrichiens, campés entre Beinheim et Roeschwog, en comptait 60,000. Cependant le prince Charles ne jugea pas à propos de s'avancer.

Le 17, M. de Coigny, apprenant que le colonel Trenck se disposait à opérer sur le haut Rhin, détache M. de Putanges. M. du Châtelet-Lomont est envoyé à Phalsbourg pour conserver la communication des gorges avec la Lorraine.

Le 19, le roi part de Dunkerque et arrive le 29 à Reims.

Le 20 au matin, comme les ennemis se disposaient à faire le siège de Fort-Louis, M. de Maupeou et le débordement du Rhin, qui rompit les ponts ennemis, les arrêtèrent dans leurs projets. Les pluies continuelles n'empêchèrent point MM. d'Harcourt et le chevalier de Belle-Isle de continuer leur route vers les Vosges pour réunir à Phalsbourg l'armée de la Moselle. De son côté, le maréchal de Belle-Isle fortifie Sarreguemines, et envoie un détachement d'infanterie et de cavalerie à Bitche pour mettre cette place à l'abri du général Nadasty, dont les hussards commençaient à se répandre aux environs.

Comme, le 24, les ennemis commençaient à s'étendre par leur droite pour appuyer le général Nadasty, Phalsbourg reçoit un renfort. Le 27, le maréchal est informé que le prince Charles se porte sur Soultz, Goersdorf et Woerth, après avoir poussé en avant le

Gondrin et Artois (infanterie), Valence-artillerie, Royal-cavalerie, Asfeld-dragons, Berchiny-hussards, commandés par MM. de Ségur et de Berchiny.

corps Nadasty; que deux ponts sont construits sur le Rhin et qu'il a reçu le renfort qu'il attendait.

Le 28, l'armée ennemie continuait sa marche vers l'abbaye de Niederbronn; la nuit du 28 au 29, M. le maréchal de Coigny fait évacuer Drusenheim et Haguenau, part de Bischwiller et campe avec toute l'armée derrière la Zorn, la droite à Hoerdt, où il prit son quartier, et la gauche, composée des Impériaux, vers Brumath. 2 brigades d'infanterie avec M. de Maupeou se rendent derrière le canal de Mutzig, et, la nuit du 29 au 30, l'armée se remet en marche et se prolonge derrière le ruisseau de Suffel, au-dessous de Strasbourg; M. le maréchal établit son quartier général et son centre à Biescheim, sa droite à Hoenheim et sa gauche à Lamperthein. D'un autre côté, M. du Châtelet-Lomond, commandant à Phalsbourg, sachant que le général Nadasty marchait sur Saverne, s'y rend et y rassemble promptement les postes de Phalsbourg, Ingwiller, Bischwiller et de la Petite-Pierre, en attendant le duc d'Harcourt déjà à une marche de Phalsbourg. Le 30 juillet, ce lieutenant général arriva en effet de Bouquenon dans cette dernière place. Il s'entretient avec M. du Châtelet et détache de Phalsbourg de l'infanterie le long de la chaussée et de la montagne de Saverne.

Le 31, à la pointe du jour, M. d'Harcourt fut joint heureusement par le chevalier de Belle-Isle venant de Bitche. A 6 heures du matin, le général Nadasty arriva devant Saverne, qu'il attaqua. M. du Châtelet songeait à la retraite, suivant l'ordre reçu de M. d'Harcourt, quand ce dernier vint à sa rencontre et rentra heureusement à Phalsbourg, sans avoir été entamé. L'ennemi s'empara de Saverne évacué. M. d'Harcourt cantonna son armée, forte de 10 B. et 47 E., des deux côtés de Phalsbourg (1).

Le même jour 31, M. de Noailles arrive à Metz, d'où il envoie M. de Tremilles au maréchal de Coigny, l'engageant à garder la communication par les gorges de Phalsbourg pour les troupes arrivant de Flandre. M. d'Argenson écrit de Klims dans le même sens. M. de Coigny avait donc déjà prévenu les ordres du roi

(1) Il ne se trouve nulle part aucune trace des mouvements du prince Charles depuis le 28, jour auquel M. de Coigny fut informé de son arrivée à Sultz. Seulement, par un fragment de lettre du duc d'Harcourt, on sait que toute son armée arrivait à Hochsfelden, où elle campait en effet le même jour 31, tandis que M. de Nadasty attaquait Saverne.

et envoyé les siens à M. d'Harcourt pour la sûreté de Phalsbourg. Il resta dans son camp au-dessous de Strasbourg, observant le prince Charles qui campe à Hochfelden, ayant la Zorn en avant, Saverne occupé par le général Nadasty et un autre corps à Hoeinheim entre Strasbourg et Drusenheim, sous le commandement du général Bernklau.

M. de Coigny, informé de l'abandon de Saverne et de l'arrivée du prince Charles sur le haut de la Zorn, assemble un conseil de guerre pour avoir l'avis des officiers généraux de l'armée sur le parti à prendre, tant pour barrer aux ennemis le chemin de la haute Alsace que pour donner la main à M. d'Harcourt. Il prépare ainsi au roi les moyens de réunir, sans obstacle de la part du prince Charles, toutes les troupes à la tête desquelles S. M. se proposait de se mettre pour réparer nos malheurs. L'avis du conseil de guerre fut unanime sur la nécessité de se rapprocher des montagnes, et plusieurs officiers généraux exprimèrent l'avis de mener l'armée à Chatenois, situé à hauteur de Schelestadt et à portée de la gorge de Sainte-Marie-aux-Mines; mais le maréchal, jugeant que ce serait trop s'éloigner de M. d'Harcourt et le laisser longtemps seul devant toutes les forces du prince Charles, préféra tenter sa jonction avec lui par la vallée de Schirmeck et n'avoir recours au camp de Chatenois que dans le cas où cette dernière route serait impraticable.

En conséquence, l'armée décampe de Biescheim, le 2, et se place derrière la Bruche et le canal de Mutzig, le quartier général à Dorlesheim; les troupes françaises campent depuis ce point jusqu'à la montagne, les Impériaux près d'Enztheim. Strasbourg appuyant la droite de la position et étant éloigné de près de deux lieues de la droite des Impériaux, on y fit entrer 3 B. (1) et, pour assurer la gauche et couvrir en même temps l'entrée de la vallée de Schirmeck, on y campe 2 régiments de dragons et 10 compagnies de grenadiers sous M. d'Épinay.

L'armée devait se mettre en marche le lendemain pour entrer dans la vallée de Schirmeck et se rendre à Phalsbourg; mais M. de Coigny, par la connaissance de la nature des chemins dans cette vallée, et considérant la difficulté non seulement des défilés

(1) Il y en avait déjà 3 de milices dans la ville, 1 dans la citadelle et 1 de troupes réglées.

et des débouchés, mais aussi le risque de ne plus trouver M. d'Harcourt à Phalsbourg et au contraire d'y être prévenu par l'ennemi, abandonne son projet et se détermine à occuper le camp de Chatenois. L'ordre fut donné pour décamper le 3, et s'y rendre en deux marches, lorsque, considérant d'ailleurs que sa marche pour se retirer à Chatenois laissait aux ennemis la vallée de Schirmeck par laquelle il venait d'établir une communication avec M. d'Harcourt, il se détermine à rester derrière le canal de Mutzig pour en disputer le passage, et à ne se retirer qu'à l'extrémité au camp de Chatenois. Il espère aussi qu'avant d'y être forcé, le roi aurait le temps d'arriver avec les secours par la gorge de Sainte-Marie-aux-Mines. Il ne fut donc plus question que de s'établir solidement dans cette position pour conserver d'un côté la communication avec Strasbourg, depuis Entzheim où était la droite des Impériaux, et de l'autre avec Phalsbourg par la vallée de Schirmeck, dans laquelle on établit des postes fournis par l'armée et par les troupes de M. d'Harcourt.

Le prince Charles ne fit aucun mouvement important. M. de Bernklau, qui commandait le corps détaché de la gauche, comme M. de Nadasty commandait celui de la droite, s'avança le 3 jusqu'à Reichstett, près de Strasbourg, et mit la contribution à Rupertshau sous le canon de la place. Le 4, le prince Charles fit quelque changement dans sa position pour se rapprocher de M. de Nadasty encore à Saverne, où il se retranchait, et établit son quartier général à Dettwiller. Le même jour, M. de Bernklau campait à Hoerth.

Le 6, M. de Noailles se rend de Metz à l'armée du Rhin. Les troupes détachées de Flandre et arrivées aux environs de cette place le 2 et le 4, partirent aussi sur trois colonnes pour joindre la même armée sous les ordres de MM. de la Mothe-Houdancourt, de Maubourg et de Gramont, au nombre de 26 B. et 33 E.

En attendant ce secours, M. de Coigny continuait à couvrir la haute Alsace. Il avait jugé à propos, le 1er du mois, de prendre un camp plus avantageux derrière la rivière de la Bruche et le canal de Molsheim. Il établit son quartier général à Dorlesheim, sa droite composée des Impériaux.

Le 3, le prince Charles de Lorraine, toujours dans le même camp d'Hochfelden, ayant devant lui la rivière de la Zorn, allongeait

son armée vers la droite pour soutenir le général Nadasty à Saverne; le général Bernchlau campait à sa gauche à Hoenheim, entre Strasbourg et Drusenheim. Les Autrichiens alors comblent les lignes de la Lauter et détruisent les ouvrages de Lauterbourg, qu'ils avaient abandonnés, replient leurs ponts et les remontent plus haut; ils en établissent un à Beinheim, un autre à Drusenheim, un troisième à Offendorf, et renvoient leurs équipages de l'autre côté du Rhin.

A cette époque, quelques princes de l'Empire résolurent de soutenir la France, alliée de l'empereur. Les rois de Prusse et de Suède, ce dernier en qualité de landgrave de Hesse-Cassel, et l'électeur palatin, se décident à mettre à exécution un traité, qu'ils avaient conclu avec l'empereur, dit *Union de Francfort.*

Le roi de Prusse fut le premier à se déclarer en faveur de l'empereur.

Le 7, M. de Schmettau, grand maître de l'artillerie, vient à Metz annoncer cette nouvelle à Louis XV, et lui apprendre que les troupes prussiennes, à la date du 6, se mettaient en marche pour entrer en Bohême par la Saxe, et en Moravie par la Silésie; que Frédéric II se disposait en personne à aller faire le siège de Prague, et que d'autres corps d'armée allaient être rassemblés.

Fidèle à sa parole et impatient, selon sa coutume, de prévenir l'ennemi, il partit de Berlin le 13 août, partagea son armée (70,000 hommes) en trois colonnes et pénétra en Bohême par la Saxe, tandis que le prince Léopold de Dessau y entrait par la Lusace, et Schwerin par la Silésie.

Le 2 septembre, l'armée se réunit devant Prague et l'investit; le 10, la tranchée est ouverte, et, le 16, le général de Harsch, commandant la place, se rend prisonnier de guerre avec une garnison de 12,000 hommes : de là les Prussiens se répandent dans toute la Bohême. Le début était brillant; mais Frédéric commit la faute de ne placer que peu de troupes dans Prague. Il fut arrêté dans son premier plan de traverser Beraum, de chasser Bathiani de la Bohême, de s'emparer de Pilsen, des magasins qu'on y formait pour le prince de Lorraine, et de pousser jusqu'aux gorges de Cham et de Furth, qui ouvraient les chemins de la Bohême aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il céda aux insinuations du maréchal de Belle-Isle demandant que les Prussiens se portassent du côté de

Tabor, de Budweis et de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière et d'inquiéter le prince de Lorraine au sujet de l'Autriche. Telle était la situation des affaires, quand le roi tomba dangereusement malade à Metz (1).

Le roi y était arrivé le 4 août. « Les jeunes gens de famille composèrent plusieurs compagnies de cadets, et des arcs de triomphe furent élevés sur tout le passage du roi, à son entrée le 4, à midi, dans les rues bordées des deux côtés par les régiments, au son des musiques, des cloches et des pièces d'artillerie. »

Le roi, à cheval, mit pied à terre sur la place d'Armes et entra dans la cathédrale, reçu par l'évêque et le clergé, remonte à cheval avec sa suite, passe par la place Saint-Jacques, la rue des Clercs, sous l'arc de triomphe à l'entrée de l'Esplanade et en descend dans la cour du Gouvernement. Après le repas du premier jour et les visites aux fortifications, le roi reçut, le 7, M. de Schmettau. Le roi monte ensuite à cheval et, après avoir passé en revue, sur l'Esplanade, le nouveau régiment de hussards de Raugrave, se rend sur la place Coislin, visite les casernes construites à ses frais en 1727 et 1730, la nouvelle fonderie près la porte Saint-Thiébault, et s'arrête sur la hauteur du camp de Saint-Julien, où M. de Belle-Isle indiqua les nouvelles fortifications à créer pour augmenter les forces de la citadelle et former l'inondation de la Seille. Les retranchements des vallées de la Sture et de Château-Dauphin ayant été forcés par l'armée du roi, sous le prince de Conti, le 8, fut chanté un *Te Deum* auquel ne put assister le roi, par un mal de tête accompagné de fièvre. Il se réveilla souffrant, accablé. Quelques jours plus tard, la France entière était consternée. « Le danger du roi se répandit dans Paris, au milieu de la nuit. On se lève, tout le monde court en tumulte, sans savoir où l'on va. Les églises s'ouvrent en pleine nuit, on ne connaît plus le temps du sommeil, ni de la veille, ni des repas. Paris était hors de lui-même, toutes les maisons des hommes en place étaient assiégées d'une foule continuelle; on stationnait dans tous les carrefours. Le peuple s'écriait : « S'il meurt, c'est pour avoir marché à notre secours! » (Voltaire, *Siècle de Louis XV.*)

(1) *Journal du séjour du roi dans la ville de Metz du* 4 *août au* 29 *septembre* 1744 ; à Metz, imprimerie de la veuve de Pierre Collignais, imprimeur de l'hôtel de ville et du collège, place Saint-Jacques, *à la Table d'or;* MDCCXLIV.

Le lendemain 9, et les jours suivants, y compris le 12, le mal de tête et la fièvre résistèrent aux remèdes et aux saignées.

Pendant la nuit du 13 au 14, l'accès devenant plus grave, le roi se confessa et demanda le viatique : l'inquiétude augmentait, les avenues du château, qui dès les premiers jours étaient difficiles par la foule du peuple, devinrent inaccessibles, et chacun de se prosterner pour fléchir la miséricorde de Dieu et l'implorer pour la conservation des jours du roi. Le 15, S. M. reçut l'extrême-onction à 5 heures du matin.

Le dimanche 16, on commença d'espérer (1). Le 17, le Dauphin avec le duc de Châtillon, son gouverneur, M. du Muy, sous-gouverneur, M. l'évêque de Mirepoix, son précepteur, devancèrent de beaucoup la reine, arrivant par la route de Bar. La reine vit le roi un instant ; mais cette satisfaction ne fut point accordée au dauphin, dans la crainte de la malignité de la fièvre.

Le 19, le Dauphin et Mesdames de France eurent la permission d'entrer un instant. Le courrier qui apporta, le 19, à Paris la nouvelle de sa convalescence fut embrassé, presque étouffé par le peuple. Les rues retentissaient du cri de joie : « Le roi est guéri ! » C'était le dernier élan de cette fidélité monarchique qui devait s'effacer.

Le roi était sauvé; la joie, par toute la France, se manifesta par des fêtes; à Metz même, ces marques de l'allégresse publique prirent un caractère de splendeur inouïe; les mousquetaires, les régiments de la garnison, les officiers et gardes du corps, les princes, la milice bourgeoise, les Suisses, jusqu'à M. del Campo Florido, ambassadeur d'Espagne, firent chanter des *Te Deum* ou donnèrent des repas pour célébrer la convalescence du roi et faire éclater leur joie ; deux mois presque se passèrent ainsi à Metz, et, le 29 septembre, le roi partait pour Lunéville.

Cependant, le 9 août, le maréchal de Noailles arrivait de Metz à Schelestadt, s'entendait avec M. de Coigny sur les moyens de poursuivre l'armée ennemie, qui ne pouvait rester longtemps dans sa position. Son projet consistait soit à passer le Rhin sur deux

(1) On assure que c'est un médecin juif de Metz qui eut l'idée de lui appliquer des sangsues sur la tête en lui ordonnant en même temps une potion à lui, très énergique ; d'autres l'attribuent à un médecin-major de régiment. Ce qu'il y a de certain, c'est que Dumoulin, le médecin du roi, n'arriva que le dimanche 16, quand tout danger était passé.

ponts au-dessus de Strasbourg, pour prendre à revers ceux du prince Charles, soit à poursuivre directement son arrière-garde.

En effet, Frédéric II avait tenu sa promesse à Louis XV, quand il lui écrivait, le 12 juillet : « J'apprends que le prince Charles a pénétré en Alsace. Ceci me suffit pour déterminer mes opérations. Je serai en marche à la tête de mon armée le 13 d'août, et devant Prague à la fin du même mois. Je passe sur bien des considérations et je m'engage peut-être dans un pas assez périlleux. Mais je veux donner à V. M. des preuves de mon amitié pour elle. Je regarde dès ce moment ses intérêts comme les miens, persuadé qu'elle en agira de même avec moi, et surtout qu'aucune considération particulière ne pourra l'obliger à m'abandonner dans une guerre que j'entreprends en grande partie pour ses intérêts et pour sa gloire. Tout notre système est fondé sur trois grands coups qu'il faut frapper, pour ainsi dire, en même temps. Le premier est l'invasion de la Bohême et de la Moravie ; le second, la marche des troupes impériales et françaises le long du Danube en Bavière, et le troisième, que je regarde comme l'article principal, est l'envoi d'un corps de troupes dans le pays de Hanovre. »

Le résultat de l'entrée en campagne des Prussiens ne devait pas se faire attendre; et en effet, le 10 août, M. de Coigny apprend que le prince Charles avait quitté le matin son camp d'Hochfelden, après un mouvement en avant, et passé sur la rive droite de la Zorn, plaçant son quartier à Mutzelhausen, sa droite à Hoehfrankenheim, à trois lieues de Strasbourg, et sa gauche au village de Berstett; qu'il avait même poussé le corps du général Bernklau jusqu'à Mannolsheim; mais que celui-ci s'était replié sur l'armée.

Cette marche et cette démonstration n'avaient d'autre but que de couvrir les dispositions des ennemis pour repasser le Rhin. Ils avaient déjà évacué Lauterbourg, les lignes de la Lauter, leurs magasins, et rassemblé leurs bestiaux et subsistances de basse Alsace pour les envoyer de l'autre côté, par les ponts de Beinheim et de Drusenheim. Ils ne pouvaient se dispenser de prendre la même route par suite de l'approche du renfort de Flandre et de la marche du roi de Prusse vers la Bohême.

M. de Coigny donne donc des ordres pour le rétablissement des ponts sur le canal de Molsheim, afin de pouvoir déboucher sur

plusieurs colonnes dans la plaine de Strasbourg et de suivre l'ennemi, lorsqu'il se retirerait; et au cas que cette retraite se fît précipitamment, il tenait des troupes en réserve, ainsi que M. de Seckendorf, pour charger sur l'arrière-garde. Le même jour au soir, M. de Noailles se rend de Schelestadt à Strasbourg reconnaître de la tour la position des ennemis et être plus à portée de s'entendre avec les maréchaux. La conférence eut lieu le 11, et on y résolut de construire deux ponts sur le Rhin, vis-à-vis de Goldscheuer, à une demi-lieue au-dessus de Strasbourg, d'en faire garder les têtes par des grenadiers et des piquets, d'employer des pionniers aux retranchements qui devaient les couvrir, et de rapprocher de Strasbourg 25 B. et 15 E. du détachement de Flandre, débouchant en Alsace par la gorge de Sainte-Marie aux Mines, qui arrivèrent le même jour au camp de Schelestadt, avec MM. de Maubourg et de Gramont (1), suivis des 21 E. de la maison du roi qu'amenait M. de Lamothe-Houdancourt (2).

Le 12, ces troupes passèrent sous Strasbourg; on les destinait à empêcher les Autrichiens de marcher dans le Brisgau en tombant sur le flanc de leurs troupes. Le 13, M. d'Argenson envoie l'ordre du roi à M. de Noailles pour commander en chef l'armée du Rhin, jointe au détachement amené de Flandre, comme plus ancien de grade que M. de Coigny, qui resta commandant en second.

Ce jour même, on fit passer sur les deux ponts du Rhin des troupes pour en garder la tête, de l'autre côté, sous les ordres de M. de Maubourg. Celles arrivées de Flandre campèrent de ce côté-ci de la tête des mêmes ponts, et elles devaient y passer le lendemain, suivies des maréchaux de Coigny et de Seckendorf. Mais M. de Noailles jugea à propos de le différer jusqu'à ce qu'il eût reconnu lui-même le terrain de l'autre côté du Rhin, où il se rendit. Il devenait urgent de prendre un parti, car les subsistances et

(1) Gramont (Jean-Georges de Caulet, marquis de), d'une vieille famille de la Franche-Comté; seigneurie acquise au treizième siècle. Né en 1663, volontaire au régiment de Chazel (dragons) en 1710, maréchal de camp le 2 mai 1744, lieutenant général le 10 mai 1748, décédé le 8 mars 1753.

(2) Lamothe-Houdancourt (Louis-Charles, marquis de), né le 21 décembre 1687, mousquetaire en 1703, brigadier le 1er février 1719, maréchal de camp le 20 février 1734, lieutenant général le 18 octobre 1735, maréchal le 17 septembre 1747, décédé le 3 novembre 1755.

fourrages devenaient difficiles : les magasins de Strasbourg étaient peu fournis, la basse Alsace avait été mangée par l'ennemi et la haute Alsace l'était en ce moment par nos troupes, de sorte que nos ressources ne pourraient bientôt venir que des provinces de Lorraine, de la Franche-Comté et des Évêchés.

Pendant qu'on prenait ces dispositions, M. d'Harcourt, toujours campé à Phalsbourg, apprenant le mouvement du prince Charles vers le Rhin, résolut d'attaquer de front et par le revers le corps de M. de Nadasty à Saverne. Les ennemis, contraints d'abandonner Saverne, M. d'Harcourt les poursuit, puis s'arrête, en apercevant distinctement le camp du prince Charles sur le haut du Kohkersberg. Alors il ramène ses troupes à Phalsbourg, laissant dans Saverne M. du Châtelet-Lomont et dans la plaine 1 régiment de hussards et les compagnies franches. Sur les 4 heures, le prince Charles ayant détaché l'aile droite de son armée au secours du général Nadasty, M. d'Harcourt se remit en marche; mais il est bientôt obligé à la retraite, en bon ordre. Saverne fut réoccupé par l'ennemi.

Le 14, MM. de Noailles, de Coigny et de Seckendorf pensèrent à faire passer le Rhin aux troupes de Flandre, lorsqu'une grande crue d'eau arrêta ce projet.

Le 15, comme on ne voyait aucune possibilité de traverser le Rhin, on résolut le passage du canal de Molsheim et de marcher à la première nouvelle de la retraite du prince Charles.

La nuit suivante, ce prince lève le camp de Mutzenhausen, repasse la rivière de Zorn et campe à Schirrhein, entre Bischweiler et Drusenheim, pour être plus à portée de ses ponts, sur lesquels il fait passer une partie de l'aile gauche de son armée, se porte au fameux défilé de Rencken pour barrer la Queich, supposant notre passage du Rhin.

Le 16, à l'information de la retraite des ennemis, toute l'armée est en mouvement. Les troupes venues de Flandre, formées près des ponts au-dessus de Strasbourg, campent à Bieschheim, sur le ruisseau de Suffel. où M. de Noailles établit son quartier. M. de Seckendorf passe le canal de Molsheim et la Bruche, appuyant la droite à la gauche des troupes de Flandre. L'armée de M. de Coigny passe aussi le canal et campe à la gauche des Impériaux. M. de Noailles donne ordre à M. d'Harcourt de s'établir sur les hauteurs

de Kohkersberg, à la gauche de M. de Coigny. Les ponts du Rhin sont gardés par M. de Contades.

Le 18, les maréchaux conviennent de réunir les armées entre Bieschheim et la Zorn. M. de Seckendorf s'avancerait d'abord jusqu'au ruisseau de Suffel, en avant de Bieschheim, et favoriserait le mouvement des troupes du roi; pour couvrir ce détachement il y en aurait trois autres, dont un de troupes impériales s'avancerait jusqu'à Reichstett, et les deux autres de troupes françaises, avec MM. de Montal et de Balincourt, se porteraient, l'un à Lampertheim, l'autre à Pfulgriesheim. M. d'Harcourt eut aussi ordre de pousser des détachements le long de la Zorn.

Le 19 au matin, ces différents mouvements s'exécutèrent. L'armée du roi campe à Berstett, la droite à Lampertheim, la gauche à Truchtersheim. En cet endroit les troupes de Flandre et l'armée de M. de Coigny ne firent plus qu'un même corps aux ordres du maréchal de Noailles. L'armée impériale s'établit de Hoenheim à Mundolsheim.

Vers le soir, 25 à 30 B. français s'avancèrent vers la Zorn observant les ennemis campés de l'autre côté de cette rivière.

Le 20, toute l'armée se porte jusqu'au ruisseau de Rohrbach, le quartier général établi à Hochfrankenheim sur la route d'Hochfelden, où vint camper M. d'Harcourt. A l'approche de l'armée, le prince Charles ne jugea pas à propos de l'attendre, ni de lui disputer le passage de la Zorn; la nuit suivante, il décampe précipitamment de Weyersheim et se retire vers Drusenheim, évacuant en même temps Haguenau et faisant passer le Rhin à ses gros équipages.

On se demande pourquoi nos généraux, profitant de l'effet moral produit par la diversion de Frédéric, n'attaquèrent pas les Allemands en retraite. Le trouble qu'excitait la maladie du roi eut de fâcheuses conséquences; la préoccupation du maréchal réagit sur les mouvements de l'armée et sauva celle du prince Charles de Lorraine. Le maréchal de Noailles était à portée de l'attaquer : M. de Schmettau le pressait de le faire, il lui représentait qu'en chargeant les Autrichiens avec vigueur, il les aurait empêchés de gagner leurs ponts. En effet, quelques avantages remportés par les avant-postes n'empêchèrent point les Autrichiens de repasser sur leurs ponts et de les rompre avant l'aube du jour. Ce manque de vigueur du maréchal, dans cette occasion, fut fatal au roi de Prusse.

Le 21, l'armée du roi passe la Zorn sans obstacle et campe à Brumath, la droite à ce village, la gauche à Wahlenheim.

L'armée impériale est à Hochfelden, d'où M. d'Harcourt vint rejoindre la gauche de l'armée de M. de Noailles : cette dernière s'était réunie aux 6 B. de M. de Contades, qui avait fait replier les ponts du Rhin, en sorte que toutes nos troupes se trouvaient rassemblées au nombre de 97 B. et 180 E. Cependant, comme le roi avait promis d'augmenter l'armée impériale, appelée à manœuvrer séparément, et même de fournir les fonds pour prendre des troupes palatines et hessoises à la solde de l'empereur, on commença par joindre à cette armée les 16 B. et 2 régiments de cavalerie de troupes allemandes, au service du roi. M. de Noailles donna le commandement de ce détachement à M. de Ségur.

Le 22, M. de Noailles fit reposer ses troupes, bien fatiguées par trois jours de marche consécutifs, tout en envoyant à la poursuite de l'ennemi MM. le chevalier de Belle-Isle, de Lowendal et Berchiny.

M. de Noailles, le 23, se porte sur les hauteurs d'Haguenau, et, ayant trouvé à Bischwiller le détachement de M. de Lowendal, il occupe Drusenheim abandonné. Il donne ordre aux deux autres détachements de passer la Moder à Kaltenhausen et de marcher vers le Fort-Louis par Schirrhein et Suffelnheim. Vers midi, le chevalier de Belle-Isle annonça que les ennemis occupaient Beinheim avec un corps de troupes retranché derrière des abatis d'arbres. Alors le maréchal détache aussitôt, sous le comte d'Eu et M. de Clermont-Tonnerre, 16 B. et 34 E. avec du canon pour soutenir le chevalier de Belle-Isle (1).

Ce dernier, s'étant joint à M. de Berchiny, attaqua les retranchements construits par les ennemis en deçà de Suffelnheim, qui furent emportés l'épée à la main, et les troupes qui les gardaient furent poursuivies jusqu'à l'entrée de la plaine entre la forêt de Haguenau et Suffelnheim; le chevalier de Belle-Isle, après avoir rallié ses troupes, attaque ce village et s'en empare.

(1) Troupes détachées de l'armée de M. d'Harcourt, pour soutenir le chevalier de Belle-Isle, 27 E. (régiment du Roi-cavalerie, 5; Orléans, 4; Surgères, 5; Harcourt, 5; David-hussards, 4; Raugrave-hussards, 4); 10 compagnies de grenadiers, toutes les compagnies franches à pied et à cheval. Troupes tirées de l'armée du roi. 9 E. (Nicolaï-dragons, 5; Pollereski-hussards, 4).

Sur la droite, M. de Lowendal trouva les ennemis retranchés à Auenheim. M. de Gramont, apprenant que les ennemis étaient campés la droite à Roeschwoog, la gauche à Beinheim, rejoint avec l'armée le détachement de M. de Lowendal. En arrivant près du ruisseau bordé de prairies marécageuses, qui se jette dans le Rhin un peu au-dessus du Fort-Louis, l'ennemi, placé dans les bois sur les ailes, fit une décharge sur nos troupes. Nos grenadiers franchirent le ruisseau et le fossé, mettant en fuite les Autrichiens, qu'ils poursuivirent jusqu'à 10 heures du soir.

L'aurore commençait à peine à paraître que toute l'armée se remit en mouvement; comme elle se mettait en bataille pour marcher à Beinheim, elle fut attaquée de nouveau par les ennemis, qui avaient repassé le Rhin pendant toute la nuit; après ce combat, nos troupes, fatiguées par cinq jours de marche, se reposèrent.

Le 24, après midi, MM. de Noailles et de Coigny se rendirent au Fort-Louis, quartier général. L'armée campe près de cette place, et un détachement passe dans l'île du Marquisat. M. de Seckendorf marche le 24 à Sultz avec l'armée impériale, jointe par nos régiments allemands, s'établit le 25 à Freckenfeld, le 26 à Rheinzabern et ensuite à Germersheim, afin d'y passer le Rhin.

Cette retraite des ennemis eut lieu à propos pour nous sauver de l'invasion et fut précipitée par l'arrivée des troupes de Flandre, qui avaient débouché par Sainte-Marie aux Mines, le 17 août (1). La cour de Vienne donc, voyant des forces venir du Brandebourg sur la Bohême, pressait le prince Charles de revenir en toute hâte. Nos deux maréchaux eussent pu changer cette retraite en désastre; mais ils poussèrent trop mollement les Autrichiens, qui, passant le Rhin, de la Souabe marchèrent rapidement au secours de la Bohême. Il fallait par leur conduite les placer entre nous et la Prusse et terminer la guerre par un coup décisif.

Or, pendant que MM. de Noailles et de Coigny laissaient les ennemis regagner la rive droite du Rhin, ceux-ci marchèrent sur la Bohême : Frédéric y restait exposé seul à toutes leurs forces. M. de Bathiany avait amené d'Autriche en Bohême 25,000 hommes dont il remet le commandement au maréchal de Traun, qui enlève

(1) La maladie du roi exerça une fâcheuse influence; les troupes de Flandre devaient, d'après les ordres, opérer leur jonction avec l'armée de Coigny, le 13, au nord de Strasbourg, et elle n'eut lieu que le 17.

plusieurs places aux Prussiens. Quoique renforcé de 20,000 Hongrois conduits par M. de Palfy, M. de Traun évite une bataille.

Bientôt le prince de Lorraine, arrivant d'Alsace à la tête de 30,000 hommes, est joint par 24,000 Saxons aux ordres du duc de Saxe-Weissenfels, venant tout à coup, soudoyé par les Anglais (1), d'embrasser la cause de l'Autriche.

Le 25, le maréchal de Noailles envoie l'ordre à M. Phelippes, commandant à Landau, de garder les ponts de Germersheim et de défendre Rheinzabern et un autre pont à Lauterbourg. Le même jour, des bateaux descendent au Fort-Louis et on y construit un pont.

Le 26, M. d'Argenson fait part de l'intention du roi de porter l'armée impériale à 40,000 hommes pour opérer en Bavière, et de la composer de 12,000 Impériaux, 6,000 Hessois, 5,000 Palatins, 16 B. et 7 E. allemands au service de France, déjà joints à M. de Ségur, et en outre 8 B. et 20 E. français. Notre pont achevé ce jour-là, M. de Gramont passe dans l'île du Marquisat avec la brigade des gardes françaises et 2 autres; les grenadiers de ces brigades occupent le village de Sollingen.

Le 27, on construisit un autre pont sur l'autre bras du Rhin, et M. de Gramont passa aussitôt et s'établit avec ses 3 brigades dans la plaine de Stollhofen. Le même jour, M. le chevalier de Belle-Isle traverse le Rhin à la poursuite des ennemis abandonnant Ettlingen pour Pfortzheim et Durlach, sur la route de Kannstadt et d'Heilbronn.

La cour approuvait tout à fait la poursuite des ennemis, car M. d'Argenson écrivait à M. de Noailles :

« J'ai rendu compte au roi, Monsieur, de ce qui vous est revenu du camp des ennemis en deçà du Rhin; cette circonstance fait sentir de plus en plus l'importance de l'action du 23 et la perte effective qu'elle a causée à l'armée autrichienne. J'ai eu soin de la faire passer à M. de Schmettau et à tous les étrangers qui sont ici, afin qu'elle se répande dans toutes les cours et qu'on ne puisse y douter de la réalité de nos avantages. J'ai aussi informé S. M. de l'ordre que vous avez donné de faire descendre vos ponts de Strasbourg. S. M. est persuadée que vous ne perdrez pas un instant pour faire passer le Rhin à son armée, et

(1) *Histoire de mon temps*, t. II

elle désire avec empressement d'en recevoir la nouvelle. Elle approuve entièrement la résolution où vous êtes de poursuivre au delà du Rhin l'armée autrichienne, elle voit avec bien de la satisfaction que vous êtes persuadé que le prince Charles ne pourra pas, avec toute la suite qu'il traîne après lui, s'avancer assez promptement pour n'être pas joint dans sa marche. Quant à l'article du siège de Fribourg, au sujet duquel vous me demandez si le roi persiste dans l'intention de le faire, S. M. n'a point changé de dessein à cet égard; mais elle préfère par-dessus tout la poursuite et la destruction de l'armée autrichienne, que vous ne sauriez presser avec trop d'ardeur; c'est en effet ce qui peut le plus contribuer à confirmer le roi de Prusse dans ses engagements, à lui faire sentir la fidélité des nôtres et à réduire la reine de Hongrie dans l'état d'humiliation qui doit être la récompense de nos efforts pour la paix de l'Europe. Le roi attend aussi avec impatience le plan détaillé des opérations que doivent faire son armée et celle de l'empereur. »

Le 28 et le 29, le reste de l'armée passe le Rhin en cinq divisions (1), formant cinq échelons entre Stollhofen et Muhlburg. L'armée impériale passe de Germersheim à Graben. M. de Seckendorf en détache de l'infanterie et de la cavalerie aux ordres de M. de Piosasque, général de cavalerie des troupes de l'empereur, et du comte de Ségur, pour joindre le chevalier de Belle-Isle (2) et suivre ensemble l'arrière-garde du général Bernklau de l'autre côté du Rhin.

Le 30, le maréchal de Coigny gagne Muhlburg avec trois divisions pour soutenir le chevalier de Belle-Isle, qui se porte à Stafforth. M. d'Harcourt part en même temps du Fort-Louis pour Stollhofen, formant l'arrière-garde de l'armée.

Le 31, le chevalier de Belle-Isle de Stafforth essaie d'atteindre les ennemis d'un côté, tandis que MM. de Piosasque et de Ségur s'avançaient à Bretten, avec le détachement de l'armée impériale, afin de les surprendre à Pfortzheim. Mais le général Bernklau avait

(1) M. de Gramont, 14 B. et 24 E.; de Montal, 18 B. et 19 E.; Clermont-Tonnerre, 12 B. et 14 E.; Balincourt, 8 B. et 21 E.; M. d'Harcourt, 10 B. et 10 E., et le reste de la maison du roi restent au Fort-Louis.

(2) Avec 5 régiments de dragons, 3 de hussards, les compagnies franches, 22 compagnies de grenadiers et du canon.

réuni sa division à celle du prince Charles à Kannstadt. Ils dirigent leur marche pour passer la rivière d'Ens à Bietigheim. Le même jour, M. de Noailles se rend du Fort-Fouis à Lauterbourg et s'y entretient avec M. de Seckendorf sur le plan des opérations de l'armée impériale, qui devait se porter en Bavière par la Souabe et par la droite du Danube, pendant que celle du roi marcherait sur Fribourg pour en faire le siège suivant les projets arrêtés.

CHAPITRE XII.

CAMPAGNE DU BRISGAU

(septembre 1744 à avril 1745).

Septembre. 10. M. de Belle-Isle s'empare de Willingen. — 28. Commencement des travaux pour le siège de Fribourg. — 29. Départ de 14 E. joignant l'armée impériale en Bavière. — 30. Tranchée ouverte devant Fribourg.

Octobre. 7. Le Roskopf occupé. — 9. Constance capitule. — 10. Arrivée du roi. — 11. A Munzingen, quartier général de S. M. — 11 et 12. La 1re et la 2e division de la cavalerie arrivent à Rottweiler. — Toutes les troupes aux ordres de M. de Belle-Isle sont rassemblées à Radolfzell. — 14. La cavalerie, destinée à hiverner en Souabe, prend des cantonnements.

Novembre. 6. Capitulation de la ville de Fribourg. — 7. 6 B. entrent dans la ville. — 8. Démolition des fortifications de la ville. — 9. Le roi quitte l'armée. — Le maréchal de Coigny reste commandant les troupes. — 13. 14. B. et E. en marche pour le bas Rhin. — 25. Capitulation des châteaux. — 28, 29, 30. Démolition des fortifications des châteaux de Fribourg.

Décembre. 1er. Mise en marche pour les quartiers d'hiver. — 2. Départ du reste des troupes campées devant Fribourg. — 8. Départ du maréchal de Coigny pour Strasbourg.

Janvier 1745. La démolition de Rheinfelden, Brisach, Fribourg, et l'évacuation de cette dernière place annoncent l'abandon du Brisgau et des villes forestières. — 15. M. de Coigny quitte Strasbourg, laissant M. de Ravoye à Constance, et le commandement de l'armée à M. de Balincourt à Fribourg, qui s'occupe des quartiers de la Souabe pour les mettre à l'abri des attaques de M. de Bernklau.

Février. 12-15. 6 B. et 8 E. destinés à l'armée de M. de Maillebois se mettent en marche pour Heidelberg. — 18. Départ du régiment de dragons d'Orléans se rendant au bas Rhin. — M. de Sallieres en Souabe.

Mars. 8. Nouvelle position de l'armée.

Avril. 1er. Toutes les troupes commencent à lever leurs quartiers en Souabe pour se rendre sur le Neckar; 6 B. restent dans Fribourg, 1 à Willingen, 1 de milices à Brisach, 2 régiments de hussards à Gunzburg, Leipheim, Burgau et dans les environs d'Ulm. — 9. Attaque d'Amtzell et de Guebershofen par les habitants de Bregenz et les troupes autrichiennes de la garnison de cette place. — 23. Constance évacué; M. de la Ravoye se replie sur Willingen avec sa garnison et le régiment de dragons qui masque Bregenz. — 24. M. de Ségur, revenu de Bavière avec les troupes du roi à ses ordres, arrive à Kannstadt, est joint pen-

dant sa marche par les deux régiments de hussards cantonnés à Gunzburg et aux environs d'Ulm. — 26. M. de la Ravoye arrive à Willingen. — 28. M. de Balincourt part de Fribourg pour Strasbourg. Évacuation de Willingen. — 29. M. de la Ravoye arrive à Fribourg. — 30. Évacuation de Fribourg, M. de la Ravoye se rend à Forzheim avec la garnison et les troupes de Constance et de Willingen.

En conséquence, le 1er septembre, est expédié à M. de Ségur son ordre de commandement des troupes auxiliaires de France jointes à l'armée impériale de l'autre côté du Rhin. Le même jour, M. de Noailles se rend de Lauterbourg à Strasbourg, après avoir conféré avec M. de Seckendorf sur le plan des opérations des deux armées, puis à Metz auprès du roi.

Par suite de cette conférence, le détachement du chevalier de Belle-Isle devait continuer quelques jours sa marche sur l'arrière-garde ennemie, avec celui de l'armée impériale sous MM. de Ségur et de Piosasque, et revenir ensuite seul par la vallée de la Kinzig, pendant qu'on enverrait au-devant de lui un autre détachement avec M. de Clermont, prince du sang, pour s'emparer de Rottweiler et Willingen.

« J'ai reçu, écrivait, le 1er septembre, M. d'Argenson à M. de Ségur, votre lettre du 23 du mois dernier, et j'en ai rendu compte au roi. S. M. a vu avec plaisir les dispositions que vous témoignez d'agir dans un parfait concert avec M. de Seckendorf, et elle vous recommande de faire tout ce qui dépendra de vous pour maintenir l'union entre vos troupes et celles de S. M. I.

« Vous avez grande raison de penser qu'il convient que cette armée règle ses mouvements sur ceux du roi de Prusse; mais si ce prince exige des démarches trop hasardées, M. de Seckendorf doit lui en représenter les inconvénients pour le ramener à l'intérêt de la cause commune; il est sans difficulté que les Impériaux, n'étant point en état de faire face aux troupes rassemblées du prince Charles, ils ne peuvent avancer en Bavière qu'à proportion que les ennemis lui abandonneront le terrain ou qu'ils s'affaibliront en détachant une partie de leurs forces pour aller au secours de la Bohême; ce parti est même celui qui favorise le plus les projets du roi de Prusse, puisqu'il éloigne de lui son ennemi, au lieu qu'en suivant une conduite opposée, ses vues pourraient se trouver dérangées par des mauvais succès, auxquels il y aurait par consé-

quent de l'imprudence de se commettre sans nécessité. C'est ce que vous devez faire sentir à M. de Seckendorf, pour qu'il règle sur cela la réponse qu'il doit faire au roi de Prusse. Car, à l'égard des 15,000 hommes qu'il prétend qu'on lui a promis de faire avancer sur le Lech, outre que M. le maréchal de Noailles assure qu'il n'en a pas été question de sa part, dans la conférence de Lauterbourg, il n'est pas possible de détacher un corps aussi considérable de l'armée qui fait le siège de Fribourg, et c'est beaucoup que le roi, qui a d'autres vues sur cette armée, ait consenti aussi aisément de la diminuer de 14 E. dont elle a renforcé l'armée impériale.

« J'attends au surplus de vos nouvelles sur les facilités que vous aurez trouvées à passer le Danube; j'ai écrit à MM. de Séchelles et M. Duverney sur ce qui concerne les troupes impériales au delà de ce fleuve. S. M. consent à leur faire fournir le pain jusqu'à leur séparation; mais elle n'entend en aucune façon que la fourniture des fourrages soit à sa charge. »

M. de Noailles à M. d'Argenson.

« Au Fort-Louis, 1er septembre 1744.

« Toutes les nouvelles que nous recevons des ennemis, de même que celles qui viennent de M. de Seckendorf, nous confirment la confusion et le désordre de leur armée dans sa marche : je ne vous répéterai pas toutes mes dispositions pour harceler et inquiéter leur arrière-garde, on la suit avec un corps considérable : les armées ne peuvent pas courir la poste, quoi qu'en puisse dire M. de Schmettau, encore moins peut-on les conduire à travers un pays où les subsistances ne sont pas préparées. Quant à ce qui concerne l'armée impériale, il est fort à désirer de lui donner les secours qui lui sont nécessaires pour la composer en état d'agir. Je sais qu'au sujet des troupes de Bayreuth, d'Anspach, de Wurtemberg et même les Hessois, il ne faut pas trop y compter. Je sens également les inconvénients de renvoyer des troupes françaises en Bavière par leur répugnance à y aller; mais le dessein du roi est de les remplacer, au passage du Lech, par celles des princes de l'Empire. »

Le 2, M. de Noailles, après avoir arrêté les derniers détails de ce

plan de campagne, l'adresse à M. de Coigny à Kork, auquel il laisse le commandement de l'armée. Alors a lieu le rassemblement du parc d'artillerie à Strasbourg, venant de Biescheim. Les 2 B. de Bourbon y arrivent, remplacés à Strasbourg par ceux de Condé. Un des ponts du Fort-Louis et un de ceux de Germersheim remontent le Rhin. M. de Belle-Isle se sépare à Bietigheim de M. de Piosasque, marche avec son détachement par la route de Marbach vers Willingen. L'armée impériale se préparait donc à marcher en Bavière, et l'armée française à faire le siège de Fribourg en Brisgau, sous les ordres du maréchal de Coigny.

L'armée qui devait faire le siège de Fribourg comprenait quatre divisions et un corps sous les ordres du comte de Clermont, rassemblé à Renchen (16 B. et 12 E.), des camps de Sintzheim, Rastadt et Muhlburg, pour rejoindre le corps de M. le chevalier de Belle-Isle au débouché de la montagne Noire. Cette colonne, partie d'Offenburg le 8 septembre, arrive le 9 à Biberach, où elle reste le 10, et parcourt, avant d'arriver le 18 à Fribourg, les étapes suivantes : Haslach, Hornberg, où elle reste deux jours, Waldkirch, Langendenzlingen, où elle séjourne le 17.

La 1re *division*, M. de Montal (18 B. et 19 E.), se rend le 6 d'Ettlingen à Kuppenheim, le 7 à Buhl, le 8 à Renchen, le 9 à Offenburg, où elle séjourne le 10, le 11 à Friesenheim, le 12 à Kippenheim (séjour), le 14 à Kensingen, où elle demeure les 15, 16 et 17, et arrive le 18 devant Fribourg.

La 2e *division* (4 B. et 7 E.), M. de Clermont-Tonnerre, va le 6 de Rastadt à Stollhofen, le 7 à Diershein, le 8 à Goldscheuer (séjour), le 10 à Ichenheim, le 11 à Kappel, le 12 à Sasbach (séjour), le 14 à Brisach (séjour), le 16 à Neuenburg (le 17, séjour), le 18, devant Fribourg.

La 3e *division*, M. le duc de Gramont (14 B. et 24 E.), marche le 6 de Muhlburg à Rastadt, arrive le 7 à Stollhofen, le 8 à Diershein, le 9 à Goldscheuer (le 10, séjour), le 11 à Ichenheim, le 12 à Kappel (le 13, séjour), le 14 à Sasbach.

La 4e *division*, M. le duc d'Harcourt (10 B. et 24 E.), part de Stollhofen pour Diershein le 6, arrive le 7 à Goldscheuer (le 8, séjour), le 9 à Ichenheim, le 10 à Kappel, le 11 à Sasbach, le 12 à Brisach (les 13, 14, 15, séjour), le 16 à Munzingen, le 17 à Saint-Georges, devant Fribourg.

Le 3, M. de Coigny commence ses dispositions; il ne laisse qu'un pont à Philippsburg et un autre au Fort-Louis, faisant remonter à Strasbourg le reste des bateaux. Le même jour, le détachement du chevalier de Belle-Isle rejoint celui de l'armée impériale à Kannstadt, sur le Neckar, d'où les Autrichiens venaient de décamper et avaient passé cette rivière au nombre de 65,000 hommes en jetant 10 B. et 3 régiments de cavalerie dans Fribourg.

L'armée ennemie est déjà à deux marches plus loin que Kannstadt, quand les deux détachements se séparent, à peine réunis : le chevalier de Belle-Isle se dirige vers Willingen, et M. de Ségur rejoint l'armée impériale. Dans cette marche, chaque colonne s'avance par deux divisions ; la première, de troupes françaises, composée de Royal-Allemand, la Sarre, Condé, Bourgogne, Saxe et Royal-Suédois; la seconde division, régiments de Rosen, d'Alsace, la Marck, Royal-Bavière. La colonne de droite est toute composée des impériaux. MM. de Piosasque et de Ségur sont en avant, ainsi que M. le chevalier de Belle-Isle.

Le 4, cette dernière armée part de son camp de Neudorf pour se porter près d'Heilbronn.

Le 5, le maréchal de Coigny détache de l'armée 16 B., 12 E., des canons et M. de Clermont, pour marcher par Renchen, Offenburg, Biberach et Haslach vers le comté d'Hohenburg, afin de seconder le chevalier de Belle-Isle et se rendre maître des vallées sur Fribourg. Il dirige aussi un second corps de troupes, aux ordres de M. d'Harcourt, campé à Stollhofen et composé de 14 B. et 28 E. pour s'emparer du Vieux-Brisach.

L'armée part en même temps de Muhlburg, remonte la rive droite du Rhin et campe à Lichtenau. Elle arrive le 6 à Kork, et y séjourne plusieurs jours, en attendant de marcher sur Fribourg, où toutes les troupes devaient arriver de différents côtés. M. de Coigny, qui ne perdait pas de vue l'objet principal de sa marche en avant, se préoccupait de l'encombrement qu'amenait forcément la présence à l'armée de la maison du roi, et demandait à M. d'Argenson de lui faciliter les moyens de renvoyer toute troupe inutile. Sa lettre est de Kork.

« Je tiens à vous parler de la maison du roi et de la gendarmerie. Le grand nombre de cavalerie de cette armée va consommer en huit jours les subsistances qui nourriraient pendant un mois la ca-

valerie nécessaire au siège de Fribourg : je vous propose de la réduire aux 7 régiments de dragons, à 40 E. de cavalerie, le régiment de hussards et quelques compagnie franches, pour mettre dans les gorges. Si vous voulez jeter les yeux sur la prodigieuse consommation que font les équipages de MM. les officiers généraux, vous en diminuerez le nombre de moitié. »

Quelques jours après, en effet, la gendarmerie et la maison du roi prenaient leurs quartiers en Lorraine. Pendant ces mouvements le chevalier de Belle-Isle se rendait maître de Rottweiler et, le 10, arrivait à Willingen, qu'il trouve évacué.

Le 11, M. d'Harcourt s'empare de Neuf-Brisach et y jette deux ponts.

Le 12, l'armée impériale passe le Neckar pour se porter, les troupes impériales à Dinkelsbuhl, les troupes françaises à Seidelsdorf.

Le 14, le chevalier de Belle-Isle part de Willingen, se porte dans le comté de Nellenburg avec ordre de soumettre ce district à l'empereur ainsi que le reste de l'Autriche antérieure, sans donner le moindre ombrage à la Suisse. Il charge M. de Contades de marcher sur Fribourg.

La division de M. de Clermont chargée de soutenir le chevalier de Belle-Isle, ayant trouvé Willingen soumis, campe le 15 à Waldkirck et se porte à Langendenzlingen, dans la plaine de Fribourg.

L'armée se porte à Thengen, et le corps de M. d'Harcourt du Vieux-Brisach à Munzingen, pendant que M. de Contades s'approche également de Fribourg du côté du val Saint-Pierre. Il reste au Vieux-Brisach 2 B., 1 brigade de cavalerie et 1 régiment de hussards avec M. de Berchiny. Le 17, on commence l'investissement de Fribourg. M. d'Harcourt arrive devant cette place à 10 heures du matin, et campe son infanterie de Merzhausen à Ufhausen, et sa cavalerie de ce village à celui de Saint-Georges. Le même jour, après midi, M. de Contades entre dans la vallée de Saint-Pierre avec les 8 régiments de dragons et de hussards. Il campe en arrière d'Ebnet.

Le 18, M. de Coigny envoie M. de Clermont appuyer sa droite à la gauche de M. d'Harcourt, et rend compte à M. d'Argenson de l'état de ses opérations : « Je suis arrivé à la tête des divisions que je conduisais et je commence la circonvallation de Fribourg

en les unissant à celles qui sont arrivées en même temps. Je ferai occuper la chapelle des Mille, et travailler à la communication de ma droite avec Ebnet; il reste la montagne de Roskopf à occuper pour l'entier investissement; je destine à la garde de ce poste toutes les compagnies franches, quand elles seront de retour (1). Quant à l'alarme prise par les cantons suisses à l'égard de la marche de M. le chevalier de Belle-Isle, je lui ai sur-le-champ recommandé d'observer tous les ménagements. »

Le roi de Prusse venait de se rendre maître de Prague après six jours de tranchée ouverte. Cette place avait capitulé le 16 et la garnison s'était rendue prisonnière de guerre, mais ce prince était à la veille de voir toutes les forces autrichiennes réunies contre lui : le maréchal Bathiany était déjà entré en Bohême avec les troupes restées sous ses ordres en Bavière, et le prince Charles, commandé alors par le maréchal de Traun, arrivait dans le haut Palatinat; le reste, sous les ordres du général Bernklau, était encore à Munich et paraissait destiné à retarder les progrès de l'armée impériale en Bavière. M. d'Argenson écrit au maréchal de Coigny de faire marcher par Willingen, Tuttlingen et Mingen 14 E., avec M. de Crussol, pour joindre l'armée impériale. Ce ministre ajoute que l'intention du roi est d'envoyer aussi 46 autres E. de cavalerie et de hussards dans les domaines de la reine de Hongrie en Souabe pour faciliter les subsistances, n'ayant pas besoin de cette cavalerie au siège.

Le 23, pendant qu'on commençait les travaux du siège de Fribourg, le chevalier de Belle-Isle termine glorieusement son expédition en Autriche antérieure. Il soumet le comté de Nellenburg, marche sur les villes forestières, dont Waldshut, Suckingen et Laufenburg se rendent. Rheinfelden s'étant mis en défense, il était entré de vive force dans la ville et avait forcé la garnison de se retirer dans le château de Burgstett, situé au milieu du Rhin sur un roc escarpé. La situation de cette forteresse, regardée de tout

(1) L'armée se composait de 97 B. et 180 E. ainsi répartis : 66 B. et 130 E. formant la circonvallation de Fribourg; 22 compagnies de grenadiers et 900 dragons ou hussards, avec M. de Belle-Isle, entre le haut Danube et le lac de Constance; 8 B. et 1 E. sur le haut Rhin; 3 B. et 4 E. au Vieux-Brisach; 21 E. (maison du roi et gendarmerie) en Lorraine et Franche-Comté; 20 B. et 24 E. joints à l'armée impériale avec M. de Ségur. L'armée impériale était de 45,000 hommes tout compris.

temps comme inattaquable, l'engagea à faire venir de Huningue des mortiers pour tâcher de la réduire ; comme les ennemis, en se retirant, n'avaient levé que les planches du pont du Rhin qui y communiquait, et que les piles et les longerons subsistaient dans leur entier, il essaya, en attendant l'arrivée des mortiers, de le rétablir. Les ennemis s'y opposèrent en y mettant le feu ; mais les flammes s'étant communiquées avec une rapidité extraordinaire au château, le commandant battit la chamade et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison.

Après cette heureuse expédition, M. de Belle-Isle renvoie à l'armée son infanterie et reste avec ses dragons et ses hussards à Rheinfelden, attendant les ordres du maréchal de Coigny ; il lui proposa de se porter sur Constance, occupée par les troupes autrichiennes. C'était une ville impériale, à laquelle d'ailleurs les Suisses prenaient un intérêt particulier ; le maréchal se crut obligé de demander des ordres, et, comme on savait qu'il faudrait un siège dans les règles et que le comte de Clermont désirait en être chargé, le maréchal proposa de lui confier cette opération. Il s'occupa, en attendant, d'envoyer le renfort de 14 B. que le roi avait accordé à l'empereur, sous condition qu'ils hiverneraient en France, et d'expédier une partie de sa cavalerie dans les terres de la maison d'Autriche ou de l'Empire en Souabe pour y vivre pendant le siège, afin de diminuer la consommation, qui, dans l'état où était l'armée, se montait à 45,000 rations de fourrage par jour. La conquête des villes forestières et des différents pays appartenant à la reine de Hongrie que M. de Belle-Isle venait de soumettre à l'empereur favorisait l'exécution de ce projet. Le départ des 14 E. destinés à joindre l'armée impériale était ce qu'il y avait de plus pressé ; ces troupes se mirent en marche sous M. de Crussol, et, parties le 29 septembre du camp devant Fribourg, prirent la route de Willingen pour se porter sur Ehingen près Ulm, et se rendre ensuite en Bavière suivant les ordres qu'ils recevraient de M. de Seckendorf, alors à Nordlingen et qui se disposait à passer le Danube entre Hochstett et Donauworth, que les Autrichiens occupaient encore.

Tandis que ces mouvements s'accomplissaient, les opérations du siège de Fribourg continuaient. Le travail du canal avançait lentement à cause du grand feu de la place et des forts ; cependant, quoiqu'il ne fût point encore en état de recevoir la rivière, on se dé-

termina, pour ne pas retarder plus longtemps l'entreprise du siège et pour établir des batteries qui en imposassent au feu des assiégés, à commencer, le 29, en avant du canal une parallèle qui fut achevée le lendemain. Le 30 septembre, les B. firent le service.

On commença aussi le travail des batteries, ce qui engagea les assiégés à faire un feu très vif. Deux jours après la garde de la tranchée est diminuée et réduite à 8 B. et 7 compagnies de grenadiers auxiliaires.

L'envoi d'une partie de la cavalerie de l'armée en Souabe et l'expédition de Constance eurent lieu dès que le siège fut entamé, et le maréchal de Coigny, instruit des intentions du roi par la lettre de M. d'Argenson du 1er d'octobre, fit ses dispositions pour les mettre à exécution. Le comte de Clermont en fut chargé, et la cavalerie qui devait prendre ses cantonnements en Souabe fut à ses ordres, comme les troupes destinées à l'expédition de Constance.

Vers la fin du même mois, l'armée impériale continue sa route vers la Bavière. Elle marche de Dinkesbuhl et de Seidersdorf à Nordlingen, ensuite à Bissingen, pour arriver le 1er octobre sur les bords du Danube. Les 43 E. (27 E. de cavalerie et 16 E. hussards) destinés à marcher sous M. de Clermont furent partagés en trois divisions dont les deux premières partirent du camp devant Fribourg le 5 et marchèrent sur deux colonnes, l'une dirigée par Saint-Morgen et Furtwangen sur Willingen, l'autre par Waldkirch et Hornberg sur Rottweiler. La troisième ne se mit en marche que le 7 et suivit la même route que la dernière.

Toutes les troupes de M. de Belle-Isle répandues dans les villes forestières, depuis Rheinfelden jusqu'à Radolfzell, furent réunies sous M. de Clermont, et partirent aussi le 5 et les jours suivants pour se réunir à Radolfzell; on y joignit le régiment de Béarn qui était à Huningue et la compagnie de grenadiers de Nice alors à Willingen. Il ne resta au château de Rheinfelden que la compagnie franche de la Croix. La marche seule de ces dernières troupes produisit autant d'effet qu'une attaque en règle. Le partisan Golhau, qui se porta dans les environs de Constance, intimida tellement la garnison et les habitants, en annonçant l'arrivée prochaine d'un grand nombre de troupes pour les assiéger, que les troupes autrichiennes qui occupaient la ville l'évacuèrent. Il n'y resta que le gouverneur pour la reine de Hongrie, qui s'occupa à exciter les

habitants à se défendre; mais le comte de Clermont, instruit de ces circonstances, le 7, à son arrivée à Rheinfelden, ordonna à Golhau de redoubler ses menaces, et de faire même des démonstrations pour couper les vignes des environs. Il réussit si bien à jeter l'alarme parmi les habitants, que, le 9, il reçut à Radolfzell une députation du magistrat qui demandait à se soumettre; la capitulation fut signée le même jour, et le commissaire de l'empereur reçut, le 13, pour S. M. I. le serment de la ville.

Pendant cette expédition, la cavalerie et les hussards partis du camp devant Fribourg cheminaient vers les pays de la domination autrichienne en Souabe. La cavalerie prenait ses cantonnements partie dans le comté de Hohenberg, partie dans celui de Nellenburg; les hussards s'avancèrent plus avant dans la Souabe et occupèrent le comté de Sonneberg, et les bailliages de Munderkingen et de Riedlingen sur le haut Danube; deux autres de ces régiments furent envoyés à Altdorf et dans le voisinage de Bregenz, que M. de Clermont se préparait à attaquer pour terminer la conquête de tous les pays appartenant à la maison d'Autriche dans la partie supérieure de la Souabe. En attendant, il resta à Radolfzell, et M. de Belle-Isle, après la prise des villes forestières (1), partit pour rejoindre à Metz le maréchal son frère. M. de Clermont s'étant mis en mouvement pour son expédition, les travaux du siège avaient continué sans que la garnison s'opposât à leur progrès autrement que par un grand feu de l'artillerie. On avait cheminé en avant du canal pour arriver sur le bord de la rivière, mais l'excavation de ce canal avançait lentement malgré le secours de nombreux pionniers successivement arrivés de Franche-Comté dans les premiers jours du mois. On fut plus diligent pour l'établissement des batteries. On était le 6 en état de tirer. L'avis de M. de Vallière fut de ne les démasquer que lorsque toutes les autres batteries seraient prêtes, afin de faire par un feu général un effet plus certain et plus imposant. Mais M. de Coigny, voyant que celui de la place faisait perdre beaucoup de monde, préféra tirer le même jour. Effectivement le feu de la place fut moins vif, et, le lendemain 7, les bat-

(1) On désigne sous le nom de *villes forestières* les villes allemandes situées sur le Rhin, dans l'ancien cercle de la Souabe et jadis dans la forêt Noire : Laufenburg, Rheinfelden, Säckingen, Waldshut, Ensisheim. Ce nom est encore donné aux quatre villes suisses voisines du lac de Lucerne : Lucerne, Schwitz, Altdorf, Stanz.

teries ayant été augmentées, il fut presque entièrement éteint, excepté celui des châteaux.

Jusqu'alors on n'avait pas été en état d'occuper le Roskopf, montagne d'un très difficile accès qui les dominait. Il était à craindre que, la ville prise, le gouverneur, forcé de se retirer dans les châteaux, ne prît le parti, au lieu d'y renfermer toute sa garnison, de n'y faire entrer que l'indispensable pour leur défense et de camper le reste sur le Roskopf; Fischer occupe ce poste le 7. Malgré la lenteur du travail de la tranchée pour le proportionner à celui du canal, le 10 on portait la tête sur le bord de la rivière, où l'on établit ce jour-là plusieurs demi-parallèles.

Tel était l'état du siège lorsque le roi, venu la veille de Strasbourg à Schelestadt, arriva à Munzingen, lieu désigné pour son quartier; sa maison, envoyée précédemment en Lorraine, arriva quelques jours après (1).

On avait espéré pouvoir, le 12, jeter la rivière dans le canal; mais les eaux, grossies par les pluies, emportèrent l'estacade : il fallut plusieurs jours non seulement pour la rétablir, mais aussi pour approfondir le canal. Ces travaux n'empêchèrent point ceux des tranchées, on parvint à passer la rivière au moyen de trois ponts sur chevalets et on poussa au delà des sapes qui, la nuit du 16 au 17 octobre, se trouvèrent, près du chemin couvert. Les assiégés firent deux sorties, chacune sur la droite et sur la gauche des sapes; les travailleurs abandonnèrent l'ouvrage, et les ennemis à leur tour furent repoussés et conduits jusqu'à leurs palissades. Leur feu, tant du chemin couvert que des remparts, fut meurtrier; ils jetèrent aussi une grande quantité de bombes qui, tombant dans des terrains pierreux, blessèrent beaucoup de monde.

L'attaque n'eut lieu que le 19. A 10 heures du soir, on déboucha

(1) Le maréchal de Noailles arrivait à l'armée à la suite du roi avec les mêmes lettres de service qui lui avaient été expédiées lorsque, au mois d'août, il était venu prendre le commandement de l'armée; M. de Coigny resta chargé de tous les détails. Le roi était accompagné de ses aides de camp : MM. les ducs d'Aumont, de Pecquigny, de Richelieu, de Boufflers, d'Ayen et le prince de Soubise, qui chaque jour montèrent alternativement la tranchée en qualité d'aides de camp du roi. Le régiment des gardes suisses fit partie du siège, quoique par traité il ne passe jamais le Rhin; mais par exception, quand le roi passe le Rhin en personne, comme ils sont de garde et de sa maison, ils le passent aussi.

sur les trois angles, et les grenadiers les attaquèrent avec une telle vivacité qu'ils furent emportés; le logement se fit avec beaucoup de peine et coûta beaucoup de monde, les ennemis revinrent même occuper les deux angles rentrants de la droite et de la gauche. Le 20 au soir, l'attaque eut plus de succès que celle de la veille, et les ennemis abandonnèrent tout le chemin couvert.

Dans la journée du 21, on parvint à rétablir les ponts de la rivière de Tresheim, à achever le logement du chemin couvert, et le mineur (1) commença ses galeries. Le 23, on travailla aux batteries de brèche, qui commencèrent à tirer le 26, et ce jour-là les mineurs se trouvèrent près de la contrescarpe, où le prince de Soubise eut le bras cassé.

Le 28, deux des ponts de la rivière sont emportés de nouveau par la violence des eaux. Tout fut réparé le lendemain, et le roi alla à la chapelle des mines pour reconnaître les ouvrages de la tranchée et voir l'effet des batteries de brèche. Les mineurs arrivaient à la contrescarpe. Les assiégés démasquèrent aussi de nouvelles batteries avec un feu continuel sur celles du chemin couvert et sur les tranchées.

Il en fut de même les jours suivants; le 2 novembre, la brèche étant trouvée praticable, on y fit monter la nuit suivante des compagnies de grenadiers : elles arrivèrent sans obstacles; mais, n'ayant pas été suivies assez promptement et accablées par le feu, on ne put faire de logement et on prit le parti de les retirer avec perte.

La nuit du 4 au 5, on se logea dans une des demi-lunes, et, M. de Coigny rendant compte au roi de l'état des travaux du siège, S. M. lui donna ordre de faire étendre le front de l'attaque en embrassant le bastion de la Reine, et de faire battre ce bastion en brèche pendant que l'on continuerait à élargir celles du bastion du Roi. Pendant que le maréchal retournait au siège pour communiquer lui-même les ordres, un officier dépêché par le général Daumitz, gouverneur de Fribourg, vint lui proposer de sa part de suspendre les hostilités jusqu'au retour d'un courrier qu'il demandait la permission d'envoyer à Vienne pour savoir les intentions de la reine de Hongrie. L'officier fut renvoyé à Fribourg avec une ré-

(1) Les mineurs étaient dirigés par MM. de Turmel et Antoniazzi, officiers très distingués.

ponse peu favorable, et M. de Monconseil, chargé de le conduire à la porte de la ville, ayant été invité d'y entrer, fit entendre au gouverneur qu'il avait défense d'écouter aucune nouvelle proposition de sa part, et qu'il allait porter à l'officier général qui commandait la tranchée l'ordre de recommencer à tirer. Cette menace le détermina à arborer le drapeau blanc et à demander à voir le lendemain le maréchal de Coigny pour traiter avec lui de la capitulation. Il se rendit, en effet, le 6 au quartier général, et M. de Coigny le mena chez le roi où l'on convint des articles, qui furent signés à 2 heures après midi.

En conséquence, toutes les troupes de la garnison entrèrent pendant le reste de la journée et la nuit suivante dans les châteaux, et le 7, à 5 heures du soir, le duc de Biron et M. de Fremure, officiers généraux de jour, prirent possession de la ville avec 6 B. Comme elle était ouverte du côté des châteaux, on travailla aussitôt à un retranchement pour la fermer et on profita de deux tours aux extrémités pour se mettre à couvert de leurs feux; on travailla dans l'intérieur de la ville à des batteries, pour commencer l'attaque des châteaux dès que le courrier serait revenu de Vienne. Le 8, le roi, tout à fait rétabli, ayant assisté à la plus grande partie du siège, ordonna de raser les fortifications de Fribourg, comme il l'avait fait de Menin : c'étaient deux ouvrages de Vauban. Le 9, le roi quitte l'armée pour se rendre à Versailles, et le maréchal de Coigny reste chargé du commandement.

Le comte de Clermont remet à M. de Laigle la direction des troupes qui occupent Constance et les villes forestières, et se met en marche pour rejoindre l'armée devant Fribourg.

Vers la fin de novembre, des dispositions sont arrêtées à l'égard des quartiers à donner aux troupes, et comme M. de Maillebois devait conduire 30 B. et 37 E. en Westphalie, il part avec 5 B. et se rend à Worms, où il établit son quartier général. Cette armée du bas Rhin est destinée à favoriser les opérations des alliés du roi, qui prit encore à sa solde 6 B. palatins destinés à l'armée de l'empereur. Cette augmentation portait à 48 B. et 92 E. les troupes données à S. M. I., qui s'était déjà emparée de Munich, Muhldorf et de Wasserburg, et forçait le général Bathiany à se retirer sous Braunau. M. de la Ravoye part d'Huningue avec le régiment de Béarn, prend le commandement de Constance et des

villes forestières. Il est rejoint par Royal-Roussillon, et tc entrent dans Constance. Un régiment de dragons cantonne à Alt-dorf pour masquer Bregenz. Pendant ce temps, M. de Coigny, désireux d'abréger la durée du siège de Fribourg et de se mettre à l'abri du feu des châteaux, fit ouvrir des tranchées pour communiquer à couvert du camp à la ville et pour arriver aux batteries.

Le 22, tout fut prêt, et on était en état de commencer un feu général dès que la suspension d'armes cesserait. Mais tous ces préparatifs devinrent inutiles; le courrier de Vienne étant arrivé le 24, M. de Daumitz demande à capituler. Sont envoyés réciproquement des otages, et le 25 la capitulation est signée, acceptant la garnison prisonnière de guerre. M. de Voyer, fils de M. d'Argenson, porta au roi les termes de la capitulation, et M. de Vaudreuil, major général, les 62 drapeaux. Le feu des ennemis, vif et soutenu, avait tué chaque jour beaucoup de monde, et les maladies causaient déjà de plus grandes pertes. Les attaques furent dirigées par M. de Lowendal (1), qui venait d'entrer au service de France.

Lorsque la garnison eut évacué les châteaux, les 10 B. de l'armée de Maillebois dont la marche avait été suspendue partirent du camp, le 1er décembre, pour le bas Rhin. Ils suivirent à la droite de ce fleuve la route de Heidelberg et à sa rive gauche celle de Worms, et de là aux quartiers qui leur avaient été assignés.

Ce fut aussi le 1er décembre que les troupes qui devaient rester pendant l'hiver sous les ordres du maréchal de Coigny se rendirent dans leurs quartiers. La cavalerie destinée aux comtés de Hohenberg et de Nellenburg se porta plus avant dans la Souabe, et se répandit dans les pays neutres de ce cercle, remplacée par les

(1) Lowendal (Ulrich-Frédéric-Woldemar, comte de), né à Hambourg le 1er avril 1700, servit en Pologne, puis en Danemark, en Hongrie sous les ordres du prince Eugène, et en Russie. C'est le 1er septembre 1743, sur les sollicitations de son ami Maurice de Saxe, qu'il fut fait lieutenant général et eut bientôt l'occasion de se distinguer encore aux sièges de Flandre. Après la victoire de Lawfeld, il s'empare en deux mois de Berg-op-Zoom, cette place formidable des Pays-Bas devant laquelle avaient échoué le duc de Parme en 1588 et Spinola en 1662, et, le 23 septembre 1747, il est nommé maréchal. Depuis la paix, il vécut dans l'étude et mourut à Paris le 27 mai 1755. Son fils unique commanda, pendant la révolution, un corps d'émigrés.

troupes restées au camp de Fribourg, dont une partie occupa les villes forestières. Alors, l'armée impériale étant rentrée en Bavière où elle n'avait trouvé que de faibles obstacles de la part des troupes autrichiennes (1), les 4 B. d'infanterie française et les 16 E. que le maréchal de Coigny avait envoyés à Donauworth rentrèrent en Souabe. Toutes les troupes étaient rendues à leur destination le 13 décembre.

Ce succès de la prise de Fribourg n'eut pas les résultats qu'on en eût pu attendre, si l'on avait su combiner nos efforts avec ceux de Frédéric. Car pendant que toutes les forces françaises étaient arrêtées devant cette place, le prince Charles se repliait sans inquiétudes vers la Bohême, où il arrivait à temps pour augmenter les embarras du roi de Prusse. La Saxe s'était déclarée contre lui ; les secours des Bavarois et des Français, sur lesquels il avait compté, n'arrivaient point, et, avant la fin de l'année, il était contraint d'abandonner la Bohême, et l'armée avec laquelle il rentrait dans ses États était affaiblie par la misère, les maladies, les désertions. Il laissait dans Prague 11,000 hommes, commandés par le général Einsiedel, avec ordre de tout détruire. Einsiedel, croyant toujours que cet ordre serait révoqué, en suspend l'exécution ; mais, dans la nuit du 25 au 26 décembre, il est forcé d'évacuer Prague. La garnison prussienne défilait encore par la porte Saint-Charles, que les pandours entraient de l'autre côté.

Einsiedel, ayant passé l'Elbe à Alt-Buntzlau, se dirige par Leypa et Reichstadt sur Friedland. Arrivé à Reichenberg, il est cerné dans les montagnes de la Lusace par le général Arning et le chevalier de Saxe, se poste près de Hochwald dans un terrain étroit, reste sous les armes dans la neige, depuis le 11 jusqu'au 13 décembre, et est dégagé par le général de Nassau ; il gagne alors Friedland, atteint les frontières de Silésie avec 5 à 6,000 hommes, le reste était mort de froid, de faim, ou avait déserté (2). Telle fut l'issue de cette campagne de Silésie, si brillante à son début.

Le maréchal de Coigny n'était pas dans une situation qui lui permît de s'occuper de la conservation de Constance vis-à-vis les

(1) Les Autrichiens avaient évacué Munich et s'étaient retirés sur l'Inn ; mais ils étaient encore maîtres d'Ingolstadt et de Straubing.

(2) *Histoire de mon temps*, t. II.

affaires de Bavière et la situation du maréchal de Maillebois au bas Rhin. Les mouvements des Autrichiens à la rive gauche du Danube donnaient de telles inquiétudes à l'empereur que ce prince de sa seule autorité envoya ordre à 4 B. des troupes en Souabe de s'avancer sur Dillingen. Une telle démarche et les circonstances critiques des affaires en Bavière forcèrent M. de Coigny de craindre pour sa propre sûreté. D'un autre côté, l'arrivée de M. de Maillebois au bas Rhin engageant les alliés à former aussi dans cette partie une armée composée de troupes autrichiennes, hollandaises et hanovriennes, ce général, craignant de n'être pas assez en force sur la Lahn, demanda des secours à M. de Coigny, auquel Versailles ordonna de tenir prêtes à marcher celles de ses troupes le plus à portée de se rendre promptement sur le Mayn à la réquisition de M. de Maillebois.

Se voyant ainsi à la veille d'être inquiété du côté de la Bavière et d'être forcé de s'affaiblir pour porter des secours au bas Rhin, M. de Coigny jugea ne devoir pas sacrifier le salut de l'armée à la conservation de Constance; d'ailleurs, le parti arrêté de faire démolir Rheinfelden, Brisach et Fribourg, et d'évacuer cette dernière place, n'annonçait pas l'intention d'occuper longtemps le Brisgau et les villes forestières.

M. de la Ravoye resta dans l'incertitude. M. de Coigny étant parti de Strasbourg, le 15 janvier, sans lui donner d'instructions, ni sur l'occupation d'Isny et de Wangen, ni sur sa conduite si les troupes autrichiennes, jointes aux Breguentins et à leurs voisins, se portaient contre lui, il prépara seulement les moyens de défense que le mauvais état de la place put lui fournir. M. de Balincourt, à qui M. de Coigny laissa le commandement de l'armée, dès le lendemain de son départ se rendit à Fribourg afin d'achever les démolitions et l'évacuation de la place. A peine arrivé, il conçoit de nouvelles inquiétudes pour la Bavière, informé qu'un corps détaché de troupes autrichiennes (général Bernklau) s'était emparé de Neumark dans le haut Palatinat, où 1 B. des troupes du roi avait été fait prisonnier, et que M. de Ségur, forcé d'abandonner l'Altmuhl, avait repassé le Danube à Neustadt et s'était retiré à Schröbenhausen.

Cet événement, en rendant M. de Bernklau maître de toute la rive gauche du Danube, lui donnait la liberté non seulement de ra-

vitailler Ingolstadt, mais aussi de se porter jusque sur Donauworth, tandis que le gros de l'armée autrichienne pouvait agir par l'Inn contre celle de l'empereur, répandue jusque sur le haut de cette rivière.

Pendant que la Bavière était ainsi menacée et que l'armée du roi se trouvait exposée, la mort de l'empereur, arrivée le 20 janvier, donna lieu de craindre une révolution générale, soit par rapport à la Bavière, soit relativement aux États de l'Empire.

En attendant des ordres, M. de Balincourt s'occupa principalement de la sûreté des quartiers de la Souabe et des moyens de pouvoir les rassembler, si le général Bernklau venait à faire un mouvement offensif. En même temps, pressé par M. de Maillebois de lui envoyer des secours, il porte sur Heidelberg 10 B. et 15 E. des troupes le plus à portée d'y arriver promptement. Il prévint en cela les intentions de Versailles, qui, informé de la mort de l'empereur, lui écrivit, ainsi qu'à M. de Putanges, commandant en Souabe, de prendre des mesures nécessaires pour les rassembler promptement, afin de s'opposer aux Autrichiens et en imposer au cercle de Souabe, qui, ne se croyant plus tenu à la neutralité adoptée par considération pour l'empereur, et qui, fatigué par les quartiers d'hiver, pouvait se joindre aux mouvements combinés des Autrichiens. Ses troupes, en bon état, consistaient en plus de 11,000 hommes auxquels le duc de Wurtemberg pouvait en joindre 5 à 6,000 des siennes. Déjà ce cercle avait manifesté ses mauvaises intentions en autorisant les baillis et ses populations à disputer à nos troupes les subsistances qu'ils devaient leur fournir.

Les mouvements des Autrichiens ne furent pas aussi offensifs : il ne parut à hauteur de Donauworth qu'une tête de hussards qui ne s'avança point en Souabe; M. de Bernklau, de son côté, se contentant d'avoir forcé M. de Ségur à repasser le Danube, s'établit à la rive gauche, et M. de Ségur, retiré à Schrobenhausen, était en état de couvrir Donauworth; le duc de Wurtemberg, directeur de Souabe, augmenta les assurances les plus formelles de la neutralité. Ces dispositions laissèrent à M. de Balincourt la liberté de céder aux instances réitérées de M. de Maillebois qui lui demandait des troupes; 6 B. et 8 E. se mirent en marche le 12 et le 15 pour Heidelberg et, quelques jours après, le régiment de dragons d'Orléans partit pour la même destination.

Cependant Versailles, inquiet de la position des quartiers non pas au point de vue militaire, mais dans le but de procurer aux troupes une subsistance abondante, jugea nécessaire de prendre des mesures pour leur sûreté et les mettre en état de faire les mouvements que les circonstances exigeraient; il envoya en Souabe M. de Sallières reconnaître le pays. Les soupçons sur la fidélité du cercle de Souabe augmentèrent en apprenant, au commencement de février, que dans l'assemblée qui se tenait à Ulm il venait d'être réglé que le nombre des troupes de ce cercle serait quadruplé, et que celui de Franconie, agissant de concert, était à la veille de prendre la même résolution. En même temps les baillis recommencèrent des difficultés pour la fourniture des fourrages et à ne vouloir faire les livraisons que pour l'effectif. Les ménagements pour les États de l'Empire dans ces circonstances obligèrent d'avoir recours au duc de Wurtemberg pour obtenir par la voie de la négociation ce qu'on ne voulait pas exiger de force, et ce prince sut concilier les intérêts du roi avec ceux du cercle, et confirma de nouveau la résolution d'observer la plus exacte neutralité. Néanmoins M. de Sallières, dans ses dispositions pour un nouvel emplacement des quartiers, chercha à distribuer les troupes de manière que celles du cercle ne pussent se réunir et qu'on pût leur en imposer, surtout à la garnison de la ville d'Ulm et à celle de Dillingen, dont les détachements inquiétaient journellement les quartiers; il prit aussi des précautions pour masquer, par l'arrivée d'artillerie, la ville et le pays de Bregenz dont les habitants ainsi que ceux des quatre comtés d'Adelberg, joints aux troupes réglées venues d'Italie et aux déserteurs prussiens, pouvaient entreprendre sur les derrières. Ce fut aussi ce qui engagea M. de Sallières à disposer les quartiers de manière que leur communication avec Willingen fût assurée.

Le mouvement pour la nouvelle position se fit le 8 mars, et il parut en imposer au cercle, qui dès ce moment fut plus conciliant pour les fournitures à livrer. L'intention n'était pas de laisser longtemps les choses dans cet état. L'armée des alliés marchait vers la Lahn, et, M. de Maillebois se trouvant dans l'impossibilité de soutenir cette rivière faute de subsistances et des moyens de se porter en avant, le roi s'était déterminé à rapprocher de cette partie toutes ses troupes en Souabe en les faisant descendre sur le bas Neckar dans les environs de Heilbronn. L'objet de cette dis-

position était non seulement de les mettre à portée de secourir M. de Maillebois, mais aussi de les réunir à celles sous ses ordres pour former une seule et même armée, sous le commandement de S. A. S. le prince de Conti (1), destinée à défendre à celle des alliés les approches de Francfort, où devait se faire l'élection d'un nouvel empereur, et à soutenir en Empire les droits de l'électeur de Bavière, tandis que l'armée du feu empereur, jointe au corps de M. de Ségur, chercherait à rétablir l'électeur dans ses États et à s'opposer aux efforts des Autrichiens. Le haut Rhin n'était plus une partie intéressante, la reine de Hongrie ne se trouvait plus à portée d'y faire la guerre ; le pays étant entièrement ravagé, toutes les places du Brisgaw et la forteresse de Rheinfelden démolies, elle ne pouvait plus donner de l'inquiétude à l'Alsace.

Ce fut seulement le 7 mars qu'instruit de l'abandon de la Lahn par M. de Maillebois pour se retirer derrière le Mayn, et de l'établissement des alliés sur la première de ces rivières, Versailles se détermina à envoyer à M. de Balincourt l'ordre de lever les quartiers de la Souabe et de diriger toutes les troupes sur le bas Neckar. Au 1er avril fut fixé leur mouvement, en prescrivant à M. de Balincourt de les faire diriger par plusieurs routes et par divisions pour prendre des cantonnements le long de cette rivière depuis Heilbronn jusqu'à son embouchure, mais en même temps de laisser 3 B. dans Fribourg, 1 de milice dans Brisach, et à Constance les 4 B. qui y étaient, ainsi qu'un régiment de dragons dans les environs, tant pour conserver la communication avec la Bavière que pour en imposer aux partis qui pourraient venir du côté de Bregenz.

Les troupes devaient être rendues sur le bas Neckar du 12 au 15. Le régiment de dragons destiné à couvrir Constance, Fribourg et Willingen fut placé à Munderbingen, Tuttlingen, Stockach et Radolfzell, et comme les régiments de hussards de David et de Polleresky escorteraient l'artillerie de campagne destinée à la Bavière, ces deux régiments s'établirent à Guntzburg, Leipheim, Burgau et dans les environs d'Ulm.

Les troupes mises en mouvement, les Breguentins commencèrent à remuer et à s'assembler en force, les paysans des quatre comtés

(1) Le maréchal de Maillebois était destiné à aller prendre le commandement de l'armée d'Italie.

d'Adelberg se joignirent à eux, et, le 9 du mois d'avril, mêlés avec les troupes réglées de Bregenz, ils attaquèrent les postes de Guebershoffen et d'Amtzell, occupés chacun par des compagnies du régiment de Nice; il y avait de plus dans le premier de ces postes 3 compagnies du régiment de hussards de Raugrave. Amtzell se défendit avec une telle vigueur, depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, que les assaillants furent forcés de se retirer. Les troupes dans Guebershoffen ne se conduisirent pas si bien, elles furent surprises à la pointe du jour par trois colonnes, mêlées de troupes réglées, de hussards et de paysans, avec du canon; les 2 compagnies du régiment de Nice furent enlevées, de même que des hussards de Raugrave. M. de Maubourg, qui commandait cette partie, n'avait pas encore mis toutes ses troupes en marche; mais, sur la nouvelle de ce qui venait de se passer à Amtzell et Guebershoffen, il leva les postes les plus avancés le long de la rivière d'Arg, les rassembla au village d'Altdorf, et, sur l'avis de l'attaque des Breguentins lorsqu'il se retirerait de la Souabe, il devança d'un jour celui auquel il devait se mettre en mouvement et partit le 11. Il fit marcher ses troupes ensemble jusqu'au passage du Danube, et leur fit ensuite prendre les différentes routes indiquées pour descendre sur le bas Neckar. M. de Balincourt, de son côté, jugea ne devoir point encore dans ces circonstances laisser évacuer Willingen et y fit rester le régiment de la Marche.

Le ministre ne s'était point encore expliqué sur le sort de Constance. Il connaissait l'importance de cette place par sa situation relativement aux pays antérieurs de la maison d'Autriche qu'elle couvrait et aux facilités qu'elle donnait pour la communication avec le haut Danube, et par conséquent avec la Bavière; il jugeait aussi que, gardée par les 4 B. qui y étaient, elle ne pouvait pas être emportée de vive force, ni même attaquée en règle par des troupes de l'espèce de celle, que les Breguentins pouvaient rassembler. Cependant M. d'Argenson disait, le 15, à M. de Balincourt qu'avec le parti de retirer toutes les troupes de la Souabe, et ne voulant point exposer celles qui étaient dans Constance au blocus qu'on ne serait point à portée de faire lever, il eût à faire évacuer cette place le plus tôt possible, pour porter les troupes de la garnison où le prince de Conti, qui devait arriver peu de jours après à Strasbourg, le jugerait à propos. En donnant cet ordre, on semblait avoir

prévu les malheurs que venait d'éprouver en Bavière le corps de M. de Ségur, forcé de céder à la supériorité des Autrichiens, qui l'avaient attaqué le 15, pour se rendre à Kannstadt et chercher asile derrière le Neckar (1).

M. de Balincourt n'avait encore que des nouvelles incertaines de ce désastre, lorsqu'il reçut l'ordre d'abandonner Constance. Il envoya à M. de la Ravoye, qui y commandait, l'ordre de se replier sur Willingen, et, pour assurer sa retraite, il fit partir de Fribourg, sous M. de Frémure, les compagnies de grenadiers de la garnison pour aller, par Willingen, s'emparer du pont de Geisingen sur le Danube, chemin que M. de la Ravoye devait tenir. Ce dernier partit, en effet, de Constance le 23 et replia, avec les 4 B. de la garnison, le régiment de dragons du Roi, qui masquait Bregenz. Il arrive à Willingen le 26 et y trouve le régiment de la Marche. Les ordres de M. le prince de Conti, à Strasbourg depuis le 16, lui enjoignirent de s'y faire joindre par les 2 régiments de hussards dans les environs d'Ulm et de Guntzburg et, après avoir évacué Willingen, de se rendre en toute hâte à Pforzheim par la route la plus directe, c'est-à-dire par Need-Eschach, Sultz, Nagold, Bulach et Liebenzell le long du revers des montagnes Noires qui regardent la Souabe. M. de Balincourt dut aussi évacuer, sans perdre de temps, Fribourg et Brisach, ainsi que le château de Hohenzollern, dont les troupes bavaroises n'avaient pas pris possession, et de se rendre aussi à Pforzheim avec toutes les troupes de Fribourg. Les dispositions du prince de Conti pour la marche de M. de la Ravoye étaient relatives à celle de M. de Ségur, qui ne devait arriver à Kannstadt que le 28; mais, pressé par les Autrichiens, qui le suivaient, il avait accéléré sa retraite, et y arrivait le 24. Le prince de Conti, sur l'avis qu'un corps autrichien arrivait à Guntzburg le 21, craignit que la route de Willingen à Pforzheim par Nagold ne fût trop dangereuse, et il manda à M. de la Ravoye de prendre celle de Fribourg pour de là gagner Pforzheim en laissant les montagnes Noires à sa droite.

M. de la Ravoye, après avoir séjourné à Willingen, marche le 28, avec les 5 B. et le régiment de dragons, et arrive le lendemain à Fribourg par la route de Neustadt, sans être rejoint par les 2

(1) V. Campagne en Bavière, détails de l'affaire de Pfaffenhoffen et de la retraite de M. de Ségur.

régiments de hussards. M. de Ségur, en s'éloignant de Donauworth, leur avait envoyé l'ordre de se replier et de le joindre pendant sa marche.

Fribourg et les châteaux se trouvant entièrement démolis et tous les effets de l'artillerie évacués, M. de la Ravoye en partit, le 30, avec les troupes qu'il y avait amenées et ses 6 B. pour Pforzheim. M. de Balincourt avait quitté Fribourg deux jours auparavant, afin d'achever l'évacuation du vieux Brisach et faire replier le pont du Rhin, puis il se rendit à Strasbourg.

Les troupes arrivées sur le Neckar se joignirent à celles de M. de Ségur (campagne de 1745); le prince de Conti, obligé d'aller prendre lui-même la conduite des affaires sur le bas Rhin et la Lahn, les destina à garder le Neckar contre les Autrichiens, à qui la paix que l'électeur de Bavière venait de conclure avec la reine de Hongrie, le 22 avril, à Fuessen, laissait la liberté de porter la guerre dans l'Empire et de réunir toutes leurs forces pour appuyer l'élection du nouvel empereur et faire repasser le Rhin aux troupes françaises.

CHAPITRE XIII.

INVASION DE LA BAVIÈRE JUSQU'A LA POSITION SUR L'ALTMUHL

(24 août à 27 décembre 1744).

Août 1744. — 24. L'armée jointe par des troupes du roi aux ordres de M. de Ségur. — 26. Rassemblée à Rheinzabern. — 27. A Germersheim. — 28. Y passe le Rhin, campe à Neudorf. — 30. M. de Piosasque détaché à Bretten.

Septembre. 2. Capitulation provisionnelle d'Ingolstadt. — 3. A Bietigheim, le chevalier de Belle-Isle se joint à l'armée, qui s'avance avec lui jusqu'à Kannstadt. — 4. L'armée reçoit 4 nouveaux B. de l'armée du Rhin. — 7-8. M. de Seckendorf à Laufen. — M. de Ségur à Bietigheim. — Capitulation d'Egra; la garnison, prisonnière de guerre, prend des quartiers en Bohême. — 9. M. de Saint-Germain, détaché, fait lever le siège de Rottenburg. — 11. L'armée passe le Neckar; les Impériaux à Laufen, les Français au-dessous. — 12. L'armée s'avance sur trois colonnes. — 20-21. Elle arrive à Dinkelsbuhl. — MM. de Mortaigne, de Saint-Germain et le prince de Deux-Ponts détachés. — 23. Le prince de Deux-Ponts, attaqué, se retire à Wessingen. — 24. M. de Saint-Germain le suit. — 25. L'armée campe à Nordlingen. — 29. 6,000 Hessois rejoignent. — 30. L'armée campe à Bopfingen.

Octobre. 1er. M. de Seckendorf occupe les postes le long du Danube. — 2. M. de Piosasque détaché. — Prise de Donauworth. — 4. Les troupes impériales et hessoises campent sous cette place. — 5. Rejointes par les Français. — 6. Passage à la rive droite du Danube. — 7. La droite vers Egelstetten, la gauche à Oberndorf. — Canonnade. — 8. Retraite de l'ennemi. — 10. L'armée passe le Danube. — M. de Mortaigne détaché. — 11. Ainsi que M. de Saint-Germain. — 16. L'armée campe à Junkenhofen. — 17. M. de Mortaigne joint M. de Saint-Germain à Munich. — 20. L'armée se rassemble à Dachau. — 21. Arrivée de l'empereur. — 22. L'armée à Menzing, à une lieue de Munich. — 23. L'empereur entre dans Munich à la tête de l'armée. — 24. M. de Saint-Germain se porte à Rosenheim. — 25. L'armée en marche pour Ebersberg. — 26. L'empereur à Ebersberg. — 27 au 28. M. le prince de Hildburghausen sur Wasserburg. — 28. Chargé du siège de cette place. — 29. Tranchée ouverte. — M. de Ségur chasse l'ennemi de Muhldorf, sa prise. — 31. L'armée à Ampfing. — Pont jeté sur l'Inn au-dessus de Mühldorf.

Novembre. 1er. Troupes renforcées. — 2. M. de Saint-Germain surprend deux postes ennemis. — 3. L'empereur ordonne de passer l'Inn. — 4. Wasserburg abandonné. — Le prince d'Hildburghausen entre dans Wasserburg. — 5. L'armée à Massing. — 6. A Eggenfelden. — 8. A Arnsdorf. — 9. A Altersback. — M. d'Hildburghausen

à Traunstein; est joint par M. de Saint-Germain. — 10. L'armée à Wilshofen abandonnée. — L'empereur établit des postes le long du Danube. — 12. Il reconnaît Passau. — L'ennemi s'empare de Salzburg. — 13. Attaque de Thann. — 15. Prise de Griesbach. — 16. Orttenburg abandonné. — 18. Entreprise sur Burghausen. — L'empereur quitte l'armée pour se rendre à Munich. — 19. Le prince de Saxe-Hildburghausen chargé de l'expédition. Toutes les troupes en marche. — 20. Burghausen emporté par escalade. — 22. MM. de Saint-Germain et de Rupelmonde sur la gauche de l'Inn. — 26. L'ennemi se rapproche de Burghausen. — 27. Bombardement de la ville et du château pendant la nuit. — 28. 4 B. et 14 E. français se rendent à Rain sous M. de Lussan. — 30. 3 régiments d'infanterie avec MM. de Sève et de Langeron prennent la même route.

Décembre. 2. L'armée dans ses quartiers d'hiver. — 9. M. de Ségur revient à Neustadt. — M. de Seckendorf à Friedberg. — 10. M. de Ségur renforce Reichertshofen. — M. de Bernklau passe le Danube à Passau. — Arrestation du maréchal de Belle-Isle. — 21. Marche vers Stadt-am-Hof. — 24. M. de Crussol replie tous ses postes. — 26. Occupe l'Altmühl. — 27. M. de Ségur se rend à Munich

Louis XV, informé de la marche du roi de Prusse vers la Bohême, avait accédé au désir manifesté par l'empereur de faire passer le Rhin à l'armée impériale pour suivre le prince Charles et regagner la Bavière; il s'était même déterminé à y joindre un corps composé de 16 B. et de 7 E. de la cavalerie allemande à son service. Le maréchal avait porté toutes ses troupes sur sa gauche; et, dès le 21, lorsqu'il se détermine à suivre de plus près le prince Charles, elles furent comme séparées de l'armée du roi, et il en confie le commandement à M. de Ségur. A cette époque commencent les opérations de l'armée impériale destinée à passer en Bavière. Bientôt elle n'aura plus que des rapports éloignés avec celle du roi, qui restera près du Rhin.

Le prince Charles ayant donc repassé ce fleuve, le 23, à Beinheim, campe à Ettlingen; le maréchal de Noailles, n'ayant pu l'atteindre, reste près du fort Louis le 24, et se dispose à y passer le Rhin, afin de marcher ensuite à Ettlingen. Le même jour, M. de Seckendorf, resté à Hochfelden sur la Zorn, arrive avec l'armée impériale et les troupes françaises, se dirigeant sur Rheinzabern, où il stationne le 26, le 27 à Germersheim, et, le 28, après le passage du Rhin, il campe à Neudorf près Philippsburg. Ayant appris alors le départ du prince Charles d'Ettlingen sur deux colonnes vers Pforzheim et vers Durlach, il détache pour le suivre MM. de Piosasque et de Ségur. M. de Noailles, de son côté, ayant achevé

le 27 ses ponts près du fort Louis, ordonne le lendemain à M. le chevalier de Belle-Isle de suivre le prince Charles. Dans la matinée du 28, il y eut une conférence où les maréchaux de Noailles et de Coigny arrêtèrent :

1° De faire le siège de Fribourg; 2° après ce siège, de s'emparer des villes forestières appartenant à la maison d'Autriche, des environs du lac de Constance et surtout du comté de Bregenz: ce dernier d'une grande importance; 3° puis de se rendre maîtres des villes de Willingen et de Rottweiler pour la communication libre et sûre avec les frontières de la Bavière, et se mettre par là en état de soutenir toujours l'armée impériale.

Et ils ajoutaient : « Quant à l'armée de l'empereur, elle n'a d'autre chemin à tenir, lorsque toutes les troupes qui la doivent composer seront réunies, que celui par Pforzheim et Kannstatt vers le haut Danube. C'est la seule route où on puisse lui fournir es subsistances nécessaires. Elle pourra se rendre de là dans le Brisgaw, pays appartenant à la maison d'Autriche, où cette armée trouvera des subsistances et des fourrages abondants; elle s'avancera en Bavière et se placera sur le Lech. L'armée impériale, arrivée en Bavière, suivra la rive droite du Danube, s'emparera successivement le long de ce fleuve des places qui y sont situées pour se rendre jusque sur les frontières de l'Autriche. On ne saurait prescrire ce que cette armée pourra entreprendre lorsqu'elle sera arrivée en Bavière. Mais ce que l'on peut assurer est qu'il n'est pas possible de faire passer l'armée impériale par la rive gauche du Danube : 1° parce qu'elle serait obligée d'y payer ses fourrages et ses subsistances; 2° qu'elle pourrait y trouver des oppositions de la part des troupes autrichiennes, qui reviendraient sur elle pour la combattre; 3° que rien n'est plus avantageux que d'obliger les troupes autrichiennes à une diversion éloignée et qu'elles seront alors moins à portée de se joindre à celles qu'ils opposeront au roi de Prusse. »

Le 28 au soir et le 29, toute l'armée du roi passe le Rhin et campe à Kuppenheim, d'où elle porte des troupes à Muhlburg pour soutenir M. le chevalier de Belle-Isle à Stafforth. MM. de Piosasque et de Ségur se portèrent à Bretten dans le dessein de se joindre au chevalier de Belle-Isle, et de tomber sur l'arrière-garde ennemie, commandée par M. de Bernklau, avant qu'elle eût passé la rivière

d'Entz; mais ils ne purent la joindre; M. de Bernklau se replia pendant la nuit du 30 au 31 sur le prince Charles, qui passa ce jour-là le Neckar à Kannstadt. Il n'était plus question de chercher à l'entamer; le Neckar et les pays difficiles pour aller à lui le mettaient à couvert; d'ailleurs, les subsistances n'étaient point préparées à la marche active nécessaire pour l'atteindre. Toutes les troupes, tant à l'armée du roi qu'à celle de l'empereur, restèrent dans leur position avant de faire aucun mouvement. Celle du roi fut destinée au Brisgaw pour assiéger Fribourg; elle devait en même temps faire, au nom de l'empereur, la conquête de l'Autriche antérieure et des villes forestières. Quant à l'armée de l'empereur, les maréchaux de Noailles et de Coigny étaient d'avis qu'après son arrivée en Bavière elle suivît la rive droite du Danube. Le maréchal de Seckendorf pensait différemment; il parut préférer d'opérer à la rive gauche du Danube et dans le haut Palatinat.

Le 1er septembre, le comte de Ségur reçut l'ordre du roi qui le nommait au commandement des troupes françaises auxiliaires de l'empereur : « De par le roi, S. M. ayant résolu de joindre à l'armée de l'empereur un corps de ses troupes à titre d'auxiliaires, elle a jugé qu'il convenait également au bien de son service et à l'avantage de ses alliés de donner le commandement de ce corps à un officier général qui, par la supériorité de ses talents, et la force de son expérience, puisse assurer le succès de ses opérations, et dont le zèle et la fidélité lui répondent de sa conservation, et trouvant toutes ces qualités réunies dans le Sr comte de Ségur, etc. »

Quatre jours après, l'armée impériale (1) part de Neudorf; elle se porte en trois marches près d'Heilbronn, passe le Neckar, le 11 et le 12, et arrive en deux colonnes et en trois marches, le 20, à Dinkelsbuhl en Souabe, où elle reçoit un renfort de 4 B. français; le 3, elle est rejointe à Bietigheim par un détachement de l'armée du roi, sous le chevalier de Belle-Isle, qui s'avance avec elle jusqu'à Kannstadt.

L'armée avait été divisée en trois colonnes (2); celle de M. de Sec-

(1) D. G. Vol. 3050.

(2) État des divisions des troupes pendant leur marche :

Colonne de gauche : M. de Ségur. Infanterie : Condé, la Sarre, Bourgogne, Saxe, Royal-Suédois; cavalerie : Royal-Allemand et Rosen.

Colonne du centre : M. de Seckendorf. Infanterie : Gardes de l'empereur, Secken-

kendorf arrive à Laufen le 7, celle de M. de Ségur à Bietigheim; M. de Piosasque rejoint l'armée au camp de Laufen et M. de Saint-Germain, détaché, fait lever le siège de Rothenburg, attaqué par M. Festetitz. A ce moment, le prince Charles quittait l'armée, se rendant à Vienne; le maréchal de Traun passait en Bavière avec une partie des troupes, et le maréchal Bathiany prenait le commandement de l'armée, pendant que M. de Bernklau restait dans les environs de Donauworth.

Le 11, les Impériaux passent le Neckar à Laufen, et notre armée au-dessous d'Heilbronn, campant à la tête des ponts.

Le 12, l'armée se remet en marche sur trois colonnes, arrive le 20 et le 21 aux environs de Dinkelsbuhl. Comme M. de Seckendorf se trouvait peu éloigné de Donauworth, il essaya de surprendre cette ville avec les trois détachements de MM. de Mortagne, Saint-Germain et le prince de Deux-Ponts; mais il n'y réussit pas. Le prince de Deux-Ponts, à peine sur les hauteurs de Donauworth (1), est chassé par l'ennemi, et M. de Mortagne avec son détachement en désordre le rejoint le 24. Forcé de gagner Wertingen, M. de Bernklau se retira sur Munich, laissant une réserve sur la montagne de Schellenberg.

Quoiqu'on approchât du théâtre des opérations et quoique l'empereur eût adopté le projet de marcher sur la rive gauche du Danube, il n'y avait pas de plan arrêté. M. de Ségur penchait pour la nécessité d'agir avec le roi de Prusse; il lui avait même écrit, cherchant à démontrer les avantages de pousser l'armée impériale en Bohême. Ce sentiment était appuyé par le maréchal de Schmettau, envoyé en France par Frédéric pour consulter le plan des opérations en Allemagne pendant cette campagne.

Enfin, sans attendre réponse à tous les projets, il est décidé dans une dernière conférence d'agir par la rive droite du Danube et de

dorf, Hildburghausen, Duc-Clément; cavalerie : Taxis, Torring, Holstein et Morta-

Colonne de droite : M. de Piosasque. Infanterie : Prince-Royal, Trucksein, Minutzi, Moraniski, et 3 régiments hessois; cavalerie : Oetting, Pressing, Zollern, Frauber et Hessois-dragons.

(1) Donauworth, au confluent du Danube et de la Wernitz, qui naît en Franconie, est une forte position stratégique, qui a joué un rôle dans l'histoire par ses sièges et ses actions de guerre

se porter sur le Lech. Les nouvelles du roi de Prusse en Bohême et les mouvements des ennemis déterminèrent les opérations sur la rive droite.

Prague capitulait, le 16, devant Frédéric, après dix jours de tranchée ouverte; MM. de Seckendorf et de Ségur devaient espérer l'approche du roi de Prusse sur le Danube. Quant au prince Charles, parti pour Vienne, y chercher les instructions sur les moyens de s'opposer aux progrès du roi de Prusse en Bohême, son armée, sous les ordres du maréchal de Traun, marchait sur trois colonnes par la rive gauche du Danube, pour joindre par Dietfurt et Burglengenfeld les troupes que M. de Bathiany avait conduites de Bavière en Bohême. Il ne restait dans les environs de Donauworth que les troupes du général de Bernklau et celles qui tenaient les places de la Bavière.

Le 24, notre armée campait la droite à Nordlingen, la gauche à Baldingen, où elle est rejointe, le 29, par les 6,000 Hessois. Le 25, elle quitte les environs de Dinkesbuhl et s'établit au village de Baldingen, avec l'Eger devant son camp.

L'armée se trouvait forte alors de 33,000 hommes. Il lui manquait encore, pour être portée au nombre de 40,000 dont elle devait être composée, les 5,000 hommes que l'électeur palatin s'était engagé de fournir, et un corps de cavalerie française que le roi avait promis d'y envoyer avec un train d'artillerie. Ces dernières troupes, au nombre de 14 E., ne se mirent en marche de devant Fribourg, dont M. de Coigny faisait le siège, que le 29 septembre, pour se rendre le même jour à Willingen, le lendemain à Tuttlingen, ensuite à Mingen à la droite du Danube, où elles devaient recevoir les ordres de M. de Seckendorf sur leur marche ultérieure (1). L'artillerie qui devait suivre ces troupes fut composée de gros canons, mortiers et pontons tirés de Strasbourg, et qui arrivèrent à Heilbronn le 30. On devait, après le siège de Fribourg, faire passer en Bavière un nouveau train d'artillerie. A l'égard des troupes palatines, elles remontaient la rive droite du Neckar, et tenaient le chemin de Donauworth; elles étaient encore fort éloignées. M. de Seckendorf, pressé par le roi de Prusse, qui se plaignait

(1) Ces troupes furent composées des régiments de cavalerie de la Reine, Dauphin-Étranger, Vintimille et Chepy, sous les ordres de M. Crussol.

de la lenteur de la marche des Impériaux et des Français vers la Bavière, sollicita de nouveau les 12,000 hommes promis dans la conférence de Lauterbourg à envoyer sur le Lech pour appuyer ses opérations; mais elles servaient au siège de Fribourg.

Il se détermine à agir sans ce secours; et, ayant avis que l'ennemi campait au nombre de 15,000 hommes à Rain, derrière le Lech, et qu'il ne restait du côté de Donauworth que 2 ou 3,000 hommes sur la montagne de Schellemberg, il résolut de s'approcher du Danube.

Le 30, l'armée décampe de Nordlingen, marche sur trois colonnes, les équipages à la droite, la cavalerie au centre, et l'infanterie à la gauche, et campe à Bissingen. Le dessein de M. de Seckendorf était une nouvelle tentative sur cette place, et d'y traverser le Danube, ou au moins, s'il ne réussissait pas, de s'assurer un passage du côté d'Hochstett.

Le 1er octobre, M. de Seckendorf prépare à Bopfingen ses dispositions de marche en avant. Son plan fut assez bien exécuté pour que le lendemain le chevalier de la Touche pût raconter à M. d'Argenson la prise de Donauworth : « J'arrive de Donauworth, dans lequel un détachement de nos troupes est entré cette nuit. Les pandours ou croates qui l'occupaient se sont retirés avec précipitation de l'autre côté du Danube, et ont mis le feu au pont, lequel heureusement n'a pas été brûlé entièrement, et pourra encore servir, après quelques réparations. Ces pandours ont tenu pendant plus de deux heures à l'abri d'un fort palissadé, dans lequel ils ont tâché de nous empêcher, par un feu continuel, d'éteindre celui du pont, sur lequel ils ont blessé très dangereusement M. Geschrey, capitaine, fameux partisan des troupes de l'empereur, qui, pendant la nuit, avait eu le bonheur d'entrer le premier dans la ville. Ce n'est que par la supériorité de notre feu, et par le secours des pièces *à la suédoise*, que nous avons délogé les pandours. M. le maréchal de Seckendorf et M. de Ségur, avec lesquels j'étais parti ce matin avant le jour pour Donauworth, viennent de revenir, après y avoir laissé tous les détachements destinés à l'entreprise de M. de Piosasque. Une preuve que les ennemis ont été surpris à Donauworth, est que des hussards campés en deçà de la ville n'ont pu la regagner, et ont pris le chemin de Neuburg, en suivant la ligne gauche du Danube. Un corps de

troupes ennemies, campé de l'autre côté du fleuve, a pris le chemin de Nordheim. »

Cependant, malgré cet avantage, le plan du cabinet de Versailles n'était pas qu'on s'avançât très rapidement vers la haute Autriche. « La difficulté, écrivait M. d'Argenson (1), que M. de Seckendorf trouvait à s'emparer de Donauworth suffit pour répondre à ce que vous me mandez de sa part, des sollicitations que le roi de Prusse lui fait pour l'engager à s'avancer sur Passau. Ce prince doit sentir que l'armée impériale n'est pas assez forte pour résister à toutes les forces autrichiennes dans la Bavière, et qu'elle ne doit s'y avancer qu'autant que l'ennemi s'y affaiblira. Cette conduite est celle qui favorise le plus les opérations du roi de Prusse en Bohême, puisqu'elle retient l'ennemi plus éloigné de lui, et que le mauvais succès d'une affaire hasardée sur le Danube dérangerait tous ses projets; c'est ce que vous devez faire sentir à M. de Seckendorf, pour qu'il écrive au roi de Prusse dans cet esprit.

« A l'égard des 12,000 hommes que le maréchal de Seckendorf demande que l'on fasse marcher sur le Lech, ils ne lui ont jamais été promis, et M. de Noailles dénie formellement de lui avoir donné aucune espérance à Lauterbourg; les troupes employées au siège de Fribourg y sont trop nécessaires pour les déplacer; et vous devez faire valoir la complaisance que S. M. a eue d'en détacher 14 E. pour renforcer l'armée impériale (2), comme marque la plus sensible, qu'elle pouvait donner de l'impatience qu'elle a de voir l'empereur rétabli dans ses États. »

Mais l'empereur, qui avait hâte de les reconquérir, pressait M. de Seckendorf de marcher en avant, et, fidèle exécuteur de ses volontés, ce dernier s'était emparé de Donauworth, ayant au préalable fait occuper Lauwingen, Dillingen, Hochstedt et Blindheim pour s'assurer les ponts du Danube. Toute l'armée le passe le 7, se porte à Martingen, la droite vers Ellgau, la gauche à Oberndorf. Ainsi fortement pressé, M. de Bernklau fait brûler le pont de Rain, le 8 octobre, se retire vers Friedberg, abandonnant Neu-

(1) Lettre à M. le baron de Freugwal, Metz, le 3 octobre 1744.

(2) *État des brigades qui servent dans l'armée impériale :* la Sarre, 1 B. ; Saxe, 3 ; la Mark, 3 ; Alsace, 4 ; Royal-Suédois, 3 ; Condé, 2 ; Bourgogne, 1 ; Royal-Bavière, 3; Royal-Allemand, 4 E. ; Rosen, 4.

burg et Kelheim, et plaçant du renfort dans Ingolstadt. M. de Saint-Germain jette des ponts sur le Lech, que passe l'armée impériale pour venir camper entre Thierhaupten et Munster. M. de Mortaigne (1) va occuper Friedberg ; un autre détachement s'empare de Neuburg et M. de Saint-Germain de Munich, le 16. L'armée (16-17 octobre) campe à Gebenhofen, Friedberg, et le 19 occupe les positions suivantes : l'infanterie de l'armée à Hadesried, l'artillerie à Odelshausen, la cavalerie à Wiedenzhausen ; de l'infanterie est laissée à Friedberg et 1 régiment occupe Neuburg.

Le 21, l'empereur arrive et passe en revue l'armée, jointe par les 14 E. de cavalerie française amenés par M. de Crussol (2) ; MM. de Ségur et de Rupelmonde sont en même temps détachés, avec 14 B. français et 7 E. impériaux, pour chasser l'ennemi de Landshut ; le 22, l'armée occupe Menzing à une lieue de Munich, et le 23 l'empereur entre dans la capitale de la Bavière à la tête des troupes, qui passent l'Isar et campent sous cette place, rejointes par 2 B. et 1 E. palatins, tandis que les Hessois s'avancent sur Erding pour favoriser l'expédition que M. de Ségur allait tenter sur Muhldorf, les ennemis se retirant vers Braunau, en longeant la rive gauche de l'Inn. La rive droite était gardée avec beaucoup de soin par l'ennemi ; partout des hussards, et même des troupes réglées, avec du canon qui tira sur celles de l'empereur : ce qui fit juger qu'ils étaient déterminés à en disputer le passage. On comptait néanmoins la traverser à Muhldorf ; mais cette espérance s'évanouit. M. de Ségur, qui vint joindre l'empereur, lui rapporta l'impossibilité de rétablir le pont entièrement brûlé, et dont la tête du côté de l'ennemi se trouvait bien gardée sur les hauteurs. Ce n'était pas le seul obstacle s'opposant à l'exécution du projet de l'empereur de marcher sur Braunau et Passau. L'article des subsistances éprouvait des difficultés insurmontables ; M. de Sechelles, arrivé à l'armée, trouva cette partie dans le plus grand

(1) Mortaigne (Ernest-Louis de Mortani, marquis de) (date et lieu de naissance inconnus). Volontaire dans Royal-Allemand (cavalerie), juin 1706 ; maréchal de camp au service de l'empereur Charles VII, le 20 juin 1742 ; rentré au service de France, comme lieutenant-général, le 1er mai 1742 ; décédé le 16 décembre 1762.

(2) Crussol des Salles (François-Emmanuel de Crussol d'Uzès, marquis de), né le 2 janvier 1711, lieutenant au régiment du Roi, maréchal de camp le 2 mai 1744, lieutenant général le 10 mai 1748 ; mort le 1er avril 1761, à l'île d'Oléron.

désordre, aucun établissement n'était préparé; à la vérité, l'ennemi n'ayant pas dévasté le pays, le fourrage restait abondant; mais sans magasins de farine qu'à Donauworth, Augsburg et Ratisbonne, et point de chevaux dans le pays pour les transports; les caissons suffisaient à peine au service journalier et pour les convois de pain qu'on était obligé de tirer de Munich, très éloignée du camp : toute marche en avant mettait l'armée dans le cas de manquer entièrement de tout. D'un autre côté, l'artillerie ne consistait qu'en pièces de campagne dont une partie employée au siège de Wasserburg, où les ennemis avaient laissé une garnison. La grosse artillerie venue d'Alsace s'était arrêtée aux environs de Munich, sans les chevaux nécessaires pour la conduire au camp. Les pontons qui l'avaient accompagnée s'étaient avancés jusqu'à Wasserburg, mais en très mauvais état, et sans ouvriers pour les réparer.

M. de Sechelles, voyant le danger auquel le désir extrême qu'avait l'empereur de marcher à Braunau et à Passau allait exposer l'armée, instruit d'ailleurs de la mésintelligence entre M. de Seckendorf et le maréchal de Torring, chercha à détourner S. M. I. de cette entreprise; il lui représenta qu'indépendamment de ces inconvénients, ses opérations devaient être subordonnées à l'établissement des quartiers d'hiver, qu'en conséquence ses projets devaient se réduire à se rendre maître des postes nécessaires à leur sûreté.

Le comte de Bavière, de son côté, ne voyant pas les questions militaires sous un point de vue plus favorable, et convaincu que non seulement la prise de Muhldorf ne servirait à rien pour le passage de l'Inn, et que, quand même on parviendrait à se mettre de l'autre côté de cette rivière, on ne serait pas en état d'assiéger ni Braunau, ni Passau, se joignit à M. de Sechelles pour détourner l'empereur d'une démarche si funeste. Mais ni les dangers ni les représentations n'arrêtèrent l'empereur, et, persistant dans sa résolution de marcher au bas de l'Inn, il s'attacha à se rendre maître du haut de cette rivière et de Wasserburg, qui continuait à faire une vigoureuse défense. Il donna en même temps des ordres pour que, le pont de Muhldorf ne pouvant être rétabli, on en jetât un de pontons au-dessus de cette ville. Pour exécuter les ordres de l'empereur, M. de Ségur occupe Landshut, secondé par les Hessois postés à Erding. L'empereur établit son camp, le 26 oc-

tobre, à Ebersberg. Le prince de Hildburghausen ouvre la tranchée devant Wasserburg, et le même jour (29 octobre), les Français et les Hessois prennent Muhldorf. Toujours en avant, l'empereur transporte, le 31, son quartier général à Zangberg, près de Muhldorf, l'armée étant à Ampfing.

Le 1er novembre, les troupes du siège de Wasserburg sont renforcées, et, le 2, M. de Saint-Germain passe l'Inn à Rosenheim, où il culbute un poste ennemi, en continuant toujours sa marche sur Wasserburg. Le 3, l'empereur fait passer l'Inn à Holzhein, dans des bateaux et des nacelles, à 2 régiments de cavalerie et à tous ses grenadiers, et se porte à Otting, ce qui, par le mouvement de M. de Saint-Germain, force les ennemis d'abandonner Wasserburg en y mettant le feu. Alors M. de Bernklau replie tous les postes de l'Inn et l'armée autrichienne se retire par la droite vers la rivière de la Salza.

Le 4, le prince de Saxe-Hildburghausen, joint par M. de Saint-Germain, pénètre dans la place, et les deux généraux doivent se porter immédiatement à Burghausen sur la Salza. Le 5, l'armée à Massing est jointe à Eggenfelden, pendant sa marche, par M. de Ségur; alors, le 6, M. de Hildburghausen passe l'Inn à Wasserburg, poursuit l'ennemi, traverse Trostberg et s'établit sur l'Alza ; l'armée occupe le 6 Eggenfelden, le 8 Arnsdorf, le 9 Altersbach, le 10 Wilshofen, au confluent de la Wils et du Danube. Hildburghausen est rallié à Traustein par M. de Saint-Germain qui, le 10, marche à Reichenhall sur la Saalach et s'en empare. L'armée reste à Neu-Lofen, abandonné par l'ennemi, à la jonction de l'Achen et de la Saalach.

Le 6, Fribourg avait capitulé et le roi était maître du Brisgau ; l'empereur occupe avec des détachements Thann, Pfarrkirchen, Griesbach, et établit des postes le long du Danube. Cependant M. de Bathiany appuie sa gauche à Salzbourg, son centre à Braunau, sa droite à Passau, renforce la garnison de Burghausen, de Laufen, pendant que les hussards d'avant-garde attaquent le poste de Thann et, le 15, s'emparent de Griesbach.

Le 12, l'empereur pousse une reconnaissance sur Passau; mais la position des généraux autrichiens rendant ce siège fort difficile, on se réduisit à celui de Burghausen. Pour cacher ce projet, M. de Mortaigne part de Wilshofen pour s'avancer vers l'Inn, avec ordre au prince Hildburghausen de précipiter sa marche. Le 15,

un détachement sorti de Passau s'empare d'Orttenburg, abandonné par les troupes impériales et françaises. Le maréchal Bathiany descend l'Inn, renforce les garnisons de Burghausen, de Scharding et de Passau, et fait retrancher les hauteurs de cette dernière ville, en apprenant la marche rétrograde de l'artillerie française venant de Munich pour en entreprendre le siège. Afin d'assurer l'entreprise sur Burghausen, dont M. d'Hildburghausen était chargé, on lui envoya les détachements de MM. de Saint-Germain et de Rupelmonde; M. de Mortagne fut détaché pour faire diversion sur le bas Inn, en jetant un pont sur le Danube à Plattling. Toutes les troupes, mises en marche le 19 au soir, arrivent devant Burghausen le lendemain à la pointe du jour. L'empereur avait quitté l'armée le 18, se rendant à Munich dans le but de régler les quartiers d'hiver avec le maréchal de Belle-Isle, arrivé le 19 par Augsbourg, venant du siège de Fribourg et parti avant la capitulation, qui fut signée le 25 novembre. Le 20, Burghausen est enlevé par escalade; les troupes campèrent sous Wilshofen, et le 22, après cette heureuse opération, MM. de Saint-Germain et de Rupelmonde reprirent la route de la gauche de l'Inn.

Pendant ce temps, les troupes autrichiennes rassemblées du côté de Stadt-am-Hof descendaient le Danube, et, jointes par celles cantonnées dans les environs de Passau, débouchèrent de cette ville et remontèrent vers Wilshofen. Un autre corps, dans le pays de Saltzburg, passe la Salza près de cette ville. Dès que la nouvelle de ces différents mouvements arrive à Munich, le maréchal de Torring envoie M. d'Hildburghausen rassembler un corps derrière la Wils pour s'opposer à celui de l'ennemi qui avait passé l'Inn, ou du moins pour l'arrêter sur cette rivière. Il y arriva le 24 : les ennemis n'avaient point encore passé à Pfarkirchen, ils ne faisaient aucun mouvement; s'ils restaient encore dans l'inaction, on aurait le temps de rassembler assez de troupes pour soutenir la Wils; mais s'ils s'avançaient en force avant qu'il fût en état de les recevoir, il se voyait forcé de se retirer derrière l'Isar. M. de Saint-Germain, qui commandait sur la Salza, devait disputer le passage de la rivière, lorsqu'on apprit, le 26, qu'un corps détaché marchait vers le Tyrol. Sans instruction sur leur destination, on jugea ou qu'ils passeraient en Italie, ou qu'ils déboucheraient dans la partie

méridionale de la Bavière pour venir répandre la terreur jusqu'aux portes de Munich.

Dans cette incertitude et dans une position aussi critique, les Bavarois demandèrent qu'il plût enfin au roi de faire avancer en Bavière un détachement de ses troupes en Souabe, quand le roi avait lui-même besoin de toutes ses forces à opposer aux princes de l'Empire et aux alliés de la reine de Hongrie. Il avait même déjà fallu non seulement retirer de Souabe quelques troupes pour mettre M. de Maillebois sur le Mayn en état de tenir tête à celles des alliés commandées par M. le duc d'Arenberg, avançant sur la Lahn et à la veille de pénétrer jusqu'à Francfort; mais Louis XV venait de prendre la résolution de prendre entièrement les quartiers de Souabe, même d'évacuer les villes forestières pour rassembler ses troupes sur le Neckar, depuis Kannstadt jusqu'à Heidelberg, et les mettre également à portée d'appuyer l'armée du Mayn et d'entretenir la communication avec la Bavière.

L'inquiétude sur la conduite des Hessois fit juger que bientôt la Wils ne serait plus tenable, et que l'Isar allait devenir la seule barrière à opposer aux Autrichiens : en conséquence M. de Torring sollicita M. de Ségur d'envoyer des troupes françaises vers cette rivière; M. de Ségur, apprenant que de l'infanterie et de la cavalerie appartenant à la garnison d'Ingolstadt marchaient sur Kelheim, loin de se rendre aux instances de M. de Torring, demanda lui-même à M. de Zastrow, commandant les troupes à Neuburg, un secours, le pressant de tenir ces troupes prêtes soit à soutenir sa position, à suivre l'arrière-garde ennemie se repliant sur la Bohême. Il devenait difficile de compter sur les Palatins, qui avaient constamment refusé de passer le Danube; sur les Hessois, dont la conduite devenait chaque jour plus suspecte. Ils ne tardèrent point à se démasquer. Un détachement ennemi ayant passé à vue de Wilshofen, le général du Chaffaut, commandant dans cette ville pour l'électeur, donna ordre à la garnison hessoise d'en sortir pour attaquer ce détachement; mais le colonel qui la commandait refusa d'obéir, alléguant qu'il n'avait point d'ordre d'agir offensivement; et, malgré les instances du comte de Donop, ministre de Hesse à Munich, qui lui objectait que les ordres précédents de rester sur la défensive n'avaient plus de raison

d'être, le général Brandt déclara que, sous quelque prétexte que ce fût, il ne partagerait point l'offensive avec les Bavarois, que, si les Autrichiens l'attaquaient, il saurait se défendre, mais qu'il ne ferait aucune démarche pour les chercher.

Il fallut bien se contenter de l'espoir d'un aussi faible secours; cependant la cour de Munich, qui avait résolu de faire abandonner Wilshofen, considérant que si la garnison, presque toute composée de Hessois, venait à être attaquée, leurs généraux se trouveraient forcés de marcher à son secours, et que si les Autrichiens ne faisaient aucun acte d'hostilité, ce poste, restant occupé, continuerait d'être d'un effet utile, en suspendit l'évacuation. M. de Donop confirma l'électeur dans cette résolution en lui communiquant une lettre du prince Guillaume, par laquelle, interprétant les ordres envoyés précédemment au général Brandt, il faisait connaître que son intention n'avait pas été de favoriser les opérations des Autrichiens, et qu'il voulait, au contraire, que ses troupes fussent employées à la défense de la Bavière et des possessions de l'électeur. Ces heureuses dispositions firent naître l'idée d'en profiter pour encourager les Hessois à soutenir Wilshofen.

Il n'était plus temps; les Autrichiens, s'étant présentés le 29 devant ce poste, et ayant sommé le commandant bavarois, qui refusa de se rendre, mirent le feu aux faubourgs. Les Hessois se retirèrent dans la ville, et avec une telle confusion que les croates y entrèrent avec eux, massacrant environ une centaine de soldats. Le reste de leurs troupes ni les Bavarois ne firent aucune résistance; toute la garnison mit bas les armes.

Les Hessois à Dingelfing et à Landau furent tellement effrayés de l'approche des Autrichiens, qu'ils évacuèrent ces postes et rompirent les ponts de l'Isar.

M. de Torring se rendit, le 30, de Munich à Landshut, où il trouva le prince de Saxe-Hildburgshausen et le général Brandt, auquel il annonça l'intention où était le prince Guillaume que ses troupes fussent employées à la défense de la Bavière. Il conféra avec eux sur les moyens de prévenir les suites de la perte de Wilshofen, et l'on convint qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de garder l'Isar, en plaçant les Hessois depuis l'embouchure de cette rivière dans le Danube jusqu'à Landshut et les Bavarois depuis cette place jusqu'à Munich, de manière à pouvoir les rassembler par

les ponts de Moosburg, de Freysingen et de Munich. On résolut d'abandonner Reichenhall, Burckhausen et les autres postes de la Salza, et de ne garder sur l'Inn que Rosenheim et Wasserburg, jugés nécessaires pour se défendre le plus longtemps possible. La plus grande difficulté était de soutenir Landshut, située sur la droite de l'Isar et fort exposée. Après être convenu de ces premières dispositions, M. de Torring retourne à Munich. Il trouva la cour fort consternée des événements passés à Wilshofen; elle croyait tout perdu et désespérait de voir encore longtemps l'électeur dans sa capitale. Ce prince, persuadé lui-même qu'il serait bientôt forcé de la quitter, renvoya d'avance vers le Lech la grosse artillerie de Munich et les gros équipages de l'armée pour les faire vivre des magasins de Landsberg et de Friedberg.

Comme la rigueur de la saison ne permettait pas de pousser plus loin la campagne, on ne pensa plus qu'à l'établissement des quartiers d'hiver. L'empereur communiqua au maréchal de Belle-Isle un projet de M. de Seckendorf remis avant son départ de Wilshofen, et suivant lequel les troupes impériales et hessoises devaient être placées le long de la Salza et de l'Inn depuis Reichenhall jusqu'à Wilshofen, les troupes du roi à la gauche du Danube derrière la Naab jusqu'à Amberg, et les Palatins aux environs d'Ingolstadt.

S. M. I. avait adopté ce projet parce qu'il tendait à garder une grande étendue de pays, et à embrasser toute la frontière de ses États; mais cette même raison engageait M. de Belle-Isle à le combattre. Il représenta qu'en voulant tout conserver, on ne serait plus gardé dans un pays ouvert où l'ennemi tenait les postes importants; que l'objet principal devait être de procurer aux troupes les moyens de se rétablir, et non pas les exposer pendant l'hiver à des mouvements qui achèveraient de les détruire; qu'il fallait s'occuper essentiellement de la formation des magasins, et pourvoir au nécessaire pour se mettre en état d'ouvrir de bonne heure la campagne par le siège d'Ingolstadt, qui donnerait un point d'appui en Bavière et assurerait la navigation du Danube. Le maréchal de Belle-Isle déclara en même temps à l'empereur l'intention du roi que ses troupes fussent placées le plus près du Lech et à portée de celles que le maréchal de Coigny, après le siège des châteaux de Fribourg, destinait à des quartiers en Souabe.

L'empereur ne put se refuser à l'évidence des avantages du plan

de M. de Belle-Isle, et trouva bon qu'il s'entendît à cet égard avec M. de Seckendorf; ce dernier se contenta de faire à son projet quelques changements, suivant lesquels les troupes du roi, au lieu d'aller occuper le haut Palatinat, seraient placées à la droite du Danube, les troupes palatines à la gauche de ce fleuve dans les environs d'Ingolstadt, de manière à former le blocus de cette place, et les troupes impériales et hessoises en première ligne sur la Salza et l'Inn.

Ces dispositions arrêtées, les 14 E. de la cavalerie française quittèrent l'armée, le 28 novembre, pour se rendre, sous M. de Lussan, à Rain sur le Lech; ils furent suivis, le 30, par 2 régiments d'infanterie de 4 B. (1), avec MM. de Seve et de Langeron. Toutes ces troupes étaient destinées à rejoindre l'armée de M. de Coigny; il ne devait rester pendant l'hiver à celle de l'empereur que les 16 B. et 8 E. des troupes allemandes au service du roi.

Le 2 décembre, l'armée se sépare à Wilshofen pour prendre ses quartiers : les Impériaux et les Hessois entre l'Inn, l'Isar et le Danube; les troupes françaises (16 B., 8 E.), et les Palatins, dans les environs d'Ingolstadt. Un détachement des troupes du roi et un régiment de celles de l'empereur s'établissent à Amberg. MM. de Seckendorf et de Ségur se rendent à Munich.

L'armée ennemie s'établit entre le Danube, l'Inn et la Salza. M. de Bathiany part pour Vienne, laissant à M. de Bernklau le commandement de l'armée, qui, le même jour, est renforcée de 6 B. et 2 régiments de cuirassiers détachés de Bohême.

Tout marchait à souhait; l'empereur avait reconquis ses États et l'heureuse combinaison d'une attaque simultanée en Bohême semblait promettre enfin des avantages décisifs. « On devait tout attendre (2) en Bohême de la diversion du roi de Prusse; mais, par un de ces revers si fréquents dans cette guerre, le prince de Lorraine chassait alors les Prussiens de la Bohême comme il en avait fait retirer les Français en 1742 et en 1743, et les Prussiens faisaient les mêmes fautes et les mêmes retraites qu'ils avaient reprochées aux armées

(1) Les 4 B. allèrent cantonner à Dillingen, Lawingen, Gundelfingen et Leiphen. Ils y arrivèrent excédés de fatigue par la longueur des marches, dont quelques-unes de 8 à 10 lieues.

(2) Voltaire, *Siècle de Louis XV*.

françaises (19 novembre 1744); ils abandonnaient successivement tous les postes qui assurent Prague; enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même, le 27 novembre. »

Aussi, dès le 5 décembre, M. de Belle-Isle écrivait-il à M. d'Argenson :

« J'adresse (1) à monsieur votre frère le détail de ce qui vient de se passer de la part des Prussiens dans l'abandon de la ville de Prague. Je ne répète point ici ce qui concerne l'empereur, non plus que mes réflexions à ce sujet; ma principale attention a été de relever le courage de l'empereur et de son entourage. M. de Seckendorf, qui a trop d'expérience pour ne pas connaître la détestable position des quartiers qu'il a fait prendre aux troupes de l'armée impériale, n'aurait pas mieux demandé que d'abdiquer le commandement, menace qu'il a déjà commencée depuis plus de deux mois. Je suis bien d'avis que l'empereur ait un autre général pour la campagne prochaine; ce n'est pas chose facile que de le trouver, l'empereur y est toutaussi embarrassé. Il en est extrêmement occupé; et je ferai toutes les tentatives possibles auprès du prince Guillaume, quoique avec peu d'espérance, et ensuite auprès du roi de Prusse. J'ai donc cru qu'il était nécessaire d'insister pour que M. de Seckendorf, qui est la véritable cause de la mauvaise situation, soit obligé de pourvoir à tout. Nous nous sommes assemblés à plusieurs reprises tant en présence de l'empereur que chez moi. Nous avons supposé et prévu ce que pouvaient faire les Autrichiens avec plus ou moins de forces. Il ne peut y avoir aucun inconvénient de préparer les magasins provisionnels destinés aux troupes à la gauche, à la droite et au centre, si l'on s'y trouve contraint, et je compte que ces premiers emplacements se feront aux frais du pays. Mais s'il en faut venir à rassembler les trois corps et rétrograder sur le Lech, il est impossible dans ce dernier cas que l'empereur ni la Bavière puissent subvenir aux magasins provisionnels à former en avant sur l'Isar; et il n'y a pas assez de voitures, ni de moyens de former des convois en arrière sur le Lech : ce ne peut être que de la Souabe et à prix d'argent.

« Le juif Bline a encore un assez grand approvisionnement de grains et farines qu'il aurait conservé pour la campagne prochaine.

(1) Le maréchal de Belle-Isle au comte d'Argenson, Munich, le 5 décembre 1744.

Je vais voir aux moyens de déposer une partie des grains à Augsburg, Friedberg, Rain et Donauworth, à les faire convertir en farines; il n'en coûtera rien ou très peu, parce que toutes ces matières serviront ou seront même nécessaires pour la campagne prochaine. Il y a encore bien des raisons qui peuvent faire espérer que la cour de Vienne ne portera pas ses forces sur la Bavière. Il faudra redoubler d'activité pour mettre l'armée de l'empereur en état de pouvoir opérer encore plus tôt qu'on ne l'avait projeté; si, au contraire, les Autrichiens marchent sur le Danube, je crois qu'il est indispensable que nos troupes en Souabe se mettent en état d'appuyer et recevoir les troupes impériales sur le Lech, et de les y fortifier de manière à faire tête à l'ennemi. Donauworth, le dépôt de toute l'artillerie et de toutes les autres munitions de guerre et de bouche, exige que l'on fasse tout pour le conserver, sans quoi il faudrait non seulement renoncer à la Bavière, mais aussi à faire la guerre sur le Danube. Voilà une des occasions qui renouvelle les regrets de ne s'être point emparé de la ville d'Ulm; cette place remédiait à tout; il n'y avait pas plus de difficultés que pour la ville de Cologne, qu'on s'était néanmoins déterminé d'occuper quoiqu'il y eut un obstacle de plus par son alliance particulière avec les Hollandais. » Et il ajoutait : « L'événement de l'évacuation de Prague, joint au passage de l'Elbe que le roi de Prusse a laissé faire aux Autrichiens, change tellement la face des affaires et la situation actuelle de l'empereur et de ses troupes que l'un et l'autre exigent des dispositions toutes différentes.

« Vous examinerez la demande de l'empereur pour placer 15 B. et 40 E. dans le haut Palatinat, au lieu de les laisser en arrière en Souabe, quoique dans le fond je sente combien il est essentiel de ne pas perdre et la Bavière et l'armée impériale; ce qui entraînerait le discrédit total de l'empereur et de ses affaires, et donnerait une telle audace à la cour de Vienne et à ses partisans, dont le nombre s'accroît chaque jour, qu'il est fort à craindre que, dans l'indisposition générale qui règne dans les cercles et la fermentation où est la diète de Francfort, il ne s'y prenne des partis qui augmenteront nos embarras. Le soutien des postes déjà occupés, et l'emplacement proposé, doit vraisemblablement arrêter l'ennemi, assurer le siège d'Ingolstadt. Il n'est pas douteux que les troupes ne soient à portée également de se rendre par un chemin

aussi court et plus commode sur Mayence, en se servant du Mayn; mais il y a tant de circonstances pour et contre que le ministre seul peut combiner.

« Je laisserai toutes les mesures à prendre à MM. de Bavière, de Ségur et de Chavigny, pour qu'ils en suivent l'exécution tant auprès de l'empereur et de M. de Seckendorf; après quoi je crois n'avoir rien de plus pressé et de plus utile que de me rendre le plus tôt possible auprès du roi de Prusse. Je suis encore plus obligé que jamais de me détourner de près de 80 lieues pour éviter la Saxe; M. de Seckendorf m'a dit que, quand même ce prince voudrait aujourd'hui faire un accommodement, il croyait être certain que la cour de Vienne n'en voudrait pas entendre parler, tant la haine, l'aigreur et l'acharnement est extrême; et que c'est précisément parce qu'elle a actuellement de l'avantage sur le roi de Prusse qu'elle ne lui donnera point de relâche; c'est ce qui me fait espérer que le prince Charles ne fera point de ce côté-ci une aussi grande démonstration. J'informe de tout ceci le maréchal de Coigny avec lequel je suis jusqu'à présent dans une correspondance suivie. J'espère pouvoir partir d'ici le 8, et quoique je ne puisse rien avoir d'intéressant à vous mander pendant ma marche, qui sera de 15 à 18 jours, en voyageant depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, je ne laisserai pas de vous écrire.

« Le courrier qui porte ce paquet est un de ceux de l'armée que je vous avais annoncés d'Augsburg.

« *P. S.* — Depuis ma lettre écrite, l'empereur nous a encore assemblés chez lui.

M. d'Argenson au maréchal de Belle-Isle (1).

« S. M., après avoir pesé les différentes raisons alléguées par M. de Seckendorf pour faire avancer dans le haut Palatinat 15 B. et 40 E., a jugé que vos motifs de refus à cette proposition méritaient une entière déférence, et que ce mouvement sans objet causerait infailliblement la perte d'une partie considérable de nos troupes. S. M. sait, d'ailleurs, par expérience du passé, qu'un pareil corps ne serait pas suffisant pour se soutenir dans le haut Pa-

(1) Lettre du 17 décembre 1744.

latinat, sans aucun poste fortifié, et n'ayant devant lui pour se couvrir qu'une rivière aussi peu considérable que la Naab, guéable en différents endroits dans tous les temps de l'année. Dans ces circonstances, S. M. est fortement déterminée sur trois points capitaux dont elle ne veut pas se départir :

« 1° De ne pas faire remuer ses troupes sans une nécessité absolue; elle n'en voit aucune dans ce moment-ci, puisque le roi de Prusse, en se retirant de la Bohême et attirant le prince Charles du côté de la Silésie, éloigne de plus en plus les forces que l'empereur aurait à craindre. Son armée conserve actuellement la supériorité qu'elle avait sur le corps de Bathiany, et tous les mouvements que le prince Charles pourrait faire pour se rapprocher du Danube seraient plus aisés à prévenir, puisque nos troupes ne sont qu'à deux ou trois marches du Lech. Il aurait été à désirer que l'empereur ne se fût ni si fort avancé, ni si fort étendu; mais c'est une raison de plus pour le roi de s'occuper uniquement du rétablissement de ses troupes, afin de se mettre en état de donner, la campagne prochaine, à l'empereur des secours plus puissants, en cas que les Autrichiens portent directement leurs efforts sur lui. 2° S. M. est fermement résolue de soutenir l'empereur la campagne prochaine. Vous savez tous les efforts pour former à ce prince une armée puissante et plus forte même que le roi de Prusse n'avait osé l'espérer. Vous savez les mesures que nous prenons pour préparer le siège d'Ingolstadt. Si la reine de Hongrie veut s'opposer à cette entreprise avec des forces supérieures, elle abandonne de nouveau la Bohême et la Moravie au roi de Prusse, elle se prive du secours des Saxons, qui ne laisseront pas leur pays en proie à leur ennemi. 3° S. M. est déterminée à ne pas séparer ses forces, pour quelque cause que ce soit. Le roi de Prusse connaît mieux ce principe que personne, et il ne doit pas être surpris que le roi ne veuille plus s'en écarter. Si S. M. se trouve dans la nécessité, pour l'intérêt de la cause commune, de faire marcher ses troupes au secours de la Bavière; elle y enverra un corps considérable, et tel qu'il ne pourra plus être question alors d'avoir une armée sur le bas Rhin, puisque le peu detroupes qu'on pourra tirer de celles aux ordres de MM. de Coigny et de Maillebois seront nécessaires pour renforcer l'armée qui doit agir du côté des Pays-Bas. Le roi de Prusse ne pourra pas se plaindre alors de ce qu'on ne satisfait pas le désir qu'il a tou-

jours eu de nous voir avancer sur le bas Rhin, puisque ce sera par son propre fait qu'il nous aura mis dans la nécessité de le faire; s'il s'était maintenu dans la Bohême, et s'il y avait occupé les principales forces de la reine de Hongrie, comme il s'en était flatté, l'empereur n'aurait pas besoin de secours, et nous serions en état de faire une puissante diversion du côté de l'Allemagne; mais quand ce prince rentre dans ses États, que la reine de Hongrie rentre en possession de la Bohême, et que cette princesse a la liberté de toutes ses forces contre l'empereur, que peut-on exiger autre chose du roi que d'aller au secours de l'allié commun. S. M. regarde même aujourd'hui comme un bonheur de n'avoir pas laissé engager plus loin son armée sur le bas Rhin, comme elle l'avait d'abord fait espérer au roi de Prusse, puisqu'elle se serait trouvée par là plus éloignée de porter un secours que le roi de Prusse rendra peut-être nécessaire.

« Je n'oublierai jamais avec quelle force je vous ai entendu réunir toutes les raisons que vous-même aviez à opposer au roi de Prusse sur son entrée en Bohême, sur le temps précieux qu'il avait perdu après la prise de Prague, sur le peu de progrès qu'il avait fait en Moravie. Ce qu'il faut, c'est exciter les passions tant contre la reine de Hongrie que contre les Saxons et l'électeur de Hanovre, et enfin l'engager à faire une nouvelle irruption en Bohême au printemps prochain. De la part de S. M., elle ne changera point la position actuelle de ses troupes, disposées de façon à pouvoir se réunir et se porter de tel côté que le bien de la cause commune pourra l'exiger.

« Je vous ai touché un mot, dans l'apostille d'une de mes lettres précédentes, de la surprise où le roi a été des plaintes qu'on a voulu élever ici contre la démolition de Fribourg. A l'égard de l'artillerie, le roi ordonna qu'elle fût transportée en Alsace : 1° parce qu'il ne convenait pas de la laisser dans une place démantelée; 2° parce qu'elle ne sera pas moins à portée en Alsace que dans le Brisgaw d'être utilement employée pour le service de l'empereur; 3° parce que le roi ayant fait préparer un attirail de siège destiné à passer en Bavière, S. M. donne par là un secours plus efficace à l'empereur.

« Le maréchal de Coigny vous aura sans doute envoyé l'état de la distribution de ses troupes dans leurs quartiers, et vous aurez vu

que le côté de Constance n'a pas été oublié. J'ai mandé à M. de Ségur que le roi trouvait bon que M. de Crussol restât en Bavière sous ses ordres, en la place de M. de Lussan qui revient ici.

« M. de Sechelles a rendu compte ici de tout son travail, mais que M. le contrôleur général trouve un peu cher. Il se défend sur quelques articles dont je ne doute pas que M. de Sechelles ne vous instruise. Le principal est la levée des cinq nouveaux B. de l'empereur. On en doit parler demain au conseil. »

Investi du commandement par suite du départ de M. de Belle-Isle, M. de Ségur double la garnison de Reichertshofen. Du 15 au 21, M. de Bernklau traverse le Danube à Passau avec des troupes légères, occupe Grafenau, Schonberg, Hengersberg, remonte la rive gauche du Danube et, rejoint par des troupes réglées, s'avance vers Stadt-am-Hof, tandis que le 23 un corps de troupes se porte vers Burglengenfeld et Falkenstein et s'avance même jusqu'à Donaustauf et Stadt-am-Hof.

Cependant de Munich M. de Belle-Isle devait se rendre à Berlin pour y conférer avec Frédéric. Muni des pleins pouvoirs du roi de France et de l'empereur, le maréchal, venant de Cassel par l'Eichsfeld (1), voyageait sans défiance avec son frère et toute sa suite, lorsqu'il fut arrêté par un bailli et des dragons hanovriens dans le bourg frontière d'Elbingerode. Cette suite nombreuse, composée de vingt-cinq personnes, fit supposer qu'il y avait parmi elles des ingénieurs et des officiers déguisés, chargés de reconnaître la route et d'examiner si elle serait un bon passage à l'armée.

Le maréchal de Belle-Isle écrivit immédiatement à M. le marquis de Valori : « Vous serez sans doute informé que j'ai été arrêté hier soir à Elbingerode : ce qui ajoute à cette situation est la difficulté que m'a fait le bailli de garder avec moi deux de mes domestiques qui me sont le plus nécessaires, même mon chirurgien et un interprète. Vous savez les infirmités qui me font souffrir et m'obligent à des remèdes journaliers; l'on m'a fait marcher toute la nuit et l'on veut encore user de même, sans me laisser seulement le moyen de changer de linge, ni de reposer. J'ai offert de nouveau de donner ma parole; je me reconnais prisonnier du roi d'Angleterre, aussi

(1) Territoire appartenant alors à l'électeur de Mayence et situé entre la Thuringe, la Hesse et le pays de Brunswick.

bien que mon frère, dont on m'a séparé hier avec violence. Je demande qu'on nous laisse rendre à Hanovre et y attendre les secours convenables à mon état. Je compte sur les marques d'amitié dont vous avez eu des preuves à Francfort.

« *P. S.* — L'on me promet de vous faire passer cette lettre. Veuillez obtenir les ordres pour obtenir la liberté à moi et à mon frère, qu'on accorde aux gens de notre état, quand ils ont donné leur parole. »

Sa route était signée du prince Guillaume, à Stadt-Halter du pays de Hesse : la régence d'Hanovre prétendit n'avoir point donné cet ordre ; cependant il paraît prouvé qu'elle avait posté des dragons hanovriens sur les confins de la Saxe pour l'arrêter quelque part où il passerait. Les sollicitations de M. de Valori furent vaines auprès du roi de Prusse, bien que le maréchal lui fût envoyé par l'empereur. Le négociateur avait été arrêté par les ordres de George II et conduit en Angleterre comme prisonnier de guerre, au mépris du droit des gens. M. de Belle-Isle était seul capable de bien conduire la négociation, ayant la confiance du cabinet de Versailles, du roi de Prusse et de l'empereur. Jamais circonstance ne fut plus fatale à la cause commune que cette arrestation illégale. George ne voyait en lui qu'un ennemi personnel, qui l'avait contraint, en 1741, de donner sa voix à Charles VII, d'accepter la neutralité, tandis que le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat de Hanovre. Prisonniers de guerre, les deux frères furent embarqués à Stadon pour le château de Windsor et n'eurent leur liberté qu'après la journée de Fontenoy.

Les opérations militaires continuaient. Pour marcher sur le roi de Prusse, le prince Charles avait détaché de la Bohême 10 B., 4 régiments de cavalerie et 1 de hussards, destinés à joindre le général Bernklau opérant dans le haut Palatinat de l'autre côté du Danube, ce qui obligea M. de Crussol d'abandonner Stadt-am-Hof et de se replier derrière l'Altmühl, occupant Kelheim, Neu-Essing, Riedenburg, Dietfurt, et laissant un détachement d'infanterie et de hussards à Hemau.

Vers la fin du mois l'empereur envoyait ordre aux 4 B. français repartis en Souabe de se rapprocher de Donauworth, afin de seconder les troupes destinées à couvrir le haut Palatinat. Il faisait demander, en outre, au roi un nouveau secours de 15 B. et de 40 E.; on semblait peu disposé à le lui accorder; M. de Ségur se rendit alors

(27 décembre) à Munich pour se concerter avec lui. En effet, la situation des troupes bavaroises était aussi mauvaise que possible; son général, M. de Seckendorf, avait pris de tels quartiers d'hiver qu'une portion considérable de ses troupes était poussée jusque dans le pays de Salzbourg, alors que la partie principale du cours de l'Inn était au pouvoir des Autrichiens; position qui donnait à l'ennemi les moyens de passer cette rivière en force, de couper les Bavarois, de les battre partiellement sans leur laisser le temps de se rassembler. Il en fut ainsi dès la campagne précédente, l'empereur reçut toujours de fidèles avis, il n'en tint aucun compte, attendant l'arrivée à Munich du maréchal de Belle-Isle pour les discuter avec lui et *savoir enfin si M. de Seckendorf était un traître ou un ignorant* (1).

M. de Ségur, qui n'avait pas la même autorité sur lui, discuta donc le plan qu'il proposait pour parer aux circonstances. L'empereur avait deux projets : l'un de porter sur la Naab un corps de troupes assez considérable pour chasser l'ennemi; l'autre de garder l'Altmuhl et la Wils depuis Kelheim jusqu'à Amberg.

Au reste, voici l'exposé de toute cette affaire à M. d'Argenson :

« Munich, 30 decembre 1744.

« Je me suis rendu ici le 27, sur une lettre de M. de Chavigny (2). Nous vîmes l'empereur dès le lendemain; je le trouvai, comme je l'avais bien prévu, fâché de ce que M. de Crussol avait été obligé de se replier pour se mettre dans l'Altmuhl avec 3 B. de Saxe et 2 de Royal-Bavière. Je dis à l'empereur que la retraite de M. de Crussol était nécessaire, à moins de vouloir risquer la perte de 2 B. de Saxe dans Stadt-am-Hof et Donaustauf, endroits ouverts de tous côtés; que lorsque M. de Belle-Isle avait consenti que l'on y portât ces 2 B., on n'avait jamais compté qu'ils pussent s'y soutenir; que l'on devait faire un pont à Donaustauf, et un autre au-dessus de Ratisbonne pour la retraite de ces 2 B.; que, la saison l'ayant empêché, ces 2 B. n'avaient plus de retraite que sur Kelheim; que

(1) *Mémoires de Valori*, t. I.

(2) M. de Chavigny, envoyé du roi près de la diète, arrivé à Francfort le 21 octobre 1743.

le général Bernklau étant entré dans le Wald avec des forces dont il avait poussé la plus grande partie à Mitterfeld et Falkenstein, qu'ayant de plus envoyé à Burglengenfeld des renforts, M. de Crussol n'avait plus de retraite, et qu'il avait suivi, en se retirant sur l'Altmuhl, l'avis de M. de Seckendorf par une lettre du 14.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que si M. de Crussol ne s'était pas retiré le 24 à Hémau, où il a séjourné le 25, en 24 heures sa retraite pouvait lui être coupée ; alors, les ennemis poussant des troupes sur Stadt-am-Hof, les 2 B. de Saxe étaient perdus.

« Après cette conversation, S. M. I. me dit que, par des raisons politiques et militaires, il était nécessaire de faire absolument un mouvement, et qu'avec la plus grande partie de troupes françaises, les troupes palatines, 1 régiment de cavalerie, 1 régiment de dragons de ses troupes, 1 B. de ses gardes, il fallait me porter sur la Naab, ou occuper l'Altmuhl et la Sultz, et s'étendre par Neumarkt jusqu'à Amberg, afin de le soutenir et d'en conserver la communication.

« Je répondis à l'empereur qu'il était certain que, dans la situation où nous étions, il fallait absolument faire un mouvement pour opposer une tête dans le haut Palatinat, conserver Amberg et empêcher la communication avec Ingolstadt, parce que lorsqu'ils seraient parvenus à se communiquer avec Ingolstadt, ils nous obligeraient à abandonner Donauworth, et par conséquent toute la Bavière; que j'étais tout près d'exécuter ce que S. M. m'ordonnerait et qu'il en imposerait beaucoup à l'ennemi, s'il réussissait; mais qu'il était sujet à de grands inconvénients; que les 15 B. et les 40 E. devaient au plus tôt arriver dans le haut Palatinat; que s'ils n'y venaient pas, non seulement les ennemis nous empêcheraient de nous soutenir sur la Naab, mais nous forceraient d'abandonner la Bavière; et qu'il n'y avait point d'extrémité à laquelle il ne se portât plutôt que de prendre un tel parti. Je lui parlai de la subsistance des troupes pendant leur marche ; S. M. me répondit qu'il n'y avait qu'à voir combien il faudrait d'argent pour faire subsister les troupes, qu'il assurerait leur subsistance par le pays, et donnerait tout pour trouver cet argent.

« Cette conversation entre S. M. I., M. de Chavigny et moi dura encore longtemps, et l'empereur finit par nous dire que je n'avais qu'à travailler avec M. de Mortaigne pour le mouvement des troupes sur la Naab et sur l'Altmuhl ; qu'il nous donnait rendez-vous le

lendemain matin à 10 heures et demie avec le maréchal de Törring et M. de Mortaigne; qu'il se déciderait.

« J'ai omis de vous dire, Monsieur, que j'avais vu M. de Mortaigne chez M. de Chavigny avant d'aller chez l'empereur. Nous travaillâmes ensemble l'après-midi et avec M. de la Touche, que j'avais amené avec moi, nous fîmes l'arrangement pour porter les troupes sur l'Altmuhl, la Sulz et les places depuis Kelheim jusqu'à Amberg.

« Le lendemain nous fûmes chez l'empereur. Ce prince nous fit entrer dans son cabinet, et le maréchal de Törring lui lut le projet d'emplacement sur l'Altmuhl, la Sulz, et pour communiquer jusqu'à Amberg. L'électeur palatin lui avait écrit fortement sur sa crainte que, l'ennemi se rendant maître du haut Palatinat, les biens qu'il avait dans cette partie-là seraient encore ravagés. Comme il n'y avait pas à douter de l'envoi des 15 B. et 40 E., il fallait marcher sur la Naab avec ce que nous avions à y porter présentement, soutenu par les troupes qui allaient venir de France. A quoi je répondis que, j'attendais des ordres par écrit; mais que je lui représenterais que sachant positivement le secours du général Thungen se portant sur la Naab, nous courrions risque d'y trouver le secours arrivé; et comme les troupes ne pouvaient marcher que par différentes routes pour arriver sur la Naab, si les ennemis nous prenaient au milieu de ce mouvement, nous serions obligés de nous retirer en désordre derrière l'Altmuhl; tandis que, nous portant d'abord sur l'Altmuhl et la Sulz, nous pourrions avoir le temps de nous placer selon notre projet, M. de Mortaigne et moi; enfin S. M. se rendit à nos raisons.

« J'envoie au maréchal de Coigny les lieux où doivent se porter, en arrivant dans le haut Palatinat, les 15 B. et les 40 E. français, afin que les officiers généraux ou l'officier général qui les conduira puisse donner à chaque division les endroits où chaque B. doit se poster; et le prie de m'envoyer une route de chaque division.

« Pour le mouvement projeté, n'ayant pas assez de troupes sans lever le blocus d'Ingolstadt sur la rive droite du Danube, l'empereur dit à M. de Langeron de partir de Lauwingen, Gundelfing et Hochtett avec les 4 B. français pour occuper Donauworth, Rain, Schrobenhausen, Reichershofen et Geisenfeld. J'aurai attention de placer les autres B. qui viendront de France à portée pour se rendre aux lieux qui leur sont destinés dans la campagne prochaine.

« Vous sentirez, et j'espère que le roi le verra de même, que ma besogne est très difficile ; les nouvelles assurent le secours venant de Bohême actuellement arrivé sur les confins du haut Palatinat ; ce qui a déterminé l'empereur ce matin à donner l'ordre pour qu'un B. palatin aille au plus vite se jeter dans Amberg, afin de le conserver ; car si les ennemis prenaient cette ville, nous aurions bien de la peine à nous établir dans le haut Palatinat. Le peu de troupes que je mène sur l'Altmuhl et sur la Sulz ne peuvent y être toutes arrivées que le 17 janvier. Pour assurer cette position de l'Altmühl, l'empereur voulait y porter 16 B., 13 E., 400 hussards et les disposer ainsi : 1 B. à Kelheim, Essing, Riedenburg et environs ; la Marck et Royal-Bavière à Beilngries, Dietfurt ; Royal-Suédois à Berching, Saxe à Neumarkt, Palatins à Kastel ; à Amberg, 2 B. ; la cavalerie (5 E. Hohenzoller) depuis Amberg jusqu'à Kastel ; 3 E. palatins de Kastel à Neumarkt, 5 E. palatins de Beilngries jusqu'à Kelheim, plus des hussards à Amberg. Pour protéger le flanc du côté du Danube, il plaçait 1 B. dans Donauworth, Rain et Schrobenhausen, Reichertshofen, Geisenfeld, Neuburg, Neustadt, Abach et environs, Vohburg et environs ; de plus, des hussards à Abach, à Reichertshofen, Neumarkt. MM. de Ségur et de Crussol iraient à Newmarkt, M. de Rupelmonde à Kelheim, le prince de Deux-Ponts et M. de Holstein à Almannstein, M. de Danois à Amberg. »

CHAPITRE XIV.

PERTE DE TOUTES LES POSITIONS EN BAVIÈRE JUSQU'A LA RÉUNION A L'ARMÉE DE M. DE NOAILLES

(4 janvier à 27 avril 1745).

Janvier 1745. — 4. M. de Ségur revient à Neustadt. — 6-7. La garnison d'Amberg renforcée. — 8. M. de Ségur à Kelheim. — Il place ses troupes depuis le Danube jusqu'à Neumarkt. — 15. L'ennemi s'empare de Neumarkt et d'Hemau. — 16. M. de Ségur se replie. — 17. Il passe le Danube. — 20. Amberg sommée de se rendre. — 23. Sortie de M. d'Auvy. — 25. Le maréchal de Torring prend le commandement de l'armée en remplacement de M. de Seckendorf. — 25-26. M. d'Auvy évacue Amberg. — 26. Il arrive à Donauworth. — 27. L'ennemi attaque Reichertshofen.

Février. 1er. Changement dans la position des troupes de M. de Ségur. — 14-15. Le poste de Pforing enlevé. — Derniers jours. M. de Ségur se rend à Munich

Mars. 2-3. M. de Rupelmonde enlève un poste ennemi. — 5. L'ennemi surprend celui d'Irsching près Vohburg. — 6. M. de Torring renforce la garnison de Plattling. — 8. 4 B. vont cantonner à Rain et Donauworth. — 12. M. de Ségur retourne à Schrobenhausen. — 15. Détachements de Neustadt. — 17. Le pont de Kelheim emporté par les eaux. — 20. L'ennemi vient reconnaître Kelheim. — 23. Retraite des Bavarois sur Neumarkt. — 24. Le prince de Saxe-Hildburghausen prend le commandement de ces troupes. — 29. Prise de Wilshofen par les Autrichiens.

Avril. 1er. Mouvement général. — Le prince d'Hildburghausen se retire sous Freising. — 10. L'armée autrichienne arrive à Landshut. — 11. M. de Ségur rassemble ses troupes à Pfaffenhofen. — MM. d'Hildburghausen et de Saint-Germain à Dachau. — 14. L'électeur quitte Munich. — 15. Dispositions de M. de Ségur pour marcher avec toutes ses troupes à Aichach. — Combat de Pfaffenhofen. — 16. M. de Ségur à Rain. — 17. L'armée bavaroise passe le Lech. — 18. Revient à Rain; repasse le Lech. — 19. A Langweid, l'électeur renvoie l'artillerie à Gunzburg. — Paix de l'électeur avec la reine de Hongrie. — 22. M. de Ségur se met en marche pour Goppingen. — 23. A Geislingen. — 24. A Kuchen. — Séparation de l'armée bavaroise. — L'électeur retourne à Munich. — 25. M. de Ségur à Kannstadt; il établit ses quartiers à Zuffenhausen. — 26. Les troupes palatines retournent à Mannheim. — 27. M. de Ségur prend des cantonnements sur la rivière d'Enz; à Bietigheim, réunissant une partie des troupes de l'armée du Mayn.

L'étendue du pays que nous occupions vers la fin de décembre ne permettant pas de se tenir également en force de tous côtés,

il devenait indispensable de renforcer certains points pour s'y maintenir. Neumarkt et Amberg parurent mériter toute l'attention.

En effet, le 1er janvier 1745, l'avant-garde des troupes autrichiennes venant de Bohême arrivait dans les environs d'Amberg, M. de Thungen se dirigeait sur Wurtzburg, M. de Bernklau était à Stadt-am-Hof, puis à Donaustauf et Burglengenfeld sur la Naab, sa cavalerie légère s'étendait jusqu'au Danube; à la date du 5, les troupes de Bohême entraient dans leurs cantonnements aux environs d'Amberg pendant que l'armée impériale et française revenait à Neustadt. L'exécution des ordres de l'empereur souffrit quelque difficulté, et comme M. de Ségur envoyait, du 6 au 7 janvier, à Neumarkt 1 B. et 2 E., ces troupes, en traversant un village, furent attaquées si vivement que, malgré leur courage, elles revinrent presque entièrement dépouillées. Un lieutenant et sa compagnie, placés par M. de Crussol au château de Wildenstein près Dietfurt, restèrent prisonniers.

Aussi M. de Ségur écrivait-il à l'empereur, le 4 janvier 1745 : « Les différents inconvénients qui viennent d'arriver que j'ai mandés aujourd'hui à M. de Chavigny pour les mettre sous les yeux de S. M. I., me font croire que le plan projeté et arrêté par elle ne doit plus avoir lieu, 1° parce que le secours du général Thungen étant avant-hier à quatre lieues d'Amberg, il n'est pas possible de porter des troupes en pointe, comme nous le devions, pour communiquer avec Amberg; 2° vu le refus des troupes palatines de sortir du duché de Neuburg, ajoutant à cela que quand même le débordement des eaux ne serait pas venu, les troupes qui auraient dû être portées depuis Dietfurt jusqu'à Amberg ne devaient y arriver que le 15 et le 16. Il est donc question aujourd'hui de prendre une position avec ce que j'ai de troupes qui puissent barrer à l'ennemi la communication d'Ingolstadt, tenir toujours Donauworth et resserrer en même temps cette garnison par la rive gauche du Danube. Je propose à S. M. I. de garder l'Altmühl depuis Kelheim jusqu'à Beilngries; occuper Berching, Kipfenberg, Arnsberg; s'emparer même de Eichstadt; avoir un poste à Pappenheim. Par cette position, vous barrez la communication d'Ingolstadt à l'ennemi, et lorsque le secours arrivera, vous faites vos dispositions pour les attaquer Les B. se porteront aisément sur l'Altmuhl, quand même le débordement des eaux subsisterait. Les uns, partant de Donauworth,

marcheront sur la rive gauche du Danube; les autres en même temps passeront par Neuburg, si les troupes palatines veulent les y laisser passer. Lorsque S. M. I. m'enverra les ordres, je n'aurai que 10 B. pour garder l'Altmuhl jusqu'à ce que le maréchal de Coigny ait ordonné au B. de la Sarre et à celui de Bourgogne de marcher; parce que, suivant la position des troupes, il faut 8 B. pour garder Donauworth, Rain, Remertshofen, Vohburg, Neustadt et Abbach. »

Après avoir visité Kelheim et Dietfurt, dont il fait réparer les fortifications, il établit ses troupes depuis le Danube jusqu'à Neumarkt, laissant M. de Rupelmonde à Kelheim, M. de Crussol à Dietfurt, M. le prince de Deux-Ponts à Freystadt, et place son quartier général à Beilngries.

Cependant le général Thungen marchait sur Neumarkt et M. de Bernklau était parti de Stadt-am-Hof pour Hemau; Neumarckt et Hemau avaient capitulé le 15.

Ces malheureux événements forcèrent M. de Ségur à repasser l'Altmühl, à gagner Altmannstein, à passer le Danube sur le pont de Neustadt et à prendre, le 17 janvier, ses quartiers aux environs d'Abensberg. M. de Seckendorf, de son côté, ordonne de pourvoir à la sûreté de Kelheim par M. Rupelmonde avec 3 B., tandis que M. de Thungen, occupé à mesurer tous les points que nous abandonnions, établit sa communication avec Ingolstadt et se met en marche le même jour pour se rapprocher d'Amberg; il arrive le 20 devant la place, qu'il somme de se rendre. Ce jour-là même, l'empereur mourut à Munich, et, cette mort jetant toutes les cours d'Europe dans une grande agitation, M. de Ségur crut devoir, pour sauver les troupes du roi, resserrer son armée. Il établit son quartier à Schrobenhausen, la droite à Abach sur le Danube, la gauche à Rain, à portée de soutenir Kelheim et Donauworth, en faisant rompre les ponts de Neuburg et de Neustadt.

La mort de l'empereur mit fin aux malheurs qui n'avaient cessé de troubler sa vie depuis le moment où il était monté sur le trône; mais elle causait de grands désordres dans les affaires de ses alliés, principalement dans celles de la France. La politique changeait; l'union de Francfort (1) ne pouvait plus subsister; des troubles allaient

(1) L'empereur Charles VII étant mort le 20 janvier 1745, l'union de Francfort, formée pour lui, se trouve dissoute. Alors la France proposa au roi de Prusse de

fortifier le parti de la reine de Hongrie, enlever des alliés à la France, à la Bavière, et leur susciter de nouveaux ennemis. Les cercles de Souabe et de Franconie, qui n'avaient accordé aux troupes françaises des quartiers sur leur territoire qu'à la réquisition de l'empereur, n'avaient plus la même raison de dissimuler leur mécontentement. On allait être privé de tous les secours, de toutes les facilités que le nom et l'autorité du chef de l'Empire procuraient aux troupes du roi. Rien n'empêchait plus les princes et les États, que cette même autorité avait retenus ou dans le parti de l'empereur ou dans la neutralité, de se livrer à leur affection pour la maison d'Autriche; il fallait ou les gagner par de nouvelles négociations, ou leur en imposer par la force des armes; et comme le jeune électeur, avec les mêmes prétentions que le feu empereur son père, n'avait pas la même autorité, les efforts à faire pour le soutenir devaient doubler en proportion du peu de ressources qu'on trouverait dans son crédit en Allemagne.

Impossible de former aucun plan sans savoir auparavant quel parti ce prince prendrait lui-même dans la malheureuse situation où se trouvaient ses États, ses finances et ses troupes. Il y avait lieu de craindre qu'effrayé des malheurs qui le menaçaient encore, il ne fût disposé à acheter, aux dépens de sa gloire personnelle, la tranquillité de son pays; et qu'abandonnant ses prétentions, il renonçât à une alliance formée pour ses propres intérêts. Dès que l'empereur eut les yeux fermés, le vœu de toute sa cour fut pour un accommodement avec la reine de Hongrie. L'impératrice même, mère du jeune électeur, méprisant ses droits à la succession autrichienne, parut favoriser cette opinion. Le maréchal de Secken-

mettre la couronne impériale sur la tête d'Auguste III. Les difficultés de la nation polonaise et de la Russie firent penser que ce serait le grand-duc de Toscane qui deviendrait bientôt empereur. En effet, le nouvel électeur de Bavière, Maximilien-Joseph, fils de Charles VII, voyant ses troupes dispersées et ses États ensevelis, conclut la paix avec la reine de Hongrie, le 22 avril, à Fuessen (évêché d'Augsbourg).

L'électeur de Bavière, qui renonçait à son alliance avec la France, est rétabli dans ses États. François Ier, grand-duc de Toscane, est élu empereur le 13 septembre, malgré les protestations de la Prusse et de l'électeur palatin; le roi Frédéric II signe la paix à Dresde, le 25 décembre, avec l'impératrice, reine de Hongrie.

La France se trouve ainsi privée de la plupart de ses alliés. Cette époque, peu honorable pour notre politique, devient celle de nos succès militaires, et l'épée rectifie les fautes diplomatiques.

dorf fut le plus empressé de tous à la soutenir. Oubliant que l'empereur, quelques moments avant d'expirer, lui avait recommandé son fils et la persévérance dans l'alliance avec les rois de France et de Prusse, il déclara qu'il n'avait été attaché qu'à l'empereur et non pas à la maison de Bavière, et qu'il n'avait d'autre service à rendre à l'électeur que de l'engager à négocier, sans perdre de temps, un armistice et à faire sa paix avec la reine de Hongrie.

Le maréchal de Torring, président du conseil de guerre, chercha seul à inspirer à l'électeur des idées plus conformes à sa gloire et aux intérêts de son pays. Il représenta à ce prince que dans ces circonstances il ne pouvait espérer une paix solide et honorable; qu'il serait dangereux de s'exposer par une négociation précipitée à perdre l'alliance de la France et celle du roi de Prusse; que ce serait agir contre les dernières volontés de son père, contre son honneur et ses vrais intérêts, que de faire une démarche dictée plutôt par l'ingratitude envers ces deux puissances, qui avaient tout sacrifié pour l'agrandissement de sa maison, que par la nécessité de se mettre à la discrétion de l'ennemi commun; qu'il n'était pas impossible avec leur secours de rétablir les affaires et de les mettre dans le même état où elles avaient été dans le commencement de la guerre, et qu'en prenant de justes mesures pour conserver pendant l'hiver ce qu'on possédait encore en Bavière, on pourrait résister aux nouvelles attaques des ennemis. Ces représentations firent impression sur l'esprit de l'électeur et sur ses ministres. Ce prince rejeta toute idée d'accommodement, et déclara à M. de Chavigny qu'il était résolu de tenir les engagements pris par le feu empereur.

Le plus important était de chercher les moyens de se soutenir en Bavière, et de s'opposer aux nouvelles entreprises contre la possession du haut Palatinat, dont les Autrichiens venaient de s'emparer. M. de Torring proposa de s'en tenir au projet adopté par l'empereur deux jours avant sa mort, de resserrer les quartiers qu'on avait trop étendus, et de se réduire à la garde de l'Isar, de Donauworth, de Kelheim et de la droite du Danube : c'était celui de M. de Ségur, proposé d'après les instructions reçues de Versailles; il avait même insisté de nouveau auprès de la cour de Munich, le 21, pour que l'on se déterminât à prendre une position entre l'Isar et le Lech, soit pour attaquer Donauworth, soit pour Kelheim,

soit pour pénétrer, par Ingolsdadt, dans le centre de la Bavière.

Le résultat du conseil fut de tenir à tout prix dans Donauworth, Kelheim et Straubing, de placer les troupes françaises et palatines depuis Rain sur le Lech jusqu'à Abach sur le Danube au-dessus de Kelheim, de manière à soutenir Donauworth et Kelheim et masquer Ingolstadt. On resta indécis sur la position des Bavarois et des Hessois, et on ne put se résoudre à la restreindre à défendre l'Isar, ni à abandonner les postes occupés sur la Salza et à la rive gauche de l'Inn. On convint cependant que si on se déterminait à les retirer, ceux de Rosenheim et Wasserburg seraient exceptés, et que de là jusqu'à la Wils on formerait une ligne qui couvrît Munich et les autres postes de l'Isar. Les motifs sur lesquels les ministres de l'électeur s'appuyaient pour ne point se borner à la garde de cette dernière rivière se fondaient sur ce qu'elle n'était pas soutenable à sa rive gauche, qu'en s'y plaçant on serait obligé, si les ennemis se rassemblaient en force derrière le bas de l'Inn, de se retirer derrière le Lech; que, d'ailleurs, en abandonnant le pays situé entre l'Inn et l'Isar, on se priverait d'un grand nombre de recrues qu'on devait en tirer, qu'on laisserait aux ennemis beaucoup de subsistances qui leur seraient d'un grand secours pour la conquête de toute la Bavière. Ils observaient aussi qu'on ne pourrait subsister pendant le reste de l'hiver entre l'Isar et le Lech.

Pendant ces délibérations, l'ennemi ne restait pas inactif, et, le 23 janvier, sur un avis de M. de Sparre, attaqué à Reichertshofen, M. de Ségur marche à son secours et l'ennemi se retire sans se laisser atteindre. D'un autre côté, le comte d'Auvy, commandant à Amberg, sachant n'avoir plus aucun secours à attendre, et attaqué par l'ennemi, par ses sorties vigoureuses force M. de Thungen à lever le siège, en le laissant bloqué.

M. de Seckendorf (1) n'eut aucune part aux déterminations prises

(1) Seckendorf (Frédéric-Henri, comte de), né le 16 juillet 1673 à Kœnigsberg (Franconie); s'engage dans l'armée hollandaise en 1697; capitaine dans les troupes du margrave d'Anspach; se distingue dans les campagnes du Rhin, de Hongrie, des Pays-Bas; commandait un régiment à Hochstedt en 1712; passe au service du roi de Pologne; en 1716, à l'armée impériale comme feld-maréchal; 1726, ambassadeur d'Autriche auprès de Guillaume Ier; 1732, attaché à l'armée du Rhin avec le prince Eugène; 1735, à Clausen; 1740, entre au service de l'électeur de Bavière, par vengeance de la conduite de l'Autriche à son égard; 1744, négocie l'union de Francfort, après avoir reconquis la Bavière sur les Impériaux, et coopère au traité de Fussen.

pour la défense de la Bavière. Il se démit du commandement de l'armée, et, n'écoutant ni conseils ni représentations, il abandonna le fils de son bienfaiteur, sous prétexte qu'il ne pouvait pendant l'interrègne servir d'autre maître que le corps germanique, et non un de ses membres; il assura seulement l'électeur qu'il serait toujours prêt à l'aider de ses conseils, et il partit de Munich, le 25, pour passer quelques jours à Augsburg. Il ne fut point remplacé dans le commandement de l'armée et l'on s'aperçut que l'électeur se proposait de la commander en personne, avec le maréchal de Torring sous ses ordres.

Le 26, M. d'Auvy, trouvant un moment favorable, évacue Amberg, en enlevant une compagnie de cavalerie dans le pays de Sultzbach, et arrive à Lauf; continuant sa marche, il arrive à Donauworth.

D'un autre côté, le général Bernklau, ayant rassemblé dans les environs d'Ingolstadt de l'infanterie, de la cavalerie et du canon, passe le Danube sur le pont de cette ville et se présente, le 27 à la pointe du jour, devant Reichertshofen. Ce poste contenait 1 B. de Royal-Suédois, commandé par le capitaine de Laugen, qui se retira dans le château. M. de Bernklau le somma plusieurs fois, et lui offrit même les honneurs de la guerre; il les refusa, et, attaqué, il se défendit avec tant de vigueur qu'il donna à M. de Sparre, son colonel, le temps de venir à son secours avec ses deux autres B. et un de Royal-Bavière. A la vue de ces troupes, suivies de celles que M. de Ségur amenait de Schrobenhausen, M. de Bernklau prit, à 3 heures après midi, le parti de se retirer et de regagner Ingolstadt. Ce succès releva un peu le moral de l'armée. M. de Ségur, qui, depuis le passage du Danube, restait à Abensberg, ne fut pas plus tôt instruit des intentions de la cour de Munich qu'il s'établit à Schrobenhausen, où il arrive le 24. Il y rassemble sa cavalerie, la place au centre de sa ligne, dont la droite est à Abach sur le Danube, la gauche à Rain. Comme l'endroit le plus exposé était le pays entre Schrobenhausen et Vohburg, dans lequel les hussards pénétraient par Ingolstadt, il y place 6 B. à couvert de la rivière de la Paar, laisse 3 B. à Kelheim avec M. de Rupelmonde, et augmente d'un B. la garnison de Donauworth, commandée par M. de Lauzeran. M. le

En 1758, Frédéric le fait enlever et enfermer à Magdebourg, le soupçonnant d'une correspondance secrète; relâché six mois après, il rentre dans sa terre de Meuselwitz, où il meurt le 23 novembre 1763.

prince de Deux-Ponts était à Geisenfeld. La joie fut aussi vive à Munich de la conservation de Reichertshofen qu'on en avait eu de l'évacuation d'Amberg. La garnison de cette dernière place, regardée comme perdue, donnait à M. de Ségur le moyen de renforcer les endroits de sa ligne les plus faibles; en conséquence il fit, le 1er février, une nouvelle disposition des 20 B. et des 20. E. disponibles : 2 B. sont placés à Donauworth, 1 à Rain; 4 à Schrobenhausen, Hohenwark, Reichertshofen; 2 B. à Rohrbach, 3 à Geisenfeld, 2 à Vohburg, 1 à Munchmünster et à Schweig, 1 à Neustadt, 1 à Abensberg, 2 à Kelheim et 1 entre cette ville et Abach. La cavalerie française et quelques détachements de celle de Bavière sont distribués dans le plat pays à portée des quartiers de l'infanterie; pour mieux assurer la ligne dans la partie de Reichertshofen, de Geisenfeld et de Vohburg, postes les plus exposés, M. de Ségur y devait porter, en cas d'attaque, 8 ou 9 B. et de la cavalerie. Il donna en conséquence ses instructions aux officiers généraux.

De tous les postes de M. de Ségur, Donauworth et Kelheim étaient les plus importants; l'un et l'autre exigeaient des attaques en règle. Les ouvrages de Donauworth bien réparés et augmentés, l'ennemi n'oserait y marcher, parce qu'il se serait exposé à être pris en flanc par les Palatins qui occupaient Neuburg, puis c'était trop s'éloigner des réserves laissées du côté de Passau et de Braunau; d'ailleurs, M. de Ségur pouvait, dans tous les cas, par le pont de Rain, faire passer des renforts à Donauworth.

Kelheim ne représentait point, comme Donauworth, une place de guerre; c'était la seule position qu'on eût conservée à la gauche du Danube, tant à cause de sa situation dans l'angle formé par ce fleuve et l'Altmuhl, que par les avantages réservés aux ennemis, s'ils en avaient été les maîtres. Quant à sa nature, elle opposerait une bonne défense par ses murailles couvertes d'une fausse braie, d'un chemin couvert palissadé, et d'un canal; le reste de l'enceinte était à l'abri de l'insulte; on y avait planté plusieurs rangs de palissades. Il est vrai que la ville était dominée par quelques hauteurs, mais l'élévation des murailles mettait les maisons et les troupes à couvert. M. de Ségur, n'ayant plus d'inquiétude ni pour Donauworth ni pour Kelheim, mit aussi en sûreté ses autres postes; on les palissada, on les arma de chevaux de frise; et comme les troupes étaient placées de manière à se porter réciproquement du secours, on es-

péra que, ces dispositions jointes à la fermeté des officiers et des soldats, la ligne ne serait forcée en aucun endroit. Le dégel qui survint dans les premiers jours de février fut une nouvelle barrière, et le général Bernklau partit d'Ingolstadt, se cantonna sur l'Altmuhl, et fit des abattis pour couvrir ses quartiers; il retourna de sa personne à Stadt-am-Hof, ne laissant à Ingolstadt que la garnison. Le général Thungen, de son côté, établit ses 10,000 hommes depuis Neumarkt jusqu'à Amberg. Le reste de l'armée, commandée par le général Bathiany, tenait le pays depuis Passau jusqu'à Braunau, à la droite de l'Inn, et occupait la Salza par des postes jusqu'à Salzburg.

Suivant tous les rapports, la totalité de l'armée autrichienne en Bavière ne se montait qu'à 30,000 hommes, et tout laissait croire qu'elle ne serait point augmentée, lorsqu'on apprit, le 8, que le prince d'Anhalt, commandant l'armée prussienne dans la Silésie, chassait les Autrichiens, les poussait jusqu'en Moravie et forçait le prince Charles à employer toutes ses troupes pour garder la Bohême.

Dans la nuit du 14 au 15 février, nous prîmes aux ennemis des officiers, des hussards et des chevaux, et M. Detlingen, que M. de Ségur avait appelé à Kelheim, leur enleva le poste de Pforing.

Il s'en fallait de beaucoup que ces petits avantages fussent décisifs. Le général Bernklau occupait toujours les environs de Rain sur le bas Danube, et M. de Thungen ceux de Stadt-am-Hof, Burglengenfeld et Dietfurt. Le reste de l'armée ennemie se tenait entre Passau et Braunau. Bien qu'on parlât de reprendre les places que les ennemis occupaient en Bavière et de remettre l'électeur en possession de ses États, le siège d'Ingolstadt était, au préalable, nécessaire; par cette expédition devait commencer la campagne. Le convoi d'artillerie indispensable à cette opération était prêt à Fribourg depuis longtemps; par ordre du roi, il ne devait sortir de cette place pour le conduire devant Ingolstadt qu'avec la sécurité d'y arriver.

M. de Bernklau, dans la crainte du siège, renforce la garnison d'Ingolstadt, rassemble le reste de ses troupes à Stadt-am-Hof et les cantonne dans le bas Danube, à portée de Passau; des détachements de M. de Thungen les remplacent dans les postes de l'Attmuhl et du Danube.

Dans les premiers jours de mars, M. de Ségur, voyant l'ennemi se préparer à passer le Danube à Wilshofen, s'était rendu à Munich pour conférer avec les ministres de l'électeur sur les moyens de se procurer des subsistances et de s'opposer à l'ennemi; mais toutes les délibérations arrêtées sur les différents partis à prendre restèrent sans exécution.

Le 6, le maréchal de Torring fait partir 1 régiment pour renforcer la garnison de Plattling, et, le 8, 4 B. vont cantonner à Rain et à Donauworth; le maréchal de Bathiany arrive à Passau et y remplace M. de Bernklau, dans son commandement. M. de Ségur faisait alors à M. d'Argenson ce rapport sur la situation : « Je trouvai, en arrivant ici, M. de Törring et M. de Preysing dans une grande inquiétude au sujet de l'artillerie de Fribourg, les assurant que l'on était toujours dans l'intention de l'envoyer lorsqu'il y aurait de la sûreté; que l'électeur devait être bien persuadé de la bonne volonté du roi, que M. de Chavigny les en avait instruits plus particulièrement; mais que dans toutes vos lettres je voyais une détermination pour agir, pendant cette campagne, de façon à ne pouvoir laisser douter des intentions du roi; que j'allais donner les ordres aux officiers d'artillerie à Munich pour entrer en campagne, ce qui calma l'inquiétude sur cette artillerie annoncée de Fribourg.

« Je trouvai MM. de Benne et de Glinglewe, ministres d'Espagne et de Prusse, fort inquiets tous deux sur les magasins et les préparatifs de cette campagne. Comme vous m'avez mandé de ne point laisser douter aux alliés des intentions du roi, je leur dis que j'étais venu pour les mesures à prendre.

« M. de Glinglewe, ministre de Prusse, vint avant-hier chez M. de Chavigny, avec qui j'étais. Il lui dit qu'il recevait l'avis du roi son maître de déclarer que les ennemis porteraient dans cette campagne toutes leurs forces sur lui; que si l'on n'agissait pas vivement de ce côté, et de façon à faire une diversion, il aurait toutes les forces autrichiennes sur les bras. Il avait vu ce matin M. de Törring à qui il avait dit les intentions du roi, qui surtout voulait savoir ce qu'il en était des magasins à fourrages afin d'être sûr que l'armée pût se mettre en campagne de bonne heure; que si l'on faisait le siège d'Ingolstadt avec notre armée, nous serions hors d'état de pousser vigoureusement les ennemis et entreprendre sur l'Inn pour pouvoir marcher en avant; que ce serait la seule chose qui

pût empêcher le roi de Prusse d'avoir toutes les forces autrichiennes sur lui. Je répondis que les préparatifs pour cette campagne seraient activés autant que possible.

« Je travaillai avec M. Baron. Il me dit qu'il était persuadé que les fourrages n'étaient pas dans le pays. Je convins avec lui de ce que je dirais à l'électeur et à ses ministres, et j'agis en conséquence. Je fus chez M. de Törring, où se trouva M. de Preysing avec M. de Chavigny; nous leur exposâmes le cas où nous nous trouvions d'être au mois de mars sans possibilité d'assembler l'armée, faute de subsistances, ajoutant qu'il faudrait, malgré la supériorité sur l'ennemi, abandonner la Bavière, et par conséquent toutes les dépenses du roi seraient perdues ainsi que toutes les bonnes intentions pour l'électeur, et la cause commune totalement détruite. Nous vîmes le lendemain l'électeur; je lui répétai tout ce que j'avais dit la veille à ses ministres : l'électeur nous répondit qu'il savait tout ce que le roi avait fait pour l'empereur, qu'il comptait sur les mêmes secours, qu'il ordonnerait tout ce qu'il faudrait pour remplir les engagements; mais qu'il savait l'état où était le pays, qu'en dernier lieu le roi avait fait mander que ce n'était point son intention de réduire ses peuples à la dernière misère, qu'il ferait ce qu'il faudrait pour que le pays donnât ce qu'il pourrait donner. Voilà tout ce qui s'est passé depuis mon arrivée. Je ne puis vous dire combien je suis content du jeune électeur : c'est un prince qui écoute attentivement, réfléchit, et donne toutes les espérances que l'on peut attendre d'un âge plus mûr et de plus d'expérience. » La situation devenait tous les jours plus critique. La garnison d'Ingolstadt s'était emparée d'Irsching et de Vohburg et s'était retirée. Le 20 mars, le prince de Durlach s'était avancé jusqu'aux faubourgs de Kelheim. Le 21, M. de Thungen rassemble son artillerie à Hemau; le 23, un corps débouche d'un côté de Stadt-am-Hof et de l'autre de Passau sur Wilshofen. Alors, le 24, M. le prince de Saxe-Hilburghausen prend le commandement des postes avancés bavarois sur Neumarkt et ensuite derrière la Wils, et M. de Saint-Germain rassemble celles à ses ordres sur la Salza. Cependant la garnison de Wilshofen se rend le 28, ce qui augmenta encore la terreur, non seulement dans le corps des Hessois, mais même dans l'armée bavaroise, qui dès ce moment craignit la perte entière de son pays, dont elle ne possé-

dait plus qu'une partie. Le maréchal de Törring dirige les troupes bavaroises derrière l'Isar, en remontant cette rivière depuis Landshut, et les Hessois depuis cette ville jusqu'à son embouchure dans le Danube.

M. de Ségur était occupé de l'évacuation de Kelheim et des moyens de mettre Rain en état de défense. Il agissait en même temps pour s'opposer au corps qui débouchait d'Ingolstadt et qui dirigeait sa marche sur Reichertshofen. Il y eut, le 29, près de cet endroit, une escarmouche dans laquelle il faillit être pris.

Dans les premiers jours d'avril, les Bavarois campent partie à Moosburg, partie sous Munich. M. de Saint-Germain rassemble ses troupes à Wasserburg et Rosenheim; les Hessois abandonnent Landshut et se retirent dans les faubourgs à la rive gauche de l'Inn. M. de Ségur évacue Kelheim, Vohburg, et place ses troupes, la droite à la rivière de Paar entre Schrobenhausen et Reichertshofen, la gauche vers le Danube au-dessus d'Ingolstadt, les Palatins sur Neuburg. MM. de Bernklau et de Bathiany sont cantonnés entre l'Inn et l'Isar, et le général Thungen retourne en Bohême, pendant que le général Mercy se porte aux environs de Keilheim.

Le 8, les Hessois joignent Saxe-Hildburghausen au camp de Moosburg, tandis que l'ennemi s'empare de Landshut abandonné. Le 9, M. de Saint-Germain arrive sur les hauteurs de Munich avec ses troupes de la Salza, et le prince de Saxe sous Freising.

M. de Ségur fit part à l'électeur des dispositions qu'il croyait convenables pour arrêter la marche de l'armée réunie sous les ordres des généraux Bernklau et Bathiany. Le ministre de Munich, de son côté, par suite de projets arrêtés les 10 et 11, désirait faire prendre à l'armée bavaroise, alors sur l'Amber, une position sur le Lech, pendant que celle du roi se rassemblerait à Aichach. L'électeur devait, le 14, quitter sa capitale pour se rendre à Augsburg. Cette position, qui mettait les armées dans le cas de se secourir réciproquement, en aurait imposé à l'ennemi, si les ordres en eussent été exécutés. Mais le maréchal de Törring dépêcha le 13 un courrier à M. de Ségur, qu'il ne reçut que le 15, pour lui faire part de la retraite de M. de Saint-Germain à Freising. M. de Ségur, de son côté, environné par l'armée ennemie, ne pouvant informer de la situation malheureuse où il se trouvait, cherche à se retirer, sans perdre de temps, de Paffenhofen, afin de ne pas

exposer l'armée du roi à être entièrement défaite par l'ennemi qui s'avançait en force; il n'en eut pas le temps. Son seul parti fut celui de combattre malgré son infériorité. Le 14 au soir, le comte de Ségur, qui par ordre de l'électeur avait levé tous ses quartiers, à l'exception de ceux de Rain et de Donauworth, où il avait laissé 5 B., apprit que l'armée bavaroise n'était plus à Freising pour se replier sur Munich et Dachau. Tout de suite, il rejoignit les Bavarois, ce qu'il aurait exécuté dans la nuit du 13 au 14, si les embarras des transports de l'artillerie ne l'eussent obligé de différer sa marche jusqu'au matin. En attendant le jour, il chargea le marquis de Crussol de retirer tous les petits postes de Pfaffenhofen, puis envoya à Aichach, où il avait résolu de se rendre la première journée, M. de Bernholt, commandant le 2e B. de Royal-Suédois, avec Français et Palatins ; en même temps un détachement de fantassins et cavaliers, sous M. d'Obenheim, lieutenant-colonel du régiment Royal-Allemand, se portait aussi sur la route d'Aichach pour y attendre les équipages et renforcer l'escorte.

A la pointe du jour, l'armée décampa; 4 B. palatins formaient l'avant-garde suivis de leur cavalerie, de l'artillerie, caissons, équipages; puis venait la cavalerie française. Notre infanterie, de 13 B., marchait ensuite avec l'arrière-garde de M. de Crussol.

« A peine, écrivait M. de Ségur (1), les deux derniers B. étaient-ils sortis de Pfaffenhofen, que nous vîmes déboucher des hauteurs et des bois qui entourent cette ville des troupes de hussards. Comme j'allais dans la ville pour commencer la retraite, je vis sortir des bois de dessus ma droite de la cavalerie légère, et sur ma gauche de l'infanterie hongroise avec des dragons. Je revins à nos B., les fis doubler au plus tôt pour gagner avec plus de facilité la hauteur et appuyer la gauche à un bois.

« A peine M. de Crussol eut-il fait fermer les portes de la ville pour commencer sa retraite, qu'elle fut attaquée de tous côtés. Les portes furent enfoncées tout de suite, et toutes ces troupes y entrèrent. Le combat dans la ville dura près d'une demi-heure. M. de Crussol s'y est très distingué, ainsi que M. de la Marck. Cette arrière-garde se replia avec beaucoup d'ordre.

« Les ennemis débouchèrent fort vite, se mirent en bataille, leurs

(1) Lettre au comte d'Argenson, le 17 avril

dragons pied à terre; les croates et tous les hussards vinrent pour gagner la hauteur, firent une espèce de croissant et marchèrent pour nous attaquer; mais, en montant pour venir gagner la hauteur, ils essuyèrent un feu prodigieux qui ralentit beaucoup leur attaque. Alors on se mit en marche fort doucement afin d'aller joindre M. de Zastrow, déjà loin avec les troupes palatines.

« En me retirant, je voyais arriver toujours de nouvelles troupes; ce qui fit que j'envoyai prier M. de Zastrow, mis en bataille, de marcher à moi plus vite et gagner les hauteurs où il me voyait arriver. Lorsque je l'eus joint, je lui proposai de nous placer sur deux lignes, la gauche à un bois, tenant toujours les hauteurs, et notre cavalerie dans une plaine sur notre droite un peu en arrière de notre infanterie. Nous commençâmes à tirer sur l'ennemi. Cette canonnade dura près d'une heure; je ne songeai plus qu'à nous retirer, dirigeant toujours notre marche de hauteurs en hauteurs et de bois en bois.

« Nous fûmes bientôt obligés de nous former de nouveau, et de nous arrêter encore une fois, étant trop pressés de l'ennemi, à un endroit qui me parut favorable à notre infanterie. Il y eut là pendant une heure un feu très vif de part et d'autre; c'est là aussi où M. de Rupelmonde, qui s'était toujours comporté pendant cette action avec beaucoup de courage et d'intelligence, reçut un coup de fusil au-dessus de la hanche. La vigoureuse résistance de notre infanterie ayant étonné et arrêté l'ennemi, nous nous remîmes en marche. En descendant dans un fond marécageux, le désordre se mit dans notre artillerie. La peur prenant aux charretiers, les canons et les caissons de cartouches se renversèrent pêle-mêle, et il n'y aurait pas eu moyen, sans nous exposer à être totalement enfermés par l'ennemi, de donner du secours et remédier à ce désordre, de sorte que de 10 pièces de canon qu'avaient les Palatins nous en avons sauvé 5, et de 6 pièces bavaroises, nous en avons réchappé 2. Jusqu'à la rivière de Paar nous marchâmes toujours entre deux colonnes des ennemis, ayant leur infanterie qui nous suivait en queue avec beaucoup de cavalerie, et tous leurs hussards qui tiraillaient perpétuellement sur nous. Voilà notre retraite jusqu'à la Paar, que nous passâmes à un gué près d'Hohenwark à 6 heures du soir, toujours suivis jusqu'à la nuit.

« Comme les ennemis pouvaient encore envoyer beaucoup de ca-

valerie sur Rain pour nous couper, il fallut marcher toute la nuit et mettre les troupes en sûreté en passant le Lech.

« Un corps arriva le lendemain à Rain. Les ordres que j'avais donnés à M. de Crussol et à M. Detlingen, que j'y avais laissés, furent très bien exécutés. Les troupes abandonnèrent Rain, repassèrent le pont sans perte, le brûlèrent, et se retirèrent à Donauworth.

« Voilà le détail de la retraite de Pfaffenhofen, où les Bavarois nous ont sacrifiés et où les troupes du roi devaient être détruites; totalement entourés deux ou trois fois, c'est à la valeur des troupes et celle des officiers que nous devons notre salut.

« Je ne puis vous dire combien je suis content de M. de Lantingshausen, major général, et de tout l'état-major, pour leur courage et leur intelligence pendant l'action. Une compagnie de grenadiers de Royal-Bavière, commandée par M. Stock, qui escortait le trésor, a fait des merveilles; les chevaux morts par le feu, ils prirent la caisse et l'ont portée jusque passé le gué de la Paar. M. de Bernholt, commandant d'un B. d'Alsace, a été blessé de deux coups de feu. Je ne finirais pas sur les louanges à donner à tous les officiers de ce petit corps. M. de Sparre a très bien manœuvré avec son régiment, et s'est comporté vaillamment.

« Le gué de la Paar, qui nous a sauvés, me fut enseigné par M. de Lansalm, aide de camp de M. de Rupelmonde, et par M. Detlingen, lieutenant-colonel d'Alsace, officier de la plus grande distinction, et que je consultai pendant l'affaire. Passer la Paar, au-dessus ou au-dessous d'où nous l'avons passée, pouvait être pour nous une grande différence. Si S. M. est contente de cette action, je vous demande de vouloir bien faire accorder des grâces à ces troupes qui assurément en méritent. Comme tous les officiers ont toujours été à pied à la tête de leurs troupes, il y en a un grand nombre qui ont perdu leurs chevaux et leurs portemanteaux.

« Si ce n'était les traînards qu'il n'est pas possible d'éviter de perdre dans une aussi grande marche, nous n'aurions sûrement pas tant perdu que les ennemis, qui l'avouent eux-mêmes.

« L'armée n'était pas encore sauvée : il fallait gagner Rain. L'armée a franchi sept lieues, et nous sommes arrivés hier à onze heures du matin. Je ne puis vous dire combien nous avons perdu; mais la perte est grande, et je suis au désespoir de M. de Rupelmonde, tué au dernier combat.

« Je prévois des choses affreuses, et peut-être même dès demain les ennemis viendront-ils à Rain, que j'ai ordonné d'abandonner sur-le-champ, les troupes étant en deçà du Lech. »

Tels sont les détails de la correspondance de M. de Ségur sur ce qui se passa dans sa retraite, qui coûta aux troupes françaises environ 2,400 hommes tués ou blessés; mais dans laquelle, par ses bonnes dispositions, soutenues par le courage des troupes, il sauva l'honneur des armes du roi que les manœuvres des alliés avaient compromis. Par une lettre particulière, il n'eut pas lieu d'être satisfait de la manière dont se comportèrent les troupes palatines; la terreur s'étant emparée d'elles, elles se jetèrent sur les B. français, qui auraient été rompus dans le moment le plus important du combat sans la fermeté et l'activité de M. de Sparre et de tous les officiers de son régiment.

L'armée bavaroise ne partagea en rien les dangers que coururent les troupes françaises. De Dachau, où elle s'était rassemblée le 13, elle marcha le 14 à Friedberg, en même temps que l'électeur partit de Munich pour se rendre à Augsburg; et non seulement elle ne vit point d'ennemis, tous réunis contre M. de Ségur, mais, arrivée près Friedberg, on lui fit, le 17, abandonner précipitamment le camp qu'elle avait pris à la droite du Lech pour passer cette rivière; et, au lieu de la porter, comme on en était convenu, sur Rain pour soutenir M. de Ségur, on la mena près d'Augsburg. Les Hessois alors se séparèrent des Bavarois et se portèrent à Donauworth pour prendre ensuite le chemin de leur pays.

Dans cet excès de confusion, M. de Ségur se rendit de sa personne à Augsburg, le 17 au soir; il y apprit le parti que prenait l'électeur. Il trouva ce prince tellement alarmé de la retraite des Hessois qu'il ne se croyait pas en sûreté à Augsburg; et, en effet, après bien des discussions, il fut résolu que S. M. S. en partirait le lendemain à midi pour se retirer à Mannheim, et que toutes les troupes bavaroises, françaises et palatines marcheraient en même temps pour s'approcher du Neckar; que les Bavarois remonteraient la rive droite du Danube, les Français et les Palatins la rive gauche, pour se joindre le 20 au débouché du pont de Gunzburg, et prendre ensuite la route de Kannstadt (1).

(1) Gunzburg était gardé par 1 B. bavarois.

M. de Ségur, quoique peu confiant dans l'exécution de ce projet, retourna le 18 de grand matin à Rain; et le même jour, après avoir évacué tous les effets de cette ville, il fit passer le Lech à ses troupes, rompit le pont, et campa sous Donauworth. A peine arrivé, il eut connaissance par M. de Chavigny d'une négociation de paix entre les Bavarois et les Autrichiens : l'électeur demandait, à la vérité, le retour des Français sans être inquiétés.

Il fallait joindre les Bavarois, ainsi que l'écrivait M. de Chavigny à M. de Ségur, pour se garantir d'une attaque, d'après les conventions du 17. En conséquence il abandonne Donauworth le 19, y laissant ses hôpitaux, que le manque de chevaux et de voitures ne lui permit pas d'évacuer, et campe à Langenau à trois lieues de Gunzburg, où devait se faire la jonction.

Mais ce qu'il avait prévu arriva; les Bavarois reçurent le 19 ordre de rester à leur camp, et tout se réduisit à envoyer à Gunzburg les pontons, l'artillerie, au hasard de les laisser tomber entre les mains des Autrichiens, dont l'armée s'était avancée, dès le 18, sur la rive droite du Lech.

M. de Ségur apprit alors la suspension d'armes entre les Bavarois et la reine de Hongrie. L'électeur de Bavière renonçait à toutes prétentions contraires à la pragmatique sanction pour lui et ses successeurs. Il se désistait de tous titres et droits à la succession autrichienne, rompait toute alliance avec les ennemis de la reine de Hongrie, s'engageait à concourir au rétablissement de la voix de Bohême à la prochaine élection, donnait son suffrage au grand-duc de Toscane pour l'élever à la dignité impériale. De son côté, la reine de Hongrie promit à l'électeur de lui restituer ses États, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et Scharding, qu'elle retiendrait jusqu'à l'élection de l'empereur.

Dès ce moment, la reine de Hongrie n'a plus besoin de troupes en Bavière; elle peut diriger ses nouvelles forces sur le Rhin, qui, se joignant à celles qui y sont déjà, peuvent lui laisser espérer de nous obliger à abandonner les environs de Francfort.

M. de Ségur prit alors ses dispositions pour se rendre sur le Neckar; l'armée bavaroise l'abandonnait; 5 à 6,000 Hessois, qui restaient encore, s'étant séparés après le traité de Fussen, voulurent s'en retourner dans leur pays, se déclarant troupes neutres; arrivées à Donauworth, le général Brandt, qui les commandait, reçut, du

commandant autrichien à Ingolstadt, la défense de passer outre. M. de Brandt fut surpris de cette interdiction; mais, environné de troupes autrichiennes, il n'eut d'autre parti à prendre que de subir la loi du plus fort. La cour de Hesse se plaignit de ce procédé; celle de Vienne lui répondit qu'aucune convention n'était faite avec les Hessois, leur ayant seulement permis de se séparer des Bavarois. Les Hessois furent conduits à Ingolstadt, désarmés, détenus par les Autrichiens jusqu'à ce que la cour de Cassel eût promis de les remettre à la solde du roi d'Angleterre, pour être employés à sa volonté.

Le 22, M. de Ségur se dirige sur le Neckar sans être suivi par l'ennemi, resté entre Donauworth et Neuburg. Il y prend une position communiquant avec l'armée du Rhin à Goppingen, et arrive le 23 à Geislingen. Il ne restait plus de Français en Bavière que des commissaires et entrepreneurs; sur les instances de M. de Chavigny, M. le comte de Bathiany leur accorda les passeports nécessaires.

Le 24, M. de Ségur campe à Kuchen, et, pendant que l'armée bavaroise prend ses cantonnements en Bavière, dans le Palatinat, l'électeur retourne à Munich. Le 25, il arrive à Kannstadt, s'établit dans les environs, avec son quartier à Zuffenhausen, réunit sous son commandement une partie des troupes de l'armée du Mayn, et le 27 prend ses cantonnements sur la rivière d'Enz, son quartier à Bietigheim, au moment où l'armée autrichienne se cantonne dans les environs de Donauworth. Dès ce moment, le prince de Conti, ayant replié les troupes placées dans les environs de Willingen, fait évacuer Fribourg et Constance; toutes les troupes se rapprochent de M. de Ségur, qui réunit alors sous ses ordres 40 B. et 66 E.; il les cantonne sur l'Enz, affluent du Neckar, depuis Pforzheim jusqu'à Bietigheim. Son quartier général était au camp de Bietigheim. MM. de Ségur, de Crussol et Nicolaï s'y trouvaient avec 6 B. et 31 E. (1). M. de la Ravoye et M. de Laigle avaient avec eux au camp de Pforzheim 2 B. et 10 E. (2). M. de Frémur était à Ei-

(1) Infanterie : la Sarre, Bourgogne, Bassigny, Nice, Lorraine, Rouergue, de 1 B. chacun; cavalerie : Royal-Pologne, du Rumain, Beauvilliers, Vintimille, Broglie, David et Polleresky-hussards, de 4 E.; Saint-Simon, de 3.

(2) Infanterie : Talaru, Luxembourg, de 1 B.; cavalerie : le Roi et Surgères-dragons, de 5 E.

singen, où campaient ses 9 B. (1), et M. Clermont d'Amboise avait à Muhlburg 3 B. de Custine, 8 E. (Hendicourt et Fouquet) et à *Besching,* en face d'Heilbronn, les dragons d'Harcourt (5 E.). Troupes non campées, sous les ordres du prince de Deux-Ponts, Artois et Bourbon (2. B.) et Raugrawe-hussards, à *Geisheim*; Bourbon (1 B.) à Wimpfen; Royal-Suédois (3. B.) à Lauffen; 1 B. d'Alsace à Kircheim, et 3 à Bonnigheim; Royal-Bavière (3 B.) à Besigheim près de Bietigheim; Condé (2 B.) à Gross-Sachsenheim; la Marck (3 B.) et Saxe (1 B.), à Ober-Riexingen; les 4 B. de la Marine, Rosen et Royal-Allemand (8 E.) aux environs d'*Asberg.* Il y avait en troupes campées 17 B. et 54 E., et en non campées 23 B. et 12 E.

Tous les mouvements qui suivent, ayant été dirigés par le prince de Conti, se rapportent à la campagne d'Allemagne de 1745.

Le manque d'hommes! voilà la première cause de nos disgrâces. Les fautes ont été énormes; mais elles n'auraient pas été irréparables, si les Hessois, soit par timidité, soit par mauvaise volonté, ne fussent pas restés irrésolus; l'affaire de Pfaffenhofen, que la cour de Vienne, moins modeste que le général Bathiany, faisait sonner si haut, n'aurait apporté d'autre changement au projet de rester sur le Lech que celui de soutenir cette rivière par la gauche, quoique le Lech soit de mauvaise défense, puisqu'il est guéable en bien des endroits, et que les hauteurs sont toutes sur la droite; l'ennemi n'en aurait pas tiré pour cela de plus grands avantages, ses forces n'étant pas assez supérieures pour qu'il eût osé attaquer avec espérance de succès l'armée de Bavière réunie à ses auxiliaires. La séparation des Hessois a rendu ce projet impraticable, et, en forçant la retraite de l'armée bavaroise sur le Neckar, elle a donné à M. de Seckendorf la facilité de s'emparer de l'esprit de l'électeur et de le présenter odieusement à la cour de Vienne.

(1) Royal-Roussillon, Béarn, la Mark, de 1 B.; Royal-Lorraine, de 3.

CHAPITRE XV.

CAMPAGNE ENTRE RHIN, LAHN, MAYN, NECKAR

(novembre 1744 à septembre 1748).

Novembre 1744. — 30. L'armée du bas Rhin sous les ordres du maréchal de Maillebois. — Hiver de 1744 à 1745. 20 B. et 38 E. de l'armée du haut Rhin sont destinés à former celle du bas Rhin, sous les ordres de M. de Maillebois, à Worms.

Décembre. 8 et 9. Arrivée des troupes sur le Mayn et la Lahn. — 19. Les derniers B. sur le Mayn et à la gauche du Rhin. — 20. Position générale des 30 B. et 38 E.

1745.

Janvier 1745. — L'armée française est commandée par le maréchal de Maillebois, celle des alliés par le duc d'Arenberg. — 4. Les Hollandais, Hanovriens et Autrichiens se mettent en marche. — 7. Prise du pont de Neuwied. — 25. Arrivée des troupes hollandaises sur le bas Rhin, des hanovriennes sur la Roër. — 26. Sayn et Nieder-Lahnstein occupés. — 27. Les Autrichiens dans le pays de Juliers.

Février. 1er. Troupes hanovriennes à Gottingen. — 5. Régiment d'avant-garde qui passe le Rhin. — 6. Détachement de hussards dans le Westerwald (hauteurs entre le cours de la Lahn et celui de la Sieg). — 7. Fischer de Sayn à Horcheim. — 12. Passage du Rhin par les Autrichiens et les Hollandais. — 15. Les troupes alliées en marche. — 16. Les Français se replient sur le Mayn. — 17. Poursuivis par des détachements autrichiens. — 18. Départ du régiment d'Orléans-dragons se rendant au bas Rhin. — 20. M. de Refuges passe le Mayn à Hochst. — 23. Les troupes restées à la gauche du Rhin gagnent Oppenheim. — 25. M. de Maillebois d'Oppenheim à Gross-Gerau. — 27. M. le duc d'Aremberg à Neuwied.

Mars. 2. M. de Lowendal à Trèves et à Sarrebourg. — 5. Son départ pour Bingen et Kreutznach. — 10. Arrivée des troupes à leur destination. — 12. Nouveaux ponts jetés sur le Mayn. M. Lowendal rejoint l'armée. Quelques troupes autrichiennes à Idstein. — 13. Passage du Mayn par l'armée française. — 14. M. de Vibraye s'empare du château de Krotzenburg. — 14-15. Les Autrichiens et les Hanovriens lèvent leurs quartiers. — 16. Les Hanovriens passent la Lahn. — 17. Le quartier de M. d'Arenberg à Hadamar. — 18-19. Une partie des troupes françaises passe le Rhin. — 21. Détachements sur Friedberg, Usingen, Idstein et Kamberg. — 22. Mouvement général de l'armée française. — 23. Mayence masqué à la rive droite du Rhin. — 25. Weilmunster, Gravenweis-

bach occupés par les compagnies franches et un détachement de dragons. — 29. M. de Berchiny à Butzbach. — 30. L'armée vers la Lahn.

Avril. 1er. Mouvement de la gauche et du centre de l'armée sur Kamberg. — 6. La gauche de l'armée se rapproche de la basse Lahn et du Rhin. — 7. Weilburg abandonné par les ennemis. — 10 au 11. Retraite des troupes alliées qui sont à Limburg et à Dietz. — 11 et 12. Nous occupons ces deux villes. — 14. Nassau au pouvoir des compagnies franches. Pont jeté au-dessous de Coblentz. L'artillerie et les gros bagages des alliés passent le Rhin. — 15. Les ennemis abandonnent Ober-Lahnstein. Départ du maréchal de Maillebois, remplacé par M. de la Fare. — 16. M. d'Arnault occupe Ober-Lahnstein. — 19. Nouvelle position prise par les troupes. — 22. M. du Châtelet à Simmern puis à Kastellaun. — 24. Nouvelle position de l'armée pour se resserrer sur sa gauche : M. le prince de Conti, destiné à commander l'armée, arrive à Spire. — 26. De Spire se rend sur la Lahn.

Mai. 2. Le prince de Conti à Langenschwalbach. — 7. L'armée autrichienne prononce un mouvement. — 8. Le reste des troupes françaises sur la Lahn. — 13. Pont jeté par les Autrichiens à Walendar. — 17. L'ennemi passe la Wied. — 19. La repasse. — 22. Troupes se rendant à Heidelberg pour se joindre à celles de M. Ségur sur le Neckar. — 23. M. de Conti quitte la Lahn pour diriger les opérations sur le Neckar. — 25. M. du Châtelet rassemble ses troupes à Kirchberg; elles sont destinées à la Flandre. — 26. M. de la Fare abandonne la Lahn. Arrivée du prince de Conti à Heidelberg. — 27. Toutes nos troupes sur le Mayn. — 30. M. de Conti à Wimpfen. — 31. Le reste des troupes arrive au camp de Wimpfen.

Juin. 1er. L'armée abandonne le Neckar. — 2. A Heidelberg. — 3. L'armée campe à Ziegelhausen. — 4. A Heppenheim. M. de Ségur détaché à Ziegelhausen — 5. MM. de la Mothe et de Villemur forment deux corps détachés. — 6. Le pont du Neckerau remonté. MM. de la Mothe et de Villemur arrivent à Obernburg. — 7. L'armée autrichienne marche en deux colonnes, se dirige par le Westerwald sur Montabaur. Arrivée de l'armée venant de Bavière à Wertheim. — 8. M. de la Fare campe à Offenbach. — 9. A Rabenhausen. — 10. L'armée, aux ordres du prince de Conti, est divisée en trois corps détachés : 1er corps, MM. de la Mothe et de Villemur; 2e, M. de Ségur; 3e, M. de la Fare. — 12. Arrivée d'une partie de l'armée ennemie à Giessen, Wetzlar. — 20. A Butzbach, l'avant-garde à Friedberg. — 22. Elle continue sur trois colonnes, les Hanovriens campent à Schmitten sur la Nidda, les Autrichiens à Wehrheim, et les Hollandais à Echzell, sur l'Horlof. — 23. L'armée autrichienne achève de passer le Mayn. — 25. Notre armée campe sur le bord du Mayn. Des troupes de M. de la Fare rejoignent l'armée. — 26. M. de la Mothe se replie sur le camp de M. de la Fare. — 27. M. de la Mothe rejoint l'armée. — 28. L'armée alliée campe à Wachtersbach. — 28. Corps qui s'avance jusqu'à Hanau.

Juillet. 1er. Réunion des deux armées autrichiennes à Gelnhausen. — 2. Le prince de Conti campe à Offenbach. — 4. Corps de 20,000 Autrichiens qui s'avance entre la Kinzig et la Nidda. — 6. Changement dans la position de l'armée du roi. M. de la Fare repasse la Gernsprinz. — 7. Arrivée du grand-duc. — 8. L'armée autrichienne campe à Windecken, sur les hauteurs de la Nidda

— 9. A Schwalbach, l'avant-garde à Hoffheim. — 10. L'armée française décampe, à trois heures après midi, de Steinheim. — 11. Arrive à Sprendlingen. — 12. Les gros équipages escortés sont envoyés à Plungstadt. — 12 au 13. Hochst évacué pendant la nuit. — 13. L'armée française à Plungstadt. — 14. M. de Berchiny détaché à Griesheim. — 15. Réunion des corps détachés à l'armée. L'armée à Biebesheim. Le général Bernklau passe le Rhin au-dessous de Mayence. Deux compagnies franches faites prisonnières à Oppenheim. — 16. Le général Baronay attaque les Français postés à Griesheim. L'armée passe le Mayn, campe à Trébur. — 17. L'armée française à Nordheim, s'y retranche. — 18. M. de Ségur passe le Rhin. — 19. L'armée se met en mouvement, à 4 heures du matin, pour repasser le Rhin; l'arrière-garde attaquée. — 20. M. de Bernklau repasse le Rhin à Monbach. — 26. L'armée française décampe d'Hochheim, se replie sur Oggersheim. — 29. M. de Villemur à Spire. — 30. Départ de nouveaux B. et de régiments de dragons pour joindre M. de Villemur.

Août. 8. 8 B. français détachés pour occuper Germersheim. — 9. L'armée prend une nouvelle position, la gauche à Mutterstadt, la droite au Rehbach. — 17. M. de Courten, détaché, joint M. de Ségur à Worms, et marche avec lui à l'ennemi. — 18. Revient à l'armée après cette expédition. Les Français attaquent les troupes qui ont passé le Rhin à l'île du Héron, et les forcent à le repasser. — 20. B. français, détachés de l'armée, arrivent au camp sous Worms. Corps détaché de M. de Berchiny. — 26. Cet officier, chargé du commandement sur la Sarre, arrive à Sarreguemines.

Septembre. 7. B. français détachés pour occuper les lignes de la Queich. — 13. Détachements de l'armée, qui se rend au camp de Friesenheim pour y rester. M. de Berchiny renforce sa gauche des troupes de sa droite, se porte de sa personne à Waldewrange.

Octobre. 4. Couronnement du duc de Lorraine. Arrivée de Marie-Thérèse à Heidelberg. — 30. L'armée du roi passe le Spirebach. M. de Ségur abandonne Worms. Une partie des troupes de M. de Maubourg se replie avec l'armée. — 31. M. de Ségur rejoint l'armée.

Novembre. 1er. Départ des Hollandais pour retourner dans leur pays. — 9. L'armée française entre dans les lignes de la Queich. M. de Ségur se replie sur Kloster-Haimbach. M. de Maupeou reste campé à Hordt. — 10. M. de Ségur rejoint l'armée. Réunion des corps détachés à l'armée sous le prince de Conti. — 11. 35 B. et 40 E. prennent des cantonnements entre la Queich et la Lauter. Les autres troupes restent campées. — 12. Départ de B. et E. pour se rendre dans des quartiers d'hiver en France. — 24. Départ des Hanovriens pour prendre des cantonnements entre le Mayn et la Lahn. Les troupes autrichiennes à la gauche du Rhin repassent ce fleuve. — 25. Départ de la 1re division des troupes. — 26. 3 B. envoyés à Bitche. — 28. Départ de l'artillerie pour Strasbourg et de la 2e division des troupes destinées à rentrer en France. 2 régiments de hussards restent entre la Queich et la Lauter.

Décembre. 2. Le prince de Conti quitte l'armée, se rend à Versailles. M. de Balincourt est chargé du commandement. — 6. M. de Berchiny sépare ses troupes, qui vont hiverner dans la Lorraine et dans les Évêchés. — 15. Combat de Wils-

druf, près Dresde, dans laquelle Frédéric entre le 17. — 25. Traité de paix entre la Prusse, la reine de Hongrie et le roi de Pologne. — 27. Troupes autrichiennes qui du camp d'Heidelberg s'allongent vers la Franconie. — 28. Hussards, cavalerie et infanterie se mettent en marche pour leurs quartiers d'hiver.

1746.

Janvier 1746. — 4. B. et troupes légères envoyées par M. de Balincourt le long du Rhin. — 9. Il se rend de Landau à Strasbourg. — 13. Expédition sur Stetten pour enlever les baillis. — 24. Le maréchal Traun à Heidelberg. Le général Grune à Mayence, avec des troupes de l'armée du prince Charles en Bohême. — 29. La cour de Vienne pourvoit à la défense du Rhin.

Février. 4. Mouvements de troupes sur la haute Alsace. Effectif du général Grüne arrivant de Bohême. — 19. Décret des cercles. — 22. Destination des troupes autrichiennes pour les Pays-Bas, et le prince de Lorraine nommé pour en prendre le commandement.

Mars. 15. Tentative vis-à-vis Bootzheim repoussée. Nouveau corps d'armée autrichien de Giessen dans les Pays-Bas. État des troupes de la reine de Hongrie. Les électeurs palatins vis-à-vis la cour de Vienne.

Avril. 5. M. de Konigseck s'établit dans les cercles. — 12. État des officiers généraux à l'armée d'Allemagne, et des troupes dans les Évêchés. — 16. Hostilités au Vieux-Brisach; M. de Balincourt demande des ordres. — 27. Opposer la plus grande modération.

Mai. 5. Le prince de Conti appelé à l'armée des Pays-Bas avec une partie de ses troupes. — 15. Camp à Heilbronn, sous le prince de Lobkowitz. — 22. M. de Balincourt visite les lignes de la Lauter et de la Queich. — 26. Confirmation des rassemblements autrichiens.

Juin. 10. L'armée du Rhin divisée en deux corps sous MM. de Balincourt et de Ségur. — 10. M. de Balincourt à Landau. — 15. Marche des Autrichiens vers le bas Rhin, et de nos troupes sur la Moselle et la Sarre. — 21. Arrivée à leur destination.

Juillet. La frontière d'Allemagne reste sans mouvements offensifs. M. de Ségur se rapproche de la Meuse. M. de Balincourt en Alsace.

Août. L'armée du prince de Conti passe sous les ordres du maréchal de Saxe, qui rapproche les troupes sur la Meuse et sur la Sarre. M. de Balincourt remonte vers la haute Alsace.

Septembre. Les cercles continuent de se refuser aux injonctions de la reine de Hongrie. Départ des troupes autrichiennes du camp d'Heilbronn pour l'Italie et le Brisgaw.

Octobre. M. de Ségur renvoyé à Metz. Séparation de l'armée alliée sur le bas Rhin et la frontière de Hollande. — 19. M. de Balincourt nommé maréchal.

Novembre. Officiers généraux appelés à servir pendant l'hiver. MM. de Balincourt et de Ségur reviennent à Paris, remplacés par MM. de Maubourg et de Lautrec.

Décembre. Les troupes du roi et celles des ennemis restent dans leurs quartiers d'hiver, sans aucun événement.

1747.

Janvier. Préparatifs des puissances alliées. MM. de Ségur et de Putanges envoyés sur la frontière de Lorraine et des Évêchés. — 21. M. de Ségur à Sedan.

Février. Mouvements des troupes autrichiennes. Engagements de l'Angleterre à fournir des soldats et des subsides.

Mars. Conférences au sujet du rétablissement de la paix.

Avril. Marches des troupes autrichiennes sur Trèves et Cologne. Traités d'association.

Mai. Continuation des négociations. — 22. Traité d'alliance entre la Russie et l'Autriche. — 30. Arrivée des Hongrois aux environs de Francfort. Entrée des troupes françaises sur les terres des Provinces-Unies.

Juin. La cour de Vienne emploie toutes ses ressources contre la France. Les contingents des cercles sont augmentés. Le maréchal de Coigny, dans la crainte d'une rupture de la neutralité, veille à la sûreté de l'Alsace. M. de Bombelles met en état le poste de Fischbach. Engagements entre la Prusse et la Suède.

Juillet, août. Détails relatifs aux mouvements des armées alliées. Sollicitations auprès des cercles et des États de l'empereur pour embrasser la cause commune.

Septembre. Projets d'invasion de la reine de Hongrie. Ses nouvelles levées pour garantir la sûreté de la Bohême. Nos succès en Flandre renversent les dispositions de l'Angleterre et de la Hollande.

Octobre. M. de Coigny, avant de se rendre à Versailles, visite la haute Alsace. Refus au prince héréditaire de Hesse-Darmstadt de lever des compagnies pour sa garde.

Novembre, décembre. Les armées prennent leurs quartiers d'hiver. Les préparatifs du congrès d'Aix-la-Chapelle sont de part et d'autre le seul objet. Difficultés créées par la reine de Hongrie, au sujet de la neutralité des électorats de Trèves et de Cologne.

1748.

Janvier, février, mars. Le roi tient les alliés en échec par le rassemblement de forces considérables vers Maestricht. Espérances de la cour de Vienne. Le cercle de la Souabe reste dans la neutralité. Approvisionnements et levées des alliés. Le 9 mars, la tête de l'armée russe à Varsovie.

Avril, mai. Les alliés ne peuvent entraver le siège de Maestricht. Préliminaires de la paix signées le 12 mai. — 18. Les troupes autrichiennes, en route pour l'Italie et les Pays-Bas, s'arrêtent où elles se trouvent. Retour des Russes dans leur pays. Dénombrement, en Alsace, des hommes mariés depuis 16 jusqu'à 50 ans.

Juin. Révocation des ordres donnés par la cour de Vienne.

Juillet. 27. Traité d'association conclu à Francfort.

Septembre. 28. La paix est signée à Aix-la-Chapelle. Les troupes prennent la route de leurs États. Délimitations de la Sarre, de la Blies et de la Queich.

Lorsque le roi, pendant le siège de Fribourg, prit la résolution d'envoyer une partie de son armée hiverner au bas Rhin, sous

le maréchal de Maillebois, des vues plutôt politiques que militaires furent le motif de cette disposition. Il n'y avait point dans cette partie de l'Allemagne d'ennemis à combattre, et l'objet n'était pas d'y porter le théâtre de la guerre, mais d'en imposer aux populations et de faire vivre les troupes aux dépens des électeurs de Mayence et de Cologne, malintentionnés pour les intérêts de l'empereur et de ses alliés. La réduction prochaine de Fribourg, la conquête de toutes les possessions de la reine de Hongrie voisines du haut Rhin, les succès du roi de Prusse en Bohême, les progrès de l'armée de l'empereur en Bavière, éloignaient la guerre non seulement du Rhin, mais aussi du centre de l'Empire, et toutes les forces de la reine de Hongrie en Allemagne étaient occupées à la défense de ses pays héréditaires, tandis que la portion de ses troupes restées aux Pays-Bas et jointes à celles de ses alliés les Anglais, les Hanovriens et les Hollandais y était retenue par notre armée en Flandre. Le nombre des troupes destinées à prendre les quartiers au bas Rhin fut, suivant le premier projet, de 51 B. et de 88 E.; peu de temps après, on préféra en laisser une partie en Souabe, autant pour être à portée de soutenir l'empereur que pour consommer les subsistances des pays appartenant à la reine de Hongrie, et le nombre de ces troupes fut réduit à 30 B. et 38 E.

Aussitôt que la ville de Fribourg eut capitulé (6 novembre 1744) 20 B. et 38 E. se mirent en marche, et prirent des quartiers sur la Lahn, le Mayn et le Rhin. Les 10 autres B. ne devaient suivre ces premières troupes qu'après la reddition des châteaux de Fribourg.

L'empereur était rentré dans sa capitale, et avait poussé les Autrichiens jusque sur l'Inn; ces derniers n'occupaient plus en Bavière qu'Ingolstadt et Straubing. D'un autre côté, l'armée des alliés, après avoir inutilement menacé la Flandre d'une irruption, prenait ses quartiers dans le Brabant, le Hainaut autrichien et le pays de Luxembourg. De ce côté s'annonçait une parfaite tranquillité, et en Allemagne tout semblait fixer le théâtre de la guerre à la Bohême et à l'extrémité de la Bavière.

Cette heureuse situation des affaires générales et l'éloignement de l'ennemi déterminèrent le choix de l'emplacement que le maréchal de Maillebois fit prendre à ses troupes, et dans lequel il ne

chercha que la facilité des subsistances. Comme il se trouvait dans les pays qu'il devait occuper, entre la Lahn, le Mayn, le Neckar et le Rhin, plusieurs cantons peu abondants en fourrages, et que l'intention du roi était qu'on plaçât sur les États de l'électeur palatin le moins de troupes possible, il s'étendit beaucoup et se dispensa de s'assujettir à ce que la raison de guerre aurait pu exiger. Il prit seulement la précaution de s'assurer une communication avec l'Alsace en établissant à la rive gauche du Rhin, le long des montagnes qui séparent le Palatinat du Hundsruck, un corps pour s'opposer aux courses de la garnison de Luxembourg, si cette partie avait été entièrement dépourvue de troupes. On jeta un pont sur le Rhin à Rheindurckheim près Worms et un autre à Florsheim sur le Mayn, pour la communication entre les quartiers. On en construisit un troisième à Ober-Lahnstein sur la Lahn, afin de faciliter au delà de cette rivière les mouvements que les circonstances pourraient exiger. M. de Maillebois établit son quartier général à Worms, à portée de traiter avec les différents princes et États ce qui concernait l'établissement des troupes et leur subsistance. Il éprouva des difficultés infinies, surtout de la part de l'électeur de Mayence. Les portes des villes de sa dépendance dans lesquelles il y avait de ses troupes furent fermées à celles du roi. On lui fit connaître que, le roi étant allié de l'empereur, et S. M. I. ayant fait les réquisitions nécessaires pour leur passage et leur séjour dans son pays, il ne pouvait se dispenser de les recevoir; cependant il ne retira les siennes qu'après avoir forcé M. de Maillebois de les menacer de voies de fait, et alors sa résistance se changea en protestations qu'il porta à la diète de l'Empire. Le maréchal, de son côté, pour prévenir de nouvelles difficultés et les altercations qui auraient pu survenir entre les habitants, fit un règlement relatif à la discipline et à l'ordre dans lequel les fournitures devaient être faites par les différents pays.

Mais à peine les quartiers étaient-ils assis que de tous côtés on vit changer la face des affaires. Le roi de Prusse venait d'abandonner Prague et la Bohême; un corps considérable de troupes autrichiennes s'avançait dans le haut Palatinat, et l'on commençait à craindre que l'empereur ne pût se soutenir en Bavière. On eut même avis de la marche de 2 régiments d'infanterie et de 3 de cavalerie du haut Palatinat à travers l'Empire pour surprendre

les quartiers du haut Mayn. D'un autre côté, M. de Maillebois fut informé que 7 B. et 15 E. hanovriens devaient sortir de leur pays pour se porter dans le duché de Westphalie, et que les troupes auxiliaires que l'électeur de Cologne s'était engagé de fournir aux alliés de la reine de Hongrie étaient prêtes à les joindre.

Lorsque le maréchal eut ces nouvelles, il n'avait encore à sa disposition que les 20 B. et les 38 E. menés au bas Rhin, bientôt après il fut rejoint par les 10 B. restés au siège de Fribourg. Les avis qu'il eut alors des mouvements des alliés furent plus positifs. En effet, un corps de Hanovriens marchait du pays d'Hanovre dans le duché de Westphalie, où leur quartier principal devait être à Arensberg; que les Hollandais renforçaient considérablement la garnison de Maëstricht et celles des autres places de la Meuse, et qu'un corps autrichien se portait du pays de Luxembourg sur le Rhin. Ces nouvelles commencèrent à lui faire craindre que la tranquillité de ses quartiers ne fût pas telle qu'il avait espéré, ce qui l'engagea à demander de faire descendre sur le bas du Neckar et dans le margraviat de Durlach 15 B. et 25 E. de l'armée du haut Rhin, commandée par le maréchal de Coigny, qui, depuis la reddition des châteaux de Fribourg, avait pris ses quartiers d'hiver dans la Souabe et le Brisgaw. Il insista sur cette demande par sa dépêche du 4 janvier, d'après la confirmation des mouvements de différents corps de troupes des alliés pour s'approcher du Rhin.

Le 4 janvier 1745, les troupes hollandaises, qui devaient faire partie de l'armée des alliés, se mirent en marche de leur frontière pour se rendre sur le Rhin. Quant aux corps autrichiens, ils partirent des Pays-Bas pour arriver, par Tirlemont, dans le pays de Juliers, et les Hanovriens, qui devaient suivre le mouvement, quittèrent le pays de Hanovre, pour le pays de Westphalie et se rassemblèrent sur la Roër. Le duc d'Arenberg, commandant les alliés, arrive à Cologne le 24, établissant son quartier général à Burscheid.

Le 25, les troupes hollandaises sont sur le bas Rhin jusqu'à Uerdingen, les Hanovriens sur la Roër, où ils prennent leurs cantonnements; quant aux Autrichiens, ils s'installent dans le pays de Juliers, à Sittard. M. de Fischer, à la tête de sa compagnie, s'em-

pare de Sayn, sur la Sayn, près Neuvied, et M. d'Arnault avec un détachement de grenadiers occupe Nieder-Lahnstein ; les postes de la basse Sayn sont renforcés de 2 B. tirés du Rheingaw.

Le 7, le maréchal de Maillebois (1), à la nouvelle que les Autrichiens retiraient des troupes de Flandre pour les porter entre la Meuse et le Rhin, s'était emparé du pont volant de Neuwied sur le Rhin. Mais les nouvelles étaient mauvaises; en Bavière, on avait dû évacuer Amberg, M. de Ségur s'était replié sur la droite du Danube, et l'empereur, chassé une seconde fois de ses États, venait de mourir (2). Le maréchal s'empressa d'en informer M. d'Argenson (27 janvier 1745).

M. d'Argenson lui répondait : « En effet, la mort de l'empereur change tellement la face des affaires en Allemagne, et la position

(1) Corps d'armée de M. de Maillebois. *Infanterie :* 51 B. (Picardie, 4. Champagne, 4. Navarre, 4. La Marine, 4. Bouzols, 3. Custine, 3. Montmorin, 2. Brancas, 2. Artois, 1. Royal-Roussillon, 1. Bourbon, 2. Vermandois, 1. Royal-Italien, 1. Bonac, 1. Royal-Comtois, 1. Laval, 1. Lorraine, 1. Berry, 1 Boulonnois, 1. Saintonge, 1. Bigorre, 1. Forez, 1. Cambresis, 1. Dauphiné, 1. Guise, 1. Montboissier, 1. Enghien, 2. Royal-Lorraine, 3. Godechart-artillerie, 1.) Brigadiers : MM. de Vassé, Bellefonds, Mortemart, Bouzols, Montmorin, Lauraguais, d'Haussonville, Rougé, Froulay, Montbarey, Damas et d'Arnaud.

Cavalerie : 51 E. (Mestre-de-camp général, 4. Bretagne, 4. Anjou, 4. Condé, 4. Bourbon, 4. Maugiron, 4. Barbançon, 4. Hussards-Berchiny, 4. Raugrave, 4. Dragons-le-Roi, 5. Vibraye, 5. Nicolaï, 5.) Brigadiers : MM. de Poyanne, Barbançon, Berchiny.

Plus, en Souabe : Royal-Pologne, 4. Du Rumain, 4. Saint-Simon, 4. Baucaire, 4. Beauvilliers, 4. Broglie, 4. Fouquet, 4. Hendicourt, 4. 32 E. sous M. le prince de Talmont.

(2) Mort à Munich, le 20 janvier 1745, à l'âge de 47 ans; enseveli avec toute la pompe impériale ; douloureux contraste avec la misère et l'humiliation de son règne de quatre ans, aussi bien qu'avec le sentiment secret de joie qu'elle répandit en Allemagne et en France. Sa mort nous rendait la liberté de nos mouvements, et nous laissâmes l'Allemagne se choisir tranquillement un empereur.

Charles VII (Charles-Albert), fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière. Né en 1697 ; épouse en 1722 une fille de l'empereur Joseph I[er], et succède en 1726 à son frère dans l'électorat de Bavière.

Après la mort de Charles VI, refuse de reconnaître Marie-Thérèse comme héritière des États d'Autriche. Soutenu par la France, il est couronné duc d'Autriche à Linz, roi de Bohême à Prague, empereur à Francfort (1742). Il laisse pour successeurs, à l'électorat, son fils Maximilien-Joseph, et, à l'empire, François I[er], époux de Marie-Thérèse.

des troupes, en cessant d'avoir aujourd'hui pour raison celle de soutenir S. M. I., est d'une grande conséquence. Vous devrez observer les plus grands ménagements à l'égard des pays dans lesquels l'armée du bas Rhin est répandue, afin que les différents princes, qui n'en supportaient le séjour et l'établissement qu'avec beaucoup de peine, ne puissent du moins avoir aucun sujet de se plaindre du traitement fait à leurs sujets. Le roi désire que vous ayez la plus grande attention à ce que ses troupes vivent dans l'ordre et la discipline la plus sévère, sans exiger rien des habitants de quelque espèce que ce soit, et qu'à tous les égards lesdits habitants soient traités avec douceur et ménagement. »

En même temps que M. d'Argenson faisait part à M. de Maillebois de ses intentions relativement aux questions militaires et politiques, il envoyait ordre à M. de Balincourt et aux officiers généraux, dans les quartiers de la Souabe les plus avancés du côté de la Bavière, de prendre des mesures contre les irruptions des Autrichiens, et leur laissa la liberté de rassembler les troupes et de les porter partout où les circonstances l'exigeraient. Cependant M. de Maillebois, inquiet pour la partie dont il était chargé, et, d'ailleurs informé que, dans les conférences qui depuis la mort de l'empereur avaient été tenues à Bonn entre le duc d'Arenberg et les généraux hanovriens et hollandais, il avait été résolu de tout entreprendre pour le forcer de lever ses quartiers, et qu'un nouveau corps hanovrien venant des Pays-Bas était en marche, sous les ordres du général Wendt, pour joindre celui déjà en Westphalie, demanda à M. de Balincourt 6 B. et 8 E. des troupes qui avaient ordre de se tenir prêtes à marcher, et comme elles ne pouvaient arriver en moins de vingt jours sur la Lahn, en suivant la route d'Heidelberg, il le pressa par une lettre du 1er février de les mettre sur-le-champ en marche. Ce secours lui parut suffisant pour le mettre en état de se mesurer avec les alliés, qu'il estimait ne pouvoir rassembler que 41 B. et 50 ou 52 E.; mais M. de Balincourt, se fondant sur les instructions que lui et ses officiers généraux venaient de recevoir, lui représenta les inconvénients de dégarnir la Souabe dans des circonstances qui devenaient d'autant plus critiques que, d'un côté, ce pays était menacé par un corps de l'armée autrichienne qui s'avançait par la gauche du Danube sur Donauworth, et que, de l'autre, les troupes du cercle de Souabe donnaient

lieu de craindre que la mort de l'empereur ne fût pour elles un prétexte de rompre la neutralité.

Dans les premiers jours du mois de février, les troupes hanovriennes arrivèrent de Gottingen sur la Lahn et des hussards autrichiens se montrèrent aux portes de Coblentz; un régiment même passa le Rhin entre Neuss et Zons, pour rejoindre les Hanovriens sur la Roër; un détachement de hussards s'avança à Wenningen sur la basse Moselle, près Coblentz; pendant qu'un autre faisait des courses dans le Westerwald et forçait la troupe de Fischer à se replier, le 7, de Sayn à Horcheim.

L'effet de la mort de l'empereur commençait à se faire sentir. Les princes du cercle de Souabe et les électeurs de Mayence, de Cologne et de Trèves se montraient hostiles à nos armes. Versailles, pour parer aux circonstances, envoyait M. de Lowendal conduire des renforts des Évêchés à l'armée du bas Rhin, et M. d'Argenson, dans sa lettre du 8 février, expliquait à M. de Maillebois la conduite qu'il devait tenir, en ces termes : « Le roi a jugé qu'il convient de se maintenir dans l'Empire, autant qu'il sera possible, dans le même état où l'on était à la mort de l'empereur, et, par cette considération, S. M., dans la vue de vous en procurer les moyens, a approuvé votre demande à M. de Balincourt. S. M. n'a rien à vous prescrire; c'est à vous, qui, étant sur les lieux, êtes plus en état que personne de juger de ce qui se peut faire, à décider du parti que vous aurez à prendre dans les différents cas qui pourront arriver. Vous ferez en sorte qu'aucun de vos quartiers ne puisse courir le risque d'être enlevé ni battu, et, pour vous en garantir, S. M. vous laisse le choix des moyens, non seulement dans l'objet militaire, mais encore par rapport aux subsistances, en supposant que vous rassembliez un corps considérable pour vous opposer aux efforts que les ennemis voudraient peut-être tenter sur la Lahn. »

Le 10 février et les jours suivants, sur la nouvelle que les alliés commençaient à passer le Rhin près de Bonn et de Cologne, et qu'ils pouvaient rassembler sur la droite de ce fleuve 42 B. et 54 E. pour se porter sur la Lahn, M. de Maillebois insiste pour recevoir les renforts de Souabe et des Évêchés. Le 12, les Autrichiens passent le Rhin à Mulheim, et les Hollandais à Cologne; le 15, M. de Maillebois recevait un secours de 15 B., 1 régiment de dragons et 5 compagnies franches à pied et à cheval des Évêchés, aux ordres

de M. de Lowendal, plus 6 B. et 12 E. déjà partis de la Souabe pour Heidelberg, sur le bas Neckar.

Les troupes alliées se mettent en marche sur trois colonnes : celle des Autrichiens est dirigée sur Limburg; celle des Hanovriens, cantonnée dans le duché de Westphalie, se porte sur Weilburg et Wetzlar, et celles venant de Gottingen sur Giessen. Les Hollandais continuent la même route que les Autrichiens, envoyant des détachements de hussards et de dragons à Neuwied pour gagner la Lahn. A cette approche, le 16, M. de Refuges, établi sur la Lahn, abandonne cette rivière, se replie sur le Mayn, ainsi que le détachement de M. d'Arnault et la compagnie de Fischer, poursuivis par des détachements autrichiens qui passent la Lahn le 17.

M. de Maillebois s'attendait encore à recevoir d'Alsace 3 B. et 1 régiment de cavalerie. Quant à M. de Balincourt et aux autres commandants du haut Rhin et de Souabe, ils devaient renforcer leurs quartiers de Souabe et tenir les troupes prêtes à se rassembler ou cantonner soit sur le Danube, pour soutenir l'armée de Bavière, soit sur le haut Neckar, pour porter la main à celle du bas Rhin, si elle était obligée de se replier derrière cette rivière. Le 20, le maréchal de Maillebois reçoit les ordres du roi à Worms, et se concerte avec M. de Lowendal, qui venait de s'y rendre, sur la marche des renforts des Évêchés vers la basse Moselle, et, surpris que MM. de Refuges et d'Arnault aient abandonné la Lahn, passé le Mayn à Hochst, s'établissant à sa rive gauche, à la vue des troupes légères qu'ils avaient prises pour deux fortes colonnes ennemies, il résolut de se soutenir au moins sur le Mayn, de passer cette rivière et de marcher au duc d'Arenberg. A cet effet, toutes les troupes à la gauche du Rhin se mettent en marche, le 23, pour passer ce fleuve et prendre des cantonnements à portée du Mayn, de manière que les plus éloignées n'en fussent qu'à trois marches. Le même jour, M. de Maillebois se rend à Oppenheim, et le 24 à Gros-Gerau, où il établit son quartier général. Les troupes de M. de Lowendal ne devant se mettre en mouvement que le 26, et ne pouvant être rassemblées à Trèves que le 1er ou le 2 du mois de mars, par suite des marches et des subsistances, il n'espérait pas en partir avant le 5 ou le 6.

Les alliés, de leur côté, arrivaient successivement sur la Lahn, mais leurs marches furent fort ralenties par les neiges qu'ils

trouvaient dans le Westerwald et par la difficulté des chemins. La tête des Hanovriens, annoncée le 23 à Friedberg, était encore ce même jour à quatre lieues au delà de Wetzlar. Le duc d'Arenberg n'atteignait point Siegberg; suivant les nouvelles de Cologne, il n'arrivait à Deutz, près de cette ville, que le 22, et les colonnes des Autrichiens ne paraissaient pas sur la Lahn; les détachements de dragons et de hussards qui avaient passé cette rivière pour observer la marche de M. Refuges, lors de sa retraite, s'étaient repliés et avaient pris le chemin de Friedberg.

M. de Maillebois n'attribua pas seulement à la difficulté des chemins et à la rigueur de la saison la lenteur de la marche des alliés, il la jugea occasionnée par un autre projet qu'une attaque prochaine de ses quartiers, et que le duc d'Arenberg, dans l'espoir de voir les troupes de Cologne se joindre aux Autrichiens et l'électeur de Mayence se déclarer ouvertement pour les alliés, retardait ses opérations pour réunir tous ses moyens et agir ensuite avec supériorité. Ces conjonctures lui firent craindre d'être obligé de se tenir rassemblé sur le Mayn plus longtemps que ses subsistances ne le lui permettraient.

Le 25, toutes les troupes cantonnent entre les deux rivières. Le même jour, les Autrichiens et les Hollandais avaient entièrement passé sur la droite du Mayn pour joindre les Hanovriens et les Munstériens vers la Lahn.

Les derniers jours du mois, les ennemis remontaient la rive droite du Mayn, et le duc d'Arenberg, à Neuwied, y jetait un pont. Alors M. de Maillebois reçut l'ordre de faire avancer entre Bingen et Kreutznach les renforts des Évêchés, en même temps qu'arrivaient à Heidelberg 6 B. et 8 E. tirés de l'armée du haut Rhin. D'un autre côté, les troupes cantonnées en Souabe allaient prendre une nouvelle position, étant dégarnies par la marche de 6 B. et 12 E. qu'on en avait tirés pour renforcer l'armée du bas Rhin, qui devait encore être soutenue par le reste des troupes de Souabe, si elle était forcée de se retirer derrière le Neckar.

Revenu à Gross-Gerau, après avoir visité ses cantonnements sur le Mayn depuis Steinheim jusqu'à l'embouchure, M. de Maillebois forme une espèce d'ordre de bataille entre ces deux rivières, avec ses 39 B. et 52 E., y compris les renforts arrivés de Souabe et d'Alsace. Il avait placé 16 B. et 5 E. en première ligne sur la rive

gauche du Mayn, d'Aschaffenburg à Offenbach; 16 B. et 24 E. en deuxième ligne, de Schwanheim au Rhin; 10 compagnies de grenadiers à Höchst; 1 B. et 21 E. en troisième ligne, de Dieburg à Kleinhausen; 6 B. et 2 E. sur la rive gauche du Rhin, de Worms à la Seltz, afin d'observer Worms et Oppenheim.

Il prépara trois ponts sur le Mayn, pour le passer en cas de besoin, l'un à Florsheim sur sa gauche, un à Höchst au centre, et le troisième à Bergen sur sa droite, indépendamment du pont de pierre d'Aschaffenburg; mais les glaces s'opposèrent plusieurs jours à l'exécution de ce projet, car le froid devint si intense qu'il fut même obligé de faire lever ses deux ponts sur le Rhin à Rheindurkeim et Oppenheim, où il attendait le secours de 15 B., 5 E. et 6 compagnies franches venant des Évêchés sous la conduite de M. de Lowendal, qui passa la Meuse, le 2, à Trèves avec ces troupes, dirigeant leur marche par le Hundsrück sur Bingen et Kreuznach. D'un autre côté, M. de Sallières plaçait militairement ses troupes en Souabe.

Le duc d'Arenberg (30,000 hommes) arrivait alors sur la Lahn; les Hanovriens étaient à Friedberg, Butzbach et Usingen; les Autrichiens, de Limburg à Ober-Lahnstein; les Hollandais, sur le Rhin, de Neuwied à Cologne. M. d'Argenson pressait (4 mars) le maréchal de passer le Mayn, d'empêcher la jonction des ennemis avec les princes et de ne pas ménager l'électeur de Mayence, manifestement malintentionné. MM. de Balincourt et de Sallières étaient prêts, avec les troupes de Souabe, à border le Neckar de Kannstadt à l'embouchure et à donner la main au maréchal. M. de Maillebois prend ses dispositions en conséquence, pousse au delà de Friedberg et d'Usingen des détachements qui forcent l'ennemi à lever ses quartiers et à repasser la Lahn à Limburg, mouvement qui s'accuse le 17; le duc d'Arenberg occupait alors la rive droite, de la rivière de Wetzlar à l'embouchure, et, à la gauche, Weilburg et Ober-Lahnstein. Pour lui ôter le temps de se concentrer, le maréchal fait passer le Rhin, à Oppenheim, aux renforts des Évêchés, le Mayn aux troupes restées sur cette rivière, resserre Mayence sur la rive gauche du Rhin par 6 B. suisses et par 6 B. et 6 E. laissés à Hocheim, tandis que son armée, sur trois colonnes, s'établit la droite à Friedberg, le centre à Ober-Ursel, la gauche à Idstein. Du 25 au 30, on occupe Weilmunster et Gravenwisbach; on se porte sur la Wetter et l'Horlof, entre Butzbach et Friedberg, et le maréchal dirige ses

troupes vers Werheim et Usingen, où il se rend le 30. Enfin l'on s'empare de Konigstein.

En pressant ainsi les ennemis sur la Lahn, M. de Maillebois exécutait les plans du roi, qui ne voulait de guerre offensive qu'aux Pays-Bas et s'était fait préparer trois armées : l'une, sous Maurice de Saxe (90,000 hommes), destinée aux Pays-Bas; l'autre, sous le prince de Conti, en Allemagne; la troisième, sous Maillebois, secondant l'infant don Philippe au débouché des Alpes. Le 12 mars, de Gross-Gerau M. de Maillebois porte son quartier général à Höchst, et achève ses trois ponts sur le Mayn. Les 13 et 14, il passe cette rivière avec 28 B. et 34 E., en trois colonnes. Sur les ponts de Bergen, Höchst et Florsheim, des détachements de hussards envoyés en avant forcent les postes avancés des alliés à se replier dans les montagnes. Ces troupes, aux ordres de MM. de Chabannes et de Lowendal, cantonnent depuis la basse Nied jusqu'à Wiesbaden et Konigstein, laissant en deçà du Mayn 8 B. et 12 E. avec M. de Berchiny, et en deçà du Rhin 3 B. et quelques E. Les renforts des Évêchés, étant arrivés, cantonnent sur la rive gauche du Rhin, depuis Oppenheim jusqu'à Bingen, aux ordres de MM. du Châtelet et de Contades, de sorte que Mayence se trouvait masquée de tous côtés.

M. de Vibraye, avec 1 régiment de dragons, 3 B. et la compagnie franche de Galhau, s'empare du château de Kronenburg, situé au débouché des montagnes et occupé par un fort détachement de Hanovriens. Ce premier avantage, joint aux nouvelles réitérées de la retraite des alliés vers la Lahn, encouragea le maréchal à les suivre, mais il se sentit arrêté dans son désir par le manque de subsistances. M. le maréchal de Maillebois, bien qu'appelé en Italie, n'en continue pas moins à resserrer les ennemis sur la Lahn; il appuie sur sa gauche et place son centre à Kamberg, pendant que les Hanovriens, abandonnant Wetzlar, se retirent sur Weilburg.

« Vous verrez, écrivait le maréchal à M. d'Argenson, par le détail de ma lettre de ce matin, le petit changement que j'ai cru devoir faire dans ma position relativement à celle où l'ennemi paraît avoir dessein de s'établir aujourd'hui, et comme il ne peut la soutenir qu'avec peine, même dans le temps où les productions de la terre lui procureraient des subsistances, je crois qu'il n'y a d'autre parti à prendre que d'arranger les circonstances de cette armée de façon qu'elle soit en état de soutenir la sienne plus longtemps que

l'ennemi, sauf à employer les moyens qui seront jugés praticables par mon successeur pour les déposter, quand il pourra camper en front de bandière. »

Ces conjectures se vérifièrent bientôt; il eut, le 3 et le 4, des nouvelles de l'ennemi et d'un mouvement sur la droite qui firent juger qu'il se préparait à une retraite prochaine, et qui l'engagèrent à rapprocher sa gauche de la basse Lahn et du Rhin. En effet, l'ennemi avait replié sa gauche et évacué Weilburg.

Le 7 au matin, M. de Lussan s'empare de Weilburg, abandonné par les Hanovriens dans la nuit du 10 au 11. Toutes les troupes alliées, à Limburg et Dietz, font retraite sur Hadamar et Neuwied. Le 11, le maréchal de Maillebois, à la nouvelle que les Autrichiens avaient évacué Limburg et Dietz, envoie ordre à M. de Lowendal d'y faire marcher M. d'Arnaud avec les troupes qu'il commande à Kamberg : il occupe ces deux postes. Après quelques escarmouches entre nos hussards et ceux des ennemis, une partie des troupes s'avance vers la basse Lahn pour achever d'en éloigner les alliés, qu'on ne pouvait poursuivre, par le manque de voitures et de subsistances; M. de Barbançon y est seulement envoyé avec un détachement. Comme les ennemis semblaient porter leurs vues sur la basse Moselle, le maréchal ordonne à M. du Châtelet de se rendre sur cette dernière rivière avec les 5 B. (1) et 9 E. (2) à droite et à gauche du Rhin, du côté de Mayence.

Le 14 avril, M. de Maillebois occupe la ville de Braubach. Les alliés sont alors contraints d'évacuer Ober-Lahnstein et Nieder-Lahnstein, nous laissant maîtres de toute la Lahn, après avoir jeté un pont au-dessous de Coblentz, sur lequel l'artillerie et les gros bagages passent le Rhin. L'armée ennemie campe la droite à Wallendar, la gauche un peu en avant de Montabaur, où M. le prince d'Arenberg établit son quartier général. M. de Maillebois remet le commandement de l'armée à M. de la Fare, en attendant l'arrivée du prince de Conti; il part le 16 pour Strasbourg.

Pendant que nous avions ces succès sur la Lahn, on perdait la Bavière. Le général Bathiany, à la tête des Autrichiens, marchait

(1) Régiment suisse de Seedorf, 2; Fleury, 1; Dauphiné, 1; Berry, 1.

(2) Bourbon (cavalerie), 4; d'Asfeld-dragons, 5; plus les compagnies de la Harte et Galhau.

sur l'armée électorale, la battait à Pfaffenhofen et la forçait à se retirer sur le Lech avec nos troupes, commandées par M. de Ségur. Les troupes sur la Lahn prennent alors une nouvelle position; elles se cantonnent plus au large pour la facilité des subsistances, formant, en 1re ligne, 10 B., qui occupent tous les postes depuis Weilburg jusqu'à Ober-Lahnstein; en 2e ligne, 16 B., depuis Butzbach jusqu'à Kirberg; en 3e ligne, 20 B., depuis Idstein jusqu'à Wehrheim; sur le Mayn, la cavalerie, sur l'Horlof et la Nidda, 8 B., et 12 E. à la rive gauche du Rhin, partie dans les environs de Mayence, partie vers la basse Moselle, c'est-à-dire 16 E.: en tout, 54 B. et 28 E.

L'armée alliée avait aussi changé de position en portant sa droite à la forteresse d'Ehrenbreitstein et étendant sa gauche jusqu'à la rivière de Sayn, avec un corps détaché du côté de Montabaur.

Le 22, le prince de Conti, apprenant à Strasbourg la conclusion du traité entre l'électeur de Bavière et la reine de Hongrie, envoie M. de Putanges rassembler un corps de cavalerie sur le haut Neckar pour soutenir M. de Ségur dans le cas qu'il fût poursuivi, et donne ordre à M. de Balincourt de faire évacuer Fribourg, le Vieux-Brisach, Constance, Willingen, en un mot, l'Autriche antérieure, et de rassembler sur le Neckar toutes les troupes de ces quartiers avec celles déjà revenues de Souabe, qui allaient elles-mêmes se joindre à celles de M. de Ségur revenant de Bavière, afin de s'opposer au général Bathiany. M. de Ségur devait prendre le commandement de toutes les troupes du Neckar.

M. du Châtelet, de son côté, arrive à Simmern et Kastelaun, répand des détachements le long de la Moselle, depuis Zell, Treis, jusqu'à Traërbach. En même temps, M. de la Fare, sur l'ordre du prince de Conti, renforce sa position sur la Lahn, rapproche 16 E. de sa droite et son infanterie de la Lahn. Il y avait à la droite, outre la cavalerie, 3 B. aux ordres de M. du Châtel; 7 au centre, où était M. de la Fare, et 32 à la gauche, sous le commandement de M. de Villemur; 4 à l'arrière-garde de M. de Refuges, et 8 entre le Rhin et la Moselle. Le prince de Conti était à Spire; le roi lui avait donné les instructions les plus précises sur la conduite à tenir : « L'objet de S. M., en envoyant une partie considérable de ses forces sur le Mayn, est de s'opposer à tout ce qui pourrait se passer de contraire à ses intérêts et à ceux de ses alliés dans l'élection prochaine d'un empereur; de faire prendre à son armée telle position

entre les cercles du Rhin, de Souabe et de Franconie, que l'armée des alliés de la reine de Hongrie ne puisse communiquer avec eux, ni les engager à sortir des bornes d'une exacte neutralité; d'en imposer surtout aux trois électeurs ecclésiastiques, en leur faisant craindre les effets du ressentiment de S. M., s'ils se livrent aux vues de ses ennemis ; d'être enfin en état de traverser et suspendre l'élection jusqu'à ce que les choses soient disposées de manière que les lois de l'Empire et la justice des droits des alliés de S. M. puissent prévaloir sur les intrigues de ses ennemis. Pour mettre le prince de Conti en état de concourir au succès de ces vues politiques par les opérations militaires, S. M. lui donne le commandement tant des troupes dont l'armée du bas Rhin est composée que de celles qui sont répandues dans la Souabe et le Brisgaw, avec plein pouvoir de les rassembler en un seul corps, et d'en faire tels détachements que les conjonctures pourront l'exiger. Le prince de Conti aura toute autorité sur les troupes qui sont en Alsace, et pourra faire remuer celles des Trois-Évêchés, si la guerre se portait de ce côté. »

« Si M. d'Arenberg, écrivait, le 22 avril, le prince de Conti, se met en mesure et en position d'être attaqué, nous serons en état de marcher à lui, en laissant plus ou moins de troupes sur le Neckar, si le roi ne change rien aux ordres qu'il m'a donnés. Si d'ici à ce temps il prend son parti de retourner sur la Flandre, je ferai un détachement, comme le roi me l'a ordonné; je me contenterai de tenir en respect et comme bloqués Mayence et Francfort, et, toujours à cheval sur le Mayn, je rapprocherais les troupes du bas Rhin entre le Neckar et le Mayn pour être à portée de les augmenter de celles qui seront sur le Neckar, si les circonstances me permettent d'agir en descendant le Rhin, ou me rejeter sur le Neckar et y être plus en force, si je suis attaqué dans cette partie. Je ne prendrais pas cette position plus reculée, si je ne voyais rien à craindre du côté du Neckar; au contraire, j'en tirerais des troupes pour me renforcer et me mettre en état de pousser quelques corps sur l'électorat de Cologne, afin de favoriser nos négociations. Tels sont mes premiers points de vue; mais ils ne peuvent être que momentanés, car il s'en faut bien que je puisse les remplir, si les cercles se déclarent et que M. d'Arenberg ne s'éloigne pas, ou que le prince Charles abandonne le roi de Prusse. Dans le premier de ces cas, je

ne pourrais me tenir séparé; ce ne serait qu'en me réunissant qu'inférieur encore je pourrais faire tête à la quantité d'ennemis que j'aurais sur les bras. Dans le second, la disproportion des forces serait si grande que la révolution de Bavière entraînerait celle de toutes les affaires d'Allemagne. Je ne pourrais me soutenir de l'autre côté du Rhin, et me tiendrais même en deçà dans la même situation et avec moins de forces que nous ne nous en sommes trouvé en 1743, c'est-à-dire ayant à me défendre contre une armée qui, passée à Mayence, pourrait remonter le Rhin, et contre une autre qui l'attaquerait. Ces événements, quelque noirs qu'ils soient, ne doivent pas se perdre de vue; ils ne sont pas vraisemblables sous trois semaines, mais ils peuvent arriver en six. »

Le 25 avril, M. de Ségur arrive à Suffenhausen avec la cavalerie de M. de Putanges. Il avait passé le haut Neckar sans être attaqué. Le 26, le prince de Conti, sachant les troupes de Bavière en sûreté, se rend à l'armée, où il arrive le 27 et établit son quartier général à Langenschwalbach. Le 27, il est sur la rivière d'Enz en deçà du Neckar, et place son quartier général à Bietigheim. Cependant le général Bathiany, maître de tous les passages, se portait sur le Neckar avec 25,000 hommes. Son avant-garde était déjà à Lauwingen, précédée de ses troupes légères aux ordres du général Trips. Une escarmouche eut lieu du côté de Stuttgardt entre ses hussards et les nôtres (régiment de David).

Le 1er mai, le roi adresse ses instructions au prince de Conti, complémentaires de celles du 1er avril. M. d'Argenson, en les envoyant, approuvait ses projets d'évacuation de Constance, de Fribourg, d'établissement d'un pont près de Germersheim, etc.

Le 2, dans l'impossibilité de marcher contre le duc d'Arenberg, qui attendait des renforts, le prince de Conti part de Wiesbaden, établit son quartier général à Langenschwalbach (1), à la tête de plusieurs débouchés conduisant sur la Lahn, et à portée de veiller aux ponts sur le Mayn, le Rhin et le Neckar.

Le 5, le prince de Conti prend une position plus militaire sur

(1) La position des troupes était alors, entre le Mayn et le Rhin, 46 B. et autant d'escadrons sur trois lignes; 8 B. et 12 E. cantonnés dans le Hundsrück; 35 B. et 66 E., y compris les troupes qui avaient évacué Constance, Fribourg et Willingen, et que M. de la Ravoye conduisait à Pforzheim, aux ordres de M. de Ségur, entre le Neckar et l'Enz.

la Lahn, resserre les cantonnements trop dispersés en campant une partie des troupes, rapproche la cavalerie de l'infanterie, entre Limburg et Ober-Lahnsteim, et la porte sur le débouché par où l'ennemi pouvait venir à nous; il renvoie sur les derrières les équipages, s'il abandonnait la Lahn. Enfin il engage M. de Ségur de se préparer à se retirer de Bietigheim vers Bruchsal, mais le plus tard possible. Le prince de Conti met à exécution ses dispositions; 23 B. et 1 régiment de hussards campent sur la Lahn, entre Diez et Limburg, aux ordres de M. de Villemur; 2 régiments sont envoyés à Erbenheim, Mosbach et Schierstein, près du pont de Biebrich, où furent conduits les équipages.

Le 7, M. de la Mothe-Houdancourt campe avec de l'infanterie et 25 E. à Saint-Goars-Hausen, un peu en arrière de M. de Villemur. Il y avait en outre 9 B. et 1 régiment de dragons sur la basse Lahn, aux ordres de M. du Châtel; M. d'Arnault occupait Ober-Lahnstein; M. du Châtelet-Lomont commandait entre le Rhin et la Moselle, tout en continuant de plus à retrancher le Mayn et le Rhin. Le même jour, le prince de Conti ordonne à M. de Ségur de renvoyer sur le Rhin la division que M. de la Ravoye amenait du Brisgau à Pforzheim (1).

Le 8 mai, cette division arrive à Pforzheim et campe derrière la rivière d'Enz.

Le 9, le duc d'Arenberg fait un mouvement sur la Lahn, se porte sur Neuhausel, puis reprend sans aucun motif son camp près Ehrenbreitstein, jette un pont à Wallendar, étendant son armée vers sa gauche. M. de Balincourt, commandant en Alsace, porte 2 B. de grenadiers pour couvrir le pont d'Hordt près Germersheim, et

(1) Troupes sous les ordres de M. de Ségur : *au camp de Pforzheim*, commandés par M. de Ravoye, 10 B. (Custine, 3; Royal-Lorraine, 3; Béarn, Luxembourg, Talaru, la Marche, de 1 B. chacun); *à Mulhausen* et *Riexingen*, sous M. de Rieux, 9 B. (Royal-Roussillon, 1; la Marine, 4; Nice, 1; la Marck, 1; Condé, 2); *au camp de Bietigheim,* où était M. de Ségur, 9 B. (la Sarre, Bourgogne, Rouergue, Bassigny, Lorraine, de 1 B. chacun; Royal-Bavière, Royal-Suédois, de 2); *à Laufen* et *Wimpfen*, 7 B. (Alsace, 3; Saxe, 1; Bourbon, 2; Artois, 1).

Au camp de Bietigheim, commandés par M. de Saint-Pern, 39 E. (Royal-Pologne, Saint-Simon, Vintimille, Beauvilliers, Broglie, Hendicourt, Fouquet, Royal-Allemand, Rosen, de 4 E. chacun; du Rumain, 3), et *au camp de Pforzheim,* les hussards (David, 4 E.; Polleresky, 4; Raugrave, 4) et les dragons (d'Harcourt, 5 E.; Surgères, 5; le Roi, 5).

apprend que M. d'Arenberg se préparait à un nouveau mouvement sur le ruisseau passant à Sayn, et que le général autrichien Traun, succédant à M. Bathiany, allait se porter sur le Neckar.

Le 13, M. d'Arenberg (1) place ses troupes sur la hauteur de Wallendar, dont le pont était achevé, passe la Wied, campe à la droite de cette rivière, son quartier général à Leutersdorf, en abandonnant entièrement Nieder-Lahnstein; il passe le Rhin et va camper à Weissemthurn. Le 18, M. d'Argenson réitère au prince de Conti l'ordre d'envoyer sans délai le détachement de 20 B. et 40 E. sur la Meuse; à M. de Ségur de prendre sa position entre Heidelberg et Ladenburg, sur le bas Neckar, estimant que les deux armées pouvaient se réunir en force et se soutenir entre cette rivière et le Mayn, et ne repasser le Rhin qu'à la dernière extrémité. Mais, comme on était obligé d'abandonner Mayence en repassant le Mayn, il était d'avis, en se retirant de la Lahn, de laisser un corps sur le Mayn pour couvrir Francfort et Mayence, et de porter sur le Neckar le reste de l'armée du bas Rhin après le départ du détachement de la Meuse.

Le 19, MM. de Villemur et d'Arnault repassent la Lahn pour reconnaître l'ennemi, campé sur les deux rives de la Wied, et couvrir les préparatifs de retraite sur le Mayn. Les 20 et 21, le prince de Conti rend compte d'un petit mouvement du prince d'Arenberg sur la Wied et du départ du général Traun des frontières de Bavière. Les 22 et 23, le prince de Conti a la confirmation de la retraite de M. d'Arenberg vers Bonn et de la marche du général Traun vers le haut Neckar; il fait partir le détachement de 20 B. et 40 E. sur la Meuse et 4 divisions, dont les deux premières se mettent successivement en marche. Il laisse alors le commandement à M. de la Fare et se rend à Heidelberg, après avoir ordonné à M. de Ségur de s'avancer vers Wimpfen et d'y construire des ponts, pour être à portée de passer le Neckar et de marcher au général Traun, ou de se replier sur Heidelberg, suivant les circonstances.

Le 24, 2 B. et 22 E. de l'armée du Rhin se portent vers le Neckar,

(1) D'Arenberg (Léopold-Philippe-Charles, prince de Ligne), né à Mons le 14 octobre 1690, mort en 1754. Embrasse très jeune la carrière militaire, sert sous le prince Eugène dans la campagne de 1743. Son fils Charles-Léopold, feld-maréchal, prend part à la guerre de Sept Ans, combat Frédéric, le 18 juillet 1757, à Kolin; est à la tête de l'aile droite, qui fait reculer le roi de Prusse à Hochkirchen.

suivis de 9 autres B., afin de porter l'armée du Neckar à 45 B. et 84 E. pour la mettre en état de s'opposer au général Traun. M. de la Ravoye conduit à Laufen une partie des 11 B. qu'il commandait à Pforzheim. M. du Châtelet rassemble ses troupes à Kirchberg, pour former la première division de celles destinées à la Flandre, qui se mettent en marche le lendemain.

Le 26, le prince de Conti arrive à Heidelberg, où il reçoit les détachements de l'armée du Rhin, et fait savoir à M. de la Fare de diriger les dernières divisions vers la Meuse.

Le 27, M. de la Fare se replie de la Lahn sur le Mayn, prend son cantonnement sur la rive droite de cette dernière rivière à Ockviftel, la gauche à hauteur de Florsheim, en laissant Konigstein occupé par un détachement. Les 9 B. et 22 E. venant du Mayn arrivent à Heidelberg, se cantonnent dans les environs à la droite et à la gauche du Neckar; M. de Ségur rassemble la plus grande partie de ses forces à portée de Wimpfen, pendant que 7 B. et 9 E. restent sur le haut de l'Enz à l'entour de Pforzheim.

Le 28, M. d'Argenson informe le prince de Conti que le roi s'en remet à lui pour agir selon les circonstances, tout en désirant que ses forces fussent rassemblées le plus tôt possible. Le même jour, M. le duc d'Arenberg, campé derrière la Sieg, près de Bonn, envoyait le général Traun au-devant du grand-duc partant de Vienne pour commander cette armée. Le prince de Conti, désirant joindre l'ennemi avant qu'il fût couvert par la Tauber, en toute hâte quitte Heidelberg avec les renforts tirés du Mayn, et se porte ce jour même à Wiesloch, le 29 à Sinsheim, et le 30 à Wimpfen, où toutes les troupes de M. de Ségur arrivèrent en même temps. Le 31, il rend compte de ses mouvements, ajoutant que son dessein était de passer le Neckar et de combattre, sinon de se concentrer entre le Mayn et le Neckar.

L'armée eut ordre de se tenir prête à marcher le lendemain. Le même jour, M. de la Fare porte en avant les deux dernières divisions destinées à la Meuse; il fit partir également les 9 B. pour le Neckar et donne avis de ce qui lui restait de troupes (1) au camp de Florsheim sur le Mayn.

(1) 23 B., 26 E. et 7 compagnies franches.

Le 1er juin, le prince de Conti se préparait à partir de Wimpfen, sur le Neckar, pour marcher à la rencontre de l'armée autrichienne venant de Bavière, sous le maréchal Traun; mais elle s'était rejetée sur sa droite hors de la portée du Neckar, se dirigeant par la Franconie sur Rothenburg et sur Mergentheim, où elle devait arriver le 4 au plus tard. Comme il ne pouvait s'y trouver aussitôt que l'ennemi, qui serait couvert par la Tauber et libre de joindre le duc d'Arenberg, prêt à partir de Bonn, il descend le Neckar jusqu'à Heidelberg et se rapproche du Mayn, afin de réunir ses forces entre ces deux rivières. L'armée se mit en mouvement, après avoir replié les ponts de Wimpfen, et campe à Sinsheim. M. de Ségur était chargé de l'arrière-garde. L'armée se place à Heidelberg, adossée au Neckar, l'arrière-garde de M. de Ségur à Wiesloch. Elle passe le Neckar sur les ponts d'Heidelberg et de Ladenburg, et campe à Litzenhausen, où M. de Ségur la rejoint; les villes d'Heidelberg, de Ladenburg et de Neckerau restent occupées, et le pont de Hordt descend à Neckerau. Le 4, elle continue sa marche par le Bergstrass et s'arrête à Heppenheim. M. de Ségur reste au camp de Litzelhausen pour couvrir nos ponts de Heidelberg et Ladenburg.

Le 5, le prince marche d'Heppenheim à Plungstadt, ordonne à M. de la Fare de repasser le Mayn à Florsheim, sur la rive droite de cette rivière, et de la remonter par la gauche vers Aschaffenburg pour tâcher d'empêcher au moins la jonction du général Traun avec le duc d'Arenberg dans cette partie qui était le chemin le plus court. Il s'avance lui-même de ce côté, précédé d'une marche par M. de la Motte-Houdancourt, qui eut ordre de se porter sur Obernburg et de pousser M. de Villemur jusqu'à Worth, au débouché de la gorge de Mittenberg sur le haut Mayn.

Le 6, le prince de Conti campe de Plungstadt à Dieburg, et M. de Ségur de Ladenburg à Zwingenberg, avec un détachement, laissant 2 B. à Heidelberg, 3 à Ladenburg, Grossfochsen et Weinheim, et 2 à Bensheim, pour garder la communication en masquant les gorges de l'Odenwald. Le 7, M. de la Fare quitte Florsheim, passe la rivière et s'établit à Kelsterbach, sur la rive gauche, après avoir replié ses ponts et enlevé tous les magasins depuis Hochst jusqu'au Rhin, sur lequel il les fit remonter à Rheindurckheim, où l'on devait établir deux ponts.

On sut bientôt que les ennemis n'avaient pour objet qu'une position momentanée. Le duc d'Arenberg, informé de nos mouvements vers le Mayn, était parti, le 5, des environs de Bonn, marchant vers Siegen et la haute Lahn, pour tendre la main au général Traun, qui venait d'arriver de Mergentheim à Mittenberg sur le haut Mayn, où il faisait déjà préparer deux ponts. Alors M. de Conti juge à propos d'envoyer de nouvelles troupes de ce côté. Il détache, le 8, du camp de Dieburg, M. du Châtel pour renforcer M. de la Motte-Houdancourt, campé à Obernburg, près du Mayn, et dont l'avant-garde occupait Worth à la tête du débouché de Mittenberg. Le 9, M. de la Fare marche de Kelsterbach à Babenhausen sur la rivière de Gersprinz, entre Aschaffenburg et Dieburg, quartier général du prince de Conti.

Les 13 et 14, on eut des nouvelles plus détaillées de l'ennemi. Le duc d'Arenberg, campé à Butzbach avec une avant-garde à Friedberg, remettait le commandement de l'armée des alliés au général Bathiany, qui continuait sa marche de Siegen vers Dillenburg, Wetzlar et Giessen. Le général Traun était encore sur le haut Mayn avec une tête à Mittenberg pour couvrir les ponts qu'il établissait à Wertheim, à l'abbaye de Tiennfurt et à Worth. Il s'avançait ainsi dans le Spessart-Waldt, portant un corps à Esslbach, à l'entrée de cette forêt, ayant jeté deux ponts sur le haut Mayn à Lengfurt et à Lohr, avec son quartier général à l'abbaye de Heidenfeld. Les deux armées étaient d'environ 50,000 hommes. Pour s'assurer des positions de l'ennemi (15 juin), le prince ordonne à M. de la Motte-Houdancourt de les observer à Obernburg et à Ludenbach, envoie M. de Saint-André passer le Mayn et reconnaître des positions entre Hanau et Francfort, dirige M. de la Fare de Babenhausen à Stockstadt, et surveille à Aschaffenburg le général Traun. M. de Saint-André revint (le 22) annoncer la présence jusqu'à Friedberg des troupes de Bathiany. Les alliés marchaient sur trois colonnes et, contournant le Spessart-Wald, se dirigeaient sur Orb et sur Gelnhausen; les nôtres, ayant quitté Dieburg, campent sur les bords du Mayn, et le quartier général à Steinheim, avec détachements à Klein-Steinheim, Dieburg, Umstadt et Offenbach. Le général Traun ayant passé le Mayn à Lohr, on rapproche les détachements; M. de la Motte-Houdancourt vient à Stockstadt, et M. de Ségur à Arheilingen, à une marche de Steinheim. Le général Ba-

thiany (29 juin) put cependant opérer sa jonction avec Traun à Wachstersbach et à Orb : ils eurent ainsi une armée de 60,000 hommes.

Résolu à rester sur la défensive, le prince de Conti envoie 2 brigades d'infanterie à Offenbach et distribue 6 B. et 24 E. à Arheiligen et Gross-Gerau. Le 4 juillet, le grand-duc arrive à Gelnhausen sur la Kinzig, établit un corps de 20,000 hommes entre cette rivière et la Nidda, porte la gauche à Langenselbod, la droite à Hanau, ce qui détermine M. de Conti à se mettre sur deux lignes le long du Mayn, l'infanterie au centre, la droite à Steinheim.

L'ennemi ayant passé la Nidda, campant dans la plaine de Schwalbach et préparant un pont à Burgel, le prince de Conti descend la rive gauche du Mayn et arrive, le 11 juillet, à Sprendlingen; M. de la Fare, ayant replié ses postes d'Aschaffenburg et de Stockstadt, vient occuper Offenbach.

Les ennemis passaient alors le Mayn à gué, entre Steinheim et le ruisseau de Roden, mais ils sont repoussés. Comme ils se préparaient à se porter sur Mayence, le prince de Conti se met en position de traverser le Rhin à Rheindurckheim en même temps qu'eux, occupe, pour leur faire face plus longtemps, Gernsheim, replie ses ponts et fait rompre celui d'Aschaffenburg. Cependant l'ennemi avait fait passer le Rhin à Biebrich à quelques détachements; aussi, le 15, MM. de la Fare et du Châtel se sont-ils réunis à l'armée. M. de Coigny est entre Nordheim, Rheindurkheim et Gernsheim; M. de Berchiny campe à Nordheim, M. de Refuges à Nauheim. Bernklau passe le Rhin au-dessous de Mayence; le 16, Oppenheim est attaqué, MM. Fischer et Galhau y sont pris; aussi, comme l'ennemi remontait le Rhin, le prince de Conti se place à Rheindurkheim pour garder ses ponts, et envoie M. de Ségur sur la rive gauche. On apprit alors que le grand-duc, acclamé à Mayence, avait campé le 17 à Trebur, à la rive droite du Rhin, et qu'il remontait vers Biblis; que Bernklau était à Oppenhein. Nous avions 70,000 hommes sur les bras, et nos généraux repassaient le Rhin.

Le 17, l'armée décampe de Biebesheim et se porte à Nordheim, près de Rheindurkheim (1); M. de Berchiny est chargé de l'arrière-

(1) Camp de Nordheim, sous le prince de Conti : 1re *ligne*, 53 B. (Navarre, 4

garde. Les postes retirés, M. de Baronay se présente devant Gerau.

L'armée du roi, campée à Nordheim sur deux lignes, la droite à Hofheim et la gauche à Wattenheim, était appuyée aux marais du Rhin qui couvraient une partie du front; le reste est garni de redoutes, les têtes de pont de Rheindurckheim sont retranchées.

Le 19, l'armée se met en mouvement par les deux ponts de Rheindurkheim, passe le Rhin et s'établit à Leiselheim. Au commencement de la marche, les troupes légères ennemies, commandées par M. Trips et soutenues par un corps de 25,000 hommes campé à Biblis, attaquèrent brusquement nos compagnies franches et le régiment de David, qui faisait l'arrière-garde.

On essaya de replier les ponts, mais la rupture des cordages obligea de les brûler.

Le 20, l'armée marche de Leiselheim à Hochheim. Le prince de Conti remonte ses magasins à Worms. Puis, sur l'avis que le grand-duc, arrivé le 20 au camp de Biebesheim, poussait un corps de troupes légères vers le bas Neckar, en remontant la rive droite du Rhin, il détache 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie, aux ordres de M. de Villemur, pour remonter par le côté gauche à Frankenthal.

Le 29, M. d'Argenson annonce l'arrivée de 2 régiments sur la Sarre et la Moselle, pour renforcer les compagnies franches, restées dans les Évêchés, et couvrir cette frontière contre le général Bernklau. Mais, le 24, ce général étant parti pour rejoindre l'armée alliée à Trébur, le prince de Conti résolut de manœuvrer sur la rive gauche du Rhin pour empêcher l'ennemi de passer le fleuve. Informé que les alliés devaient marcher sur le Neckar, il pourvoit à la sûreté du pont de Hordt, au-dessus de Germersheim, par des renforts immédiats, composés de 3 B. et 1 régiment de dragons, sous

Enghien, 2. La Marine, 4. Talaru, 1. Luxembourg, 1. Custine, 3. Vermandois, 1. Lorraine, 1. Brancas, 2. Brissac, 1. Boulonnois, 1. Vexin, 6. Alsace, 3. Royal-Suède, 2. La Fare, 1. Rouergue, 1. Montmorin, 2. Bourgogne, 1. Berry, 1. La Marche, 1. Monaco, 3. Penthièvre, 2. Condé, 2. Champagne, 4. Bretagne, 1. Royal-Comtois, 1. Béarn, 1. Bassigny, 1. Montboissier, 1.)

2e *ligne*, 60 E. (Commissaire-général, 4. Barbançon, 3. Du Rumain, 4. Royal-Pologne, 4. Hendicourt, 4. Dauphin-Étranger, 4. Beauvilliers, 4. Condé, 4. Vintimille, 4. Bretagne, 4. Chabot, 4. Broglie, 4. La Reine, 4. Saint-Simon, 4. Rosen, 2. Royal-Allemand, 4.)

3e *ligne*, hussards : Raugrave, 4; Polleresky, 3; David, 4.

M. de Maupeou. Il évacue les magasins de Worms, se proposant d'aller camper en face de Mannheim dès que le mouvement du grand-duc sur le Neckar se dessinerait.

Le 26, certain que de gros détachements ennemis se dirigeaient du côté du Neckar, et qu'ils étaient suivis par l'armée des alliés, le prince de Conti se prolonge de Hocheim à Oggersheim, à hauteur de Mannheim, laisse à Worms un corps aux ordres de M. de Ségur, et les dragons entre cette ville et Frankenthal, avec quelques troupes à Spire. Le 29, il détache encore de l'armée des régiments d'infanterie au camp de Spire, sous M. de Villemur, qui pousse 2 B. à Hordt pour renforcer le corps de troupes chargé de la garde du pont. On apprenait que l'ennemi campait sur le bas Neckar (1) et que M. Trips marchait en avant. Il pouvait donc surprendre le pont de Hordt, s'il n'avait pas été aussi bien gardé.

Tandis que, sur les bords du Rhin, les opérations traînaient et se réduisaient à des marches et contremarches, les coups décisifs se portaient en Silésie.

En mai, les Autrichiens tentent une nouvelle irruption, lorsque la trahison livre au général-major de Bucco la forteresse de Kosel, et Wallis pénètre dans le comté de Glatz. Le prince Charles et le duc de Weissenfels, ayant rassemblé près de Konigsgrætz l'armée alliée, forte de 92,000 hommes, se mettent en mouvement. Le prince d'Estherazy, avec l'avant-garde, marche à Landshut le 27 mai, et le prince Charles pénètre en Silésie jusqu'à Bolkenhain. Frédéric a rassemblé 50,000 hommes près de Frankestein, et le 29 l'armée prussienne occupe le camp de Reichenbach, à une petite marche de Schweidnitz. Le 1er juin, elle passe cette forteresse; les corps d'avant-garde de du Moulin et de Winterfeld occupent la hauteur de Striegau, en deçà du Striegauer-Wasser; M. de Nassau garnit le Nonen-Busch, et l'armée campe entre Jauernick et Schweidnitz.

Wallis et Nadasty parurent les premiers sur les hauteurs de Freyburg; le prince Charles, de Landshut à Reichenau, se transporte à Hohen-Flennersdorf, pouvant descendre par quatre chemins de Freyburg, Hohen-Friedberg, Schweintz-Haus et Kauder. Le 2, il y eut grand conseil des généraux autrichiens près du gibet de

(1) Prenant sa position la gauche à Heidelberg, quartier général, la droite à Ladenburg, avec 3 corps détachés, le 1er à Weinheim, le 2e à Lampertheim, le 3e à Neckerau.

Hohen-Friedberg, pendant que Frédéric examinait lui-même la nature du terrain. Le lendemain le prince Charles prend position en même temps que Wallis recevait l'ordre de s'emparer de Schweidnitz et de poursuivre les Prussiens sur Breslau.

Du Moulin, à 8 heures du soir, lève son camp, passe le ruisseau de Striegau et se porte sur le mont Topaze devant la ville; à la même heure, l'armée opérait son mouvement par la droite sur deux lignes dans le plus grand silence, et l'on attendit vers minuit, près des ponts de Striegau, la réunion de tous les corps.

Le 4 juin, le roi rassemble ses principaux officiers et leur communique la disposition du combat : « L'armée se mettra incessamment en marche par la droite, sur deux lignes; elle passera le Striegau; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis la gauche de l'ennemi, du côté de Pilgramshain. Le corps de du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie, vis-à-vis des taillis de Rohnstock; la cavalerie de la gauche s'appuiera au ruisseau de Striegau, bien en avant de la ville de ce nom. Les dix escadrons de dragons et vingt de hussards qui composent la réserve se porteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin. Un régiment de hussards se formera, en troisième ligne, à chaque aile de cavalerie, pour en couvrir le flanc ou pour servir à la poursuite. La cavalerie chargera impétueusement l'ennemi, l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ses coups au visage. Après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie, et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera. L'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi. Pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui à la baïonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à cent cinquante pas. Si les généraux trouvent, sur les ailes ou devant le front de l'ennemi, quelques villages qu'il n'ait pas garnis, ils les occuperont, et les borderont extérieurement d'infanterie, pour s'en servir à le prendre en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans les jardins, pour que rien ne les gêne et ne les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus (1).

(1) *Histoire de mon temps*, t. II.

La tête commençait à peine à passer le ruisseau, que l'infanterie saxonne, chargée de prendre Striegau, est foudroyée par des pièces d'artillerie placées sur le mont Topaze; en même temps, l'aile droite de la cavalerie prussienne se forme sous la batterie, chargeant la cavalerie saxonne : alors l'infanterie prussienne attaque vigoureusement dans les bois de Rohnstock. Tout le corps saxon s'enfuit avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée.

Le prince Charles, averti à Hausdorf de la défaite des Saxons, ordonne à l'armée de s'avancer, entre le ruisseau de Striegau et les bouquets de Rohnstock, quand ils furent attaqués par le margrave Charles et le prince de Prusse, et obligés de se replier. Comme il n'y avait plus de résistance à sa droite, Frédéric, par un quart de conversion, se porte sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens.

Dès que M. de Nassau eut formé son aile, il met en déroute la cavalerie ennemie. M. de Gesler, qui commandait la seconde ligne, ne voyant plus d'espoir, se retourna encore vers l'infanterie prussienne; mais dans le même moment la droite de Frédéric se portait sur le flanc du prince Charles. Le désordre devint bientôt général, tout fuit vers les montagnes, les Saxons par Seyffersdorf, le corps de bataille autrichien par Kauder, et leur aile par Hohen-Friedberg, où heureusement Wallis et Nadasty arrivèrent pour couvrir leur retraite.

Ce fut, dit Guibert (1), une de ces batailles de grand maître où le génie fait tout plier devant lui, qui sont gagnées dès le début et presque sans contestation, parce qu'il ne reste pas à l'ennemi déconcerté la possibilité de rétablir le désordre. « Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohen-Friedberg appartiennent, sans contredit, à ses plus belles opérations. On lui doit les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit par la relation que l'aile gauche des ennemis, formée de Saxons, était déjà accablée avant que rien ne fût disposé à la soutenir. Lorsqu'elle fut hors de combat, le centre se trouva alors attaqué de front et sur son extrême gauche par une masse de forces imposantes; et il était difficile qu'il ne fût pas battu et cul-

(1) *Éloge du roi de Prusse.*

buté dans une position à laquelle l'attaque bien combinée de la cavalerie prussienne, commandée par Gesler, vint bientôt mettre le complément. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes (1). »

C'est après cette brillante journée que Frédéric écrivit au roi de France : « Je viens d'acquitter, en Silésie, la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fontenoy. »

La victoire d'Hohen-Friedberg sauva la Silésie. Le 6, l'armée se porte à Landshut, pénètre en Bohême et campe, le 20 juillet, à Chlum, pendant que le prince Charles est à Konisgrætz.

Aux premiers jours d'août, les troupes du roi et celles des ennemis restèrent dans leur position sur les deux rives du Rhin. Notre armée campait à Oggersheim sur la rive gauche, à hauteur de Mannheim et vis-à-vis celle du grand-duc, qui avait son quartier général à Heidelberg et le gros de ses troupes bordant la rivière du bas Neckar jusqu'à Neckerau. M. de Villemur commandait au camp de Spire, face à MM. Bernklau et Trips, qui avaient passé le Neckar et poussé jusqu'à Hockenheim. M. de Maupeou gardait le pont du Hordt, et M. de Ségur, Worms, menacé par l'arrière-garde ennemie. Le Rhin était donc gardé de Lauterbourg à Worms. Et, comme les ennemis pouvaient passer des troupes du côté de Mayence pour inquiéter les frontières des Évêchés, le roi se détermine à détacher de l'armée de Flandre 25 E. pour se rendre sur la Sarre, aux ordres de M. le prince de Conti et couvrir cette partie. M. de Conti se tenait sur la défensive, suivant tous les mouvements de l'ennemi; le grand-duc ayant poussé de nouvelles troupes sur la rive gauche du Neckar, il détache 1 brigade entre Oggersheim et Spire prêt à marcher vers le haut Rhin; 8 B. vont à Germersheim, et 5 sous M. de Villemur.

Le 9, le grand-duc poussait M. Trips jusqu'à Graben, au-dessus de Philippsburg, et se disposait à passer le Neckar, où il avait trois ponts.

M. de Bernklau se rassemblait à Stockstadt, occupait les îles de Kuhkof et du Héron, pendant que le général Baronay passait le Rhin à Bieberich, se portant à hauteur d'Oppenheim. A ce mouvement, notre armée quitte Oggersheim et se place, en remontant le

(1) Jomini, *Traité des grandes opérations militaires.*

Rhin, la droite un peu au delà du Rehbach et la gauche à Mutterstadt, également éloigné de Hordt et de Worms. Le prince de Conti envoie à Germersheim M. d'Arnault, un renfort à M. de Meaupeou à Hordt, 1 B. à Weilsheim et d'autres troupes aux villages de Monbach et de la Petite-Hollande. M. de Villemur reste à Spire, M. de Ségur à Worms et M. de Maubourg à Friesenheim.

Le 17, les troupes légères avaient passé le Rhin à Bieberich et remontaient du côté d'Oppenheim, et d'autres du côté de l'île du Héron. Comme le prince de Conti craignait autant pour la Sarre que pour le bas Rhin, il détache M. de Berchiny commander sur la Sarre et envoie M. de Ségur à Worms, lui enjoignant de marcher sur le bas Rhin. Le 11, il détache M. du Châtelet pour une tournée au-dessous de Worms vers Gundersblum et Oppenheim.

Le 18, M. de Ségur se mit en marche. Les ennemis furent surpris à l'île du Héron et forcés de repasser le Rhin la nuit.

Le 20 et jours suivants, les ennemis reçurent des renforts; ils avaient des avant-postes à Graben, le gros de leur armée toujours sur le Neckar, alors couvert de ponts; le reste avait descendu le Rhin, sous le général Sommersfeld, à Bieberich. Pendant ces opérations, des hussards et des croates ne cessaient de passer le Rhin à Walluf, au-dessous de Mayence, occupant Ingelheim; d'un autre côté, 15,000 hommes descendaient, après le passage du Mayn, jusqu'à Darmstadt, soutenus de troupes réglées et de recrues venant de Bavière et rejoignant l'armée.

Le 28, M. de Berchiny, arrivé le 26 à Sarreguemines, recevait l'ordre d'étendre le plus loin qu'il pourrait la défensive sur la Sarre et en avant, avec ses 25 E. reçus de Flandre et les compagnies franches des Évêchés, en laissant 2 régiments dans le Messin.

On approvisionne Landau, on travaille aux lignes de la Queich, avec ordre à M. de Ségur de se tenir prêt à marcher vers Mayence; résolu de faire battre le pays de ce côté, par des détachements successifs tirés des camps de Mutterstadt, de Friesenheim et de Worms, M. de la Ravoie, après avoir descendu le Rhin jusqu'à Oppenheim, rentrait le 30.

Le 31, M. de Conti renvoie vers le bas-Rhin M. de Putanges pour nettoyer les bords du Rhin jusqu'aux îles du Héron et de

Kuhkopf, à la faveur desquelles les hussards ennemis faisaient des incursions sur la rive gauche du Rhin.

Le 1er septembre, l'armée, commandée par le prince de Conti, occupait le camp de Mutterstadt, détachant des corps séparés sous MM. de Ségur, de Maubourg, de Villemur, de Maupeou et Berchiny; l'armée autrichienne occupait, sous le maréchal de Traun, le duc d'Arenberg et le grand-duc, les positions suivantes. Il y avait à Mombach, sur la rive gauche du Rhin, près du pont de Biebrich, 6,000 hommes ayant passé le fleuve le 7; les hussards, en avant de ce corps; 5,000 hommes à Biebesheim sur la rive droite du Rhin; 4,000 près d'Hofheim, vis-à-vis de Worms; 4,000 sur le bas Neckar, entre Heidelberg et le Rhin, et 15,000 vers le haut Rhin, depuis le Neckar jusqu'à hauteur de Lauterbourg.

Les revers que la maison d'Autriche avait essuyés dans cette campagne n'avaient été contre-balancés que par l'élection de François-Étienne de Lorraine, grand-duc de Toscane, élevé à l'empire, comme roi des Romains, à l'unanimité des suffrages, excepté ceux de l'électeur de Brandebourg et de l'électeur palatin; on compta même, malgré les deux électeurs opposants, le suffrage électoral de la Bohême. Il n'y eut pas d'autres compétiteurs, et l'élection se fit dans les formes, le 13 septembre. L'armée autrichienne sous son commandement nous tint en échec sur les bords du Rhin, tout le temps que la diète, assemblée à Francfort, fut en séance.

Cette position de l'armée, rassemblée sur les bords du Rhin et du Mayn, aurait pu encourager et soutenir les électeurs qui, jaloux depuis longtemps de la maison d'Autriche, ne voulaient pas que la maison de Lorraine, qui se portait pour son héritière, pût s'élever à la même grandeur. Mais chaque jour le prince de Conti cessait d'être redoutable, par les troupes que le roi lui enlevait pour les faire passer à son armée.

Le 23, M. de Coigny descend vers Alzey, au-dessous de Worms. M. de Mauconseil est dirigé vers la haute Alsace pour rétablir les communications et observer les hussards ennemis, qui commençaient à paraître dans le Brisgau. D'un autre côté, M. de Berchiny, commandant sur la Sarre, part de Sarreguemines, se porte de sa personne à Waldevrange, sur la haute Sarre, et place 21 E. aux environs de Sarrelouis et sur la basse Sarre, de façon à envelopper et arrêter les partis.

Le 4 octobre, le grand-duc est couronné sous le titre de François Ier. Marie-Thérèse vint de Vienne pour assister à la cérémonie, témoignant de sa joie en s'écriant, du haut du balcon : « Vive l'empereur François Ier ! » acclamation répétée par la foule. En plaçant sur la tête de son époux la couronne impériale, Marie-Thérèse avait la satisfaction de la faire rentrer dans son illustre famille, où elle était depuis plus de trois siècles sans interruption. De Francfort, l'impératrice visita son armée à Heidelberg, l'empereur la reçut lui-même à la tête des troupes, entre les rangs desquelles elle passa, saluant avec autant de dignité que de grâce. Elle dîna en public sous une tente, et, à son départ, distribua comme gratification un florin à chaque soldat.

D'autres événements très importants avaient lieu alors en Silésie.

Vainqueur en juillet à Friedberg, Frédéric d'un camp à l'autre s'était replié jusqu'à Straubing. Les grands détachements nécessaires aux convois de Silésie avaient réduit son armée à 26,000 hommes : le prince Charles, qui était à la tête de 60,000, voulut profiter de sa supériorité, et, quittant son camp de Jaromirtz, il s'avance vers Konigshof, couvert par une nuée de troupes légères qui enveloppent le camp prussien.

Le 30 septembre à la pointe du jour, le prince Charles, déjà en bataille vis-à-vis de l'aile droite du roi, canonne le camp prussien. Frédéric est surpris dans un fond dominé par une hauteur. La veille il supposait pouvoir marcher par Trautenau, maintenant il est forcé de se déployer par sa droite pour gagner une position parallèle à celle du prince Charles. Aussitôt la droite de la cavalerie prussienne fond sur celle des Autrichiens et la culbute. De nouveau ils se reforment, mais ne peuvent résister aux chocs impétueux de l'infanterie prussienne qui gagne toujours du terrain.

Près de Prausnitz, l'armée autrichienne se soutient encore ; la déroute devient bientôt générale et l'armée victorieuse prend, vers 10 heures du matin, sa dernière position au village de Soor, qui donne son nom à la bataille, et les Autrichiens se retirent par la forêt de Silva. Toujours malheureux, le prince Charles regagne son camp de Kœnigshof, et le roi, après cinq jours passés sur le champ bataille, ramène ses troupes à Trautenau.

Bien que deux fois vainqueur, Frédéric eut hâte de se retirer sans recueillir aucun fruit de ses triomphes, en pensant aux mon-

tagnes de la Bohême, aux gorges qui la séparent de la Silésie, à la difficulté des vivres, à l'affaiblissement de son armée, à la saison déjà avancée. Quittant donc la Bohême, il prend ses quartiers d'hiver en Silésie, vers le 16 octobre, remettant le commandement des troupes au prince Léopold d'Anhalt-Dessau, avec ordre de ne point les séparer; car le prince Charles avait divisé son armée en trois corps, supposés devoir reprendre leur action dès que la saison des opérations le lui permettrait.

De notre côté, le 13 octobre, M. de Conti apprend que les ennemis forment des détachements considérables pour renforcer leur armée de Bohême, et que les Hollandais et Hanovriens se disposaient à rentrer dans leurs foyers. Ces nouvelles se confirment, et le grand-duc part, le 17, pour Vienne, laissant le commandement de l'armée au maréchal Traun, en même temps que 9 B. et 24 E. se rendent en Bohême par Mergentheim. Mais les Hollandais et Hanovriens restent jusqu'à la fin de la campagne et conservent ainsi à l'ennemi sa supériorité.

Le 26, le prince de Conti s'occupe des quartiers à prendre sur la frontière.

Le 30 octobre, l'armée du roi occupe le camp de Spire, la droite appuyée au canal et la gauche au-dessous de Dudenhoffen. Les corps du bas Rhin remontent en même temps ce fleuve sous la protection de M. du Châtelet-Lomont, qui était descendu jusqu'à Frankenthal sur l'avis qu'un corps ennemi se portait à Stockstadt pour y passer le Rhin. La division de M. de Maubourg vient de Friesenheim derrière le Spirebach, et celle de M. de Ségur passe du camp de Worms à celui de Weilsheim, derrière le Rehbach, pour soutenir le Palatinat et communiquer avec Mannheim.

Le 9 novembre, l'armée quitte Spire et se porte derrière les lignes de la Queich, la droite en arrière de Belheim, la gauche vers Landau. Les troupes de M. de Villemur à Germersheim, et celles de M. de Ségur de Weilsheim rentrent en ligne, après avoir séjourné à Kloster-Haimbach, M. de Maupeou, restant au pont de Hordt, qui est levé le 10 et renvoyé au fort Louis.

Le 10, le prince de Conti cantonne 35 B. et 40 E. entre la Lauter et la Queich, jusqu'à la séparation des troupes qui restent campées en trois corps séparés, le 1er à Belheim, le 2e à Ottersheim, le 3e entre Morlheim et Queichheim. M. de Balincourt de-

vait commander en Alsace, pendant l'hiver, et M. de Berchiny sur la Sarre et la Moselle, abandonnant Kayserslautern, Landsthuhl et Hombourg, avec des détachements à Bliescastel et Hornbach. Les Évêchés étaient sous M. de Ségur, la Lorraine sous M. de Laval, et M. du Mesnil avait la Franche-Comté. M. de Conti ne garde dans les cantonnements, entre la Lauter et la Queich, qu'un nombre de troupes proportionné à celui des Autrichiens, dont le quartier général était toujours à Heidelberg.

Le mois de décembre était, du côté de la Silésie et de la Bohême, marqué par des événements qui changèrent totalement pour nous la face des choses, par l'alliance contractée entre le roi de Pologne et Marie-Thérèse. Frédéric, disposé à agir offensivement, partit pour la Silésie, bien que Berlin fût dans la consternation. L'armée du prince Léopold étant cantonnée le long du Bober, entre Buntzlau et Lowenberg, il se met en mouvement le 22, et le 23 il est à Naumbourg sur la Queiss.

Passer la Queiss, pénétrer en Saxe, tromper le prince Charles, en lui faisant croire qu'il se retirait en Silésie pour couvrir la Moravie, mettre en déroute des régiments saxons près de Gross-Hennersdorf, s'emparer de la garnison, de la place de Gorlitz, est pour lui l'affaire de quelques jours. Après cet échec, le prince Charles rentre en Bohême, le 27, par Gabel, sans magasins, sans bagages et très affaibli, sans renoncer à son projet de revenir dans la Saxe par Aussig et Peterwald. Effrayé de l'approche des Prussiens, le roi de Pologne quitte Dresde et se réfugie à Prague.

Le prince d'Anhalt, l'un des lieutenants du roi de Prusse, bat, le 15, l'armée saxonne combinée avec celle d'Autriche à Wilsdruf, près Dresde, et S. M. Prussienne entre, le 17, dans cette ville. Dans leur fuite, les Autrichiens gagnent avec précipitation la Bohême.

« La fortune, qui a secondé ma cause, écrivait Frédéric, le 18, à M. de Villiers, ambassadeur d'Angleterre près la cour de Saxe, m'a mis en état de ressentir bien vivement les procédés injustes et équivoques du roi de Pologne; mais, loin de penser à me venger, je lui offre encore pour la dernière fois mon amitié. Mes succès ne m'aveuglent pas, et, quoique j'eusse raison d'être enflé de ma situation, je suis toujours dans les sentiments de préférer la paix à la guerre. Vous me verrez plutôt périr, moi et toute mon armée, que de me relâcher sur la moindre minutie de ce traité. Si

donc la reine de Hongrie veut encore une fois faire la paix, je suis prêt à la signer selon la convention de Hanovre; si elle la refuse entièrement, je me verrai en droit de hausser mes prétentions contre elle. Apportez-moi donc les dernières résolutions du roi de Pologne, et que je sache s'il préfère la ruine totale de son pays à sa conservation, les sentiments de la haine à ceux de l'amitié, en un mot, s'il aime mieux attiser l'embrasement funeste de cette guerre que de rétablir la paix avec ses voisins et de pacifier l'Allemagne (1). »

Mais avant d'en être venu à traiter de la paix, Frédéric, qui n'espérait pas un semblable succès de ses armes, avait écrit pour obtenir aide et appui du roi de France. La réponse de Louis XV, à la demande de secours que lui avait adressée Frédéric le 15 novembre, arriva au roi de Prusse à Dresde, au moment où tout se préparait pour la pacification de l'Allemagne. Louis XV y dissimulait à peine l'irritation profonde que lui causait la façon d'agir de son infidèle allié, toujours prêt, quand la fortune lui souriait, à se mettre hors de cause. « V. M., lui disait-il, me confirme dans sa lettre du 15 ce que je savais déjà de la convention de Hanovre du 26 août. J'ai dû être surpris d'un traité négocié, conclu, signé et ratifié avec un prince mon ennemi, sans m'en avoir donné la moindre connaissance. Je ne suis point étonné de vos refus de vous prêter à des mesures violentes et à un engagement direct et formel contre moi : mes ennemis doivent connaître V. M. C'est une nouvelle injure d'avoir osé lui faire des propositions indignes d'elle. Je comptais sur votre diversion; j'en faisais deux puissantes en Flandre et en Italie, j'occupais sur le Rhin la plus grosse armée de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes efforts ont été couronnés des plus grands succès. V. M. en a fort exposé les suites par le traité qu'elle a conclu à mon insu. Si cette princesse y avait souscrit, toute son armée de Bohême se serait subitement tournée contre moi : ce ne sont pas là des moyens de paix. Je n'en ressens pas moins l'horreur du péril que vous courez, rien n'égalera l'impatience de vous savoir en sûreté, et votre tranquillité sera la mienne. V. M. est en force et la terreur de nos ennemis et a remporté sur eux des avantages considérables et glorieux; l'hiver avec cela, qui

(1) *Histoire de mon temps*, t. II.

suspend les opérations militaires, suffit seul pour les défendre. Qui est plus capable que V. M. pour se donner de bons conseils à elle-même? Elle n'a qu'à suivre ce que lui dictera son esprit, son expérience et, par-dessus, tout, son honneur; quant aux secours qui, de ma part, ne peuvent consister qu'en subsides et en diversions, j'ai fait toutes celles qui me sont possibles, et je continuerai par celles qui assurent le mieux le succès. J'augmente mes troupes, je ne néglige rien, je presse tout ce qui pourra pousser la campagne prochaine avec la plus grande vigueur. Si V. M. a des projets capables de fortifier mes entreprises, je la prie de me les communiquer, et je me concerterai toujours avec le plus grand plaisir avec elle. »

A partir de ce jour, tout espoir d'une union sérieuse entre les deux royaumes était détruit ; le roi de Prusse attendit que les bases de la paix qu'il négociait fussent arrêtées pour répondre à Louis XV, et il lui annonçait, le 25 décembre, qu'il a signé la paix avec la reine de Hongrie et le roi de Pologne :

« Monsieur mon frère, après la lettre que j'avais écrite à V. M. en date du 15 novembre, je devais m'attendre de sa part à des secours réels. Je n'entre point dans les raisons qu'elle peut avoir d'abandonner ses alliés aux caprices de la fortune. Pour cette fois, la valeur seule de mes troupes m'a tiré du pas scabreux où je me trouvais. Si le nombre de mes ennemis m'eût accablé, V. M. se serait contentée de me plaindre, et j'aurais été sans ressource. Comment une alliance peut-elle subsister, si les parties contractantes ne concourent pas avec la même ardeur à leur conservation commune? V. M. me dit de me conseiller moi-même; je le fais, puisqu'elle le juge à propos. La raison me dit de mettre promptement fin à une guerre qui n'a plus d'objet, depuis que les troupes autrichiennes ne sont plus en Alsace et depuis la mort de l'empereur. Les batailles qu'on donnerait désormais ne produiraient qu'une effusion de sang inutile. La raison m'avertit de penser à ma propre sûreté et de considérer le grand armement des Russes, qui menace le royaume du côté de la Courlande; l'armée que M. de Traun commande sur le Rhin, qui pourrait aisément refluer sur la Saxe; l'inconstance de la fortune, et enfin que, dans la circonstance où je me trouve, je ne puis m'attendre à aucun secours de la part de mes alliés. Les Autrichiens et les Saxons viennent d'envoyer ici

des ministres pour négocier la paix; je n'ai donc d'autre parti à prendre que de la signer. Après m'être acquitté ainsi de mon devoir envers l'État que je gouverne et envers ma famille, aucun objet ne me tiendra plus à cœur que de pouvoir me rendre utile aux intérêts de V. M. Puissé-je être assez heureux pour servir d'instrument à la pacification générale. V. M. ne pourra confier ses vues à personne qui lui soit plus attaché que je ne le suis, et qui travaille avec plus de zèle à rétablir la concorde et la bonne intelligence entre les puissances que les longs démêlés ont rendues ennemies. »

Peu de jours après, M. de Villiers arrivait de Prague avec des pleins pouvoirs pour les ministres saxons ; le comte Frédéric de Harrach, envoyé de l'impératrice, ne tarda pas à le suivre, et, le 25 décembre, la paix fut enfin signée sous la médiation de l'Angleterre. La Silésie et le comté de Glatz étaient de nouveau assurés au roi de Prusse.

Le 28, Frédéric retournait dans ses États, arrivait à Berlin; il fut reçu sous des arcs de triomphe, et le peuple, faute de mieux, jetait sur son passage des branches de sapin en criant : « Vive Frédéric le Grand (1)! »

Tout le fardeau de la guerre restait au roi de France. Ainsi en se retirant de la lutte, la Prusse laissait à l'Autriche la libre disposition de ses armées en Allemagne. L'Italie devait alors être l'objet de nos projets; car les troupes espagnoles, au lieu d'assurer leurs communications avec la Provence, de défendre Gênes, perdaient leur temps à Parme, à Plaisance et à couronner l'infant dans Milan.

1746.

Peu de détails quant à l'armée sur le Rhin. On avait appris dans les premiers jours de janvier la signature de la paix entre Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, et Marie-Thérèse : la Silésie était prussienne sans retour; car la Prusse en avait besoin, moins pour s'agrandir que pour vivre. En retour, Frédéric n'hésita pas à reconnaître l'empereur François I[er], dont l'élection, de son propre aveu, ne lui avait jamais paru contestable.

M. d'Argenson, pensant qu'une partie des Autrichiens étaient

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XV*.

restés sur les bords du Rhin, prescrit à M. de Balincourt de laisser 4 ou 5 B. sur la Queich, et 4 de Lauterbourg à Huningue, appuyés par les paysans armés; en outre, M. de la Ravoye est chargé d'aller enlever les baillis du Brisgau, mais cette expédition, tentée dans la nuit du 23 au 24 janvier avec deux troupes, l'une de Ferrari-hussards et d'un escadron de cavalerie, l'autre de compagnies de grenadiers, sous M. de Zuckmantel, n'eut aucun succès. Les Autrichiens envoyaient alors toutes leurs troupes en Italie; le Palatinat et la Wetteravie étaient évacués; les troupes palatines, le long du Rhin, gardaient la rive droite de Huningue à Mayence, renforcées par le général Grune, venu de l'armée du prince Charles en Bohême; on avait, en outre, engagé les cercles à soutenir leur neutralité à main armée. Ainsi la cour de Vienne, qui envoyait alors 30,000 hommes en Italie, pourvoyait à la défense de l'Empire. Le roi, qui n'avait aucune raison de l'attaquer, fit rester ses troupes dans leurs quartiers; seulement M. de Balincourt (1) tira 2 B. de Belfort et de Colmar, pour les placer d'Ottmershein à Huningue et de Marckolsheim à Kembs.

Le 19 février, paraît le décret impérial qui oblige les cercles et les États du corps germanique à fournir des contingents pour les cercles antérieurs; le 22, l'état des officiers et des troupes qu'on devait y envoyer (19 B. et 54 E.), et le 24, l'ordre de changer la destination de ces troupes, qu'on envoyait aux Pays-Bas : le général Grune y conduisait 15 B. et 28 E. de Wurzburg par Giessen et Cologne (21 mars), et le prince Charles devait les commander, le maréchal de Saxe y faisant alors la campagne d'hiver. En résumé, depuis deux mois, 18 B. et 30 E. avaient passé par l'Empire à destination des Pays-Bas; le général Grune avait 24 B. et 44 E., et il y avait en pleine marche, pour venir dans l'Empire, 17 B. et 69 E. de Bohême, Moravie, Autriche et Tyrol, plus 17 régiments d'infanterie, 7 de cavalerie et 3 de dragons sans destination. Une plainte récemment portée par M. de la Noue devant les États de Souabe, les électeurs palatins et de Trèves, au sujet d'une insulte faite à nos trou-

(1) Balincourt (Claude-Guillaume Testu, marquis de), d'une famille du Vexin, né le 17 mars 1680; colonel d'Artois-infanterie, 9 mai 1703; brigadier le 29 mars 1710; maréchal de camp le 1er février 1719; lieutenant général le 1er août 1734; gouverneur de Strasbourg le 1er janvier 1746; maréchal de France le 19 octobre 1746; mort le 27 juin 1770.

pes par des hussards, les ayant trouvé dans de bonnes dispositions, on put espérer qu'ils ne se laisseraient pas prendre aux insinuations de la cour de Vienne, et avec eux tout le corps germanique. Néanmoins, et malgré leur résolution de rester neutres, les cercles durent recevoir (5, 6 et 11 avril) 12 ou 13 régiments venus de Bohême sous les ordres du comte de Konigseck.

De notre côté, le roi (12, 13 et 16 avril) nommait les officiers généraux et désignait les emplacements des troupes destinées à la frontière d'Allemagne. Et cependant son intention était si peu d'engager l'offensive de ce côté, que M. de Balincourt, ayant rendu compte d'une attaque des hussards sur Huningue, repoussée à coups de canon, et d'un débarquement aux îles de la Paille, de Teutschgrun et des Poulets, suivi d'incendies et de pillage, M. d'Argenson lui répondit que le roi dévoilerait la conduite de la cour de Vienne, qui cherchait à nous faire sortir de notre neutralité à l'égard des cercles, et que le meilleur moyen était d'être modérés et de ne point user de représailles. Les troupes autrichiennes cantonnées dans le Brisgaw étaient alors au nombre de 21 B. et 68 E.

A cette époque avait lieu le siège d'Anvers; les ennemis s'étaient retirés au delà de Bréda. On dut s'occuper de la conquête des places du Hainaut et de la Sambre, et l'armée du prince de Conti, encore répandue dans les Évêchés, l'Alsace et la Franche-Comté, fut destinée à ces opérations; le prince de Conti eut ordre, le 1er mai, de se rendre sur la frontière et de diriger sa marche vers Sedan (1), pour attirer l'attention de l'ennemi du côté de Namur et donner de l'inquiétude à Mons. Le reste de son armée devait suffire pour garder la frontière de l'Allemagne et des Évêchés. Le corps de 24 B. et 37 E. détachés de son armée du Rhin se rend à Maubeuge, le 5 mai, sous les ordres de M. d'Estrées; il est destiné à inquiéter Mons, Charleroy, Namur, et dans la suite à faire le siège de ces places.

La cour de Vienne cherchait alors (15 mai) à former à Heilbronn un camp de 15 B. et de 47 E., sous le prince de Lobkowitz (2), et à y

(1) Lui sont destinés 40 B. et 62 E. composés de 24 B. et de 37 E. du corps de M. d'Estrées, et de 16 B. et de 25 E. détachés de l'armée du roi. Il avait pour officiers généraux M. de Salières, maréchal général des logis; M. de Chauvelin, major général; mylord Tirconel, maréchal général des logis de la cavalerie, et M. de Vanolles, intendant.

(2) Lobkowitz (Jean-George-Christian, prince de), né en 1686, mort le 9 octo-

attirer les troupes des cercles; la plupart des princes de l'Empire s'y refusèrent. M. de Balincourt, qui voulait se porter sur le Spirebach pour résister aux Autrichiens, en est empêché, le roi désirant ne point entrer sur les terres de l'Empire; toute son attention se portait sur le Hainaut. Au commencement de juin, l'armée de Conti s'y assemble, et, renforcée de deux détachements sous les ordres de MM. d'Estrées et de Boufflers, commence les opérations du siège de Mons. L'armée du Rhin, divisée en deux corps, en Alsace sous M. de Balincourt, dans les Évêchés sous M. de Ségur, resta sur la défensive; alors M. de Balincourt reçut l'ordre de ne pas marcher sur le Spirebach, et, le 10 juin, le prince de Conti lui prescrivait, si les ennemis passaient le Rhin, des garnisons dans les places et de se retirer sur Bitche et la Sarre. Nous avions à cette époque 33 B. et 39 E. dans la haute et basse Alsace; M. de Ségur envoya 6. B. et 13 E. à Maubeuge. Les Autrichiens avaient quitté les terres de l'Empire et les environs d'Heilbronn, se dirigeant vers le bas Rhin et Coblentz (20 juin) : craignant d'être attaqué sur la Sarre, la Moselle ou la Meuse, le roi envoie l'ordre à M. de Balincourt de diriger sur les deux premières 20 B. et 22 E. avec M. de Putanges, et à M. de Ségur de marcher sur les Évêchés et Sedan avec 24 B. et 40 E., ce qui eut lieu le 21, et les cantonnements furent pris entre Montmédy et Sedan et à Sarrelouis. M. de Balincourt resta à Landau avec 11 B. et 17 E. Cependant les Autrichiens (26 B. et 48 E.) passaient le Rhin à Cologne; ils avaient à leur service 6 B. bavarois, qu'un traité conclu avec le fils du feu empereur Charles VII leur avait cédés.

Aucun événement d'ailleurs en juillet sur la frontière d'Allemagne. M. de Conti, occupé aux sièges des places du Hainaut, se rapproche de M. de Ségur pour renforcer ses cantonnements; M. de Putanges change les siens; le prince de Lobkowitz reste seul à Heilbronn, et les cercles continuent à garder la neutralité, tandis que Palfy et Daun, avec les troupes qui ont descendu le Rhin, joignent l'armée des alliés. Mons prise, l'armée du prince de Conti est réunie

bre 1753. Général en chef d'un corps d'armée, fut défait en 1742 par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle; mais, ayant opéré sa jonction avec le prince Charles de Lorraine, il nous fait repasser la Moldaw. Chargé de bloquer Prague; envoyé en Italie, chasse les Espagnols de Rimini; rappelé en Allemagne, continue de servir jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle.

à celle de Maurice de Saxe pour faire le siège de Namur. M. de Chazeron vint de Sedan à Mezières, M. de Putanges (10 B. et 10 E.) de la Sarre à Sedan; M. de la Fare se rend à la frontière de la Sarre, où il n'y a plus que 7 B. et 6 E., et M. de Balincourt remonte en haute Alsace pour observer les Autrichiens (8 B. et 26 E.), qui ont quitté Heilbronn pour le Brisgau et l'Italie.

En octobre le prince Charles prend ses quartiers au bas Rhin, et en novembre nous l'imitons : le maréchal de Saxe dans lesPays-Bas; Conti, dans les Évêchés et l'Alsace, où M. de Balincourt laisse à sa place M. de Lautrec (1).

1747.

Point d'opérations en janvier, les troupes du roi étant dans leurs quartiers d'hiver. L'ennemi était moins tranquille, et, pour parer aux irruptions sur la frontière, M. de Ségur dut veiller sur la Lorraine et les Évêchés; mais, arrivé le 21 janvier à Sedan, il comprit que tous ces mouvements de l'ennemi n'avaient d'autre but que la facilité des subsistances. Il se contenta donc d'en écrire à M. de Neuperg, qui lui promit volontiers de se prêter au maintien de la tranquillité à la frontière. Le comte de Cobentzel, ministre d'Autriche à Francfort, réclamait avec les plus vives instances auprès du cercle de Franconie, pour l'engager à accéder au traité d'association des autres cercles antérieurs; mais M. de la Noue, ministre du roi à la diète des cercles, sut empêcher ses sollicitations.

En février ont lieu des passages de troupes ennemies dans le Luxembourg, le Brisgaw et l'Autriche antérieure. Tandis que Gênes se défendait contre les Impériaux, qui ne purent la réduire, le duc de Cumberland, à Utrecht, conclut un traité entre les cours de Vienne, de Londres et les États-Généraux, où l'on s'engageait : la reine de Hongrie, à fournir 60,000 hommes et 10,000 dans le Luxem-

(1) Lautrec (Daniel-François de Gelas de Voisins d'Ambres, vicomte de), né en 1686, capitaine au régiment de Lautrec-dragons le 11 octobre 1705, aide de camp du duc d'Orléans, colonel du régiment de son nom le 8 mars 1710; brigadier le 3 avril 1721; maréchal de camp le 1er août 1734; lieutenant général le 1er mars 1738, à l'armée de Westphalie, en Bohême, en Piémont, en Flandre; maréchal de France le 24 février 1757; mort le 14 février 1762.

bourg; le roi d'Angleterre, 40,000, et les États-Généraux, 40,000; ces derniers promettant, en outre, une escadre pour empêcher les secours d'arriver à Gênes par mer.

En mars a lieu le congrès de Bréda, où se rendirent les ministres des belligérants pour le rétablissement de la paix. Chacun y présenta son projet; aucun ne fut accepté. Une tentative des Anglais pour traiter séparément avec les Espagnols n'eut point de succès, le ministre d'Espagne ayant ordre de ne point traiter sans la France.

La cour de Vienne négociait alors secrètement pour engager ses alliés à de nouveaux efforts; ses troupes hivernées en Luxembourg allaient aux Pays-Bas, on en dirigeait sur Trèves et Cologne, et l'on pressait les approvisionnements. Aussi le roi envoya-t-il à Sedan, puis à Namur, M. de Ségur avec partie des troupes du pays messin et de la haute Meuse. Cependant il s'ouvre à Ulm, le 18 avril, une diète où M. de Cobentzel cherche à conclure un traité d'association des quatre cercles antérieurs; elle n'eut point de résultat, faute d'avoir pu obtenir les suffrages des électeurs de Cologne et de Trèves.

Pas plus de succès en ce qui touchait le cercle de Souabe. Marie-Thérèse continuait à lever des troupes; Carlsbadiens et Hongrois devaient rejoindre à la fin de mai l'armée des Pays-Bas, et comme on avait cru, aux mouvements des Turcs sur la frontière de Hongrie et à ceux des Saxons en Silésie, à une entente de la France avec la Suède et la Prusse pour mettre le duc de Courlande en possession de ses États, la régence de Hongrie s'allia avec la Russie, qui promit 40,000 hommes. L'entrée des troupes françaises aux Pays-Bas détermina les États-Généraux à élire le prince d'Orange comme stathouder; le landgrave de Darmstadt s'unit aux alliés, ce que le cercle de Souabe refusa de faire; enfin, le 30 mai, les Hongrois arrivaient à Francfort.

L'empereur faisait les plus grands efforts pour vaincre l'inertie des cercles; un manifeste qu'il publia en juin (1747) amena les cercles catholiques à proposer de rompre la neutralité. Mais le roi, pour leur ôter tout prétexte, ordonna à M. de Coigny, qui avait remplacé en Alsace M. de Balincourt, de ne faire aucune démonstration. M. de Bombelles, commandant à Bitche, propose de mettre en état le poste de Fischbach, qui communiquait avec Landau et Wissembourg, et insiste sur l'importance de Bitche pour protéger la gauche de nos lignes de la Lauter.

Le roi s'entendit à ce moment avec la Prusse et la Suède. Frédéric promit 25,000 hommes à la Suède; il devait, moyennant subside de la France, entretenir une armée d'observation sur les frontières de Courlande tant que les Russes seraient sur la Dwina.

Le siège de Berg-op-Zoom par M. de Lowendal, la nouvelle de la victoire du roi à Tongres, la levée du siège de Gênes, entrepris par les Autrichiens pour la deuxième fois, et qu'ils abandonnèrent à l'approche du maréchal de Belle-Isle, offraient aux puissances alliées de nouveaux motifs de hâter la conclusion d'une association générale contre la France. Néanmoins le cercle de Souabe persista dans le parti de la neutralité, ce qui contraria les projets de la cour de Vienne et de ses alliés en favorisant les vues de la France, qui ne tendaient qu'à contraindre ses ennemis à la paix.

La reine de Hongrie, dont les projets avaient échoué en Flandre et en Italie, résolut de faire de nouveaux efforts, de manière à se mettre en état d'ouvrir de bonne heure la campagne prochaine. Elle crut néanmoins pouvoir tenter encore une invasion en Provence, et, à cet effet, elle ordonna, d'accord avec le roi de Sardaigne, à ses généraux en Italie d'inquiéter les Français pendant le mois de septembre, afin de pouvoir réunir en Piémont un corps de troupes suffisant à l'exécution de ce projet. Les négociations entamées alors contre ses possessions autrichiennes, la nouvelle des camps tracés près de Leipzig, et la satisfaction réclamée par le roi de Prusse sur le manque de parole du grand-duc au sujet de la garantie de la Silésie, mirent cette princesse dans l'obligation de pourvoir à la sûreté de la Bohême en y rassemblant promptement une armée, pour laquelle elle ordonna de nouvelles levées dans ses États héréditaires.

Les Anglais, de leur côté, faisaient les plus vives représentations aux États-Généraux afin de les déterminer à déclarer formellement la guerre à la France et à s'unir à eux pour engager le roi de Prusse dans leurs intérêts, tandis que les ministres de la cour de Vienne continuaient leurs instances auprès des ministres des États et des cercles de l'Empire, en les assurant des dispositions favorables de l'Angleterre et de la Hollande. Le grand-duc avait ses émissaires dans toutes les cours et villes de l'Empire, les engageant à coopérer à une diversion d'armes sur le Rhin, en se joignant aux Russes qui devaient s'y rendre. La reine de Hongrie sollicita ces mêmes prin-

ces, afin que ces troupes hivernassent dans leur pays; mais la prise de Berg-op-Zoom (18 octobre) détermina ceux des princes qui avaient pris le parti de la neutralité, non seulement à y persister, mais encore à refuser dans leurs pays des quartiers d'hiver aux Autrichiens. Après la prise de Berg-op-Zoom, le maréchal de Saxe vint camper sous Louvain; le maréchal de Coigny, par les ordres du roi, met ses troupes en quartiers d'hiver, et le chevalier de Saint-André commanda en Alsace pendant son absence. M. de Bombelles restait à Bitche, chargé de l'échange du territoire de Modelsheim contre celui d'Altheim, dépendant de la Lorraine allemande, dont l'échange serait si utile au roi, la campagne suivante, pour l'établissement des magasins de l'armée du Rhin.

Les armées ayant pris leurs quartiers d'hiver, il semblait que les préparatifs pour l'ouverture du congrès à Aix-la-Chapelle seraient le principal objet de part et d'autre. La reine de Hongrie penchait moins pour la paix que pour la guerre, dans l'espérance de recouvrer les Pays-Bas par les forces considérables qu'elle était en état d'opposer à la France, la campagne prochaine. Indépendamment de l'armée que la Russie devait fournir, les Hollandais négociaient auprès de l'Helvétie pour l'engager à leur envoyer des troupes qu'ils offraient de maintenir à leur solde, et les Anglais redoublaient leurs instances auprès des cercles de l'Empire afin qu'ils accédassent au traité d'association générale, avec de nouvelles tentatives auprès de l'électeur de Cologne en l'engageant à s'unir aux alliés; ils représentaient aussi, de concert avec les Hollandais, à la cour de Vienne, combien il était important de ne rien épargner pour la réconciliation avec le roi de Prusse.

1748.

Pendant les premiers mois de l'année, tout semblait annoncer que les projets de la reine de Hongrie et de ses alliés menaçaient également l'Alsace et la Lorraine. Le roi, désireux de conserver ses conquêtes et d'empêcher en même temps que ces deux provinces ne devinssent le théâtre de la guerre, tient les alliés en échec dans le Brabant hollandais et rassemble des forces considérables vers Maëstricht. La cour de Vienne tentait les plus grands efforts pour enlever au roi ses conquêtes. Les cours de

Londres et de Pétersbourg sollicitèrent vivement le roi de Danemark de donner des troupes aux puissances maritimes. Les Anglais et les Hollandais obtinrent des cantons suisses protestants une levée appelée à servir aux Pays-Bas, et toutes les nouvelles annonçaient des approvisionnements considérables des alliés pour la campagne prochaine.

La tête de l'armée russe arrive le 9 mars à Varsovie. Cette armée est précédée par des commissaires anglais et hollandais chargés de préparer les cantonnements et d'assurer les subsistances.

Tandis que la reine de Hongrie s'occupe d'assurer le passage de l'armée russe à travers les États et cercles de l'Empire, le roi rassemble la milice en Alsace pour se mettre en état d'agir suivant les circonstances, en s'opposant à la diversion que les alliés prétendaient opérer au moyen de l'armée russe en marche et destinée à se rendre sur la Moselle. Les alliés ne purent entraver les opérations du siège de Maëstricht, et la reine de Hongrie, qui craignait que le roi, après cette conquête, ne songeât au siège de Luxembourg, mit cette place dans le meilleur état de défense. Les préliminaires de la paix ayant été signés, le 12 mai (après la prise de Maëstricht), entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux, les espérances de la cour de Vienne s'évanouirent, et il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de ses alliés. En effet, le 18 mai, la reine de Hongrie expédiait des ordres pour que toutes les troupes en marche pour l'Italie ou les Pays-Bas, troupes régulières ou irrégulières, auxiliaires, recrues et chevaux de remonte, s'arrêtassent dans les lieux où elles se trouveraient jusqu'à nouvel ordre; et ces divers ordres furent notifiés aux assemblées des cercles, avec réquisition aux quatre États intéressés de vouloir bien expédier des instructions en conformité à leurs commissaires préposés aux marches et routes, pour la halte aux troupes qui étaient en marche. On fit pressentir en même temps au général russe, arrivé à Vienne, que son assistance devenait inutile, et qu'il était à propos de songer au retour des Russes dans leur pays.

Les préliminaires de la paix signés entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux, et les dispositions pacifiques témoignées par la plus grande partie des puissances intéressées, semblaient annoncer une paix prochaine et générale. Néanmoins les dispositions

secrètes et ultérieures de la cour de Vienne firent bientôt connaître que cette puissance n'avait point encore pris un parti déterminé. En effet, les ordres qu'elle avait adressés pour suspendre la marche des troupes et des recrues destinées pour les Pays-Bas et pour l'Italie, ainsi que pour le retour des Russes dans leur pays, furent révoqués, et toutes les troupes continuèrent leur marche pour se rendre à leur destination respective. L'arrivée de l'armée russe à Ebelsfeld engage le roi à suspendre le renvoi des milices et paysans d'Alsace employés à la garde du Rhin, jusqu'à ce que la destination de cette armée fût déterminée. Les commissaires anglais et hollandais, qui précédaient cette armée, reçurent enfin, le 14 août, des ordres pour sa retraite et demandèrent en conséquence, de la part de leurs souverains, des routes pour la conduire en Bohême et en Moravie, où elle devait hiverner.

Le 28 septembre 1748, la paix est signée à Aix-la-Chapelle; la reine de Hongrie fait reprendre à ses troupes des Pays-Bas, la route de ses États héréditaires, et le roi procède au règlement des limites de la Sarre, de la Bliès et de la Queich.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

Dangeau (marquis de). *Journal* de 1684 à 1720, publié en entier pour la première fois, par MM. *Eudore Soulié, L. Dussieux* et *de Chennevières*, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. *Feuillet de Conches*. 19 vol. in-8°........ 114 fr.

Luynes (duc de). *Mémoires* sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés par MM. *L. Dussieux* et *Eud. Soulié*. 17 vol. in-8°. 102 fr.

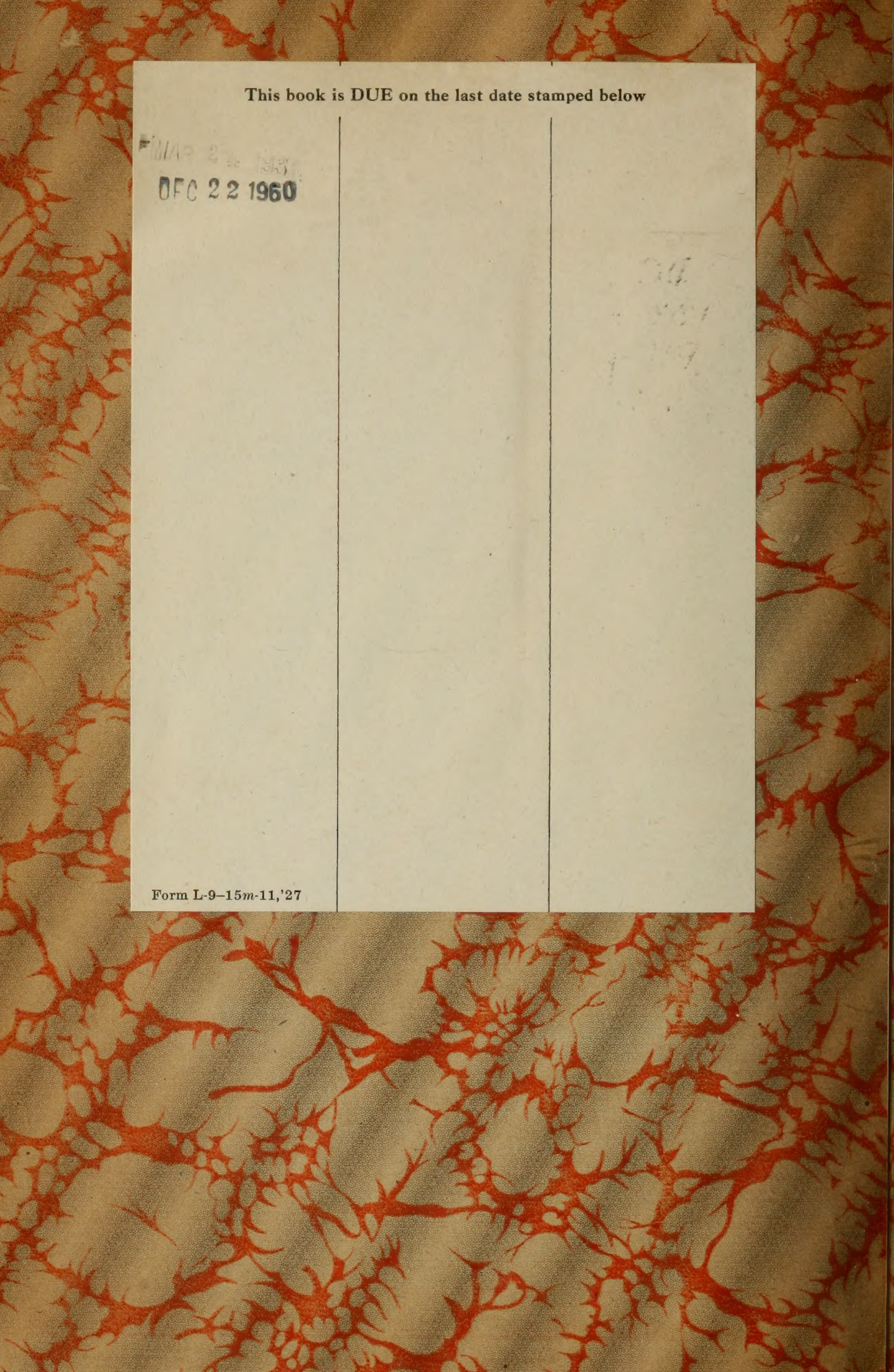
Ces Mémoires, écrits par Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, pair de France, chevalier des ordres du roi, commencent à la fin de l'année 1732, au moment où la duchesse de Luynes vient d'être nommée dame d'honneur de la reine Marie Leczinska, et s'arrêtent au mois d'octobre 1758, quinze jours avant la mort de l'auteur.

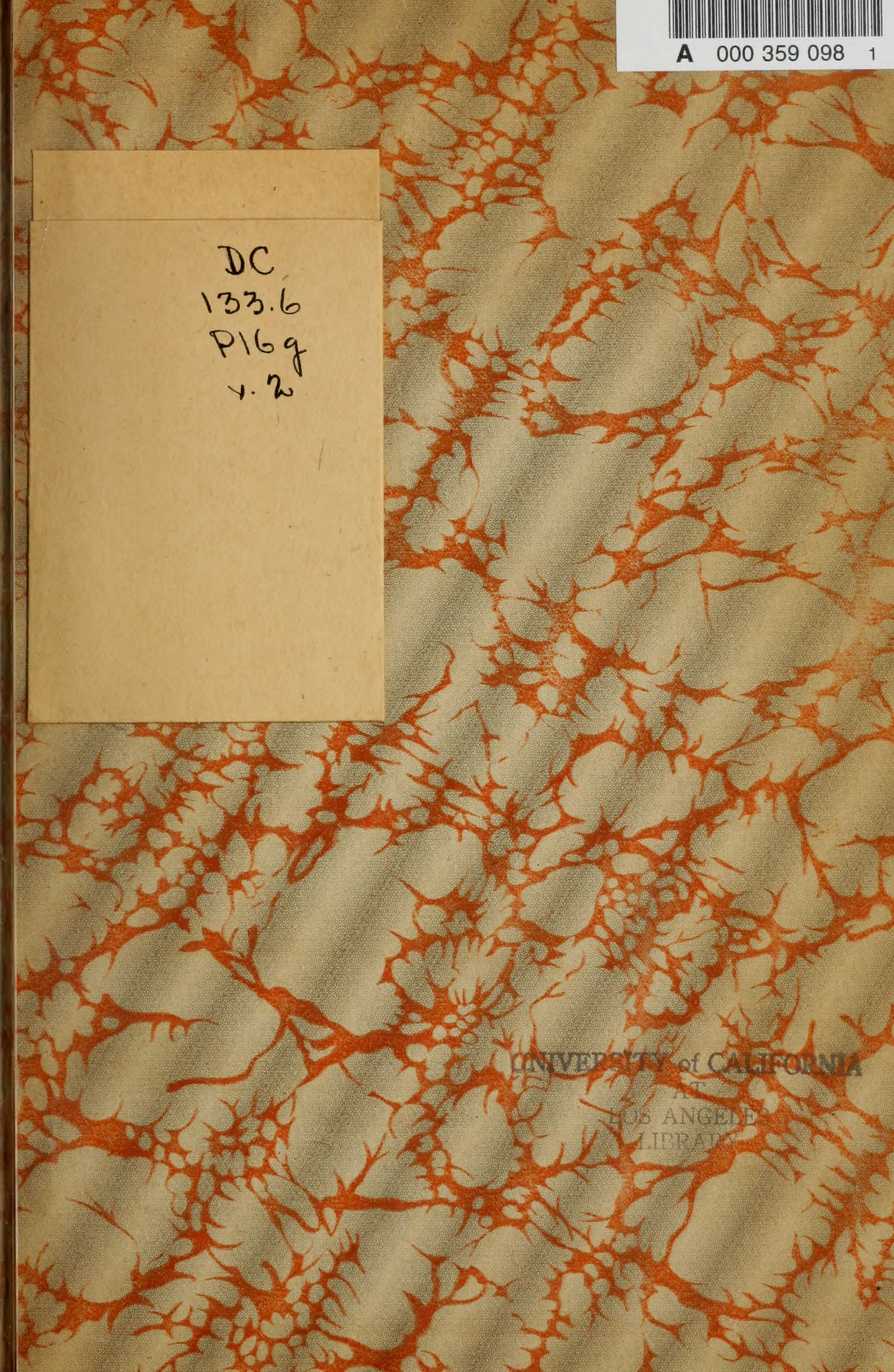
Marais (Mathieu), avocat au parlement de Paris. *Journal et Mémoires sur la Régence et le règne de Louis XV* (1715-1737), publiés par M. *de Lescure*. 4 vol. in-8°........................ 24 fr.

Marie-Antoinette, reine de France. Sa *Correspondance avec Marie-Thérèse*, accompagnée des rapports secrets adressés par le comte de Mercy-Argenteau à l'impératrice. Ouvrage publié par M. *d'Arneth*, directeur des Archives impériales de Vienne, et M. *Geffroy*, de l'Institut. 2e édit., 3 vol. in-8°........................ 30 fr.

Quelques centaines de lettres inédites de Marie-Thérèse à Mercy, accompagnant les rapports secrets de cet ambassadeur, viennent donner ici un commentaire tout nouveau à chaque ligne des lettres entre Marie-Antoinette et sa mère. C'est la pleine lumière sur la cour de Versailles, sur Louis XVI, sur les périls qui entouraient la reine, sur sa conduite et ses pensées de chaque jour, sur les inquiétudes et les pressentiments de Marie-Thérèse, et en même temps, par occasions fréquentes, sur les grandes affaires d'alors, sur le partage de la Pologne, sur la rivalité de l'Autriche avec la Prusse, sur le caractère de l'impératrice, sur celui de Joseph II. La grande histoire côtoie sans cesse dans ces pages l'anecdote, les portraits individuels, l'étude morale et le détail le plus intime.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).




A 000 359 098 1
DC
133.6
P16g
v. 2
UNIVERSITY of CALIFORNIA
AT
LOS ANGELES
LIBRARY

